





COLLECTION

Complette

DES

ŒUVRES

DE

M^R. DE VOLTAIRE.

TOME HUITIEME.



AVIS.

Outre la table des chapitres qui termine chaque volume, on trouve à la fin du troisiéme celle de tous les noms des personnes dont il est fait mention dans cet ESSAI.

ERRATA.

Tome I. page 243 ligne 1. *retranchez ces mots :* » ce qui est très faux « *& supprimez les six premières lignes de la* page 311 *qui sont répétées par méprise depuis* » toutes les nations. «

ESSAI

SUR

LES MŒURS ET L'ESPRIT

DES NATIONS,

ET SUR LES PRINCIPAUX FAITS DE L'HISTOIRE,
DEPUIS CHARLEMAGNE JUSQU'A LOUIS XIII.

TOME PREMIER.

GENEVE.

M. DCC. LXIX.

DISCOURS PRELIMINAIRE.

Introduction.

VOus voudriez que des philosophes eussent écrit l'histoire ancienne, parce que vous voulez la lire en philosophe. Vous ne cherchez que des vérités utiles, & vous n'avez guères trouvé, dites-vous, que d'inutiles erreurs. Tâchons de nous éclairer ensemble; essayons de déterrer quelques monumens précieux sous les ruines des siécles.

Commençons par examiner si le globe que nous habitons était autrefois tel qu'il est aujourd'hui.

Il se peut que nôtre monde ait subi autant de changemens que les Etats ont éprouvé de révolutions. Il paraît prouvé que la mer a couvert des terrains immenses chargés aujourd'hui de grandes villes & de riches moissons. Il n'y a point de rivage que le tems n'ait éloigné ou rapproché de la mer.

Les sables mouvans de l'Afrique septentrionale & des bords de la Syrie voisins de l'Egypte, peuvent-ils être autre chose que les sables de la mer qui sont demeurés amoncelés quand la mer s'est peu à peu retirée? *Hérodote* qui ne ment pas toûjours, nous dit sans doute une très grande vérité, quand il raconte que suivant le récit des prêtres de l'Egypte, le Delta n'avait pas été toûjours terre. Ne pouvons-nous pas en dire autant des contrées toutes sablonneuses qui sont vers la mer Baltique? Les Ciclades n'attestent-elles pas aux yeux mêmes, par tous les bas fonds qui les entourent, par les végétations qu'on découvre aisément sous l'eau qui les baigne, qu'elles ont fait partie du Continent?

Le détroit de la Sicile, cet ancien gouffre de Caribde & de Scilla, dangereux encor aujourd'hui pour les petites barques, ne semble-t-il pas nous apprendre que la Sicile était

autrefois jointe à l'Appulie, comme l'antiquité l'a toûjours cru? Le mont Véſuve & le mont Etna ont les mêmes fondemens ſous la mer qui les ſépare. Le Véſuve ne commença d'être un volcan dangereux que quand l'Etna ceſſa de l'être; l'un des deux ſoupiraux jette encor des flammes quand l'autre eſt tranquille. Une ſecouſſe violente abîma la partie de cette montagne qui joignait Naples à la Sicile.

Toute l'Europe ſait que la mer a englouti la moitié de la Friſe. J'ai vû il y a quarante ans les clochers de dix-huit villages près du Mordik, qui s'élevaient encor au-deſſus de ſes inondations, & qui ont cédé depuis à l'effort des vagues. Il eſt ſenſible que la mer abandonne en peu de temps ſes anciens rivages. Voyez Aiguemorte, Fréjus, Ravenne, qui ont été des ports & qui ne le ſont plus. Voyez Damiette où nous abordames du tems des croiſades, & qui eſt actuellement à dix milles au milieu des terres; la mer ſe retire tous les jours de Rozette. La nature rend partout témoignage de ces révolutions; & s'il s'eſt perdu des étoiles dans l'immenſité de l'eſpace, ſi la ſeptième des Pleyades eſt diſparue depuis longtems, ſi pluſieurs autres ſe ſont évanouies aux yeux dans la voye lactée, devons-nous être ſurpris que nôtre petit globe ſubiſſe des changemens continuels?

Je n'oſerais pourtant aſſurer que la mer ait formé ou même cotoyé toutes les montagnes de la terre. Les coquilles trouvées près de ces montagnes peuvent avoir été le logement des petits teſtacées qui habitaient des lacs; & ces lacs qui ont diſparu par des tremblemens de terre, ſe ſeront jettés dans d'autres lacs inférieurs. Les cornes d'Ammon, les pierres étoilées, les lenticulaires, les judaïques, les gloſſopêtres, m'ont paru des foſſiles terreſtres. Je n'ai jamais oſé penſer que ces gloſſopêtres puſſent être des langues de chien marin, & je ſuis de l'avis de celui qui a dit qu'il vaudrait autant croire que des milliers de femmes ſont venues dépoſer leurs *concas veneris* ſur un rivage, que de croire que des milliers de chiens marins y ſont venus aporter leurs langues.

Gardons-nous de mêler le douteux au certain, & le faux avec le vrai; nous avons aſſez de preuves des grandes révolutions du globe, ſans en aller chercher de nouvelles.

La plus grande de toutes ces révolutions ferait la perte de la terre Atlantique, s'il était vrai que cette partie du monde eût exifté. Il eft vraifemblable que cette terre n'était autre chofe que l'ifle de Madère découverte peut-être par les Phéniciens, les plus hardis navigateurs de l'antiquité, oubliée enfuite, & enfin retrouvée au commencement du quinziéme fiécle de nôtre ére vulgaire.

Enfin il parait évident, par les échancrures de toutes les terres que l'Océan baigne, par ces golphes que les irruptions de la mer a formés, par ces archipels femés au milieu des eaux, que les deux hémifphères ont perdu plus de deux mille lieuës de terrein d'un côté, & qu'ils l'ont regagné de l'autre.

Des différentes races d'hommes.

Ce qui eft plus intéreffant pour nous, c'eft la différence fenfible des efpèces d'hommes qui peuplent les quatre parties connuës de nôtre monde.

Il n'eft permis qu'à un aveugle de douter que les Blancs, les Nègres, les Albinos, les Hottentots, les Lapons, les Chinois, les Américains, foient des races entiérement différentes.

Il n'y a point de voyageur inftruit qui en paffant par Leide n'ait vu la partie du *reticulum mucofum* d'un Nègre diffequé par le célèbre *Ruish*. Tout le refte de cette membrane eft dans le cabinet des raretés à Pétersbourg. Cette membrane eft noire, & c'eft elle qui communique aux Nègres cette noirceur inhérente qu'ils ne perdent que dans les maladies qui peuvent déchirer ce tiffu, & permettre à la graiffe échappée de fes cellules de faire des taches blanches fous la peau.

Leurs yeux ronds, leur nez épaté, leurs lévres toûjours groffes, leurs oreilles différemment figurées, la laine de leur tête, la mefure même de leur intelligence, mettent entr'eux & les autres efpéces d'hommes des différences prodigieufes; & ce qui démontre qu'ils ne doivent point cette différence à leur climat, c'eft que des Nègres & des Négreffes tranfportés dans les pays les plus froids, y produifent toûjours des ani-

binos font en ſi petit nombre, ſi faibles, & ſi maltraités par les Nègres, qu'il eſt à craindre que cette eſpéce ne ſubſiſte pas encore longtems.

Il eſt parlé de Satyres dans preſque tous les auteurs anciens. Je ne vois pas que leur exiſtence ſoit impoſſible ; on étouffe encore en Calabre quelques monſtres mis au monde par des femmes. Il n'eſt pas improbable que dans les pays chauds, des ſinges ayent ſubjugué des filles. *Hérodote* au livre II, dit, que dans ſon voyage en Egypte, il y eut une femme qui s'accoupla publiquement avec un bouc dans la province de Mendès ; & il appelle toute l'Egypte en témoignage. Il eſt défendu dans le Lévitique au chap. 17 de commettre des abominations avec les boucs & avec les chèvres. Il faut donc que ces accouplemens ayent été communs ; & juſqu'à ce qu'on ſoit mieux éclairci, il eſt à préſumer que des eſpèces monſtrueuſes ont pû naître de ces amours abominables ; mais ſi elles ont exiſté, elles n'ont pu influer ſur le genre humain, & ſemblables aux mulets qui n'engendrent point, elles n'ont pu dénaturer les autres races.

A l'égard de la durée de la vie des hommes, (ſi vous faites abſtraction de cette ligne de deſcendans d'*Adam* conſacrée par les livres Juifs,) il eſt vraiſemblable que toutes les races humaines ont joui d'une vie à peu près auſſi courte que la nôtre, comme les animaux, les arbres, & toutes les productions de la nature ont toûjours eu la même durée.

Mais il faut obſerver que le commerce n'ayant pas toûjours apporté au genre humain les productions & les maladies des autres climats, & les hommes ayant été plus robuſtes & plus laborieux dans la ſimplicité d'un état champêtre pour lequel ils ſont nés, ils ont dû jouir d'une ſanté plus égale, & d'une vie un peu plus longue que dans la molleſſe, ou dans les travaux mal ſains des grandes villes ; c'eſt-à-dire que ſi dans Conſtantinople, Paris & Londres, un homme ſur vingt mille arrive à cent années, il eſt probable que vingt hommes ſur vingt mille atteignaient autrefois cet âge. C'eſt ce qu'on vit dans pluſieurs endroits de l'Amérique où le genre humain s'était conſervé dans l'état de pure nature.

La peſte, la petite vérole que les caravanes Arabes com-

muniquèrent avec le tems aux peuples de l'Asie & de l'Europe, furent longtems inconnues. Ainsi le genre humain en Asie, & dans les beaux climats de l'Europe, se multipliait plus aisément qu'ailleurs. Les maladies d'accident, & plusieurs blessures ne se guérissaient pas à la vérité comme aujourd'hui, mais l'avantage de n'être jamais attaqué de la petite vérole & de la peste, compensait tous les dangers attachés à notre nature; de sorte qu'à tout prendre il est à croire que le genre humain dans les climats favorables, jouïssait autrefois d'une vie beaucoup plus saine & plus heureuse que depuis l'établissement des grands Empires.

De l'antiquité des nations.

Presque tous les peuples, mais surtout ceux de l'Asie, comptent une suite de siécles qui nous effraie. Cette conformité entre eux doit au moins nous faire examiner si leurs idées sur cette antiquité étaient destituées de toute vraisemblance.

Pour qu'une nation soit rassemblée en corps de peuple, qu'elle soit puissante, aguerrie, savante, il est certain qu'il faut un tems prodigieux. Voyez l'Amérique; il n'y avait que deux royaumes quand elle fut découverte, & encor dans ces deux royaumes on n'avait pas inventé l'art d'écrire. Tout le reste de ce vaste continent était partagé, & l'est encor, en petites societés à qui les arts sont inconnus. Toutes ces peuplades vivent sous des huttes, elles se vétissent de peaux de bêtes dans les climats froids, & vont presque nues dans les tempérés. Les unes se nourrissent de la chasse, les autres de racines qu'elles paitrissent. Elles n'ont point recherché un autre genre de vie; parce qu'on *ne desire point ce qu'on ne connait pas.* Leur industrie n'a pu aller au delà de leurs besoins pressans. Les Samoyèdes, les Lapons, les habitans du nord de la Sibérie, ceux du Kamshatka, sont encor moins avancés que les peuples de l'Amérique. La plûpart des Nègres, tous les Cafres sont plongés dans la même stupidité.

Il faut un concours de circonstances favorables pendant des siécles pour qu'il se forme une grande société d'hommes ras-

femblés fous les mêmes loix. Il en faut même pour former un langage. Les hommes n'articuleraient pas fi on ne leur apprenait à prononcer des paroles ; ils ne jetteraient que des cris confus, ils ne fe feraient entendre que par fignes. Un enfant ne parle au bout de quelque tems que par imitation ; & il ne s'énoncerait qu'avec une extrême difficulté fi on laiffait paffer fes premières années fans dénouer fa langue.

Il a falu peut-être plus de tems pour que des hommes doués d'un talent fingulier ayent enfeigné aux autres les premiers rudimens d'un langage imparfait & barbare, qu'il n'en a falu pour parvenir enfuite à l'établiffement de quelque focieté. Il y a même des nations entières qui n'ont jamais pu parvenir à former un langage régulier & à prononcer diftinctement ; tels ont été les Troglodites au rapport de *Pline* ; tels font encor ceux qui habitent vers le Cap de Bonne-Efpérance. Mais qu'il y a loin encor de ce jargon barbare à l'art de peindre fes penfées ! la diftance eft immenfe.

Cet état de brutes où le genre humain a été longtems, dut rendre l'efpèce infiniment rare dans tous les climats. Les hommes ne pouvaient guères fuffire à leurs befoins, & ne s'entendant pas ils ne pouvaient fe fecourir. Les bêtes carnaffières ayant plus d'inftinct qu'eux, devaient couvrir la terre, & dévorer une partie de l'efpèce humaine.

Les hommes ne pouvaient fe défendre contre les animaux féroces, qu'en lançant des pierres, & en s'armant de groffes branches d'arbres ; & de-là, peut-être, vint cette notion confufe de l'antiquité, que les premiers héros combattaient contre les lions & contre les fangliers avec des maffues.

Les pays les plus peuplés furent fans doute les climats chauds, où l'homme trouva une nourriture facile & abondante dans les cocos, les dattes, les ananas, & dans le ris qui croit de lui-même. Il eft bien vraifemblable que l'Inde, la Chine, les bords de l'Euphrate & du Tigre, étaient très peuplés, quand les autres régions étaient prefque défertes. Dans nos climats feptentrionaux au contraire, il était beaucoup plus aifé de rencontrer une compagnie de loups qu'une focieté d'hommes.

De la connaissance de l'ame.

Quelle notion tous les premiers peuples auront-ils eue de l'ame ? Celle qu'ont tous nos gens de campagne avant qu'ils ayent entendu le cathéchisme, ou même après qu'ils l'ont entendu. Il n'acquièrent qu'une idée confuse, sur laquelle même ils ne réfléchissent jamais. La nature a eu trop de bonté pour eux pour en faire des métaphysiciens ; cette nature est toûjours & partout la même. Elle fit sentir aux premières sociétés qu'il y avait quelque être supérieur à l'homme, quand elles éprouvaient des fléaux extraordinaires. Elle leur fit sentir de même qu'il est dans l'homme quelque chose qui agit & qui pense. Elles ne distinguaient point cette faculté de celle de la vie.

Par quels degrés peut-on parvenir à imaginer dans notre être physique un autre être métaphysique ? Certainement des hommes uniquement occupés de leurs besoins n'étaient pas philosophes.

Il se forma dans la suite des tems des sociétés un peu policées, dans lesquelles un petit nombre d'hommes put avoir le loisir de réfléchir. Il doit être arrivé qu'un homme sensiblement frappé de la mort de son père, ou de son frère, ou de sa femme, ait vu dans un songe la personne qu'il regrettait. Deux ou trois songes de cette nature auront inquiété toute une peuplade. Voilà un mort qui apparait à des vivans, & cependant ce mort rongé des vers est toûjours en la même place. C'est donc quelque chose qui était en lui, qui se promène dans l'air. C'est son ame, son ombre, ses manes ; c'est une figure légère de lui-même. Tel est le raisonnement naturel de l'ignorance qui commence à raisonner. Cette opinion est celle de tous les premiers tems connus, & doit avoir été par conséquent celle des tems ignorés. L'idée d'un être purement immatériel n'a pu se présenter à des esprits qui ne connaissaient que la matière. Il a falu des forgerons, des charpentiers, des massons, des laboureurs, avant qu'il se trouvât un homme qui eût assez de loisir pour méditer. Tous les arts de la main ont sans doute précédé la métaphysique de plusieurs siécles.

Remar-

Remarquons en paffant que dans l'âge moyen de la Grèce, du tems d'*Homère*, l'ame n'était autre chofe qu'une image aërienne du corps. *Ulyffe* voit dans les enfers des ombres, des manes; pouvait-il voir des efprits purs?

Nous examinerons dans la fuite comment les Grecs empruntèrent des Egyptiens l'idée des enfers & de l'apothéofe des morts; comment ils crurent, ainfi que d'autres peuples, une feconde vie, fans foupçonner la fpiritualité de l'ame; au contraire ils ne pouvaient imaginer qu'un être fans corps pût éprouver du bien & du mal. Et je ne fais fi *Platon* n'eft pas le premier qui ait parlé d'un être purement fpirituel. C'eft là peut-être un des plus grands efforts de l'intelligence humaine. Mais nous n'en fommes pas à ces tems fi nouveaux, & nous ne confidérons le monde que comme encore informe & à peine dégroffi.

De la religion des premiers hommes.

Lorfqu'après un grand nombre de fiécles quelques fociétés fe furent établies, il eft à croire qu'il y eut quelque religion, quelque efpéce de culte groffier. Les hommes alors uniquement occupés du foin de foutenir leur vie, ne pouvaient remonter à l'auteur de la vie; ils ne pouvaient connaître ces raports de toutes les parties de l'univers, ces moyens, & ces fins innombrables qui annoncent aux fages un éternel architecte.

La connaiffance d'un Dieu créateur, rémunérateur & vengeur, eft le fruit de la raifon cultivée, ou de la révélation.

Tous les peuples furent donc, pendant des fiécles, ce que font aujourd'hui les habitans de plufieurs côtes méridionales de l'Afrique, ceux de plufieurs ifles, & la moitié des Américains. Ces peuples n'ont nulle idée d'un Dieu unique, ayant tout fait, préfent en tous lieux, exiftant par lui-même dans l'éternité. On ne doit pas pourtant les nommer athées dans le fens ordinaire; car ils ne nient point l'Etre fuprême; ils ne le connaiffent pas; ils n'en ont nulle idée. Les Cafres prennent pour protecteur un infecte, les Nègres un ferpent. Chez

les Américains, les uns adorent la lune, les autres un arbre. Plusieurs n'ont absolument aucun culte.

Les Péruviens étant policés adoraient le soleil. Ou *Mango Capac* leur avait fait accroire qu'il était le fils de cet astre, ou leur raison commencée leur avait dit qu'ils devaient quelque reconnaissance à l'astre qui anime la nature.

Pour savoir comment tous ces cultes ou ces superstitions s'établirent, il me semble qu'il faut suivre la marche de l'esprit humain abandonné à lui-même. Une bourgade d'hommes presque sauvages, voit périr les fruits qui la nourrissent : une inondation détruit quelques cabanes ; le tonnerre en brûle quelques autres. Qui leur a fait ce mal ? Ce ne peut être un de leurs concitoyens, car tous ont également souffert. C'est donc quelque puissance secrette ; elle les a maltraités, il faut donc l'apaiser. Comment en venir à bout ? en la servant comme on sert ceux à qui on veut plaire, en lui faisant de petits présens. Il y a un serpent dans le voisinage, ce pourrait bien être le serpent ; on lui offrira du lait près de la caverne où il se retire ; il devient sacré dès-lors ; on l'invoque quand on a la guerre contre la bourgade voisine, qui de son côté a choisi un autre protecteur.

D'autres petites peuplades se trouvent dans le même cas. Mais n'ayant chez elles aucun objet qui fixe leur crainte & leur adoration, elles appelleront en général l'être qu'elles soupçonnent leur avoir fait du mal, *le Maître*, *le Seigneur*, *le Chef*, *le Dominant*.

Cette idée étant plus conforme que les autres à la raison commencée qui s'accroit & se fortifie avec le tems, demeure dans toutes les têtes quand la nation est devenue plus nombreuse. Ainsi nous voyons que beaucoup de nations n'ont eu d'autre Dieu que le Maître, le Seigneur. C'était *Adonaï* chez les Phéniciens, *Baal*, *Melkom*, *Adad* chez des peuples de Syrie. Tous ces noms ne signifient que *le Seigneur*, *le Puissant*.

Chaque état eut donc avec le tems sa divinité tutélaire, sans savoir seulement ce que c'est qu'un Dieu ; & sans pouvoir imaginer que l'Etat voisin n'eût pas comme lui un protecteur véritable. Car comment penser, lorsqu'on avait un Seigneur, que les autres n'en eussent pas aussi ? Il s'agissait

feulement de favoir lequel de tant de maîtres, de feigneurs, de Dieux, l'emporterait quand les nations combattraeint les unes contre les autres.

Ce fut là, fans doute, l'origine de cette opinion fi généralement, & fi longtems répandue, que chaque peuple était réellement protégé par la divinité qu'il avait choifie. Cette idée fut tellement enracinée chez les hommes, que dans des tems très poftérieurs, on la voit adoptée par les Juifs eux-mêmes. *Jephté* dit aux Ammonites, *Ne poffédez-vous pas de droit ce que votre feigneur* Chamos *vous a donné? Souffrez donc que nous poffédions la terre que notre feigneur* Adonaï *nous a promife.*

Il y a deux autres paffages non moins forts, ce font ceux de *Jérémie* & d'*Ifaïe*, où il eft dit, *Quelle raifon a eu le feigneur* Melkom *pour s'emparer du pays de Gad?* Il eft clair par ces expreffions, que les Juifs, quoique ferviteurs d'*Adonaï*, reconnaiffaient pourtant le feigneur *Melkom* & le feigneur *Chamos*.

Il y a bien plus. Rien ne fut plus commun que d'adopter les Dieux étrangers. Les Grecs reconnurent ceux des Egyptiens, je ne dis pas le bœuf *Apis* & le chien *Anubis*, mais *Ammon*, & les douze grands Dieux. Les Romains adorèrent tous les Dieux des Grecs. *Jérémie*, *Amos* & *St. Etienne*, nous affurent que dans le défert pendant quarante années, les Juifs ne reconnurent que *Moloc*, *Remphan* & *Kium*, qu'ils ne firent aucun facrifice, ne préfentèrent aucune offrande au feigneur *Adonaï*, qu'ils adorèrent depuis. Il eft vrai que le pentateuque ne parle que du *veau d'or*, dont aucun prophête ne fait mention; mais ce n'eft pas ici le lieu d'éclaircir cette grande difficulté: il fuffit de révérer également *Moïfe*, *Jérémie*, *Amos*, & *St. Etienne*, qui femblent fe contredire, & que l'on concilie.

Ce que j'obferve feulement, c'eft qu'excepté ces tems de guerre & de fanatifme fanguinaire qui éteignent toute humanité & qui rendent les mœurs, les loix, la religion d'un peuple l'objet de l'horreur d'un autre peuple, toutes les nations trouvèrent très bon que leurs voifins euffent leurs Dieux particuliers, & qu'elles imitèrent fouvent le culte & les cérémonies des étrangers.

Les Juifs mêmes, malgré leur horreur pour le reste des hommes, qui s'accrut avec le tems, imitèrent la circoncision des Arabes & des Egyptiens, s'attachèrent comme ces derniers à la distinction des viandes, prirent d'eux les ablutions, les processions, les danses sacrées, le bouc *Hazazel*, la *vache rousse*. Ils adorèrent souvent le *Baal*, le *Belphegor* de leurs autres voisins ; tant la nature & la coutume l'emportent presque toûjours sur la loi, surtout quand cette loi n'est pas généralement connue du peuple. Ainsi *Jacob* petit-fils d'*Abraham* ne fit nulle difficulté d'épouser deux sœurs, qui étaient ce que nous appellons idolâtres & filles d'un père idolâtre. *Moïse* même épousa la fille d'un prêtre Madianite idolâtre.

Ces mêmes Juifs qui criaient tant contre les cultes étrangers, appellèrent dans leurs livres sacrés l'idolâtre *Nabucodonosor*, l'oint du seigneur, l'idolâtre *Cyrus* aussi l'oint du seigneur. Un de leurs prophêtes fut envoyé à l'idolâtre Ninive. *Elisée* permit à l'idolâtre *Naaman* d'aller dans le temple de *Remnon*. Mais n'anticipons rien ; nous savons assez que les hommes se contredisent toûjours dans leurs mœurs & dans leurs loix. Ne sortons point ici du sujet que nous traitons ; continuons à voir comment les religions diverses s'établirent.

Les peuples les plus policés de l'Asie en deça de l'Euphrate adorèrent les astres. Les Caldéens avant le premier *Zoroastre*, rendaient hommage au Soleil, comme firent depuis les Pétuviens dans un autre hémisphère. Il faut que cette erreur soit bien naturelle à l'homme, puisqu'elle a eu tant de sectateurs dans l'Asie & dans l'Amérique. Une nation petite & à demi sauvage n'a qu'un protecteur. Devient-elle plus nombreuse ? elle augmente le nombre de ses Dieux. Les Egyptiens commencent par adorer *Isheth* ou *Isis*, & ils finissent par adorer des chats. Les premiers hommages des Romains agrestes sont pour *Mars*, ceux des Romains maîtres de l'Europe sont pour la Déesse de l'acte du mariage, pour le Dieu des latrines. Et cependant *Cicéron* & tous les philosophes & tous les initiés reconnaissaient un Dieu suprême & tout-puissant. Ils étaient tous revenus par la raison au point dont les hommes sauvages étaient partis par instinct.

Les apothéoses ne peuvent avoir été imaginées que très

longtems après les premiers cultes. Il n'eſt pas naturel de faire d'abord un Dieu d'un homme que nous avons vu naître comme nous, ſouffrir comme nous les maladies, les chagrins, les miſères de l'humanité, ſubir les mêmes beſoins humilians, mourir & devenir la pâture des vers. Mais voici ce qui arriva chez preſque toutes les nations après les révolutions de pluſieurs ſiécles.

Un homme qui avait fait de grandes choſes, qui avait rendu des ſervices au genre humain, ne pouvait être à la vérité regardé comme un Dieu par ceux qui l'avaient vû trembler de la fiévre, & aller à la garderobe; mais les entouſiaſtes ſe perſuadèrent qu'ayant des qualités éminentes, il les tenait d'un Dieu, qu'il était fils d'un Dieu: ainſi les Dieux firent des enfans dans tout le monde; car ſans compter les réveries de tant de peuples qui précédèrent les Grecs, *Bacchus*, *Perſée*, *Hercule*, *Caſtor* & *Pollux* furent fils de Dieu, *Romulus* fils de Dieu; *Alexandre* fut déclaré fils de Dieu en Egypte; un certain *Odin*, chez nos nations du Nord, fils de Dieu; *Mango Capac* fils du Soleil au Pérou. L'hiſtorien des Mogols *Abulgazi* raporte qu'une des ayeules de *Gengis-Kan* nommée *Alanku*, étant fille fut groſſe d'un rayon céleſte. *Gengis-Kan* lui-même paſſa pour le fils de Dieu. Et lorſque le pape *Innocent* envoya frère *Aſcelin* à *Batoukan* petit-fils de *Gengis*, ce moine ne pouvant être préſenté qu'à l'un des viſirs, lui dit qu'il venait de la part du vicaire de Dieu: le miniſtre répondit, Ce vicaire ignore-t-il qu'il doit des hommages & des tributs au fils de Dieu le grand *Batoukan* ſon maître?

D'un fils de Dieu à un Dieu il n'y a pas loin chez les hommes amoureux du merveilleux. Il ne faut que deux ou trois générations pour faire partager au fils le domaine de ſon père; ainſi des temples furent élevés avec le tems à tous ceux qu'on avait ſuppoſé être nés du commerce ſurnaturel de la Divinité avec nos femmes & avec nos filles.

On pourrait faire des volumes ſur ce ſujet; mais tous ces volumes ſe réduiſent à deux mots, c'eſt que le gros du genre humain a été très longtems inſenſé & imbécille; & que peut-être les plus inſenſés de tous ont été ceux qui ont voulu trouver un ſens à ces fables abſurdes, & mettre de la raiſon dans la folie.

Des usages & des sentimens communs à presque toutes les nations anciennes.

La nature étant par-tout la même, les hommes ont dû nécessairement adopter les mêmes vérités & les mêmes erreurs dans les choses qui tombent le plus sous les sens, & qui frappent le plus l'imagination. Ils ont dû tous attribuer le fracas & les effets du tonnerre au pouvoir d'un être supérieur habitant dans les airs. Les peuples voisins de l'océan voyant les grandes marées inonder leurs rivages à la pleine lune, ont dû croire que la lune était cause de tout ce qui arrivait dans le tems de ses différentes phases.

Dans leurs cérémonies religieuses, presque tous se tournèrent vers l'orient, ne songeant pas qu'il n'y a ni orient ni occident, & rendant tous une espèce d'hommage au soleil, qui se levait à leurs yeux.

Parmi les animaux, le serpent dut leur paraître doüé d'une intelligence supérieure, parce que voyant muer quelquefois sa peau, ils dûrent croire qu'il rajeunissait. Il pouvait donc en changeant de peau se maintenir toûjours dans sa jeunesse; il était donc immortel. Aussi fut-il en Egypte, en Grèce, le simbole de l'immortalité. Les gros serpens qui se trouvaient auprès des fontaines empêchaient les hommes timides d'en approcher. On pensa bientôt qu'ils gardaient les trésors. Ainsi un serpent gardait les pommes d'or hespérides; un autre veillait autour de la toison d'or; & dans les mystères de *Bacchus* on portait l'image d'un serpent qui semblait garder une grappe d'or.

Le serpent passait donc pour le plus habile des animaux; & de-là cette ancienne fable Indienne, que Dieu ayant créé l'homme, lui donna une drogue qui lui assurait une vie saine & longue; que l'homme chargea son âne de ce présent divin, mais qu'en chemin l'âne ayant eu soif, le serpent lui enseigna une fontaine, & prit la drogue pour lui, tandis que l'âne buvait; de sorte que l'homme perdit l'immortalité par sa négligence, & le serpent l'acquit par son adresse. De-là enfin tant de contes de serpens & d'ânes.

Ces ferpens faifaient du mal; mais comme ils avaient quelque chofe de divin, il n'y avait qu'un Dieu qui eût pû enfeigner à les détruire. Ainfi le ferpent *Python* fut tué par *Apollon.* Ainfi *Ophionée* le grand ferpent, fit la guerre aux Dieux longtems avant que les Grecs euffent forgé leur *Apollon.* Un fragment de *Phérécide* rapporte que cette fable du grand ferpent ennemi des Dieux était une des plus anciennes de la Phénicie.

Nous avons déja vû que les fonges, les rêves dûrent introduire la même fuperftition dans toute la terre. Je fuis inquiet pendant la veille de la fanté de ma femme, de mon fils, je les vois mourans pendant mon fommeil, ils meurent quelques jours après : il n'eft pas douteux que les Dieux ne m'ayent envoyé ce fonge véritable. Mon rêve n'a-t-il pas été accompli ? c'eft un rêve trompeur que les Dieux m'ont député. Ainfi dans *Homère*, *Jupiter* envoye un fonge trompeur au chef des Grecs *Agamemnon.* Tous les fonges vrais ou faux viennent du ciel. Les oracles s'établiffent de même par toute la terre.

Une femme vient demander à des mages fi fon mari mourra dans l'année. L'un lui répond oui, l'autre non. Il eft bien certain que l'un d'eux aura raifon ; fi le mari vit, la femme garde le filence ; s'il meurt, elle crie par toute la ville que le mage qui a prédit cette mort eft un prophête divin. Il fe trouve bientôt dans tous les pays des hommes qui prédifent l'avenir, & qui découvrent les chofes les plus cachées. Ces hommes s'appellent les *Voyans* chez les Egyptiens, comme dit *Manéthon* au rapport même de *Jofeph* dans fon difcours contre *Appion.*

Il y avait des Voyans en Caldée, en Syrie. Chaque temple eut fes oracles. Ceux d'*Apollon* obtinrent un fi grand crédit, que *Rollin* dans fon hiftoire ancienne répète les oracles rendus par *Apollon* à *Créfus.* Le Dieu devine que le Roi fait cuire une tortuë dans une tourtière de cuivre, & lui répond que fon régne finira quand un mulet fera fur le trône des Perfes. *Rollin* n'examine point fi ces prédictions dignes de *Noftradamus* ont été faites après coup. Il ne doute pas de la fcience des prêtres d'*Apollon*, & il croit que Dieu permettait qu'*A*-

pollon dit vrai. C'était apparemment pour confirmer les Payens dans leur religion.

Une queſtion plus philoſophique, dans laquelle toutes les grandes nations policées ſe ſont accordées depuis l'Inde juſqu'à la Grèce, c'eſt l'origine du bien & du mal.

Les premiers théologiens de toutes les nations durent ſe faire la queſtion que nous faiſons tous dès l'âge de quinze ans, Pourquoi y a-t-il du mal ſur la terre ?

On enſeigna dans l'Inde qu'*Adimo* fils de *Brama* produiſit les hommes juſtes par le nombril du côté droit, & les injuſtes du côté gauche, & que c'eſt de ce côté gauche que vint le mal moral & le mal phyſique. Les Egyptiens eurent leur *Typhon*, qui fut l'ennemi d'*Oſiris*. Les Perſans imaginèrent qu'*Ariman* perça l'œuf qu'avait pondu *Oromaſe*, & y fit entrer le péché. On connait la *Pandore* des Grecs : c'eſt la plus belle de toutes les allégories que l'antiquité nous ait tranſmiſes.

L'allégorie de *Job* fut certainement écrite en Arabe, puiſque les traductions Hébraïques & Grecques ont conſervé pluſieurs termes Arabes. Ce livre qui eſt d'une très haute antiquité, repréſente le *Sathan*, qui eſt l'*Ariman* des Perſes, & le *Typhon* des Egyptiens, ſe promenant dans toute la terre, & demandant permiſſion au ſeigneur d'affliger *Job. Sathan* parait ſubordonné au ſeigneur ; mais il réſulte que *Sathan* eſt un être très puiſſant, capable d'envoyer ſur la terre des maladies, & de tuer les animaux.

Il ſe trouva au fond que tant de peuples ſans le ſavoir étaient d'accord ſur la croyance de deux principes, & que l'univers alórs connu était en quelque ſorte Manichéen.

Tous les peuples durent admettre les expiations ; car où était l'homme qui n'eût pas commis de grandes fautes contre la ſociété ? & où était l'homme à qui l'inſtinct de ſa raiſon ne fit pas ſentir des remords ? L'eau lavait les ſouillures du corps & des vêtemens, le feu purifiait les métaux ; il falait bien que l'eau & le feu purifiaſſent les ames. Auſſi n'y eut-il aucun temple ſans eaux & ſans feux ſalutaires.

Les hommes ſe plongèrent dans le Gange, dans l'Indus, dans l'Euphrate, au renouvellement de la lune, & dans les éclipſes. Cette immerſion expiait les péchés. Si on ne ſe purifiait

tifiait pas dans le Nil, c'eſt que les crocodiles auraient dévoré les pénitens. Mais les prêtres qui ſe purifiaient pour le peuple ſe plongeaient dans de larges cuves, & y baignaient les criminels qui venaient demander pardon aux Dieux.

Les Grecs dans tous leurs temples eurent des bains ſacrés, comme des feux ſacrés, ſimboles univerſels chez tous les hommes de la pureté des ames. Enfin les ſuperſtitions paraiſſent établies chez toutes les nations, excepté chez les lettrés de la Chine.

Des Sauvages.

Entendez-vous par ſauvages des ruſtres vivans dans des cabanes avec leurs femelles & quelques animaux, expoſés ſans ceſſe à toute l'intempérie des ſaiſons, ne connaiſſant que la terre qui les nourrit, le marché où ils vont quelquefois vendre leurs denrées, pour y acheter quelques habillemens groſſiers, parlant un jargon qu'on n'entend pas dans les villes, ayant peu d'idées, & par conſéquent peu d'expreſſions; ſoumis, ſans qu'ils ſachent pourquoi, à un homme de plume, auquel ils portent tous les ans la moitié de ce qu'ils ont gagné à la ſueur de leur front; ſe raſſemblant certains jours dans une eſpèce de grange pour célébrer des cérémonies où ils ne comprennent rien, écoutant un homme vêtu autrement qu'eux, & qu'ils n'entendent point; quittant quelquefois leur chaumière lorſqu'on bat le tambour, & s'engageant à s'aller faire tuer dans une terre étrangère, & à tuer leurs ſemblables pour le quart de ce qu'ils peuvent gagner chez eux en travaillant? Il y a de ces ſauvages là dans toute l'Europe. Il faut convenir, ſurtout, que les peuples du Canada, & les Cafres, qu'il nous a plu d'appeller ſauvages, ſont infiniment ſupérieurs aux nôtres. Le Huron, l'Algonquin, l'Illinois, le Cafre, le Hotentot, ont l'art de fabriquer eux-mêmes tout ce dont ils ont beſoin, & cet art manque à nos ruſtres. Les peuplades d'Amérique & d'Afrique ſont libres, & nos ſauvages n'ont pas même d'idée de la liberté.

Les prétendus ſauvages d'Amérique ſont des ſouverains qui reçoivent des ambaſſadeurs de nos colonies, que l'avarice &

la légéreté ont transplantés auprès de leur territoire. Ils connaissent l'honneur, dont jamais nos sauvages d'Europe n'ont entendu parler. Ils ont une patrie, ils l'aiment, ils la défendent; ils font des traités; ils se battent avec courage, & parlent souvent avec une énergie héroïque. Y a-t-il une plus belle réponse dans les grands-hommes de *Plutarque*, que celle de ce chef des Canadiens, à qui une nation Européane proposait de lui céder son patrimoine, *Nous sommes nés sur cette terre, nos pères y sont ensevelis, dirons-nous aux ossemens de nos pères, levez-vous, & venez avec nous dans une terre étrangère?*

Ces Canadiens étaient des Spartiates en comparaison de nos rustres qui végètent dans nos villages, & des Sibarites qui s'énervent dans nos villes.

Entendez-vous par sauvages des animaux à deux pieds, marchant sur les mains dans le besoin, isolés, errans dans les forêts, *Salvatici*, *Selvagi*, s'accouplant à l'avanture, oubliant les femmes auxquelles ils se sont joints, ne connaissant ni leurs fils ni leurs pères; vivans en brutes, sans avoir ni l'instinct ni les ressources des brutes? On a écrit que cet état est le véritable état de l'homme, & que nous n'avons fait que dégénérer misérablement depuis que nous l'avons quitté. Je ne crois pas que cette vie solitaire attribuée à nos premiers pères soit dans la nature humaine.

Nous sommes, si je ne me trompe, au premier rang (s'il est permis de le dire) des animaux qui vivent en troupe, comme les abeilles, les fourmis, les castors, les oyes, les poules, les moutons, &c. Si on rencontre une abeille errante, devra-t-on conclure que cette abeille est dans l'état de pure nature, & que celles qui travaillent dans la ruche ont dégénéré?

Tout animal n'a-t-il pas son instinct irrésistible auquel il obéit nécessairement? Qu'est-ce que cet instinct? l'arrangement des organes dont le jeu se déploye par le tems. Cet instinct ne peut se développer d'abord, parce que les organes n'ont pas acquis leur plénitude.

> Leur pouvoir est constant, leur principe est divin,
> Il faut que l'enfant croisse avant qu'il les exerce;

Il ne les connait pas sous la main qui le berce.
Le moineau dans l'instant qu'il a reçu le jour,
Sans plumes dans son nid peut-il sentir l'amour?
Le renard en naissant va-t-il chercher sa proye?
Les insectes changeans qui nous filent la soye,
Les essains bourdonnans de ces filles du ciel,
Qui paitrissent la cire, & composent le miel,
Si-tôt qu'ils sont éclos forment-ils leur ouvrage?
Tout s'accroit par le tems, tout meurit avec l'âge.
Chaque être a son objet, & dans l'instant marqué
Marche & touche à son but par le ciel indiqué.

Ne voyons-nous pas en effet que tous les animaux, ainsi que tous les autres êtres, exécutent invariablement la loi que la nature donne à leur espèce? L'oiseau fait son nid, comme les astres fournissent leur course, par un principe qui ne change jamais. Comment l'homme seul aurait-il changé? S'il eût été destiné à vivre solitaire comme les autres animaux carnassiers, aurait-il pû contredire la loi de la nature jusqu'à vivre en societé? & s'il était fait pour vivre en troupe comme les animaux de basse-cour & tant d'autres, eût-il pû d'abord pervertir sa destinée jusqu'à vivre pendant des siécles en solitaire? Il est perfectible; & de là on a conclu qu'il s'est perverti. Mais pourquoi n'en pas conclure qu'il s'est perfectionné jusqu'au point où la nature a marqué les limites de sa perfection?

Tous les hommes vivent en societé: peut-on en inférer qu'ils n'y ont pas vécu autrefois? n'est-ce pas comme si on concluait que si les taureaux ont aujourd'hui des cornes, c'est parce qu'ils n'en ont pas toûjours eu?

L'homme en général a toûjours été ce qu'il est: cela ne veut pas dire qu'il ait toûjours eu de belles villes, du canon de vingt-quatre livres de balle, des opéra comiques & des couvens de religieuses; mais il a toûjours eu le même instinct qui le porte à s'aimer dans soi-même, dans la compagne de son plaisir, dans ses enfans, dans ses petits-fils, dans les œuvres de ses mains.

Voilà ce qui jamais ne change d'un bout de l'univers à l'au-

tre. Le fondement de la ſocieté exiſtant toûjours, il y a donc toûjours eu quelque ſocieté; nous n'étions donc point faits pour vivre à la manière des ours.

On a trouvé quelquefois des enfans égarés dans les bois, & vivans comme des brutes; mais on y a trouvé auſſi des moutons & des oyes; cela n'empêche pas que les oyes & les moutons ne ſoyent deſtinés à vivre en troupeaux.

Il y a des faquirs dans les Indes qui vivent ſeuls, chargés de chaines. Oui; & ils ne vivent ainſi qu'afin que les paſſans qui les admirent, viennent leur donner des aumônes. Ils font par un fanatiſme rempli de vanité, ce que font nos mendians des grands chemins, qui s'eſtropient pour attirer la compaſſion. Ces excrémens de la ſocieté humaine ſont ſeulement des preuves de l'abus qu'on peut faire de cette ſocieté.

Il eſt très vraiſemblable que l'homme a été agreſte pendant des milliers de ſiécles, comme ſont encor aujourd'hui une infinité de payſans. Mais l'homme n'a pû vivre comme les bléraux & les liévres.

Par quelle loi, par quels liens ſecrets, par quel inſtinct l'homme aura-t-il toûjours vécu en famille ſans le ſecours des arts, & ſans avoir encor formé un langage? C'eſt par ſa propre nature, par le goût qui le porte à s'unir avec une femme; c'eſt par l'attachement qu'un Morlaque, un Iſlandois, un Lapon, un Hottentot ſent pour ſa compagne, lorſque ſon ventre groſſiſſant, lui donne l'eſpérance de voir naître de ſon ſang un être ſemblable à lui; c'eſt par le beſoin que cet homme & cette femme ont l'un de l'autre, par l'amour que la nature leur inſpire pour leur petit dès qu'il eſt né, par l'autorité que la nature leur donne ſur ce petit, par l'habitude de l'aimer, par l'habitude que le petit prend néceſſairement d'obéir au père & à la mère, par les ſecours qu'ils en reçoivent dès qu'il a cinq ou ſix ans, par les nouveaux enfans que font cet homme & cette femme; c'eſt enfin parce que dans un âge avancé ils voyent avec plaiſir leurs fils & leurs filles faire enſemble d'autres enfans qui ont le même inſtinct que leurs pères & leurs mères.

Tout cela eſt un aſſemblage d'hommes bien groſſiers, je l'avoue; mais croit-on que les charbonniers des forêts d'Allemagne,

les habitans du Nord, & cent peuples de l'Afrique, vivent aujourd'hui d'une manière bien différente?

Quelle langue parleront ces familles ſauvages & barbares? elles ſeront ſans doute très longtems ſans en parler aucune; elles s'entendront très bien par des cris & par des geſtes. Toutes les nations ont été ainſi des ſauvages, à prendre ce mot dans ce ſens; c'eſt-à-dire, il y aura eu longtems des familles errantes dans les forêts, diſputant leur nourriture aux autres animaux, s'armant contr'eux de pierres & de groſſes branches d'arbres, ſe nourriſſant de légumes ſauvages, de fruits de toute eſpèce, & enfin d'animaux mêmes.

Il y a dans l'homme un inſtinct de méchanique que nous voyons produire tous les jours de très grands effets dans des hommes fort groſſiers. On voit des machines inventées par des habitans des montagnes du Tirol & des Voſges, qui étonnent les ſavans. Le payſan le plus ignorant ſait partout remuer les plus gros fardeaux par le ſecours du levier, ſans ſe douter que la puiſſance faiſant équilibre, eſt au poids, comme la diſtance du point d'appui à ce poids eſt à la diſtance de ce même point d'appui à la puiſſance. S'il avait falu que cette connaiſſance précédât l'uſage des leviers, que de ſiécles ſe feraient écoulés avant qu'on eût pû déranger une groſſe pierre de ſa place!

Propoſez à des enfans de ſauter un foſſé; tous prendront machinalement leur ſecouſſe, en ſe retirant un peu en arrière, & en courant enſuite. Ils ne ſavent pas aſſurément que leur force en ce cas eſt le produit de leur maſſe multipliée par leur viteſſe.

Il eſt donc prouvé que la nature ſeule nous inſpire des idées utiles qui précédent toutes nos réflexions. Il en eſt de même dans la morale. Nous avons tous deux ſentimens qui ſont le fondement de la ſocieté, la commiſération & la juſtice. Qu'un enfant voye déchirer ſon ſemblable, il éprouvera des angoiſſes ſubites, il les témoignera par ſes cris & par ſes larmes, il ſecourera s'il peut celui qui ſouffre.

Demandez à un enfant ſans éducation, qui commencera à raiſonner & à parler, ſi le grain qu'un homme a ſemé dans ſon champ lui appartient, & ſi le voleur qui en a tué le proprié-

taire, a un droit légitime ſur ce grain ; vous verrez ſi l'enfant ne répondra pas comme tous les légiſlateurs de la terre.

Dieu nous a donné un principe de raiſon univerſelle, comme il a donné des plumes aux oiſeaux, & la fourure aux ours; & ce principe eſt ſi conſtant qu'il ſubſiſte malgré toutes les paſſions qui le combattent, malgré les tyrans qui veulent le noyer dans le ſang, malgré les impoſteurs qui veulent l'anéantir dans la ſuperſtition. C'eſt ce qui fait que le peuple le plus groſſier juge toûjours très bien à la longue des loix qui le gouvernent, parce qu'il ſent ſi ces loix ſont conformes ou oppoſées aux principes de commiſération & de juſtice qui ſont dans ſon cœur.

Mais avant d'en venir à former une ſocieté nombreuſe, un peuple, une nation, il faut un langage, & c'eſt le plus difficile. Sans le don de l'imitation on n'y ſerait jamais parvenu. On aura ſans doute commencé par des cris qui auront exprimé les premiers beſoins ; enſuite les hommes les plus ingénieux, nés avec les organes les plus flexibles, auront formé quelques articulations que leurs enfans auront répétées ; les mères ſurtout auront dénoué leurs langues les premières. Tout idiome commençant aura été compoſé de monoſillabes, comme plus aiſé à former & à retenir.

Nous voyons en effet que les nations les plus anciennes, qui ont conſervé quelque choſe de leur premier langage, expriment encor par des monoſillabes les choſes les plus familières, & qui tombent le plus ſous nos ſens : preſque tout le Chinois eſt fondé encor aujourd'hui ſur des monoſillabes.

Conſultez l'ancien Tudeſque, & tous les idiomes du Nord; vous verrez à peine une choſe néceſſaire & commune, exprimée par plus d'une articulation. Tout eſt monoſillabe ; *zon*, le ſoleil ; *moun*, la lune ; *zé*, la mer ; *flus*, fleuve ; *man*, l'homme ; *kof*, la tête ; *boum*, un arbre ; *drink*, boire ; *march*, marcher, *shlaf*, dormir, &c.

C'eſt avec cette brièveté qu'on s'exprimait dans les forêts des Gaules & de la Germanie, & de tout le Septentrion. Les Grecs & les Romains n'eurent des mots plus compoſés que longtems après s'être réunis en corps de peuple.

Mais par quelle ſagacité avons-nous pû marquer les diffé-

rences des tems ? Comment aurons-nous pû exprimer les nuances, *je voudrais*, *j'aurais voulu*, les choſes poſitives, les choſes conditionnelles ? Ce ne peut être que chez les nations déja les plus policées, qu'on ſoit parvenu avec le tems à rendre ſenſibles par des mots compoſés ces opérations ſecrettes de l'eſprit humain. Auſſi voit-on que chez les Barbares il n'y a que deux ou trois tems. Les Hébreux n'exprimaient que le préſent & le futur. Et enfin malgré tous les efforts des hommes, il n'eſt aucun langage qui approche de la perfection.

De l'Amérique.

Se peut-il qu'on demande encore d'où ſont venus les hommes qui ont peuplé l'Amérique ? On doit aſſurément faire la même queſtion ſur les nations des terres Auſtrales. Elles ſont beaucoup plus éloignées du port dont partit *Chriſtophe Colomb* que ne le ſont les iſles Antilles. On a trouvé des hommes & des animaux par-tout où la terre eſt habitable ; qui les y a mis ? On l'a déja dit, c'eſt celui qui fait croître l'herbe des champs ; & on ne devait pas être plus ſurpris de trouver en Amérique des hommes que des mouches.

Il eſt aſſez plaiſant que le jéſuite *Lafiteau* prétende dans ſa préface de l'*hiſtoire des Sauvages Américains*, qu'il n'y a que des athées qui puiſſent dire que Dieu a créé les Américains.

On grave encor aujourd'hui des cartes de l'ancien monde, où l'Amérique parait ſous le nom d'iſle Atlantique. Les iſles du Cap-Vert y ſont ſous le nom des Gorgades, les Caraïbes ſous celui des Heſpérides. Tout cela n'eſt pourtant fondé que ſur l'ancienne découverte des iſles Canaries, & probablement de celle de Madère, où les Phéniciens & les Carthaginois voyagèrent ; elles touchent preſque à l'Afrique, & peut-être en étaient-elles moins éloignées dans les anciens tems qu'aujourd'hui.

Laiſſons le père *Lafiteau* faire venir les Caraïbes des peuples de Carie, à cauſe de la conformité du nom, & ſurtout, parce que les femmes Caraïbes faiſaient la cuiſine de leurs maris, ainſi que les femmes Cariennes ; laiſſons-le ſuppoſer que

les Caraïbes ne naissent rouges, & les négresses noires, qu'à cause de l'habitude de leurs premiers péres de se peindre en noir ou en rouge.

Il arriva, dit-il, que les négresses voyant leurs maris teints en noir en eurent l'imagination si frappée que leur race s'en ressentit pour jamais. La même chose arriva aux femmes Caraïbes, qui par la même force d'imagination accouchèrent d'enfans rouges. Il rapporte l'exemple des brebis de *Jacob*, qui nâquirent bigarrées, par l'adresse qu'avait eu ce patriarche de mettre devant leurs yeux des branches dont la moitié était écorcée; ces branches paraîssant à-peu-près de deux couleurs, donnèrent aussi deux couleurs aux agneaux du patriarche. Mais le jésuite devait savoir que tout ce qui arrivait du tems de *Jacob*, n'arrive plus aujourd'hui.

Si on avait demandé au gendre de *Laban*, pourquoi ses brebis voyant toûjours de l'herbe ne faisaient pas des agneaux verds, il aurait été bien embarrassé.

Enfin *Lafiteau* fait venir les Américains des anciens Grecs, & voici ses raisons. Les Grecs avaient des fables, quelques Américains en ont aussi. Les premiers Grecs allaient à la chasse, les Américains y vont. Les premiers Grecs avaient des oracles, les Américains ont des sorciers. On dansait dans les fêtes de la Grèce, on danse en Amérique. Il faut avouer que ces raisons sont convaincantes.

On peut faire sur les nations du nouveau monde une réfléxion que le père *Lafiteau* n'a point faite, c'est que les peuples éloignés des tropiques, ont toûjours été invincibles, & que les peuples plus rapprochés des tropiques, ont presque tous été soumis à des monarques. Il en fut longtems de même dans notre continent. Mais on ne voit point que les peuples du Canada soyent allés jamais subjuguer le Mexique, comme les Tartares se sont répandus dans l'Asie & dans l'Europe. Il parait que les Canadiens ne furent jamais en assez grand nombre pour envoyer ailleurs des colonies.

En général, l'Amérique n'a jamais pû être aussi peuplée que l'Europe & l'Asie; elle est couverte de marécages immenses qui rendent l'air très mal sain; la terre y produit un nombre prodigieux de poisons: les fléches trempées dans les sucs

ſucs de ces herbes venimeuſes, font des playes toûjours mortelles. La nature enfin avait donné aux Américains beaucoup moins d'induſtrie qu'aux hommes de l'ancien monde. Toutes ces cauſes enſemble ont pû nuire beaucoup à la population.

Parmi toutes les obſervations phyſiques qu'on peut faire ſur cette quatriéme partie de nôtre univers ſi longtems inconnue, la plus ſingulière peut-être, c'eſt qu'on n'y trouve qu'un ſeul peuple qui ait de la barbe; ce ſont les Eſquimaux; ils habitent au nord vers le cinquante-deuxiéme degré, où le froid eſt plus vif qu'au ſoixante & ſixiéme de nôtre continent. Leurs voiſins ſont imberbes. Voilà donc deux races d'hommes abſolument différentes, à côté l'une de l'autre.

Vers l'iſthme de Panama eſt la race des Dariens preſque ſemblables aux Albinos, qui fuit la lumière & qui végète dans des cavernes; race faible, & par conſéquent en très petit nombre.

Les lions en Amérique ſont chétifs & poltrons; les moutons y ſont grands & ſi vigoureux qu'ils ſervent à porter les fardeaux. Tous les fleuves y ſont dix fois au moins plus larges que les nôtres. Enfin les productions naturelles de la terre ne ſont pas celles de nôtre hémiſphère. Ainſi tout eſt varié; & la même providence qui a produit l'éléphant, le rinocerot & les nègres, a fait naître dans un autre monde des orignans, des contours, des porcs qui ont le nombril ſur le dos, & des hommes d'un caractère qui n'eſt pas le nôtre.

De la théocratie.

Il ſemble que la plûpart des anciennes nations ayent été gouvernées par une eſpèce de théocratie. Commencez par l'Inde, vous y voyez les brames longtems ſouverains; en Perſe les mages ont la plus grande autorité. L'hiſtoire des oreilles de *Smerdis* peut bien être une fable; mais il en réſulte toûjours que c'était un mage qui était ſur le trône de *Cyrus*. Pluſieurs prêtres d'Egypte preſcrivaient aux rois juſqu'à la meſure de leur boire & de leur manger, élevaient leur enfance, & les jugeaient après leur mort, & ſouvent ſe faiſaient rois eux-mêmes.

Si nous descendons aux Grecs, leur histoire, toute fabuleuse qu'elle est, ne nous apprend-elle pas que le prophête *Calcas* avait assez de pouvoir dans l'armée pour sacrifier la fille du roi des rois ?

Descendez encor plus bas chez des nations sauvages postérieures aux Grecs ; les druides gouvernaient la nation Gauloise.

Il ne paraît pas même possible que dans les premières peuplades on ait eu d'autre gouvernement que la théocratie ; car dès qu'une nation a choisi un Dieu tutélaire, ce Dieu a des prêtres. Ces prêtres dominent sur l'esprit de la nation ; ils ne peuvent dominer qu'au nom de leur Dieu ; ils le font donc toûjours parler ; ils débitent ses oracles, & c'est par un ordre exprès de Dieu que tout s'exécute.

C'est de cette source que sont venus les sacrifices de sang humain qui ont souillé presque toute la terre. Quel père, quelle mère aurait jamais pû abjurer la nature au point de présenter son fils ou sa fille à un prêtre pour être égorgés sur un autel, si on n'avait pas été certain que le Dieu du pays ordonnait ce sacrifice ?

Non-seulement la théocratie a longtems régné, mais elle a poussé la tyrannie au plus horrible excès où la démence humaine puisse parvenir ; & plus ce gouvernement se disait divin, plus il était abominable.

Presque tous les peuples ont sacrifié des enfans à leurs Dieux ; donc ils croyaient recevoir cet ordre dénaturé de la bouche des Dieux qu'ils adoraient.

Parmi les peuples qu'on appelle si improprement civilisés, je ne vois guères que les Chinois qui n'ayent pas pratiqué ces horreurs absurdes. La Chine est le seul des anciens états connus qui n'ait pas été soumis au sacerdoce ; car les Japonois étaient sous les loix d'un prêtre six cent ans avant notre ère. Presque partout ailleurs la théocratie est si établie, si enracinée, que les premières histoires sont celles des Dieux mêmes qui se sont incarnés pour venir gouverner les hommes. Les Dieux, disaient les peuples de Thèbes & de Memphis, ont régné douze mille ans en Egypte. *Brama* s'incarna pour régner dans l'Inde ; *Sammonocodom* à Siam ; le Dieu *Adad* gouverna la Sy-

rie ; la déesse *Cibèle* avait été souveraine de Phrygie, *Jupiter* de Crête, *Saturne* de Grèce & d'Italie. Le même esprit préside à toutes ces fables ; c'est partout une confuse idée chez les hommes que les Dieux sont autrefois descendus sur la terre.

Des Caldéens.

Les Caldéens, les Indiens, les Chinois, me paraissent les nations les plus anciennement policées. Nous avons une époque certaine de la science des Caldéens ; elle se trouve dans les dix-neuf cent trois ans d'observations célestes, envoyées de Babylone par *Callisthène* au précepteur d'*Alexandre*. Ces tables astronomiques remontent précisément à l'année 2234 avant notre ère vulgaire. Il est vrai que cette époque touche au tems où la vulgate place le déluge. Mais n'entrons point ici dans les profondeurs des différentes chronologies de la vulgate, des Samaritains & des Septante, que nous révérons également. Le déluge universel est un grand miracle, qui n'a rien de commun avec nos recherches, Nous ne raisonnons ici que d'après les notions naturelles, en soumettant toûjours les faibles tâtonnemens de nôtre esprit borné aux lumières d'un ordre supérieur.

D'anciens auteurs cités dans *George le Sincelle*, disent que du tems d'un roi Caldéen nommé *Xixoutrou*, il y eut une terrible inondation. Le Tigre & l'Euphrate se débordèrent apparemment plus qu'à l'ordinaire. Mais les Caldéens n'auraient pû savoir que par la révélation qu'un pareil fléau eût submergé toute la terre habitable. Encor une fois je n'examine ici que le cours ordinaire de la nature.

Il est clair que si les Caldéens n'avaient existé sur la terre que depuis dix-neuf cent années avant notre ère, ce court espace ne leur eût pas suffi pour trouver le véritable systême de nôtre univers ; notion étonnante, à laquelle les Caldéens étaient enfin parvenus. *Aristarque* de Samos nous apprend que les sages de Caldée avaient connu combien il est impossible que la terre occupe le centre du monde planétaire, qu'ils avaient assigné au soleil cette place qui lui appartient ; qu'ils

faisaient rouler la terre & les autres planètes autour de lui, chacune dans un orbe différent.

Les progrès de l'esprit sont si lents, l'illusion des yeux est si puissante, l'asservissement aux idées reçues si tyrannique, qu'il n'est pas possible qu'un peuple qui n'aurait eu que dix-neuf cent ans eût pû parvenir à ce haut degré de philosophie qui contredit les yeux, & qui demande la théorie la plus approfondie. Aussi les Caldéens comptaient quatre cent soixante & dix mille ans. Encor cette connaissance du vrai systême du monde ne fut en Caldée que le partage du petit nombre des philosophes. C'est le sort de toutes les grandes vérités; & les Grecs qui vinrent ensuite, n'adoptèrent que le systême commun, qui est le systême des enfans.

a) Quatre cent soixante & dix mille ans, c'est beaucoup pour nous autres qui sommes d'hier; mais c'est bien peu de chose pour l'univers entier. Je sais bien que nous ne pouvons adopter ce calcul, que *Cicéron* s'en est moqué, qu'il est exorbitant, & que surtout nous devons croire au pentateuque plutôt qu'à *Sanchoniaton* & à *Bérose*; mais encor une fois, il est impossible (humainement parlant) que les hommes soyent parvenus en dix-neuf cent ans à deviner de si étonnantes vérités. Le premier art est celui de pourvoir à sa subsistance, ce qui était autrefois beaucoup plus difficile aux hommes qu'aux brutes. Le second, de former un langage; ce qui certainement demande un espace de tems très considérable. Le troisiéme, de se bâtir quelques huttes; le quatriéme de se vêtir. Ensuite pour forger le fer, ou pour y suppléer, il faut tant de hazards heureux, tant d'industrie, tant de siécles, qu'on n'imagine pas

a) Notre sainte religion si supérieure en tout à nos lumières, nous apprend que le monde n'est fait que depuis environ six mille années selon la vulgate, ou environ sept mille suivant les Septante. Les interprètes de cette religion ineffable nous enseignent qu'*Adam* eut la science infuse, & que tous les arts se perpétuèrent d'*Adam* à *Noé*. Si c'est là en effet le sentiment de l'église, nous l'adoptons d'une foi ferme & constante, soumettant d'ailleurs tout ce que nous écrivons au jugement de cette sainte église qui est infaillible. C'est vainement que l'empereur *Julien*, d'ailleurs si respectable par sa vertu, sa valeur, & sa science, dit dans son discours censuré par le grand & modéré *St. Cy-*

même comment les hommes en font venus à bout. Quel faut de cet état à l'aftronomie !

Longtems les Caldéens gravèrent leurs obfervations & leurs loix fur la brique, en hiéroglyphes, qui étaient des caractères parlans, ufage que les Egyptiens connurent après plufieurs fiécles. L'art de tranfmettre fes penfées par des caractères alphabétiques, ne dut être inventé que très tard dans cette partie de l'Afie.

Il eft à croire qu'au tems où les Caldéens bâtirent des villes, ils commencèrent à fe fervir de l'alphabet. Comment faifait-on auparavant ? dira-t-on ; comme on fait dans mon village, & dans cent mille villages du monde, où perfonne ne fait ni lire, ni écrire, & cependant où l'on s'entend fort bien, où les arts néceffaires font cultivés, & même quelquefois avec génie.

Babilone était probablement une très ancienne bourgade avant qu'on en eût fait une ville immenfe & fuperbe. Mais qui a bâti cette ville ? je n'en fais rien. Eft-ce *Sémiramis ?* eft-ce *Bélus ?* eft-ce *Nabonaffar ?* Il n'y a jamais eu dans l'Afie ni de femme appellée *Sémiramis*, ni d'homme appellé *Bélus*. C'eft comme fi nous donnions à des villes Grecques les noms d'*Armagnac* & d'*Abbeville*. Les Grecs qui changèrent toutes les terminaifons barbares en mots Grecs, dénaturèrent tous les noms Afiatiques. De plus, l'hiftoire de *Sémiramis* reffemble en tout aux contes orientaux.

Nabonaffar, ou plutôt *Nabon-affor*, eft probablement celui qui embellit & fortifia Babilone, & en fit à la fin une ville fi fuperbe. Celui-là eft un véritable monarque, connu dans l'Afie par l'ère qui porte fon nom. Cette ère inconteftable ne

ville, que foit qu'*Adam* eût la fcience infufe, ou non, Dieu ne pouvait lui ordonner de ne point toucher à l'arbre de la fcience du bien & du mal, que Dieu devait au contraire lui commander de manger beaucoup de fruits de cet arbre, afin de fe perfectionner dans la fcience infufe s'il l'avait, & de l'acquérir s'il ne l'avait pas. On fait avec quelle fageffe *St. Cyrille* a réfuté cet argument. En un mot nous prévenons toûjours le lecteur que nous ne touchons en aucune manière aux chofes facrées. Nous proteftons contre toutes les fauffes interprétations, contre toutes les inductions malignes que l'on voudrait tirer de nos paroles.

commence que 747 ans avant la nôtre : ainsi elle est très moderne par rapport au nombre des siécles nécessaire pour arriver jusqu'à l'établissement des grandes dominations. Il parait par le nom même de Babilone, qu'elle existait longtems avant *Nabonassar*. C'est la ville du père *Bel*. *Bab* signifie *père* en Caldéen, comme l'avoue *d'Herbelot*. *Bel* est le nom du Seigneur. Les Orientaux ne la connurent jamais que sous le nom de *Babel*, la ville du seigneur, la ville de Dieu, ou selon d'autres, la porte de Dieu.

Il n'y a pas eu plus de *Ninus* fondateur de Ninvah, nommée par nous Ninive, que de *Bélus* fondateur de Babilone. Nul prince Asiatique ne porta un nom en *us*.

Il se peut que la circonférence de Babilone ait été de vingt-quatre de nos lieuës moyennes; mais qu'un *Ninus* ait bâti sur le Tigre, à quarante lieuës seulement de Babilone, une ville appellée Ninive, d'une étendue aussi grande, c'est ce qui ne parait pas croyable. On nous parle de trois puissans empires qui subsistaient à la fois, celui de Babilone, celui d'Assyrie ou de Ninive, & celui de Syrie ou de Damas. La chose est peu vraisemblable; c'est comme si on disait qu'il y avait à la fois dans une partie de la Gaule trois puissans empires, dont les capitales, Paris, Soissons & Orléans, avaient chacune vingt-quatre lieuës de tour. D'ailleurs Ninive n'était pas bâtie, ou du moins était fort peu de chose au tems où il est dit que le prophête *Jonas* lui fut député pour l'exhorter à la pénitence, & fut englouti en chemin par un poisson qui le garda trois jours & trois nuits.

Le prétendu empire d'Assyrie n'existait pas même encore dans le tems où l'on place *Jonas*; car il prophétisait, dit-on, sous le Melk ou roitelet Juif *Joas*; & *Phul* qui est regardé dans les livres hébreux comme le premier roi d'Assyrie, ne régna selon eux qu'environ cinquante-deux ans après la mort de *Joas*. C'est ainsi qu'en confrontant toutes les dattes on trouve partout de la contradiction, & on demeure dans l'incertitude.

Il est dit dans le livre de *Jonas* qu'il y avait à Ninive cent vingt mille enfans nouveaux nés; cela supposerait plus de cinq millions d'habitans : selon le calcul assez juste de ces dénom-

bremens, fondés ſur le nombre des enfans vivans, nés dans la même année. Or cinq millions d'habitans dans une ville qui n'eſt pas encor bâtie, ſont quelque choſe d'aſſez rare.

J'avoue que je ne comprens rien aux deux empires de Babilone & d'Aſſyrie. Pluſieurs ſavans qui ont voulu porter quelques lumières dans ces tenèbres, ont affirmé que l'Aſſyrie & la Caldée n'étaient que le même empire, gouverné quelquefois par deux princes, l'un réſidant à Babilone, l'autre à Ninive; & ce ſentiment raiſonnable peut être adopté, juſqu'à ce qu'on en trouve un plus raiſonnable encore.

Ce qui contribue à jetter une grande vraiſemblance ſur l'antiquité de cette nation, c'eſt cette fameuſe tour élevée pour obſerver les aſtres. Preſque tous les commentateurs ne pouvant ſe conteſter ce monument, ſe croyent obligés de ſuppoſer que c'était un reſte de la tour de Babel, que les hommes voulurent élever juſqu'au ciel. On ne ſait pas trop ce que les commentateurs entendent par le ciel; eſt-ce la lune? eſt-ce la planète de Vénus? il y a loin d'ici là.

Quoi qu'il en ſoit, ſi *Nabonaſſar* éleva cet édifice pour ſervir d'obſervatoire, il faut au moins avouer que les Caldéens eurent un obſervatoire plus de deux mille quatre cent ans avant nous. Concevez enſuite combien de ſiécles exige la lenteur de l'eſprit humain, pour en venir juſqu'à dreſſer un tel monument aux ſciences.

Ce fut en Caldée, & non en Egypte, qu'on inventa le Zodiaque. Il y en a, ce me ſemble, trois preuves aſſez fortes; la première, que les Caldéens furent une nation éclairée, avant que l'Egypte, toûjours inondée par le Nil, pût être habitable; la ſeconde, que les ſignes du Zodiaque conviennent au climat de la Méſopotamie, & non à celui d'Egypte. Les Egyptiens ne pouvaient avoir le ſigne du taureau au mois d'Avril, puiſque ce n'eſt pas en cette ſaiſon qu'ils labourent; ils ne pouvaient au mois que nous nommons *Aouſt*, figurer un ſigne par une fille chargée d'épics de bled, puiſque ce n'eſt pas en ce tems qu'ils ſont la moiſſon. Ils ne pouvaient figurer Février par une cruche d'eau, puiſqu'il pleut très rarement en Egypte, & jamais au mois de Février. La troiſiéme raiſon, c'eſt que les ſignes anciens du Zodiaque Cal-

déen étaient un des articles de leur religion. Ils étaient sous le gouvernement de douze Dieux secondaires, douze Dieux médiateurs : chacun d'eux présidait à une de ces constellations, ainsi que nous l'apprend *Diodore de Sicile* (livre II.) Cette religion des anciens Caldéens était le *Sabisme*, c'est-à-dire, l'adoration d'un Dieu suprême, & la vénération des astres & des intelligences célestes qui présidaient aux astres. Quand ils priaient, ils se tournaient vers l'étoile du nord : tant leur culte était lié à l'astronomie.

Vitruve dans son neuviéme livre, où il traite des cadrans solaires, des hauteurs du soleil, de la longueur des ombres, de la lumière réfléchie par la lune, cite toûjours les anciens Caldéens, & non les Egyptiens. C'est, ce me semble, une preuve assez forte qu'on regardait la Caldée, & non pas l'Egypte, comme le berceau de cette science ; de sorte que rien n'est plus vrai que cet ancien proverbe latin :

TRADIDIT ÆGYPTIS BABYLON ÆGYPTUS ACHIVIS.

Des Babiloniens devenus Persans.

A l'orient de Babilone étaient les Perses. Ceux-ci portèrent les armes & leur religion à Babilone, lors que *Koresh* que nous appellons *Cyrus*, prit cette ville avec le secours des Mèdes établis au nord de la Perse. Nous avons deux fables principales sur *Cyrus*, celle d'*Hérodote*, & celle de *Xénophon*, qui se contredisent en tout, & que mille écrivains ont copiées indifféremment.

Hérodote suppose un roi Mède, c'est-à-dire, un roi d'Hircanie, qu'il appelle *Astiage* d'un nom Grec. Cet Hircanien *Astyage* commande de noyer son petit-fils *Cyrus* au berceau, parce qu'il a vû en songe sa fille *Mandane* mère de *Cyrus*, *pisser si copieusement qu'elle inonda toute l'Asie.* Le reste de l'avanture est à-peu-près dans ce gout ; c'est une histoire de *Gargantua* écrite sérieusement.

Xénophon fait de la vie de *Cyrus* un roman moral, à-peu-près semblable à notre *Télémaque.* Il commence par supposer, pour faire valoir l'éducation mâle & vigoureuse de son héros, que

que les Mèdes étaient des voluptueux plongés dans la molleſſe. Des habitans de l'Hircanie, que les Tartares alors nommés Scythes, avaient ravagée pendant trente années, étaient-ils des Sibarites ?

Tout ce qu'on peut aſſurer de *Cyrus*, c'eſt qu'il fut un grand conquérant, par conſéquent un fléau de la terre. Le fonds de ſon hiſtoire eſt très vrai ; les épiſodes ſont fabuleux : il en eſt ainſi de toute hiſtoire.

Rome exiſtait du tems de *Cyrus* : elle avait un territoire de quatre à cinq lieuës, & pillait tant qu'elle pouvait ſes voiſins ; mais je ne voudrais pas garantir le combat des trois *Horaces*, & l'avanture de *Lucrèce*, & les boucliers deſcendus du ciel, & la pierre coupée avec un raſoir. Il y avait quelques Juifs eſclaves dans la Babilonie & ailleurs ; mais humainement parlant on pourrait douter que l'ange *Raphaël* fût deſcendu *du ciel* pour conduire à pied le jeune *Tobie* vers l'Hircanie, afin de le faire payer de quelque argent, & de chaſſer le diable *Aſmodée* avec la fumée du foie d'un brochet.

Je me garderai bien d'examiner ici le roman d'*Hérodote*, ou le roman de *Xénophon*, concernant la vie & la mort de *Cyrus* ; mais je remarquerai que les Parſis ou Perſes prétendaient avoir eu parmi eux, il y avait ſix mille ans, un ancien *Zerduſt*, un prophête, qui leur avait appris à être juſtes, & à révérer le ſoleil, comme les anciens Caldéens avaient révéré les étoiles en les obſervant.

Je me garderai bien d'affirmer que ces Perſes & ces Caldéens fuſſent ſi juſtes, & de ſavoir préciſément en quel tems vint leur ſecond *Zerduſt* qui rectifia le culte du ſoleil, & qui leur apprit à n'adorer que le Dieu auteur du ſoleil & des étoiles. Il écrivit ou commenta, dit-on, le livre du *Zend*, que les Parſis diſperſés aujourd'hui dans l'Aſie révèrent comme leur bible : ce livre eſt peut-être le plus ancien du monde, après celui des cinq Kings des Chinois : il eſt écrit dans l'ancienne langue ſacrée des Caldéens ; & Mr. *Hide* qui nous a donné une traduction du *Sadder*, nous aurait procuré celle du *Zend*, s'il avait pû ſubvenir aux frais de cette recherche. Je m'en rapporte au moins au *Sadder*, à cet extrait du *Zend* qui eſt le catéchiſme des Parſis. J'y vois que ces Parſis croyaient depuis

longtems un Dieu, un Diable, une résurrection, un paradis, un enfer. Ils sont les premiers, sans contredit, qui ont établi ces idées; c'est le systême le plus antique, & qui ne fut adopté par les autres nations qu'après bien des siécles, puisque les Pharisiens chez les Juifs ne soutinrent hautement l'immortalité de l'ame, & le dogme des peines & des récompenses après la mort, que vers le tems d'*Hérode*.

Voilà peut-être ce qu'il y a de plus important dans l'ancienne histoire du monde. Voilà une religion utile, établie sur le dogme de l'immortalité de l'ame, & sur la connaissance de l'Etre créateur. Ne cessons de remarquer par combien de degrés il falut que l'esprit humain passât pour concevoir un tel systême. Remarquons encore que le batême, l'immersion dans l'eau pour purifier l'ame par le corps, est un des préceptes du *Zend* (p. 251.) La source de tous les rites est venue peut-être des Persans & des Caldéens jusqu'aux extrémités de l'occident.

Je n'examine point ici pourquoi & comment les Babiloniens eurent des Dieux sécondaires en reconnaissant un Dieu souverain. Ce systême, ou plutôt ce cahos, fut celui de toutes les nations, excepté des tribunaux de la Chine. On trouve presque partout l'extrême folie jointe à un peu de sagesse dans les loix, dans les cultes, dans les usages. L'instinct plus que la raison conduit le genre humain. On adore en tous lieux la Divinité, & on la deshonore. Les Perses révérèrent des statues dès qu'ils purent avoir des sculpteurs; tout en est plein dans les ruines de Persépolis: mais aussi on voit dans ces figures les symboles de l'immortalité; on voit des têtes qui s'envolent au ciel avec des ailes, symboles de l'émigration d'une vie passagère à la vie immortelle.

Passons anx usages purement humains. Je m'étonne qu'*Hérodote* ait dit devant toute la Grèce dans son premier livre, que toutes les Babiloniennes étaient obligées par la loi de se prostituer au moins une fois dans leur vie aux étrangers, dans le temple de *Milita* ou *Vénus*. Je m'étonne encor plus que dans toutes les histoires faites pour l'instruction de la jeunesse, on renouvelle aujourd'hui ce conte. Certes ce devait être une belle fête & une belle dévotion, que de voir accourir dans

une églife des marchands de chameaux, de chevaux, de bœufs & d'ânes, & de les voir defcendre de leurs montures pour coucher devant l'autel avec les principales dames de la ville. De bonne foi, cette infamie peut-elle être dans le caractère d'un peuple policé ? Eft-il poffible que les magiftrats d'une des plus grandes villes du monde ayent établi une telle police ? que les maris ayent confenti de proftituer leurs femmes ? que tous les pères ayent abandonné leurs filles aux palfreniers de l'Afie ? Ce qui n'eft pas dans la nature n'eft jamais vrai. J'aimerais autant croire *Dion Caffius*, qui affure que les graves fénateurs de Rome propofèrent un décret par lequel *Céfar* âgé de cinquante-fept ans aurait le droit de jouir de toutes les femmes qu'il voudrait.

Ceux qui en compilant aujourd'hui l'hiftoire ancienne, copient tant d'auteurs fans en examiner aucun, n'auraient-ils pas dû s'appercevoir ou qu'*Hérodote* débitait des fables, ou plutôt que fon texte était corrompu, & qu'il ne voulait parler que des courtifanes établies dans toutes les grandes villes, & qui même attendaient les paffans fur les chemins.

Je ne croirai pas davantage *Sextus Empiricus*, qui prétend que chez les Perfes la pédéraftie était ordonnée. Quelle pitié! Comment imaginer que les hommes euffent fait une loi, qui, fi elle avait été exécutée, aurait détruit la race des hommes ? La pédéraftie, au contraire, était expreffément défenduë dans le livre du *Zend*, & c'eft ce qu'on voit dans l'abrégé du *Sadder*, où il eft dit, (porte 9) *qu'il n'y a point de plus grand péché.*

Strabon dit que les Perfes époufaient leurs mères ; mais quels font fes garans ? des ouï-dire, des bruits vagues. Cela put fournir une épigramme à *Catulle* : *Non magus ex matre & nato nafcatur oportet :* Tout mage doit naître de l'incefte d'une mère & d'un fils. Une telle loi n'eft pas croyable ; une épigramme n'eft pas une preuve. Si on n'avait pas trouvé de mères qui vouluffent coucher avec leurs fils, il n'y aurait donc point eu de prêtres chez les Perfes. La religion des mages, dont le grand objet était la population, devait plutôt permettre aux pères de s'unir à leurs filles, qu'aux mères de coucher avec leurs enfans, puis qu'un vieillard peut engendrer, & qu'une vieille n'a pas cet avantage.

En un mot, en lisant toute histoire, soyons en garde contre toute fable.

De la Syrie.

Je vois par tous les monumens qui nous restent, que la contrée qui s'étend depuis Alexandrette ou Scanderon, jusqu'auprès de Bagdat, fut nommée toûjours Syrie, que l'alphabet de ces peuples fut toûjours Syriaque, que c'est là que furent les anciennes villes de Zobah, de Balpek, de Damas, & depuis celles d'Antioche, de Séleucie, de Palmire. Balk était si ancienne que les Perses prétendent que leur *Bram* ou *Abraham* était venu de Balk chez eux. Où pouvait donc être ce puissant empire d'Assyrie dont on a tant parlé, si ce n'est dans le pays des fables ?

Les Gaules tantôt s'étendirent jusqu'au Rhin, tantôt furent plus resserrées ; mais qui jamais imagina de placer un vaste empire entre le Rhin & les Gaules ? qu'on ait appellé les nations voisines de l'Euphrate *Assyriennes*, quand elles se furent étenduës vers Damas ? & qu'on ait appellé *Assyriens* les peuples de Syrie, quand ils s'approchèrent de l'Euphrate ? C'est là où se peut réduire la difficulté. Toutes les nations voisines se sont mêlées, toutes ont été en guerre, & ont changé de limites. Mais lors qu'une fois il s'est élevé des villes capitales, ces villes établissent une différence marquée entre deux nations. Ainsi les Babiloniens ou vainqueurs ou vaincus, furent toûjours différens des peuples de Syrie. Les anciens caractères de la langue Syriaque ne furent point ceux des anciens Caldéens.

Le culte, les superstitions, les loix, bonnes ou mauvaises, les usages bizarres ne furent point les mêmes. La déesse de Syrie si ancienne n'avait aucun rapport avec le culte des Caldéens. Les mages Caldéens, Babiloniens, Persans, ne se firent jamais eunuques comme les prêtres de la déesse de Syrie ; chose étrange, les Syriens révéraient la figure de ce que nous appellons *Priape*, & les prêtres se dépouillaient de leur virilité !

Ce renoncement à la génération ne prouve-t-il pas une

grande antiquité, une population considérable ? Il n'est pas possible qu'on eût voulu attenter ainsi contre la nature dans un pays où l'espèce aurait été rare.

Les prêtres de *Cibèle* en Phrygie se rendaient eunuques comme ceux de Syrie. Encor une fois, peut-on douter que ce ne fût l'effet de l'ancienne coutume de sacrifier aux Dieux ce qu'on avait de plus cher, & de ne se point exposer devant des êtres qu'on croyait purs, aux accidens de ce qu'on croyait impureté ? Peut-on s'étonner après de tels sacrifices de celui que l'on faisait de son prépuce chez d'autres peuples, & de l'amputation d'un testicule chez des nations Africaines ? Les fables d'*Atis* & de *Combabus* ne sont que des fables, comme celle de *Jupiter* qui rendit eunuque *Saturne* son père. La superstition invente des usages ridicules, & l'esprit romanesque en invente des raisons absurdes.

Ce que je remarquerai encor des anciens Syriens, c'est que la ville qui fut depuis nommée la ville sainte, & Hiérapolis par les Grecs, était nommée par les Syriens *Magog*. Ce mot *Mag* a un grand rapport avec les anciens mages ; il semble commun à tous ceux qui dans ces climats étaient consacrés au service de la Divinité. Chaque peuple eut une ville sainte. Nous savons que Thèbes en Egypte était la ville de Dieu, Babilone la ville de Dieu ; Apamée en Phrygie était aussi la ville de Dieu.

Les Hébreux longtems après, parlent des peuples de Gog & de Magog ; ils pouvaient entendre par ces noms les peuples de l'Euphrate & de l'Oronte : ils pouvaient entendre aussi les Scythes qui vinrent ravager l'Asie avant *Cyrus*, & qui dévastèrent la Phénicie. Mais il importe fort peu de savoir quelle idée passait par la tête d'un Juif quand il prononçait *Magog* ou *Gog*.

Au reste je ne balance pas à croire les Syriens beaucoup plus anciens que les Egyptiens, par la raison évidente, que les pays les plus aisément cultivables sont nécessairement les premiers peuplés, & les premiers florissans.

Des Phéniciens, & de Sanchoniaton.

Les Phéniciens font probablement raffemblés en corps de peuple auffi anciennement que les autres habitans de la Syrie. Ils peuvent être moins anciens que les Caldéens, parce que leur pays eft moins fertile. Sidon, Tyr, Joppé, Berith, Afcalon, font des terreins ingrats. Le commerce maritime a toûjours été la dernière reffource des peuples. On a commencé par cultiver fa terre avant de bâtir des vaiffeaux pour en aller chercher de nouvelles au-delà des mers. Mais ceux qui font forcés de s'adonner au commerce maritime ont bientôt cette induftrie fille du befoin qui n'aiguillonne point les autres nations. Il n'eft parlé d'aucune entreprife maritime, ni des Caldéens, ni des Indiens. Les Egyptiens même avaient la mer en horreur; la mer était leur *Typhon*, un être mal-faifant; & c'eft ce qui fait révoquer en doute les quatre cent vaiffeaux équipés par *Séfoftris* pour aller conquérir l'Inde. Mais les entreprifes des Phéniciens font réelles. Carthage & Cadiz fondées par eux, l'Angleterre découverte, leur commerce aux Indes par *Eziongaber*, leurs manufactures d'étoffes précieufes, leur art de teindre en pourpre, font des témoignages de leur habileté, & cette habileté fit leur grandeur.

Les Phéniciens furent dans l'antiquité ce qu'étaient les Vénitiens au quinziéme fiécle, & ce que font devenus depuis les Hollandais, forcés de s'enrichir par leur induftrie.

Le commerce exigeait néceffairement qu'on eût des régiftres qui tinffent lieu de nos livres de compte, avec des fignes aifés & durables pour établir ces régiftres. L'opinion qui fait les Phéniciens auteurs de l'écriture alphabétique eft donc très vraifemblable. Je n'affurerais pas qu'ils ayent inventé de tels caractères avant les Caldéens, mais leur alphabet fut certainement le plus complet & le plus utile, puifqu'ils peignirent les voyelles que les Caldéens n'exprimaient pas. Ce mot même *Alphabeth*, compofé de leurs deux premiers caractères, dépofe en faveur des Phéniciens.

Je ne vois point que les Egyptiens ayent jamais communiqué leurs lettres, leur langue, à aucun peuple: au contraire,

les Phéniciens tranſmirent leur langue & leur alphabet aux Carthaginois, qui les altérèrent depuis. Leurs lettres devinrent celles des Grecs. Quel préjugé pour l'antiquité des Phéniciens !

Sanchoniaton Phénicien, qui écrivait longtems avant la guerre de Troye, l'hiſtoire des premiers âges, & dont *Euſèbe* nous a conſervé quelques fragmens, traduits par *Philon* de Biblos ; *Sanchoniaton*, dis-je, nous apprend que les Phéniciens avaient facrifié de tems immémorial aux élémens & aux vents, ce qui convient en effet à un peuple navigateur. Il voulut dans ſon hiſtoire s'élever juſqu'à l'origine des choſes, comme tous les premiers écrivains ; il eut la même ambition que les auteurs du *Zend* & du *Védam*, la même qu'eurent *Manéthon* en Egypte & *Héſiode* en Grèce.

Ce qui prouve la prodigieuſe antiquité du livre de *Sanchoniaton*, c'eſt qu'on en liſait les premières lignes dans les myſtères d'*Iſis* & de *Cérès*, hommage que les Egyptiens & les Grecs n'euſſent pas rendu à un auteur étranger, s'il n'avait pas été regardé comme une des premières ſources des connaiſſances humaines.

Sanchoniaton n'écrivit rien de lui-même ; il conſulta toutes les archives anciennes, & ſurtout le prêtre *Jerombal*. Le nom de *Sanchoniaton* ſignifie en ancien Phénicien, *Amateur de la vérité*. *Porphyre*, *Théodoret*, *Euſèbe* l'avouent. La Phénicie était appellée *le pays des Archives*, *Kirjath Sepher*. Quand les Hébreux vinrent s'établir dans une partie de cette contrée, ils lui rendirent ce témoignage, comme on le voit dans *Joſué* & dans *les Juges*.

Jerombal conſulté par *Sanchoniaton* était prêtre du Dieu ſuprême, que les Phéniciens nommaient *Iaho*, *Jehovà*, nom réputé ſacré, adopté chez les Egyptiens, & enſuite chez les Juifs. On voit par les fragmens de ce monument ſi antique, que Tyr exiſtait depuis très longtems, quoiqu'elle ne fût pas parvenue encor à être une ville puiſſante.

Ce mot *El*, qui déſignait Dieu chez les premiers Phéniciens, a quelque rapport à l'*Alla* des Arabes ; & il eſt probable que de ce monoſyllabe *El*, les Grecs compoſèrent leur *Elios*. Mais ce qui eſt plus remarquable, c'eſt qu'on trouve chez les anciens

Phéniciens le mot *Eloa, Eloïm*, dont les Hébreux ſe ſervirent très longtems après, quand ils s'établirent dans le Canaan.

C'eſt de la Phénicie que les Juifs prirent tous les noms qu'ils donnèrent à Dieu, *Eloa*, *Iaho*, *Adonaï ;* cela ne peut être autrement, puiſque les Juifs ne parlèrent longtems en Canaan que la langue Phénicienne.

Ce mot *Iaho*, ce nom ineffable chez les Juifs, & qu'ils ne prononçaient jamais, était ſi commun dans l'Orient, que *Diodore* dans ſon livte ſecond, en parlant de ceux qui feignirent des entretiens avec les Dieux, dit que Minos *ſe vantait d'avoir communiqué avec le Dieu* Zeus ; Zamolxis *avec la déeſſe* Veſta, *& le Juif* Moïſe *avec le Dieu* Iaho &c.

Ce qui mérite ſurtout d'être obſervé, c'eſt que *Sanchoniaton* en rapportant l'ancienne coſmologie de ſon pays, parle d'abord du cahos envelopé d'un air ténébreux, *Chautereb*. L'Erèbe, la nuit d'*Héſiode*, eſt priſe du mot Phénicien qui s'eſt conſervé chez les Grecs. Du cahos ſortit *Muth* ou *Moth*, qui ſignifie la matière. Or qui arrangea la matière ? C'eſt *Colpi Iaho*, l'Eſprit de Dieu, le vent de Dieu, ou plutôt la bouche de Dieu, la voix de Dieu. C'eſt à la voix de Dieu que nâquirent les animaux & les hommes.

Il eſt aiſé de ſe convaincre que cette coſmogonie eſt l'origine de preſque toutes les autres. Le peuple le plus ancien eſt toûjours imité par ceux qui viennent après lui ; ils apprennent ſa langue, ils ſuivent une partie de ſes rites, ils s'approprient ſes antiquités & ſes fables. Je ſais combien toutes les origines Caldéennes, Syriennes, Phéniciennes, Egyptiennes & Grecques ſont obſcures. Quelle origine ne l'eſt pas ? Nous ne pouvons avoir rien de certain ſur la formation du monde, que ce que le Créateur du monde aura daigné nous apprendre lui-même. Nous marchons avec ſureté juſqu'à certaines bornes : nous ſavons que Babilone exiſtait avant Rome, que les villes de Syrie étaient puiſſantes avant qu'on connût Jéruſalem, qu'il y avait des Rois d'Egypte avant *Jacob*, avant *Abraham ;* nous ſavons quelles ſocietés ſe ſont établies les dernières ; mais pour ſavoir préciſément quel fut le premier peuple, il faut une révélation.

Au moins nous eſt-il permis de peſer les probabilités & de nous

nous ſervir de nôtre raiſon dans ce qui n'intéreſſe point nos dogmes ſacrés ſupérieurs à toute raiſon.

Il eſt très avéré que les Phéniciens occupaient depuis longtems leur pays avant que les Hébreux s'y préſentaſſent. Les Hébreux purent-ils apprendre la langue Phénicienne, quand ils erraient loin de la Phénicie dans le déſert au milieu de quelques hordes d'Arabes ?

La langue Phénicienne put-elle devenir le langage ordinaire des Hébreux ? & purent-ils écrire dans cette langue du tems de *Joſué* parmi des dévaſtations & des maſſacres continuels ? Les Hébreux après *Joſué* devenus longtems eſclaves dans ce même pays qu'ils avaient mis à feu & à ſang, n'apprirent-ils pas alors un peu de la langue de leurs maîtres, comme depuis ils apprirent un peu de Caldéen quand ils furent eſclaves à Babilone ?

N'eſt-il pas de la plus grande vraiſemblance qu'un peuple commerçant, induſtrieux, ſavant, établi de tems immémorial, & qui paſſe pour l'inventeur des lettres, écrivit longtems avant un peuple errant nouvellement établi dans ſon voiſinage, ſans aucune ſcience, ſans aucune induſtrie, ſans aucun commerce, ſubſiſtant uniquement de rapines ?

Peut-on nier ſérieuſement l'autenticité des fragmens de *Sanchoniaton* conſervés par *Euſèbe ?* ou peut-on imaginer avec le ſavant *Huet* que *Sanchoniaton* ait puiſé chez *Moïſe ?* Quand tout ce qui reſte de monumens antiques nous avertit que *Sanchoniaton* vivait à-peu-près du tems de *Moïſe*, nous ne décidons rien; c'eſt au lecteur éclairé & judicieux à décider entre *Huet* & *Vandale* qui l'a refuté. Nous cherchons la vérité & non la diſpute.

Des Scythes, & des Gomerites.

Laiſſons *Gomer* preſqu'au ſortir de l'arche, aller ſubjuguer les Gaules & les peupler en quelques années. Laiſſons aller *Tubal* en Eſpagne, & *Magog* dans le nord de l'Allemagne, vers le tems où les fils de *Cham* faiſaient une prodigieuſe quantité d'enfans tout noirs vers la Guinée & le Congo. Ces impertinences dégoutantes ſont débitées dans tant de livres,

que ce n'eſt pas la peine d'en parler. Les enfans commencent à en rire. Mais par quelle faibleſſe, ou par quelle malignité ſecrette, ou par quelle affectation de montrer une éloquence déplacée, tant d'hiſtoriens ont-ils fait de ſi grands éloges des Scythes qu'ils ne connaiſſaient pas?

Pourquoi *Quinte-Curce*, en parlant des Scythes qui habitaient au nord de la Sogdiane au-delà de l'Oxus, (qu'il prend pour le Tanaïs qui en eſt à cinq cent lieues) pourquoi, dis-je, *Quinte-Curce* met-il une harangue philoſophique dans la bouche de ces barbares? pourquoi ſuppoſe-t-il qu'ils reprochent à *Alexandre* ſa ſoif de conquérir? pourquoi leur fait-il dire qu'*Alexandre* eſt le plus fameux voleur de la terre, eux qui avaient exercé le brigandage dans toute l'Aſie ſi longtems avant lui? pourquoi enfin, *Quinte-Curce* peint-il ces Scythes comme les plus juſtes de tous les hommes? La raiſon en eſt que, comme il place le Tanaïs du côté de la mer Caſpienne en mauvais géographe, il parle du prétendu déſintéreſſement des Scythes en déclamateur.

Si *Horace* en oppoſant les mœurs des Scythes à celles des Romains, fait en vers harmonieux le panégyrique de ces barbares, s'il dit,

Campeſtres melius Scythæ
Quorum plauſtra vagas rite trahunt domos
Vivunt & rigidi Getæ:
Voyez les habitans de l'affreuſe Scythie
Qui vivent ſur des chars,
Avec plus d'innocence ils conſument leur vie
Que le peuple de Mars;

c'eſt qu'*Horace* parle en poëte un peu ſatyrique, qui eſt bien aiſe d'élever des étrangers aux dépens de ſon pays.

C'eſt par la même raiſon que *Tacite* s'épuiſe à louer les barbares Germains, qui pillaient les Gaules & qui immolaient des hommes à leurs abominables Dieux. *Tacite*, *Quinte-Curce*, *Horace* reſſemblent à ces pédagogues, qui pour donner de l'émulation à leurs diſciples, prodiguent en leur préſence

des louanges à des enfans étrangers, quelques grossiers qu'ils puissent être.

Les Scythes sont ces mêmes barbares que nous avons depuis appellés Tartares ; ce sont ceux-là même qui longtems avant *Alexandre* avaient ravagé plusieurs fois l'Asie, & qui ont été les déprédateurs d'une grande partie du continent. Tantôt sous le nom de Monguls, ou de Huns, ils ont asservi la Chine & les Indes ; tantôt sous le nom de Turcs, ils ont chassé les Arabes qui avaient conquis une partie de l'Asie. C'est de ces vastes campagnes que partirent les Huns pour aller jusqu'à Rome. Voilà ces hommes désintéressés & justes, dont nos compilateurs vantent encor aujourd'hui l'équité quand ils copient *Quinte-Curce.* C'est ainsi qu'on nous accable d'histoires anciennes sans choix & sans jugement ; on les lit à-peu-près avec le même esprit qu'elles ont été faites, & on ne se met dans la tête que des erreurs.

Les Russes habitent aujourd'hui l'ancienne Scythie Européane ; ce sont eux qui ont fourni à l'histoire des vérités bien étonnantes. Il y a eu sur la terre des révolutions qui ont plus frappé l'imagination ; il n'y en a pas une qui satisfasse autant l'esprit humain & qui lui fasse autant d'honneur. On a vû des conquérans & des dévastations ; mais qu'un seul homme ait en vingt années changé les mœurs, les loix, l'esprit du plus vaste empire de la terre, que tous les arts soyent venus en foule embellir des déserts, c'est là ce qui est admirable. Une femme qui ne savait ni lire ni écrire, perfectionna ce que *Pierre le grand* avait commencé. Une autre femme (*Elizabeth*) étendit encor ces nobles commencemens. Une autre impératrice encore, est allée plus loin que les deux autres ; son génie s'est communiqué à ses sujets ; les révolutions du palais n'ont pas retardé d'un moment les progrès de la félicité de l'empire ; & enfin, on a vû en un demi-siécle la cour de Scythie plus éclairée que ne l'ont été jamais la Grèce & Rome.

De l'Arabie.

Si l'on est curieux de monumens tels que ceux de l'Egypte, je ne crois pas qu'on doive les chercher en Arabie. La Mec-

que fut, dit-on, bâtie vers le tems d'*Abraham*; mais elle eſt dans un terrein ſi ſablonneux & ſi ingrat, qu'il n'y a pas d'apparence qu'elle ait été fondée avant celles qu'on éleva près des fleuves dans des contrées fertiles. Plus de la moitié de l'Arabie eſt un vaſte déſert, ou de ſables, ou de pierres. Mais l'Arabie heureuſe a mérité ce nom, en ce qu'étant environnée de ſolitudes & d'une mer orageuſe, elle a été à l'abri de la rapacité des voleurs appellés conquérans juſqu'à *Mahomet*, ou plutôt elle fut la compagne de ſes victoires. Cet avantage eſt bien au-deſſus de ſes aromates, de ſon encens, de ſa canelle qui eſt d'une eſpèce médiocre, & même de ſon caffé qui fait aujourd'hui ſa richeſſe.

L'Arabie déſerte eſt ce pays malheureux habité par quelques Amalécites, Moabites, Madianites; pays affreux, qui ne contient pas aujourd'hui neuf à dix mille Arabes errans & voleurs, & qui ne peut en nourrir davantage. C'eſt dans ces mêmes déſerts qu'il eſt dit que deux millions d'Hébreux paſſèrent quarante années. Ce n'eſt point la vraye Arabie, & ce pays eſt ſouvent appellé déſert de Syrie.

L'Arabie pétrée n'eſt ainſi appellée que du nom de *Pétra*, petite fortereſſe, à qui ſûrement les Arabes n'avaient pas donné ce nom, mais qui fut nommée ainſi par les Grecs vers le tems d'*Alexandre*. Cette Arabie pétrée eſt fort petite, & peut être confondue, ſans lui faire tort, avec l'Arabie déſerte. L'une & l'autre ont toûjours été habitées par des hordes vagabondes.

Pour cette vaſte partie appellée *heureuſe*, près de la moitié conſiſte auſſi en déſerts; mais quand on avance quelques milles dans les terres, ſoit à l'orient de Moka, ſoit même à l'orient de la Mecque, c'eſt alors qu'on trouve le pays le plus agréable de la terre. L'air y eſt parfumé, dans un été continuel, de l'odeur des plantes aromatiques que la nature y fait croître ſans culture. Mille ruiſſeaux deſcendent des montagnes & entretiennent une fraicheur perpétuelle, qui tempère l'ardeur du ſoleil ſous des ombrages toûjours verds.

C'eſt ſurtout dans ces pays que le mot de *jardin*, *paradis*, ſignifia la faveur céleſte.

Les jardins de Saana vers Aden, furent plus fameux chez les Arabes, que ne le furent depuis ceux d'*Alcinoüs* chez les

Grecs. Et cet *Aden* ou *Eden*, était nommé le lieu des délices. On parle encor d'un ancien *Shedad*, dont les jardins n'étaient pas moins renommés. La félicité dans ces climats brulans était l'ombrage.

Ce vaste pays de l'Yemen est si beau, ses ports sont si heureusement situés sur l'océan Indien, qu'on prétend qu'*Alexandre*, voulut conquérir l'Yemen pour en faire le siége de son empire, & y établir l'entrepôt du commerce du monde. Il eût entretenu l'ancien canal des rois d'Egypte, qui joignait le Nil à la mer rouge; & tous les trésors de l'Inde auraient passé d'Aden, ou d'Eden, à sa ville d'Alexandrie. Une telle entreprise ne ressemble pas à ces fables insipides & absurdes dont toute histoire ancienne est remplie. Il eût falu à la vérité subjuguer toute l'Arabie. Si quelqu'un le pouvait, c'était *Alexandre*. Mais il parait que ces peuples ne le craignirent point; ils ne lui envoyèrent pas même des députés quand il tenait sous le joug l'Egypte & la Perse.

Les Arabes défendus par leurs déserts & par leur courage, n'ont jamais subi le joug étranger. *Trajan* ne conquit qu'un peu de l'Arabie pétrée. Aujourd'hui même ils bravent la puissance du Turc. Ce grand peuple a toûjours été aussi libre que les Scythes, & plus civilisé qu'eux.

Il faut bien se garder de confondre ces anciens Arabes avec les hordes qui se disent descendues d'*Ismaël*. Les Ismaëlites, ou Agaréens, ou ceux qui se disaient enfans de *Cethura*, étaient des tribus étrangères, qui ne mirent jamais le pied dans l'Arabie heureuse. Leurs hordes erraient dans l'Arabie pétrée, vers le pays de Madian; elles se mêlèrent depuis avec les vrais Arabes du tems de *Mahomet*, quand elles embrassèrent sa religion.

Ce sont les peuples de l'Arabie proprement dite, qui étaient véritablement indigènes, c'est-à-dire, qui de tems immémorial habitaient ce beau pays sans mélange d'aucune autre nation, sans avoir jamais été ni conquis, ni conquérans. Leur religion était la plus naturelle & la plus simple de toutes; c'était le culte d'un Dieu, & la vénération pour les étoiles, qui semblaient sous un ciel si beau & si pur, annoncer la grandeur de Dieu avec plus de magnificence que le reste de la

nature. Ils regardaient les planètes comme des médiatrices entre Dieu & les hommes. Ils eurent cette religion jusqu'à *Mahomet*. Je crois bien qu'il y eut beaucoup de superstitions, puis qu'ils étaient hommes; mais séparés du reste du monde par des mers & des déserts, possesseurs d'un pays délicieux, & se trouvant au-dessus de tout besoin & de toute crainte, ils dûrent être nécessairement moins méchans & moins superstitieux que d'autres nations.

On ne les avait jamais vûs ni envahir le bien de leurs voisins comme des bêtes carnassières affamées, ni égorger les faibles, en prétextant les ordres de la Divinité, ni faire leur cour aux puissans en les flattant par de faux oracles. Leurs superstitions ne furent ni absurdes ni barbares.

On ne parle point d'eux dans nos histoires universelles fabriquées dans notre occident. Je le crois bien; ils n'ont aucun rapport avec la petite nation Juive qui est devenue l'objet & le fondement de nos histoires prétendues universelles, dans lesquelles un certain genre d'auteurs se copiant les uns les autres, oublient tous les trois quarts de la terre.

De Bram, Abram, Abraham.

Il semble que ce nom de *Bram*, *Brama*, *Abram*, *Ibrahim*, soit un des noms des plus communs aux anciens peuples de l'Asie. Les Indiens que nous croyons une des premières nations, font de leur Brama un fils de Dieu, qui enseigna aux brames la manière de l'adorer. Ce nom fut en vénération de proche en proche. Les Arabes, les Caldéens, les Persans se l'approprièrent, & les Juifs le regardèrent comme un de leurs patriarches. Les Arabes qui trafiquaient avec les Indiens, eurent probablement les premiers quelques idées confuses de *Brama*, qu'ils nommèrent *Abrama*, & dont ensuite ils se vantèrent d'être descendus. Les Caldéens l'adoptèrent comme un législateur. Les Perses appellaient leur ancienne religion, *Millat Ibrahim*; les Mèdes *Kish Ibrahim*. Ils prétendaient que cet *Ibrahim*, ou *Abraham*, était de la Bactriane, & qu'il avait vécu près de la ville de Balk. Ils révéraient en lui un prophête de

la religion de l'ancien *Zoroaſtre.* Il n'appartient ſans doute qu'aux Hébreux, puiſqu'ils le reconnaiſſent pour leur père dans leurs livres ſacrés.

Des ſavans ont cru que le nom était Indien, parce que les prêtres Indiens s'appellaient brames, brachmanes, & que pluſieurs de leurs inſtitutions ſacrées ont un rapport immédiat à ce nom, au lieu que chez les Aſiatiques occidentaux vous ne voyez aucun établiſſement qui tire ſon nom d'*Abram*, ou *Abraham.* Nulle ſocieté ne s'eſt jamais nommée *Abramique.* Nul rite, nulle cérémonie de ce nom. Mais puiſque les livres Juifs diſent qu'*Abraham* eſt la tige des Hébreux, il faut les croire ſans difficulté.

L'alcoran cite, touchant *Abraham*, les anciennes hiſtoires Arabes; mais il en dit très peu de choſe. Elles prétendent que cet *Abraham* fonda la Mecque.

Les Juifs le font venir de Caldée, & non pas de l'Inde, ou de la Bactriane; ils étaient voiſins de la Caldée; l'Inde, & la Bactriane leur étaient inconnues. *Abraham* était un étranger pour tous ces peuples, & la Caldée étant un pays dès longtems renommé pour les ſciences & les arts, c'était un honneur, humainement parlant, pour une petite nation renfermée dans la Paleſtine, de compter un ancien ſage reputé Caldéen au nombre de ſes ancêtres.

S'il eſt permis d'examiner la partie hiſtorique des livres Judaïques par les mêmes régles qui nous conduiſent dans la critique des autres hiſtoires, il faut convenir avec tous les commentateurs que le récit des avantures d'*Abraham* tel qu'il ſe trouve dans le pentateuque, ferait ſujet à quelques difficultés, s'il ſe trouvait dans une autre hiſtoire.

La Genèſe dit qu'*Abraham* ſortit d'Aran âgé de ſoixante & quinze ans, après la mort de ſon père.

Mais la même Genèſe dit que *Tharé* ſon père l'ayant engendré à ſoixante & dix ans, vécut juſques à deux cent-cinq. Ainſi *Abraham* avait cent trente-cinq ans quand il quitta la Caldée. Il parait étrange qu'à cet âge il ait abandonné le fertile pays de la Méſopotamie, pour aller à trois cent milles de là, dans la contrée ſtérile & pierreuſe de Sichem, qui n'était point un lieu de commerce. De Sichem on le fait aller acheter

du bled à Memphis, qui eſt environ à ſix cent milles ; & dès qu'il arrive, le roi devient amoureux de ſa femme âgée de ſoixante & quinze ans.

Je ne touche point à ce qu'il y a de divin dans cette hiſtoire ; je m'en tiens toûjours aux recherches de l'antiquité. Il eſt dit qu'*Abraham* reçut de grands préſens du roi d'Egypte. Ce pays était dès-lors un puiſſant état ; la monarchie était établie, les arts y étaient donc cultivés ; le fleuve avait été domté, on avait creuſé partout des canaux pour recevoir ſes inondations, ſans quoi la contrée n'eût pas été habitable.

Or je demande à tout homme ſenſé, s'il n'avait pas falu des ſiécles pour établir un tel empire dans un pays longtems inacceſſible & dévaſté par les eaux mêmes qui le fertiliſèrent ? *Abram*, ſelon la Genèſe, arriva en Egypte deux mille ans avant notre ère vulgaire. Il faut donc pardonner aux *Manétons*, aux *Hérodotes*, aux *Diodores*, aux *Eratoſthènes*, & à tant d'autres, la prodigieuſe antiquité qu'ils accordent tous au royaume d'Egypte ; & cette antiquité devait être très moderne en comparaiſon de celle des Caldéens, & des Syriens.

Qu'il ſoit permis d'obſerver un trait de l'hiſtoire d'*Abraham*. Il eſt repréſenté au ſortir de l'Egypte comme un paſteur Nomade, errant entre le mont Carmel & le lac Aſphaltide ; c'eſt le déſert le plus aride de l'Arabie pétrée. Il y voiture ſes tentes avec trois cent dix-huit ſerviteurs, & ſon neveu *Loth* eſt établi dans la ville ou bourg de Sodome. Un roi de Babilone, un roi de Perſe, un roi de Pont, & un roi de pluſieurs autres nations, ſe liguent enſemble pour faire la guerre à Sodome & à quatre bourgades voiſines. Ils prennent ces bourgs & Sodome. *Loth* eſt leur priſonnier. Il n'eſt pas aiſé de comprendre comment cinq grands rois ſi puiſſans ſe liguèrent pour venir ainſi attaquer une horde d'Arabes dans un coin de terre ſi ſauvage, ni comment *Abraham* défit de ſi puiſſans monarques avec trois cent valets de campagne, ni comment il les pourſuivit juſques par-delà Damas. Quelques traducteurs ont mis *Dan* pour *Damas* ; mais *Dan* n'exiſtait pas du tems de *Moïſe*, encor moins du tems d'*Abraham*. Il y a de l'extrémité du lac Aſphaltide où Sodome était ſituée, juſqu'à Damas, plus de trois cent milles de route. Tout cela eſt au deſſus de nos conceptions.

Tout

Tout eſt miraculeux dans l'hiſtoire des Hébreux. Nous l'avons déja dit, & nous rediſons encore que nous croyons ces prodiges & tous les autres, ſans aucun examen.

De l'Inde.

S'il eſt permis de faire des conjectures, les Indiens vers le Gange ſont peut-être les hommes les plus anciennement raſſemblés en corps de peuple. Il eſt certain que le terrain où les animaux trouvent la pâture la plus facile eſt bientôt couvert de l'eſpèce qu'elle peut nourrir. Or il n'y a point de contrée au monde où l'eſpèce humaine ait ſous ſa main des alimens plus ſains, plus agréables, & en plus grande abondance, que vers le Gange; le ris y croit ſans culture; l'ananas, le cocos, la datte, le figuier, préſentent de tous côtés des mêts délicieux; l'oranger, le citronier, fourniſſent à la fois des boiſſons rafraichiſſantes avec quelque nourriture. Les cannes de ſucre ſont ſous la main. Les palmiers, les figuiers à larges feuilles, donnent le plus épais ombrage. On n'a pas beſoin dans ce pays d'écorcher des troupeaux pour défendre ſes enfans des rigueurs des ſaiſons; on les élève encor aujourd'hui tout nuds juſqu'à la puberté. Jamais on ne fut obligé dans ce pays de riſquer ſa vie pour la ſoutenir, en attaquant les animaux, & en ſe nourriſſant de leurs membres déchirés, comme on a fait preſque partout ailleurs.

Les hommes ſe ſeront raſſemblés d'eux-mêmes en ſocieté dans ce climat heureux; on ne ſe ſera point diſputé un terrain aride pour y établir de maigres troupeaux; on ne ſe ſera point fait la guerre pour un puits, pour une fontaine, comme ont fait des barbares dans l'Arabie pétrée.

Je ne parlerai point ici des anciens monumens dont les brames ſe vantent; il ſuffit de ſavoir que les raretés les plus antiques que l'empereur Chinois *Cam-hi* eut dans ſon palais étaient Indiennes: il montrait à nos miſſionnaires mathématiciens d'anciennes monnoies Indiennes, frappées au coin, fort antérieures aux monnoies de cuivre des empereurs Chinois: & c'eſt probablement des Indiens que les rois de Perſe apprirent l'art monétaire.

Les Grecs avant *Pythagore* voyageaient dans l'Inde pour s'instruire. Les signes des sept planètes & des sept métaux sont encor dans presque toute la terre ceux que les Indiens inventèrent : les Arabes furent obligés de prendre leurs chiffres. Celui des jeux qui fait le plus d'honneur à l'esprit humain nous vient incontestablement de l'Inde ; les éléphans auxquels nous avons substitué des tours, en sont une preuve.

Enfin, les peuples les plus anciennement connus, Persans, Phéniciens, Arabes, Egyptiens, allèrent de tems immémorial trafiquer dans l'Inde, pour en rapporter les épiceries que la nature n'a données qu'à ces climats, sans que jamais les Indiens allassent rien demander à aucune de ces nations.

On nous parle d'un *Bacchus*, qui partit, dit-on, d'Egypte, ou d'une contrée de l'Asie occidentale, pour conquérir l'Inde. Ce *Bacchus* quel qu'il soit, savait donc qu'il y avait au bout de nôtre continent une nation qui valait mieux que la sienne. Le besoin fit les premiers brigands ; ils n'envahirent l'Inde que parce qu'elle était riche, & sûrement le peuple riche est rassemblé, civilisé, policé, longtems avant le peuple voleur.

Ce qui me frappe le plus dans l'Inde, c'est cette ancienne opinion de la transmigration des ames, qui s'étendit avec le tems jusqu'à la Chine & dans l'Europe. Ce n'est pas que les Indiens sussent ce que c'est qu'une ame : mais ils imaginaient que ce principe, soit aérien, soit igné, allait successivement animer d'autres corps. Remarquons attentivement ce systême de philosophie qui tient aux mœurs. C'était un grand frein pour les pervers que la crainte d'être condamné par *Visnou*, & par *Brama*, à devenir les plus vils & les plus malheureux des animaux. Nous verrons bientôt que tous les grands peuples avaient une idée d'une autre vie, quoiqu'avec des notions différentes. Je ne vois guères parmi les anciens empires que les Chinois qui n'établirent pas la doctrine de l'immortalité de l'ame. Leurs premiers législateurs ne promulguèrent que des loix morales ; ils crurent qu'il suffisait d'exhorter les hommes à la vertu, & de les y forcer par une police sévère.

Les Indiens eurent un frein de plus en embrassant la doctrine de la métempsicose ; la crainte de tuer son père ou sa mère en tuant des hommes & des animaux, leur inspira une

horreur pour le meurtre & pour toute violence, qui devint chez eux une ſeconde nature. Ainſi tous les Indiens, dont les familles ne ſe ſont alliées ni aux Arabes, ni aux Tartares, ſont encor aujourd'hui les plus doux de tous les hommes. Leur religion & la température de leur climat, rendirent ces peuples entiérement ſemblables à ces animaux paiſibles que nous élevons dans nos bergeries, & dans nos colombiers pour les égorger à notre plaiſir. Toutes les nations farouches qui deſcendirent du Caucaſe, du Taurus, & de l'Immaüs pour ſubjuguer les habitans des bords de l'Inde, de l'Hidaſpe, du Gange, les aſſervirent en ſe montrant.

C'eſt ce qui arriverait aujourd'hui à ces chrétiens primitifs appellés Quakers, auſſi pacifiques que les Indiens ; ils ſeraient dévorés par les autres nations, s'ils n'étaient protégés par leurs belliqueux compatriotes. La religion chrétienne que ces ſeuls primitifs ſuivent à la lettre, eſt auſſi ennemie du ſang que la Pythagoricienne. Mais les peuples chrétiens n'ont jamais obſervé leur religion, & les anciennes caſtes Indiennes ont toûjours pratiqué la leur. C'eſt que le Pythagoriſme eſt la ſeule religion au monde qui ait ſû faire de l'horreur du meurtre une pieté filiale & un ſentiment religieux. La tranſmigration des ames eſt un ſyſtême ſi ſimple, & même ſi vraiſemblable aux yeux des peuples ignorans, il eſt ſi facile de croire que ce qui anime un homme peut enſuite en animer un autre, que tous ceux qui adoptèrent cette religion, crurent voir les ames de leurs parens dans tous les hommes qui les environnaient. Ils ſe crurent tous frères, pères, mères, enfans, les uns des autres. Cette idée inſpirait néceſſairement une charité univerſelle. On tremblait de bleſſer un être qui était de la famille : en un mot l'ancienne religion de l'Inde, & celle des lettrés à la Chine, ſont les ſeules dans leſquelles les hommes n'ayent point été barbares. Comment put-il arriver qu'enſuite ces mêmes hommes qui ſe faiſaient un crime d'égorger un animal, permiſſent que les femmes ſe brûlaſſent ſur le corps de leurs maris, dans la vaine eſpérance de renaître dans des corps plus beaux & plus heureux ? c'eſt que le fanatiſme & les contradictions ſont l'appanage de la nature humaine.

Il faut ſurtout conſidérer que l'abſtinence de la chair des

animaux eſt une ſuite de la nature du climat. L'extrême chaleur & l'humidité y pourriſſent bientôt la viande, elle y eſt une très mauvaiſe nourriture. Les liqueurs fortes y ſont auſſi défenduës par la nature qui exige dans l'Inde des boiſſons rafraichiſſantes. La métempſicoſe paſſa à la vérité chez nos nations ſeptentrionales. Les Celtes crurent qu'ils renaîtraient dans d'autres corps : mais ſi les druïdes avaient ajouté à cette doctrine la défenſe de manger de la chair, ils n'auraient pas été obéïs.

Nous ne connaiſſons preſque rien des anciens rites des brames conſervés juſques à nos jours. Ils communiquent peu les livres du *Hanſcrit* qu'ils ont encor dans cette ancienne langue ſacrée : leurs *Védams* ont été auſſi longtems inconnus que le *Zend* des Perſes, & que les cinq *Kings* des Chinois. Il n'y a guères que ſix vingt ans que les Européans eurent les premières notions des cinq *Kings* : & le *Zend* n'a été vû que par le célèbre docteur *Hide*, qui n'eut pas de quoi l'acheter, & de quoi payer l'interprète, & par le marchand *Chardin* qui ne voulut pas en donner le prix qu'on lui en demandait. Nous n'eumes que cet extrait du *Zend*, ce *Sadder* dont j'ai parlé fort au long.

Un hazard plus heureux a procuré à la bibliothèque de Paris, un ancien livre des brames, c'eſt l'*Ezourvedam*, écrit avant l'expédition d'*Alexandre* dans l'Inde, avec un rituel de tous les anciens rites des bracmanes, intitulé le *Cormo-Védam* : ce manuſcrit traduit par un brame, n'eſt pas à la vérité le *Védam* lui-même, mais c'eſt un réſumé des opinions & des rites contenus dans cette loi. Nous pouvons donc nous flatter d'avoir aujourd'hui quelque connaiſſance des trois plus anciens écrits qui ſoient au monde.

Il faut deſeſpérer d'avoir jamais rien des Egyptiens ; leurs livres ſont perdus ; leur religion s'eſt anéantie ; ils n'entendent plus leur ancienne langue vulgaire, encor moins la ſacrée. Ainſi ce qui était plus près de nous, plus facile à conſerver, dépoſé dans des bibliothèques immenſes, a péri pour jamais ; & nous avons trouvé au bout du monde des monumens non moins autentiques, que nous ne devions pas eſpérer de découvrir.

On ne peut douter de la vérité, de l'autenticité de ce rituel des bracmanes dont je parle. L'auteur affurément ne flatte pas fa fecte; il ne cherche point à déguifer fes fuperftitions, à leur donner quelque vraifemblance par des explications forcées, à les excufer par des allégories. Il rend compte des loix les plus extravagantes avec la fimplicité de la candeur. L'efprit humain paraît là dans toute fa mifère. Si les brames obfervaient toutes les loix de leur *Védam*, il n'y a point de moine qui voulût s'affujettir à cet état. A peine le fils d'un brame eft-il né, qu'il eft l'efclave des cérémonies. On frotte fa langue avec de la poix réfine, détrempée dans de la farine; on prononce le mot *Oum;* on invoque vingt divinités avant qu'on lui ait coupé le bout du nombril; mais auffi on lui dit, *Vivez pour commander aux hommes;* & dès qu'il peut parler, on lui fait fentir la dignité de fon être. En effet, les bracmanes furent longtems fouverains dans l'Inde, & la théocratie fut établie dans cette vafte contrée plus qu'en aucun pays du monde.

Bientôt on expofe l'enfant à la lune: on prie l'Etre fuprême d'effacer les péchés que l'enfant peut avoir commis, quoiqu'il ne foit né que depuis huit jours: on adreffe des antiennes au feu; on donne à l'enfant avec cent cérémonies le nom de *Chormo*, qui eft le titre d'honneur des brames.

Dès que cet enfant peut marcher, il paffe fa vie à fe baigner & à réciter des prières. Il fait le facrifice des morts; & ce facrifice eft inftitué pour que *Brama* donne à l'ame des ancêtres de l'enfant une demeure agréable dans d'autres corps.

On fait des prières aux cinq vents qui peuvent fortir par les cinq ouvertures du corps humain. Cela n'eft pas plus étrange que les prières récitées au dieu *Pet* par les bonnes vieilles de Rome.

Nulle fonction de la nature, nulle action chez les brames fans prières. La première fois qu'on rafe la tête de l'enfant, le père dit au rafoir dévotement, *Rafoir, rafe mon fils comme tu as rafé le Soleil & le Dieu Indro.* Il fe pourrait aprés tout que le dieu *Indro* eût été autrefois rafé: mais pour le foleil, cela n'eft pas aifé à comprendre, à moins que les brames n'ayent eu notre *Apollon*, que nous repréfentons encor fans barbe.

Le récit de toutes ces cérémonies ferait aussi ennuyeux qu'elles nous paraissent ridicules ; & dans leur aveuglement ils en disent autant des nôtres ; mais il y a chez eux un mystère qui ne doit pas être passé sous silence : c'est le *Matricha Machom.* On se donne par ce mystère un nouvel être, une nouvelle vie.

L'ame est supposée être dans la poitrine, & c'est en effet le sentiment de presque toute l'antiquité. On passe la main de la poitrine à la tête, en appuyant sur le nerf qu'on croit aller d'un de ces organes à l'autre, & on conduit ainsi son ame à son cerveau ; quand on est sûr que son ame est bien montée, alors le jeune homme s'écrie que son ame & son corps sont réunis à l'Etre suprême, & dit, *Je suis moi-même une partie de la Divinité.*

Cette opinion a été celle des plus respectables philosophes de la Grèce, de ces Stoïciens qui ont élevé la nature humaine au dessus d'elle-même, celle des divins *Antonins* ; & il faut avouer que rien n'était plus capable d'inspirer de grandes vertus. Se croire une partie de la Divinité, c'est s'imposer la loi de ne rien faire qui ne soit digne de Dieu même.

On trouve dans cette loi des bracmanes dix commandemens, & ce sont dix péchés à éviter. Ils sont divisés en trois espèces, les péchés du corps, ceux de la parole, ceux de la volonté. Frapper, tuer son prochain, le voler, violer les femmes, ce sont les péchés du corps ; dissimuler, mentir, injurier, ce sont les péchés de la parole ; ceux de la volonté consistent à souhaiter le mal, à regarder le bien des autres avec envie, à n'être pas touché des misères d'autrui. Ces dix commandemens font pardonner tous les rites ridicules. On voit évidemment que la morale est la même chez toutes les nations civilisées, & que les usages les plus consacrés chez un peuple, paraissent aux autres ou extravagans ou haïssables. Les rites établis divisent aujourd'hui le genre humain, & la morale le réunit.

La superstition n'empêcha jamais les bracmanes de reconnaître un Dieu unique. *Strabon* dans son 15ᵉ. livre dit qu'ils adorent un Dieu suprême, qu'ils gardent le silence plusieurs années avant d'oser parler, qu'ils sont sobres, chastes, tempérans ; qu'ils vivent dans la justice, & qu'ils meurent sans re-

gret. C'eſt le témoignage que leur rendent *St. Clément d'Alé-xandrie*, *Apulée*, *Porphire*, *Pallade*, *St. Ambroiſe.* N'oublions pas ſurtout qu'ils eurent un paradis terreſtre, & que les hommes qui abuſérent des bienfaits de Dieu furent chaſſés de ce paradis.

La chute de l'homme dégénéré eſt le fondement de la théologie de preſque toutes les anciennes nations. Le penchant naturel de l'homme à ſe plaindre du préſent, & à vanter le paſſé, a fait imaginer partout une eſpèce d'âge d'or auquel les ſiécles de fer ont ſuccédé. Ce qui eſt plus ſingulier encore, c'eſt que le *Védam* des anciens bracmanes enſeigne que le premier homme fut *Adimo*, & la première femme *Procriti*. *Adimo* ſignifiait *Seigneur*, & *Procriti* voulait dire *la vie;* comme *Heva* chez les Phéniciens & les Hébreux ſignifiait auſſi la *vie* ou le *ſerpent.* Cette conformité mérite une grande attention.

De la Chine.

Oſerons-nous parler des Chinois ſans nous en rapporter à leurs propres annales? elles ſont confirmées par le témoignage unanime de nos voyageurs de différentes ſectes, jacobins, jéſuites, luthériens, calviniſtes, tous intéreſſés à ſe contredire. Il eſt évident que l'empire de la Chine était formé il y a plus de quatre mille ans. Ce peuple antique n'entendit jamais parler d'aucune de ces révolutions phyſiques, de ces inondations, de ces incendies dont la faible mémoire s'était conſervée & altérée dans les fables du déluge de *Deucalion*, & de la chute de *Phaëton.* Le climat de la Chine avait donc été préſervé de ces fléaux, comme il le fut toûjours de la peſte proprement dite, qui a tant de fois ravagé l'Afrique, l'Aſie & l'Europe.

Si quelques annales portent un caractère de certitude, ce ſont celles des Chinois, qui ont joint, comme on l'a déja dit ailleurs, l'hiſtoire du ciel à celle de la terre. Seuls de tous les peuples ils ont conſtamment marqué leurs époques par les éclipſes, par les conjonctions des planètes; & nos aſtronomes qui ont examiné leurs calculs, ont été étonnés de les trouver

presque tous véritables. Les autres nations inventèrent des fables allégoriques, & les Chinois écrivirent leur histoire la plume & l'astrolabe à la main, avec une simplicité dont on ne trouve point d'exemple dans le reste de l'Asie.

Chaque régne de leurs empereurs a été écrit par des contemporains ; nulle différente manière de compter parmi eux ; nulles chronologies qui se contredisent. Nos voyageurs missionnaires rapportent avec candeur que lors qu'ils parlèrent au sage empereur *Cam-hi* des variations considérables de la chronologie de la Vulgate, des Septante, & des Samaritains, *Cam-hi* leur répondit, Est-il possible que les livres en qui vous croyez se combattent ?

Les Chinois écrivaient sur des tablettes légères de bambou, quand les Caldéens n'écrivaient encor que sur la brique ; & ils ont même encor de ces anciennes tablettes que leurs vernis ont préservées de la pourriture. Ce sont peut-être les plus anciens monumens du monde. Point d'histoire chez eux avant celles de leurs empereurs ; point de fictions, aucun prodige, nul homme inspiré qui se dise demi-Dieu comme chez les Egyptiens & chez les Grecs ; dès que ce peuple écrit, il écrit raisonnablement.

Il diffère surtout des autres nations, en ce que leur histoire ne fait aucune mention d'un collége de prêtres qui ait jamais influé sur les loix. Les Chinois ne remontent point jusqu'aux tems sauvages où les hommes eurent besoin qu'on les trompât pour les conduire. D'autres peuples commencèrent leur histoire par l'origine du monde ; le *Zend* des Perses, le *Shasta* & le *Védam* des Indiens, *Sanchoniaton*, *Manéton* ; enfin, jusqu'à *Hésiode*, tous remontent à l'origine des choses, à la formation du monde. Les Chinois n'ont point eu cette folie ; leur histoire n'est que celle des tems historiques.

C'est ici qu'il faut surtout appliquer notre grand principe, qu'une nation dont les premières chroniques attestent l'existence d'un vaste empire puissant & sage, doit avoir été rassemblée en corps de peuple pendant des siécles antérieurs. Voilà ce peuple qui depuis plus de quatre mille ans écrit journellement ses annales. Encor une fois, n'y aurait-il pas de la démence à ne pas voir que pour être exercé dans tous les arts

arts qu'exige la focieté des hommes, & pour en venir non-feulement jufqu'à écrire, mais jufqu'à bien écrire, il avait falu plus de tems que l'empire Chinois n'a duré, en ne comptant que depuis l'empereur *Fo-hi* jufqu'à nos jours ? Il n'y a point de lettré à la Chine qui doute que les cinq *Kings* n'ayent été écrits deux mille trois cent ans avant notre ère vulgaire. Ce monument précède donc de quatre cent années les premières obfervations Babiloniennes envoyées en Grèce par *Calliſthène.* De bonne foi fied-il bien à des lettrés de Paris de contefter l'antiquité d'un livre Chinois, regardé comme autentique par tous les tribunaux de la Chine ?

Les premiers rudimens] font en tout genre plus lents chez les hommes que les grands progrès. Souvenons-nous toûjours que prefque perfonne ne favait écrire il y a cinq cent ans, ni dans le Nord, ni en Allemagne, ni parmi nous. Ces tailles dont fe fervent encor aujourd'hui nos boulangers, étaient nos hiéroglyphes & nos livres de compte. Il n'y avait point d'autre arithmétique pour lever les impôts, & le nom de taille l'attefte encor dans nos campagnes. Nos coutumes capricieufes, qui n'ont été rédigées par écrit que depuis quatre cent cinquante ans, nous apprennent affez combien l'art d'écrire était rare alors. Il n'y a point de peuple en Europe qui n'ait fait en dernier lieu plus de progrès en un demi-fiécle dans tous les arts, qu'il n'en avait fait depuis les invafions des Barbares jufqu'au quatorziéme fiécle.

Je n'examinerai point ici pourquoi les Chinois, parvenus à connaitre & à pratiquer tout ce qui eft utile à la focieté, n'ont pas été auffi loin que nous allons aujourd'hui dans les fciences. Ils font auffi mauvais phyficiens, je l'avoue, que nous l'étions il y a deux cent ans, & que les Grecs & les Romains l'ont été ; mais ils ont perfectionné la morale, qui eft la première des fciences.

Leur vafte & populeux empire était déja gouverné comme une famille, dont le monarque était le père, & dont quarante tribunaux de légiflation étaient regardés comme les frères aînés, quand nous étions errans en petit nombre dans la forêt des Ardennes.

Leur religion était fimple, fage, augufte, libre de toute fu-

perstition & de toute barbarie, quand nous n'avions pas même encor des *Teutates* à qui des druides sacrifiaient les enfans de nos ancêtres dans de grandes mannes d'ozier.

Les empereurs Chinois offraient eux-mêmes au Dieu de l'univers, au *Chang-ti*, au *Tien*, au principe de toutes choses, les prémices des récoltes deux fois l'année; & de quelles récoltes encor? de ce qu'ils avaient semé de leurs propres mains. Cette coutume s'est soutenue pendant quarante siécles, au milieu même des révolutions & des plus horribles calamités.

Jamais la religion des empereurs & des tribunaux ne fut deshonorée par des impostures, jamais troublée par les querelles du sacerdoce & de l'empire, jamais chargée d'innovations absurdes qui se combattent les unes les autres avec des argumens aussi absurdes qu'elles, & dont la démence a mis à la fin le poignard aux mains des fanatiques conduits par des factieux. C'est par-là surtout que les Chinois l'emportent sur toutes les nations de l'univers.

Leur *Confutsée* n'imagina ni nouvelles opinions, ni nouveaux rites. Il ne fit ni l'inspiré ni le prophête. C'était un magistrat qui enseignait les anciennes loix. Nous disons quelquefois, & bien mal-à-propos, *la religion de Confucius*; il n'en avait point d'autre que celle de tous les empereurs & de tous les tribunaux, point d'autre que celle des premiers sages. Il ne recommande que la vertu, il ne prêche aucun mystère. Il dit dans son premier livre, que pour apprendre à gouverner il faut passer tous ses jours à se corriger: dans le second, il prouve que Dieu a gravé lui-même la vertu dans le cœur de l'homme; il dit, que l'homme n'est point né méchant, & qu'il le devient par sa faute: le troisiéme est un recueil de maximes pures où vous ne trouvez rien de bas, & rien d'une allégorie ridicule. Il eut cinq mille disciples, il pouvait se mettre à la tête d'un parti puissant, & il aima mieux instruire les hommes que les gouverner.

On s'est élevé avec force dans un *Essai sur l'histoire générale*, contre la témérité que nous avons euë au bout de l'occident de vouloir juger de cette cour orientale, & de lui attribuer l'athéisme. Par quelle fureur en effet quelques-uns d'entre nous ont-ils pû appeller athée un empire dont presque toutes les

loix font fondées fur la connaiffance d'un Etre fuprême, rémunérateur & vengeur ? Les infcriptions de leurs temples, dont nous avons des copies autentiques, font : *Au premier principe fans commencement & fans fin. Il a tout fait, il gouverne tout. Il eft infiniment bon, infiniment jufte ; il éclaire, il foutient, il régle toute la nature.*

On a reproché en Europe aux jéfuites qu'on n'aimait pas, de flatter les athées de la Chine. Un français nommé *Maigrot*, évêque de Conon, qui ne favait pas un mot de Chinois, fut député par un pape pour aller juger le procès fur les lieux ; il traita *Confucius* d'athée, fur ces paroles de ce grand-homme, *le ciel m'a donné la vertu, l'homme ne peut me nuire.* Le plus grand de nos faints n'a jamais débité de maxime plus célefte. Si *Confucius* était athée, *Caton*, & le chancelier de *l'Hôpital* l'étaient auffi.

Répétons ici pour faire rougir la calomnie, que les mêmes hommes qui foutenaient contre *Bayle*, qu'une focieté d'athées était impoffible, avançaient en même tems que le plus ancien gouvernement de la terre était une focieté d'athées. Nous ne pouvons trop nous faire honte de nos contradictions.

Répétons encor que les lettrés Chinois, adorateurs d'un feul Dieu, abandonnèrent le peuple aux fuperftitions des bonzes. Ils reçurent la fecte de *Laokium* & celle de *Fo* & plufieurs autres. Les magiftrats fentirent que le peuple pouvait avoir des religions différentes de celles de l'état, comme il a une nourriture plus groffière ; ils fouffrirent les bonzes & les continrent. Prefque partout ailleurs ceux qui faifaient le métier de bonzes avaient l'autorité principale.

Il eft vrai que les loix de la Chine ne parlent point de peines & de récompenfes après la mort ; ils n'ont point voulu affirmer ce qu'ils ne favaient pas. Cette différence entr'eux & tous les grands peuples policés eft très étonnante. La doctrine de l'enfer était utile, & le gouvernement des Chinois ne l'a jamais admife. Ils fe contentèrent d'exhorter les hommes à révérer le ciel, & à être juftes. Ils crurent qu'une police exacte toûjours exercée, ferait plus d'effet que des opinions qui peuvent être combattuës, & qu'on craindrait plus la loi toûjours préfente, qu'une loi à venir. Nous parlerons en fon tems d'un

autre peuple, infiniment moins confidérable, qui eut à peu près la même idée, ou plutôt qui n'eut aucune idée, mais qui fut conduit par des voies inconnuës aux autres hommes.

Réfumons ici feulement que l'empire Chinois fubfiftait avec fplendeur quand les Caldéens commençaient le cours de ces dix-neuf cent années d'obfervations aftronomiques envoyées en Grèce par *Calliflhène*. Les brames régnaient alors dans une partie de l'Inde ; les Perfes avaient leurs loix ; les Arabes au midi, les Scythes au feptentrion, habitaient fous des tentes. L'Egypte dont nous allons parler, était un puiffant royaume.

De l'Egypte.

Il me paraît fenfible que les Egyptiens, tout antiques qu'ils font, ne purent être raffemblés en corps, civilifés, policés, induftrieux, puiffans, que très longtems après tous les peuples qui ont paffé en revuë. La raifon en eft évidente. L'Egypte jufqu'au Delta eft refferrée par deux chaînes de rochers, entre lefquels le Nil fe précipite, en defcendant d'Ethiopie du midi au feptentrion. Il n'y a des cataractes du Nil à fes embouchures en ligne droite que cent foixante lieuës de trois mille pas géométriques, & la largeur n'eft que de dix à quinze & vingt lieuës jufqu'au Delta, partie baffe de l'Egypte, qui embraffe une étendue de cinquante lieuës d'orient en occident. A la droite du Nil, font les déferts de la Thébaïde, & à la gauche les fables inhabitables de la Libie jufqu'au petit pays où fut bâti le temple d'*Ammon*.

Les inondations du Nil dûrent pendant des fiécles écarter tous les colons d'une terre fubmergée quatre mois de l'année ; ces eaux croupiffantes s'accumulant continuellement, dûrent longtems faire un marais de toute l'Egypte. Il n'en eft pas ainfi des bords de l'Euphrate, du Tigre, de l'Inde, du Gange & d'autres rivières qui fe débordent auffi, prefque chaque année en été, à la fonte des neiges. Leurs débordemens ne font pas fi grands, & les vaftes plaines qui les environnent, donnent aux cultivateurs toute la liberté de profiter de la fertilité de la terre.

Obſervons ſurtout que la peſte, ce fléau attaché au genre animal, régne une fois en dix ans au moins en Egypte; elle devait être beaucoup plus deſtructive quand les eaux du Nil en croupiſſant ſur la terre, ajoutaient leur infection à cette contagion horrible; & ainſi la population de l'Egypte dut être très faible pendant bien des ſiécles.

L'ordre naturel des choſes ſemble donc démontrer invinciblement que l'Egypte fut une des dernières terres habitées. Les Troglodites nés dans ces rochers dont le Nil eſt bordé, furent obligés à des travaux auſſi longs que pénibles pour creuſer des canaux qui reçuſſent le fleuve, pour élever des cabanes & les réhauſſer de vingt-cinq pieds au-deſſus du terrain. C'eſt là pourtant ce qu'il falut faire avant de bâtir Thèbes aux cent portes, avant d'élever Memphis, & de ſonger à conſtruire des pyramides. Il eſt bien étrange qu'aucun ancien hiſtorien n'ait fait une réflexion ſi naturelle.

Nous avons déja obſervé que dans le tems où l'on place les voyages d'*Abraham*, l'Egypte était un puiſſant royaume. Ses rois avaient déja bâti quelques-unes de ces pyramides, qui étonnent encor les yeux & l'imagination. Les Arabes ont écrit que la plus grande fut élevée par *Saurid*, pluſieurs ſiécles avant *Abraham*. On ne ſait en quel tems fut conſtruite la fameuſe Thèbes aux cent portes, la ville de Dieu, *Diospolis*. Il paraît que dans ces tems reculés les grandes villes portaient le nom de *Villes de Dieu* comme Babilone. Mais qui pourra croire que par chacune des cent portes de Thèbes il ſortait deux cent chariots armés en guerre, & cent mille combattans? Cela ferait vingt mille chariots, & dix millions de ſoldats; & à un ſoldat pour cinq perſonnes, ce nombre ſuppoſe au moins cinquante millions de têtes pour une ſeule ville, dans un pays qui n'eſt pas ſi grand que l'Eſpagne ou que la France, & qui n'avait pas, ſelon *Diodore de Sicile*, plus de trois millions d'habitans, & plus de cent ſoixante mille ſoldats pour ſa défenſe. *Diodore* dit (livre Ier.) que l'Egypte était ſi peuplée, qu'autrefois elle avait eu juſqu'à ſept millions d'habitans, & que de ſon tems elle en avait encor trois millions.

Vous ne croyez pas plus aux conquêtes de *Séſoſtris* qu'aux dix millions de ſoldats qui ſortent par les cent portes de Thè-

bes. Ne penſez-vous pas lire l'hiſtoire de *Picrocole*, quand ceux qui copient *Hérodote* vous diſent que le père de *Séſoſtris* fondant ſes eſpérances ſur un ſonge & ſur un oracle, deſtina ſon fils à ſubjuguer le monde ; qu'il fit élever à ſa cour dans le métier des armes tous les enfans nés le même jour que ce fils, qu'on ne leur donnait à manger qu'après qu'ils avaient couru huit de nos grandes lieuës, & qu'enfin *Séſoſtris* partit avec ſix cent mille hommes, vingt-ſept mille chars de guerre, & alla conquérir toute la terre, depuis l'Inde juſqu'aux extrémités du Pont-Euxin, & qu'il ſubjugua la Mingrélie & la Géorgie appellées alors la Colchide. *Hérodote* ne doute pas que *Séſoſtris* n'ait laiſſé des colonies en Colchide, parce qu'il a vû à Colchos des hommes bazanés, avec des cheveux crêpus, reſſemblans aux Egyptiens. Je croirais bien plutôt que ces eſpèces de Scythes des bords de la mer noire & de la mer caſpienne, vinrent rançonner les Egyptiens quand ils ravagèrent ſi longtems l'Aſie avant le régne de *Cyrus*. Je croirais qu'ils emmenèrent avec eux des eſclaves d'Egypte, ce vrai pays d'eſclaves, dont *Hérodote* put voir, ou crut voir les deſcendans en Colchide. Si ces Colchidiens avaient en effet la ſuperſtition de ſe faire circoncire, ils avaient probablement retenu cette coutume d'Egypte, comme il arriva preſque toûjours aux peuples du Nord de prendre les rites des nations civiliſées qu'ils avaient vaincuës.

Jamais les Egyptiens dans les tems connus ne furent redoutables ; jamais ennemi n'entra chez eux qu'il ne les ſubjuguât. Les Scythes commencèrent ; après les Scythes vint *Nabucodonoſor*, qui conquit l'Egypte ſans réſiſtance ; *Cyrus* n'eut qu'à y envoyer un de ſes lieutenans ; révoltée ſous *Cambyſe*, il ne falut qu'une campagne pour la ſoumettre : & ce *Cambyſe* eut tant de mépris pour les Egyptiens, qu'il tua leur dieu *Apis* en leur préſence. *Ochus* réduiſit l'Egypte en province de ſon royaume. *Alexandre*, *Céſar*, *Auguſte*, le calife *Omar* conquirent l'Egypte avec une égale facilité. Ces mêmes peuples de Colchos ſous le nom de Mammelucs revinrent encor s'emparer de l'Egypte du tems des croiſades ; enfin *Sélim* conquit l'Egypte en une ſeule campagne, comme tous ceux qui s'y étaient préſentés ; il n'y a jamais eu que nos ſeuls croiſés qui ſe ſoient

fait battre par ces Egyptiens, le plus lâche de tous les peuples, comme on l'a remarqué ailleurs; mais c'eſt qu'alors ils étaient gouvernés par la milice des Mammelucs de Colchos.

Il eſt vrai qu'un peuple humilié peut avoir été autrefois conquérant, témoins les Grecs & les Romains. Mais nous ſommes plus ſûrs de l'ancienne grandeur des Romains & des Grecs que de celle de *Séſoſtris*.

Je ne nie pas que celui qu'on appelle *Séſoſtris* n'ait pû avoir une guerre heureuſe contre quelques Ethiopiens, quelques Arabes, quelques peuples de la Phénicie. Alors dans le langage des exagérateurs il aura conquis toute la terre. Il n'y a point de nation ſubjuguée qui ne prétende en avoir autrefois ſubjugué d'autres. La vaine gloire d'une ancienne ſupériorité conſole de l'humiliation préſente.

Hérodote racontait ingénument aux Grecs ce que les Egyptiens lui avaient dit; mais comment, en ne lui parlant que de prodiges, ne lui dirent-ils rien des fameuſes playes d'Egypte, de ce combat magique entre les ſorciers de *Pharaon* & le miniſtre du Dieu des Juifs, & d'une armée entière engloutie au fond de la mer rouge ſous les eaux élevées comme des montagnes à droite & à gauche, pour laiſſer paſſer les Hébreux, leſquelles en retombant ſubmergèrent les Egyptiens? C'était aſſurément le plus grand événement dans l'hiſtoire du monde: ni *Herodote*, ni *Manéton*, ni *Eratoſthènes*, ni aucun des Grecs ſi grands amateurs du merveilleux, & toûjours en correſpondance avec l'Egypte, n'ont parlé de ces miracles, qui devaient occuper la mémoire de toutes les générations. Je ne fais pas aſſurément cette réflexion pour infirmer le témoignage des livres hébreux, que je révère comme je dois. Je me borne à m'étonner ſeulement du ſilence de tous les Egyptiens & de tous les Grecs. Dieu ne voulut pas ſans doute qu'une hiſtoire ſi divine nous fût tranſmiſe par aucune main profane.

De la langue des Egyptiens, & de leurs ſymboles.

Le langage des Egyptiens n'avait aucun rapport avec celui des nations de l'Aſie. Vous ne trouvez chez ce peuple ni le

mot d'*Adoni* ou d'*Adonaï*, ni de *Bal* ou *Baal*, termes qui signifient le seigneur; ni de *Mitra*, qui était le soleil chez les Perses; ni de *Melch*, qui signifie roi en Syrie; ni de *Shak*, qui signifie la même chose chez les Indiens & chez les Persans. Vous voyez au contraire que *Pharao* était le nom Egyptien qui répond à roi. *Oshireth* (*Osiris*) répondait au *Mitra* des Persans; & le mot vulgaire *On* signifiait le soleil. Les prêtres Caldéens s'appellaient *Mag*, ceux des Egyptiens *Choen*, au rapport de *Diodore de Sicile*. Les hiéroglyphes, les caractères alphabétiques d'Egypte que le tems a épargnés & que nous voyons encor gravés sur les obélisques, n'ont aucun rapport à ceux des autres peuples.

Avant que les hommes eussent inventé les hiéroglyphes, ils avaient indubitablement des signes représentatifs; car en effet, qu'ont pû faire les premiers hommes sinon ce que nous faisons quand nous sommes à leur place? Qu'un enfant se trouve dans un pays dont il ignore la langue, il parle par signes; si on ne l'entend pas, il dessine sur un mur avec un charbon les choses dont il a besoin, pour peu qu'il ait la moindre sagacité.

On peignit donc d'abord grossiérement ce qu'on voulut faire entendre, & l'art de dessiner précéda sans doute l'art d'écrire. C'est ainsi que les Mexicains & les Péruviens écrivaient; ils n'avaient pas poussé l'art plus loin. Telle était la méthode de tous les premiers peuples policés. Avec le tems on inventa les figures symboliques: deux mains entrelassées signifièrent la paix; des fléches représentèrent la guerre; un œil signifia la Divinité; un sceptre marqua la royauté; & des lignes qui joignaient ces figures exprimèrent des phrases courtes.

Les Chinois inventèrent enfin des caractères pour exprimer chaque mot de leur langue. Mais quel peuple inventa l'alphabet, lequel en mettant sous les yeux les différens sons qu'on peut articuler, donne la facilité de combiner par écrit tous les mots possibles? Qui put ainsi apprendre aux hommes à graver si aisément leurs pensées? Je ne répéterai point ici tous les contes des anciens sur cet art, qui éternise tous les arts; je dirai seulement qu'il a falu bien des siécles pour y arriver.

Les choen, ou prêtres d'Egypte, continuèrent longtems d'écrire

d'écrire en hiéroglyphes, ce qui eſt défendu par le ſecond article de la loi des Hébreux ; & quand les peuples d'Egypte eurent des caractères alphabétiques, les choen en prirent de différens qu'ils appellèrent ſacrés, afin de mettre toûjours une barrière entre eux & le peuple. Les mages, les brames en uſaient de même, tant l'art de ſe cacher aux hommes a ſemblé néceſſaire pour les gouverner. Non-ſeulement ces choen avaient des caractères qui n'appartenaient qu'à eux, mais ils avaient encor conſervé l'ancienne langue de l'Egypte, quand le tems avait changé celle du vulgaire.

Manéton cité dans *Euſèbe* parle de deux colomnes gravées par *Toth*, le premier *Hermes*, en caractères de la langue ſacrée. Mais qui ſait en quel tems vivait cet ancien *Hermes ?* Il eſt très vraiſemblable qu'il vivait plus de huit cent ans avant le tems où l'on place *Moïſe* : car *Sanchoniaton* dit avoir lû les écrits de *Toth*, faits, dit-il, il y a huit cent ans. Or *Sanchoniaton* écrivait en Phénicie, pays voiſin de la petite contrée Cananéenne, miſe à feu & à ſang par *Joſué*, ſelon les livres Juifs ; s'il avait été contemporain de *Moïſe*, ou s'il était venu après lui, il aurait ſans doute parlé d'un homme ſi extraordinaire, & de ſes prodiges épouvantables ; il aurait rendu témoignage à ce fameux légiſlateur Juif, & *Euſèbe* n'aurait pas manqué de ſe prévaloir des aveux de *Sanchoniaton.*

Quoiqu'il en ſoit, les Egyptiens gardèrent ſurtout très ſcrupuleuſement leurs premiers ſymboles. C'eſt une choſe curieuſe de voir ſur leurs monumens un ſerpent qui ſe mord la queuë, figurant les douze mois de l'année ; & ces douze mois exprimés chacun par des animaux, qui ne ſont pas ceux du Zodiaque que nous connaiſſons. On voit encor les cinq jours ajoutés depuis aux douze mois ſous la forme d'un petit ſerpent, ſur lequel cinq figures ſont aſſiſes ; c'eſt un épervier, un homme, un chien, un lion & un ibis. On les voit deſſinés dans *Kirker* d'après des monumens conſervés à Rome. Ainſi preſque tout eſt ſymbole & allégorie dans l'antiquité.

Des monumens des Egyptiens.

Il eſt certain qu'après les ſiécles où les Egyptiens fertiliſèrent le ſol par les ſaignées du fleuve, après les tems où les villages commencèrent à être changés en villes opulentes, alors les arts néceſſaires étant perfectionnés, les arts d'oſtentation commencèrent à être en honneur. Alors il ſe trouva des ſouverains qui employèrent leurs ſujets, & quelques Arabes voiſins du lac Sirbon, à bâtir leurs palais & leurs tombeaux en pyramides, à tailler des pierres énormes dans les carrières de la haute Egypte, à les embarquer ſur des radeaux juſqu'à Memphis, à élever ſur des colomnes maſſives de grandes pierres plates ſans goût & ſans proporrions. Ils connurent le grand, & jamais le beau. Ils enſeignèrenr les premiers Grecs; mais enſuite les Grecs furent leurs maîtres en tout quand ils eurent bâti Alexandrie.

Il eſt triſte, que dans la guerre de *Céſar*, la moitié de la fameuſe bibliorhèque des *Ptolomées* ait été brulée, & que l'aurre moitié ait chauffé les bains des Muſulmans, quand *Omar* ſubjugua l'Egypte. On eût connu du moins l'origine des ſuperſtitions dont ce peuple fut infecté, le cahos de leur philoſophie, quelques-unes de leurs antiquités & de leurs ſciences.

Il faut abſolument qu'ils euſſent été en paix pendant pluſieurs ſiécles, pour que leurs princes euſſent le tems & le loiſir d'élever tous ces bâtimens prodigieux, dont la plûpart ſubſiſtent encore.

Leurs pyramides coutèrent bien des années & bien des dépenſes; il falut qu'une nombreuſe partie de la nation avec des eſclaves étrangers fût longtems employée à ces ouvrages immenſes. Ils furent élevés par le deſpotiſme, la vanité, la ſervitude, & la ſuperſtition. En effet, il n'y avait qu'un roi deſpotique qui pût forcer ainſi la nature. L'Angleterre, par exemple, eſt aujourd'hui plus puiſſanre que n'était l'Egypte; un roi d'Angleterre pourrait-il employer ſa nation à élever de tels monumens?

La vanité y avait part ſans doure; c'était chez les anciens rois d'Egypte à qui éléverait la plus belle pyramide à ſon père

ou à lui-même ; la ſervitude procura la main-d'œuvre. Et quant à la ſuperſtition, on ſait que ces pyramides étaient des tombeaux, on ſait que les chochamatim ou choen d'Egypte, c'eſt-à-dire les prêtres, avaient perſuadé la nation que l'ame rentrerait dans ſon corps au bout de mille années. On voulait que le corps fût mille ans entiers à l'abri de toute corruption : c'eſt pourquoi on l'embaumait avec un ſoin ſi ſcrupuleux ; & pour le dérober aux accidens, on l'enfermait dans une maſſe de pierre ſans iſſuë. Les rois, les grands ſe dreſſaient des tombeaux dans la forme la moins en priſe aux injures du tems. Leurs corps ſe ſont conſervés au-delà des eſpérances humaines. Nous avons aujourd'hui des momies Egyptiennes de plus de quatre mille années. Des cadavres ont duré autant que des pyramides.

Cette opinion d'une réſurrection après dix ſiécles paſſa depuis chez les Grecs diſciples des Egyptiens, & chez les Romains diſciples des Grecs. On la retrouve dans le ſixiéme livre de l'Enéide, qui n'eſt que la deſcription des myſtères d'*Iſis* & de *Cérès Eleuſine.*

Has omnes ubi mille rotam volvêre per annos
Lethæum ad fluvium Deus advocat agmine magno ;
Scilicet ut memores ſupera & convexa reviſant.

Elle s'introduiſit enſuite chez les chrétiens, qui établirent le régne de mille ans ; la ſecte des millénaires l'a fait revivre juſqu'à nos jours. C'eſt ainſi que pluſieurs opinions ont fait le tour du monde. En voilà aſſez pour faire voir dans quel eſprit on bâtit ces pyramides. Ne répétons pas ce qu'on a dit ſur leur architecture & ſur leurs dimenſions ; je n'examine que l'hiſtoire de l'eſprit humain.

Des rites Egyptiens, & de la circonciſion.

Premiérement les Egyptiens reconnurent-ils un Dieu ſuprême ? Si on eût fait cette queſtion aux gens du peuple, ils n'auraient ſû que répondre ; ſi à des jeunes étudians dans la théo-

logie Egyptienne, ils auraient parlé longtems ſans s'entendre; ſi à quelqu'un des ſages conſultés par *Pythagore*, par *Platon*, par *Plutarque*, il eût dit nettement qu'il n'adorait qu'un Dieu; il ſe ſerait fondé ſur l'ancienne inſcription de la ſtatue d'*Iſis*, *Je ſuis ce qui eſt*; & cette autre, *Je ſuis tout ce qui a été & qui ſera; nul mortel ne pourra lever mon voile*; il aurait fait remarquer le globe placé ſur la porte du temple de Memphis, qui repréſentait l'unité de la nature divine ſous le nom de *Knef*. Le nom même le plus ſacré parmi les Egyptiens était celui que les Hébreux adoptèrent *Y ha ho*. On le prononce diverſement; mais *Clément d'Alexandrie* aſſure dans ſes ſtromates, que ceux qui entraient dans le temple de *Sérapis* étaient obligés de porter ſur eux le nom de *i ha ho*, ou bien celui de *i ha hou*, qui ſignifie le Dieu éternel. Les Arabes n'en ont retenu que la ſyllabe *hou*, adoptée enfin par les Turcs, qui la prononcent avec encor plus de reſpect que le mot *allah*; car ils ſe ſervent d'*allah* dans la converſation, & ils n'employent *hou* que dans leurs prières. Diſons ici en paſſant que quand l'ambaſſadeur Turc *Said Effendi* vit repréſenter à Paris le *Bourgeois gentilhomme*, & cette cérémonie ridicule dans laquelle on le fait Turc, quand il entendit prononcer le nom ſacré *hou* avec dériſion & avec des poſtures extravagantes, il regarda ce divertiſſement comme la profanation la plus abominable.

Revenons. Les prêtres d'Egypte nourriſſaient un bœuf ſacré, un chien ſacré, un crocodile ſacré! oui, & les Romains eurent auſſi des oyes ſacrées; ils eurent des Dieux de toute eſpèce; & les dévotes avaient parmi leurs pénates le Dieu de la chaiſe percée, *Deum ſtercutium*, & le Dieu Pet, *Deum crepitum*: mais en reconnaiſſaient-ils moins le *Deum optimum maximum*, le maître des Dieux & des hommes? Quel eſt le pays qui n'ait pas eu une foule de ſuperſtitieux & un petit nombre de ſages?

Ce qu'on doit ſurtout remarquer de l'Egypte & de toutes les nations, c'eſt qu'elles n'ont jamais eu d'opinions conſtantes, comme elles n'ont jamais eu de loix toûjours uniformes, malgré l'attachement que les hommes ont à leurs anciens uſages. Il n'y a d'immuable que la géométrie; tout le reſte eſt une variation continuelle.

Les ſavans diſputent & diſputeront. L'un aſſure que les anciens peuples ont tous été idolâtres, l'autre le nie. L'un dit qu'ils n'ont adoré qu'un Dieu ſans ſimulacre, l'autre qu'ils ont révéré pluſieurs Dieux dans pluſieurs ſimulacres; ils ont tous raiſon; il n'y a qu'à diſtinguer les tems & les hommes qui ont changé; rien ne fut jamais d'accord. Quand les *Ptolomées* & les principaux prêtres ſe moquaient du bœuf Apis, le peuple tombait à genoux devant lui.

Juvenal a dit que les Egyptiens adoraient des oignons: mais aucun hiſtorien ne l'avait dit. Il y a bien de la différence entre un oignon ſacré & un oignon Dieu; on n'adore pas tout ce qu'on place, tout ce que l'on conſacre ſur un autel. Nous liſons dans *Cicéron* que les hommes qui ont épuiſé toutes les ſuperſtitions ne ſont point parvenus encore à celle de manger leurs Dieux, & que c'eſt la ſeule abſurdité qui leur manque.

La circonciſion vient-elle des Egyptiens, des Arabes, ou des Ethiopiens? Je n'en ſais rien. Que ceux qui le ſavent le diſent. Tout ce que je ſais, c'eſt que les prêtres de l'antiquité s'imprimaient ſur le corps des marques de leur conſécration, comme depuis on marqua d'un fer ardent la main des ſoldats Romains. Là des ſacrificateurs ſe tailladaient le corps, comme firent depuis les prêtres de *Bellone*: ici ils ſe faiſaient eunuques, comme les prêtres de *Cibèle.*

Ce n'eſt point du tout par un principe de ſanté que les Ethiopiens, les Arabes, les Egyptiens ſe circoncirent. On a dit qu'ils avaient le prépuce trop long. Mais ſi on peut juger d'une nation par un individu, j'ai vû un jeune Ethiopien, qui né hors de ſa patrie n'avait point été circoncis; je peux aſſurer que ſon prépuce était préciſément comme les nôtres.

Je ne ſais pas qu'elle nation s'aviſa la première de porter en proceſſion le *Kteis* & le *Phallum*, c'eſt-à-dire la repréſentation des ſignes diſtinctifs des animaux mâles & femelles; cérémonie aujourd'hui indécente, autrefois ſacrée. Les Egyptiens eurent cette coutume; on offrait aux Dieux des prémices, on leur immolait ce qu'on avait de plus précieux. Il paraît naturel & juſte que les prêtres offriſſent une légère partie de l'organe de la génération à ceux par qui tout s'engen-

drait. Les Ethiopiens, les Arabes circoncirent auſſi leurs filles, en coupant une très légère partie des nymphes ; ce qui prouve bien que la ſanté ni la netteté ne pouvaient être la raiſon de cette cérémonie ; car aſſurément une fille incirconciſe peut être auſſi propre qu'une circonciſe.

Quand les prêtres d'Egypte eurent conſacré cette opération, leurs initiés la ſubirent auſſi ; mais avec le tems on abandonna aux ſeuls prêtres cette marque diſtinctive. On ne voit pas qu'aucun *Ptolomée* ſe ſoit fait circoncire, & jamais les auteurs Romains ne flétrirent le peuple Egyptien du nom d'*Apella* qu'ils donnaient aux Juifs. Ces Juifs avaient pris la circonciſion des Egyptiens, avec une partie de leurs cérémonies. Ils l'ont toûjours conſervée, ainſi que les Arabes & les Ethiopiens. Les Turcs s'y ſont ſoumis, quoiqu'elle ne ſoit pas ordonnée dans l'alcoran. Ce n'eſt qu'un ancien uſage qui commença par la ſuperſtition, & qui s'eſt conſervé par la coutume.

Des myſtères des Egyptiens.

Je ſuis bien loin de ſavoir quelle nation inventa la première ces myſtères, qui furent ſi accrédités depuis l'Euphrate juſqu'au Tibre. Les Egyptiens ne nomment point l'auteur des myſtères d'*Iſis*. *Zoroaſtre* paſſe pour en avoir établi en Perſe, *Cadmus* & *Inachus* en Grèce, *Orphée* en Thrace, *Minos* en Crète. Il eſt certain que tous ces myſtères annonçaient une vie future ; car *Celſe* dit aux chrétiens *b*), *Vous vous vantez de croire des peines éternelles*, & tous les miniſtres des myſtères ne les annoncèrent-ils pas aux initiés ?

Les Grecs qui prirent tant de choſes des Egyptiens, leur *Tartharoth* dont ils firent le Tartare, *le lac* dont ils firent l'Achéron, le battelier *Caron* dont ils firent le nocher des morts, n'eurent leurs fameux myſtères d'*Eleuſine* que d'après ceux d'*Iſis*. Mais que les myſtères de *Zoroaſtre* n'ayent pas précédé ceux des Egyptiens, c'eſt ce que perſonne ne peut affirmer. Les uns & les autres étaient de la plus haute antiquité ; & tous

b) *Origène* livre 8.

les auteurs Grecs & Latins qui en ont parlé, conviennent que l'unité de Dieu, l'immortalité de l'ame, les peines & les récompenses après la mort, étaient annoncées dans ces cérémonies sacrées.

Il y a grande apparence que les Egyptiens ayant une fois établi ces mystères en conservèrent les rites; car malgré leur extrême légéreté, ils furent constans dans la superstition. La prière que nous trouvons dans *Apulée* quand *Lucius* est initié aux mystères d'*Isis*, doit être l'ancienne prière. *Les puissances célestes te servent, les enfers te sont soumis, l'univers tourne sous ta main, tes pieds foulent le Tartare, les astres répondent à ta voix, les saisons reviennent à tes ordres, les élémens t'obéissent, &c.*

Peut-on avoir une plus forte preuve de l'unité d'un seul Dieu reconnu par les Egyptiens, au milieu de toutes leurs superstitions méprisables?

Des Grecs, de leurs anciens déluges, de leurs alphabets, & de leur génie.

La Grèce est un petit pays montagneux entrecoupé par la mer, à-peu-près de l'étendue de la Grande-Bretagne. Tout atteste dans cette contrée les révolutions physiques qu'elle a dû éprouver. Les isles qui l'environnent montrent assez, par les écueils continus qui les bordent, par le peu de profondeur de la mer, par les herbes & les racines qui croissent sous les eaux, qu'elles ont été détachées du continent. Les golphes de l'Eubée, de Calcis, d'Argos, de Corinthe, d'Actium, de Messène, apprennent aux yeux que la mer s'est fait des passages dans les terres. Les coquillages de mer dont sont remplies les montagnes qui renferment la fameuse vallée de Tempé, sont des témoignages visibles d'une ancienne inondation: & les déluges d'*Ogigès* & de *Deucalion*, qui ont fourni tant de fables, sont d'une vérité historique. C'est même probablement ce qui fait des Grecs un peuple si nouveau. Ces grandes révolutions les replongèrent dans la barbarie, quand les nations de l'Asie & de l'Egypte étaient florissantes.

Je laiſſe à de plus ſavans que moi le ſoin de prouver que les trois enfans de *Noé*, qui étaient les ſeuls habitans du globe, le partagèrent tout entier, qu'ils allèrent chacun à deux ou trois mille lieuës l'un de l'autre, fonder partout de puiſſans empires, & que *Javan* ſon petit-fils peupla la Grèce en paſſant en Italie: que c'eſt de-là que les Grecs s'appellèrent *Ioniens*, parce qu'*Ion* envoya des colonies ſur les côtes de l'Aſie mineure; que cet *Ion* eſt viſiblement *Javan*, en changeant *I* en *Ja*, & *on* en *van*. On fait de ces contes aux enfans, & les enfans n'en croyent rien.

Nec pueri credunt niſi qui nondum ære lavantur.

Le déluge d'*Ogigès* eſt placé communément environ douze cent années avant la première olympiade. Le premier qui en parle eſt *Acéſilas*, cité par *Euſèbe* dans ſa *préparation évangelique*, & par *George le Sincelle.* La Grèce, dit-on, reſta preſque déſerte deux cent années après cette irruption de la mer dans le pays. Cependant, on prétend que dans le même tems il y avait un gouvernement établi à Sicione, & dans Argos; on cite même les noms des premiers magiſtrats de ces petites provinces, & on leur donne le nom de *Baſileis*, qui répond à celui de princes. Ne perdons point de tems à pénétrer ces inutiles obſcurités.

Il y eut encor une autre inondation du tems de *Deucalion* fils de *Prométhée.* La fable ajouta qu'il ne reſta des habitans de ces climats que *Deucalion*, & *Pirra*, qui refirent des hommes en jettant des pierres derrière eux entre leurs jambes. Le genre humain ſe repeupla beaucoup plus vite qu'une garenne.

Si l'on en croit des hommes très judicieux, comme *Pétau* le jéſuite, un ſeul fils de *Noé* produiſit une race qui au bout de deux cent quatre-vingt-cinq ans, ſe montait à ſix cent vingt-trois milliards ſix cent douze millions d'hommes. Le calcul eſt un peu fort. Nous ſommes aujourd'hui aſſez malheureux pour que de vingt-ſix mariages, il n'y en ait d'ordinaire que quatre dont il reſte des enfans qui deviennent pères. C'eſt ce qu'on a calculé ſur les relevés des regiſtres de nos plus grandes villes. De mille enfans nés dans une même année il en reſte à peine

peine ſix cent au bout de vingt ans. Déſions-nous de *Pétau* & de ſes ſemblables, qui font des enfans à coups de plume, auſſi-bien que de ceux qui ont dit que *Deucalion* & *Pirra* peuplèrent la Grèce à coups de pierres.

La Grèce fut, comme on ſait, le pays des fables, & preſque chaque fable fut l'origine d'un culte, d'un temple, d'une fête publique. Par quel excès de démence, par quelle opiniâtreté abſurde tant de compilateurs ont-ils voulu prouver dans tant de volumes énormes, qu'une fête publique établie en mémoire d'un événement était une démonſtration de la vérité de cet événement ? Quoi, parce qu'on célébrait dans un temple le jeune *Bacchus* ſortant de la cuiſſe de *Jupiter*, ce *Jupiter* avait en effet gardé ce *Bacchus* dans ſa cuiſſe ! Quoi, *Cadmus* & ſa femme avaient été changés en ſerpent dans la Béotie, parce que les Béotiens en faiſaient commémoration dans leurs cérémonies ! Le temple de *Caſtor* & de *Pollux* à Rome démontrait-il que ces Dieux étaient venus combattre en faveur des Romains ?

Soyez ſûr bien plutôt, quand vous voyez une ancienne fête, un temple antique, qu'ils ſont les ouvrages de l'erreur. Cette erreur s'accrédite au bout de deux ou trois ſiécles ; elle devient enfin ſacrée ; & on bâtit des temples à des chimères.

Dans les tems hiſtoriques, au contraire, les plus nobles vérités trouvent peu de ſectateurs ; les plus grands-hommes meurent ſans honneur. Les *Thémiſtocles*, les *Cimons*, les *Miltiades*, les *Ariſtides*, les *Phocions* ſont perſécutés, tandis que *Perſée*, *Bacchus* & d'autres perſonnages fantaſtiques ont des temples.

On peut croire un peuple ſur ce qu'il dit de lui-même à ſon déſavantage, quand ſes récits ſont accompagnés de vraiſemblance, & qu'ils ne contrediſent en rien l'ordre ordinaire de la nature.

Les Athéniens qui étaient épars dans un terrain très ſtérile, nous apprennent eux-mêmes qu'un Egyptien nommé *Cécrops* chaſſé de ſon pays, leur donna leurs premières inſtitutions. Cela parait ſurprenant, puiſque les Egyptiens n'étaient pas navigateurs : mais il ſe peut que les Phéniciens, qui voyageaient chez toutes les nations, ayent amené ce *Cécrops* dans l'Attique. Ce qui eſt bien ſûr, c'eſt que les Grecs ne prirent

point les lettres Egyptiennes, à qui les leurs ne ressemblent point du tout. Les Phéniciens leur portèrent leur premier alphabet, qui ne consistait alors qu'en seize caractères, qui sont évidemment les mêmes. Les Phéniciens depuis y ajoutèrent huit autres lettres que les Grecs adoptèrent encore.

Je regarde un alphabet comme un monument incontestable du pays dont une nation a tiré ses premières connaissances. Il parait encor bien probable que ces Phéniciens exploitèrent les mines d'argent qui étaient dans l'Attique, comme ils travaillèrent à celles d'Espagne. Des marchands furent les premiers précepteurs de ces mêmes Grecs, qui depuis instruisirent tant d'autres nations.

Ce peuple tout barbare qu'il était au tems d'*Ogigès*, parait né avec des organes plus favorables aux beaux arts que tous les autres peuples. Ils avaient dans leur nature je ne sais quoi de plus fin & de plus délié; leur langage en est un témoignage; car avant même qu'ils sussent écrire on voit qu'ils eurent dans leur langue un mêlange harmonieux de consonnes douces, & de voyelles qu'aucun peuple de l'Asie n'a jamais connu.

Certainement le nom de *Knath* qui désigne les Phéniciens selon *Sanchoniaton*, n'est pas si harmonieux que celui d'*Hellenos* ou *Graios*. Argos, Athènes, Lacédémone, Olimpie, sonnent mieux à l'oreille que la ville de Reheboth. *Sophia*, la sagesse, est plus doux que *Shochemath* en syriaque & en hébreu. *Basileus*, roi, sonne mieux que *Melk* ou *Shak*. Comparez les noms d'*Agamemnon*, de *Diomède*, d'*Idoménée* à ceux de *Mardokempad*, *Simordak*, *Sohasduch*, *Niricassolahssar*. *Joseph* lui-même dans son livre contre *Appion* avoue que les Grecs ne pouvaient prononcer le nom barbare de *Jérusalem*, c'est que les Juifs prononçaient *Hershalaïm* : ce mot écorchait le gosier d'un Athénien; & ce furent les *Grecs* qui changèrent *Hershalaïm* en *Jérusalem*.

Les Grecs transformèrent tous les noms rudes Syriaques, Persans, Egyptiens. De *Coresh* ils firent *Cirus*; d'*Isheth*, *Oskireth*, ils firent *Isis* & *Osiris*; de *Moph*, ils firent *Memphis*, & accoutumèrent enfin les barbares à prononcer comme eux; de sorte que du tems des *Ptolomées*, les villes & les Dieux d'Egypte n'eurent plus que des noms à la Grecque.

Ce ſont les Grecs qui donnèrent le nom à l'Inde & au Gange. Le Gange s'appellait *Sannoubi* dans la langue des brames ; l'Indus *Sombadipo*. Tels ſont les anciens noms qu'on trouve dans le *Védam*.

Les Grecs en s'étendant ſur les côtes de l'Aſie mineure y amenèrent l'harmonie. Leur *Homère* nâquit probablement à Smyrne.

La belle architecture, la ſculpture perfectionnée, la peinture, la bonne muſique, la vraye poëſie, la vraye éloquence, la manière de bien écrire l'hiſtoire, enfin, la philoſophie même quoiqu'informe & obſcure, tout cela ne parvint aux nations que par les Grecs. Les derniers venus l'emportèrent en tout ſur leurs maîtres.

L'Egypte n'eut jamais de belles ſtatues que de la main des Grecs. L'ancienne Balbek en Syrie, l'ancienne Palmire en Arabie, n'eurent ces palais, ces temples réguliers & magnifiques, que lorſque les ſouverains de ces pays appellèrent des artiſtes de la Grèce. On ne voit que des reſtes de barbarie, comme on l'a déja dit ailleurs, dans les ruines de Perſépolis, bâtie par les Perſes ; & les monumens de Balbek & de Palmire, ſont encor ſous leurs décombres des chefs-d'œuvre d'architecture.

Des légiſlateurs Grecs, de Minos, d'Orphée, de l'immortalité de l'ame.

Que des compilateurs répètent les batailles de Marathon & de Salamine, ce ſont de grands exploits aſſez connus ; que d'autres répètent qu'un petit-fils de *Noé* nommé *Settim* fut roi de Macédoine, parce que dans le premier livre des *Maccabées*, il eſt dit qu'*Alexandre* ſortit du pays de Kittim ; je m'attacherai à d'autres objets.

Minos vivait à-peu-près au tems où nous plaçons *Moïſe* ; & c'eſt même ce qui a donné au ſavant *Huet* évêque d'Avranche quelque faux prétexte de ſoutenir que *Minos* né en Crète, & *Moïſe* né ſur les confins de l'Egypte, étaient la même perſonne ; ſyſtême qui n'a trouvé aucun partiſan, tout abſurde qu'il eſt.

Ce n'eſt pas ici une fable grecque ; il eſt indubitable que *Minos* fut un roi légiſlateur. Les fameux marbres de Paros, monument le plus précieux de l'antiquité (& que nous devons aux Anglais) fixent ſa naiſſance quatorze cent quatre-vingt-deux ans avant notre ère vulgaire. *Homère* l'appelle dans l'Odyſſée *le ſage confident de Dieu. Flavien Joſeph* ne balance pas à dire qu'il reçut ſes loix d'un Dieu. Cela eſt un peu étrange dans un Juif qui ne ſemblait pas devoir admettre d'autre Dieu que le ſien, à moins qu'il ne penſât comme les Romains ſes maîtres, & comme chaque premier peuple de l'antiquité, qui admettait l'exiſtence de tous les Dieux des autres nations.

Il eſt ſûr que *Minos* était un légiſlateur très ſévère, puiſqu'on ſuppoſa qu'après ſa mort il jugeait les ames des morts dans les enfers ; il eſt évident qu'alors la croyance d'une autre vie était généralement répandue dans une aſſez grande partie de l'Aſie & de l'Europe.

Orphée eſt un perſonnage auſſi réel que *Minos* ; il eſt vrai que les marbres de Paros n'en font point mention ; c'eſt probablement parce qu'il n'était pas né dans la Grèce proprement dite, mais dans la Thrace. Quelques-uns ont douté de l'éxiſtence du premier *Orphée*, ſur un paſſage de *Cicéron*, dans ſon excellent livre ſur la nature des Dieux. *Cotta*, un des interlocuteurs, prétend qu'*Ariſtote* ne croyait pas que cet *Orphée* eût été chez les Grecs ; mais *Ariſtote* n'en parle pas dans les ouvrages que nous avons de lui. L'opinion de *Cotta* n'eſt pas d'ailleurs celle de *Cicéron*. Cent auteurs anciens parlent d'*Orphée*. Les myſtères qui portent ſon nom lui rendaient témoignage. *Pauſanias*, l'auteur le plus exact qu'ayent jamais eu les Grecs, dit que ſes vers étaient chantés dans les cérémonies religieuſes, de préférence à ceux d'*Homère* qui ne vint que longtems après lui. On ſait bien qu'il ne deſcendit pas aux enfers ; mais cette fable même prouve que les enfers étaient un point de la théologie de ces tems reculés.

L'opinion vague de la permanence de l'ame après la mort, ame aërienne, ombre du corps, mânes, ſoufle léger, ame inconnue, ame incompréhenſible, mais exiſtante, & la croyance des peines & des récompenſes dans une autre vie, étaient admiſes.

dans toute la Grèce, dans les isles, dans l'Asie, dans l'Egypte.

Les Juifs seuls parurent ignorer absolument ce mystère; le livre de leurs loix n'en dit pas un seul mot; on n'y voit que des peines & des récompenses temporelles. Il est dit dans l'*Exode, Honore ton père & ta mère, afin qu'*Adonaï *prolonge tes jours sur la terre;* & le livre du Zend (porte 11) dit, *Honore ton père & mère, afin de mériter le ciel.*

L'évêque *Warburton*, qui a démontré que le pentateuque ne fait aucune mention de l'immortalité de l'ame, prétend que ce dogme n'était pas nécessaire dans la théocratie. *Arnauld*, dans son apologie de Port-royal, s'exprime ainsi: *C'est le comble de l'ignorance de mettre en doute cette vérité, qui est des plus communes, & qui est attestée par tous les pères, que les promesses de l'ancien testament n'étaient que temporelles & terrestres, & que les Juifs n'adoraient Dieu que pour les biens charnels.*

On a objecté que si les Perses, les Arabes, les Syriens, les Indiens, les Egyptiens, les Grecs croyaient l'immortalité de l'ame, une vie à venir, des peines & des récompenses éternelles, les Hébreux pouvaient bien aussi les croire; que si tous les législateurs de l'antiquité ont établi de sages loix sur ce fondement, *Moïse* pouvait bien en user de même; que s'il ignorait ces dogmes utiles, il n'était pas digne de conduire une nation; que s'il les savait, & les cachait, il en était encor plus indigne.

On répond à ces argumens, que Dieu, dont *Moïse* était l'organe, daignait se proportionner à la grossiéreté des Juifs. Je n'entre point dans cette question épineuse; & respectant toûjours tout ce qui est divin, je continue l'examen de l'histoire des hommes.

Des sectes des Grecs.

Il parait que chez les Egyptiens, chez les Persans, chez les Caldéens, chez les Indiens, il n'y avait qu'une secte de philosophie. Les prêtres de toutes ces nations étant tous d'une race particulière, ce qu'on appellait *la sagesse*, n'appartenait qu'à cette race. Leur langue sacrée, inconnue au peuple, ne

laiſſait le dépôt de la ſcience qu'entre leurs mains. Mais dans la Grèce plus libre & plus heureuſe, l'accès de la raiſon fut ouvert à tout le monde; chacun donna l'eſſor à ſes idées; & c'eſt ce qui rendit les Grecs le peuple le plus ingénieux de la terre. C'eſt ainſi que de nos jours la nation Anglaiſe eſt devenue la plus éclairée, parce qu'on peut penſer impunément chez elle.

Les ſtoïques admirent une ame univerſelle du monde, dans laquelle les ames de tous les êtres vivans ſe replongeaient. Les épicuriens nièrent qu'il y eût une ame, & ne connurent que des principes phyſiques. Ils ſoutinrent que les Dieux ne ſe mêlaient pas des affaires des hommes; & on laiſſa les épicuriens en paix comme ils y laiſſaient les Dieux.

Les écoles retentirent depuis *Thalès* juſqu'au tems de *Platon* & d'*Ariſtote*, de diſputes philoſophiques qui toutes décèlent la ſagacité & la folie de l'eſprit humain, ſa grandeur & ſa faibleſſe. On argumenta preſque toûjours ſans s'entendre, comme nous avons fait depuis le treiziéme ſiécle où nous commençames à raiſonner.

La réputation qu'eut *Platon* ne m'étonne pas; tous les philoſophes étaient inintelligibles, il l'était autant que les autres, & s'exprimait avec plus d'éloquence. Mais quel ſuccès aurait *Platon*, s'il paraiſſait aujourd'hui dans une compagnie de gens de bon ſens, & s'il leur diſait ces belles paroles qui ſont dans ſon Timée; *De la ſubſtance indiviſible & de la diviſible, Dieu compoſa une troiſiéme eſpèce de ſubſtance au milieu des deux, tenant de la nature* du même *&* de l'autre; *puis prenant ces trois natures enſemble, il les mêla toutes en une ſeule forme, & força la nature de l'ame à ſe mêler avec la nature* du même; *& les ayant mêlées avec la ſubſtance, & de ces trois ayant fait un ſuppôt, il le diviſa en portions convenables; chacune de ces portions était mêlée* du même *&* de l'autre; *& de la ſubſtance il fit ſa diviſion.*

Enſuite il explique avec la même clarté le quaternaire de *Pythagore*. Il faut convenir que des hommes raiſonnables qui viendraient de lire *l'entendement humain* de *Locke*, prieraient *Platon* d'aller à ſon école.

Ce galimatias du bon *Platon* n'empêche pas qu'il n'y ait de

tems en tems de très belles idées dans ses ouvrages. Les Grecs avaient tant d'esprit qu'ils en abusèrent. Mais ce qui leur fait beaucoup d'honneur, c'est qu'aucun de leurs gouvernemens ne gêna les pensées des hommes. Il n'y a que *Socrate* dont il soit avéré que ses opinions lui coûtèrent la vie ; & il fut encor moins la victime de ses opinions que celle d'un parti violent élevé contre lui. Les Athéniens, à la vérité, lui firent boire de la ciguë ; mais on sait combien ils s'en repentirent ; on sait qu'ils punirent ses accusateurs, & qu'ils élevèrent un temple à celui qu'ils avaient condamné. Athènes laissa une liberté entière, non-seulement à la philosophie, mais à toutes les religions. Elle recevait tous les Dieux étrangers, elle avait même un autel dédié aux Dieux inconnus.

Il est incontestable que les Grecs reconnaissaient un Dieu suprême, ainsi que toutes les nations dont nous avons parlé. Leur *Zeus*, leur *Jupiter*, était le maître des Dieux & des hommes. Cette opinion ne changea jamais depuis *Orphée ;* on la retrouve cent fois dans *Homère* : tous les autres Dieux sont inférieurs. On peut les comparer aux Péris des Perses, aux génies des autres nations orientales. Tous les philosophes, excepté les stratoniciens & les épicuriens, reconnurent l'architecte du monde, le *Demiourgos.*

Ne craignons point de trop peser sur cette grande vérité historique, que la raison humaine commencée adora quelque puissance, quelque être qu'on croyait au-dessus du pouvoir ordinaire, soit le soleil, soit la lune, ou les étoiles ; que la raison humaine cultivée adora, malgré toutes ses erreurs, un Dieu suprême maître des élémens & des autres Dieux, & que toutes les nations policées depuis l'Inde jusqu'au fond de l'Europe, crurent en général une vie à venir, quoique plusieurs sectes de philosophes eussent une opinion contraire.

De Zaleucus & de quelques autres législateurs.

J'ose ici défier tous les moralistes & tous les législateurs, & je leur demande à tous s'ils ont dit rien de plus beau & de plus utile que l'exorde des loix de *Zaleucus*, qui vivait

avant *Pythagore*, & qui fut le premier magiſtrat des Locriens.

Tout citoyen doit être perſuadé de l'exiſtence de la Divinité. Il ſuffit d'obſerver l'ordre & l'harmonie de l'univers, pour être convaincu que le hazard ne peut l'avoir formé. On doit maîtriſer ſon ame, la purifier, en écarter tout mal, perſuadé que Dieu ne peut être bien ſervi par les pervers, & qu'il ne reſſemble point aux miſérables mortels qui ſe laiſſent toucher par de magnifiques cérémonies, & par de ſomptueuſes offrandes. La vertu ſeule, & la diſpoſition conſtante à faire le bien, peuvent lui plaire. Qu'on cherche donc à être juſte dans ſes principes & dans la pratique, c'eſt ainſi qu'on ſe rendra cher à la Divinité. Chacun doit craindre ce qui mène à l'ignominie, bien plus que ce qui conduit à la pauvreté. Il faut regarder comme le meilleur citoyen celui qui abandonne la fortune pour la juſtice; mais ceux que leurs paſſions violentes entrainent vers le mal, hommes, femmes, citoyens, ſimples habitans, doivent être avertis de ſe ſouvenir des Dieux, & de penſer ſouvent aux jugemens ſévères qu'ils exercent contre les coupables; qu'ils ayent devant les yeux l'heure de la mort, l'heure fatale qui nous attend tous, heure où le ſouvenir des fautes amène les remords, & le vain repentir de n'avoir pas ſoumis toutes ſes actions à l'équité.

Chacun doit donc ſe conduire à tout moment, comme ſi ce moment était le dernier de ſa vie; mais ſi un mauvais génie le porte au crime, qu'il fuie aux pieds des autels, qu'il prie le ciel d'écarter loin de lui ce génie malfaiſant, qu'il ſe jette ſurtout entre les bras des gens de bien, dont les conſeils le raméneront à la vertu, en lui repréſentant la bonté de Dieu & ſa vengeance.

Non, il n'y a rien dans toute l'antiquité qu'on puiſſe préférer à ce morceau ſimple & ſublime, dicté par la raiſon & par la vertu, dépouillé d'entouſiaſme & de ces figures giganteſques que le bon ſens déſavouë.

Charondas, qui ſuivit *Zaleucus*, s'expliqua de même. Les *Platons*, les *Cicérons*, les divins *Antonins*, n'eurent point depuis d'autre langage. C'eſt ainſi que s'explique en cent endroits ce *Julien* qui eut le malheur d'abandonner la religion chrétienne, mais qui fit tant d'honneur à la naturelle; *Julien* le ſcandale de nôtre égliſe & la gloire de l'empire Romain.

Il faut, dit-il, *inſtruire les ignorans, & non les punir; les plain-*

plaindre, & non les haïr. Le devoir d'un empereur est d'imiter Dieu : l'imiter, c'est d'avoir le moins de besoins, & de faire le plus de bien qu'il est possible. Que ceux donc qui insultent l'antiquité apprennent à la connaître ; qu'ils ne confondent pas les sages législateurs avec des conteurs de fables ; qu'ils sachent distinguer les loix des plus sages magistrats, les usages ridicules des peuples ; qu'ils ne disent point, On inventa des cérémonies superstitieuses, on prodigua de faux oracles & de faux prodiges, donc tous les magistrats de la Grèce & de Rome qui les toléraient, étaient des aveugles trompés & des trompeurs ; c'est comme s'ils disaient, Il y a des bonzes à la Chine qui abusent la populace, donc le sage *Confucius* était un misérable imposteur.

On doit dans un siécle aussi éclairé que le nôtre rougir de ces déclamations que l'ignorance a si souvent débitées contre des sages qu'il falait imiter, & non pas calomnier. Ne sait-on pas que dans tout pays le vulgaire est imbécille, superstitieux, insensé ? N'y a-t-il pas eu des convulsionnaires dans la patrie du chancelier de *l'Hôpital*, de *Charon*, de *Montagne*, de *la Motte le Vayer*, de *Descartes*, de *Bayle*, de *Fontenelle*, de *Montesquieu* ? N'y a-t-il pas des méthodistes, des moraves, des millénaires, des fanatiques de toute espèce dans le pays qui eut le bonheur de donner naissance au chancelier *Bacon*, à ces génies immortels *Newton* & *Locke*, & à une foule de grands-hommes ?

De Bacchus.

Excepté les fables visiblement allégoriques, comme celles des *Muses*, de *Vénus*, des *Graces*, de l'*Amour*, de *Zéphire* & de *Flore*, & quelques-unes de ce genre, toutes les autres sont un ramas de contes qui n'ont d'autre mérite que d'avoir fourni de beaux vers à *Ovide* & à *Quinault*, & d'avoir exercé le pinceau de nos meilleurs peintres ; mais il en est une qui parait mériter l'attention de ceux qui aiment les recherches de l'antiquité, c'est la fable de *Bacchus*.

Ce *Bacchus*, ou *Back*, ou *Backos*, ou *Dionisios*, fils de Dieu, a-t-il été un personnage véritable ? Tant de nations

en parlent ainsi que d'*Hercule* : on a célébré tant d'*Hercules* & tant de *Bacchus* différens, qu'on peut supposer qu'en effet il y a eu un *Bacchus* ainsi qu'un *Hercule*.

Ce qui est indubitable, c'est que dans l'Egypte, dans l'Asie & dans la Grèce, *Bacchus* ainsi qu'*Hercule* était reconnu pour un demi-Dieu, qu'on célébrait leurs fêtes, qu'on leur attribuait des miracles, qu'il y avait des mystères institués au nom de *Bacchus* avant qu'on connût les livres Juifs.

On sait assez que les Juifs ne communiquèrent leurs livres aux étrangers que du tems de *Ptolomée Philadelphe*, environ deux cent trente ans avant notre ère. Or avant ce tems l'orient & l'occident retentissaient des orgies de *Bacchus*. Les vers attribués à l'ancien *Orphée* célèbrent les conquêtes & les bienfaits de ce prétendu demi-Dieu. Son histoire est si ancienne, que les pères de l'église ont prétendu que *Bacchus* était *Noé*, parce que *Bacchus* & *Noé* passent tous deux pour avoir cultivé la vigne.

Hérodote, en rapportant les anciennes opinions, dit que *Bacchus* était un Egyptien élevé dans l'Arabie heureuse. Les vers orphiques disent qu'il fut sauvé des eaux dans un petit coffre, qu'on l'appella *Misem* en mémoire de cette avanture, qu'il fut instruit des secrets des Dieux, qu'il avait une verge qu'il changeait en serpent quand il voulait, qu'il passa la mer rouge à pied sec, comme *Hercule* passa depuis dans son gobelet le détroit de Calpé & d'Abila ; que quand il alla dans les Indes, lui & son armée jouissaient de la clarté du soleil pendant la nuit, qu'il toucha de sa baguette enchanteresse les eaux du fleuve Oronte & de l'Hidaspe, & que ces eaux s'écoulèrent pour lui laisser un passage libre. Il est dit même qu'il arrêta le cours du soleil & de la lune. Il écrivit ses loix sur deux tables de pierre. Il était anciennement représenté avec des cornes ou des rayons qui partaient de sa tête.

Il n'est pas étonnant après cela que plusieurs savans hommes, & surtout *Bochart* & *Huet* dans nos derniers tems, ayent prétendu, que *Bacchus* est une copie de *Moïse* & de *Josué*. Tout concourt à favoriser la ressemblance : car *Bacchus* s'appellait chez les Egyptiens *Arsaph*, & parmi les noms que les pères ont donnés à *Moïse* on y trouve celui d'*Osasirph*.

Entre ces deux hiſtoires qui paraiſſent ſemblables en tant de points, il n'eſt pas douteux que celle de *Moïſe* ne ſoit la vérité, & que celle de *Bacchus* ne ſoit la fable. Mais il parait que cette fable était connue des nations longtems avant que l'hiſtoire de *Moïſe* fût parvenue juſqu'à elles. Aucun auteur Grec n'a cité *Moïſe* avant *Longin* qui vivait ſous l'empereur *Aurélien*; & tous avaient célébré *Bacchus*.

Il parait inconteſtable que les Grecs ne purent prendre l'idée de *Bacchus* dans le livre de la loi Juive qu'ils n'entendaient pas, & dont ils n'avaient pas la moindre connaiſſance, livre d'ailleurs ſi rare chez les Juifs mêmes, que ſous le roi *Joſias* on n'en trouva qu'un ſeul exemplaire; livre preſqu'entiérement perdu pendant l'eſclavage des Juifs tranſportés en Caldée & dans le reſte de l'Aſie; livre reſtauré enſuite par *Eſdras* dans les tems floriſſans d'Athènes, & des autres républiques de la Grèce; tems où les myſtères de *Bacchus* étaient déja inſtitués.

Dieu permit donc que l'eſprit de menſonge divulguât les abſurdités de la vie de *Bacchus* chez cent nations, avant que l'eſprit de vérité fît connaître la vie de *Moïſe* à aucun peuple excepté aux Juifs.

Le ſavant évêque d'Avranche frappé de cette étonnante reſſemblance, ne balança pas à prononcer que *Moïſe* était nonſeulement *Bacchus*, mais le *Thaut*, l'*Oſiris* des Egyptiens. Il ajoute même *c*), pour allier les contraires, que *Moïſe* était auſſi leur *Typhon*, c'eſt-à-dire, qu'il était à la fois le bon & le mauvais principe, le protecteur & l'ennemi, le Dieu & le diable reconnu en Egypte.

Moïſe, ſelon ce ſavant homme, eſt le même que *Zoroaſtre*. Il eſt *Eſculape*, *Amphion*, *Apollon*, *Faunus*, *Janus*, *Perſée*, *Romulus*, *Vertumne*, & enfin *Adonis* & *Priape*. La preuve qu'il était *Adonis*, c'eſt que *Virgile* a dit:

> *Et formoſus oves ad flumina pavit Adonis.*
> Et le bel Adonis a gardé les moutons.

Or *Moïſe* garda les moutons vers l'Arabie. La preuve qu'il

c) Propoſition 4, pag. 79 & 87.

était *Priape* eſt encor meilleure : c'eſt que quelquefois on repréſentait *Priape* avec un âne, & que les Juifs paſſèrent pour adorer un âne. *Huet* ajoute pour dernière confirmation, que la verge de *Moïſe* pouvait fort bien être comparée au ſceptre de *Priape*. *d*)

Sceptrum Priapo tribuitur, virga Moſi.

Voilà ce que *Huet* appelle ſa démonſtration. Elle n'eſt pas à la vérité géométrique. Il eſt à croire qu'il en rougit les dernières années de ſa vie, & qu'il ſe ſouvenait de ſa démonſtration, quand il fit ſon traité de la faibleſſe de l'eſprit humain, & de l'incertitude de ſes connaiſſances.

Des métamorphoſes chez les Grecs, recueillies par Ovide.

L'opinion de la migration des ames conduit naturellement aux métamorphoſes, comme nous l'avons déja vû. Toute idée qui frappe l'imagination & qui l'amuſe, s'étend bientôt par tout le monde. Dès que vous m'avez perſuadé que mon ame peut entrer dans le corps d'un cheval, vous n'aurez pas de peine à me faire croire que mon corps peut être changé en cheval auſſi.

Les métamorphoſes recueillies par *Ovide*, dont nous avons déja dit un mot, ne devaient point du tout étonner un pythagoricien, un brame, un Caldéen, un Egyptien. Les Dieux s'étaient changés en animaux dans l'ancienne Egypte. *Derceto* était devenue poiſſon en Syrie ; *Sémiramis* avait été changée en colombe à Babilone. Les Juifs dans des tems très poſtérieurs écrivent que *Nabucodonoſor* fut changé en bœuf ; ſans compter la femme de *Loth* transformée en ſtatue de ſel. N'eſt-ce pas même une métamorphoſe réelle quoique paſſagère, que toute les apparitions des Dieux & des Génies ſous la forme humaine ?

Un Dieu ne peut guères ſe communiquer à nous qu'en ſe

d) *Huet* pag. 110.

métamorphoſant en homme. Il eſt vrai que *Jupiter* prit la figure d'un beau cygne pour jouïr de *Léda*. Mais ces cas ſont rares ; & dans toutes les religions la Divinité prend toûjours la figure humaine quand elle vient donner des ordres. Il ſerait difficile d'entendre la voix des Dieux s'ils ſe préſentaient à nous en ours ou en crocodiles.

Enfin les Dieux ſe métamorphoſèrent preſque partout ; & dès que nous fumes inſtruits des ſecrets de la magie, nous nous métamorphoſames nous-mêmes. Pluſieurs perſonnes dignes de foi ſe changèrent en loups. Le mot de loup-garou atteſte encor parmi nous cette méramorphoſe.

Ce qui aide beaucoup à croire toutes ces tranſmutations & tous les prodiges de cette eſpèce, c'eſt qu'on ne peut prouver en forme leur impoſſibilité. On n'a nul argument à pouvoir alléguer à quiconque vous dira, Un Dieu vint hier chez moi ſous la figure d'un beau jeune homme, & ma fille accouchera dans neuf mois d'un bel enfant que le Dieu a daigné lui faire. Mon frère qui a oſé en douter a été changé en loup ; il court & heurle actuellement dans les bois. Si la fille accouche en effet, ſi l'homme devenu loup vous affirme qu'il a ſubi en effet cette métamorphoſe, vous ne pouvez démontrer que la choſe n'eſt pas vraye. Vous n'auriez d'autre reſſource que d'aſſigner devant les juges le jeune homme qui a contrefait le Dieu, & fait l'enfant à la demoiſelle, qu'à faire obſerver l'oncle loup-garou, & à prendre des témoins de ſon impoſture ; mais la famille ne s'expoſera pas à cet examen ; elle vous ſoutiendra avec les prêtres du canton que vous êtes un profane & un ignorant ; ils vous feront voir que puis qu'une chenille eſt changée en papillon, un homme peut tout auſſi aiſément être changé en bête ; & ſi vous diſputez, vous ſerez déféré à l'inquiſition du pays comme un impie qui ne croit ni aux loups-garoux, ni aux Dieux qui engroſſent les filles.

De l'idolâtrie.

Après avoir lû tout ce qu'on a écrit ſur l'idolâtrie, on ne trouve rien qui en donne une notion préciſe. Il ſemble que

Locke ſoit le premier qui ait appris aux hommes à définir les mots qu'ils prononçaient, & à ne point parler au hazard. Le terme qui répond à idolâtrie ne ſe trouve dans aucune langue ancienne ; c'eſt une expreſſion des Grecs des derniers âges, dont on ne s'était jamais ſervi avant le ſecond ſiécle de notre ère. Elle ſignifie adoration d'images. C'eſt un terme de reproche, un mot injurieux. Jamais aucun peuple n'a pris la qualité d'idolâtre, jamais aucun gouvernement n'ordonna qu'on adorât une image comme le Dieu ſuprême de la nature. Les anciens Caldéens, les anciens Arabes, les anciens Perſes, n'eurent longtems ni images ni temples. Comment ceux qui vénéraient dans le ſoleil, les aſtres & le feu, les emblêmes de la Divinité, peuvent-ils être appellés idolâtres ? Ils révéraient ce qu'ils voyaient. Mais certainement révérer le ſoleil & les aſtres, ce n'eſt pas adorer une figure taillée par un ouvrier ; c'eſt avoir un culte erroné, mais ce n'eſt point être idolâtre.

Je ſuppoſe que les Egyptiens ayent adoré réellement le chien *Anubis*, & le bœuf *Apis*, qu'ils ayent été aſſez fous pour ne les pas regarder comme des animaux conſacrés à la Divinité, & comme un emblême du bien que leur *Isheth.*, leur *Iſis*, faiſait aux hommes, pour croire même qu'un rayon céleſte animât ce bœuf & ce chien conſacrés, il eſt clair que ce n'était pas adorer une ſtatue. Une bête n'eſt pas une idole.

Il eſt indubitable que les hommes eurent des objets de culte avant d'avoir des ſculpteurs, & il eſt clair que ces hommes ſi anciens ne pouvaient point être appellés idolâtres. Il reſte donc à ſavoir ſi ceux qui firent enfin placer des ſtatues dans les temples, & qui firent révérer ces ſtatues, ſe nommèrent adorateurs de ſtatues, & leurs peuples adorateurs de ſtatues. C'eſt aſſurément ce qu'on ne trouve dans aucun monument de l'antiquité.

Mais en ne prenant point le titre d'idolâtres l'étaient-ils en effet ? était-il ordonné de croire que la ſtatue de bronze qui repréſentait la figure fantaſtique de *Bel* à Babilone était le maître, le Dieu, le créateur du monde ? la figure de *Jupiter* était-elle *Jupiter* même ? n'eſt-ce pas, s'il eſt permis de comparer les uſages de notre ſainte religion avec les uſages antiques, n'eſt-ce pas comme ſi on diſait que nous adorons

la figure du Père éternel avec une barbe longue, la figure d'une femme & d'un enfant, la figure d'une colombe ? ce ſont des ornemens emblématiques dans nos temples. Nous les adorons ſi peu que quand ces ſtatues ſont de bois on s'en chauffe, dès qu'elles pourriſſent, on en érige d'autres ; elles ſont de ſimples avertiſſemens qui parlent aux yeux & à l'imagination. Les Turcs & les réformés croyent que les catholiques ſont idolâtres, mais les catholiques ne ceſſent de proteſter contre cette injure.

Il n'eſt pas poſſible qu'on adore réellement une ſtatue, ni qu'on croye que cette ſtatue eſt le Dieu ſuprême. Il n'y avait qu'un *Jupiter*, mais il y avait mille de ſes ſtatues. Or ce *Jupiter* qu'on croyait lancer la foudre, était ſupoſé habiter les nuées, ou le mont Olimpe, ou la planète qui porte ſon nom. Ses figures ne lançaient point la foudre, & n'étaient ni dans une planète, ni dans les nuées, ni ſur le mont Olimpe. Toutes les prières étaient adreſſées aux Dieux immortels, & aſſurément les ſtatues n'étaient pas immortelles.

Des fourbes, il eſt vrai, firent croire, & des ſuperſtitieux crurent, que des ſtatues avaient parlé. Combien de fois nos peuples groſſiers n'ont-ils pas eu la même crédulité ? mais jamais chez aucun peuple ces abſurdités ne furent la religion de l'état. Quelque vieille imbécille n'aura pas diſtingué la ſtatue & le Dieu ; ce n'eſt pas une raiſon d'affirmer que le gouvernement penſait comme cette vieille. Les magiſtrats voulaient qu'on révérât les repréſentations des Dieux adorés, & que l'imagination du peuple fût fixée par ces ſignes viſibles. C'eſt préciſément ce qu'on fait dans la moitié de l'Europe. On a des figures qui repréſentent Dieu le père ſous la forme d'un vieillard, & on ſait bien que Dieu n'eſt pas un vieillard. On a des images de pluſieurs ſaints qu'on vénère, & on ſait bien que ces ſaints ne ſont pas Dieu le père.

De même, ſi on oſe le dire, les anciens ne ſe méprenaient pas entre les demi-Dieux, les Dieux, & le maître des Dieux. Si ces anciens étaient idolâtres pour avoir des ſtatues dans leurs temples, la moitié de la chrétienté eſt donc idolâtre auſſi ; & ſi elle ne l'eſt pas, les nations antiques ne l'étaient pas davantage.

En un mot, il n'y a pas dans toute l'antiquité un ſeul poëte, un ſeul philoſophe, un ſeul homme d'état qui ait dit qu'on adorait de la pierre, du marbre, du bronze, ou du bois. Les témoignages du contraire ſont innombrables : les nations idolâtres ſont donc comme les ſorciers, on en parle, mais il n'y en eut jamais.

Un commentateur a conclu qu'on adorait réellement la ſtatue de *Priape*, parce qu'*Horace* en faiſant parler cet épouvantail, lui fait dire, *J'étais autrefois un tronc, l'ouvrier incertain s'il en ferait un Dieu ou une eſcabelle, prit le parti d'en faire un Dieu* &c. Le commentateur cite le prophête *Baruch*, pour prouver que du tems d'*Horace* on regardait la figure de *Priape* comme une divinité réelle. Il ne voit pas qu'*Horace* ſe moque & du prétendu Dieu & de ſa ſtatue. Il ſe peut qu'une de ſes ſervantes en voyant cette énorme figure, crut qu'elle avait quelque choſe de divin : mais aſſurément tous ces *Priapes* de bois dont les jardins étaient remplis pour chaſſer les oiſeaux, n'étaient pas regardés comme les créateurs du monde.

Il eſt dit que *Moïſe*, malgré la loi divine de ne faire aucune repréſentation d'hommes ou d'animaux, érigea un ſerpent d'airain, ce qui était une imitation du ſerpent d'argent que les prêtres d'Egypte portaient en proceſſion ; mais quoique ce ſerpent fût fait pour guérir les morſures des ſerpens véritables, cependant on ne l'adorait pas. *Salomon* mit deux chérubins dans le temple ; mais on ne regardait pas ces chérubins comme des Dieux. Si donc dans le temple des Juifs & dans les nôtres, on a reſpecté des ſtatues ſans être idolâtres, pourquoi tant de reproches aux autres nations ? Ou nous devons les abſoudre, ou elles doivent nous accuſer.

Des oracles.

Il eſt évident qu'on ne peut ſavoir l'avenir, parce qu'on ne peut ſavoir ce qui n'eſt pas ; mais il eſt clair auſſi qu'on peut conjecturer un événement.

Vous voyez une armée nombreuſe & diſciplinée conduite par un chef habile, s'avancer dans un lieu avantageux, contre un

un capitaine imprudent suivi de peu de troupes mal armées, mal postées, & dont vous savez que la moitié le trahit; vous prédisez que ce capitaine sera battu.

Vous avez remarqué qu'un jeune homme & une fille s'aiment éperduement; vous les avez observés sortans l'un & l'autre de la maison paternelle; vous annoncez que dans peu cette fille sera enceinte; vous ne vous trompez guères. Toutes les prédictions se réduisent au calcul des probabilités. Il n'y a donc point de nation chez laquelle on n'ait fait des prédictions qui se sont en effet accomplies. La plus célèbre, la plus confirmée est celle que fit ce traître *Flavien Joseph* à *Vespasien* & *Titus* son fils, vainqueurs des Juifs. Il voyait *Vespasien* & *Titus* adorés des armées romaines dans l'orient, & *Néron* détesté de tout l'empire. Il ose, pour gagner les bonnes graces de *Vespasien*, lui prédire au nom du Dieu des Juifs *e*) que lui & son fils seront empereurs. Ils le furent en effet; mais il est évident que *Joseph* ne risquait rien. Si *Vespasien* succombe un jour en prétendant à l'empire, il n'est pas en état de punir *Joseph*; s'il est empereur, il le récompense, & tant qu'il ne régne pas il espère régner. *Vespasien* fait dire à ce *Joseph* que s'il est prophête il devait avoir prédit la prise de Jotapat qu'il avait en vain défendue contre l'armée romaine: *Joseph* répond qu'en effet il l'avait prédite, ce qui n'était pas bien surprenant. Quel commandant en soutenant un siége dans une petite place contre une grande armée ne prédit pas que la place sera prise?

Il n'était pas bien difficile de sentir qu'on pouvait s'attirer le respect & l'argent de la multitude en faisant le prophête, & que la crédulité du peuple devait être le revenu de quiconque saurait le tromper. Il y eut partout des devins; mais ce n'était pas assez de ne prédire qu'en son propre nom, il falait parler au nom de la Divinité: & depuis les prophêtes de l'Egypte qui s'appellaient *les voyans*, jusqu'à *Ulpius* prophête du mignon de l'empereur *Adrien* devenu Dieu, il y eut un nombre prodigieux de charlatans sacrés, qui firent parler les Dieux pour se moquer des hommes. On sait assez comment ils pouvaient réussir, tantôt par une réponse ambigue qu'ils expli-

e) *Joseph* liv. 3. chap. 28.

quaient ensuite comme ils voulaient, tantôt en corrompant des domestiques, en s'informant d'eux secrettement des avantures des dévots qui venaient les consulter. Un idiot était tout étonné qu'un fourbe lui dît de la part de Dieu ce qu'il avait fait de plus caché.

Ces prophêtes passaient pour savoir le passé, le présent & l'avenir; c'est l'éloge qu'*Homère* fait de *Calchas*. Je n'ajouterai rien ici à ce que le savant *Vandale*, & le judicieux *Fontenelle* son rédacteur, ont dit des oracles. Ils ont dévoilé avec sagacité des siécles de fourberie; & le jésuite *Balthus* montra bien peu de sens, ou beaucoup de malignité, quand il soutint contre eux la vérité des oracles payens, par les principes de la religion chrétienne. C'était réellement faire à Dieu une injure, de prétendre que ce Dieu de bonté & de vérité eût lâché les diables de l'enfer, pour venir faire sur la terre ce qu'il ne fait pas lui-même, pour rendre des oracles.

Ou ces diables disaient vrai, & en ce cas il était impossible de ne les pas croire; & Dieu lui-même appuyant toutes les fausses religions par des miracles journaliers, jettait lui-même l'univers entre les bras de ses ennemis: Ou ils disaient faux; & en ce cas, Dieu déchainait les diables pour tromper tous les hommes. Il n'y a peut-être jamais eu d'opinion plus absurde.

L'oracle le plus fameux fut celui de Delphes. On choisit d'abord de jeunes filles innocentes, comme plus propres que les autres à être inspirées, c'est-à-dire, à proférer de bonne foi le galimatias que les prêtres leur dictaient. La jeune pythie montait sur un trépied posé dans l'ouverture d'un trou dont il sortait une exhalaison prophétique. L'esprit divin entrait sous la robe de la pythie par un endroit fort humain; mais depuis qu'une jolie pythie fut enlevée par un dévot, on prit des vieilles pour faire le métier: & je crois que c'est la raison pour laquelle l'oracle de Delphes commença à perdre beaucoup de son crédit.

Les divinations, les augures, étaient des espèces d'oracles, & sont, je crois, d'une plus haute antiquité; car il falait bien des cérémonies, bien du tems pour achalander un oracle divin qui ne pouvait se passer de temple & de prêtres; & rien n'é-

tait plus aiſé que de dire la bonne avanture dans les carrefours. Cet art ſe ſubdiviſa en mille façons ; on prédit par le vol des oiſeaux, par le foie des moutons, par les plis formés dans la paume de la main, par des cercles tracés ſur la terre, par l'eau, par le feu, par des petits cailloux, par des baguettes, par tout ce qu'on imagina, & ſouvent même par un pur entouſiaſme qui tenait lieu de toutes les régles. Mais qui fut celui qui inventa cet art ? ce fut le premier fripon qui rencontra un imbécille.

La plûpart des prédictions étaient comme celles de l'almanach de Liége. *Un grand mourra, il y aura des naufrages.* Un juge de village mourrait-il dans l'année ? c'était, pour ce village le grand dont la mort était prédite : une barque de pêcheurs était-elle ſubmergée ? voilà les grands naufrages annoncés. L'auteur de l'almanach de Liége eſt un ſorcier, ſoit que ſes prédictions ſoient accomplies, ſoit qu'elles ne le ſoient pas ; car ſi quelque événement les favoriſe, ſa magie eſt démontrée : ſi les événemens ſont contraires, on applique la prédiction à toute autre choſe, & l'allégorie le tire d'affaire.

L'almanach de Liége a dit qu'il viendrait un peuple du nord qui détruirait tout ; ce peuple ne vient point ; mais un vent du nord fait geler quelques vignes, c'eſt ce qui a été prédit par *Matthieu Lansberge.* Quelqu'un oſe-t-il douter de ſon ſavoir ? auſſi-tôt les colporteurs le dénoncent comme un mauvais citoyen, & les aſtrologues le traitent même de petit eſprit, & de méchant raiſonneur.

Les ſunnites mahométans ont beaucoup employé cette méthode dans l'explication du *Koran* de *Mahomet.* L'étoile *Aldebaram* avait été en grande vénération chez les Arabes, elle ſignifie l'œil du taureau ; cela voulait dire que l'œil de *Mahomet* éclairerait les Arabes, & que comme un taureau il frapperait ſes ennemis de ſes cornes.

L'arbre acacia était en vénération dans l'Arabie, on en faiſait de grandes hayes qui préſervaient les moiſſons de l'ardeur du ſoleil ; *Mahomet* eſt l'acacia qui doit couvrir la terre de ſon ombre ſalutaire. Les Turcs ſenſés rient de ces bêtiſes ſubtiles ; les jeunes femmes n'y penſent pas ; les vieilles dévotes y croyent ; & celui qui dirait publiquement à un derviche qu'il

enseigne des sotises, courrait risque d'être empâlé. Il y a eu des savans qui ont trouvé l'histoire de leur tems dans l'*Iliade* & dans l'*Odyssée*; mais ces savans n'ont pas fait la même fortune que les commentateurs de l'*Alcoran*.

La plus brillante fonction des oracles fut d'assurer la victoire dans la guerre. Chaque armée, chaque nation avait ses oracles qui lui promettaient des triomphes. L'un des deux partis avait reçu infailliblement un oracle véritable. Le vaincu qui avait été trompé attribuait sa défaite à quelque faute commise envers les Dieux après l'oracle rendu; il espérait qu'une autrefois l'oracle s'accomplirait. Ainsi presque toute la terre s'est nourrie d'illusion. Il n'y eut presque point de peuple qui ne conservât dans ses archives, ou qui n'eût par la tradition orale, quelque prédiction qui l'assurait de la conquête du monde, c'est-à-dire, des nations voisines; point de conquérant qui n'ait été prédit formellement, aussi-tôt après sa conquête. Les Juifs mêmes, enfermés dans un coin de terre presque inconnu entre l'Anti-Liban, l'Arabie déserte, & la pétrée, espérèrent comme les autres peuples d'être les maîtres de l'univers, fondés sur mille oracles que nous expliquons dans un sens mystique, & qu'ils entendaient dans le sens littéral.

Des sibylles chez les Grecs, & de leur influence sur les autres nations.

Lorsque presque toute la terre était remplie d'oracles, il y eut de vieilles filles qui sans être attachées à aucun temple s'avisèrent de prophétiser pour leur compte. On les appella *sibylles*, mot grec de la dialecte de Laconie, qui signifie conseil de Dieu. L'antiquité en compte dix principales en divers pays. On sait assez le conte de la bonne femme qui vint apporter dans Rome à l'ancien *Tarquin*, les neuf livres de l'ancienne sibylle de Cumes. Comme *Tarquin* marchandait trop, la vieille jetta au feu les six premiers livres, & exigea autant d'argent des trois restans, qu'elle en avait demandé des neuf entiers. *Tarquin* les paya. Ils furent, dit-on, conservés à Rome, jusqu'au tems de *Sylla*, & furent consumés dans un incendie du capitole.

Mais comment ſe paſſer des prophéties des ſibylles ? On envoya trois ſénateurs à Erytre, ville de Grèce où l'on gardait précieuſement un millier de mauvais vers grecs, qui paſſaient pour être de la façon de la ſibylle *Erytrée*. Chacun en voulait avoir des copies. La ſibylle *Erytrée* avait tout prédit. Il en était de ſes prophéties comme de celles de *Noſtradamus* parmi nous. On ne manquait pas à chaque événement de forger quelques vers grecs qu'on attribuait à la ſibylle.

Auguſte qui craignait avec raiſon qu'on ne trouvât dans cette rapſodie quelques vers qui autoriſeraient des conſpirations, défendit ſous peine de mort qu'aucun Romain eût chez lui des vers ſibyllins ; défenſe digne d'un tyran ſoupçonneux, qui conſervait avec adreſſe un pouvoir uſurpé par le crime.

Les vers ſibyllins furent reſpectés plus que jamais quand il fut défendu de les lire. Il falait bien qu'ils contînſſent la vérité, puiſqu'on les cachait aux citoyens.

Virgile, dans ſon églogue ſur la naiſſance de *Pollion*, ou de *Marcellus*, ou de *Druſus*, ne manqua pas de citer l'autorité de la ſibylle de Cumes, qui avait prédit nettement que cet enfant qui mourut bientôt après, ramènerait le ſiécle d'or. La ſibylle *Erytrée* avait, diſait-on alors, prophétiſé auſſi à Cumes. L'enfant nouveau né appartenant à *Auguſte*, ou à ſon favori, ne pouvait manquer d'être prédit par la ſibylle. Les prédictions, d'ailleurs, ne ſont jamais que pour les grands, les petits n'en valent pas la peine,

Ces oracles des ſibylles étant donc toûjours en très grande réputation, les premiers chrétiens trop emportés par un faux zèle, crurent qu'ils pouvaient forger de pareils oracles, pour battre les gentils par leurs propres armes. *Hermas* & *St. Juſtin* paſſent pour être les premiers qui eurent le malheur de ſoutenir cette impoſture. *St. Juſtin* cite des oracles de la ſibylle de Cumes, débités par un chrétien qui avait pris le nom d'*Iſtape*, & prétendait que ſa ſibylle avait vécu du tems du déluge. *f*) *St. Clément d'Alexandrie*, dans ſes ſtromates, aſſure que l'apôtre *St. Paul* recommande dans ſes épîtres *la lecture des ſibylles, qui ont manifeſtement prédit la naiſſance du fils de Dieu.*

f) *Strom.* Liv. 6.

Il faut que cette épître de *St. Paul* ſoit perdue ; car on ne trouve ces paroles, ni rien d'approchant, dans aucune des épîtres de *St. Paul.* Il courait dans ce tems-là parmi les chrétiens, une infinité de livres que nous n'avons plus, comme les prophéties de *Jaldabaſth*, celles de *Seth*, d'*Enoch* & de *Kam ;* la pénitence d'*Adam*, l'hiſtoire de *Zacharie* père de *St. Jean ;* l'évangile des Egyptiens ; l'évangile de *St. Pierre*, d'*André*, de *Jacques ;* l'évangile d'*Eve*, l'apocalypſe d'*Adam*, les lettres de *Jéſus-Chriſt*, & cent autres écrits, dont il reſte à peine quelques fragmens, enſevelis dans des livres qu'on ne lit guères.

L'égliſe chrétienne était alors partagée en ſocieté judaïſante, & ſocieté non-judaïſante. Ces deux étaient diviſées en pluſieurs autres. Quiconque ſe ſentait un peu de talent, écrivait pour ſon parti. Il y eut plus de cinquante évangiles juſqu'au concile de Nicée ; il ne nous en reſte aujourd'hui que ceux de la *Vierge*, de *l'enfance*, & de *Nicodème.* On forgea ſurtout des vers attribués aux anciennes ſibylles. Tel était le reſpect du peuple pour ces oracles ſibyllins, qu'on crut avoir beſoin de cet appui étranger pour fortifier le chriſtianiſme naiſſant. Non-ſeulement on fit des vers grecs ſibyllins, qui annonçaient *Jéſus-Chriſt.* Mais on les fit en acroſtiches, de manière que les lettres de ces mots, *Jeſous Chreiſtos ios Soter*, étaient l'une après l'autre le commencement de chaque vers. C'eſt dans ces poëſies qu'on trouve cette prédiction :

Avec cinq pains & deux poiſſons,
Il nourrira cinq mille hommes au déſert,
Et en ramaſſant les morceaux qui reſteront,
Il en remplira douze paniers.

On ne s'en tint pas là ; on imagina qu'on pouvait détourner en faveur du chriſtianiſme le ſens des vers de la quatriéme églogue de *Virgile :*

Ultima Cumæi venit jam carminis ætas :
Jam nova progenies cælo demittitur alto.

Les tems de la ſibylle enfin ſont arrivés,
Un nouveau rejetton deſcend du haut des cieux.

Cette opinion eut un ſi grand cours dans les premiers ſiécles de l'égliſe, que l'empereur *Conſtantin* la ſoutint hautement. Quand un empereur parlait, il avait ſûrement raiſon. *Virgile* paſſa longtems pour un prophête. Enfin, on était ſi perſuadé des oracles des ſibylles, que nous avons dans une de nos hymnes, qui n'eſt pas fort ancienne, ces deux vers remarquables.

Solvet ſæclum in favilla
Teſte David cum ſibylla.

Il mettra l'univers en cendres,
Témoin la ſibylle & David.

Parmi les prédictions attribuées aux ſibylles, on faiſait ſurtout valoir le régne de mille ans, que les péres de l'égliſe adoptèrent juſqu'au tems de *Théodoſe ſecond.*

Ce régne de *Jéſus-Chriſt* pendant mille ans ſur la terre était fondé d'abord ſur la prophétie de *St. Luc*, (ch. 21.) prophétie mal entendue, que *Jéſus-Chriſt viendrait dans les nuées, dans une grande puiſſance & dans une grande majeſté, avant que la génération préſente fût paſſée.* La génération avait paſſé; mais *St. Paul* avait dit auſſi dans ſa première épître aux Theſſaloniciens ch. 4.

Nous vous déclarons, comme l'ayant appris du Seigneur, que nous qui vivons, & qui ſommes réſervés pour ſon avénement, nous ne préviendrons point ceux qui ſont déja dans le ſommeil.

Car auſſi-tôt que le ſignal aura été donné par la voix de l'archange, & par le ſon de la trompette de Dieu, le Seigneur lui-même deſcendra du ciel, & ceux qui ſeront morts en Jéſus-Chriſt *reſſuſciteront les premiers.*

Puis nous autres qui ſommes vivans, & qui ſerons demeurés juſqu'alors, nous ſerons emportés avec eux dans les nuées, pour aller au devant du Seigneur au milieu de l'air; & ainſi nous vivrons pour jamais avec le Seigneur.

Il eſt bien étrange que *Paul* diſe que c'eſt le Seigneur lui-

même qui lui avait parlé ; car *Paul* loin d'avoir été un des disciples de *Christ*, avait été longtems un de ses persécuteurs. Quoi qu'il en puisse être, l'Apocalypse avait dit aussi chap. 20. que les justes *régneraient sur la terre pendant mille ans avec Jésus-Christ*.

On s'attendait donc à tout moment que *Jésus-Christ* descendrait du ciel pour établir son régne, & rebâtir Jérusalem, dans laquelle les chrétiens devaient se réjouïr avec les patriarches.

Cette nouvelle Jérusalem était annoncée dans l'Apocalypse. *Moi* Jean, *je vis la nouvelle Jérusalem qui descendait du ciel parée comme une épousée .... Elle avait une grande & haute muraille, douze portes, & un ange à chaque porte ..... douze fondemens où sont les noms des apôtres de l'agneau ..... Celui qui me parlait avait une toise d'or pour mesurer la ville, les portes & la muraille. La ville est bâtie en quarré, elle est de douze mille stades ; sa longueur, sa largeur, & sa hauteur sont égales ...... Il en mesura aussi la muraille qui est de cent quarante-quatre coudées .... cette muraille était de jaspe, & la ville était d'or &c.*

On pouvait se contenter de cette prédiction, mais on voulut encor avoir pour garant une sibylle, à qui l'on fait dire à-peu-près les mêmes choses. Cette persuasion s'imprima si fortement dans les esprits, que *St. Justin* dans son dialogue contre *Triphon*, dit *qu'il en est convenu, & que* Jésus *doit venir dans cette Jérusalem boire & manger avec ses disciples.*

St. Irenée se livra si pleinement à cette opinion, qu'il attribue à *St. Jean* l'évangeliste ces paroles : *Dans la nouvelle Jérusalem chaque sep de vigne produira dix mille branches, & chaque branche dix mille bourgeons, chaque bourgeon dix mille grappes, chaque grappe dix mille grains, chaque raisin vingt-cinq amphores de vin. Et quand un des saints vendangeurs cueillera un raisin, le raisin voisin lui dira, Pren-moi, je suis meilleur que lui. g)*

Ce n'était pas assez que la sibylle eût prédit ces merveilles, on avait été témoin de l'accomplissement. On vit, au rapport de *Tertullien*, la Jérusalem nouvelle descendre du ciel pendant quarante nuits consécutives.

Tertul-

g) *Irenée* ch. 35. liv. 5.

Tertullien s'exprime ainsi : *h*) *Nous confessons que le royaume nous est promis pour mille ans en terre, après la résurrection dans la cité de Jérusalem apportée du ciel ici-bas.*

C'est ainsi que l'amour du merveilleux & l'envie d'entendre & de dire des choses extraordinaires, a perverti le sens commun dans tous les tems. C'est ainsi qu'on s'est servi de la fraude, quand on n'a pas eu la force. La religion chrétienne fut d'ailleurs soutenue par des raisons si solides, que tout cet amas d'erreurs ne put l'ébranler. On dégagea l'or pur de tout cet alliage, & l'église parvint par degrés à l'état où nous la voyons aujourd'hui.

Des miracles.

Revenons toûjours à la nature de l'homme ; il n'aime que l'extraordinaire ; & cela est si vrai que si-tôt que le beau, le sublime est commun, il ne parait plus ni beau ni sublime. On veut de l'extraordinaire en tout genre ; & on va jusqu'à l'impossible. L'histoire ancienne ressemble à celle de ce chou plus grand qu'une maison, & à ce pot plus grand qu'une église, fait pour cuire ce chou.

Quelle idée avons-nous attachée au mot *miracle*, qui d'abord signifiait *chose admirable ?* Nous avons dit, c'est ce que la nature ne peut opérer, c'est ce qui est contraire à toutes ses loix. Ainsi l'Anglais qui promit au peuple de Londres de se mettre tout entier dans une bouteille de deux pintes, annonçait un miracle. Et autrefois on n'aurait pas manqué de légendaires qui auraient affirmé l'accomplissement de ce prodige, s'il en était revenu quelque chose au couvent.

Nous croyons sans difficulté aux vrais miracles, opérés dans notre sainte religion, & chez les Juifs dont la religion prépara la nôtre. Nous ne parlons ici que des autres nations, & nous ne raisonnons que suivant les régles du bon sens, toûjours soumises à la révélation.

Quiconque n'est pas illuminé par la foi, ne peut regarder un miracle que comme une contravention aux loix éternelles

h) *Tert.* contre *Marcion* liv. 3.

de la nature. Il ne lui parait pas possible que Dieu dérange son propre ouvrage ; il sait que tout est lié dans l'univers par des chaines que rien ne peut rompre. Il sait que Dieu étant immuable, ses loix le sont aussi, & qu'une roue de la grande machine ne peut s'arrêter, sans que la nature entière soit dérangée.

Si *Jupiter* en couchant avec *Alcmène* fait une nuit de vingt-quatre heures lorsqu'elle devait être de douze, il est nécessaire que la terre s'arrête dans son cours, & reste immobile douze heures entières. Mais comme les mêmes phénomènes du ciel reparaissent la nuit suivante, il est nécessaire aussi que la lune & toutes les planètes se soient arrêtées. Voilà une grande révolution dans tous les orbes célestes, en faveur d'une femme de Thèbes en Béotie.

Un mort ressuscite au bout de quelques jours : il faut que toutes les parties imperceptibles de son corps qui s'étaient exhalées dans l'air, & que les vents avaient emportées au loin, reviennent se remettre chacune à leur place, que les vers & les oiseaux, ou les autres animaux nourris de la substance de ce cadavre, rendent chacun ce qu'ils lui ont pris. Les vers engraissés des entrailles de cet homme auront été mangés par des hirondelles, ces hirondelles par des pigrièches, ces pigrièches par des faucons, ces faucons par des vautours. Il faut que chacun restitue précisément ce qui appartenait au mort : sans quoi ce ne serait plus la même personne. Tout cela n'est rien encor, si l'ame ne revient dans son hôtellerie.

Si l'Etre éternel qui a tout prévu, tout arrangé, qui gouverne tout par des loix immuables, devient contraire à lui-même en renversant toutes ses loix, ce ne peut être que pour l'avantage de la nature entière. Mais il parait contradictoire de supposer un cas où le créateur & le maître de tout, puisse changer l'ordre du monde pour le bien du monde. Car ou il a prévu le prétendu besoin qu'il en aurait, ou il ne l'a pas prévu. S'il l'a prévu, il y a mis ordre dès le commencement ; s'il ne l'a pas prévu, il n'est plus Dieu.

On dit que c'est pour faire plaisir à une nation, à une ville, à une famille, que l'Etre éternel ressuscite *Pélops*, *Hippolite*, *Heres*, & quelques autres fameux personnages ; mais il ne pa-

rait pas vraiſemblable que le maître commun de l'univers oublie le ſoin de cet univers en faveur de cet *Hippolite* & de ce *Pélops*.

Plus les miracles ſont incroyables (ſelon les faibles lumières de notre eſprit), plus ils ont été crus. Chaque peuple eut tant de prodiges, qu'ils devinrent des choſes très ordinaires. Auſſi ne s'aviſait-on pas de nier ceux de ſes voiſins. Les Grecs diſaient aux Egyptiens, aux nations aſiatiques, Les Dieux vous ont parlé quelquefois, ils nous parlent tous les jours; s'ils ont combattu vingt fois pour vous, ils ſe ſont mis quarante fois à la tête de nos armées. Si vous avez des métamorphoſes, nous en avons cent fois plus que vous. Si vos animaux parlent, les nôtres ont fait de très beaux diſcours. Il n'y a pas même juſqu'aux Romains chez qui les bêtes n'ayent pris la parole pour prédire l'avenir. *Tite-Live* rapporte qu'un bœuf s'écria en plein marché, *Rome, pren garde à toi*. *Pline* dans ſon livre 8 dit qu'un chien parla lorſque *Tarquin* fut chaſſé du trône. Une corneille, ſi l'on en croit *Suétone*, s'écria dans le capitole, lorſqu'on allait aſſaſſiner *Domitien*; *eſtai panta Kalos*, c'eſt fort bien fait, *tout eſt bien*. C'eſt ainſi qu'un des chevaux d'*Achille* nommé *Xante* prédit à ſon maître qu'il mourra devant Troye. Avant le cheval d'*Achille*, le bélier de *Phryxus* avait parlé, auſſi-bien que les vaches du mont Olimpe. Ainſi au lieu de réfuter les fables, on enchériſſait ſur elles. On faiſait comme ce praticien à qui on produiſait une fauſſe obligation; il ne s'amuſa point à plaider, il produiſit ſur le champ une fauſſe quittance.

Il eſt vrai que nous ne voyons guères de morts reſſuſcités chez les Romains, ils s'en tenaient à des guériſons miraculeuſes. Les Grecs plus attachés à la métempſicoſe, eurent beaucoup de réſurrections. Ils tenaient ce ſecret des orientaux, de qui toutes les ſciences & les ſuperſtitions étaient venues.

De toutes les guériſons miraculeuſes les plus atteſtées, les plus autentiques, ſont celles de cet aveugle à qui l'empereur *Veſpaſien* rendit la vuë, & de ce paralitique auquel il rendit l'uſage de ſes membres. C'eſt dans Alexandrie que ce double miracle s'opère; c'eſt devant un peuple innombrable, devant des Romains, des Grecs, des Egyptiens. C'eſt ſur ſon tribu-

nal que *Vespasien* opère ces prodiges. Ce n'est pas lui qui cherche à se faire valoir par des prestiges, dont un monarque affermi n'a pas besoin. Ce sont ces deux malades, eux-mêmes, qui prosternés à ses pieds le conjurent de les guérir : il rougit de leurs prières, il s'en moque, il dit qu'une telle guérison n'est pas au pouvoir d'un mortel. Les deux infortunés insistent : *Sérapis* leur est apparu ; *Sérapis* leur a dit qu'ils feraient guéris par *Vespasien*. Enfin il se laisse fléchir, il les touche sans se flatter du succès. La Divinité favorable à sa modestie & à sa vertu, lui communique son pouvoir ; à l'instant l'aveugle voit & l'estropié marche. Alexandrie, l'Egypte, tout l'empire applaudissent à *Vespasien* favori du ciel. Le miracle est consigné dans les archives de l'empire, & dans toutes les histoires contemporaines. Cependant avec le tems ce miracle n'est cru de personne, parce que personne n'a intérêt de le soutenir.

Si l'on en croit je ne sais quel écrivain de nos siécles barbares, nommé *Helgaut*, le roi *Robert* fils de *Hugues Capet* guérit aussi un aveugle. Ce don des miracles dans *Robert* fut apparemment la récompense de la charité avec laquelle il avait fait bruler le confesseur de sa femme & des chanoines d'Orléans accusés de ne pas croire l'infaillibilité & la puissance absolue du pape, & par conséquent d'être manichéens : ou si ce ne fut pas le prix de cette bonne action, ce fut celui de l'excommunication qu'il souffrit pour avoir couché avec la reine sa femme.

Les philosophes ont fait des miracles comme les empereurs & les rois. On connait ceux d'*Apollonios* de *Thiane* ; c'était un philosophe pythagoricien, tempérant, chaste, & juste, à qui l'histoire ne reproche aucune action équivoque, ni aucune de ces faiblesses dont fut accusé *Socrate*. Il voyagea chez les mages & chez les bracmanes, & fut d'autant plus honoré partout, qu'il était modeste, donnant toûjours de sages conseils, & disputant rarement. La prière qu'il avait coutume de faire aux Dieux est admirable. *Dieux immortels, accordez-nous ce que vous jugerez convenable, & dont nous ne soyons pas indignes.* Il n'avait nul entousiasme ; ses disciples en eurent : ils lui supposèrent des miracles qui furent recueillis par *Philostrate*. Les

Thianéens le mirent au rang des demi-Dieux, & les empereurs Romains approuvèrent fon apotéofe. Mais avec le tems, l'apotéofe d'*Apollonios* eut le fort de celui qu'on décernait aux empereurs Romains, & la chapelle d'*Apollonios* fut auffi déferte que le *Socrateion* élevé par les Athéniens à *Socrate*.

Les rois d'Angleterre depuis *St. Edouard*, jufqu'au roi *Guillaume III*, firent journellement un grand miracle, celui de guérir les écrouelles que les médecins ne pouvaient guérir. Mais *Guillaume III* ne voulut point faire de miracles, & fes fucceffeurs s'en font abftenus comme lui. Si l'Angleterre éprouve jamais quelque grande révolution qui la replonge dans l'ignorance, alors elle aura des miracles tous les jours.

Des temples.

On n'eut pas un temple fi-tôt qu'on reconnut un Dieu. Les Arabes, les Caldéens, les Perfans qui révéraient les aftres ne pouvaient guère avoir d'abord des édifices confacrés ; ils n'avaient qu'à regarder le ciel, c'était là leur temple. Celui de *Bel* à Babilone paffe pour le plus ancien de tous ; mais ceux de *Brama* dans l'Inde, doivent être d'une antiquité plus reculée ; au moins les brames le prétendent.

Il eft dit dans les annales de la Chine que les premiers empereurs facrifiaient dans un temple. Celui d'*Hercule* à Tyr ne parait pas être des plus anciens. *Hercule* ne fut jamais chez aucun peuple qu'une divinité fécondaire ; cependant le temple de Tyr eft très antérieur à celui de Judée. *Hiram* en avait un magnifique lorfque *Salomon* aidé par *Hiram* bâtit le fien. *Hérodote* qui voyagea chez les Tyriens, dit que de fon tems les archives de Tyr ne donnaient à ce temple que deux mille trois cent ans d'antiquité. L'Egypte était remplie de temples depuis longtems. *Hérodote* dit encor qu'il apprit que le temple de *Vulcain* à Memphis avait été bâti par *Mènes* vers le tems qui répond à trois mille ans avant notre être ; & il n'eft pas à croire que les Egyptiens euffent élevé un temple à *Vulcain* avant d'en avoir donné un à *Ifis* leur principale divinité.

Je ne puis concilier avec les mœurs ordinaires de tous les

hommes, ce que dit *Hérodote* au livre fecond ; il prétend qu'excepté les Egyptiens & les Grecs tous les autres peuples avaient coutume de coucher avec les femmes au milieu de leurs temples. Je foupçonne le texte grec d'avoir été corrompu ; les hommes les plus fauvages s'abftiennent de cette action devant des témoins. On ne s'eft jamais avifé de careffer fa femme ou fa maîtreffe en préfence de gens pour qui on a les moindres égards.

Il n'eft guères poffible que chez tant de nations qui étaient religieufes jufqu'au plus grand fcrupule, tous les temples euffent été des lieux de proftitution. Je crois qu'*Hérodote* a voulu dire que les prêtres qui habitaient dans l'enceinte qui entourait le temple, pouvaient coucher avec leurs femmes dans cette enceinte qui avait le nom de temple, comme en ufaient les prêtres Juifs, & d'autres : mais que les prêtres Egyptiens n'habitant point dans l'enceinte, s'abftenaient de toucher à leurs femmes quand ils étaient de garde dans les porches dont le temple était entouré.

Les petits peuples furent très longtems fans avoir de temples. Ils portaient leurs Dieux dans des coffres, dans des tabernacles. Nous avons déja vû que quand les Juifs habitèrent les déferts à l'orient du lac Afphaltide, ils portaient le tabernacle du Dieu *Rempham*, du Dieu *Moloc*, du Dieu *Kium*, comme le difent *Jérémie*, *Amos* & *St. Etienne.*

C'eft ainfi qu'en ufaient toutes les autres petites nations du défert. Cet ufage doit être le plus ancien de tous, par la raifon qu'il eft bien plus aifé d'avoir un coffre que de bâtir un grand édifice.

C'eft probablement de ces Dieux portatifs que vint la coutume des proceffions qui fe firent chez tous les peuples. Car il femble qu'on ne fe ferait pas avifé d'ôter un Dieu de fa place dans fon temple pour le promener dans la ville ; & cette violence eût pû paraître un facrilège, fi l'ancien ufage de porter fon Dieu fur un chariot, ou fur un brancard, n'avait pas été dès longtems établi.

La plûpart des temples furent d'abord des citadelles, dans lefquelles on mettait en fureté les chofes facrées. Ainfi le palladium était dans la fortereffe de Troye, les boucliers defcendus du ciel fe gardaient dans le capitole.

Nous voyons que le temple des Juifs était une maiſon forte, capable de ſoutenir un aſſaut. Il eſt dit aû troiſiéme livre des Rois que l'édifice avait ſoixante coudées de long, & vingt de large ; c'eſt environ quatre-vingt-dix pieds de long ſur trente de face. Il n'y a guères de plus petit édifice public. Mais cette maiſon étant de pierre & bâtie ſur une montagne, pouvait au moins ſe défendre d'une ſurpriſe : les fenêtres qui étaient beaucoup plus étroites au dehors qu'en dedans, reſſemblaient à des meurtrières.

Il eſt dit que les prêtres logeaient dans des appentis de bois, adoſſés à la muraille.

Il eſt difficile de comprendre les dimenſions de cette architecture. Le même livre des Rois nous apprend que ſur les murailles de ce temple il y avait trois étages de bois : que le premier avait cinq coudées de large, le ſecond ſix, & le troiſiéme ſept. Ces proportions ne ſont pas les nôtres ; ces étages de bois auraient ſurpris *Michel Ange* & *Bradamante*. Quoi qu'il en ſoit, il faut conſidérer que ce temple était bâti ſur le penchant de la montagne Moria, & que par conſéquent il ne pouvait avoir une grande profondeur. Il falait monter pluſieurs degrés pour arriver à la petite eſplanade où fut bâti le ſanctuaire, long de vingt coudées. Or un temple dans lequel il faut monter & deſcendre eſt un édifice barbare. Il était recommandable par ſa ſainteté, mais non pas par ſon architecture. Il n'était pas néceſſaire pour les deſſeins de Dieu que la ville de Jéruſalem fût la plus magnifique des villes, & ſon peuple le plus puiſſant des peuples ; il n'était pas néceſſaire non plus que ſon temple ſurpaſſât celui des autres nations ; le plus beau des temples eſt celui où les hommages les plus purs lui ſont offerts.

La plûpart des commentateurs ſe ſont donné la peine de deſſiner cet édifice chacun à ſa manière. Il eſt à croire qu'aucun de ces deſſinateurs n'a jamais bâti de maiſon. On conçoit pourtant que les murailles qui portaient ces trois étages étant de pierre, on pouvait ſe défendre un jour ou deux dans cette petite retraite.

Cette eſpèce de fortereſſe d'un peuple privé des arts, ne tint pas contre *Nabuzardam*, l'un des capitaines du roi de Babilone que nous nommons *Nabucodonoſor*.

Le second temple bâti par *Néhémie* fut moins grand & moins somptueux. Le livre d'*Esdras* nous apprend que les murs de ce nouveau temple n'avaient que trois rangs de pierre brute, & que le reste était de simple bois. C'était bien plutôt une grange qu'un temple. Mais celui qu'*Hérode* fit bâtir depuis fut une vraye forteresse. Il fut obligé, comme nous l'apprend *Joseph*, de démolir le temple de *Néhémie*, qu'il appelle le temple d'*Aggée*. *Hérode* combla une partie du précipice au bas de la montagne Moria pour faire une plate-forme appuyée d'un très gros mur sur lequel le temple fut élevé. Près de cet édifice était la tour Antonia qu'il fortifia encore, de sorte que ce temple était une vraye citadelle.

En effet, les Juifs osèrent s'y défendre contre l'armée de *Titus*, jusqu'à ce qu'un soldat Romain ayant jetté une solive enflammée dans l'intérieur de ce fort, tout prit feu à l'instant. Ce qui prouve que les bâtimens dans l'enceinte du temple n'étaient que de bois du tems d'*Hérode*, ainsi que sous *Néhémie* & sous *Salomon*.

Ces bâtimens de sapin contredisent un peu cette grande magnificence dont parle l'exagérateur *Joseph*. Il dit que *Tite* étant entré dans le sanctuaire l'admira, & avoua que sa richesse passait sa renommée. Il n'y a guères d'apparence qu'un empereur Romain au milieu du carnage, marchant sur des monceaux de morts, s'amusât à considérer avec admiration un édifice de vingt coudées de long tel qu'était le sanctuaire, & qu'un homme qui avait vû le capitole fût surpris de la beauté d'un temple Juif. Ce temple était très saint, sans doute; mais un sanctuaire de vingt coudées de long n'avait pas été bâti par un *Vitruve*. Les beaux temples étaient ceux d'Ephèse, d'Alexandrie, d'Athènes, d'Olimpie, de Rome.

Joseph dans sa déclamation contre *Appion*, dit qu'il ne falait *qu'un temple aux Juifs, parce qu'il n'y a qu'un Dieu*. Ce raisonnement ne parait pas concluant; car si les Juifs avaient eu sept ou huit cent milles de pays, comme tant d'autres peuples, il aurait falu qu'ils passassent leur vie à voyager pour aller sacrifier dans ce temple chaque année. De ce qu'il n'y a qu'un Dieu, il suit que tous les temples du monde ne doivent être élevés qu'à lui; mais il ne suit pas que la terre ne doive avoir qu'un

qu'un temple. La ſuperſtition a toûjours une mauvaiſe logique.

D'ailleurs comment *Joſeph* peut-il dire qu'il ne falait qu'un temple aux Juifs, lors qu'ils avaient depuis le régne de *Ptolomée Philometor* le temple aſſez connu de *l'Onion* à Bubaſte en Egypte ?

De la magie.

Qu'eſt-ce que la magie ? Le ſecret de faire ce que ne peut faire la nature ; c'eſt la choſe impoſſible ; auſſi a-t-on cru à la magie dans tous les tems. Le mot eſt venu des *Mag*, *Magdim*, ou *Mages* de Caldée. Ils en ſavaient plus que les autres ; ils recherchaient la cauſe de la pluye & du beau tems ; & bientôt ils paſſérent pour faire le beau tems & la pluye. Ils étaient aſtronomes ; les plus ignorans & les plus hardis furent aſtrologues. Un événement arrivait ſous la conjonction de deux planètes, donc ces deux planètes avaient cauſé cet événement ; & les aſtrologues étaient les maîtres des planètes. Des imaginations frappées avaient vû en ſonge leurs amis mourans ou morts ; les magiciens faiſaient apparaître les morts.

Ayant connu le cours de la lune, il était tout ſimple qu'ils fiſſent deſcendre la lune ſur la terre. Ils diſpoſaient même de la vie des hommes, ſoit en faiſant des figures de cire, ſoit en prononçant le nom de Dieu, ou celui du diable. *Clément d'Alexandrie*, dans ſes ſtromates, livre 5, dit que ſuivant un ancien auteur, *Moïſe* prononça le nom de *Ihaho*, ou *Jehovah*, d'une manière ſi efficace à l'oreille du roi d'Egypte *Phara Nekefr*, que ce roi en mourut ſur le champ.

Enfin, depuis *Jannès* & *Membrès*, qui étaient les ſorciers à brevet de *Pharaon*, juſqu'à la maréchale d'*Ancre* qui fut brulée à Paris pour avoir tué un coq blanc dans la pleine lune, il n'y a pas eu un ſeul tems ſans ſortilège.

La pythoniſſe d'Endor qui évoqua l'ombre de *Samuël*, eſt aſſez connue ; il eſt vrai qu'il eſt fort étrange que ce mot de *Python* qui eſt grec, fût connu des Juifs du tems de *Saül*. Pluſieurs ſavans en ont conclu que cette hiſtoire ne fut écrite que quand les Juifs furent en commerce avec les Grecs après *Alexandre* ; mais ce n'eſt pas ce dont il s'agit ici.

Revenons à la magie. Les Juifs en firent le métier dès qu'ils furent répandus dans le monde. Le ſabbath des ſorciers en eſt une preuve parlante ; & le bouc avec lequel les ſorcières étaient ſuppoſées s'accoupler, vient de cet ancien commerce que les Juifs eurent avec les boucs dans le déſert, ce qui leur eſt reproché dans le Lévitique (chap. 17.)

Il n'y a guères eu parmi nous de procès criminels de ſorciers, ſans qu'on y ait impliqué quelque Juif.

Les Romains, tout éclairés qu'ils étaient du tems d'*Auguſte*, s'infatuaient encor des ſortilèges tout comme nous. Voyez l'églogue de *Virgile* intitulée *Pharmaceutria.*

Carmina vel cœlo poſſunt deducere lunam.
La voix de l'enchanteur fait deſcendre la lune.

* * *

His ego ſæpe lupum fieri & ſe condere ſilvis
Mœrin ſæpe animas imis exire ſepulcris.

Mœris devenu loup ſe cachait dans les bois.
Du creux de leur tombeau j'ai vû ſortir les ames.

On s'étonne que *Virgile* paſſe aujourd'hui à Naples pour un ſorcier. Il n'en faut pas chercher la raiſon ailleurs que dans cette églogue.

Horace reproche à *Sagana* & à *Canidia* leurs horribles ſortilèges. Les premières têtes de la république furent infectées de ces imaginations funeſtes. *Sextus*, le fils du grand *Pompée*, immola un enfant dans un de ces enchantemens.

Les philtres pour ſe faire aimer étaient une magie plus douce ; les Juifs étaient en poſſeſſion de les vendre aux dames Romaines. Ceux de cette nation qui ne pouvaient devenir de riches courtiers, faiſaient des prophéties ou des philtres.

Toutes ces extravagances, ou ridicules, ou affreuſes, ſe perpétuèrent chez nous ; & il n'y a pas un ſiécle qu'elles ſont décréditées. Des miſſionnaires ont été tout étonnés de trouver ces extravagances au bout du monde ; ils ont plaint les peuples à qui le démon les inſpirait. Eh mes amis, que ne reſtiez-vous

dans votre patrie? vous n'y auriez pas trouvé plus de diables, mais vous y auriez trouvé tout autant de sotises.

Vous auriez vû des milliers de misérables assez insensés pour se croire sorciers, & des juges assez imbécilles & assez barbares pour les condamner aux flammes; vous auriez vû une jurisprudence établie en Europe sur la magie, comme on a des loix sur le larcin & sur le meurtre; jurisprudence fondée sur les décisions des conciles. Ce qu'il y avait de pis, c'est que les peuples voyant que la magistrature & l'église croyaient à la magie, n'en étaient que plus invinciblement persuadés de son existence; par conséquent, plus on poursuivait les sorciers, plus il s'en formait. D'où venait une erreur si funeste & si générale? de l'ignorance; & cela prouve que ceux qui détrompent les hommes sont leurs véritables bienfaiteurs.

On a dit que le consentement de tous les hommes était une preuve de la vérité. Quelle preuve! tous les peuples ont cru à la magie, à l'astrologie, aux oracles, aux influences de la lune. Il eût falu dire au moins que le consentement de tous les sages était, non pas une preuve, mais une espèce de probabilité. Et quelle probabilité encore! tous les sages ne croyaient-ils pas avant *Copernic* que la terre était immobile au centre du monde?

Aucun peuple n'est en droit de se moquer d'un autre. Si *Rabelais* appelle *Picatrix*, *mon reverend père en diable*, parce qu'on enseignait la magie à Tolède, à Salamanque & à Seville, les Espagnols peuvent reprocher aux Français le nombre prodigieux de leurs sorciers.

La France est peut-être de tous les pays celui qui a le plus uni la cruauté & le ridicule. Il n'y a point de tribunal en France qui n'ait fait bruler beaucoup de magiciens. Il y avait dans l'ancienne Rome des fous qui pensaient être sorciers; mais on ne trouva point de barbares qui les brulassent.

Des victimes humaines.

Les hommes auraient été trop heureux s'ils n'avaient été que trompés; mais le tems qui tantôt corrompt les usages,

& tantôt les rectifie, ayant fait couler le sang des animaux sur les autels, des prêtres bouchers accoutumés au sang, passèrent des animaux aux hommes; & la superstition fille dénaturée de la religion s'écarta de la pureté de sa mère, au point de forcer les hommes à immoler leurs propres enfans, sous prétexte qu'il falait donner à Dieu ce qu'on avait de plus cher.

Le premier sacrifice de cette nature, si l'on en croit les fragmens de *Sanchoniaton*, fut celui de *Jéhud* chez les Phéniciens, qui fut immolé par son père *Hillu* environ deux mille ans avant notre ère. C'était un tems où les grands états étaient déja établis, où la Syrie, la Caldée, l'Egypte étaient très florissantes; & déja, dit *Hérodote*, on noyait une fille dans le Nil, pour obtenir de ce fleuve un plein débordement, qui ne fût ni trop fort, ni trop faible.

Ces abominables holocaustes s'établirent dans presque toute la terre. *Pausanias* prétend que *Lycaon* immola le premier des victimes humaines en Grèce. Il falait bien que cet usage fût reçu du tems de la guerre de Troye, puis qu'*Homère* fait immoler par *Achille* douze Troyens à l'ombre de *Patrocle*. *Homère* eût-il osé dire une chose si horrible? n'aurait-il pas craint de révolter tous ses lecteurs, si de tels holocaustes n'avaient pas été en usage?

Je ne parle pas du sacrifice d'*Iphigénie* & de celui d'*Idamante* fils d'*Idoménée*: vrais ou faux ils prouvent l'opinion régnante. On ne peut guères révoquer en doute que les Scythes de la Tauride immolassent des étrangers.

Si nous descendons à des tems plus modernes, les Tyriens & les Carthaginois, dans les grands dangers, sacrifiaient un homme à *Saturne*. On en fit autant en Italie; & les Romains eux-mêmes qui condamnèrent ces horreurs, immolèrent deux Gaulois & deux Grecs pour expier le crime d'une vestale. C'est *Plutarque* qui nous l'apprend dans ses questions sur les Romains.

Les Gaulois, les Germains eurent cette horrible coutume. Les druides brûlaient des victimes humaines dans de grandes figures d'osier: des sorcières, chez les Germains, égorgeaient les hommes dévoués à la mort, & jugeaient de l'avenir par le plus ou le moins de rapidité du sang qui coulait de la blessure.

Je crois bien que ces sacrifices étaient rares: s'ils avaient été

fréquens, si on en avait fait des fêtes annuelles, si chaque famille avait eu continuellement à craindre que les prêtres vinssent choisir la plus belle fille, ou le fils aîné de la maison pour lui arracher le cœur saintement sur une pierre consacrée, on aurait bientôt fini par immoler les prêtres eux-mêmes. Il est très probable que ces saints parricides ne se commettaient que dans une nécessité pressante, dans les grands dangers où les hommes sont subjugués par la crainte, & où la fausse idée de l'intérêt public forçait l'intérêt particulier à se taire.

Chez les brames, toutes les veuves ne se brûlaient pas toûjours sur les corps de leurs maris. Les plus dévotes & les plus folles firent de tems immémorial, & font encor cet étonnant sacrifice. Les Scythes immolèrent quelquefois aux mânes de leurs kans les officiers les plus chéris de ces princes. *Hérodote* dit qu'on les empâlait autour du cadavre royal ; mais il ne paraît point par l'histoire que cet usage ait duré longtems.

Si nous lisions l'histoire des Juifs écrite par un auteur d'une autre nation, nous aurions peine à croire qu'il y ait eu en effet un peuple fugitif d'Egypte, qui soit venu par ordre exprès de Dieu immoler sept ou huit petites nations qu'il ne connaissait pas, égorger sans miséricorde toutes les femmes, les vieillards & les enfans à la mammelle, & ne réserver que les petites filles ; que ce peuple saint ait été puni de son Dieu quand il avait été assez criminel pour épargner un seul homme dévoué à l'anathême. Nous ne croirions pas qu'un peuple si abominable eût pû exister sur la terre : mais comme cette nation elle-même nous rapporte tous ces faits dans ses livres saints, il faut la croire.

Je ne traite point ici la question si ces livres ont été inspirés. Notre sainte église qui a les Juifs en horreur, nous apprend que les livres juifs ont été dictés par le Dieu créateur & père de tous les hommes ; je ne puis en former aucun doute, ni me permettre même le moindre raisonnement.

Il est vrai que notre faible entendement ne peut concevoir dans Dieu une autre sagesse, une autre justice, une autre bonté que celle dont nous avons l'idée ; mais enfin, il a fait ce qu'il a voulu ; ce n'est pas à nous de le juger ; je m'en tiens toûjours au simple historique.

Les Juifs ont une loi par laquelle il leur eſt expreſſément ordonné de n'épargner aucune choſe, aucun homme dévoué au Seigneur. *On ne pourra le racheter, il faut qu'il meure*, dit la loi du Lévitique au chap. 27. C'eſt en vertu de cette loi qu'on voit *Jephté* immoler ſa propre fille, le prêtre *Samuël* couper en morceaux le roi *Agag*. Le pentateuque nous dit que dans le petit pays de Madian, qui eſt environ de neuf lieuës quarrées, les Iſraëlites ayant trouvé ſix cent ſoixante & quinze mille brebis, ſoixante & douze mille bœufs, ſoixante & un mille ânes, & trente-deux mille filles vierges, *Moïſe* commanda qu'on maſſacrât tous les hommes, toutes les femmes, & tous les enfans, mais qu'on gardât les filles, dont trente-deux ſeulement furent immolées. Ce qu'il y a de remarquable dans ce dévouement, c'eſt que ce même *Moïſe* était gendre du grand prêtre des Madianites *Jéthro*, qui lui avait rendu les plus ſignalés ſervices, & qui l'avait comblé de bienfaits.

Le même livre nous dit que *Joſué*, fils de *Nun*, ayant paſſé avec ſa horde la rivière du Jourdain à pied ſec, & ayant fait tomber au ſon des trompettes les murs de Jérico dévoué à l'anathême, il fit périr tous les habitans dans les flammes, qu'il conſerva ſeulement *Rahab la paillarde* & ſa famille, qui avait caché les eſpions du ſaint peuple : que le même *Joſué* dévoua à la mort douze mille habitans de la ville de Haï, qu'il immola au Seigneur trente & un rois du pays, tous ſoumis à l'anathême, & qui furent pendus. Nous n'avons rien de comparable à ces aſſaſſinats religieux dans nos derniers tems, ſi ce n'eſt peut-être la St. Barthelemi & les maſſacres d'Irlande.

Ce qu'il y a de triſte, c'eſt que pluſieurs perſonnes doutent que les Juifs ayent trouvé ſix cent ſoixante & quinze mille brebis, & trente-deux mille filles pucelles dans le village d'un déſert au milieu des rochers, & que perſonne ne doute de la St. Barthelemi. Mais ne ceſſons de répéter combien les lumières de notre raiſon ſont impuiſſantes pour nous éclairer ſur les étranges événemens de l'antiquité, & ſur les raiſons que Dieu, maître de la vie & de la mort, pouvait avoir de choiſir le peuple Juif pour exterminer le peuple Cananéen.

Des myſtères de Cérès Eleuſine.

Dans le cahos des ſuperſtitions populaires qui auraient fait de preſque tout le globe un vaſte repaire de bêtes féroces, il y eut une inſtitution ſalutaire, qui empêcha une partie du genre humain de tomber dans un entier abrutiſſement; ce fut celui des myſtères & des expiations. Il était impoſſible qu'il ne ſe trouvât des eſprits doux & ſages parmi tant de fous cruels, & qu'il n'y eût des philoſophes qui tâchaſſent de ramener les hommes à la raiſon & à la morale.

Ces ſages ſe ſervirent de la ſuperſtition même pour en corriger les abus énormes, comme on employe le cœur des vipères pour guérir de leurs morſures; on mêla beaucoup de fables avec des vérités utiles, & les vérités ſe ſoutinrent par les fables.

On ne connait plus les myſtères de *Zoroaſtre*. On ſait peu de choſe de ceux d'*Iſis*; mais nous ne pouvons douter qu'ils n'annonçaſſent le grand ſyſtême d'une vie future; car *Celſe* dit à *Origène* (livre 8), *Vous vous vantez de croire des peines éternelles, & tous les miniſtres des myſtères ne les annoncèrent-ils pas aux initiés?*

L'unité de Dieu était le grand dogme de tous les myſtères. Nous avons encor la prière des prêtreſſes d'*Iſis* conſervée dans *Apulée. Les puiſſances céleſtes te ſervent; les enfers te ſont ſoumis; l'univers tourne ſous ta main; tes pieds foulent le Tartare; les aſtres répondent à ta voix; les ſaiſons reviennent à tes ordres; les élémens t'obéiſſent.*

Les cérémonies myſtérieuſes de *Cérès* furent une imitation de celles d'*Iſis*. Ceux qui avaient commis des crimes les confeſſaient & les expiaient: on jeunait, on ſe purifiait, on donnait l'aumône. Toutes les cérémonies étaient tenues ſecrettes ſous la religion du ferment pour les rendre plus vénérables. Les myſteres ſe célébraient la nuit pour inſpirer une ſainte horreur. On y repréſentait des eſpèces de tragédies, dont le ſpectacle étalait aux yeux le bonheur des juſtes & les peines des méchans. Les plus grands-hommes de l'antiquité, les *Platons*, les *Cicérons* ont fait l'éloge de ces myſtères, qui n'étaient pas encor dégénérés de leur pureté première.

De très savans hommes ont prouvé que le sixiéme livre de l'*Enéide* n'est que la peinture de ce qui se pratiquait dans ces spectacles si secrets & si renommés. Il n'y parle point à la vérité du *Demiourgos* qui représentait le créateur ; mais il fait voir dans le vestibule, dans l'avant-scène, les enfans que leurs parens avaient laissé périr, & c'était un avertissement aux pères & aux mères. *Continuo auditæ voces, vagitus & ingens &c.* Ensuite paraissait *Minos* qui jugeait les morts. Les méchans étaient entrainés dans le Tartare, & les justes conduits dans les champs Elisées. Ces jardins étaient tout ce qu'on avait inventé de mieux pour les hommes ordinaires. Il n'y avait que les héros demi-Dieux à qui on accordait l'honneur de monter au ciel. Toute religion adopta un jardin pour la demeure des justes ; & même quand les esséniens chez le peuple Juif reçurent le dogme d'une autre vie, ils crurent que les bons iraient après la mort dans des jardins au bord de la mer : car pour les pharisiens, ils adoptèrent la métempsicose, & non la résurrection. S'il est permis de citer l'histoire sacrée de *Jésus-Christ* parmi tant de choses profanes, nous remarquerons qu'il dit au voleur repentant, Tu seras aujourd'hui avec moi dans le jardin *i*). Il se conformait au langage de tous les hommes.

Les mystères d'*Eleusine* devinrent les plus célèbres. Une chose très remarquable, c'est qu'on y lisait le commencement de la théogonie de *Sanchoniaton* le Phénicien ; c'est une preuve que *Sanchoniaton* avait annoncé un Dieu suprême, créateur & gouverneur du monde. C'était donc cette doctrine qu'on dévoilait aux initiés imbus de la créance du politéisme. Figurons-nous parmi nous un peuple superstitieux qui serait accoutumé dès sa tendre enfance à rendre à la *Vierge*, à *St. Joseph*, aux autres saints le même culte qu'à Dieu le père. Il serait peut-être dangereux de vouloir les détromper tout d'un coup ; il serait sage de révéler d'abord aux plus modérés, aux plus raisonnables, la distance infinie qui est entre Dieu & les créatures. C'est précisément ce que firent les mystagogues. Les participans aux mystères s'assemblaient dans le temple de *Cé-*

rès,

i) *Luc.* chap. 23.





rès, & l'hiérophante leur apprenait qu'au lieu d'adorer *Cérès* conduisant *Triptolème* ſur un char traîné par des dragons, il falait adorer le Dieu qui nourrit les hommes, & qui permit que *Cérès* & *Triptolème* miſſent l'agriculture en honneur.

Cela eſt ſi vrai que l'hiérophante commençait par réciter les vers de l'ancien *Orphée. Marchez dans la voie de la juſtice, adorez le ſeul maître de l'univers ; il eſt un, il eſt ſeul par lui-même, tous les êtres lui doivent leur exiſtence ; il agit dans eux & par eux ; il voit tout, & jamais il n'a été vû des yeux mortels.*

J'avoue que je ne conçois pas comment *Pauſanias* peut dire que ces vers ne valent pas ceux d'*Homère* ; il faut convenir que du moins pour le ſens ils valent beaucoup mieux que l'*Iliade* & l'*Odiſſée* entière.

Le ſavant évêque *Warburton*, quoique très injuſte dans pluſieurs de ſes déciſions audacieuſes, donne beaucoup de force à tout ce que je viens de dire de la néceſſité de cacher le dogme de l'unité de Dieu à un peuple entêté du politéiſme. Il remarque d'après *Plutarque* que le jeune *Alcibiade* ayant aſſiſté à ces myſtères, ne fit aucune difficulté d'inſulter aux ſtatues de *Mercure* dans une partie de débauche avec pluſieurs de ſes amis, & que le peuple en fureur demanda la condamnation d'*Alcibiade*.

Il falait donc alors la plus grande diſcrétion pour ne pas choquer les préjugés de la multitude. *Alexandre* lui-même ayant obtenu en Egypte de l'hiérophante des myſtères, la permiſſion de mander à ſa mère le ſecret des initiés, la conjura en même tems de bruler ſa lettre après l'avoir lûe, pour ne pas irriter les Grecs.

Ceux qui trompés par un faux zèle ont prétendu depuis que ces myſtères n'étaient que des débauches infâmes, devaient être détrompés par le mot même qui répond à *initiés* ; il veut dire, qu'on commençait une nouvelle vie.

Une preuve encor ſans replique que ces myſtères n'étaient célébrés que pour inſpirer la vertu aux hommes, c'eſt la formule par laquelle on congédiait l'aſſemblée. On prononçait chez les Grecs les deux anciens mots phéniciens *Koff omphet*, *Veillez & ſoyez purs.* Enfin pour dernière preuve, c'eſt que

l'empereur *Néron* coupable de la mort de ſa mère, ne put être reçu à ces myſtères quand il voyagea dans la Grèce; le crime était trop énorme: & tout empereur qu'il était, les initiés n'auraient pas voulu l'admettre. *Zozime* dit auſſi que *Conſtantin* ne put trouver de prêtres payens qui vouluſſent le purifier & l'abſoudre de ſes parricides.

Il y avait donc en effet chez les peuples qu'on nomme payens, gentils, idolâtres, une religion très pure, tandis que les peuples & les prêtres avaient des uſages honteux, des cérémonies puériles, des doctrines ridicules, & que même ils verſaient quelquefois le ſang humain à l'honneur de quelques Dieux imaginaires, mépriſés & déteſtés par les ſages.

Cette religion pure conſiſtait dans l'aveu de l'exiſtence d'un Dieu ſuprême, de ſa providence & de ſa juſtice. Ce qui défigurait ces myſtères, c'était, ſi l'on en croit *Tertullien*, la cérémonie de la régénération. Il falait que l'initié parût reſſuſciter; c'était le ſymbole du genre nouveau de vie qu'il devait embraſſer. On lui préſentait une couronne, il la foulait aux pieds; l'hiérophante levait ſur lui le couteau ſacré: L'initié qu'on feignait de frapper feignait auſſi de tomber mort; après quoi, il paraiſſait reſſuſciter. Il y a encor chez les francs-maçons un reſte de cette ancienne cérémonie.

Pauſanias dans ſes arcadiques nous apprend que dans pluſieurs temples d'*Eleuſine* on flagellait les pénitens, les initiés; coutume odieuſe, introduite longtems après dans pluſieurs égliſes chrétiennes. Je ne doute pas que dans tous ces myſtères, dont le fonds était ſi ſage & ſi utile, il n'entrât beaucoup de ſuperſtitions condamnables. Les ſuperſtitions conduiſirent à la débauche, qui amena le mépris. Il ne reſta enfin de tous ces anciens myſtères que des troupes de gueux que nous avons vûs ſous le nom d'Egyptiens & de Bohêmes courir l'Europe avec des caſtagnettes, danſer la danſe des prêtres d'*Iſis*, vendre du baume, guérir la galle, & en être couverts, dire la bonne avanture, & voler des poules. Telle a été la fin de ce qu'on eut de plus ſacré dans la moitié de la terre connue.

Des Juifs, au tems où ils commencèrent à être connus.

Nous toucherons le moins que nous pourons à ce qui est divin dans l'histoire des Juifs ; ou si nous sommes forcés d'en parler, ce n'est qu'autant que leurs miracles ont un rapport essentiel à la suite des événemens. Nous avons pour les prodiges continuels qui signalèrent tous les pas de cette nation, le respect qu'on leur doit. Nous les croyons avec la foi raisonnable qu'exige l'église substituée à la sinagogue ; nous ne les examinons pas, nous nous en tenons toûjours à l'historique. Nous parlerons des Juifs comme nous parlerions des Scythes & des Grecs, en pesant les probabilités & en discutant les faits. Personne au monde n'ayant écrit leur histoire qu'eux-mêmes avant que les Romains détruisissent leur état, il faut ne consulter que leurs annales.

Cette nation est des plus modernes, à ne la regarder comme les autres peuples que depuis le tems où elle forme un établissement, & où elle possède une capitale. Les Juifs ne paraissent considérés de leurs voisins que du tems de *Salomon*, qui était à-peu-près celui d'*Hésiode* & d'*Homère*, & des premiers archontes d'Athènes.

Le nom de *Salomoh* ou *Soleiman*, est fort connu des orientaux ; mais celui de *David* ne l'est point, *Saül* encor moins. Les Juifs avant *Saül* ne paraissent qu'une horde d'Arabes du désert, si peu puissans que les Phéniciens les traitaient à-peu-près comme les Lacédémoniens traitaient les Ilotes. C'étaient des esclaves auxquels il n'était pas permis d'avoir des armes. Ils n'avaient pas le droit de forger le fer, pas même celui d'aiguiser les socs de leurs charrues & le trenchant de le leurs coignées. Il falait qu'ils allassent à leurs maîtres pour les moindres ouvrages de cette espèce ; les Juifs le déclarent dans le livre de *Samuël*, & ils ajoutent qu'ils n'avaient ni épée, ni javelot, dans la bataille que *Saül* & *Jonathas* donnèrent à Béthaven contre les Phéniciens, ou Philistins ; journée où il est rapporté que *Saül* fit serment d'immoler au Seigneur celui qui aurait mangé pendant le combat.

Il est vrai qu'avant cette bataille gagnée sans armes il est

dit au chapitre précédent, *k*) que *Saül* avec une armée de trois cent trente mille hommes défit entiérement les Ammonites; ce qui semble ne se pas accorder avec l'aveu qu'ils n'avaient ni javelot, ni épée, ni aucune arme. D'ailleurs les plus grands rois ont eu rarement à la fois trois cent trente mille combattans effectifs. Comment les Juifs qui semblent errans & opprimés dans ce petit pays, qui n'ont pas une ville fortifiée, pas une arme, pas une épée, ont-ils mis en campagne trois cent trente mille soldats? il y avait là de quoi conquérir l'Asie & l'Europe. Laissons à des auteurs savans & respectables le soin de concilier ces contradictions apparentes que des lumières supérieures font disparaître; respectons ce que nous sommes tenus de respecter, & remontons à l'histoire des Juifs par leurs propres écrits.

Des Juifs en Egypte.

Les annales des Juifs disent que cette nation habitait sur les confins de l'Egypte dans les tems ignorés, que son séjour était dans le petit pays de Gossen, ou Gessen, vers le mont Casius & le lac Sirbon. C'est là que sont encor des Arabes qui viennent en hyver paître leurs troupeaux dans la basse Egypte. Cette nation n'était composée que d'une seule famille, qui en deux cent-cinq années produisit un peuple de deux millions de personnes; car pour fournir six cent mille combattans que la Genèse compte au sortir de l'Egypte, il faut au moins deux millions de têtes. Cette multiplication contre l'ordre de la nature, est un des miracles que Dieu daigna faire en faveur des Juifs.

C'est en vain qu'une foule de savans hommes s'étonne que le roi d'Egypte ait ordonné à deux sages-femmes de faire périr tous les enfans mâles des Hébreux; que la fille du roi qui demeurait à Memphis soit venuë se baigner loin de Memphis dans un bras du Nil où jamais personne ne se baigne à cause des crocodiles. C'est en vain qu'ils font des objections sur l'âge

k) I. Rois chap. II.

de quatre-vingt ans auquel *Moïse* était déja parvenu avant d'entreprendre de conduire un peuple entier hors d'esclavage.

Ils disputent sur les dix playes d'Egypte ; ils disent que les magiciens du royaume ne pouvaient faire les mêmes miracles que l'envoyé de Dieu ; & que si Dieu leur donnait ce pouvoir, il semblait agir contre lui-même. Ils prétendent que *Moïse* ayant changé toutes les eaux en sang, il ne restait plus d'eau pour que les magiciens pussent faire la même métamorphose.

Ils demandent comment *Pharaon* put poursuivre les Juifs avec une cavalerie nombreuse, après que tous les chevaux étaient morts dans la cinquiéme & sixiéme playe ? Ils demandent pourquoi six cent mille combattans s'enfuirent ayant Dieu à leur tête, & pouvant combattre avec avantage des Egyptiens dont tous les premiers-nés avaient été frappés de mort ? Ils demandent encor pourquoi Dieu ne donna pas la fertile Egypte à son peuple chéri, au lieu de le faire errer quarante ans dans d'affreux déserts ?

On n'a qu'une seule réponse à toutes ces objections sans nombre ; & cette réponse est, Dieu l'a voulu ; l'église le croit, & nous devons le croire. C'est en quoi cette histoire diffère des autres. Chaque peuple a ses prodiges, mais tout est prodige chez le peuple Juif ; & cela devait être ainsi, puisqu'il était conduit par Dieu même. Il est clair que l'histoire de Dieu ne doit point ressembler à celle des hommes. C'est pourquoi nous ne rapporterons aucun de ces faits surnaturels dont il n'appartient qu'à l'Esprit saint de parler ; encor moins oserons-nous tenter de les expliquer. Examinons seulement le peu d'événemens qui peuvent être soumis à la critique.

De Moïse considéré simplement comme chef d'une nation.

Le maître de la nature donne seul la force au bras qu'il daigne choisir. Tout est surnaturel dans *Moïse*. Plus d'un savant l'a regardé comme un politique très habile. D'autres ne voyent en lui qu'un roseau faible, dont la main divine daigne se servir pour faire le destin des empires. Qu'est-ce en effet qu'un

vieillard de quatre-vingt ans pour entreprendre de conduire par lui-même tout un peuple ſur lequel il n'a aucun droit ? Son bras ne peut combattre ; & ſa langue ne peut articuler. Il eſt peint décrépit & bégue. Il ne conduit ſes ſuivans que dans des ſolitudes affreuſes pendant quarante années. Il veut leur donner un établiſſement, & il ne leur en donne aucun. A ſuivre ſa marche dans les déſerts de Sur, de Sin, d'Oreb, de Sinaï, de Pharan, de Cadés-Barné, & à le voir rétrograder juſques vers l'endroit d'où il était parti, il ſerait difficile de le regarder comme un grand capitaine. Il eſt à la tête de ſix cent mille combattans, & il ne pourvoit ni au vétement ni à la ſubſiſtance de ſes troupes. Dieu fait tout, Dieu remédie à tout, il nourrit, il vétit le peuple par des miracles. *Moïſe* n'eſt donc rien par lui-même, & ſon impuiſſance montre qu'il ne peut être guidé que par le bras du Tout-puiſſant; auſſi nous ne conſidérons en lui que l'homme, & non le miniſtre de Dieu. Sa perſonne en cette qualité eſt l'objet d'une recherche plus ſublime.

Il veut aller au pays des Cananéens à l'occident du Jourdain, dans la contrée de Jérico, qui eſt en effet le ſeul bon terroir de cette province ; & au lieu de prendre cette route, il tourne à l'orient entre Eſiongaber & la mer morte, pays ſauvage, ſtérile, hériſſé de montagnes ſur leſquelles il ne croît pas un arbuſte, ſans aucun ruiſſeau, ſans ſources, excepté quelques petits puits d'eau ſalée. Les Cananéens ou Phéniciens, ſur le bruit de cette irruption d'un peuple étranger, viennent le battre dans ces déſerts vers Cadés-Barné. Comment ſe laiſſe-t-il battre à la tête de ſix cent mille ſoldats, dans un pays qui ne contient pas aujourd'hui trois mille habitans ? Au bout de trente-neuf ans il remporte deux victoires ; mais il ne remplit aucun objet de ſa légiſlation : lui & ſon peuple meurent avant d'avoir mis le pied dans le pays qu'il voulait ſubjuguer.

Un légiſlateur ſelon nos notions communes doit ſe faire aimer & craindre ; mais il ne doit pas pouſſer la ſévérité juſqu'à la barbarie ; il ne doit pas, au lieu d'infliger par les miniſtres de la loi quelques ſupplices aux coupables, faire égorger au hazard une grande partie de ſa nation par l'autre.

Se pourrait-il qu'à l'âge de près de ſix-vingt ans, *Moïſe* n'é-

tant conduit que par lui-même, eût été si inhumain, si endurci au carnage, qu'il eût commandé aux lévites de massacrer, sans distinction, leurs frères jusqu'au nombre de vingt-trois mille, pour la prévarication de son propre frère, qui devait plutôt mourir que de faire un veau pour être adoré? Quoi, après cette indigne action son frère est grand pontife, & vingt-trois mille hommes sont massacrés.

Moïse avait épousé une Madianite, fille de *Jéthro* grand prêtre de Madian, dans l'Arabie pétrée; *Jéthro* l'avait comblé de bienfaits; il lui avait donné son fils pour lui servir de guide dans les déserts; par quelle cruauté opposée à la politique, (à ne juger que par nos faibles notions) *Moïse* aurait-il pû immoler vingt-quatre mille hommes de sa nation, sous prétexte qu'on a trouvé un Juif couché avec une Madianite? Et comment peut-on dire, après ces étonnantes boucheries, que *Moïse était le plus doux de tous les hommes?* Avouons qu'humainement parlant, ces horreurs révoltent la raison & la nature. Mais si nous considérons dans *Moïse* le ministre des desseins & des vengeances de Dieu, tout change alors à nos yeux; ce n'est point un homme qui agit en homme, c'est l'instrument de la Divinité, à laquelle nous ne devons pas demander compte. Nous ne devons qu'adorer & nous taire.

Si *Moïse* avait institué sa religion de lui-même, comme *Zoroastre*, *Thauth*, les premiers brames, *Numa*, *Mahomet*, & tant d'autres, nous pourrions lui demander pourquoi il ne s'est pas servi dans sa religion du moyen le plus efficace & le plus utile pour mettre un frein à la cupidité & au crime? pourquoi il n'a pas annoncé expressément l'immortalité de l'ame, les peines & les récompenses après la mort, dogmes reçus dès longtems en Egypte, en Phénicie, en Mésopotamie, en Perse, & dans l'Inde? *Vous avez été instruit*, lui dirions-nous, *dans la sagesse des Egyptiens, vous êtes législateur, & vous négligez absolument le dogme principal des Egyptiens, le dogme le plus nécessaire aux hommes, croyance si salutaire & si sainte, que vos propres Juifs, tout grossiers qu'ils étaient, l'ont embrassée longtems après vous; du moins elle fut adoptée en partie par les esséniens & les pharisiens au bout de mille années.*

Cette objection accablante contre un législateur ordinaire,

tombe & perd, comme on voit, toute ſa force quand il s'agit d'une loi donnée par Dieu même, qui ayant daigné être le roi du peuple Juif, le puniſſait & le récompenſait temporellement, & qui ne voulait lui révéler la connaiſſance de l'immortalité de l'ame, & les ſupplices éternels de l'enfer, que dans les tems marqués par ſes décrets. Preſque tout événement purement humain chez le peuple Juif eſt le comble de l'horreur. Tout ce qui eſt divin eſt au deſſus de nos faibles idées. L'un & l'autre nous réduiſent toûjours au ſilence.

Il s'eſt trouvé des hommes d'une ſcience profonde qui ont pouſſé le pyrrhoniſme de l'hiſtoire juſqu'à douter qu'il y ait eu un *Moïſe*; ſa vie qui eſt toute prodigieuſe depuis ſon berceau juſqu'à ſon ſépulcre, leur a paru une imitation des anciennes fables Arabes, & particuliérement de celle de l'ancien *Bacchus*. *l*) Ils ne ſavent en quel tems placer *Moïſe*; le nom même du *Pharaon* ou roi d'Egypte ſous lequel on le fait vivre, eſt inconnu. Nul monument, nulle trace ne nous reſte du pays dans lequel on le fait voyager. Il leur parait impoſſible que *Moïſe* ait gouverné deux ou trois millions d'hommes pendant quarante ans dans des déſerts inhabitables, où l'on trouve à peine aujourd'hui deux ou trois hordes vagabondes qui ne compoſent pas trois à quatre mille hommes. Nous ſommes bien loin d'adopter ce ſentiment téméraire qui ſapperait tous les fondemens de l'hiſtoire ancienne du peuple Juif.

Nous n'adhérons pas non plus à l'opinion d'*Aben Eſra*, de *Maimonide*, de *Nugnès*, de l'auteur des cérémonies judaïques; quoique le docte *Le Clerc*, *Midleton*, les ſavans connus ſous le titre de théologiens de Hollande, & même le grand *Newton*, ayent fortifié ce ſentiment. Ces illuſtres ſavans prétendent que ni *Moïſe*, ni *Joſué* ne purent écrire les livres qui leur ſont attribués: ils diſent que leurs hiſtoires & leurs loix auraient été gravées ſur la pierre, ſi en effet elles avaient exiſté; que cet art exige des ſoins prodigieux, & qu'il n'était pas poſſible de cultiver cet art dans des déſerts. Ils ſe fondent, comme on peut le voir ailleurs, ſur des anticipations, ſur des contradictions apparentes. Nous embraſſons contre ces grands-hommes, l'opi- nion

l) Voyez l'article *Bacchus*.

nion commune, qui eſt celle de la ſinagogue, & de l'égliſe dont nous reconnaiſſons l'infaillibilité.

Ce n'eſt pas que nous oſions accuſer les *Le Clerc*, les *Middleton*, les *Newton* d'impieté, à Dieu ne plaiſe! Nous ſommes convaincus que ſi les livres de *Moïſe* & de *Joſué* & le reſte du pentateuque ne leur paraiſſaient pas être de la main de ces héros Iſraëlites, ils n'en ont pas été moins perſuadés que ces livres ſont inſpirés. Ils reconnaiſſent le doigt de Dieu à chaque ligne dans la *Genèſe*, dans *Joſué*, dans *Samſon*, dans *Ruth.* L'écrivain Juif n'a été, pour ainſi dire, que le ſécretaire de Dieu; c'eſt Dieu qui a tout dicté. *Newton* ſans doute n'a pû penſer autrement, on le ſent aſſez. Dieu nous préſerve de reſſembler à ces hypocrites pervers qui ſaiſiſſent tous les prétextes d'accuſer tous les grands-hommes d'irréligion, comme on les accuſait autrefois de magie! Nous croirions non-ſeulement agir contre la probité, mais inſulter cruellement la religion chrétienne, ſi nous étions aſſez abandonnés pour vouloir perſuader au public que les plus ſavans hommes & les plus grands génies de la terre ne ſont pas de vrais chrétiens. Plus nous reſpectons l'égliſe à laquelle nous ſommes ſoumis, plus nous penſons que cette égliſe tolère les opinions de ces ſavans vertueux avec la charité qui fait ſon caractère.

Des Juifs après Moïſe, juſqu'à Saül.

Je ne recherche point pourquoi *Joſuah* ou *Joſué* capitaine des Juifs, faiſant paſſer ſa horde de l'orient du Jourdain à l'occident vers Jérico, a beſoin que Dieu ſuſpende le cours de ce fleuve, qui n'a pas en cet endroit quarante pieds de largeur, ſur lequel il était ſi aiſé de jetter un pont de planches, & qu'il était plus aiſé encore de paſſer à gué. Il y avait pluſieurs gués à cette rivière, témoin celui auquel les Iſraëlites égorgèrent les quarante-deux mille Iſraëlites qui ne pouvaient prononcer *Shiboleth.*

Je ne demande point pourquoi Jérico tombe au ſon des trompettes; ce ſont de nouveaux prodiges que Dieu daigne faire en faveur du peuple dont il s'eſt déclaré le roi; cela n'eſt

pas du ressort de l'histoire. Je n'examine point de quel droit *Josué* venait détruire des villages qui n'avaient jamais entendu parler de lui. Les Juifs disaient, Nous descendons d'*Abraham*; *Abraham* voyagea chez vous il y a quatre cent quarante années, donc votre pays nous appartient; & nous devons égorger vos mères, vos femmes & vos enfans.

Fabricius & *Holstenius* se sont fait l'objection suivante. Que dirait-on si un Norvégien venait en Allemagne avec quelques centaines de ses compatriotes, & disait aux Allemans, Il y a quatre cent ans qu'un homme de notre pays fils d'un potier voyagea près de Vienne, ainsi l'Autriche nous appartient, & nous venons tout massacrer au nom du Seigneur? Les mêmes auteurs considèrent que le tems de *Josué* n'est pas le nôtre, que ce n'est pas à nous à porter un œil profâne dans les choses divines; & surtout que Dieu avait le droit de punir les péchés des Cananéens par les mains des Juifs.

Il est dit qu'à peine Jérico est sans défense, que les Juifs immolent à leur Dieu tous les habitans, vieillards, femmes, filles, enfans à la mammelle, & tous les animaux, excepté une femme prostituée, qui avait gardé chez elle les espions Juifs; espions d'ailleurs inutiles, puisque les murs devaient tomber au son des trompettes. Pourquoi tuer aussi tous les animaux qui pouvaient servir?

A l'égard de cette femme que la vulgate appelle *meretrix*, apparemment elle mena depuis une vie plus honnête, puis qu'elle fut une ayeule de *David*, & même du Sauveur du monde. Tous ces événemens sont des figures, des prophéties qui annoncent de loin la loi de grace. Ce sont encor une fois des mystères auxquels nous ne touchons pas.

Le livre de *Josué* rapporte que ce chef s'étant rendu maître d'une partie du pays de Canaan, fit pendre ses rois au nombre de trente & un, c'est-à-dire, trente & un chefs de bourgades, qui avaient osé défendre leurs foyers, leurs femmes & leurs enfans. Il faut se prosterner ici devant la Providence, qui châtiait les péchés de ces rois par le glaive de *Josué*.

Il n'est pas bien étonnant que les peuples voisins se réunissent contre les Juifs, qui ne pouvaient passer que pour des brigands exécrables dans l'esprit des peuples aveuglés, & non

pour les inſtrumens ſacrés de la vengeance divine & du futur ſalut du genre humain. Ils furent réduits en eſclavage par *Cuſan* roi de Méſopotamie. Il y a loin, il eſt vrai, de la Méſopotamie à Jérico; il falait donc que *Cuſan* eût conquis la Syrie & une partie de la Paleſtine. Quoi qu'il en ſoit, ils ſont eſclaves huit années, & reſtent enſuite ſoixante & deux ans ſans remuer. Ces ſoixante & deux ans ſont une eſpèce d'aſſerviſſement, puiſqu'il leur était ordonné par la loi de prendre tout le pays depuis la Méditerranée juſqu'à l'Euphrate, que tout ce vaſte pays *m*) leur était promis, & qu'aſſurément ils auraient été tentés de s'en emparer, s'ils avaient été libres. Ils ſont eſclaves dix-huit années ſous *Eglon* roi des Moabites, aſſaſſiné par *Aod*; ils ſont enſuite pendant vingt années eſclaves d'un peuple Cananéen qu'ils ne nomment pas, juſqu'au tems où la prophêteſſe guerrière *Débora* les délivre. Ils ſont encore eſclaves pendant ſept ans juſqu'à *Gédéon.*

Ils ſont eſclaves dix-huit ans des Phéniciens, qu'ils appellent Philiſtins, juſqu'à *Jephté*. Ils ſont encor eſclaves des Phéniciens quarante années juſqu'à *Saül.* Ce qui peut confondre notre jugement, c'eſt qu'ils étaient eſclaves du tems même de *Samſon*, pendant qu'il ſuffiſait à *Samſon* d'une ſimple mâchoire d'âne pour tuer mille Philiſtins, & que Dieu opérait par les mains de *Samſon* les plus étonnans prodiges.

Arrêtons nous ici un moment pour obſerver combien de Juifs furent exterminés par leurs propres frères, ou par l'ordre de Dieu même, depuis qu'ils errèrent dans les déſerts juſqu'au tems où ils eurent un roi élu par le ſort.

Les lévites après l'adoration du veau d'or jetté en fonte par le frère de *Moïſe*, égorgent -	23000. Juifs.
Conſumés par le feu pour la révolte de *Coré.* -	250.
Egorgés pour la même révolte. - - -	14700.
Egorgés pour avoir commerce avec des filles Madianites. - - - - - -	24000.
Egorgés au gué du Jourdain, pour n'avoir pas pû prononcer *Shiboleth.* - - -	42000.
	103950.

m) Genèſe ch. 15. v. 18. Deuter. ch. 1. v. 7.

	103950.
Tués par les Benjamites qu'on attaquait.	40000.
Benjamites tués par les autres tribus. -	45000.
Lorsque l'arche fut prise par les Philistins, & que Dieu pour les punir les ayant affligés d'hémorrhoïdes ils ramenèrent l'arche à Bethsamès, & qu'ils offrirent au Seigneur cinq anus d'or & cinq rats d'or, les Bethsamites frappés de mort pour avoir regardé l'arche, au nombre de - - - - - -	50070.
Somme totale	239020.

Voilà deux cent trente-neuf mille vingt Juifs exterminés par l'ordre de Dieu même, ou par leurs guerres civiles, sans compter ceux qui périrent dans le désert, & ceux qui moururent dans les batailles contre les Cananéens &c.

Si on jugeait des Juifs comme des autres nations, on ne pourrait concevoir comment les enfans de *Jacob* auraient pû produire une race assez nombreuse pour supporter une telle perte. Mais Dieu qui les conduisait, Dieu qui les éprouvait & les punissait, rendit cette nation si différente en tout des autres hommes, qu'il faut la regarder avec d'autres yeux que ceux dont on examine le reste de la terre, & ne point juger de ces événemens comme on juge des événemens ordinaires.

Des Juifs depuis Saül.

Les Juifs ne paraissent pas jouïr d'un sort plus heureux sous leurs rois que sous leurs juges.

Leur premier roi *Saül* est obligé de se donner la mort. *Isboseth* & *Miphiboseth* ses fils sont assassinés.

David livre aux Gabaonites sept petits-fils de *Saül* pour être mis en croix. Il ordonne à *Salomon* son fils de faire mourir *Adonias* son autre fils, & son général *Joab*. Le roi *Asa* fait tuer une partie du peuple dans Jérusalem. *Baasa* assassine *Na-*

dab fils de *Jéroboam* & tous ses parens. *Jéhu* assassine *Joram* & *Ochosias*, soixante & dix fils d'*Achab*, quarante-deux frères d'*Ochosias*, & tous leurs amis. *Athalie* assassine tous ses petits-fils, excepté *Joas*; elle est assassinée par le grand prêtre *Joiadad*. *Joas* est assassiné par ses domestiques; *Amasias* est tué; *Zacharias* est assassiné par *Sellum*, qui est assassiné par *Manahem*, lequel *Manahem* fait fendre le ventre à toutes les femmes grosses dans Tapsa. *Phaceïa*, fils de *Manahem*, est assassiné par *Phacée* fils de *Roméli*, qui est assassiné par *Osée* fils d'*Ela*. *Manassé* fait tuer un grand nombre de Juifs, & les Juifs assassinent *Ammon* fils de *Manassé*, &c.

Au milieu de ces massacres dix tribus enlevées par *Salmanasar* roi des Babiloniens, sont esclaves & dispersées pour jamais, excepté quelques manœuvres qu'on garde pour cultiver la terre.

Il reste encore deux tribus, qui bientôt sont esclaves à leur tour pendant soixante & dix ans: au bout de ces soixante & dix ans, les deux tribus obtiennent de leurs vainqueurs & de leurs maîtres, la permission de retourner à Jérusalem. Ces deux tribus, ainsi que le peu de Juifs qui peuvent être restés à Samarie avec les nouveaux habitans étrangers, sont toûjours sujettes des rois de Perse.

Quand *Alexandre* s'empare de la Perse, la Judée est comprise dans ses conquêtes. Après *Alexandre* les Juifs demeurèrent soumis tantôt aux *Séleucides* ses successeurs en Syrie, tantôt aux *Ptolomées* ses successeurs en Egypte; toûjours assujettis, & ne se soutenant que par le métier de courtiers qu'ils faisaient dans l'Asie. Ils obtinrent quelques faveurs du roi d'Egypte *Ptolomée Epiphane*. Un Juif, nommé *Joseph*, devint fermier général des impôts sur la basse Syrie & la Judée qui appartenaient à ce *Ptolomée*. C'est là l'état le plus heureux des Juifs; car c'est alors qu'ils bâtirent la troisiéme partie de leur ville, appellée depuis l'enceinte des *Maccabées*, parce que les *Maccabées* l'achevèrent.

Du joug du roi *Ptolomée* ils repassent à celui du roi de Syrie *Antiochus le Dieu*. Comme ils s'étaient enrichis dans les fermes, ils devinrent audacieux, & se révoltèrent contre leur maître *Antiochus*. C'est le tems des *Maccabées*, dont les Juifs

d'Alexandrie ont célébré le courage & les grandes actions ; mais les *Maccabées* ne purent empêcher que le général d'*Antiochus Eupator* fils d'*Antiochus Epiphane*, ne fît raser les murailles du temple, en laissant subsister seulement le sanctuaire, & qu'on ne fît trancher la tête au grand prêtre *Onias*, regardé comme l'auteur de la révolte.

Jamais les Juifs ne furent plus inviolablement attachés à leur loi que sous les rois de Syrie ; ils n'adorèrent plus de divinités étrangères ; ce fut alors que leur religion fut irrévocablement fixée ; & cependant ils furent plus malheureux que jamais, comptant toûjours sur leur délivrance, sur les promesses de leurs prophêtes, sur le secours de leur Dieu, mais abandonnés par la Providence, dont les decrets ne sont pas connus des hommes.

Ils respirèrent quelque tems par les guerres intestines des rois de Syrie. Mais bientôt les Juifs eux-mêmes s'armèrent les uns contre les autres. Comme ils n'avaient point de rois, & que la dignité de grand sacrificateur était la première, c'était pour l'obtenir qu'il s'élevait de violens partis : on n'était grand prêtre que les armes à la main, & on n'arrivait au sanctuaire que sur les cadavres de ses rivaux.

Hircan, de la race des *Maccabées*, devenu grand prêtre, mais toûjours sujet des Syriens, fit ouvrir le sépulcre de *David*, dans lequel l'exagérateur *Joseph* prétend qu'on trouva trois mille talens. C'était quand on rebâtissait le temple sous *Néhémie* qu'il eût falu chercher ce prétendu trésor. Cet *Hircan* obtint d'*Antiochus Sidétès* le droit de battre monnoie. Mais comme il n'y eut jamais de monnoie juive, il y a grande apparence que le trésor du tombeau de *David* n'avait pas été considérable.

Il est à remarquer que ce grand prêtre *Hircan* était saducéen, & qu'il ne croyait ni à l'immortalité de l'ame, ni aux anges ; sujet nouveau de querelle qui commençait à diviser les saducéens & les pharisiens. Ceux-ci conspirèrent contre *Hircan*, & voulurent le condamner à la prison & au fouët. Il se vengea d'eux, & gouverna despotiquement.

Son fils *Aristobule* osa se faire roi pendant les troubles de Syrie & d'Egypte. Ce fut un tyran plus cruel que tous ceux

qui avaient opprimé le peuple Juif. *Ariſtobule*, exact à la vérité à prier dans le temple, & ne mangeant jamais de porc, fit mourir de faim ſa mère, & fit égorger *Antigone* ſon frère. Il eut pour ſucceſſeur un nommé *Jean*, ou *Jeanné*, auſſi méchant que lui.

Ce *Jeanné*, ſouillé de crimes, laiſſa deux fils qui ſe firent la guerre. Ces deux fils étaient *Ariſtobule* & *Hircan*. *Ariſtobule* chaſſa ſon frère & ſe fit roi. Les Romains alors ſubjuguaient l'Aſie. *Pompée* en paſſant vint mettre les Juifs à la raiſon, prit le temple, fit pendre les ſéditieux aux portes, & chargea de fers le prétendu roi *Ariſtobule*.

Cet *Ariſtobule* avait un fils qui oſait ſe nommer *Alexandre*. Il remua, il leva quelques troupes, & finit par être pendu par ordre de *Pompée*.

Enfin, *Marc-Antoine* donna pour roi aux Juifs un Arabe Iduméen, du pays de ces Amalécites tant maudits par les Juifs. C'eſt ce même *Hérode* que *St. Matthieu* dit avoir fait égorger tous les petits enfans des environs de Bethléem, ſur ce qu'il apprit qu'il était né un roi des Juifs dans ce village, & que trois mages conduits par une étoile étaient venus lui offrir des préſens.

Ainſi les Juifs furent preſque toûjours ſubjugués ou eſclaves. On ſait comme ils ſe révoltèrent contre les Romains, & comme *Titus* les fit tous vendre au marché, au prix de l'animal dont ils ne voulaient pas manger.

Ils eſſuyèrent un ſort encor plus funeſte ſous les empereurs *Trajan* & *Adrien*, & ils le méritèrent. Il y eut du tems de *Trajan* un tremblement de terre qui engloutit les plus belles villes de la Syrie. Les Juifs crurent que c'était le ſignal de la colère de Dieu contre les Romains ; ils ſe raſſemblèrent, ils s'armèrent en Afrique & en Chipre : une telle fureur les anima, qu'ils dévorèrent les membres des Romains égorgés par eux. Mais bientôt tous les coupables moururent dans les ſupplices. Ce qui reſtait fut animé de la même rage ſous *Adrien*, quand *Barcochebas* ſe diſant leur meſſie ſe mit à leur tête. Ce fanatiſme fut étouffé dans des torrens de ſang.

Il eſt étonnant qu'il reſte encor des Juifs. Le fameux *Benjamin de Tudel*, rabin très ſavant qui voyagea dans l'Europe & dans l'Aſie au douziéme ſiécle, en comptait environ trois cent quatre-vingt mille, tant Juifs que Samaritains : car il ne faut

pas faire mention d'un prétendu royaume de Théma vers le Thibet, où ce *Benjamin*, trompé ou trompeur sur cet article, prétend qu'il y avait trois cent mille Juifs des dix anciennes tribus, rassemblés sous un souverain. Jamais les Juifs n'eurent aucun pays en propre depuis *Vespasien*, excepté quelques bourgades dans les déserts de l'Arabie heureuse vers la mer rouge. *Mahomet* fut d'abord obligé de les ménager. Mais à la fin il détruisit la petite domination qu'ils avaient établie au nord de la Mecque. C'est depuis *Mahomet* qu'ils ont cessé réellement de composer un corps de peuple.

En suivant simplement le fil historique de la petite nation juive, on voit qu'elle ne pouvait avoir une autre fin. Elle se vante elle-même d'être sortie d'Egypte comme une horde de voleurs, emportant tout ce qu'elle avait emprunté des Egyptiens; elle fait gloire de n'avoir jamais épargné ni la vieillesse, ni le sexe, ni l'enfance, dans les villages & dans les bourgs dont elle a pû s'emparer. Elle ose étaler une haine irréconciliable contre toutes les autres nations; elle se révolte contre tous ses maîtres; toûjours superstitieuse, toûjours avide du bien d'autrui, toûjours barbare, rampante dans le malheur, & insolente dans la prospérité. Voilà ce que furent les Juifs aux yeux des Grecs & des Romains qui purent lire leurs livres: mais aux yeux des chrétiens éclairés par la foi, ils ont été nos précurseurs, ils nous ont préparé la voie. Ils ont été les hérauts de la Providence.

Les deux autres nations qui sont errantes comme la juive dans l'orient, & qui comme elle ne s'allient avec aucun autre peuple, sont les Banians & les Parsis nommés Guèbres. Ces Banians adonnés au commerce ainsi que les Juifs, sont les descendans des premiers habitans paisibles de l'Inde; ils n'ont jamais mêlé leur sang à un sang étranger, non plus que les bracmanes. Les Parsis sont ces mêmes Perses, autrefois dominateurs de l'orient, & souverains des Juifs. Ils sont dispersés depuis *Omar*, & labourent en paix une partie de la terre où ils régnèrent, fidèles à cette antique religion des mages, adorant un seul Dieu, & conservant le feu sacré qu'ils regardent comme l'ouvrage & l'emblême de la Divinité.

Je ne compte point ces restes d'Egyptiens adorateurs secrets d'*Isis*

d'*Isis*, qui ne subsistent plus aujourd'hui que dans quelques troupes vagabondes, bientôt pour jamais anéanties.

Des prophêtes Juifs.

Nous nous garderons bien de confondre les *Nabim*, les *Roheim* des Hébreux avec les imposteurs des autres nations. On sait que Dieu ne se communiquait qu'aux Juifs, excepté dans quelques cas particuliers, comme, par exemple, quand il inspira *Balaam* prophête de Mésopotamie, & qu'il lui fit prononcer le contraire de ce qu'on voulait lui faire dire. Ce *Balaam* était le prophête d'un autre Dieu, & cependant il n'est point dit qu'il fût un faux prophête. *n*) Nous avons déja remarqué que les prêtres d'Egypte étaient prophêtes & voyans. Quel sens attachait-on à ce mot ? celui d'inspiré. Tantôt l'inspiré devinait le passé, tantôt l'avenir; souvent il se contentait de parler dans un stile figuré. C'est pourquoi, lorsque *St. Paul* cite ce vers d'un poëte Grec, Aratus, *Tout vit dans Dieu, tout se meut, tout respire en Dieu*, il donne à ce poëte le nom de prophête. *o*)

Le titre, la qualité de prophête était-elle une dignité chez les Hébreux, un ministère particulier attaché par la loi à certaines personnes choisies, comme la dignité de pythie à Delphes ? Non; les prophêtes étaient seulement ceux qui se sentaient inspirés, ou qui avaient des visions. Il arrivait de là que souvent il s'élevait de faux prophêtes sans mission, qui croyaient avoir l'esprit de Dieu, & qui souvent causèrent de grands malheurs, comme les prophêtes des Cévennes au commencement de ce siécle.

Il était très difficile de distinguer le faux prophête du véritable. C'est pourquoi *Manassé* roi de Juda fit périr *Isaïe* par le supplice de la scie. Le roi *Sédécias* ne pouvait décider entre *Jérémie* & *Ananie* qui prédisaient des choses contraires; & il fit mettre *Jérémie* en prison. *Ezéchiel* fut tué par des Juifs com-

n) Nombres ch. 22.

o) Actes des apôtres ch. 17.

pagnons de son esclavage. *Michée* ayant prophétisé des malheurs aux rois *Achab* & *Josaphat*, un autre prophête *Thsedékia* fils de *Canaa p*) lui donna un souflet, en lui disant, L'esprit de l'Eternel a passé par ma main pour aller sur ta joue. *Osée* chap. 9. déclare que les prophêtes sont des fous, *stultum prophetam*, *insanum virum spiritualem.* Les prophêtes se traitaient les uns les autres de visionnaires & de menteurs. Il n'y avait donc d'autre moyen de discerner le vrai du faux que d'attendre l'accomplissement des prédictions.

Elisée étant allé à Damas en Syrie, le roi qui était malade lui envoya quarante chameaux chargés de présens, pour savoir s'il guérirait; *Elisée* répondit, *que le roi pourrait guérir, mais qu'il mourrait.* Le roi mourut en effet. Si *Elisée* n'avait pas été un prophête du vrai Dieu, on aurait pû le soupçonner de se ménager une évasion à tout événement; car si le roi n'était pas mort, *Elisée* avait prédit sa guérison en disant qu'il pouvait guérir, & qu'il n'avait pas spécifié le tems de sa mort. Mais ayant confirmé sa mission par des miracles éclatans, on ne pouvait douter de sa véracité.

Nous ne rechercherons pas ici avec les commentateurs, ce que c'était que l'esprit double qu'*Elisée* reçut d'*Elie*, ni ce que signifie le manteau que lui donna *Elie* en montant au ciel dans un char de feu trainé par des chevaux enflammés, comme les Grecs figurèrent en poësie le char d'*Apollon.* Nous n'approfondirons point quel est le type, quel est le sens mystique de ces quarante-deux petits enfans, qui en voyant *Elisée* dans le chemin escarpé qui conduit à Bethel, lui dirent en riant, *monte, chauve, monte;* & de la vengeance qu'en tira le prophête, en faisant venir sur le champ deux ours qui dévorèrent ces innocentes créatures. Les faits sont connus; & le sens peut en être caché.

Il faut observer ici une coutume de l'orient, que les Juifs poussèrent à un point qui nous étonne. Cet usage était non-seulement de parler en allégories, mais d'exprimer par des actions singulières les choses qu'on voulait signifier. Rien n'était plus naturel alors que cet usage; car les hommes n'ayant

p) Paralipomènes chap. 18.

écrit longtems leurs penſées qu'en hiéroglyphes, ils devaient prendre l'habitude de parler comme ils écrivaient.

Ainſi les Schytes (ſi on en croit *Hérodote*) envoyèrent à *Darah*, que nous appellons *Darius*, un oiſeau, une ſouris, une grenouille & cinq flèches; cela voulait dire que ſi *Darius* ne s'enfuyait auſſi vite qu'un oiſeau, ou s'il ne ſe cachait comme une ſouris & comme une grenouille, il périrait par leurs flèches. Le conte peut n'être pas vrai, mais il eſt toûjours un témoignage des emblêmes en uſage dans ces tems reculés.

Les rois s'écrivaient en énigmes; on en a des exemples dans *Hiram*, dans *Salomon*, dans la reine de *Saba*. *Tarquin le ſuperbe* conſulté dans ſon jardin par ſon fils ſur la manière dont il faut ſe conduire avec les Gabiens, ne répond qu'en abattant les pavots qui s'élevaient au-deſſus des autres fleurs. Il faiſait aſſez entendre qu'il falait exterminer les grands, & épargner le peuple.

C'eſt à ces hiéroglyphes que nous devons les fables, qui furent les premiers écrits des hommes. La fable eſt bien plus ancienne que l'hiſtoire ſimple.

Il faut être un peu familiariſé avec l'antiquité pour n'être point effarouché des actions & des diſcours énigmatiques des prophêtes Juifs.

Iſaie veut faire entendre au roi *Achas* qu'il ſera délivré dans quelques années du roi de Syrie, & du melk ou roitelet de Samarie unis contre lui; il lui dit: *Avant qu'un enfant ſoit en âge de diſcerner le mal & le bien, vous ſerez délivré de ces deux rois. Le Seigneur prendra un raſoir de louage pour raſer la tête, le poil du pénil* (qui eſt figuré par les pieds) *& la barbe &c.* Alors le prophête prend deux témoins, *Zacharie* & *Urie*; il couche avec la prophêteſſe; elle met au monde un enfant; le Seigneur lui donne le nom de Maher-Salal-has-bas, *Partagez vite les dépouilles;* & ce nom ſignifie qu'on partagera les dépouilles des ennemis.

Je n'entre point dans le ſens allégorique & infiniment reſpectable qu'on donne à cette prophétie; je me borne à l'examen de ces uſages étonnans aujourd'hui pour nous.

Le même *Iſaie* marche tout nud dans Jéruſalem, pour marquer que les Egyptiens ſeront entiérement dépouillés par le roi de Babilone.

Quoi ! dira-t-on, eſt-il poſſible qu'un homme marche tout nud dans Jéruſalem ſans être repris de juſtice ? Oui, ſans doute : *Diogène* ne fut pas le ſeul dans l'antiquité qui eut cette hardieſſe ; *Strabon*, dans ſon 15ᵉ. livre, dit qu'il y avait dans les Indes une ſecte de bracmanes qui auraient été honteux de porter des vêtemens. Aujourd'hui encor on voit des pénitens dans l'Inde qui marchent nuds & chargés de chaines, avec un anneau de fer attaché à la verge, pour expier les péchés du peuple. Il y en a dans l'Afrique & dans la Turquie. Ces mœurs ne ſont pas nos mœurs, & je ne crois pas que du tems d'*Iſaïe* il y eût un ſeul uſage qui reſſemblât aux nôtres.

Jérémie n'avait que quatorze ans quand il reçut l'Eſprit. Dieu étendit ſa main & lui toucha la bouche, parce qu'il avait quelque difficulté de parler. Il voit d'abord une chaudière bouillante tournée au nord ; cette chaudière repréſente les peuples qui viendront du ſeptentrion ; & l'eau bouillante figure les malheurs de Jéruſalem.

Il achète une ceinture de lin, la met ſur ſes reins, & va la cacher par l'ordre de Dieu dans un trou auprès de l'Euphrate. Il retourne enſuite la prendre & la trouve pourrie. Il nous explique lui-même cette parabole en diſant que l'orgueil de Jéruſalem pourrira.

Il ſe met des cordes au cou, il ſe charge de chaines, il met un joug ſur ſes épaules ; il envoye ces cordes, ces chaines, & ce joug aux rois voiſins, pour les avertir de ſe ſoumettre au roi de Babilone *Nabucodonoſor*, en faveur duquel il prophétiſe.

Ezéchiel peut ſurprendre davantage ; il prédit aux Juifs que les pères mangeront leurs enfans, & que les enfans mangeront leurs pères. Mais avant d'en venir à cette prédiction, il voit quatre animaux étincelans de lumière, & quatre rouës couvertes d'yeux ; il mange un volume de parchemin ; on le lie avec des chaines. Il trace un plan de Jéruſalem ſur une brique ; il met à terre une poële de fer ; il couche trois cent quatre-vingt dix jours ſur le côté gauche, & quarante jours ſur le côté droit. Il doit manger du pain de froment, d'orge, de fèves, de lentilles, de millet, & le couvrir d'excrémens humains. *C'eſt ainſi*, dit-il, *que les enfans d'Iſraël mangeront*

leur pain ſouillé parmi les nations chez leſquelles ils ſeront chaſſés. Mais après avoir mangé de ce pain de douleur, Dieu lui permet de ne le couvrir que des excrémens de bœufs.

Il coupe ſes cheveux & les diviſe en trois parts ; il en met une partie au feu, coupe la ſeconde avec une épée autour de la ville, & jette au vent la troiſiéme.

Le même *Ezéchiel* a des allégories encor plus ſurprenantes.

Il introduit le Seigneur qui parle ainſi ; q) *Quand tu nâquis, on ne t'avait point coupé le nombril, tu n'étais ni lavée ni ſalée.... tu es devenue grande, ta gorge s'eſt formée, ton poil a paru.... J'ai paſſé, j'ai connu que c'était le tems des amans. Je t'ai couverte, & je me ſuis étendu ſur ton ignominie.... Je t'ai donné des chauſſures & des robes de coton, des braſſelets, un collier, des pendans d'oreille.... Mais pleine de confiance en ta beauté tu t'es livrée à la fornication.... & tu as bâti un mauvais lieu ; tu t'es proſtituée dans les carrefours ; tu as ouvert tes jambes à tous les paſſans.... tu as recherché les plus robuſtes.... On donne de l'argent aux courtiſanes, & tu en as donné à tes amans &c.*

r) Oolla *a forniqué ſur moi ; elle a aimé avec fureur ſes amans, princes, magiſtrats, cavaliers.... Sa ſœur* Ooliba *s'eſt proſtituée avec plus d'emportement. Sa luxure a recherché ceux qui avaient le.... d'une âne, & qui..... comme des chevaux.*

Ces expreſſions nous ſemblent bien indécentes & bien groſſières ; elles ne l'étaient point chez les Juifs, elles ſignifiaient les apoſtaſies de Jéruſalem & de Samarie. Ces apoſtaſies étaient repréſentées très ſouvent comme une fornication, comme un adultère. Il ne faut pas, encor une fois, juger des mœurs, des uſages, des façons de parler anciennes, par les nôtres ; elles ne ſe reſſemblent pas plus que la langue françaiſe ne reſſemble au caldéen & à l'arabe.

Le Seigneur ordonne d'abord au prophête *Oſée* (chap. 1.) de prendre pour ſa femme une proſtituée, & il obéit. Cette proſtituée lui donne un fils. Dieu appelle ce fils *Jeſraël* : c'eſt un type de la maiſon de *Jéhu*, qui périra, parce que *Jéhu* avait tué *Joram* dans *Jeſraël.* Enſuite le Seigneur ordonne à

q) *Ezéch.* ch. 16. r) *Ezéch.* ch. 23.

Osée d'épouser une femme adultère qui soit aimée d'un autre, comme le Seigneur aime les enfans d'*Israël*, qui regardent les Dieux étrangers & qui aiment le marc de raisin. (chap. 3.) Le Seigneur dans la prophétie d'*Amos* menace les vaches de Samarie (chap. 4.) de les mettre dans la chaudière. Enfin tout est l'opposé de nos mœurs & de notre tour d'esprit ; & si on examine les usages de toutes les nations orientales, nous les trouverons également opposés à nos coutumes, non-seulement dans les tems reculés, mais aujourd'hui même lorsque nous les connaissons mieux.

Des prières des Juifs.

Il nous reste peu de prières des anciens peuples. Nous n'avons que deux ou trois formules des mystères, & l'ancienne prière à *Isis* rapportée dans *Apulée*. Les Juifs ont conservé les leurs.

Si l'on peut conjecturer le caractère d'une nation par les prières qu'elle fait à Dieu, on s'appercevra aisément que les Juifs étaient un peuple charnel & sanguinaire. Ils paraissent dans leurs psaumes souhaiter la mort du pécheur plutôt que sa conversion ; & ils demandent au Seigneur dans le stile oriental tous les biens terrestres.

Ps. 88. *Tu arroseras les montagnes, la terre sera rassasiée de fruits.*

Ps. 103. *Tu produis le foin pour les bêtes, & l'herbe pour l'homme. Tu fais sortir le pain de la terre, & le vin qui rejouit le cœur ; tu donnes l'huile qui répand la joie sur le visage.*

Ps. 107. *Juda est une marmite remplie de viandes ; la montagne du Seigneur est une montagne coagulée, une montagne grasse. Pourquoi regardez-vous les montagnes coagulées ?*

Mais il faut avouer que les Juifs maudissent leurs ennemis dans un stile non moins figuré.

Ps. 2. *Demande-moi, & je te donnerai en héritage toutes les nations ; tu les régiras avec une verge de fer.*

Ps. 27. *Mon Dieu, traitez mes ennemis selon leurs œuvres, selon leurs desseins méchans, punissez-les comme ils le méritent.*

Ps. 30. *Que mes ennemis impies rougissent, qu'ils soient conduits dans le sépulcre.*

Seigneur, prenez vos armes & votre bouclier, tirez votre épée, fermez tous les passages ; que mes ennemis soient couverts de confusion, qu'ils soient comme la poussière emportée par le vent, qu'ils tombent dans le piége. Pf. 34.

Que la mort les surprenne, qu'ils descendent tous vivans dans la fosse. Pf. 54.

Dieu brisera leurs dents dans leur bouche ; il mettra en poudre les mâchoires de ces lions. Pf. 57.

Ils souffriront la faim comme des chiens, ils se disperseront pour chercher à manger, & ne seront point rassasiés. Pf. 58.

Je m'avancerai vers l'Idumée, & je la foulerai aux pieds. Pf. 59.

Réprimez ces bêtes sauvages, c'est une assemblée de peuples semblables à des taureaux & à des vaches..... Vos pieds seront baignés dans le sang de vos ennemis, & la langue de vos chiens en sera abreuvée. Pf. 67.

Faites fondre sur eux tous les traits de votre colère, qu'ils soient exposés à votre fureur, que leur demeure & leurs tentes soient désertes. Pf. 68.

Répandez abondamment votre colère sur les peuples à qui vous êtes inconnu. Pf. 78.

Mon Dieu, traitez-les comme les Madianites, rendez-les comme une roue qui tourne toûjours, comme la paille que le vent emporte, comme une forêt brulée par le feu. Pf. 82.

Asservissez le pécheur ; que le malin soit toûjours à son côté droit. Pf. 108.

Qu'il soit toûjours condamné quand il plaidera.

Que sa prière lui soit imputée à péché ; que ses enfans soient orphelins, & sa femme veuve ; que ses enfans soient des mendians vagabonds ; que l'usurier enlève tout son bien.

Le Seigneur juste coupera leur têtes : que tous les ennemis de Sion soient comme l'herbe sèche des toits. Pf. 128.

Heureux celui qui éventrera tes petits enfans encore à la mammelle, & qui les écrasera contre la pierre. &c. Pf. 136.

On voit que si Dieu avait exaucé toutes les prières de son peuple, il ne serait resté que des Juifs sur la terre ; car ils détestaient toutes les nations, ils en étaient detestés ; & en demandant sans cesse que Dieu exterminât tous ceux qu'il haïssaient, ils semblaient demander la ruine de la terre entière. Mais

il faut toûjours se souvenir que non-seulement les Juifs étaient le peuple chéri de Dieu, mais l'instrument de ses vengeances. C'était par lui qu'il punissait les péchés des autres nations, comme il punissait son peuple par elles. Il n'est plus permis aujourd'hui de faire les mêmes prières, & de lui demander qu'on éventre les mères & les enfans encor à la mammelle, & qu'on les écrase contre la pierre. Dieu étant reconnu pour le père commun de tous les hommes, aucun peuple ne fait ces imprécations contte ses voisins. Nous avons été aussi cruels quelquefois que les Juifs; mais en chantant leurs psaumes, nous n'en détournons pas le sens contre les peuples qui nous font la guerre. C'est un des grands avantages que la loi de grace a sur la loi de rigueur. Et plût-à-Dieu que sous une loi sainte & avec des prières divines, nous n'eussions pas répandu le sang de nos frères, & ravagé la terre au nom d'un Dieu de miséricorde!

De Joseph, historien des Juifs.

On ne doit pas s'étonner que l'histoire de *Flavien Joseph* trouvât des contradicteurs quand elle parut à Rome. Il est vrai qu'il n'y en avait que très peu d'exemplaires; il falait au moins trois mois à un copiste habile pour la transcrire. Les livres étaient très chers & très rares: peu de Romains daignaient lire les annales d'une chétive nation d'esclaves, pour qui les grands & les petits avaient un mépris égal. Cependant il parait par la réponse de *Joseph* à *Appion*, qu'il trouva un petit nombre de lecteurs, & l'on voit aussi que ce petit nombre le traita de menteur & de visionnaire.

Il faut se mettre à la place des Romains du tems de *Titus*, pour concevoir avec quel mépris mêlé d'horreur les vainqueurs de la terre connue & les législateurs des nations devaient regarder l'histoire du peuple Juif. Ces Romains ne pouvaient guères savoir que *Joseph* avait tiré la plûpart des faits des livres sacrés dictés par le St. Esprit. Ils ne pouvaient pas être instruits que *Joseph* avait ajouté beaucoup de choses à la Bible, & en avait passé beaucoup sous silence. Ils ignoraient qu'il avait

avait pris le fonds de quelques hiſtoriettes dans le troiſiéme livre d'*Eſdras*, & que ce livre d'*Eſdras* eſt un de ceux qu'on nomme apocryphes.

Que devait penſer un ſénateur Romain en liſant ces contes orientaux ? *Joſeph* rapporte (liv. 10. ch. 12.) que *Darius* fils d'*Aſtiage* avait fait le prophête *Daniel* gouverneur de trois cent ſoixante villes, lorſqu'il défendit ſous peine de la vie de prier aucun Dieu pendant un mois. Certainement l'écriture ne dit point que *Daniel* gouvernait trois cent ſoixante villes.

Joſeph ſemble ſuppoſer enſuite que toute la Perſe ſe fit Juive.

Le même *Joſeph* donne au ſecond temple des Juifs, rebâti par *Zorobabel*, une ſingulière origine.

Zorobabel, dit-il, *était l'intime ami du roi Darius.* Un eſclave Juif intime ami du roi des rois ! c'eſt à-peu-près comme ſi un de nos hiſtoriens nous diſait qu'un fanatique des Cévennes délivré des galères, était l'intime ami de *Louis XIV*.

Quoi qu'il en ſoit, ſelon *Flavien Joſeph*, *Darius* qui était un prince de beaucoup d'eſprit, propoſa à toute ſa cour une queſtion digne du mercure galant, ſavoir, qui avait le plus de force, ou du vin, ou des rois, ou des femmes ? Celui qui répondrait le mieux devait pour récompenſe avoir une tiare de lin, une robe de pourpre, un colier d'or, boire dans une coupe d'or, coucher dans un lit d'or, ſe promener dans un chariot d'or, trainé par des chevaux enharnachés d'or, & avoir des patentes de couſin du roi.

Darius s'aſſit ſur ſon trône d'or pour écouter les réponſes de ſon académie de beaux eſprits. L'un diſſerta en faveur du vin, l'autre fut pour les rois. *Zorobabel* prit le parti des femmes. Il n'y a rien de ſi puiſſant qu'elles, car j'ai vû, dit-il, *Apamée* la maîtreſſe du roi mon ſeigneur, donner de petits ſouflets ſur les jouës de ſa ſacrée majeſté, & lui ôter ſon turban pour s'en coëffer.

Darius trouva la réponſe de *Zorobabel* ſi comique, que ſur le champ il fit rebâtir le temple de Jéruſalem.

Ce conte reſſemble aſſez à celui qu'un de nos plus ingénieux académiciens a fait de *Soliman* & d'un nez retrouſſé, lequel a ſervi de canevas à un fort joli opéra bouffon. Mais

nous sommes contraints d'avouer que l'auteur du nez retroussé n'a eu ni lit d'or, ni carrosse d'or, & que le roi de France ne l'a point appellé mon cousin; nous ne sommes plus au tems des *Darius*.

Ces rêveries dont *Joseph* surchargeait les livres saints, firent tort sans doute chez les payens aux vérités que la Bible contient. Les Romains ne pouvaient distinguer ce qui avait été puisé dans une source impure, de ce que *Joseph* avait tiré d'une source sacrée. Cette Bible, sacrée pour nous, était ou inconnue aux Romains, ou aussi méprisée d'eux que *Joseph* lui-même. Tout fut également l'objet des railleries & du profond dédain que les lecteurs conçurent pour l'histoire juive. Les apparitions des anges aux patriarches, le passage de la mer rouge, les dix playes d'Egypte, l'inconcevable multiplication du peuple Juif en si peu de tems, & dans un aussi petit terrain, tous les prodiges qui signalèrent cette nation ignorée, furent traités avec ce mépris qu'un peuple vainqueur de tant de nations, un peuple roi, mais à qui Dieu s'était caché, avait naturellement pour un petit peuple réduit en esclavage.

Joseph sentait bien que tout ce qu'il écrivait, révolterait des auteurs profanes; il dit en plusieurs endroits, *le lecteur en jugera comme il voudra*. Il craint d'effaroucher les esprits; il diminue autant qu'il le peut la foi qu'on doit aux miracles. On voit à tout moment qu'il est honteux d'être Juif, lors même qu'il s'efforce de rendre sa nation recommandable à ses vainqueurs. Il faut sans doute pardonner aux Romains, qui n'avaient que le sens commun, & qui n'avaient pas encor la foi, de n'avoir regardé l'historien *Joseph* que comme un misérable transfuge qui leur contait des fables ridicules, pour tirer quelque argent de ses maîtres. Bénissons Dieu, nous qui avons le bonheur d'être plus éclairés que les *Titus*, les *Trajans*, les *Antonins*, & que tout le sénat & les chevaliers Romains nos maîtres, nous qui éclairés par des lumières supérieures, pouvons discerner les fables absurdes de *Joseph* & les sublimes vérités que la sainte écriture nous annonce.

D'un menſonge de Flavien Joſeph, concernant Alexandre & les Juifs.

Lors qu'*Alexandre* élu par tous les Grecs comme ſon père, & comme autrefois *Agamemnon*, pour aller venger la Grèce des injures de l'Aſie, eut remporté la victoire d'Iſſus, il s'empara de la Syrie, l'une des provinces de *Darah* ou *Darius*; il voulait s'aſſurer de l'Egypte avant de paſſer l'Euphrate & le Tigre, & ôter à *Darius* tous les ports qui pourraient lui fournir des flottes. Dans ce deſſein, qui était celui d'un très grand capitaine, il falut aſſiéger Tyr. Cette ville était ſous la protection des rois de Perſe & ſouveraine de la mer; *Aléxandre* la prit après un ſiége opiniâtre de ſept mois, & y employa autant d'art que de courage; la digue qu'il oſa faire ſur la mer eſt encor aujourd'hui regardée comme le modèle que doivent ſuivre tous les généraux dans de pareilles entrepriſes. C'eſt en imitant *Alexandre* que le duc de Parme prit Anvers, & le cardinal de *Richelieu* la Rochelle, s'il eſt permis de comparer les petites choſes aux grandes. *Rollin* à la vérité dit qu'*Alexandre* ne prit Tyr que parce qu'elle s'était moquée des Juifs, & que Dieu voulut venger l'honneur de ſon peuple. Mais *Alexandre* pouvait avoir encor d'autres raiſons : il falait après avoir ſoumis Tyr, ne pas perdre un moment pour s'emparer du port de Péluſe. Ainſi *Alexandre* ayant fait une marche forcée pour ſurprendre Gaza, il alla de Gaza à Péluſe en ſept jours. C'eſt ainſi qu'*Arrien*, *Quinte-Curce*, *Diodore*, *Paul Oroſe* même, le rapportent fidélement d'après le journal d'*Alexandre*.

Que fait *Joſeph* pour relever ſa nation ſujette des Perſes, tombée ſous la puiſſance d'*Alexandre* avec toute la Syrie, & honorée depuis de quelques priviléges par ce grand-homme? Il prétend qu'*Alexandre* en Macédoine avait vû en ſonge le grand prêtre des Juifs *Jaddus*, (ſuppoſé qu'il y eût en effet un prêtre Juif dont le nom finit en *us*) que ce prêtre l'avait encouragé à ſon expédition contre les Perſes, que c'était par cette raiſon qu'*Alexandre* avait attaqué l'Aſie. Il ne manqua donc pas après le ſiége de Tyr de ſe détourner de cinq ou

S ij

six journées de chemin pour aller voir Jérusalem ; comme le grand prêtre *Jaddus* avait autrefois apparu en songe à *Alexandre*, il reçut aussi en songe un ordre de Dieu d'aller saluer ce roi ; il obéit, & revétu de ses habits pontificaux, suivi de ses lévites en surplis, il alla en procession au devant d'*Alexandre* : dès que ce monarque vit *Jaddus*, il reconnut le même homme qui l'avait averti en songe sept ou huit ans auparavant de venir conquérir la Perse ; & il le dit à *Parménion*. *Jaddus* avait sur sa tête son bonnet orné d'une lame d'or, sur laquelle était gravé un mot hébreu ; *Alexandre* qui sans doute entendait l'hébreu parfaitement, reconnut aussi-tôt le nom *Jehovah*, & se prosterna humblement, sachant bien que Dieu ne pouvait avoir que ce nom. *Jaddus* lui montra aussi-tôt des prophéties qui disaient clairement qu'*Alexandre* s'emparerait de l'empire des Perses, prophéties qui ne furent jamais faites après l'événement. Il le flatta que Dieu l'avait choisi pour ôter à son peuple chéri toute espérance de régner sur la terre promise, ainsi qu'il avait choisi autrefois *Nabucodonosor* & *Cyrus* qui avaient possédé la terre promise l'un après l'autre. Ce conte absurde du romancier *Joseph* ne devait pas, ce me semble, être copié par *Rollin*, comme s'il était attesté par un écrivain sacré.

Mais c'est ainsi qu'on a écrit l'histoire ancienne, & bien souvent la moderne.

Des préjugés populaires auxquels les écrivains sacrés ont daigné se conformer par condescendance.

Les livres saints sont faits pour enseigner la morale & non la physique.

Le serpent passait dans l'antiquité pour le plus habile de tous les animaux. L'auteur du pentateuque veut bien dite que le serpent fut assez subtil pour séduire *Eve*. On attribuait quelquefois la parole aux bêtes : l'écrivain sacré fait parler le serpent, & l'ânesse de *Balaam*. Plusieurs Juifs & plusieurs docteurs chrétiens ont regardé cette histoire comme une allégorie ; mais soit emblême, soit réalité, elle est également respec-

table. Les étoiles étaient regardées comme des points dans les nuées : l'auteur divin ſe proportionne à cette idée vulgaire, & dit que la lune fut faite pour préſider aux étoiles.

L'opinion commune était que les cieux étaient ſolides ; on les nommait en hébreu *Rakiak*, mot qui répond à la plaque de métal, à un corps étendu & ferme, que nous traduiſimes par *firmament*. Il portait des eaux, leſquelles ſe répandaient par des ouvertures. L'écriture ſe porportionne à cette phyſique.

Les Indiens, les Caldéens, les Perſans, imaginaient que Dieu avait formé le monde en ſix tems. L'auteur de la Genèſe, pour ne pas effaroucher la faibleſſe des Juifs, repréſente Dieu formant le monde en ſix jours, quoiqu'un mot & un inſtant ſuffiſſent à ſa toute-puiſſance. Un jardin, des ombrages étaient un très grand bonheur dans les pays ſecs, brulés du ſoleil ; le divin auteur place le premier homme dans un jardin.

On n'avait point d'idée d'un être purement immatériel : Dieu eſt toûjours repréſenté comme un homme ; il ſe promène à midi dans le jardin, il parle, & on lui parle.

Le mot *ame*, *Ruah*, ſignifie le ſoufle, la vie : l'ame eſt toûjours employée pour la vie dans le pentateuque.

On croyait qu'il y avait des nations de géans, & la Genèſe veut bien dire qu'ils étaient les enfans des anges & des filles des hommes.

On accordait aux brutes une eſpèce de raiſon. Dieu daigne faire alliance après le déluge avec les brutes comme avec les hommes.

Perſonne ne ſavait ce que c'eſt que l'arc-en-ciel, il était regardé comme une choſe ſurnaturelle, & *Homère* en parle toûjours ainſi. L'écriture l'appelle l'arc de Dieu, le ſigne d'alliance.

Parmi beaucoup d'erreurs auxquelles le genre humain a été livré, on croyait qu'on pouvait faire naître les animaux de la couleur qu'on voulait, en préſentant cette couleur aux mères avant qu'elles conçuſſent : l'auteur de la Genèſe dit que *Jacob* eut des brebis tachetées par cet artifice.

Toute l'antiquité ſe ſervait des charmes contre la morſure des ſerpens ; & quand la playe n'était pas mortelle, ou qu'elle

était heureusement sucée par des charlatans nommés *Psilles*, ou qu'enfin on avait appliqué avec succès des topiques convenables, on ne doutait pas que les charmes n'eussent opéré. *Moïse* éleva un serpent d'airain, dont la vuë guérissait ceux que les serpens avaient mordus. Dieu changeait une erreur populaire en une vérité nouvelle.

Une des plus anciennes erreurs était l'opinion que l'on pouvait faire naître des abeilles d'un cadavre pourri. Cette idée était fondée sur l'expérience journalière de voir des mouches & des vermisseaux couvrir les corps morts des animaux. De cette expérience qui trompait les yeux, toute l'antiquité avait conclu que la corruption est le principe de la génération. Puisqu'on croyait qu'un corps mort produisait des mouches, on se figurait que le moyen sûr de se procurer des abeilles, était de préparer les peaux sanglantes des animaux de la manière requise pour opérer cette métamorphose. On ne faisait pas réflexion combien les abeilles ont d'aversion pour toute chair corrompue, combien toute infection leur est contraire. La méthode de faire naître des abeilles ne pouvait réussir; mais on croyait que c'était faute de s'y bien prendre. *Virgile* dans son quatriéme chant des géorgiques, dit que cette opération fut heureusement faite par *Aristée;* mais aussi il ajoute que c'est un miracle, *mirabile monstrum.*

C'est en rectifiant cet antique préjugé qu'il est rapporté que *Samson* trouva un essain d'abeilles dans la gueule d'un lion qu'il avait déchiré de ses mains.

C'était encor une opinion vulgaire que l'aspic se bouchait les oreilles de peur d'entendre la voix de l'enchanteur. Le psalmiste se prête à cette erreur en disant ps. 58. *Tel que l'aspic sourd qui bouche ses oreilles, & qui n'entend point les enchantemens.*

L'ancienne opinion que les femmes font tourner le vin & le lait, empêchent le beurre de se figer, & font périr les pigeonnaux dans les colombiers quand elles ont leurs règles, subsiste encor dans le petit peuple, ainsi que les influences de la lune. On crut que les purgations des femmes étaient les évacuarions d'un sang corrompu, & que si un homme approchait de sa femme dans ce tems critique, il faisait nécessairement des

enfans lépreux & eſtropiés : cette idée avait tellement prévenu les Juifs, que le Lévitique chapitre 20, condamne à mort l'homme & la femme qui ſe feront rendu le devoir conjugal dans ce tems critique.

Enfin l'Eſprit ſaint veut bien ſe conformer tellement aux préjugés populaires, que le Sauveur lui-même dit, qu'on ne met jamais le vin nouveau dans de vieilles futailles, & qu'il faut que le bled pourriſſe pour meurir.

St. Paul dit aux Corinthiens, en voulant leur perſuader la réſurrection, *Inſenſés, ne ſavez-vous pas qu'il faut que le grain meure pour ſe vivifier?* on ſait bien aujourd'hui que le grain ne pourrit ni ne meurt en terre pour lever; s'il pourriſſait, il ne léverait pas; mais alors on était dans cette erreur; & le St. Eſprit daignait en tirer des comparaiſons utiles. C'eſt ce que *St. Jérôme* appelle parler par œconomie.

Toutes les maladies de convulſions paſſèrent pour des poſſeſſions de diable, dès que la doctrine des diables fut admiſe. L'épilepſie chez les Romains comme chez les Grecs fut appellée le *mal ſacré*. La mélancolie accompagnée d'une eſpèce de rage, fut encor un mal dont la cauſe était ignorée; ceux qui en étaient attaqués erraient la nuit en hurlant autour des tombeaux. Ils furent appellés démoniaques, lykantropes, chez les Grecs. L'écriture admet des démoniaques qui errent autour des tombeaux.

Les coupables chez les anciens Grecs étaient ſouvent tourmentés des furies; elles avaient réduit *Oreſte* à un tel deſeſpoir, qu'il s'était mangé un doigt dans un accès de fureur; elles avaient pourſuivi *Alcméon*, *Étéocle*, & *Polinice*. Les Juifs helléniſtes qui furent inſtruits de toutes les opinions grecques, admirent enfin chez eux des eſpèces de furies, des eſprits immondes, des diables qui tourmentaient les hommes. Il eſt vrai que les ſaducéens ne reconnaiſſaient point de diables; mais les phariſiens les reçurent un peu avant le régne d'*Hérode*. Il y avait alors chez les Juifs des exorciſtes qui chaſſaient les diables; ils ſe ſervaient d'une racine qu'ils mettaient ſous le nez des poſſedés, & employaient une formule tirée d'un prétendu livre de *Salomon*. Enfin ils étaient tellement en poſſeſſion de chaſſer les diables, que notre Sauveur lui-même accuſé, ſelon

St. Matthieu, de les chaſſer par les enchantemens de *Belzébuth*, accorde que les Juifs ont le même pouvoir, & leur demande ſi c'eſt par *Belzébuth* qu'ils triomphent des eſprits malins ?

Certes ſi les mêmes Juifs qui firent mourir *Jéſus* avaient eu le pouvoir de faire de tels miracles, ſi les phariſiens chaſſaient en effet les diables, ils faiſaient donc le même prodige qu'opérait le Sauveur ; ils avaient le don que *Jéſus* communiquait à ſes diſciples ; & s'ils ne l'avaient pas, *Jéſus* ſe conformait donc au préjugé populaire, en daignant ſuppoſer que ſes implacables ennemis, qu'il appellait race de vipères, avaient le don des miracles, & dominaient ſur les démons. Il eſt vrai que ni les Juifs ni les chrétiens ne jouïſſent plus aujourd'hui de cette prérogative longtems ſi commune. Il y a toûjours des exorciſtes, mais on ne voit plus de diables, ni de poſſédés : tant les choſes changent avec le tems ! Il était dans l'ordre alors qu'il y eût des poſſedés, & il eſt bon qu'il n'y en ait plus aujourd'hui. Les prodiges néceſſaires pour élever un édifice divin ſont inutiles quand il eſt au comble. Tout a changé ſur la terre ; la vertu ſeule ne change jamais : elle eſt ſemblable à la lumière du ſoleil, qui ne tient preſque rien de la matière connue, & qui eſt toûjours pure, toûjours immuable, quand tous les élémens ſe confondent ſans ceſſe. Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour bénir ſon auteur.

Des anges, des génies des diables, chez les anciennes nations & chez les Juifs.

Tout a ſa ſource dans la nature de l'eſprit humain ; tous les hommes puiſſans, les magiſtrats, les princes avaient leurs meſſagers ; il était vraiſemblable que les Dieux en avaient auſſi. Les Caldéens & les Perſes ſemblent être les premiers qui parlèrent des anges. Les Parſis ignicoles qui ſubſiſtent encor, ont communiqué à l'auteur de la religion des anciens Parſis, *s*) les noms des anges que les premiers Perſes reconnaiſſaient. On en trouve

s) Hide, *de religione veterum Perſarum.*

trouve cent dix-neuf, parmi lesquels ne sont ni *Raphaël*, ni *Gabriel*, que les Perses n'adoptèrent que longtems après. Ces mots sont caldéens; ils ne furent connus des Juifs que dans leur captivité : car avant l'histoire de *Tobie* on ne voit le nom d'aucun ange, ni dans le pentateuque, ni dans aucun livre des Hébreux.

Les Perses dans leur ancien catalogue qu'on trouve au devant du *Sadder*, ne comptaient que douze diables; & *Arimane* était le premier. C'était du moins une chose consolante de reconnaître plus de génies bienfaisans que de démons ennemis du genre humain.

On ne voit pas que cette doctrine ait été suivie des Egyptiens. Les Grecs au lieu de génies tutelaires eurent des divinités sécondaires, des héros & des demi-Dieux. Au lieu de diables ils eurent *Até*, *Erinnis*, les *Euménides*. Il me semble que ce fut *Platon* qui parla le premier d'un bon & d'un mauvais génie, qui présidaient aux actions de tout mortel. Depuis lui, les Grecs & les Romains se piquèrent d'avoir chacun deux génies; & le mauvais eut toûjours plus d'occupations & de succès que son antagoniste.

Quand les Juifs eurent enfin donné des noms à leur milice céleste, ils la distinguèrent en dix classes : les saints, les rapides, les forts, les flammes, les étincelles, les députés, les princes, les fils de princes, les images, les animés. Mais cette hiérarchie ne se trouve que dans le Talmud & dans le Targum, & non dans les livres du canon hébreu.

Ces anges eurent toûjours la forme humaine, & c'est ainsi que nous les peignons encor aujourd'hui, en leur donnant des aîles. *Raphaël* conduisit *Tobie*. Les anges qui apparurent à *Abraham*, à *Loth*, burent & mangèrent avec ces patriarches; & la brutale fureur des habitans de Sodome ne prouve que trop que les anges de *Loth* avaient un corps. Il serait même difficile de comprendre comment les anges auraient parlé aux hommes, & comment on leur eût répondu, s'ils n'avaient paru sous la figure humaine.

Les Juifs n'eurent pas même une autre idée de Dieu. Il parle le langage humain avec *Adam* & *Eve*; il parle même au serpent; il se promène dans le jardin d'Eden à l'heure de midi,

Il daigne converſer avec *Abraham*, avec les patriarches, avec *Moïſe*. Plus d'un commentateur a crû même que ces mots de la Genèſe, *faiſons l'homme à notre image*, pouvaient être entendus à la lettre ; que le plus parfait des êtres de la terre était une faible reſſemblance de la forme de ſon créateur ; & que cette idée devait engager l'homme à ne jamais dégénérer.

Quoique la chute des anges transformés en diables, en démons, ſoit le fondement de la religion juive & de la chrétienne, il n'en eſt pourtant rien dit dans la Genèſe, ni dans la loi, ni dans aucun livre canonique. La Genèſe dit expreſſément qu'un ſerpent parla à *Eve* & la ſéduiſit. Elle a ſoin de remarquer que le ſerpent était le plus habile, le plus ruſé de tous les animaux ; & nous avons obſervé que toutes les nations avaient cette opinion du ſerpent. La Genèſe marque encor poſitivement que la haine des hommes pour les ſerpens vient du mauvais office que cet animal rendit au genre humain ; que c'eſt depuis ce tems là qu'il cherche à nous mordre, que nous cherchons à l'écraſer ; & qu'enfin il eſt condamné pour ſa mauvaiſe action à ramper ſur le ventre, & à manger la pouſſière de la terre. Il eſt vrai que le ſerpent ne ſe nourrit point de terre ; mais toute l'antiquité le croyait.

Il ſemble à notre curioſité que c'était là le cas d'apprendre aux hommes que ce ſerpent était un des anges rebelles devenus démons, qui venait exercer ſa vengeance ſur l'ouvrage de Dieu & le corrompre. Cependant, il n'eſt aucun paſſage dans le pentateuque dont nous puiſſions inférer cette interprétation, en ne conſultant que nos faibles lumières.

Sathan parait dans *Job* le maître de la terre, ſubordonné à Dieu. Mais quel homme un peu verſé dans l'antiquité ne ſait que ce mot *Sathan* était caldéen, que ce *Sathan* était l'*Arimane* des Perſes adopté par les Caldéens, le mauvais principe qui dominait ſur les hommes ? *Job* eſt repréſenté comme un paſteur Arabe, vivant ſur les confins de la Perſe. Nous avons déja dit que les mots arabes conſervés dans la traduction hébraïque de cette ancienne allégorie, montrent que le livre fut d'abord écrit par des Arabes. *Flavien Joſeph*, qui ne le compte point parmi les livres du canon hébreu, ne laiſſe aucun doute ſur ce ſujet.

Les démons, les diables, chassés d'un globe du ciel, précipités dans le centre de notre globe, & s'échappant de leur prison pour tenter les hommes, sont regardés depuis plusieurs siécles comme les auteurs de notre damnation. Mais encor une fois, c'est une opinion dont il n'y a aucune trace dans l'ancien testament. C'est une vérité de tradition.

Quelques commentateurs ont écrit que ce passage d'*Isaïe*, *Comment es-tu tombé du ciel, ô* Lucifer, *qui paraissais le matin?* désigne la chute des anges, & que c'est *Lucifer* qui se déguisa en serpent pour faire manger la pomme à *Eve* & à son mari.

Mais en vérité, une allégorie si étrangère ressemble à ces énigmes qu'on faisait imaginer autrefois aux jeunes écoliers dans les colléges. On exposait, par exemple, un tableau représentant un vieillard & une jeune fille. L'un disait, C'est l'hyver & le printems; l'autre, C'est la neige & le feu; un autre, C'est la rose & l'épine, ou bien, C'est la force & la faiblesse: & celui qui avait trouvé le sens le plus éloigné du sujet, l'application la plus extraordinaire, gagnait le prix.

Il en est précisément de même de cette application singulière de l'étoile du matin au diable. *Isaïe* dans son 14e. chap. en insultant à la mort d'un roi de Babilone, lui dit, *A ta mort on a chanté à gorge déployée; les sapins, les cèdres s'en sont réjouis. Il n'est venu depuis aucun exacteur nous mettre à la taille. Comment ta hauteur est-elle descendue au tombeau malgré le son de tes musettes? comment es-tu couché avec les vers & la vermine? comment es-tu tombée du ciel, étoile du matin*, Hélel, *toi qui pressais les nations, tu es abattue en terre!*

On a traduit cet *Hélel* en latin par *Lucifer*: on a donné depuis ce nom au diable, quoiqu'il y ait assurément peu de rapport entre le diable & l'étoile du matin. On a imaginé que ce diable étant une étoile tombée du ciel, était un ange qui avait fait la guerre à Dieu: il ne pouvait la faire lui seul, il avait donc des compagnons. La fable des géans armés contre les Dieux répandue chez toutes les nations, est selon plusieurs commentateurs une imitation profane de la tradition qui nous apprend que des anges s'étaient soulevés contre leur maître. Cette idée reçut une nouvelle force de l'épître de *St. Jude*,

où il eſt dit : » *Dieu a gardé dans les ténèbres, enchainés juſ-
» qu'au jugement du grand jour, les anges qui ont dégénéré de
» leur origine, & qui ont abandonné leur propre demeure.......
» Malheur à ceux qui ont ſuivi les traces de* Caïn....... *deſ-
» quels* Enoc *ſeptiéme homme après* Adam *a prophétiſé, en di-
» ſant, Voici, le Seigneur eſt venu avec ſes millions de ſaints, &c.*

On s'imagina qu'*Enoc* avait laiſſé par écrit l'hiſtoire de la chûte des anges. Mais il y a deux choſes importantes à obſerver ici. Premiérement, *Enoc* n'écrivit pas plus que *Seth*, à qui les Juifs attribuèrent des livres ; & le faux *Enoc* que cite *St. Jude*, eſt reconnu pour être forgé par un Juif. *t*) Secondement, ce faux *Enoc* ne dit pas un mot de la rébellion & de la chûte des anges avant la formation de l'homme. Voici mot à mot ce qu'il dit dans ſes *Egregori.*

Le nombre des hommes s'étant prodigieuſement accru, ils eurent de très belles filles ; les anges, les veillans, Egregori, *en devinrent amoureux, & furent entraînés dans beaucoup d'erreurs. Ils s'animèrent entr'eux ; ils ſe dirent, Choiſiſſons-nous des femmes parmi les filles des hommes de la terre.* Semiaxas *leur prince dit, Je crains que vous n'oſiez pas accomplir un tel deſſein, & que je ne demeure ſeul chargé du crime. Tous répondirent, Faiſons ſerment d'exécuter notre deſſein, & dévouons-nous à l'anathéme ſi nous y manquons. Ils s'unirent donc par ſerment & firent des imprécations. Ils étaient deux cent en nombre. Ils partirent enſemble du tems de* Jared, *& allèrent ſur la montagne appellé* Hermonim *à cauſe de leur ſerment. Voici le nom des principaux :* Semiaxas, Atarculph, Araciel, Chobabiel Hoſampſich, Zaciel Parmar, Thauſaël, Samiel, Tiriel, Sumiel.

Eux & les autres prirent des femmes l'an onze cent ſoixante

t) Il faut pourtant que ce livre d'*Enoc* ait quelque antiquité, car on le trouve cité pluſieurs fois dans le teſtament des douze patriarches, autre livre juif, retouché par un chrétien du premier ſiécle : & ce teſtament des douze patriarches eſt même cité par *St. Paul* dans ſa première épitre aux Theſſaloniciens, ſi c'eſt citer un paſſage que de le répéter mot pour mot. Le teſtament du patriarche *Ruben* porte au chap. 6. *La colère du Seigneur tomba enfin ſur eux* : & *St. Paul* dit préciſément les mêmes paroles. Au reſte, ces douze teſtamens ne ſont pas con-

& dix de la création du monde. De ce commerce nâquirent trois genres d'hommes, les géans Naphilim, *&c.*

L'auteur de ce fragment écrit de ce ſtile qui ſemble appartenir aux premiers tems; c'eſt la même naïveté. Il ne manque pas de nommer les perſonnages; il n'oublie pas les dates; point de réflexions, point de maximes, c'eſt l'ancienne manière orientale.

On voit que cette hiſtoire eſt fondée ſur le ſixiéme chapitre de la Genèſe : *Or en ce tems il y avait des géans ſur la terre; car les enfans de Dieu ayant eu commerce avec les filles des hommes, elles enfantèrent les puiſſans du ſiécle.*

Le livre d'*Enoc* & la Genèſe ſont entièrement d'accord ſur l'accouplement des anges avec les filles des hommes, & ſur la race des géans qui en nâquit. Mais ni cet *Enoc*, ni aucun livre de l'ancien teſtament, ne parle de la guerre des anges contre Dieu, ni de leur défaite, ni de leur chûte dans l'enfer, ni de leur haine contre le genre humain.

Il n'eſt queſtion des eſprits malins & du diable que dans l'allégorie de *Job*, dont nous avons parlé, laquelle n'eſt pas un livre Juif, & dans l'avanture de *Tobie*. Le diable *Aſmodée*, ou *Shammadey*, qui étrangla les ſept premiers maris de *Sara*, & que *Raphaël* fit déloger avec la fumée du foie d'un poiſſon, n'était point un diable Juif, mais Perſan. *Raphaël* l'alla enchainer dans la haute Egypte; mais il eſt conſtant que les Juifs n'ayant point d'enfer, ils n'avaient point de diables. Ils ne commencèrent que fort tard à croire l'immortalité de l'ame & un enfer, & ce fut quand la ſecte des phariſiens prévalut. Ils étaient donc bien éloignés de penſer que le ſerpent qui tenta *Eve* fût un diable, un ange précipité dans l'enfer. Cette pierre qui ſert de fondement à tout l'édifice ne fut poſée que la dernière. Nous n'en révérons pas moins l'hiſtoire de la chûte

formes à la Genèſe dans tous les faits. L'inceſte de *Juda*, par exemple, n'y eſt pas rapporté de la même manière. *Juda* dit qu'il abuſa de ſa belle-fille étant yvre. Le teſtament de *Ruben* a cela de particulier, qu'il admet dans l'homme ſept organes des ſens au lieu de cinq; il compte la vie & l'acte de la génération pour deux ſens. Au reſte, tous ces patriarches ſe repentent dans ce teſtament d'avoir vendu leur frère *Joſeph*.

des anges devenus diables ; mais nous ne ſavons où en trouver l'origine.

On appella diables *Belzébuth*, *Belphégor*, *Aſtaroth* ; mais c'étaient d'anciens Dieux de Syrie. *Belphégor* était le Dieu du mariage ; *Belzébuth*, ou *Bel-ſe-buth*, ſignifiait le Seigneur qui préſerve des inſectes. Le roi *Ochoſias* même l'avait conſulté comme un Dieu, pour ſavoir s'il guérirait d'une maladie ; & *Elie* indigné de cette démarche avait dit, *N'y a-t-il point de Dieu en Iſraël, pour aller conſulter le Dieu d'Accaron ?*

Aſtaroth était la lune, & la lune ne s'attendait pas à devenir diable.

L'apôtre *Jude* dit encor *que le diable ſe querella avec l'ange* Michaël *au ſujet du corps de* Moïſe. Mais on ne trouve rien de ſemblable dans le canon des Juifs. Cette diſpute de *Michaël* avec le diable n'eſt que dans un livre apocryphe intitulé, *Analipſes de Moïſe*, cité par *Origène* dans le troiſiéme livre de ſes principes.

Il eſt donc indubitable que les Juifs ne reconnurent point de diables juſques vers le tems de leur captivité à Babilone. Ils puiſèrent cette doctrine chez les Perſes qui la tenaient de *Zoroaſtre*.

Il n'y a que l'ignorance, le fanatiſme & la mauvaiſe foi qui puiſſent nier tout ces faits ; & il faut ajouter que la religion ne doit pas s'effrayer des conſéquences. Dieu a certainement permis que la croyance aux bons & aux mauvais génies, à l'immortalité de l'ame, aux récompenſes & aux peines éternelles, ait été établie chez vingt nations de l'antiquité avant de parvenir au peuple Juif. Notre ſainte religion a conſacré cette doctrine ; elle a établi ce que les autres avaient entrevu ; & ce qui n'était chez les anciens qu'une opinion, eſt devenu par la révélation une vérité divine.

Si les Juifs ont enſeigné les autres nations, ou s'ils ont été enſeignés par elles.

Les livres ſacrés n'ayant jamais décidé ſi les Juifs avaient été les maîtres ou les diſciples des autres peuples, il eſt permis d'examiner cette queſtion.

Philon dans fa rélation de fa miffion auprès de *Caligula*, commence par dire qu'*Ifraël* eft un terme caldéen, que c'eft un nom que les Caldéens donnèrent aux juftes confacrés à Dieu, qu'*Ifraël* fignifie *voyant Dieu.* Il parait donc prouvé par cela feul que les Juifs n'appellèrent *Jacob Ifraël*, qu'ils ne fe donnèrent le nom d'*Ifraëlites*, que lorfqu'ils eurent quelque connaiffance du caldéen. Or ils ne purent avoir connaiffance de cette langue que quand ils furent efclaves en Caldée. Eft-il vraifemblable que dans les déferts de l'Arabie pétrée, ils euffent appris déja le caldéen?

Flavien Jofeph, dans fa réponfe à *Appion*, à *Lyfimaque* & à *Molon* (liv. 2. ch. 5.) avouë en propres termes, *que ce font les Egyptiens qui apprirent à d'autres nations à fe faire circoncire*, *comme* Hérodote *le témoigne.* En effet, ferait-il probable que la nation antique & puiffante des Egyptiens, eût pris cette coutume d'un petit peuple qu'elle abhorrait, & qui de fon aveu ne fut circoncis que fous *Jofué?*

Les livres facrés eux-mêmes nous apprennent que *Moïfe* avait été nourri dans les fciences des Egyptiens, & ils ne difent nulle part que les Egyptiens ayent jamais rien appris des Juifs. Quand *Salomon* voulut bâtir fon temple & fon palais, ne demanda-t-il pas des ouvriers au roi de Tyr? il eft dit même qu'il donna vingt villes au roi *Hiram*, pour obtenir des ouvriers & des cèdres: c'était fans doute payer bien chérement, & le marché eft étrange; mais jamais les Tyriens demandèrent-ils des artiftes Juifs?

Le même *Jofeph* dont nous avons parlé avouë que fa nation, qu'il s'efforce de relever, *n'eut longtems aucun commerce avec les autres nations*, qu'elle fut *furtout inconnue des Grecs*, *qui connaiffaient les Scythes & les Tartares. Faut-il s'étonner* (ajoute-t-il liv. 1er. ch. 5.) que *notre nation éloignée de la mer, & ne fe piquant point de rien écrire, ait été fi peu connue?*

Lorfque le même *Jofeph* raconte avec fes exagérations ordinaires, la manière auffi honorable qu'incroyable, dont le roi *Ptolomée Philadelphe* acheta une traduction grecque des livres juifs, faite par des Hébreux dans la ville d'Alexandrie, *Jofeph*, dis-je, ajoute que *Démétrius de Phalère*, qui fit faire cette traduction pour la bibliothèque de fon roi, demanda à

l'un des traducteurs, comment il se *pouvait faire qu'aucun historien, aucun poëte étranger n'eût jamais parlé des loix juives?* le traducteur répondit: *Comme ces loix sont toutes divines, personne n'a osé entreprendre d'en parler, & ceux qui ont voulu le faire en ont été châtiés de Dieu.* Théopompe *voulant en insérer quelque chose dans son histoire, perdit l'esprit durant trente jours; mais ayant reconnu dans un songe qu'il était devenu fou pour avoir voulu pénétrer dans les choses divines, & en faire part aux profânes, u) il appaisa la colère de Dieu par ses prières, & rentra dans son bon sens.*

Théodecte *poëte Grec, ayant mis dans une tragédie quelques passages qu'il avait tirés de nos livres saints, devint aussi-tôt aveugle, & ne recouvra la vuë qu'après avoir reconnu sa faute.*

Ces deux contes de *Joseph* indignes de l'histoire, & d'un homme qui a le sens commun, contredisent à la vérité les éloges qu'il donne à cette traduction grecque des livres juifs; car si c'était un crime d'en insérer quelque chose dans une autre langue, c'était sans doute un bien plus grand crime de mettre tous les Grecs à portée de les connaître. Mais au moins *Joseph* en rapportant ces deux historiettes, convient que les Grecs n'avaient jamais eu connaissance des livres de sa nation.

Au contraire, dès que les Hébreux furent établis dans Alexandrie, ils s'adonnèrent aux lettres grecques; on les appella les Juifs hellénistes. Il est donc indubitable que les Juifs depuis *Alexandre* prirent beaucoup de choses des Grecs, dont la langue était devenue celle de l'Asie mineure, & d'une partie de l'Egypte, & que les Grecs ne purent rien prendre des Hébreux.

Des Romains. Commencemens de leur empire & de leur religion: leur tolérance.

Les Romains ne peuvent point être comptés parmi les nations primitives. Ils sont trop nouveaux. Rome n'existe que sept cent cinquante ans avant notre ère vulgaire. Quand elle eut

u) *Joseph* hist. des Juifs, liv. 12. ch. 2.

eut des rites & des loix, elle les tint des Toſcans & des Grecs. Les Toſcans lui communiquèrent la ſuperſtition des augures, ſuperſtition pourtant fondée ſur des obſervations phyſiques, ſur le paſſage des oiſeaux dont on augurait les changemens de l'athmoſphère. Il ſemble que toute ſuperſtition ait une choſe naturelle pour principe, & que bien des erreurs ſoient nées d'une vérité dont on abuſe.

Les Grecs fournirent aux Romains la loi des douze tables. Un peuple qui va chercher des loix & des Dieux chez un autre, devait être un peuple petit & barbare; auſſi les premiers Romains l'étaient-ils. Leur territoire du tems des rois & des premiers conſuls, n'était pas ſi étendu que celui de Raguſe. Il ne faut pas ſans doute entendre par ce nom de roi, des monarques tels que *Cyrus* & ſes ſucceſſeurs. Le chef d'un petit peuple de brigands, ne peut jamais être deſpotique. Les dépouilles ſe partagent en commun, & chacun défend ſa liberté comme ſon bien propre. Les premiers rois de Rome étaient des capitaines de flibuſtiers.

Si l'on en croit les hiſtoriens Romains, ce petit peuple commença par ravir les filles & les biens de ſes voiſins. Il devait être exterminé; mais la férocité & le beſoin qui le portait à ces rapines, rendirent ſes injuſtices heureuſes; il ſe ſoutint étant toûjours en guerre; & enfin, au bout de quatre ſiécles, étant bien plus aguerri que tous les autres peuples, il les ſoumit tous les uns après les autres, depuis le fond du golphe Adriatique juſqu'à l'Euphrate.

Au milieu du brigandage, l'amour de la patrie domina toûjours juſqu'au tems de *Sylla*. Cet amour de la patrie conſiſta pendant plus de quatre cent ans, à rapporter à la maſſe commune ce qu'on avait pillé chez les autres nations. C'eſt la vertu des voleurs. Aimer la patrie c'était tuer & dépouiller les autres hommes. Mais dans le ſein de la république il y eut de très grandes vertus. Les Romains policés avec le tems, policèrent tous les barbares vaincus, & devinrent enfin les légiſlateurs de l'occident.

Les Grecs paraiſſent dans les premiers tems de leurs républiques une nation ſupérieure en tout aux Romains. Ceux-ci ne ſortent des repaires de leurs ſept montagnes avec des

poignées de foin, *manipuli*, qui leur servent de drapeaux, que pour piller des villages voisins. Ceux-là au contraire ne sont occupés qu'à défendre leur liberté. Les Romains volent à quatre ou cinq milles à la ronde les Eques, les Volsques, les Antiates. Les Grecs repoussent les armées innombrables du grand roi de Perse, & triomphent de lui sur terre & sur mer. Ces Grecs vainqueurs cultivent & perfectionnent tous les beaux arts; & les Romains les ignorent tous, jusques vers le tems de *Scipion l'Africain*.

J'observerai ici sur leur religion deux choses importantes; c'est qu'ils adoptèrent, ou permirent les cultes de tous les autres peuples, à l'exemple des Grecs, & qu'au fond le sénat & les empereurs reconnurent toûjours un Dieu suprême, ainsi que la plûpart des philosophes, & des poëtes de la Grèce.

La tolérance de toutes les religions était une loi naturelle, gravée dans les cœurs de tous les hommes. Car de quel droit un être créé pourrait-il forcer un autre être à penser comme lui? mais quand un peuple est rassemblé, quand la religion est devenue une loi de l'état, il faut se soumettre à cette loi. Or les Romains par leurs loix adoptèrent tous les Dieux des Grecs, qui eux-mêmes avaient des autels pour les Dieux inconnus, comme nous l'avons déja remarqué.

Les ordonnances des douze tables portent; *separatim nemo habessit Deos neve advenas nisi publice adscitos:* que personne n'ait des Dieux étrangers & nouveaux sans la sanction publique. On donna cette sanction à plusieurs cultes; tous les autres furent tolérés. Cette association de toutes les divinités du monde, cette espèce d'hospitalité divine fut le droit des gens de toute l'antiquité, excepté peut-être chez un ou deux petits peuples.

Comme il n'y eut point de dogmes, il n'y eut point de guerre de religion. C'était bien assez que l'ambition, la rapine versassent le sang humain, sans que la religion achevât d'exterminer le monde.

Il est encor très remarquable que chez les Romains on ne persécuta jamais personne pour sa manière de penser. Il n'y en a pas un seul exemple depuis *Romulus* jusqu'à *Domitien*, & chez les Grecs il n'y eut que le seul *Socrate*.

Il eſt encor inconteſtable que les Romains, comme les Grecs, adoraient un Dieu ſuprême. Leur *Jupiter* était le ſeul qu'on regardât comme le maître du tonnerre, comme le ſeul que l'on nommât le Dieu très grand & très bon, *Deus optimus maximus.* Ainſi de l'Italie à l'Inde & à la Chine, vous trouvez le culte d'un Dieu ſuprême & la tolérance dans toutes les nations connues.

A cette connaiſſance d'un Dieu, à cette indulgence univerſelle, qui ſont partout le fruit de la raiſon cultivée, ſe joignit une foule de ſuperſtitions, qui étaient le fruit ancien de la raiſon commencée & erronée. On ſait bien que les poulets ſacrés, & la déeſſe *Pertunda*, & la déeſſe *Cloacina*, ſont ridicules.

Pourquoi les vainqueurs & les légiſlateurs de tant de nations n'abolirent-ils pas ces ſotiſes ? C'eſt qu'étant anciennes elles étaient chères au peuple, & qu'elles ne nuiſaient point au gouvernement. Les *Scipions*, les *Paul Emiles*, les *Cicérons*, les *Catons*, les *Céſars* avaient autre choſe à faire qu'à combattre les ſuperſtitions de la populace. Quand une vieille erreur eſt établie, la politique s'en ſert comme d'un mords que le vulgaire s'eſt mis lui-même dans la bouche, juſqu'à ce qu'une autre ſuperſtition vienne la détruire, & que la politique profite de cette ſeconde erreur, comme elle a profité de la première.

Queſtions ſur les conquêtes des Romains, & leur décadence.

Pourquoi les Romains qui n'étaient que trois mille habitans, & qui n'avaient qu'un bourg de mille pas de circuit ſous *Romulus*, devinrent-ils avec le tems les plus grands conquérans de la terre ? & d'où vient que les Juifs qui prétendent avoir eu ſix cent trente mille ſoldats en ſortant d'Egypte, qui ne marchaient qu'au milieu des miracles, qui combattaient ſous le Dieu des armées, ne purent-ils jamais parvenir à conquérir ſeulement Tyr & Sidon dans leur voiſinage, pas même à être jamais à portée de les attaquer ? Pourquoi ces Juifs furent-ils preſque toûjours dans l'eſclavage ? Ils avaient tout l'entou-

fiasme & toute la férocité qui devaient faire des conquérans ; le Dieu des armées était toûjours à leur tête ; & cependant ce sont les Romains éloignés d'eux de dix-huit cent milles, qui viennent à la fin les subjuguer & les vendre au marché.

N'est-il pas clair (humainement parlant & ne considérant que les causes secondes) que si les Juifs qui espéraient la conquête du monde, ont été presque toûjours asservis, ce fut leur faute ? Et si les Romains dominèrent, ne le méritèrent-ils pas par leur courage & par leur prudence ? Je demande très humblement pardon aux Romains de les comparer un moment avec les Juifs.

Pourquoi les Romains pendant plus de quatre cent-cinquante ans ne purent-ils conquérir qu'une étendue de pays d'environ vingt-cinq lieuës ? N'est-ce point parce qu'ils étaient en très petit nombre, & qu'ils n'avaient successivement à combattre que de petits peuples comme eux ? Mais enfin, ayant incorporé avec eux leurs voisins vaincus, ils eurent assez de force pour résister à *Pyrrhus*.

Alors toutes les petites nations qui les entouraient, étant devenues Romaines, il s'en forma un peuple tout guerrier assez formidable pour détruire Carthage.

Pourquoi les Romains employèrent-il sept cent années à se donner enfin un empire à-peu-près aussi vaste que celui qu'*Alexandre* conquit en sept ou huit années ? est-ce parce qu'ils eurent toûjours à combattre des nations belliqueuses, & qu'*Alexandre* eut à faire à des peuples amollis ?

Pourquoi cet empire fut-il détruit par des barbares ? Ces barbares n'étaient-ils pas plus robustes, plus guerriers que les Romains amollis à leur tour sous *Honorius* & sous ses successeurs ? Quand les Cimbres vinrent menacer l'Italie du tems de *Marius*, les Romains durent prévoir que les Cimbres, c'est-à dire les peuples du nord, déchireraient l'empire lorsqu'il n'y aurait plus de *Marius*.

La faiblesse des empereurs, les factions de leurs ministres & de leurs eunuques, la haine que l'ancienne religion de l'empire portait à la nouvelle, les querelles sanglantes élevées dans le christianisme, les disputes théologiques substituées au maniement des armes, & la mollesse à la valeur, des multitudes

de moines remplaçant les agriculteurs & les soldats, tout appellait ces mêmes barbares qui n'avaient pû vaincre la république guerrière, & qui accablèrent Rome languissante, sous des empereurs cruels, efféminés & dévots.

Lorsque les Goths, les Hérules, les Vandales, les Huns, inondèrent l'empire Romain, quelles mesures les deux empereurs prenaient-ils pour détourner ces orages? La différence de *l'Omoosios* à *l'Omousios* mettait le trouble dans l'orient & dans l'occident. Les persécutions théologiques achevaient de tout perdre. *Nestorius* patriarche de Constantinople qui eut d'abord un grand crédit sous *Théodose second*, obtint de cet empereur qu'on persécutât ceux qui pensaient qu'on devait rebatiser les chrétiens apostats repentans, ceux qui croyaient qu'on devait célébrer la Pâque le 14 de la lune de Mars, ceux qui ne faisaient pas plonger trois fois les batisés; enfin il tourmenta tant les chrétiens, qu'ils le tourmentèrent à leur tour. Il appella la Ste. Vierge *Antropotokos*; ses ennemis qui voulaient qu'on l'appellât *Theotokos*, & qui sans doute avaient raison, puisque le concile d'Ephèse décida en leur faveur, lui suscitèrent une persécution violente. Ces querelles occupèrent tous les esprits. Mais pendant qu'on disputait, les barbares se partageaient l'Europe & l'Afrique.

Mais pourquoi *Alaric* qui au commencement du cinquiéme siécle marcha des bords du Danube vers Rome, ne commença-t-il pas par attaquer Constantinople, lorsqu'il était maître de la Thrace? Comment hazarda-t-il de se trouver pressé entre l'empire d'orient & celui d'occident? Est-il naturel qu'il voulût passer les Alpes & l'Apennin, lorsque Constantinople tremblante s'offrait à sa conquête? Les historiens de ces tems-là, aussi mal instruits que les peuples étaient mal gouvernés, ne nous dévelopent point ce mystère; mais il est aisé de le deviner. *Alaric* avait été général d'armée sous *Théodose premier*, prince violent, dévot & imprudent, qui perdit l'empire en confiant sa défense aux Goths. Il vainquit avec eux son compétiteur *Eugène*; mais les Goths apprirent par-là qu'ils pouvaient vaincre pour eux-mêmes. *Théodose* soudoyait *Alaric* & ses Goths. Cette paye devint un tribut, quand *Arcadius* fils de *Théodose* fut sur le trône de l'orient. *Alaric* épargna donc son

tributaire pour aller tomber sur *Honorius* & sur Rome.

Honorius avait pour général le célèbre *Stilicon*, le seul qui pouvait défendre l'Italie, & qui avait déja arrêté les efforts des barbares. *Honorius* sur de simples soupçons lui fit trancher la tête sans forme de procès. Il était plus aisé d'assassiner *Stilicon* que de battre *Alaric*. Cet indigne empereur retiré à Ravenne, laissa le barbare, qui lui était supérieur en tout, mettre le siége devant Rome. L'ancienne maîtresse du monde se racheta du pillage au prix de cinq mille livres pesant d'or, trente mille d'argent, quatre mille robes de soye, trois mille de pourpre, & trois mille livres d'épiceries. Les denrées de l'Inde servirent à la rançon de Rome.

Honorius ne voulut pas tenir le traité. Il envoya quelques troupes qu'*Alaric* extermina. Il entra dans Rome en 409, & un Goth y créa un empereur qui devint son premier sujet. L'année d'après, trompé par *Honorius*, il le punit en saccageant Rome. Alors tout l'empire d'occident fut déchiré; les habitans du nord y pénétrèrent de tous côtés, & les empereurs d'orient ne se maintinrent qu'en se rendant tributaires.

C'est ainsi que *Théodose second* le fut d'*Attila*. L'Italie, les Gaules, l'Espagne, l'Afrique, furent la proye de quiconque voulut y entrer. Ce fut là le fruit de la politique forcée de *Constantin*, qui avait transféré l'empire Romain en Thrace.

N'y a-t-il pas visiblement une destinée qui fait l'accroissement & la ruine des états? Qui aurait prédit à *Auguste* qu'un jour le capitole serait occupé par un prêtre d'une religion tirée de la religion juive, aurait bien étonné *Auguste*. Pourquoi ce prêtre s'est-il enfin emparé de la ville des *Scipions* & des *Césars?* c'est qu'il l'a trouvée dans l'anarchie. Il s'en est rendu le maître presque sans effort, comme les évêques d'Allemagne vers le treiziéme siécle devinrent souverains des peuples dont ils étaient pasteurs.

Tout événement en amène un autre auquel on ne s'attendait pas. *Romulus* ne croyait fonder Rome ni pour les princes Goths, ni pour des évêques. *Alexandre* n'imagina pas qu'Alexandrie appartiendrait aux Turcs; & *Constantin* n'avait pas bâti Constantinople pour *Mahomet second*.

Des premiers peuples qui écrivirent l'hiſtoire, & des fables des premiers hiſtoriens.

Il eſt inconteſtable que les plus anciennes annales du monde ſont celles de la Chine. Ces annales ſe ſuivent ſans interruption toutes circonſtanciées, toutes ſages, ſans aucun mélange de merveilleux, toutes appuyées ſur des obſervations aſtronomiques depuis quatre mille cent cinquante-deux ans. Elles remontent encor à pluſieurs ſiécles au-delà ſans dates préciſes à la vérité, mais avec cette vraiſemblance qui ſemble approcher de la certitude. Il eſt bien probable que des nations puiſſantes, telles que les Indiens, les Egyptiens, les Caldéens, les Syriens qui avaient de grandes villes, avaient auſſi des annales.

Les peuples errans doivent être les derniers qui ayent écrit, parce qu'ils ont moins de moyens que les autres d'avoir des archives & de les conſerver, parce qu'ils ont peu de beſoins, peu de loix, peu d'événemens, qu'ils ne ſont occupés que d'une ſubſiſtance précaire, & qu'une tradition orale leur ſuffit. Une bourgade n'eut jamais d'hiſtoire, un peuple errant encor moins, une ſimple ville très rarement.

L'hiſtoire d'une nation ne peut jamais être écrite que fort tard; on commence par quelques régiſtres très ſommaires, qui ſont conſervés autant qu'ils peuvent l'être dans un temple ou dans une citadelle. Une guerre malheureuſe détruit ſouvent ces annales, & il faut recommencer vingt fois, comme des fourmis dont on a foulé aux pieds l'habitation; ce n'eſt qu'au bout de pluſieurs ſiécles qu'une hiſtoire un peu détaillée peut ſuccéder à ces régiſtres informes, & cette première hiſtoire eſt toûjours mêlée d'un faux merveilleux, par lequel on veut remplacer la vérité qui manque. Ainſi les Grecs n'eurent leur *Hérodote* que dans la quatre-vingtiéme Olimpiade, plus de mille ans après la première époque rapportée dans les marbres de Paros. *Fabius Pictor*, le plus ancien hiſtorien des Romains, n'écrivit que du tems de la ſeconde guerre contre Carthage, environ cinq cent quarante ans après la fondation de Rome.

Or ſi ces deux nations, les plus ſpirituelles de la terre, les Grecs & les Romains nos maîtres, ont commencé ſi tard leur hiſtoire, ſi nos nations ſeptentrionales n'ont eu aucun hiſto-

rien avant *Grégoire de Tours*, croira-t-on de bonne foi que des Tartares vagabonds qui dorment sur la neige, ou des Troglodites qui se cachent dans des cavernes, ou des Arabes errans & voleurs, qui errent dans des montagnes de sable, ayent eu des *Thucidides* & des *Xénophons*? peuvent-ils savoir quelque chose de leurs ancêtres? peuvent-ils acquérir quelque connaissance avant d'avoir eu des villes, avant de les avoir habitées, avant d'y avoir appellé tous les arts dont ils étaient privés?

Si les Samoyèdes, ou les Nazamons, ou les Esquimaux, venaient nous donner des annales antidatées de plusieurs siécles, remplies des plus étonnans faits d'armes, & d'une suite continuelle de prodiges qui étonnent la nature, ne se moquerait-on pas de ces pauvres sauvages? Et si quelques personnes amoureuses du merveilleux ou intéressées à le faire croire, donnaient la torture à leur esprit pour rendre ces sotises vraisemblables, ne se moquerait-on pas de leurs efforts? & s'ils joignaient à leur absurdité l'insolence d'affecter du mépris pour les savans, & la cruauté de persécuter ceux qui douteraient, ne seraient-ils pas les plus exécrables des hommes? Qu'un Siamois vienne me conter les métamorphoses de *Sammonocodom*, & qu'il me menace de me bruler si je lui fais des objections, comment dois-je en user avec ce Siamois?

Les historiens Romains nous content à la vérité, que le Dieu *Mars* fit deux enfans à une vestale, dans un siécle où l'Italie n'avait point de vestales; qu'une louve nourrit ces deux enfans au lieu de les dévorer, comme nous l'avons déja vû; que *Castor* & *Pollux* combattirent pour les Romains; que *Curtius* se jetta dans un goufre, & que le goufre se referma; mais le sénat de Rome ne condamna jamais à la mort ceux qui doutèrent de tous ces prodiges: il fut permis d'en rire dansle capitole.

Il y a dans l'histoire Romaine des événemens très possibles, qui sont très peu vraisemblables. Plusieurs savans hommes ont déja révoqué en doute l'avanture des oyes qui sauvèrent Rome, & celle de *Camille* qui détruisit entiérement l'armée des Gaulois. La victoire de *Camille* brille beaucoup, à la vérité, dans *Tite-Live*; mais *Polybe* plus ancien que *Tite-Live*, & plus homme d'état, dit précisément le contraire; il assure que les Gaulois craignant d'être attaqués par les Vénètes, partirent

rent de Rome chargés de butin, après avoir fait la paix avec les Romains. A qui croirons-nous de *Tite-Live* ou de *Polybe?* au moins nous douterons.

Ne douterons-nous pas encor du supplice de *Régulus* qu'on fait enfermer dans un coffre armé en dedans de pointes de fer? Ce genre de mort est assurément unique. Comment ce même *Polybe* presque contemporain, *Polybe* qui était sur les lieux, qui a écrit si supérieurement la guerre de Rome & de Carthage, aurait-il passé sous silence un fait aussi extraordinaire, aussi important, & qui aurait si bien justifié la mauvaise foi dont les Romains en usèrent avec les Carthaginois? Comment ce peuple aurait-il osé violer si barbarement le droit des gens avec *Régulus*, dans le tems que les Romains avaient entre leurs mains plusieurs principaux citoyens de Carthage sur lesquels ils auraient pû se venger?

Enfin, *Diodore de Sicile* rapporte dans un de ses fragmens, que les enfans de *Régulus* ayant fort maltraité des prisonniers Carthaginois, le sénat romain les réprimanda, & fit valoir le droit des gens. N'aurait-il pas permis une juste vengeance aux fils de *Régulus*, si leur père avait été assassiné à Carthage? L'histoire du supplice de *Régulus* s'établit avec le tems, la haine contre Carthage lui donna cours; *Horace* la chanta, & on n'en douta plus.

Si nous jettons les yeux sur les premiers tems de notre histoire de France, tout en est peut-être aussi faux qu'obscur & dégoutant; du moins il est bien difficile de croire l'avanture de *Childeric* & d'une *Bazine* femme d'un *Bazin*, & d'un capitaine Romain élu roi des Francs qui n'avaient point encor de rois.

Grégoire de Tours est notre *Hérodote*, à cela près que le Tourangeau est moins amusant, moins élégant que le Grec. Les moines qui écrivirent après *Grégoire* furent-ils plus éclairés & plus véridiques? ne prodiguèrent-ils pas quelquefois des louanges un peu outrées à des assassins qui leur avaient donné des terres? Ne chargèrent-ils jamais d'opprobres des princes sages qui ne leur avaient rien donné?

Je sais bien que les Francs qui envahirent la Gaule furent plus cruels que les Lombards qui s'emparèrent de l'Italie, & que les Visigoths qui régnèrent en Espagne. On voit autant

de meurtres, autant d'aſſaſſinats dans les annales des *Clovis*, des *Thierris*, des *Childeberts*, des *Chilperics* & des *Clotaires*, que dans celles des rois de *Juda* & d'*Iſraël*. Rien n'eſt aſſurément plus ſauvage que ces tems barbares; cependant, n'eſt-il pas permis de douter du ſupplice de la reine *Brunehaut ?*

Elle était âgée de près de quatre-vingt ans quand elle mourut en 613 ou 614. *Frédegaire* qui écrivait ſur la fin du huitiéme ſiécle, cent cinquante ans après la mort de *Brunehaut*, (& non pas dans le ſeptiéme ſiécle, comme il eſt dit dans l'abrégé chronologique par une faute d'impreſſion) *Frédegaire*, dis-je, nous aſſure que le roi *Clotaire*, prince très pieux, très craignant Dieu, humain, patient, débonnaire, fit promener la reine *Brunehaut* ſur un chameau autour de ſon camp, enſuite la fit attacher par les cheveux, par un bras & par une jambe à la queue d'une cavale indomptée, qui la traina vivante ſur les chemins, lui fracaſſa la tête ſur les cailloux, la mit en piéces, après quoi elle fut brulée & réduite en cendres. Ce chameau, cette cavale indomptée, une reine de quatre-vingt ans attachée par les cheveux & par un pied à la queue de cette cavale, ne ſont pas des choſes bien communes.

Il eſt peut-être difficile que le peu de cheveux d'une femme de cet âge puiſſent tenir à une queue, & qu'on ſoit lié à la fois à cette queue par les cheveux & par un pied. Et comment eut-on la pieuſe attention d'inhumer *Brunehaut* dans un tombeau à Autun, après l'avoir brulée dans un camp ? Les moines *Frédegaire* & *Aimoin* le diſent, mais ces moines ſont-ils des *de Thou* & des *Humes ?*

Il y a un autre tombeau érigé à cette reine au quinziéme ſiécle dans l'abbaye de *St. Martin d'Autun* qu'elle avait fondée. On a trouvé dans ce ſépulcre un reſte d'éperon. C'était, dit-on, l'éperon qu'on mit aux flancs de la cavale indomptée. C'eſt dommage qu'on n'y ait pas trouvé auſſi la corne du chameau ſur lequel on avait fait monter la reine. N'eſt-il pas poſſible que cet éperon y ait été mis par inadvertance, ou plutôt par honneur ? Car, au quinziéme ſiécle un éperon doré était une grande marque d'honneur. En un mot, n'eſt-il pas raiſonnable de ſuſpendre ſon jugement ſur cette étrange avanture ſi mal conſtatée ? Il eſt vrai que *Paſquier* dit

que la mort de *Brunehaut avait été prédite par la sibylle.*

Tous ces siécles de barbarie sont des siécles d'horreurs & de miracles. Mais faudra-t-il croire tout ce que les moines ont écrit ? Ils étaient presque les seuls qui sussent lire & écrire, lorsque *Charlemagne* ne savait pas signer son nom. Ils nous ont instruit de la date de quelques grands événemens. Nous croyons avec eux que *Charles Martel* battit les Sarrazins ; mais qu'il en ait tué trois cent soixante mille dans la bataille, en vérité c'est beaucoup.

Ils disent que *Clovis*, second du nom, devint fou ; la chose n'est pas impossible ; mais que Dieu ait affligé son cerveau pour le punir d'avoir pris un bras de *St. Denys* dans l'église de ces moines pour le mettre dans son oratoire, cela n'est pas si vraisemblable.

Si on n'avait que de pareils contes à retrancher de l'histoire de France, ou plutôt de l'histoire des rois Francs & de leurs maires, on pourrait s'efforcer de la lire. Mais comment supporter les mensonges grossiers dont elle est pleine ? On y assiége continuellement des villes & des forteresses qui n'existaient pas. Il n'y avait par-delà le Rhin que des bourgades sans murs, défendues par des palissades de pieux, & par des fossés. On sait que ce n'est que sous *Henri l'Oiseleur*, vers l'an 920, que la Germanie eut des villes murées & fortifiées. Enfin, tous les détails de ces tems-là sont autant de fables, & qui pis est, de fables ennuyeuses.

Des législateurs qui ont parlé au nom des Dieux.

Tout législateur profâne qui osa feindre que la Divinité lui avait dicté ses loix, était visiblement un blasphémateur, & un traître ; un blasphémateur, puisqu'il calomniait les Dieux ; un traître, puisqu'il asservissait sa patrie à ses propres opinions. Il y a deux sortes de loix, les unes naturelles, communes à tous, & utiles à tous. *Tu ne voleras ni ne tueras ton prochain ; tu auras un soin respectueux de ceux qui t'ont donné le jour & qui ont élevé ton enfance ; tu ne raviras pas la femme de ton frère ; tu ne mentiras pas pour lui nuire ; tu l'aideras dans ses besoins pour mériter d'en être secouru à ton tour :* voilà

les loix que la nature a promulguées du fond des isles du Japon aux rivages de notre occident. Ni *Orphée*, ni *Hermès*, ni *Minos*, ni *Licurgue*, ni *Numa* n'avaient besoin que *Jupiter* vînt au bruit du tonnerre annoncer des vérités gravées dans tous les cœurs.

Si je m'étais trouvé vis-à-vis de quelqu'un de ces grands charlatans dans la place publique, je lui aurais crié, Arrête, ne compromets point ainsi la Divinité ; tu veux me tromper, si tu la fais descendre pour enseigner ce que nous savons tous ; tu veux sans doute la faire servir à quelqu'autre usage : tu veux te prévaloir de mon consentement à des vérités éternelles, pour arracher de moi mon consentement à ton usurpation : je te défère au peuple comme un tyran qui blasphême.

Les autres loix sont les politiques : loix purement civiles, éternellement arbitraires, qui tantôt établissent des éphores, tantôt des consuls, des comices par centuries, ou des comices par tribus, un aréopage ou un sénat, l'aristocratie, la démocratie ou la monarchie. Ce serait bien mal connaître le cœur humain, de soupçonner qu'il soit possible qu'un législateur profâne eût jamais établi une seule de ces loix politiques au nom des Dieux, que dans la vuë de son intérêt. On ne trompe ainsi les hommes que pour son profit.

Mais tous les législateurs profânes ont-ils été des fripons, dignes du dernier supplice ? Non ; de même qu'aujourd'hui dans les assemblées des magistrats, il se trouve toûjours des ames droites & élevées qui proposent des choses utiles à la societé, sans se vanter qu'elles lui ont été révélées, de même aussi parmi les législateurs il s'en est trouvé plusieurs qui ont institué des loix admirables, sans les attribuer à *Jupiter* ou à *Minerve*. Tel fut le sénat romain qui donna des loix à l'Europe, à la petite Asie & à l'Afrique, sans les tromper ; & tel de nos jours a été *Pierre le grand*, qui eût pû en imposer à ses sujets plus facilement qu'*Hermès* aux Egyptiens, *Minos* aux Crétois, & *Zamolxis* aux anciens Scythes.

Le reste manque. L'éditeur n'a rien osé ajouter au manuscrit de . . . . . . S'il retrouve la suite, il en fera part aux amateurs de l'histoire.

ESSAI

SUR LES MŒURS ET L'ESPRIT DES NATIONS; ET SUR LES PRINCIPAUX FAITS DE L'HISTOIRE, DEPUIS CHARLEMAGNE JUSQU'A LOUIS XIII.

AVANT-PROPOS,

Qui contient le plan de cet ouvrage, avec le précis de ce qu'étaient originairement les nations occidentales, & les raisons pour lesquelles on commence cet essai par l'orient.

VOus voulez enfin surmonter le dégoût que vous cause l'histoire moderne, depuis la décadence de l'empire Romain, & prendre une idée générale des nations qui habitent & qui désolent la terre. Vous ne cherchez dans cette immensité que ce qui mérite d'être connu de vous; l'esprit, les mœurs, les usages des nations principales, appuyés des faits qu'il n'est pas permis d'ignorer. Le but de ce travail n'est pas de savoir en quelle année un prince indigne d'être connu succéda à un prince barbare chez une nation grossière. Si on pouvait avoir le malheur de mettre dans sa tête la suite chronologique de toutes les dynasties, on ne saurait que des mots. Autant qu'il faut connaître les grandes actions des souverains qui ont rendu leurs peuples meilleurs & plus heureux, autant on peut ignorer le vulgaire des rois, qui ne pourrait que charger la mémoire. De quoi vous serviraient les détails de tant de petits intérêts qui ne subsistent plus aujourd'hui, de tant de familles éteintes qui

ſe ſont diſputé des provinces englouties enſuite dans de grands royaumes ? Preſque chaque ville a aujourd'hui ſon hiſtoire vraye ou fauſſe, plus ample, plus détaillée que celle d'*Aléxandre.* Les ſeules annales d'un ordre monaſtique contiennent plus de volumes que celles de l'empire Romain.

Dans tous ces recueils immenſes qu'on ne peut embraſſer, il faut ſe borner & choiſir. C'eſt un vaſte magazin, où vous prendrez ce qui eſt à votre uſage.

L'illuſtre *Boſſuet*, qui dans ſon diſcours ſur une partie de l'hiſtoire univerſelle en a ſaiſi le véritable eſprit, au moins dans ce qu'il dit de l'empire Romain, s'eſt arrêté à *Charlemagne.* C'eſt en commençant à cette époque que votre deſſein eſt de vous faire un tableau du monde ; mais il faudra ſouvent remonter à des tems antérieurs. Cet éloquent écrivain en diſant un mot des Arabes qui fondèrent un ſi puiſſant empire & une religion ſi floriſſante, n'en parle que comme d'un déluge de barbares. Il parait avoir écrit uniquement pour inſinuer que tout a été fait dans le monde pour la nation Juive, que ſi Dieu donna l'empire de l'Aſie aux Babiloniens, ce fut pour punir les Juifs, ſi Dieu fit régner *Cyrus* ce fut pour les venger, ſi Dieu envoya les Romains ce fut encore pour châtier les Juifs. Cela peut être. Mais les grandeurs de *Cyrus* & des Romains ont encore d'autres cauſes ; & *Boſſuet* même ne les a pas omiſes en parlant de l'eſprit des nations.

Il eût été à ſouhaiter qu'il n'eût pas oublié entiérement les anciens peuples de l'orient, comme les Indiens & les Chinois qui ont été ſi conſidérables, avant que les autres nations fuſſent formées.

Nourris des productions de leur terre, vétus de leurs étoffes, amuſés par les jeux qu'ils ont inventés, inſtruits même par leurs anciennes fables morales, pourquoi négligerions-nous de connaître l'eſprit de ces nations, chez qui les commerçans de notre Europe ont voyagé dès qu'il ont pû trouver un chemin juſqu'à elles ?

En vous inſtruiſant en philoſophe de ce qui concerne ce globe, vous portez d'abord votre vuë ſur l'orient, berceau de tous les arts, & qui a tout donné à l'occident.

Les climats orientaux voiſins du midi tiennent tout de la

nature, & nous dans notre occident ſeptentrional nous devons tout au tems, au commerce, à une induſtrie tardive. Des forêts, des pierres, des fruits ſauvages, voilà tout ce qu'a produit naturellement l'ancien pays des Celtes, des Allobroges, des Pictes, des Germains, des Sarmates, & des Scythes. On dit que l'iſle de Sicile produit d'elle-même un peu d'avoine; mais le froment, le ris, les fruits délicieux croiſſaient vers l'Euphrate, à la Chine, & dans l'Inde. Les pays fertiles furent les premiers peuplés, les premiers policés. Tout le levant depuis la Grèce juſqu'aux extrémités de notre hémiſphère fut longtems célèbre avant même que nous en fuſſions aſſez pour connaître que nous étions barbares. Quand on veut ſavoir quelque choſe des Celtes nos ancêtres, il faut avoir recours aux Grecs & aux Romains, nations encor très poſtérieures aux Aſiatiques. *Stérilité naturelle de nos climats.*

Si, par exemple, des Gaulois voiſins des Alpes joints aux habitans de ces montagnes, s'étant établis ſur les bords de l'Eridan, vinrent juſqu'à Rome trois cent ſoixante & un ans après ſa fondation, s'ils aſſiégèrent le capitole, ce ſont les Romains qui nous l'ont appris. Si d'autres Gaulois environ cent ans après entrèrent dans la Theſſalie, dans la Macédoine, & paſſèrent ſur le rivage du Pont-Euxin, ce ſont les Grecs qui nous le diſent, ſans nous dire quels étaient ces Gaulois, ni quel chemin ils prirent. Il ne reſte chez nous aucun monument de ces émigrations qui reſſemblent à celles des Tartares. Elles prouvent ſeulement que la nation était très nombreuſe, mais non civiliſée. La colonie de Grecs qui fonda Marſeille ſix cent ans avant notre ère vulgaire, ne put polir la Gaule. La langue grecque ne s'étendit pas même au-delà de ſon territoire. *Nul ancien monument en Europe.*

Gaulois, Allemans, Eſpagnols, Bretons, Sarmates, nous ne ſavons rien de nous avant dix-huit ſiécles, ſinon le peu que nos vainqueurs ont pû nous en apprendre. Nous n'avions pas même de fables; nous n'avions pas oſé imaginer une origine. Ces vaines idées que tout cet occident fut peuplé par *Gomer* fils de *Japhet*, ſont des fables orientales.

Si les anciens Toſcans qui enſeignèrent les premiers Romains, ſavaient quelque choſe de plus que les autres peuples occidentaux, c'eſt que les Grecs avaient envoyé chez eux des *Anciens Toſcans.*

colonies ; ou plutôt c'eſt parce que de tout tems une des proprietés de cette terre a été de produire des hommes de génie, comme le territoire d'Athènes était plus propre aux arts que celui de Thèbes & de Lacédémone. Mais quels monumens avons-nous de l'ancienne Toſcane ? Aucun. Nous nous épuiſons en vaines conjectures ſur quelques inſcriptions inintelligibles, que les injures du tems ont épargnées, & qui probablement ſont des premiers ſiécles de la république romaine. Pour les autres nations de notre Europe, il ne nous reſte pas une ſeule inſcription d'elles dans leur ancien langage.

Anciens Eſpagnols. L'Eſpagne maritime fut découverte par les Phéniciens, ainſi que depuis les Eſpagnols ont découvert l'Amérique. Les Tyriens, les Carthaginois, les Romains y trouvèrent tour-à-tour de quoi les enrichir dans les tréſors que la terre produiſait alors. Les Carthaginois y firent valoir des mines, mais moins riches que celles du Mexique & du Pérou ; le tems les a épuiſées, comme il épuiſera celles du nouveau monde. *Pline* rapporte que les Romains en tirèrent en neuf ans, huit mille marcs d'or, & environ vingt-quatre mille d'argent. Il faut avouer que ces prétendus deſcendans de *Gomer* avaient bien mal profité des préſens que leur faiſait la terre en tout genre, puiſqu'ils furent ſubjugués par les Carthaginois, par les Romains, par les Vandales, par les Gots, & par les Arabes.

Gaule barbare. Ce que nous ſavons des Gaulois par *Jules Céſar* & par les autres auteurs Romains, nous donne l'idée d'un peuple qui avait beſoin d'être ſoumis par une nation éclairée. Les dialectes du langage celtique, étaient affreuſes. L'empereur *Julien* ſous qui ce langage ſe parlait encore, dit dans ſon miſopogon, qu'il reſſemblait au croaſſement des corbeaux. Les mœurs du tems de *Céſar* étaient auſſi barbares que le langage. Les druides, impoſteurs groſſiers faits pour le peuple qu'ils gouvernaient, immolaient des victimes humaines qu'ils brulaient dans de grandes & hideuſes ſtatues d'oſier. Les druïdeſſes plongeaient des couteaux dans le cœur des priſonniers, & jugeaient de l'avenir à la manière dont le ſang coulait. De grandes pierres un peu creuſées qu'on a trouvées ſur les confins de la Germanie, & de la Gaule, vers Strasbourg, ſont, dit-on, les autels où l'on faiſait ces ſacrifices. Voilà tous les monumens

de

de l'ancienne Gaule. Les habitans des côtes de la Biscaye & de la Gascogne s'étaient quelquefois nourris de chair humaine. Il faut détourner les yeux de ces tems sauvages qui sont la honte de la nature.

Comptons parmi les folies de l'esprit humain, l'idée qu'on a eu de nos jours de faire descendre les Celtes des Hébreux. Ils sacrifiaient des hommes, dit-on, parce que *Jephté* avait immolé sa fille. Les druides étaient vétus de blanc pour imiter les prêtres des Juifs; ils avaient comme eux un grand pontife. Leurs druïdesses sont des images de la sœur de *Moïse* & de *Débora*. Le pauvre qu'on nourrissait à Marseille, & qu'on immolait couronné de fleurs, & chargé de malédictions, avait pour origine le *bouc émissaire*. On va jusqu'à trouver de la ressemblance entre trois ou quatre mots celtiques & hébraïques qu'on prononce également mal; & on en conclut que les Juifs, & les nations des Celtes sont la même famille. C'est ainsi qu'on insulte à la raison dans des histoires universelles, & qu'on étouffe sous un amas de conjectures forcées, le peu de connaissance que nous pourrions avoir de l'antiquité. *Ridicule des histoires anciennes.*

Les Germains avaient à-peu-près les mêmes mœurs que les Gaulois, sacrifiaient comme eux des victimes humaines, décidaient comme eux leurs petits différends particuliers par le duel, & avaient seulement plus de grossiéreté & moins d'industrie. *César* dans ses mémoires nous apprend que leurs magiciennes réglaient toûjours parmi eux le jour du combat. Il nous dit que quand un de leurs rois *Arioviste*, amena cent mille de ses Germains errans pour piller les Gaules que *César* voulait asservir plutôt que piller, il envoya vers ce barbare deux officiers Romains pour entrer en conférence avec lui, qu'*Arioviste* les fit charger de chaînes, qu'ils furent destinés à être sacrifiés aux Dieux des Germains, & qu'ils allaient l'être lorsqu'il les délivra par sa victoire. *Hommes sacrifiés.*

Les familles de tous ces barbares avaient en Germanie pour uniques retraites des cabanes, où d'un côté le père, la mère, les sœurs, les frères, les enfans couchaient nuds sur la paille, & de l'autre côté étaient leurs animaux domestiques. Ce sont là pourtant ces mêmes peuples que nous verrons bientôt maîtres de Rome. *Tacite* louë les mœurs des Germains; mais *Germains barbares.*

comme *Horace* chantait celles des barbares nommés Getes; l'un & l'autre ignoraient ce qu'ils louaient, & voulaient seulement faire la satyre de Rome. Le même *Tacite*, au milieu de ses éloges, avoue ce que tout le monde savait, que les Germains aimaient mieux vivre de rapine, que de cultiver la terre; & qu'après avoir pillé leurs voisins, ils retournaient chez eux manger & dormir. Cependant, on ne peut pas toûjours vivre de brigandage. Les empereurs Romains continrent ou subjuguèrent ces sauvages; ils furent forcés au travail qu'ils regardaient comme un malheur.

Quand *César* passe en Angleterre, il trouve cette isle plus sauvage encore que la Germanie. Les habitans couvraient à peine leur nudité de quelques peaux de bêtes. Les femmes d'un canton y appartenaient indifféremment à tous les hommes du même canton. Leurs demeures étaient des cabanes de roseaux, & leurs ornemens des figures que les hommes & les femmes s'imprimaient sur la peau en y faisant des piquûres, en y versant le suc des herbes, ainsi que le pratiquent encor les sauvages de l'Amérique.

Que la nature humaine ait été plongée pendant une longue suite de siécles dans cet état si approchant de celui des brutes, & inférieur à plusieurs égards, c'est ce qui n'est que trop vrai. La raison en est, comme on l'a dit, qu'il n'est pas dans la nature de l'homme de *désirer ce qu'on ne connait pas.* Il a falu partout non-seulement un espace de tems prodigieux, mais des circonstances heureuses, pour que l'homme s'élevât au-dessus de la vie animale.

Vous avez donc grande raison de vouloir passer tout d'un coup aux nations qui ont été civilisées les premières. Il se peut que longtems avant les empires de la Chine, & des Indes, il y ait eu des nations instruites, polies, puissantes, que des déluges de barbares auront ensuite replongées dans le premier état d'ignorance & de grossiéreté qu'on appelle l'état de pure nature.

La seule prise de Constantinople a suffi pour anéantir l'esprit de l'ancienne Grèce. Le génie des Romains fut détruit par les Goths. Les côtes de l'Afrique autrefois si florissantes, ne sont presque plus que des repaires de brigands. Des chan-

gemens encor plus grands ont dû arriver dans des climats moins heureux. Les causes physiques ont dû se joindre aux causes morales ; car si l'océan n'a pû changer entiérement son lit, du moins il est constant qu'il a couvert tour-à-tour, & abandonné de vastes terrains. La nature a dû être exposée à un grand nombre de fléaux & de vicissitudes. Les plus belles terres, les plus fertiles de l'Europe occidentale, toutes les campagnes basses arrosées par les fleuves, ont été couvertes des eaux de la mer pendant une prodigieuse multitude de siécles : c'est ce que vous avez déjà vû dans le discours préliminaire. *Change-mens dans le globe.*

Nous redirons encor qu'il n'est pas si sûr que les montagnes qui traversent l'ancien & le nouveau monde, ayent été autrefois des plaines couvertes par les mers ; car, 1°. plusieurs de ces montagnes sont élevées de quinze mille pieds & plus au-dessus de l'océan. 2°. S'il eût été un tems où ces montagnes n'eussent pas existé, d'où seraient partis les fleuves qui sont si nécessaires à la vie des animaux ? Ces montagnes sont les réservoirs des eaux, elles ont dans les deux hémisphères des directions diverses ; ce sont, comme dit *Platon*, les os de ce grand animal appellé *la terre*. Nous voyons que les moindres plantes ont une structure invariable. Comment la terre serait-elle exceptée de la loi générale ?

3°. Si les montagnes étaient supposées avoir porté des mers, ce serait une contradiction dans l'ordre de la nature, une violation des loix de la gravitation & de l'hydrostatique. 4°. Le lit de l'océan est creusé, & dans ce creux il n'est point de chaînes de montagnes d'un pôle à l'autre, ni d'orient en occident, comme sur la terre ; il ne faut donc pas conclure que tout ce globe a été longtems mer, parce que plusieurs parties du globe l'ont été. Il ne faut pas dire que l'eau a couvert les Alpes & les *Cordiliéras*, parce qu'elle a couvert la partie basse de la Gaule, de la Grèce, de la Germanie, de l'Afrique & de l'Inde. Il ne faut pas affirmer que le mont Taurus a été navigable, parce que l'archipel des Philippines & des Moluques a été un continent. Il y a grande apparence que les hautes montagnes ont été toûjours à-peu-près ce qu'elles sont. Dans combien de livres n'a-t-on pas dit qu'on a trouvé une ancre de

vaiſſeau ſur la cîme des montagnes de la Suiſſe ! Cela eſt pourtant auſſi faux que tous les contes qu'on trouve dans ces livres.

N'admettons en phyſique que ce qui eſt prouvé, & en hiſtoire que ce qui eſt de la plus grande probabilité reconnue. Il ſe peut que les pays montagneux ayent éprouvé par les volcans & par les ſecouſſes de la terre, autant de changemens que les pays plats. Mais partout où il y a eu des ſources de fleuves il y a eu des montagnes. Mille révolutions locales ont certainement changé une partie du globe, dans le phyſique & dans le moral ; mais nous ne les connaiſſons pas ; & les hommes ſe ſont aviſés ſi tard d'écrire l'hiſtoire, que le genre humain, tout ancien qu'il eſt, parait nouveau pour nous.

D'ailleurs, vous commencez vos recherches au tems où le cahos de notre Europe commence à prendre une forme après la chûte de l'empire Romain. Parcourons donc enſemble ce globe. Voyons dans quel état il était alors, en l'étudiant de la même manière qu'il parait avoir été civiliſé, c'eſt-à-dire, depuis les pays orientaux juſqu'aux nôtres ; & portons notre première attention ſur un peuple qui avait une hiſtoire ſuivie dans une langue déja fixée, lorſque nous n'avions pas encor l'uſage de l'écriture.

CHAPITRE PREMIER.

De la Chine, de ſon antiquité, de ſes forces, de ſes loix, de ſes uſages & de ſes ſciences.

CH. I. L'Empire de la Chine dès-lors était plus vaſte que celui de *Charlemagne*, ſurtout en y comprenant la Corée & le Tonquin, provinces alors tributaires des Chinois. Environ trente degrés en longitude & vingt-quatre en latitude, forment ſon étenduë. Nous avons remarqué que le corps de cet état ſubſiſte avec ſplendeur depuis plus de quatre mille ans, ſans que les loix, les mœurs, le langage, la manière même de s'habiller, ayent ſouffert d'altération ſenſible.

Son hiſtoire inconteſtable, & la ſeule qui ſoit fondée ſur des obſervations céleſtes, remonte, par la chronologie la plus ſûre, jusqu'à une éclipſe, calculée deux mille cent cinquante-cinq ans avant notre ère vulgaire, & vérifiée par les mathématiciens miſſionnaires, qui envoyés dans les derniers ſiécles chez cette nation inconnue, l'ont admirée & l'ont inſtruite. Le père *Gaubil* a examiné une ſuite de trente-ſix éclipſes de ſoleil, rapportées dans les livres de *Confucius*; & il n'en a trouvé que deux fauſſes & deux douteuſes. Les douteuſes ſont celles qui en effet ſont arrivées, mais qui n'ont pû être obſervées du lieu où l'on ſuppoſe l'obſervateur; & cela même prouve qu'alors les aſtronomes Chinois calculaient les éclipſes, puiſqu'ils ſe trompèrent dans deux calculs.

Eclipſes calculées.

Il eſt vrai qu'*Alexandre* avait envoyé de Babilone en Grèce les obſervations des Caldéens, qui remontaient un peu plus haut que les obſervations chinoiſes; & c'eſt ſans contredit le plus beau monument de l'antiquité: mais ces éphémérides de Babilone n'étaient point liées à l'hiſtoire des faits: les Chinois au contraire ont joint l'hiſtoire du ciel à celle de la terre, & ont ainſi juſtifié l'une par l'autre.

Deux cent trente ans au-delà du jour de l'éclipſe dont on a parlé, leur chronologie atteint ſans interruption, & par des témoignages autentiques, juſqu'à l'empereur *Hiao*, qui travailla lui-même à réformer l'aſtronomie, & qui, dans un régne d'environ quatre-vingt ans, chercha à rendre les hommes éclairés & heureux. Son nom eſt encore en vénération à la Chine, comme l'eſt en Europe celui des *Titus*, des *Trajans*, & des *Antonins*. S'il fut pour ſon tems un mathématicien habile, cela ſeul montre qu'il était né chez une nation déja très policée. On ne voit point que les anciens chefs des bourgades germaines ou gauloiſes ayent réformé l'aſtronomie. *Clovis* n'avait point d'obſervatoire.

Avant *Hiao*, on trouve encore ſix rois ſes prédéceſſeurs; mais la durée de leur régne eſt incertaine. Je crois qu'on ne peut mieux faire dans ce ſilence de la chronologie, que de recourir à la régle de *Newton*, qui ayant compoſé une année commune des années qu'ont régné les rois de différens pays, réduit chaque régne à vingt-deux ans ou environ. Sui-

CH. I. vant ce calcul, d'autant plus raiſonnable qu'il eſt plus modéré, ces ſix rois auront régné à-peu-près cent trente ans; ce qui eſt bien plus conforme à l'ordre de la nature, que les deux cent quarante ans qu'on donne, par exemple, aux ſept rois de Rome; & que tant d'autres calculs, démentis par l'expérience de tous les tems.

Le premier de ces rois, nommé *Fohi*, régnait donc plus de vingt-cinq ſiécles avant l'ère vulgaire, au tems que les Babiloniens avaient déja une ſuite d'obſervations aſtronomiques; & dès-lors la Chine obéiſſait à un ſouverain. Ses quinze royaumes, réunis ſous un ſeul homme, prouvent que longtems auparavant cet état était très peuplé, policé, partagé en beaucoup de ſouverainetés; car jamais un grand état ne s'eſt formé que de pluſieurs petits; c'eſt l'ouvrage de la politique, du courage, & ſurtout du tems. Il n'y a pas une plus grande preuve d'antiquité.

Il eſt rapporté dans les cinq Kings, le livre de la Chine le plus ancien & le plus autoriſé, que ſous l'empereur *Yo*, quatriéme ſucceſſeur de *Fohi*, on obſerva une conjonction de *Saturne*, *Jupiter*, *Mars*, *Mercure* & *Vénus*. Nos aſtronomes modernes diſputent entr'eux ſur le tems de cette conjonction, & ne devraient pas diſputer. Mais quand même on ſe ſerait trompé à la Chine dans cette obſervation du ciel, il était beau même de ſe tromper. Les livres chinois diſent expreſſément que de tems immémorial on ſavait à la Chine que *Vénus* & *Mercure* tournaient autour du ſoleil. Il faudrait renoncer aux plus ſimples lumières de la raiſon, pour ne pas voir que de telles connaiſſances ſuppoſaient une multitude de ſiécles antérieurs.

Ce qui rend ſurtout ces premiers livres reſpectables, & qui leur donne une ſupériorité reconnue ſur tous ceux qui rapportent l'origine des autres nations, c'eſt qu'on n'y voit aucun prodige, aucune prédiction, aucune même de ces fourberies politiques que nous attribuons aux fondateurs des autres états, excepté peut-être ce qu'on a imputé à *Fohi*, d'avoir fait accroire qu'il avait vû ſes loix écrites ſur le dos d'un ſerpent aîlé. Cette imputation même fait voir qu'on connaiſſait l'écriture avant *Fohi*. Enfin, ce n'eſt pas à nous, au bout de

notre occident, à contester les archives d'une nation qui était toute policée, quand nous n'étions que des sauvages.

Un tyran nommé *Chi-Hoangti* ordonna à la vérité qu'on brulât tous les livres; mais cet ordre insensé & barbare avertissait de les conserver avec soin, & ils reparurent après lui. Qu'importe après tout que ces livres renferment, ou non, une chronologie toûjours sûre? Je veux que nous ne sachions pas en quel tems précisément vécut *Charlemagne* : dès qu'il est certain qu'il a fait de vastes conquêtes avec de grandes armées, il est clair qu'il est né chez une nation nombreuse, formée en corps de peuple par une longue suite de siécles. Puis donc que l'empereur *Hiao*, qui vivait incontestablement plus de deux mille quatre cent ans avant notre ère, conquit tout le pays de la Corée, il est indubitable que son peuple était de l'antiquité la plus reculée. De plus, les Chinois inventèrent un cicle, un comput qui commence deux mille six cent deux ans avant le nôtre. Est-ce à nous à leur contester une chronologie unanimement reçue chez eux, à nous qui avons soixante systêmes différens pour compter les tems anciens, & qui ainsi n'en avons pas un?

Prodigieuse antiquité de l'empire de la Chine prouvée.

Répétons que les hommes ne multiplient pas aussi aisément qu'on le pense. Le tiers des enfans est mort au bout de dix ans. Les calculateurs de la propagation de l'espèce humaine ont remarqué qu'il faut des circonstances favorables pour qu'une nation s'accroisse d'un vingtiéme au bout de cent années; & très souvent il arrive que la peuplade diminue au lieu d'augmenter. De savans chronologistes ont supputé qu'une seule famille après le déluge, toûjours occupée à peupler, & ses enfans s'étant occupés de même, il se trouva en deux cent cinquante ans beaucoup plus d'habitans que n'en contient aujourd'hui l'univers. Il s'en faut beaucoup que le Talmud & les mille & une nuit ayent inventé rien de plus absurde. Il a déja été dit qu'on ne fait point ainsi des enfans à coup de plume. Voyez nos colonies, voyez ces archipels immenses de l'Asie dont il ne sort personne : les Maldives, les Philippines, les Moluques, n'ont pas le nombre d'habitans nécessaire. Tout cela est encor une nouvelle preuve de la prodigieuse antiquité de la population de la Chine.

Ridicule supposition de la propagation de l'espèce humaine.

CH. I.

Population.

Elle était au tems de *Charlemagne*, comme longtems auparavant, plus peuplée encore que vaste. Le dernier dénombrement dont nous avons connaissance, fait seulement dans les quinze provinces qui composent la Chine proprement dite, monte jusqu'à près de soixante millions d'hommes capables d'aller à la guerre ; en ne comptant ni les soldats vétérans, ni les vieillards au-dessus de soixante ans, ni la jeunesse au-dessous de vingt ans, ni les mandarins, ni la multitude des lettrés, ni les bonzes ; encore moins les femmes, qui sont partout en pareil nombre que les hommes, à un quinziéme ou seiziéme près, selon les observations de ceux qui ont calculé avec le plus d'exactitude ce qui concerne le genre humain. A ce compte, il parait difficile qu'il y ait moins de cent cinquante millions d'habitans à la Chine : notre Europe n'en a pas beaucoup plus de cent millions, à compter vingt millions en France, vingt-deux en Allemagne, quatre dans la Hongrie, dix dans toute l'Italie jusqu'en Dalmatie, huit dans la Grande-Bretagne & dans l'Irlande, huit dans l'Espagne & le Portugal, dix ou douze dans la Russie Européanne, six dans la Pologne, autant dans la Turquie d'Europe, dans la Grèce & les isles, quatre dans la Suède, trois dans la Norvège & le Dannemarck, près de quatre dans la Hollande & les Pays-Bas voisins.

On ne doit donc pas être surpris, si les villes chinoises sont immenses ; si Pékin, la nouvelle capitale de l'empire, a près de six de nos grandes lieuës de circonférence, & renferme environ trois millions de citoyens : si Nanquin, l'ancienne métropole, en avait autrefois davantage : si une simple bourgade nommée Quientzeng, où l'on fabrique la porcelaine, contient environ un million d'habitans.

Libéralités singulières.

Le journal de l'empire Chinois, journal le plus autentique & le plus utile qu'on ait dans le monde, puisqu'il contient le détail de tous les besoins publics, des ressources & des intérêts de tous les ordres de l'état. Ce journal, dis-je, rapporte que l'an de notre ère 1725, la femme que l'empereur *Yontchin* déclara impératrice, fit à cette occasion, selon une ancienne coutume, des libéralités aux pauvres femmes de toute la Chine, qui passaient soixante & dix ans. Le journal compte dans

dans la ſeule province de Kanton quatre-vingt dix-huit mille deux cent vingt femmes de ſoixante & dix ans qui reçurent ces préſens, quarante mille huit cent quatre-vingt & treize qui paſſaient quatre-vingt ans, & trois mille quatre cent cinquante-trois qui approchaient de cent années. Combien de femmes ne reçurent pas ce préſent ? En voilà plus de cent quarante-deux mille qui le reçurent dans une ſeule province. Ce nombre eſt de celles qui ne ſont plus comptées parmi les perſonnes utiles. Quelle doit donc être la population de l'état ? & ſi chacune d'elles reçut la valeur de dix livres dans toute l'étendue de l'empire, à quelles ſommes dut monter cette libéralité ?

Etat des armées.

Les forces de l'état conſiſtent, ſelon les rélations des hommes les plus intelligens qui ayent jamais voyagé, dans une milice d'environ huit cent mille ſoldats bien entretenus : cinq cent ſoixante & dix mille chevaux ſont nourris ou dans les écuries ou dans les pâturages de l'empereur, pour monter les gens de guerre, pour les voyages de la cour, & pour les couriers publics. Pluſieurs miſſionnaires, que l'empereur *Cang-hi* dans ces derniers tems approcha de ſa perſonne par amour pour les ſciences, rapportent qu'ils l'ont ſuivi dans ces chaſſes magnifiques vers la grande Tartarie, où cent mille cavaliers & ſoixante mille hommes de pied marchaient en ordre de bataille : c'eſt un uſage immémorial dans ces climats.

Les villes chinoiſes n'ont jamais eu d'autres fortifications, que celles que le bon ſens inſpirait à toutes les nations avant l'uſage de l'artillerie ; un foſſé, un rempart, une forte muraille & des tours ; depuis même que les Chinois ſe ſervent de canons, ils n'ont point ſuivi le modèle de nos places de guerre : mais au-lieu qu'ailleurs on fortifie les places, les Chinois ont fortifié leur empire. La grande muraille qui ſéparait & défendait la Chine des Tartares, bâtie cent trente-ſept ans avant notre ère, ſubſiſte encore dans un contour de cinq cent lieuës, s'élève ſur des montagnes, deſcend dans des précipices, ayant preſque partout vingt de nos pieds de largeur, ſur plus de trente de hauteur. Monument ſupérieur aux pyramides d'Egypte par ſon utilité, comme par ſon immenſité.

Grande muraille.

Ce rempart n'a pû empêcher les Tartares de profiter dans la ſuite des tems des diviſions de la Chine, & de la ſubju-

CH. I. guer ; mais la conftitution de l'état n'en a été ni affaiblie ni changée. Le pays des conquérans eft devenu une partie de l'état conquis ; & les Tartares Mantchoux, maîtres de la Chine, n'ont fait autre chofe que fe foumettre les armes à la main aux loix du pays, dont ils ont envahi le trône.

Anciens quadriges.

On trouve dans le troifiéme livre de *Confutfée* une particularité qui fait voir combien l'ufage des chariots armés eft ancien. De fon tems, les vice-rois ou gouverneurs de provinces étaient obligés de fournir au chef de l'état ou empereur mille chars de guerre à quatre chevaux de front, mille quadriges. *Homère* qui fleurit longtems avant le philofophe Chinois, ne parle jamais que de chars à deux ou à trois chevaux. Les Chinois avaient fans doute commencé, & étaient parvenus à fe fervir de quadriges. Mais ni chez les anciens Grecs, du tems de la guerre de Troye, ni chez les Chinois, on ne voit aucun ufage de la fimple cavalerie. Il parait pourtant incontestable que la méthode de combattre à cheval, précéda celle des chariots. Il eft marqué que les pharaons d'Egypte avaient de la cavalerie, mais ils fe fervaient auffi de chars de guerre. Cependant il eft à croire que dans un pays fangeux, comme l'Egypte, & entrecoupé de tant de canaux, le nombre des chevaux fut toûjours très médiocre.

Finances.

Quant aux finances, le revenu ordinaire de l'empereur fe monte, felon les fupputations les plus vraifemblables, à deux cent millions d'onces d'argent. Il eft à remarquer que l'once d'argent ne vaut pas cent de nos fous valeur intrinfèque, comme le dit l'hiftoire de la Chine ; car il n'y a point de valeur intrinfèque numéraire ; mais à prendre le marc de notre argent à cinquante de nos livres de compte, cette fomme revient à douze cent cinquante millions de notre monnoie en 1740. Je dis, en ce tems, car cette valeur arbitraire n'a que trop changé parmi nous, & changera peut-être encore : c'eft à quoi ne prennent pas affez garde les écrivains, plus inftruits des livres que des affaires, qui évaluent fouvent l'argent étranger d'une manière très fautive.

Ils ont eu des monnoies d'or & d'argent frappées au marteau, longtems avant que les dariques fuffent fabriquées en Perfe. L'empereur *Cang-hi* avait raffemblé une fuite de trois

mille de ces monnoies, parmi lesquelles il y en avait beaucoup des Indes; autre preuve de l'ancienneté des arts dans l'Asie. Mais depuis longtems l'or n'est plus une mesure commune à la Chine, il y est marchandise comme en Hollande; l'argent n'y est plus monnoie, le poids & le titre en font le prix : on n'y frappe plus que du cuivre, qui seul dans ce pays a une valeur arbitraire. Le gouvernement dans des tems difficiles a payé en papier, comme on a fait depuis dans plus d'un état de l'Europe; mais jamais la Chine n'a eu l'usage des banques publiques, qui augmentent les richesses d'une nation, en multipliant son crédit.

Ce pays favorisé de la nature, possède presque tous les fruits transplantés dans notre Europe, & beaucoup d'autres qui nous manquent. Le bled, le ris, la vigne, les légumes, les arbres de toute espèce y couvrent la terre; mais les peuples n'ont fait du vin que dans les derniers tems, satisfaits d'une liqueur assez forte qu'ils savent tirer du ris.

Manufactures.

L'insecte précieux qui produit la soye, est originaire de la Chine; c'est de-là qu'il passa en Perse assez tard, avec l'art de faire des étoffes du duvet qui les couvre; & ces étoffes étaient si rares du tems même de *Justinien*, que la soye se vendait en Europe au poids de l'or.

Le papier fin, & d'un blanc éclatant, était fabriqué chez les Chinois de tems immémorial; on en faisait avec des filets de bois de bambou bouilli. On ne connait pas la première époque de la porcelaine & de ce beau vernis qu'on commence à imiter & à égaler en Europe.

Ils savent depuis deux mille ans fabriquer le verre, mais moins beau & moins transparent que le nôtre.

Imprimerie.

L'imprimerie fut inventée par eux dans le même tems. On sait que cette imprimerie est une gravure sur des planches de bois, telle que *Guttenberg* la pratiqua le premier à Mayence au quinziéme siécle. L'art de graver les caractères sur le bois est plus perfectionné à la Chine; notre méthode d'employer les caractères mobiles & de fonte, beaucoup supérieure à la leur, n'a point encore été adoptée par eux; tant ils sont attachés à toutes leurs anciennes méthodes.

L'usage des cloches est chez eux de la plus haute antiquité.

CH. I. Nous n'en avons eu en France qu'au sixiéme siécle de notre ère. Ils ont cultivé la chymie ; & sans devenir jamais bons physiciens, ils ont inventé la poudre ; mais ils ne s'en servaient que dans des fêtes, dans l'art des feux d'artifice, où ils ont surpassé les autres nations. Ce furent les Portugais qui dans ces derniers siécles leur ont enseigné l'usage de l'artillerie ; & ce sont les jésuites qui leur ont appris à fondre le canon. Si les Chinois ne s'appliquèrent à inventer ces instrumens destructeurs, il ne faut pas en loüer leur vertu, puisqu'ils n'en ont pas moins fait la guerre.

Astronomie. Ils ne poussèrent loin l'astronomie qu'en tant qu'elle est la science des yeux & le fruit de la patience. Ils observèrent le ciel assidûment, remarquèrent tous les phénomènes, & les transmirent à la postérité. Ils divisèrent, comme nous, le cours du soleil en trois cent soixante-cinq parties & un quart. Ils connurent, mais confusément, la précession des équinoxes & des solstices. Ce qui mérite peut-être le plus d'attention, c'est que de tems immémorial ils partagent le mois en semaines de sept jours. Les Indiens en usaient ainsi ; la Caldée se conforma à cette méthode, qui passa dans le petit pays de la Judée ; mais elle ne fut point adoptée en Grèce.

On montre encore les instrumens dont se servit un de leurs fameux astronomes mille ans avant notre ère, dans une ville qui n'est que du troisiéme ordre. Nanquin, l'ancienne capitale, conserve un globe de bronze, que trois hommes ne peuvent embrasser, porté sur un cube de cuivre qui s'ouvre, & dans lequel on fait entrer un homme pour tourner ce globe, sur lequel sont tracés les méridiens & les parallèles.

Pékin a un observatoire, rempli d'astrolabes & de sphères armillaires ; instrumens à la vérité inférieurs aux nôtres pour l'exactitude, mais témoignages célèbres de la supériorité des Chinois sur les autres peuples d'Asie.

La boussole qu'ils connaissaient, ne servait pas à son véritable usage de guider la route des vaisseaux. Ils ne navigeaient que près des côtes. Possesseurs d'une terre qui fournit tout, ils n'avaient pas besoin d'aller, comme nous, au bout du monde. La boussole, ainsi que la poudre à tirer, était pour eux une simple curiosité, & ils n'en étaient pas plus à plaindre.

On eſt étonné que ce peuple inventeur n'ait jamais percé dans la géométrie au-delà des élémens. Il eſt certain qu'ils connaiſſaient ces élémens pluſieurs ſiécles avant qu'*Euclide* les eût rédigés chez les Grecs d'Alexandrie. L'empereur *Cang-hi* aſſura de nos jours au père *Parenin*, l'un des plus ſavans & des plus ſages miſſionnaires qui ayent approché de ce prince, que l'empereur *Yu* s'était ſervi des proprietés du triangle rectangle pour lever un plan géographique d'une province, il y a plus de trois mille neuf cent ſoixante années; & le père *Parenin* lui-même cite un livre écrit onze cent ans avant notre ère, dans lequel il eſt dit que la fameuſe démonſtration attribuée en occident à *Pythagore*, était depuis longtems au rang des théorêmes les plus connus.

CH. I. Géométrie. *Voyez les lettres de Parenin.*

On demande pourquoi les Chinois ayant été ſi loin dans des tems ſi reculés, ſont toûjours reſtés à ce terme, pourquoi l'aſtronomie eſt chez eux ſi ancienne & ſi bornée, pourquoi dans la muſique ils ignorent encore les demi-tons? Il ſemble que la nature ait donné à cette eſpèce d'hommes ſi différente de la nôtre, des organes faits pour trouver tout d'un coup tout ce qui leur était néceſſaire, & incapables d'aller au-delà. Nous au contraire, nous avons eu des connaiſſances très tard, & nous avons tout perfectionné rapidement. Ce qui eſt moins étonnant, c'eſt la crédulité avec laquelle ces peuples ont toûjours joint leurs erreurs de l'aſtrologie judiciaire aux vrayes connaiſſances céleſtes. Cette ſuperſtition a été celle de tous les hommes; & il n'y a pas longtems que nous en ſommes guéris; tant l'erreur ſemble faite pour le genre humain,

Si on cherche pourquoi tant d'arts & de ſciences, cultivés ſans interruption depuis ſi longtems à la Chine, ont cependant fait ſi peu de progrès, il y en a peut-être deux raiſons: l'une eſt le reſpect prodigieux que ces peuples ont pour ce qui leur a été tranſmis par leurs pères, & qui rend parfait à leurs yeux tout ce qui eſt ancien; l'autre eſt la nature de leur langue, premier principe de toutes les connaiſſances.

L'art de faire connaître ſes idées par l'écriture, qui devait n'être qu'une méthode très ſimple, eſt chez eux ce qu'ils ont de plus difficile. Chaque mot a des caractères différens: un ſavant à la Chine eſt celui qui connait le plus de ces carac-

tères ; quelques-uns ſont arrivés à la vieilleſſe avant que de ſavoir bien écrire.

Ch. I.

Ce qu'ils ont le plus connu, le plus cultivé, le plus perfectionné, c'eſt la morale & les loix. Le reſpect des enfans pour leurs pères eſt le fondement du gouvernement chinois. L'autorité paternelle n'y eſt jamais affaiblie. Un fils ne peut plaider contre ſon père qu'avec le conſentement de tous les parens, des amis, & des magiſtrats. Les mandarins lettrés y ſont regardés comme les pères des villes & des provinces, & le roi comme le père de l'empire. Cette idée, enracinée dans les cœurs, forme une famille de cet état immenſe.

La Chine monarchie tempérée.

La loi fondamentale étant donc que l'empire eſt une famille, on y a regardé plus qu'ailleurs le bien public comme le premier devoir. De là vient l'attention continuelle de l'empereur & des tribunaux à réparer les grands chemins, à joindre les rivières, à creuſer des canaux, à favoriſer la culture des terres & les manufactures.

Nous traiterons dans un autre chapitre du gouvernement de la Chine. Mais vous remarquerez d'avance que les voyageurs, & ſurtout les miſſionnaires, ont cru voir par-tout le deſpotiſme. On juge de tout par l'extérieur ; on voit des hommes qui ſe proſternent ; & dès-lors, on les prend pour des eſclaves. Celui devant qui on ſe proſterne, doit être maître abſolu de la vie & de la fortune de cent millions d'hommes, ſa ſeule volonté doit ſervir de loi. Il n'en eſt pourtant pas ainſi, & c'eſt ce que nous diſcuterons. Il ſuffit de dire ici que dans les plus anciens tems de la monarchie, il fut permis d'écrire ſur une longue table placée dans le palais, ce qu'on trouvait de repréhenſible dans le gouvernement ; que cet uſage fut mis en vigueur ſous le régne de *Venti*, deux ſiécles avant notre ère vulgaire, & que dans les tems paiſibles les repréſentations des tribunaux ont toûjours eu force de loi. Cette obſervation importante détruit les imputations vagues qu'on trouve dans *l'eſprit des loix*, contre ce gouvernement le plus ancien qui ſoit au monde.

Tous les vices exiſtent à la Chine comme ailleurs, mais certainement plus reprimés par le frein des loix, parce que les loix ſont toûjours uniformes. Le ſavant auteur des mémoires

de l'amiral *Anson* témoigne un grand mépris pour la Chine, sur ce que le petit peuple de Kanton trompa les Anglais autant qu'il le put. Mais doit-on juger du gouvernement d'une grande nation par les mœurs de la populace des frontières? Et qu'auraient dit de nous les Chinois, s'ils eussent fait naufrage sur nos côtes maritimes dans le tems où les loix des nations d'Europe confisquaient les effets naufragés, & que la coutume permettait qu'on égorgeât les proprietaires?

Usages utiles.

Les cérémonies continuelles, qui chez les Chinois gênent la societé, & dont l'amitié seule se défait dans l'intérieur des maisons, ont établi dans toute la nation une retenue & une honnêteté qui donne à la fois aux mœurs de la gravité & de la douceur. Ces qualités s'étendent jusqu'aux derniers du peuple. Des missionnaires racontent que souvent dans les marchés publics, au milieu de ces embarras & de ces confusions qui excitent dans nos contrées des clameurs si barbares & des emportemens si fréquens & si odieux, ils ont vû les paysans se mettre à genoux les uns devant les autres selon la coutume du pays, se demander pardon de l'embarras dont chacun s'accusait, s'aider l'un l'autre, & débarrasser tout avec tranquillité.

Loi admirable.

Dans les autres pays les loix punissent les crimes; à la Chine, elles font plus; elles récompensent la vertu. Le bruit d'une action généreuse & rare se répand-il dans une province, le mandarin est obligé d'en avertir l'empereur; & l'empereur envoye une marque d'honneur à celui qui l'a si bien méritée. Dans nos derniers tems, un pauvre paysan nommé *Chicou*, trouve une bourse remplie d'or qu'un voyageur a perdue, il la transporte jusqu'à la province de ce voyageur, & remet la bourse au magistrat du canton, sans vouloir rien pour ses peines. Le magistrat, sous peine d'être cassé, était obligé d'en avertir le tribunal suprême de Pékin; le tribunal obligé d'en avertir l'empereur; & le pauvre paysan fut créé mandarin du cinquiéme ordre: car il y a des places de mandarins pour les paysans qui se distinguent par la morale, comme pour ceux qui réussissent le mieux dans l'agriculture. Il faut avouer que parmi nous on n'aurait distingué ce paysan qu'en le mettant à une taille plus forte, parce qu'on aurait jugé qu'il était à son aise. Cette morale, cette obéissance aux

CH. I. loix, jointe à l'adoration d'un Etre suprême, forment la religion de la Chine, celle des empereurs & des lettrés. L'empereur est de tems immémorial le premier pontife : c'est lui qui sacrifie au *Tien*, au Souverain du ciel & de la terre. Il doit être le premier philosophe, le premier prédicateur de l'empire : ses édits sont presque toûjours des instructions & des leçons de morale.

CHAPITRE SECOND.

De la religion de la Chine. Que le gouvernement n'est point athée ; que le christianisme n'y a point été prêché au 7e. siécle. De quelques sectes établies dans le pays.

DAns le siécle passé nous ne connaissions pas assez la Chine. *Vossius* l'admirait en tout avec exagération. *Renaudot* son rival, & l'ennemi des gens de lettres, poussait la contradiction jusqu'à feindre de mépriser les Chinois, & jusqu'à les calomnier. Tâchons d'éviter ces excès.

Confutzée, que nous appellons *Confucius*, qui vivait il y a deux mille trois cent ans, un peu avant *Pythagore*, rétablit cette religion, laquelle consiste à être juste. Il l'enseigna, & la pratiqua dans la grandeur, dans l'abaissement, tantôt premier ministre d'un roi tributaire de l'empereur, tantôt exilé, fugitif & pauvre. Il eut de son vivant cinq mille disciples ; & après sa mort ses disciples furent les empereurs, les *Colao*, c'est-à-dire, les mandarins, les lettrés, & tout ce qui n'est pas peuple. Il commence par dire dans son livre, que quiconque est destiné à gouverner, doit *rectifier la raison qu'il a reçue du ciel comme on essuie un miroir terni*, qu'il doit *aussi se renouveller soi-même, pour renouveller le peuple par son exemple*. Tout tend à ce but ; il n'est point prophête, il ne se dit point inspiré : il ne connait d'inspiration que l'attention continuelle à réprimer ses passions ; il n'écrit qu'en sage. Aussi n'est-il regardé par les Chinois que comme un sage. Sa morale est

Morale de Confutzée.

est aussi pure, aussi févère & en même tems aussi humaine que celle d'*Epictète*. Il ne dit point, ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît; mais, *fais aux autres ce que tu veux qu'on te fasse*. Il recommande le pardon des injures, le souvenir des bienfaits, l'amitié, l'humilité. Ses disciples étaient un peuple de frères. Le tems le plus heureux & le plus respectable qui fut jamais sur la terre, fut celui où l'on suivit ses loix.

CH. II.

Sa famille subsiste encore: & dans un pays où il n'y a d'autre noblesse que celle des services actuels, elle est distinguée des autres familles en mémoire de son fondateur. Pour lui, il a tous les honneurs, non pas les honneurs divins qu'on ne doit à aucun homme, mais ceux que mérite un homme qui a donné de la Divinité les idées les plus saines que puisse former l'esprit humain sans révélation: c'est pourquoi le père *le Comte* & d'autres missionnaires ont écrit *que les Chinois ont connu le vrai Dieu, quand les autres peuples étaient idolâtres, & qu'ils lui ont sacrifié dans le plus ancien temple de l'univers.*

Culte de Dieu très ancien.

Les reproches d'athéisme dont on charge si libéralement dans notre occident quiconque ne pense pas comme nous, ont été prodigués aux Chinois. Il faut être aussi inconsidérés que nous le sommes dans toutes nos disputes, pour avoir osé traiter d'athée un gouvernement dont presque tous les édits parlent a) *d'un être suprême père des peuples, récompensant & punissant avec justice, qui a mis entre l'homme & lui une correspondance de prières & de bienfaits, de fautes & de châtimens.*

Le parti opposé aux jésuites a toûjours prétendu que le gouvernement de la Chine était athée, parce que les jésuites en étaient favorisés. Mais il faut que cette rage de parti se taise devant le testament de l'empereur *Cang-hi*. Le voici.

Je suis âgé de soixante & dix ans, j'en ai régné soixante & un, je dois cette faveur à la protection du ciel, de la terre, de mes ancêtres, & au Dieu de toutes les récoltes de l'empire, je ne puis les attribuer à ma faible vertu.

Il est vrai que leur religion n'admet point de peines & de

a) Voyez l'édit de l'empereur *Yontchin* rapporté dans les mémoires de la Chine, rédigés par le jésuite *du Halde*.

récompenses éternelles ; & c'est ce qui fait voir combien cette religion est ancienne. *Moïse* lui-même ne parle point de l'autre vie dans ses loix. Les saducéens chez les Juifs ne la crurent jamais ; & ce dogme n'a été heureusement constaté dans l'occident que par le maître de la vie & de la mort.

On a crû que les lettrés Chinois n'avaient pas une idée distincte d'un Dieu immatériel ; mais il est injuste d'inférer de-là qu'ils sont athées. Les anciens Egyptiens, ces peuples si religieux, n'adoraient pas *Isis* & *Osiris* comme de purs esprits. Tous les Dieux de l'antiquité étaient adorés sous une forme humaine ; & ce qui montre bien à quel point les hommes sont injustes, c'est qu'on flétrissait du nom d'athées chez les Grecs ceux qui n'admettaient pas ces Dieux corporels, & qui adoraient dans la Divinité une nature inconnue, invisible, inaccessible à nos sens.

Le fameux archevêque *Navarette* dit que selon tous les interprêtes des livres sacrés de la Chine, *l'ame est une partie aërée, ignée, qui en se séparant du corps se réunit à la substance du ciel.* Ce sentiment se trouve le même que celui des stoïciens. C'est ce que *Virgile* dévelope admirablement dans son sixiéme livre de l'Enéide. Or certainement ni le Manuel d'*Epictéte*, ni l'Enéide ne sont infectés de l'athéïsme. Tous les premiers pères de l'église ont pensé ainsi. Nous avons calomnié les Chinois, uniquement parce que leur métaphysique n'est pas la nôtre. Nous aurions dû admirer en eux deux mérites, qui condamnent à la fois les superstitions des payens, & les mœurs des chrétiens. Jamais la religion des lettrés ne fut deshonorée par des fables, ni souillée par des querelles & des guerres civiles.

Gouvernement Chinois accusé à la fois d'athéïsme & d'idolâtrie.

En imputant l'athéïsme au gouvernement de ce vaste empire, nous avons eu la légéreté de lui attribuer l'idolâtrie par une accusation qui se contredit ainsi elle-même. Le grand mal-entendu sur les rites de la Chine est venu de ce que nous avons jugé de leurs usages par les nôtres : car nous portons au bout du monde les préjugés de notre esprit contentieux. Une génuflexion, qui n'est chez eux qu'une révérence ordinaire, nous a paru un acte d'adoration : nous avons pris une table pour un autel : c'est ainsi que nous jugeons de

tout. Nous verrons en ſon tems comment nos diviſions & nos diſputes ont fait chaſſer de la Chine nos miſſionnaires. CH. II.

Quelque tems avant *Confucius*, *Laokiun* avait introduit une ſecte, qui croit aux eſprits malins, aux enchantemens, aux preſtiges. Une ſecte ſemblable à celle d'*Epicure* fut reçue & combattue à la Chine cinq cent ans avant JESUS-CHRIST: mais dans le premier ſiécle de notre ère, ce pays fut inondé de la ſuperſtition des bonzes. Ils apportèrent des Indes l'idole de *Fo* ou de *Foé*, adorée ſous différens noms par les Japonois & les Tartares, prétendu Dieu deſcendu ſur la terre, à qui on rend le culte le plus ridicule, & par conſéquent le plus fait pour le vulgaire. Cette religion, née dans les Indes près de mille ans avant JESUS-CHRIST, a infecté l'Aſie orientale; c'eſt ce Dieu que prêchent les *Bonzes* à la Chine, les *Talapoins* à Siam, les *Lamas* en Tartarie. C'eſt en ſon nom qu'ils promettent une vie éternelle, & que des milliers de bonzes conſacrent leurs jours à des exercices de pénitence, qui effrayent la nature. Quelques-uns paſſent leur vie enchaînés; d'autres portent un carcan de fer, qui plie leur corps en deux, & tient leur front toûjours baiſſé à terre. Leur fanatiſme ſe ſubdiviſe à l'infini. Ils paſſent pour chaſſer des démons, pour opérer des miracles; ils vendent au peuple la rémiſſion des péchés. Cette ſecte ſéduit quelquefois des mandarins; & par une fatalité qui montre que la même ſuperſtition eſt de tous les pays, quelques mandarins ſe ſont fait tondre en bonzes par piété. *Secte de Fo.*

Ce ſont eux qui dans la Tartarie ont à leur tête le *Dalailama*, idole vivante qu'on adore, & c'eſt-là peut-être le triomphe de la ſuperſtition humaine.

Ce *Dalailama*, ſucceſſeur & vicaire du Dieu *Fo*, paſſe pour immortel. Les prêtres nourriſſent toûjours un jeune *Lama*, déſigné ſucceſſeur ſecret du ſouverain pontife, qui prend ſa place dès que celui-ci, qu'on croit immortel, eſt mort. Les princes Tartares ne lui parlent qu'à genoux. Il décide ſouverainement tous les points de foi ſur leſquels les *Lamas* ſont diviſés. Enfin il s'eſt depuis quelque tems fait ſouverain du Tibet, à l'occident de la Chine. L'empereur reçoit ſes ambaſſadeurs, & lui envoye des préſens conſidérables. *Grand Lama.*

Ces sectes sont tolérées à la Chine pour l'usage du vulgaire, comme des alimens grossiers faits pour le nourrir; tandis que les magistrats & les lettrés, séparés en tout du peuple, se nourrissent d'une substance plus pure, il semble en effet que la populace ne mérite pas une religion raisonnable. *Confucius* gémissait pourtant de cette foule d'erreurs: il y avait beaucoup d'idolâtres de son tems. La secte de *Laokiun* avait déja introduit les superstitions chez le peuple. *Pourquoi*, dit-il dans un de ses livres, *y a-t-il plus de crime chez la populace ignorante que parmi les lettrés? C'est que le peuple est gouverné par les bonzes.*

Matérialistes.

Beaucoup de lettrés sont à la vérité tombés dans le matérialisme, mais leur morale n'en a point été altérée. Ils pensent que la vertu est si nécessaire aux hommes, & si aimable par elle-même, qu'on n'a pas même besoin de la connaissance d'un Dieu pour la suivre. D'ailleurs il ne faut pas croire que tous les matérialistes Chinois soient athées; puis que plusieurs pères de l'église croyaient Dieu & les anges corporels.

Nous ne savons point au fond ce que c'est que la matière; encor moins connaissons nous ce qui est immatériel. Les Chinois n'en savent pas sur cela plus que nous, il a suffi aux lettrés d'adorer un Etre suprême, on n'en peut douter.

Croire Dieu & les esprits corporels est une ancienne erreur métaphysique; mais ne croire absolument aucun Dieu ce serait une erreur affreuse en morale, une erreur incompatible avec un gouvernement sage. C'est une contradiction digne de nous de s'élever avec fureur, comme on a fait, contre *Bayle*, sur ce qu'il croit possible qu'une societé d'athées subsiste; & de crier avec la même violence que le plus sage empire de l'univers est fondé sur l'athéisme.

Le père *Fouquet*, jésuite, qui avait passé vingt-cinq ans à la Chine, & qui en revint ennemi des jésuites, m'a dit plusieurs fois qu'il y avait à la Chine très peu de philosophes athées. Il en est de même parmi nous.

Fausse inscription.

On prétend que vers le huitiéme siécle, avant *Charlemagne*, la religion chrétienne était connue à la Chine. On assure que nos missionnaires ont trouvé dans la province de

Kingt-ching ou Quen-ſir, une inſcription en caractères ſyriaques & chinois. Ce monument, qu'on voit tout au long dans *Kirker*, atteſte qu'un ſaint homme nommé *Olopüen*, conduit par des nuées bleuës, & obſervant la régle des vents, vint de Tacin à la Chine l'an 1092 de l'ère des Séleucides, qui répond à l'an 636 de JESUS-CHRIST; qu'auſſi-tôt qu'il fut arrivé au fauxboug de la ville impériale, l'empereur envoya un colao au-devant de lui, & lui fit bâtir une égliſe chrétienne. CH. II.

Il eſt évident par l'inſcription même, que c'eſt une de ces fraudes pieuſes qu'on s'eſt toûjours trop aiſément permiſes. Le ſage *Navarette* en convient. Ce pays de *Tacin*, cette *ère des Séleucides*, ce nom d'*Olopüen*, qui eſt, dit-on, chinois, & qui reſſemble à un ancien nom eſpagnol, ces *nuées bleuës* qui ſervent de guides, cette égliſe chrétienne bâtie tout d'un coup à Pékin pour un prêtre de Paleſtine qui ne pouvait mettre le pied à la Chine ſans encourir la peine de mort; tout cela fait voir le ridicule de la ſuppoſition. Ceux qui s'efforcent de la ſoutenir, ne font pas réflexion que les prêtres dont on trouve les noms dans ce prétendu monument, étaient des neſtoriens, & qu'ainſi ils ne combattent que pour des hérétiques.

Il faut mettre cette inſcription avec celle de *Malabar*, où il eſt dit que *St. Thomas* arriva dans le pays en qualité de charpentier avec une régle & un pieu, & qu'il porta ſeul une groſſe poutre pour preuve de ſa miſſion. Il y a aſſez de vérités hiſtoriques ſans y mêler ces abſurdes menſonges.

Juifs à la Chine.

Il eſt très vrai qu'au tems de *Charlemagne* la religion chrétienne (ainſi que les peuples qui la profeſſent) avait toûjours été abſolument inconnue à la Chine. Il y avait des Juifs: pluſieurs familles de cette nation non moins errante que ſuperſtitieuſe, s'y étaient établies deux ſiécles avant notre ère vulgaire; elles y exerçaient le métier de courtier que les Juifs ont fait dans preſque tout le monde.

Je me réſerve à jetter les yeux ſur Siam, ſur le Japon, & ſur tout ce qui eſt ſitué vers l'orient & le midi, lorſque je ſerai parvenu au tems où l'induſtrie des Européans s'eſt ouvert un chemin facile à ces extrémités de notre hémiſphère.

CHAPITRE TROISIEME.

Des Indes.

CH. III. EN ſuivant le cours apparent du ſoleil, je trouve d'abord l'Inde, ou l'Indouſtan, contrée auſſi vaſte que la Chine, & plus connue par les denrées précieuſes que l'induſtrie des négocians en a tirées dans tous les tems, que par des rélations exactes. Ce pays eſt l'unique dans le monde qui produiſe ces épiceries, dont la ſobrieté de ſes habitans peut ſe paſſer, & qui ſont néceſſaires à la voracité des peuples ſeptentrionaux.

Une chaine de montagnes peu interrompue, ſemble avoir fixé les limites de l'Inde entre la Chine, la Tartarie & la Perſe; le reſte eſt entouré de mers. L'Inde en deçà du Gange fut longtems ſoumiſe aux Perſans; & voilà pourquoi *Alexandre*, vengeur de la Grèce & vainqueur de *Darius*, pouſſa ſes conquêtes juſqu'aux Indes tributaires de ſon ennemi. Depuis *Alexandre*, les Indiens avaient vécu dans la liberté & dans la molleſſe qu'inſpirent la chaleur du climat & la richeſſe de la terre.

Les Grecs y voyageaient avant *Alexandre* pour y chercher la ſcience. C'eſt-là que le célèbre *Pilpay* écrivit, il y a deux mille trois cent années, ces *Fables morales*, traduites dans preſque toutes les langues du monde. Tout a été traité en fables & en allégories chez les orientaux, & particuliérement chez les Indiens. *Pythagore*, diſciple des gymnoſophiſtes, ſerait lui ſeul une preuve inconteſtable que les véritables ſciences étaient cultivées dans l'Inde. Un légiſlateur en politique & en géométrie n'eût pas reſté longtems dans une école où l'on n'aurait enſeigné que des mots. Il eſt très vraiſemblable même que *Pythagore* apprit chez les Indiens les proprietés du triangle rectangle, dont on lui fait honneur. Ce qui était ſi connu à la Chine, pouvait aiſément l'être dans l'Inde. On a écrit

Pythagore n'eſt pas l'inventeur des proprietés du triangle rectangle.

longtems après lui qu'il avait immolé cent bœufs pour cette découverte. Cette dépenſe eſt un peu forte pour un philoſophe ; il eſt digne d'un ſage de remercier d'une penſée heureuſe l'Etre dont nous vient toute penſée, ainſi que le mouvement & la vie. Mais il eſt bien plus vraiſemblable que *Pythagore* dût ce théorême aux gymnoſophiſtes, qu'il ne l'eſt qu'il ait immolé cent bœufs.

Longtems avant *Pilpay* les ſages de l'Inde avaient traité la morale & la philoſophie en fables allégoriques, en paraboles. Voulaient-ils exprimer l'équité d'un de leurs rois, ils diſaient *que les Dieux qui préſident aux divers élémens, & qui ſont en diſcorde entre eux, avaient pris ce roi pour leur arbitre.* Leurs anciennes traditions rapportent un jugement qui eſt à-peu-près le même que celui de *Salomon*. Ils ont une fable qui eſt préciſément la même que celle de *Jupiter* & d'*Amphitrion* ; mais elle eſt plus ingénieuſe. Un ſage découvre qui des deux eſt le Dieu, & qui eſt l'homme. Ces traditions montrent combien ſont anciennes les paraboles qui ſont enfans des Dieux les hommes extraordinaires. Les Grecs dans leur mythologie n'ont été que des diſciples de l'Inde & de l'Egypte. Toutes ces fables envelopaient autrefois un ſens philoſophique : ce ſens a diſparu, & les fables ſont reſtées.

L'antiquité des arts dans l'Inde a toûjours été reconnue de tous les autres peuples. Nous avons encore une rélation de deux voyageurs Arabes, qui allèrent aux Indes & à la Chine un peu après le régne de *Charlemagne*, & quatre cent ans avant le célèbre *Marco Paolo*. Ces Arabes prétendent avoir parlé à l'empereur de la Chine qui régnait alors ; ils rapportent que l'empereur leur dit qu'il ne comptait que cinq grands rois dans le monde, & qu'il mettait de ce nombre, *le roi des éléphans & des Indiens, qu'on appelle le roi de la ſageſſe, parce que la ſageſſe vient originairement des Indes.*

J'avoue que ces deux Arabes ont rempli leurs récits de fables, comme tous les écrivains orientaux ; mais enfin il réſulte que les Indiens paſſaient pour les premiers inventeurs des arts dans tout l'orient, ſoit que l'empereur Chinois ait fait cet aveu aux deux Arabes, ſoit qu'ils ayent parlé d'eux-mêmes.

Il eſt indubitable que les plus anciennes théogonies, furent

Ch. III. inventées chez les Indiens. Ils ont deux livres écrits, il y a environ cinq mille ans dans leur ancienne langue sacrée, nommée le *Hanscrit* ou le *Sanscrit*. De ces deux livres, le premier est le *Shasta*, & le second le *Vêdam*. Voici le commencement du *Shasta*.

» L'Eternel absorbé dans la contemplation de son existence, » résolut dans la plénitude des tems, de former des êtres participans de son essence & de sa béatitude... Ces êtres n'étaient pas; il voulut, & ils furent. «

On voit assez que cet exorde véritablement sublime & qui fut longtems inconnu aux autres nations, n'a jamais été que faiblement imité par elles.

Ces êtres nouveaux furent les demi-Dieux, les esprits célestes adoptés ensuite par les Caldéens, & chez les Grecs par *Platon*. Les Juifs les admirent quand ils furent captifs à Babilone. Ce fut là qu'ils apprirent les noms que les Caldéens avaient donnés aux anges, & ces noms n'étaient pas ceux des Indiens. *Michaël*, *Gabriel*, *Raphaël*, *Israël* même sont des mots caldéens qui ne furent jamais connus dans l'Inde.

C'est dans le *Shasta* qu'on trouve l'histoire de la chute de ces anges. Voici comme le *Shasta* s'exprime.

» Depuis la création des *Debtalog* (c'est-à-dire des anges) » la joie & l'harmonie environnèrent longtems le trône de » l'Eternel. Ce bonheur aurait duré jusqu'à la fin des tems; » mais l'envie entra dans le cœur de *Moisaor* & des anges » ses suivans. Ils rejettèrent le pouvoir de perfectibilité, dont » l'Eternel les avait doués dans sa bonté. Ils exercèrent le » pouvoir d'imperfection. Ils firent le mal à la vuë de l'Eternel. Les anges fidèles furent saisis de tristesse. La douleur » fut connue pour la première fois. «

Ensuite

a) Le serpent dont il est parlé dans la Genèse devint le principal mauvais ange. On lui donna tantôt le nom de *Sathan*, qui est un mot persan, tantôt celui de *Lucifer* étoile du matin, parce que la vulgate traduisit le mot *Hélel* par celui de *Lucifer*. *Isaïe* insultant à la mort d'un roi de Babilone, lui dit par une figure de réthorique: *comment es-tu tombé du ciel étoile du matin, Lucifer?* On a pris ce nom pour celui du diable & on a appliqué ce passage à la chute des anges. C'est encor

Ensuite la rébellion des mauvais anges est décrite. Les trois ministres de Dieu, qui sont peut-être l'original de la trinité de *Platon*, précipitent les mauvais anges dans l'abîme. A la fin des tems Dieu leur fait grace & les envoye animer les corps des hommes. CH. III.

Il n'y a rien dans toute l'antiquité de si majestueux & de si philosophique. Ces mystères des bracmanes percèrent enfin jusques dans la Syrie. Il falait qu'ils fussent bien connus, puisque les Juifs en entendirent parler du tems d'*Hérode*. Ce fut alors qu'on forgea suivant ces principes indiens le faux livre d'*Hénoc*, cité par l'apôtre *Jude*, dans lequel il est dit quelque chose de la chute des anges. Cette doctrine devint depuis le fondement de la religion chrétienne.

Les esprits ont dégénéré dans l'Inde. Probablement le gouvernement Tartare les a hébêtés, comme le gouvernement Turc a déprimé les Grecs & abruti les Egyptiens. Les sciences ont presque péri de même chez les Perses par les révolutions de l'état. Nous avons vû qu'elles se sont fixées à la Chine au même point de médiocrité où elles ont été chez nous au moyen âge, par la même cause qui agissait sur nous, c'est-à-dire, par un respect superstitieux pour l'antiquité, & par les réglemens mêmes des écoles. Ainsi dans tout pays, l'esprit humain trouve des obstacles à ses progrès.

Cependant, jusqu'au treiziéme siécle de notre ère, l'esprit vraiment philosophique ne périt pas absolument dans l'Inde. *Pachimère*, dans ce treiziéme siécle, traduisit quelques écrits d'un brame son contemporain. Voici comme ce brame Indien s'explique : le passage mérite attention.

Belle idée d'un brame.

» J'ai vû toutes les sectes s'accuser réciproquement d'im-
» posture ; j'ai vû tous les mages disputer avec fureur du
» premier principe, & de la dernière fin. Je les ai tous inter-

cor le fondement du poëme de *Milton*. Mais *Milton* est bien moins raisonnable que le *Shasta* indien. Le *Shasta* ne pousse point l'extravagance jusqu'à faire déclarer la guerre à Dieu par les anges ses créatures & à rendre quelque tems la victoire indécise. Cet excès était réservé à *Milton*.

NB. Tout ce morceau est tiré principalement de Mr. *Holwell* qui a demeuré trente ans avec les brames & qui entend très bien leur langue sacrée.

CH. III. » rogés, & je n'ai vû dans tous ces chefs de factions qu'une » opiniâtreté inflexible, un mépris superbe pour les autres, » une haine implacable. J'ai donc résolu de n'en croire aucun. Ces docteurs en cherchant la vérité, sont comme » une femme qui veut faire entrer son amant par une porte » dérobée, & qui ne peut trouver la clef de la porte. Les » hommes dans leurs vaines recherches ressemblent à celui » qui monte sur un arbre où il y a un peu de miel, & à » peine en a-t-il mangé, que les serpens qui sont autour de » l'arbre, le dévorent.

Telle fut la manière d'écrire des Indiens. Leur esprit parait encor davantage dans les jeux de leur invention. Le jeu que nous appellons *des échecs* par corruption, fut inventé par eux, & nous n'avons rien qui en approche : il est allégorique comme leurs fables ; c'est l'image de la guerre. Les noms de *Shack* qui veut dire *Prince*, & de *pion* qui signifie *soldat*, se sont conservés encor dans cette partie de l'orient. Les chiffres dont nous nous servons, & que les Arabes ont apporté en Europe vers le tems de *Charlemagne*, nous viennent de l'Inde. Les anciennes médailles, dont les curieux Chinois font tant de cas, sont une preuve que plusieurs arts furent cultivés aux Indes avant d'être connus des Chinois.

Chiffres Indiens.

Année indienne.

On y a de tems immémorial divisé la route annuelle du soleil en douze parties. L'année des bracmanes, & des plus anciens gymnosophistes, commença toûjours quand le soleil entrait dans la constellation qu'ils nomment *Moscham* & qui est pour nous le bélier. Leurs semaines furent toûjours de sept jours : division que les Grecs ne connurent jamais. Leurs jours portent les noms des sept planètes. Le jour du soleil est appellé chez eux *Mitradinam* : reste à savoir si ce mot *Mitra*, qui chez les Perses signifie aussi le soleil, est originairement un terme de la langue des mages, ou de celle des sages de l'Inde.

Il est bien difficile de dire laquelle des deux nations enseigna l'autre ; mais s'il s'agissait de décider entre les Indes & l'Egypte, je croirai toûjours les sciences bien plus anciennes dans les Indes. Ma conjecture est fondée sur ce que le terrain des Indes est bien plus aisément habitable que le terrain voisin

du Nil, dont les débordemens durent longtems rebuter les premiers colons avant qu'ils eussent dompté ce fleuve en creusant des canaux. Le sol des Indes est d'ailleurs d'une fertilité bien plus variée, & qui a dû exciter davantage la curiosité & l'industrie humaine.

L'homme est-il originaire de l'Inde?

Quelques-uns ont cru la race des hommes originaire de l'Indoustan, alléguant que l'animal le plus faible devait naître dans le climat le plus doux, & sur une terre qui produit sans culture les fruits les plus nourrissans, les plus salutaires, comme les dattes & les cocos. Ceux-ci surtout donnent aisément à l'homme de quoi le nourrir, le vêtir & le loger. Et de quoi d'ailleurs a besoin un habitant de cette presqu'isle? Tout ouvrier y travaille presque nud, deux aunes d'étoffe tout au plus servent à couvrir une femme qui n'a point de luxe. Les enfans restent entiérement nuds du moment où ils sont nés jusqu'à la puberté. Ces matelas, ces amas de plumes, ces rideaux à double contour, qui chez nous exigent tant de fraix & de soins, feraient une incommodité intolérable pour ces peuples qui ne peuvent dormir qu'au frais sur la natte la plus légère. Nos maisons de carnage, qu'on appelle des boucheries, où l'on vend tant de cadavres pour nourrir le nôtre, mettraient la peste dans le climat de l'Inde; il ne faut à ces nations que des nourritures rafraichissantes & pures; la nature leur a prodigué des forêts de citronniers, d'orangers, de figuiers, de palmiers, de cocotiers, & des campagnes couvertes de ris. L'homme le plus robuste peut ne dépenser qu'un ou deux sous par jour pour ses alimens. Nos ouvriers dépensent plus en un jour qu'un Malabare en un mois. Toutes ces considérations semblent fortifier l'ancienne opinion que le genre humain est originaire d'un pays où la nature a tout fait pour lui, & ne lui a laissé presque rien à faire. Mais cela prouve seulement que les Indiens sont indigènes, & ne prouve point du tout que les autres espèces d'hommes viennent de ces contrées. Les blancs & les nègres, & les rouges, & les Lappons, & les Samoyèdes, & les Albinos ne viennent certainement pas du même sol. La différence entre toutes ces espèces est aussi marquée qu'entre les chevaux & les chameaux; il n'y a donc qu'un brame mal instruit & entêté, qui puisse

prétendre que tous les hommes descendent de l'Indien *Adimo*
CH. III. & de sa femme.

L'Inde au tems de *Charlemagne* n'était connuë que de nom ; & les Indiens ignoraient qu'il y eût un *Charlemagne*. Les Arabes seuls maîtres du commerce maritime fournissaient à la fois les denrées des Indes à Constantinople & aux Francs. Venise les allait déja chercher dans Alexandrie. Le débit n'en était pas encor considérable en France chez les particuliers ; elles furent longtems inconnuës en Allemagne, & dans tout le nord. Les Romains avaient fait ce commerce eux-mêmes dès qu'ils furent les maîtres de l'Egypte. Ainsi les peuples occidentaux ont toûjours porté dans l'Inde leur or & leur argent, & ont toûjours enrichi ce pays déja si riche par lui-même. De là vient qu'on ne vit jamais les peuples de l'Inde, non plus que les Chinois & les Gangarides, sortir de leurs pays pour aller exercer le brigandage chez d'autres nations, comme les Arabes, soit Juifs, soit Sarrasins, les Tartares & les Romains mêmes, qui postés dans le plus mauvais pays de l'Italie subsistèrent d'abord de la guerre, & subsistent aujourd'hui de la religion.

L'Inde autrefois plus étendue.

Il est incontestable que le continent de l'Inde a été autrefois beaucoup plus étendu qu'il ne l'est aujourd'hui. Ces isles, ces immenses archipels qui l'avoisinent à l'orient & au midi, tenaient dans les tems reculés à la terre ferme. On s'en apperçoit encor par la mer même qui les sépare ; son peu de profondeur, les arbres qui croissent sur son fond, semblables à ceux des isles ; les nouveaux terrains qu'elle laisse souvent à découvert, tout fait voir que ce continent a été inondé, & il a dû l'être insensiblement quand l'océan, qui gagne toûjours d'un côté ce qu'il perd de l'autre, s'est retiré de nos terres occidentales.

L'Inde dans tous les tems connus commerçante & industrieuse, avait nécessairement une grande police ; & ce peuple, chez qui *Pythagore* avait voyagé pour s'instruire, devait avoir de bonnes loix, sans lesquelles les arts ne sont jamais cultivés ; mais les hommes avec des loix sages ont toûjours eu des coutumes insensées. Celle qui fait aux femmes un point d'honneur & de religion de se bruler sur le corps de leurs

maris, fubfiftait dans l'Inde de tems immémorial. Les philofophes Indiens fe jettaient eux-mêmes dans un bucher; par un excès de fanatifme & de vaine gloire. *Calan*, ou *Calanus*, qui fe brula devant *Alexandre*, n'avait pas le premier donné cet exemple; cette abominable dévotion n'eft pas détruite encore. La veuve du roi de Tanjour fe brula en 1735 fur le bucher de fon époux. Mr. *Dumas*, Mr. *Dupleix* gouverneur de Pondichéri, ont été témoins de pareils facrifices; c'eft le dernier effort des erreurs qui pervertiffent le genre humain. Le plus auftère des derviches n'eft qu'un lâche en comparaifon d'une femme du Malabar. Il femblerait qu'une nation chez qui les philofophes, & même les femmes, fe dévouaient ainfi à la mort, dût être une nation guerrière & invincible: cependant depuis l'ancien *Sézac*, quiconque à attaqué l'Inde, l'a aifément vaincue.

Affreufes fuperftitions.

Il ferait encor difficile de concilier les idées fublimes que les bramins confervent de l'Etre fuprême avec leurs fuperftitions & leur mythologie fabuleufe, fi l'hiftoire ne nous montrait pas de pareilles contradictions chez les Grecs & chez les Romains.

Chrétiens de St. Thomas.

Il y avait des chrétiens fur les côtes de Malabar depuis deux cent ans, au milieu de ces nations idolâtres. Un marchand de Syrie nommé *Mar Thomas*, s'étant établi fur les côtes de Malabar avec fa famille, & fes facteurs, au fixiéme fiécle, y laiffa fa religion, qui était le neftorianifme; ces fectaires orientaux, s'étant multipliés fe nommèrent les *chrétiens de St. Thomas*: ils vécurent paifiblement parmi les idolâtres. Qui ne veut point remuer eft rarement perfécuté. Ces chrétiens n'avaient aucune connaiffance de l'églife latine.

Ce n'eft pas certainement le chriftianifme qui fleuriffait alors dans l'Inde, c'eft le mahométifme. Il s'y était introduit par les conquêtes des califes, & *Aaron al Rachild*, cet illuftre contemporain de *Charlemagne*, dominateur de l'Afrique, de la Syrie, de la Perfe & d'une partie de l'Inde, envoya des miffionnaires mufulmans des rives du Gange aux ifles de l'océan indien, & jufques chez des peuplades de nègres. Depuis ce tems il y eut beaucoup de mufulmans dans l'Inde. On ne dit point que le grand *Aaron* convertît à fa religion les Indiens

CH. III. par le fer & par le feu, comme *Charlemagne* convertit les Saxons. On ne voit pas non plus que les Indiens ayent refusé le joug & la loi d'*Aaron al Rachild*, comme les Saxons refusèrent de se soumettre à *Charles*.

Les Indiens ont toûjours été aussi mous que nos septentrionaux étaient agrestes. La mollesse inspirée par le climat ne se corrige jamais; mais la dureté s'adoucit.

En général les hommes du midi oriental ont reçu de la nature des mœurs plus douces que les peuples de notre occident; leur climat les dispose à l'abstinence des liqueurs fortes & de la chair des animaux, nourritures qui aigrissent le sang, & portent souvent à la férocité; & quoique la superstition & les irruptions étrangères ayent corrompu la bonté de leur naturel, cependant tous les voyageurs conviennent que le caractère de ces peuples n'a rien de cette inquiétude, de cette pétulance & de cette dureté qu'on a eu tant de peine à contenir chez les nations du nord.

Le physique de l'Inde différant en tant de choses du nôtre, il falait bien que le moral différât aussi. Leurs vices étaient plus doux que les nôtres. Ils cherchaient en vain des remèdes aux déréglemens de leurs mœurs, comme nous en avons cherché. C'était de tems immémorial une maxime chez eux & chez les Chinois, que le sage viendrait de l'occident. L'Europe au contraire disait que le sage viendrait de l'orient. Toutes les nations ont toûjours eu besoin d'un sage.

CHAPITRE QUATRIEME.

Des bracmanes; du Védam, & de l'Ezourvédam.

SI l'Inde de qui toute la terre a besoin, & qui seule n'a besoin de personne, doit être par cela même la contrée la plus anciennement policée, elle doit conséquemment avoir eu la plus ancienne forme de religion. Il est très vraisemblable que cette religion fut longtems celle du gouvernement Chinois,

& qu'elle ne consistait que dans le culte pur d'un Etre suprême dégagé de toute superstition & de tout fanatisme.

Les premiers bracmanes avaient fondé cette religion simple, telle qu'elle fut établie à la Chine par ses premiers rois. Ces bracmanes gouvernaient l'Inde. Lorsque les chefs paisibles d'un peuple spirituel & doux, sont à la tête d'une religion, elle doit être simple & raisonnable, parce que ces chefs n'ont pas besoin d'erreurs pour être obéis. Il est si naturel de croire un Dieu unique, de l'adorer, & de sentir dans le fond de son cœur qu'il faut être juste, que quand des princes annoncent ces vérités, la foi des peuples court au-devant de leurs paroles. Il faut du tems pour établir des loix arbitraires; mais il n'en faut point pour apprendre aux hommes rassemblés à croire un Dieu, & à écouter la voix de leur propre cœur.

Les premiers bracmanes étant donc à la fois rois & pontifes, ne pouvaient guère établir la religion que sur la raison universelle. Il n'en est pas de même dans les pays où le pontificat n'est pas uni à la royauté. Alors les fonctions religieuses qui appartiennent originairement aux pères de famille, forment une profession séparée; le culte de Dieu devient un métier, & pour faire valoir ce métier, il faut souvent des prestiges & des fourberies.

La religion dégénéra donc chez les bracmanes dès qu'ils ne furent plus souverains.

Longtems avant *Alexandre*, les bracmanes ne régnaient plus dans l'Inde; mais leur tribu qu'on nomme *Caste*, était toûjours la plus considérée, comme elle l'est encore aujourd'hui; & c'est dans cette même tribu qu'on trouvait les sages vrais ou faux, que les Grecs appellèrent gymnosophistes. Il est difficile de nier qu'il y eût parmi eux, dans leur décadence, cette espèce de vertu qui s'accorde avec les illusions du fanatisme. Ils reconnaissaient toûjours un Dieu suprême à travers la multitude de divinités subalternes que la superstition populaire adoptait dans tous les pays du monde. *Strabon* dit expressément, qu'au fond les bracmanes n'adoraient qu'un seul Dieu. En cela ils étaient semblables à *Confucius*, à *Orphée*, à *Socrate*, à *Platon*, à *Marc-Aurèle*, à *Epictète*, à tous les sages, à tous les hiérophantes des mystères. Les sept années de no-

CH. IV. *Ancienne théologie des bracmanes.*

viciat chez les bracmanes, la loi du silence pendant ces sept années, étaient en vigueur du tems de *Strabon.* Le célibat pendant ce tems d'épreuve, l'abstinence de la chair des animaux qui servent l'homme, étaient des loix qu'on ne transgressa jamais, & qui subsistent encor chez les brames. Ils croyaient un Dieu créateur, rémunerateur & vengeur. Ils croyaient l'homme déchu & dégénéré, & cette idée se trouve chez tous les anciens peuples. *Aurea prima sata est ætas* est la devise de toutes les nations.

Apulée, *Quinte-Curce*, *Clément d'Alexandrie*, *Philostrate*, *Porphyre*, *Pallade*, s'accordent tous dans les éloges qu'ils donnent à la frugalité extrême des bracmanes, à leur vie retirée & pénitente, à leur pauvreté volontaire, à leur mépris de toutes les vanités du monde. *St. Ambroise* préfère hautement leurs mœurs à celles des chrétiens de son tems. Peut-être est-ce une de ces exagérations qu'on se permet quelquefois, pour faire rougir ses concitoyens de leurs désordres; on loue les bracmanes pour corriger les moines: & si *St. Ambroise* avait vécu dans l'Inde, il aurait probablement loué les moines pour faire honte aux bracmanes. Mais enfin il résulte de tant de témoignages, que ces hommes singuliers étaient en réputation de sainteté dans toute la terre.

Cette connaissance d'un Dieu unique dont tous les philosophes leur savaient tant de gré, ils la conservent encore aujourd'hui au milieu des pagodes, & de toutes les extravagances du peuple. Un de nos poëtes a dit dans une de ses épîtres, où le faux domine presque toûjours:

> L'Inde aujourd'hui voit l'orgueilleux bracmane
> Déifier, brutalement zélé,
> Le diable même en bronze ciselé.

Fausse idée qu'on a des bracmanes en Europe.

Certainement des hommes qui ne croyent point au diable, ne peuvent adorer le diable. Ces reproches absurdes sont intolérables: on n'a jamais adoré le diable en aucun pays du monde: les manichéens n'ont jamais rendu de culte au mauvais principe: on ne lui en rendait aucun dans la religion de *Zoroastre.* Il est tems que nous quittions l'indigne usage de calom-

calomnier toutes les sectes, & d'insulter toutes les nations.

Nous avons, comme vous savez, l'*Ezourvédam*, ancien commentaire composé par *Chumontou*, sur ce *Védam*, sur ce livre sacré que les brames prétendent avoir été donné de Dieu aux hommes. Ce commentaire a été redigé par un brame très savant, qui a rendu beaucoup de services à notre compagnie des Indes; & il l'a traduit lui-même de la langue sacrée en français. *a*) CH. IV.

Dans cet *Ezourvédam*, dans ce commentaire, *Chumontou* combat l'idolâtrie; il rapporte les propres paroles du Védam. *C'est l'Etre suprême qui a tout créé, le sensible & l'insensible; il y a eu quatre âges différens; tout périt à la fin de chaque âge, tout est submergé, & le déluge est un passage d'un âge à l'autre*, &c. *Paroles tirées du Védam même.*

*Lors que Dieu existait seul, & que nul autre être n'existait avec lui, il forma le dessein de créer le monde; il créa d'abord le tems, ensuite l'eau & la terre: & du mélange des cinq élémens, à savoir, la terre, l'eau, le feu, l'air & la lumière, il en forma les différens corps, & leur donna la terre pour leur base. Il fit ce globe que nous habitons en forme ovale comme un œuf. Au milieu de la terre est la plus haute de toutes les montagnes nommée Mérou, (c'est l'*Immaüs.) Adimo, *c'est le nom du premier homme sorti des mains de Dieu.* Procriti *est le nom de son épouse. D'*Adimo *nâquit* Brama, *qui fut le législateur des nations & le père des brames.*

Que de choses curieuses dans ce peu de paroles! on y apperçoit d'abord cette grande vérité, que Dieu est le créateur du monde; on voit ensuite la source primitive de cette ancienne fable des quatre âges, d'or, d'argent, d'airain, & de fer. Tous les principes de la théologie des anciens est renfermée dans le *Védam*. On y voit ce déluge de *Deucalion*, qui ne figure autre chose que la peine extrême qu'on a éprouvée dans tous les tems à dessecher les terres, que la négligence des hommes a laissé longtems inondées. Toutes les citations du *Védam*, dans ce manuscrit, sont étonnantes; *Le Védam origine des fables de la Grèce.*

a) Ce manuscrit est à la bibliothèque du roi, où chacun peut le consulter.

on y trouve expreſſément ces paroles admirables : *Dieu ne créa jamais le vice, il ne peut en être l'auteur. Dieu qui eſt la ſageſſe & la ſainteté, ne créa jamais que la vertu.*

Voici un morceau des plus ſinguliers du Védam. *Le premier homme étant ſorti des mains de Dieu, lui dit ; Il y aura ſur la terre différentes occupations, tous ne ſeront pas propres à toutes, comment les diſtinguer entr'eux ? Dieu lui répondit ; Ceux qui ſont nés avec plus d'eſprit & de goût pour la vertu que les autres, ſeront les brames. Ceux qui participent le plus du* Roſogoun, *c'eſt-à-dire, de l'ambition, ſeront les guerriers ; ceux qui participent le plus du* Tomogun, *c'eſt-à-dire, de l'avarice, ſeront les marchands. Ceux qui participeront du* Comogun, *c'eſt-à-dire, qui ſeront robuſtes & bornés, ſeront occupés aux œuvres ſerviles.*

On reconnait dans ces paroles l'origine véritable des quatre caſtes des Indes, ou plutôt les quatre conditions de la ſocieté humaine. En effet, ſur quoi peut être fondée l'inégalité de ces conditions, ſinon ſur l'inégalité primitive des talens ? Le *Védam* pourſuit & dit : *L'Etre ſuprême n'a ni corps ni figure*, & l'*Ezourvédam* ajoute : *Tous ceux qui lui donnent des pieds & des mains ſont des inſenſés.* Chumontou cite enſuite ces paroles du Védam. *Dans le tems que Dieu tira toutes choſes du néant, il créa ſéparément un individu de chaque eſpèce, & voulut qu'il portât dans lui ſon germe, afin qu'il pût produire ; il eſt le principe de chaque choſe : le ſoleil n'eſt qn'un corps ſans vie & ſans connaiſſance, il eſt entre les mains de Dieu comme une chandelle entre les mains d'un homme.*

Après cela l'auteur du commentaire combattant l'opinion des nouveaux brames, qui admettaient pluſieurs incarnations dans le Dieu *Brama* & dans le Dieu *Vitſnou*, s'exprime ainſi.

Di-moi donc, homme étourdi & inſenſé, qu'eſt-ce que ce Kochiopo *& cette* Odité, *que tu dis avoir donné naiſſance à ton Dieu ? ne ſont-ils pas des hommes comme les autres ? & ce Dieu qui eſt pur de ſa nature & éternel de ſon eſſence, ſe ſerait-il abaiſſé juſqu'à s'anéantir dans le ſein d'une femme pour s'y revêtir d'une figure humaine ? ne rougis-tu pas de nous préſenter ce Dieu en poſture de ſuppliant devant une de ſes créatures ? as-tu perdu l'eſprit ? ou es-tu venu à ce point d'impieté de ne pas*

rougir de faire jouer à l'Etre suprême le personnage de fourbe & de menteur ? .... Cesse de tromper les hommes, ce n'est qu'à cette condition que je continuerai à t'expliquer le Védam ; *car si tu restes dans les mêmes sentimens, tu es incapable de l'entendre, & ce serait le prostituer que de te l'enseigner.* CH. IV.

Au livre 3e. de ce commentaire, l'auteur *Chumontou* réfute la fable que les nouveaux brames inventaient sur une incarnation du Dieu *Brama*, qui selon eux parut dans l'Inde sous le nom de *Kopilo*, c'est-à-dire, de pénitent ; ils prétendaient qu'il avait voulu naître de *Déhobuti*, femme d'un homme de bien nommé *Kordomo*.

S'il est vrai, dit le commentateur, *que Brama soit né sur la terre, pourquoi donc portait-il le nom d'Eternel ? celui qui est souverainement heureux, & dans qui seul est notre bonheur, aurait-il voulu se soumettre à tout ce que souffre un enfant ?* &c.

On trouve ensuite une description de l'enfer toute semblable à celle que les Egyptiens & les Grecs ont donnée depuis sous le nom de Tartare. *Que faut-il faire*, dit-on, *pour éviter l'enfer ? Il faut aimer Dieu*, répond le commentateur Chumontou : *il faut faire ce qui nous est ordonné par le* Védam, *& le faire de la façon dont il nous le prescrit.* Il y a, dit-il, *quatre amours de Dieu.* Le premier est de l'aimer pour lui-même, *sans intérêt personnel.* Le second, de l'aimer *par intérêt.* Le troisiéme, de ne l'aimer que dans les *momens où l'on n'écoute pas ses passions.* Le quatriéme, de ne l'aimer que pour *obtenir l'objet de ces passions mêmes :* & ce *quatriéme amour n'en mérite pas le nom.*

Tel est le précis des principales singularités du *Védam*, livre inconnu jusqu'aujourd'hui à l'Europe, & à presque toute l'Asie.

Les brames ont dégénéré de plus en plus. Leur *Cormovédam*, qui est leur rituel, est un ramas de cérémonies superstitieuses, qui font rire quiconque n'est pas né sur les bords du Gange où de l'Indus, ou plutôt quiconque n'étant pas philosophe s'étonne des sotises des autres peuples, & ne s'étonne point de celles de son pays.

Le détail de ces minuties est immense. C'est un assemblage de toutes les folies que la vaine étude de l'astronomie judi-

ciaire a pû inspirer à des savans ingénieux, mais extravagans
CH. IV. ou fourbes. Toute la vie d'un brame est consacrée à ces cérémonies superstitieuses. Il y en a pour tous les jours de l'année. Il semble que les hommes soient devenus faibles & lâches dans l'Inde à mesure qu'ils ont été subjugués. Il y a grande apparence qu'à chaque conquête les superstitions, & les pénitences du peuple vaincu ont redoublé. *Sézac*, *Madiès*, les Assyriens, les Perses, *Alexandre*, les Arabes, les Tartares, & de nos jours *Sha-Nadir*, en venant les uns après les autres ravager ces beaux pays, ont fait un peuple pénitent d'un peuple qui n'a pas sû être guerrier.

Jamais les pagodes n'ont été plus riches que dans les tems d'humiliation & de misère; toutes ces pagodes ont des revenus considérables, & les dévots les enrichissent encor de leurs offrandes. Quand un raya passe devant une pagode, il descend de son cheval, de son chameau, ou de son éléphant, ou de son palanquin, & marche à pied jusqu'à ce qu'il ait passé le territoire du temple.

Cet ancien commentaire du *Védam* dont je viens de donner l'extrait, me parait écrit avant les conquêtes d'*Alexandre*; car on n'y trouve aucun des noms que les vainqueurs Grecs imposèrent aux fleuves, aux villes, aux contrées. L'Inde s'appelle *Zomboudipo*; le mont Immaüs est *Mérou*; le Gange est nommé *Zanoubi*. Ces anciens noms ne sont plus connus que des savans dans la langue sacrée.

L'ancienne pureté de la religion des premiers bracmanes ne subsiste plus que chez quelques-uns de leurs philosophes: & ceux-là ne se donnent pas la peine d'instruire un peuple qui ne veut pas être instruit, & qui ne le mérite pas. Il y aurait même du risque à vouloir le détromper; les brames ignorans se souléveraient; les femmes attachées à leurs pagodes, à leurs petites pratiques superstitieuses crieraient à l'impieté. Quiconque veut enseigner la raison à ses concitoyens, est persécuté, à moins qu'il ne soit le plus fort; & il arrive presque toûjours que le plus fort redouble les chaines de l'ignorance au lieu de les rompre.

Peu de christianisme dans l'Inde.

La religion mahométane seule a fait dans l'Inde d'immenses progrès, surtout parmi les hommes bien élevés, parce que

c'eſt la religion du prince, & qu'elle n'enſeigne que l'unité de Dieu conformément à l'ancienne doctrine des premiers bracmanes. Le chriſtianiſme n'a pas eu dans l'Inde le même ſuccès, malgré l'évidence & la ſainteté de ſa doctrine, & malgré les grands établiſſemens des Portugais, des Français, des Anglais, des Hollandais, des Danois. C'eſt même le concours de ces nations qui a nui au progrès de notre culte. Comme elles ſe haïſſent toutes, & que pluſieurs d'entre elles ſe font ſouvent la guerre dans ces climats, elles y ont fait haïr ce qu'elles enſeignent. Leurs uſages d'ailleurs révoltent les Indiens; ils ſont ſcandaliſés de nous voir boire du vin & manger des viandes qu'ils abhorrent. La conformation de nos organes qui fait que nous prononçons ſi mal les langues de l'Aſie, eſt encor un obſtacle preſque invincible; mais le plus grand eſt la différence des opinions qui diviſent nos miſſionnaires. Le catholique y combat l'anglican, qui combat le luthérien combattu par le calviniſte. Ainſi tous contre tous voulant annoncer chacun la vérité, & accuſant les autres de menſonge, ils étonnent un peuple ſimple & paiſible, qui voit accourir chez lui des extrémités occidentales de la terre des hommes ardens pour ſe déchirer mutuellement ſur les rives du Gange.

Nous avons eu dans ces climats comme ailleurs, des miſſionnaires reſpectables par leur pieté, & auxquels on ne peut reprocher que d'avoir exageré leurs travaux & leurs triomphes. Mais tous n'ont pas été des hommes vertueux & inſtruits, envoyés d'Europe pour changer la croyance de l'Aſie. Le célèbre *Niecamp*, auteur de l'hiſtoire de la miſſion de Tranquebar, avoue, *b*) *Que les Portugais remplirent le ſéminaire de Goa de malfaiteurs condamnés au banniſſement; qu'ils en firent des miſſionnaires, & que ces miſſionnaires n'oublièrent pas leur premier métier.* Notre ſainte religion a fait peu de progrès ſur les côtes, & nul dans les états ſoumis immédiatement au grand Mogol. La religion de *Mahomet* & celle de *Brama* partagent encor tout ce vaſte continent. Il n'y a pas encor deux ſiécles que nous appellions toutes ces nations *la paganie*,

b) Premier tome, pag. 223.

tandis que les Arabes, les Turcs, les Indiens ne nous connaissaient que sous le nom d'idolâtres.

CHAPITRE CINQUIEME.

De la Perse, au tems de Mahomet le prophête, & de l'ancienne religion de Zoroastre.

EN tournant vers la Perse, on y trouve, un peu avant le tems qui me sert d'époque, la plus grande & la plus prompte révolution que nous connaissions sur la terre.

Une nouvelle domination, une religion & des mœurs jusqu'alors inconnues, avaient changé la face de ces contrées; & ce changement s'étendait déja fort avant en Asie, en Afrique & en Enrope.

Pour me faire une idée du mahométisme, qui a donné une nouvelle forme à tant d'empires, je me rappellerai d'abord les parties du monde qui lui furent les premières soumises.

La Perse avait étendu sa domination avant *Alexandre*, de l'Egypte à la Bactriane, au-delà du pays où est aujourd'hui Samarkande, & de la Thrace jusqu'au fleuve de l'Inde.

Divisée & resserrée sous les Séleucides, elle avait repris des accroissemens sous *Arsaces* le Parthien, deux cent cinquante ans avant JESUS-CHRIST. Les Arsacides n'eurent ni la Syrie, ni les contrées qui bordent le Pont-Euxin: mais ils disputèrent avec les Romains de l'empire de l'orient, & leur opposèrent toûjours des barrières insurmontables.

Du tems d'*Alexandre Sévère*, vers l'an 226 de notre ère, un simple soldat Persan, qui prit le nom d'*Artaxare*, enleva ce royaume aux Parthes, & rétablit l'empire des Perses, dont l'étenduë ne différait guère alors de ce qu'elle est de nos jours.

Vous ne voulez pas examiner ici quels étaient les premiers Babiloniens conquis par les Perses, ni comment ce peuple se vantait de quatre cent mille ans d'observations astronomiques,

dont on ne put retrouver qu'une suite de dix-neuf-cent années du tems d'*Alexandre*. Vous ne voulez pas vous écarter de votre sujet pour vous rappeller l'idée de la grandeur de Babilone, & de ces monumens plus vantés que solides dont les ruines mêmes sont détruites. Si quelque reste des arts asiatiques mérite un peu notre curiosité, ce sont les ruines de Persépolis décrites dans plusieurs livres, & copiées dans plusieurs estampes. Je sais quelle admiration inspirent ces mazures échappées aux flambeaux dont *Alexandre* & la courtisane *Taïs* mirent Persépolis en cendre. Mais était-ce un chef-d'œuvre de l'art qu'un palais bâti au pied d'une chaine de rochers arides? Les colonnes qui sont encor debout, ne sont assurément ni dans de belles proportions, ni d'un dessein élégant. Les chapiteaux surchargés d'ornemens grossiers ont presque autant de hauteur que le fust même des colonnes. Toutes les figures sont aussi lourdes & aussi séches que celles dont nos églises gothiques sont encor malheureusement ornées. Ce sont des monumens de grandeur, mais non pas de goût; & tout nous confirme que si on s'arrêtait à l'histoire des arts, on ne trouverait que quatre siécles dans les annales du monde; ceux d'*Alexandre*, d'*Auguste*, des *Médicis* & de *Louis XIV*.

Antiquité des Perses.

Cependant les Persans furent toûjours un peuple ingénieux. *Locman*, qui est le même qu'*Esope*, était né à Casbin. Cette tradition est bien plus vraisemblable que celle qui le fait originaire d'Ethiopie, pays où il n'y eut jamais de philosophes. Les dogmes de l'ancien *Zerdust*, appellé *Zoroastre* par les Grecs, qui ont changé tous les noms orientaux, subsistaient encore. On leur donne neuf mille ans d'antiquité; car les Persans, ainsi que les Egyptiens, les Indiens, les Chinois, reculent l'origine du monde autant que d'autres la rapprochent. Un second *Zoroastre* sous *Darius* fils d'*Histaspes*, n'avait fait que perfectionner cette antique religion. C'est dans ces dogmes qu'on trouve, ainsi que dans l'Inde, l'immortalité de l'ame, & une autre vie heureuse ou malheureuse. C'est là qu'on voit expressément un enfer. *Zoroastre* dans les écrits que le *Sadder* a rédigés, dit que Dieu lui fit voir cet enfer, & les peines réservées aux méchans; il y voit plusieurs rois, un entr'autres auquel il manquait un pied; il en demande à Dieu

Immortalité de l'ame.

CH. V. *Trait singulier du Sadder. Paradis & enfer chez toutes les nations.*

la raison. Dieu lui répond : *Ce roi pervers n'a fait qu'une action de bonté en sa vie. Il vit en allant à la chasse un dromadaire qui était lié trop loin de son auge, & qui voulant y manger, ne pouvait y atteindre. Il approcha l'auge d'un coup de pied ; j'ai mis son pied dans le ciel, tout le reste est ici.* Ce trait peu connu fait voir l'espèce de philosophie qui régnait dans ces tems reculés, philosophie toûjours allégorique, & quelquefois très profonde.

Vous savez que les Babiloniens furent les premiers après les Indiens qui admirent des êtres mitoyens entre la Divinité & l'homme. Les Juifs ne donnèrent des noms aux anges que dans le tems de leur captivité à Babilone. Le nom de *Sathan* paraît pour la première fois dans le livre de *Job ;* ce nom est persan, & on prétend que *Job* l'était. Le nom de *Raphaël* est employé par l'auteur, quel qu'il soit, de *Tobie*, qui était captif à Ninive, & qui écrivit en caldéen. Le nom d'*Israël* même était caldéen & signifiait *voyant Dieu.* Ce *Sadder* est l'abrégé du *Zenda-Vesta* ou du *Zend* l'un des trois plus anciens livres qui soient au monde, comme nous l'avons dit dans le discours, qui sert d'introduction à cet ouvrage. Ce mot *Zenda-Vesta* signifiait chez les Caldéens le culte du feu, le *Sadder* est divisé en cent articles que les orientaux appellaient *portes* ou *puissances* : il est important de les lire, si l'on veut connaître quelle était la morale de ces anciens peuples. Notre ignorante crédulité se figure toûjours que nous avons tout inventé, que tout est venu des Juifs & de nous qui avons succédé aux Juifs ; on est bien détrompé quand on fouille un peu dans l'antiquité. Voici quelques-unes de ces portes qui serviront à nous tirer d'erreur.

Iere. PORTE.

Le decret du très juste Dieu est que les hommes soient jugés par le bien & le mal qu'ils auront fait. Leurs actions seront pesées dans les balances de l'équité. Les bons habiteront la lumière. La foi les délivrera de *Sathan.*

II.

Si les vertus l'emportent fur les péchés, le ciel eft ton partage : fi les péchés l'emportent, l'enfer eft ton châtiment.

V.

Qui donne l'aumône eft véritablement un homme ; c'eft le plus grand mérite dans notre fainte religion, &c.

VI.

Célébre quatre fois par jour le foleil ; célébre la lune au commencement du mois.

NB. Il ne dit point, Adore comme des Dieux le foleil & la lune, mais célébre le foleil & la lune comme ouvrages du créateur. Les anciens Perfes n'étaient point ignicoles, mais déïcoles, comme le prouve invinciblement l'hiftorien de la religion des Perfes.

VII.

Di, *Ahunavar* & *Ashim Vuhû*, quand quelqu'un éternue.

NB. On ne rapporte cet article que pour faire voir de quelle prodigieufe antiquité eft l'ufage de faluer ceux qui éternuent.

IX.

Fui furtout le péché contre nature, il n'y en a point de plus grand.

NB. Ce précepte fait bien voir combien *Sextus Empiricus* fe trompe, quand il dit que cette infamie était permife par les loix de Perfe.

XI.

Aye foin d'entretenir le feu facré, c'eft l'ame du monde, &c.

NB. Ce feu facré devint un des rites de plufieurs nations.

XII.

N'enfevelis point les morts dans des draps neufs &c.

NB. Ce précepte prouve combien fe font trompés tous

 les auteurs qui ont dit que les Perses n'enseveliſſaient point leurs morts. L'uſage d'enterrer ou de bruler les cadavres, ou de les expoſer à l'air ſur des collines, a varié ſouvent. Les rites changent chez tous les peuples, la morale ſeule ne change pas.

XIII.

Aime ton père & ta mère, ſi tu veux vivre à jamais.
NB. Voyez le décalogue.

XV.

Quelque choſe qu'on te préſente, bénis Dieu.

XIX.

Marie-toi dans ta jeuneſſe; ce monde n'eſt qu'un paſſage; il faut que ton fils te ſuive, & que la chaine des êtres ne ſoit point interrompue.

XXX.

Il eſt certain que Dieu a dit à *Zoroaſtre*, Quand on ſera dans le doute ſi une action eſt bonne ou mauvaiſe, qu'on ne la faſſe pas.

NB. Ceci eſt un peu contre la doctrine des opinions probables.

XXXIII.

Que les grandes libéralités ne ſoient répandues que ſur les plus dignes; ce qui eſt confié aux indignes eſt perdu.

XXXV.

Mais s'il s'agit du néceſſaire, quand tu manges, donne auſſi à manger aux chiens.

XL.

Quiconque exhorte les hommes à la pénitence, doit être ſans péché; qu'il ait du zèle, & que ce zèle ne ſoit point trompeur; qu'il ne mente jamais; que ſon caractère ſoit bon,

ſon ame ſenſible à l'amitié, ſon cœur & ſa langue toûjours d'intelligence; qu'il ſoit éloigné de toute débauche, de toute injuſtice, de tout péché; qu'il ſoit un exemple de bonté, de juſtice devant le peuple de Dieu. Ch. V.

NB. Quel exemple pour les prêtres de tout pays! & remarquez que dans toutes les religions de l'orient le peuple eſt appellé le peuple de Dieu.

XLI.

Quand les *Fervardagans* viendront, fai les repas d'expiation & de bienveillance, cela eſt agréable au créateur.

NB. Ce précepte a quelque reſſemblance avec les *Agapes.*

LXVII.

Ne mens jamais, cela eſt infame, quand même le menſonge ſerait utile.

NB. Cette doctrine eſt bien contraire à celle du menſonge officieux.

LXIX.

Point de familiarité avec les courtiſanes. Ne cherche à ſéduire la femme de perſonne.

LXX.

Qu'on s'abſtienne de tout vol, de toute rapine.

LXXI.

Que ta main, ta langue & ta penſée ſoient pures de tout péché. Dans tes afflictions offre à Dieu ta patience; dans le bonheur rends-lui des actions de grace.

XCI.

Jour & nuit penſe à faire du bien, la vie eſt courte. Si devant ſervir aujourd'hui ton prochain tu attends à demain, fais pénitence. Célébre les ſix *Gahambârs*; car Dieu a créé le monde en ſix fois dans l'eſpace d'une année, &c. Dans le

CH. V. tems des six *Gahambârs* ne refuse personne. Un jour le grand roi *Giemshid* ordonna au chef de ses cuisines de donner à manger à tous ceux qui se présenteraient ; le mauvais génie ou *Sathan* se présenta sous la forme d'un voyageur : quand il eut diné, il demanda encor à manger ; *Giemshid* ordonna qu'on lui servît un bœuf ; *Sathan* ayant mangé le bœuf, *Giemshid* lui fit servir des chevaux ; *Sathan* en demanda encor d'autres. Alors le juste Dieu envoya l'ange *Behman*, qui chassa le diable ; mais l'action de *Giemshid* fut agréable à Dieu.

NB. On reconnait bien le génie oriental dans cette allégorie.

Batême des anciens Perses.

Ce sont là les principaux dogmes des anciens Perses. Presque tous sont conformes à la religion naturelle de tous les peuples du monde ; les cérémonies sont partout différentes ; la vertu est partout la même ; c'est qu'elle vient de Dieu, & le reste est des hommes.

Nous remarquerons seulement que les Parsis eurent toûjours un batême, & jamais la circoncision. Le batême est commun à toutes les anciennes nations de l'orient ; la circoncision des Egyptiens, des Arabes & des Juifs, est infiniment postérieure ; car rien n'est plus naturel que de se laver : Il a falu bien des siécles, avant d'imaginer qu'une opération contre la nature & contre la pudeur pût plaire à l'Etre des êtres.

Nous passons tout ce qui concerne des cérémonies inutiles pour nous, ridicules à nos yeux, liées à des usages que nous ne connaissons plus. Nous supprimons aussi toutes les amplifications orientales, & toutes ces figures gigantesques incohérentes & fausses, si familières à tous ces peuples, chez lesquels il n'y a peut-être jamais eu que l'auteur des fables attribuées à *Esope*, qui ait écrit naturellement.

Nous savons assez que le bon goût n'a jamais été connu dans l'orient, parce que les hommes n'y ayant jamais vécu en societé avec les femmes, & ayant presque toûjours été dans la retraite, n'eurent pas les mêmes occasions de se former l'esprit, qu'eurent les Grecs & les Romains. Otez aux Arabes, aux Persans, aux Juifs le soleil & la lune, les monta-

gnes & les vallées, les dragons & les basilics, il ne leur reste plus de poësie. Ch. V.

Il suffit de savoir que ces préceptes de *Zoroastre* rapportés dans le *Sadder*, sont de l'antiquité la plus haute; qu'il y est parlé de rois dont *Bérose* lui-même ne fait pas mention.

Nous ne savons pas quel était le premier *Zoroastre*, en quel tems il vivait, si c'est le *Brama* des Indiens, & l'*Abraham* des Juifs: mais nous savons à n'en pouvoir douter, que sa religion enseignait la vertu; c'est le but essentiel de toutes les religions; elles ne peuvent jamais en avoir eu d'autre; car il n'est pas dans la nature humaine, quelque abrutie qu'elle puisse être, de croire à un homme qui viendrait enseigner le crime.

Les dogmes du *Sadder* nous prouvent encore que les Perses n'étaient point idolâtres. Notre ignorante témérité accusa longtems d'idolâtrie les Persans, les Indiens, les Chinois, & jusqu'aux mahométans, si attachés à l'unité de Dieu, qu'ils nous traitent nous-mêmes d'idolâtres faute d'avoir approfondi nos mystères. Tous nos anciens livres italiens, français, espagnols, appellent les mahométans *payens*, & leur empire la *paganie*. Nous ressemblions dans ces tems-là aux Chinois, qui se croyaient le seul peuple raisonnable, & qui n'accordaient pas aux autres hommes la figure humaine. La raison est toûjours venue tard; c'est une divinité qui n'est apparue qu'à peu de personnes.

Les Juifs imputèrent aux chrétiens des repas de *Thieste*, & des noces d'*Œdipe*, les chrétiens aux payens; toutes les sectes s'accusèrent mutuellement des plus grands crimes: l'univers s'est calomnié.

Les deux principes.

La doctrine des deux principes est de *Zoroastre*. *Orosmade* ou *Oromaze* l'ancien des jours, & *Arimane* le génie des ténèbres, sont l'origine du manichéisme. C'est l'*Osiris* & le *Typhon* des Egyptiens; c'est la *Pandore* des Grecs, c'est le vain effort de tous les sages pour expliquer l'origine du bien & du mal. Cette théologie des mages fut respectée dans l'orient sous tous les gouvernemens; & au milieu de toutes les révolutions, l'ancienne religion s'était toûjours soutenue en Perse. Ni les Dieux des Grecs, ni d'autres divinités n'avaient prévalu.

Noushirvan ou *Cosroès le grand*, sur la fin du sixiéme siécle, avait étendu son empire dans une partie de l'Arabie pétrée, & de celle qu'on nommait heureuse. Il en avait chassé les Abissins, demi-chrétiens qui l'avaient envahie. Il proscrivit, autant qu'il le put, le christianisme de ses propres états, forcé à cette sévérité par le crime d'un fils de sa femme, qui s'étant fait chrétien, se révolta contre lui.

Les enfans du grand *Noushirvan*, indignes d'un tel père, désolaient la Perse par des guerres civiles & par des parricides. Les successeurs du législateur *Justinien* avilissaient le nom de l'empire. *Maurice* venait d'être détrôné par les armes de *Phocas*, & par les intrigues du patriarche *Cyriaque* & de quelques évêques, que *Phocas* punit ensuite de l'avoir servi. Le sang de *Maurice* & de ses cinq fils avait coulé sous la main du bourreau ; & le pape *Grégoire le grand*, ennemi des patriarches de Constantinople, tâchait d'attirer le tyran *Phocas* dans son parti, en lui prodiguant des louanges, & en condamnant la mémoire de *Maurice*, qu'il avait loué pendant sa vie.

L'empire de Rome en occident était anéanti ; un déluge de barbares, Goths, Hérules, Huns, Vandales, Francs, inondait l'Europe, quand *Mahomet* jettait, dans les déserts de l'Arabie, les fondemens de la religion & de la puissance musulmane.

CHAPITRE SIXIEME.

De l'Arabie, & de Mahomet.

DE tous les législateurs & de tous les conquérans, il n'en est aucun dont la vie ait été écrite avec plus d'autenticité & dans un plus grand détail par ses contemporains : ôtez de cette vie les prodiges dont cette partie du monde fut toûjours infatuée, le reste est d'une vérité reconnuë. Il nâquit dans la ville de Mecca, que nous nommons la Mecque, l'an 579 de notre ère vulgaire au mois d'Avril. Son pere s'ap-

pellait *Abdala*, sa mère *Emina*: il n'est pas douteux que sa famille ne fût une des plus considérées de la première tribu, qui était celle des Coracites. Mais la généalogie qui le fait descendre d'*Abraham* en droite ligne, est une de ces fables inventées par ce désir si naturel d'en imposer aux hommes. CH. VI.

Mœurs des Arabes. Les mœurs & les superstitions des premiers âges que nous connaissons, s'étaient conservées dans l'Arabie. On le voit par le vœu que fit son grand-père *Abdala Moutaleb* de sacrifier un de ses enfans. Une prêtresse de la Mecque lui ordonna de racheter ce fils pour quelques chameaux, que l'exagération arabe fait monter au nombre de cent. Cette prêtresse était consacrée au culte d'une étoile qu'on croit avoir été celle de *Sirius*; car chaque tribu avait son étoile ou sa planète. *a*) On rendait aussi un culte à des génies, à des dieux mitoyens; mais on reconnaissait un Dieu supérieur; & c'est en quoi presque tous les peuples se sont accordés.

Enfance de Mahomet. *Abdala Moutaleb* vécut, dit-on, cent dix ans; son petit-fils *Mahomet* porta les armes dès l'âge de quatorze ans dans une guerre sur les confins de la Syrie; réduit à la pauvreté, un de ses oncles le donna pour facteur à une veuve nommée *Cadishé*, qui faisait en Syrie un négoce considérable; il avait alors vingt-cinq ans. Cette veuve épousa bientôt son facteur, & l'oncle de *Mahomet* qui fit ce mariage donna douze onces d'or à son neveu: environ neuf cent francs de notre monnoie furent tout le patrimoine de celui qui devait changer la face de la plus grande & de la plus belle partie du monde. Il vécut obscur avec sa première femme *Cadishé*, jusqu'à l'âge de quarante ans. Il ne déploya qu'à cet âge les talens qui le rendaient supérieur à ses compatriotes. Il avait une éloquence vive & forte, dépouillée d'art & de méthode, telle qu'il la falait à des Arabes; un air d'autorité & d'insinuation, animé par des yeux perçans & par une physionomie heureuse, l'intrépidité d'*Alexandre*, sa libéralité, & la sobrieté dont *Alexandre* aurait eu besoin pour être un grand-homme en tout. *Marié à vingt-cinq ans.* *Son caractère.*

L'amour, qu'un tempéramment ardent lui rendait nécessaire,

a) Voyez le *Koran* & la préface du *Koran*, écrite par le savant & judicieux *Sale* qui avait demeuré vingt-cinq ans en Arabie.

& qui lui donna tant de femmes & de concubines, n'affaiblit ni ſon courage, ni ſon application, ni ſa ſanté. C'eſt ainſi qu'en parlent les contemporains; & ce portrait eſt juſtifié par ſes actions.

Après avoir bien connu le caractère de ſes concitoyens, leur ignorance, leur crédulité & leur diſpoſition à l'entouſiaſme, il vit qu'il pouvait s'ériger en prophête. Il forma le deſſein d'abolir dans ſa patrie le ſabiſme, qui conſiſte dans le mélange du culte de Dieu & de celui des aſtres, le judaïſme déteſté de toutes les nations, & qui prenait une grande ſupériorité dans l'Arabie, enfin le chriſtianiſme qu'il ne connaiſſait que par les abus de pluſieurs ſectes répandues autour de ſon pays; il prétendait rétablir le culte ſimple d'*Abraham* ou *Ibrahim*, dont il ſe croyait deſcendu, & rappeller les hommes à l'unité d'un Dieu, dogme qu'il s'imaginait être défiguré dans toutes les religions. C'eſt en effet ce qu'il déclare expreſſément dans le troiſiéme *Sura* ou chapitre de ſon Koran. *Dieu connait, & vous ne connaiſſez pas.* Abraham *n'était ni Juif ni chrétien, mais il était de la vraye religion. Son cœur était réſigné à Dieu; il n'était point du nombre des idolâtres.*

D'abord prophête chez lui.

Il eſt à croire que *Mahomet* comme tous les entouſiaſtes, violemment frappé de ſes idées, les débita d'abord de bonne foi, les fortifia par des réveries, ſe trompa lui-même en trompant les autres, & appuya enfin par des fourberies néceſſaires une doctrine qu'il croyait bonne. Il commença par ſe faire croire dans ſa maiſon, ce qui était probablement le plus difficile; ſa femme & le jeune *Aly* mari de ſa fille *Fatime* furent ſes premiers diſciples. Ses concitoyens s'élevèrent contre lui; il devait bien s'y attendre: ſa réponſe aux menaces des Coracites marque à la fois ſon caractère & la manière de s'exprimer commune à ſa nation. *Quand vous viendriez à moi*, dit-il, *avec le ſoleil à la droite & la lune à la gauche, je ne reculerai pas dans ma carrière.*

Ses premiers diſciples.

Il n'avait encor que ſeize diſciples, en comptant quatre femmes, quand il fut obligé de les faire ſortir de la Mecque où ils étaient perſécutés, & de les envoyer prêcher ſa religion en Ethiopie; pour lui il oſa reſter à la Mecque, où il affronta ſes ennemis, & il fit de nouveaux proſélites qu'il envoya

voya encor en Ethiopie au nombre de cent. Ce qui affermit le plus sa religion naissante, ce fut la conversion d'*Omar* qui l'avait longtems persécuté. *Omar*, qui depuis devint un si grand conquérant, s'écria dans une assemblée nombreuse ; *J'atteste qu'il n'y a qu'un Dieu, qu'il n'a ni compagnon, ni associé, & que Mahomet est son serviteur & son prophète.*

Le nombre de ses ennemis l'emportait encor sur ses partisans. Ses disciples se répandirent dans Médine ; ils y formèrent une faction considérable. *Mahomet* persécuté dans la Mecque, & condamné à mort, s'enfuit à Médine. Cette fuite qu'on nomme *Egire*, devint l'époque de sa gloire & de la fondation de son empire. De fugitif il devint conquérant. S'il n'avait pas été persécuté, il n'aurait peut-être pas réussi. Réfugié à Médine, il y persuada le peuple & l'asservit. Il battit d'abord avec cent treize hommes les Mecquois qui étaient venus fondre sur lui au nombre de mille. Cette victoire, qui fut un miracle aux yeux de ses sectateurs, les persuada que Dieu combattait pour eux comme eux pour lui. Dès la première victoire, ils espérèrent la conquête du monde. *Mahomet* prit la Mecque, vit ses persécuteurs à ses pieds, conquit en neuf ans, par la parole & par les armes, toute l'Arabie, pays aussi grand que la Perse, & que les Perses ni les Romains n'avaient pû conquérir. Il se trouvait à la tête de quarante mille hommes tous enyvrés de son entousiasme. Dans ses premiers succès, il avait écrit au roi de Perse *Cosroès second*, à l'empereur *Héraclius*, au prince des Coptes gouverneur d'Egypte, au roi des Abissins, à un roi nommé *Mondar*, qui régnait dans une province près du golphe Persique.

Il osa leur proposer d'embrasser sa religion ; & ce qui est étrange, c'est que de ces princes il y en eut deux qui se firent mahométans ; ce furent le roi d'Abissinie & ce *Mondar*. *Cosroès* déchira la lettre de *Mahomet* avec indignation. *Héraclius* répondit par des présens. Le prince des Coptes lui envoya une fille qui passait pour un chef-d'œuvre de la nature, & qu'on appellait *la belle Marie*.

Il attaque l'empire Romain.

Mahomet au bout de neuf ans se croyant assez fort pour étendre ses conquêtes & sa religion chez les Grecs & chez les Perses, commença par attaquer la Syrie soumise alors à *Héra-*

clius, & lui prit quelques villes. Cet empereur, entêté de disputes métaphysiques de religion, & qui avait pris le parti des monothelites, essuya en peu de tems deux propositions bien singulières; l'une de la part de *Cosroès second*, qui l'avait longtems vaincu, & l'autre de la part de *Mahomet*. *Cosroès* voulait qu'*Héraclius* embrassât la religion des mages, & *Mahomet* qu'il se fît musulman.

Ses progrès. Le nouveau prophête donnait le choix à ceux qu'il voulait subjuguer, d'embrasser sa secte, ou de payer un tribut. Ce tribut était réglé par l'alcoran à treize dragmes d'argent par an pour chaque chef de famille. Une taxe si modique est une preuve que les peuples qu'il soumit étaient pauvres. Le tribut a augmenté depuis. De tous les législateurs qui ont fondé des religions, il est le seul qui ait étendu la sienne par les conquêtes. D'autres peuples ont porté leur culte avec le fer & le feu chez des nations étrangères; mais nul fondateur de secte n'avait été conquérant. Ce privilége unique est aux yeux des musulmans l'argument le plus fort, que la Divinité prit soin elle-même de seconder leur prophête.

Sa mort. Enfin *Mahomet*, maître de l'Arabie, & redoutable à tous ses voisins, attaqué d'une maladie mortelle à Médine à l'âge de soixante & trois ans & demi, voulut que ses derniers momens parussent ceux d'un héros & d'un juste : *Que celui à qui j'ai fait violence & injustice paraisse*, s'écria-t-il, *& je suis prêt de lui faire réparation.* Un homme se leva, qui lui redemanda quelque argent; *Mahomet* le lui fit donner, & expira peu de tems après, regardé comme un grand-homme par ceux même qui savaient qu'il était un imposteur, & reveré comme un prophête par tout le reste.

632.

Mahomet savant pour son tems. Ce n'était pas sans doute un ignorant, comme quelques-uns l'ont prétendu. Il falait bien même qu'il fût très savant pour sa nation & pour son tems, puisqu'on a de lui quelques aphorismes de médecine, & qu'il réforma le calendrier des Arabes comme *César* celui des Romains. Il se donne à la vérité le titre de prophête non lettré; mais on peut savoir écrire & ne pas s'arroger le nom de savant. Il était poëte; la plûpart des derniers versets de ses chapitres sont rimés; le reste est en prose cadencée. La poësie ne servit pas peu à rendre son

alcoran respectable. Les Arabes faisaient un très grand cas de la poësie, & lors qu'il y avait un bon poëte dans une tribu, les autres tribus envoyaient une ambassade de félicitation à celle qui avait produit un auteur qu'on regardait comme inspiré, & comme utile. On affichait les meilleures poësies dans le temple de la Mecque ; & quand on y afficha le second chapitre de *Mahomet*, qui commence ainsi, *Il ne faut point douter, c'est ici la science des justes, de ceux qui croyent aux mystères, qui prient quand il le faut, qui donnent avec générosité*, &c. alors le premier poëte de la Mecque, nommé *Abid*, déchira ses propres vers affichés au temple, admira *Mahomet* & se rangea sous sa loi. Voilà des mœurs, des usages, des faits si différens de tout ce qui se passe parmi nous, qu'ils doivent nous montrer combien le tableau de l'univers est varié, & combien nous devons être en garde contre notre habitude de juger de tout par nos usages. CH. VI.

Les Arabes contemporains écrivirent la vie de *Mahomet* dans le plus grand détail. Tout y ressent la simplicité barbare des tems qu'on nomme héroïques. Son contract de mariage avec sa première femme *Cadishé* est exprimé en ces mots : *Attendu que Cadishé est amoureuse de Mahomet, & Mahomet pareillement amoureux d'elle.* On voit quels repas apprêtaient ses femmes : on apprend le nom de ses épées, & de ses chevaux. On peut remarquer surtout dans son peuple des mœurs conformes à celles des anciens Hébreux, (je ne parle ici que des mœurs) la même ardeur à courir au combat au nom de la Divinité, la même soif du butin, le même partage des dépouilles, & tout se rapportant à cet objet. *Naïveté des écrivains orientaux.*

Mais en ne considérant ici que les choses humaines, & en faisant toûjours abstraction des jugemens de Dieu, & de ses voies inconnues, pourquoi *Mahomet* & ses successeurs, qui commencèrent leurs conquêtes précisément comme les Juifs, firent-ils de si grandes choses, & les Juifs de si petites ? Ne serait-ce point parce que les musulmans eurent le plus grand soin de soumettre les vaincus à leur religion, tantôt par la force, tantôt par la persuasion ? Les Hébreux au contraire n'associèrent guères les étrangers à leur culte. Les musulmans Arabes incorporèrent à eux les autres nations ; les Hébreux *Arabes infiniment supérieurs aux Juifs.*

CH. VI.

s'en tinrent toûjours ſéparés. Il paraît enfin que les Arabes eurent un entouſiaſme plus courageux, une politique plus généreuſe & plus hardie. Le peuple Hébreu avait en horreur les autres nations, & craignait toûjours d'être aſſervi. Le peuple Arabe au contraire voulut attirer tout à lui, & ſe crut fait pour dominer.

Si ces Iſmaëlites reſſemblaient aux Juifs par l'entouſiaſme & par la ſoif du pillage, ils étaient prodigieuſement ſupérieurs par le courage, par la grandeur d'ame, par la magnanimité: leur hiſtoire, ou vraie ou fabuleuſe avant *Mahomet*, eſt remplies d'exemples d'amitié tels que la Grèce en inventa dans les fables de *Pilade* & d'*Oreſte*, de *Théſée* & de *Pirritoüs*. L'hiſtoire des Barmécides n'eſt qu'une ſuite de généroſités inouies qui élèvent l'ame. Ces traits caractériſent une nation. On ne voit au contraire dans toutes les annales du peuple Hébreu aucune action généreuſe. Ils ne connaiſſent ni l'hoſpitalité, ni la libéralité, ni la clémence. Leur ſouverain bonheur eſt d'exercer l'uſure avec les étrangers; & cet eſprit d'uſure, principe de toute lâcheté, eſt tellement enraciné dans leurs cœurs, que c'eſt l'objet continuel des figures qu'ils employent dans l'eſpèce d'éloquence qui leur eſt propre. Leur gloire eſt de mettre à feu & à ſang les petits villages dont ils peuvent s'emparer. Ils égorgent les vieillards & les enfans; ils ne réſervent que les filles nubiles; ils aſſaſſinent leurs maîtres quand ils ſont eſclaves; ils ne ſavent jamais pardonner quand ils ſont vainqueurs; ils ſont les ennemis du genre humain. Nulle politeſſe, nulle ſcience, nul art perfectionné dans aucun tems chez cette nation atroce. Mais dès le ſecond ſiécle de l'égire, les Arabes deviennent les précepteurs de l'Europe dans les ſciences & dans les arts, malgré leur loi qui ſemble l'ennemie des arts.

Abubéker.

La dernière volonté de *Mahomet* ne fut point exécutée. Il avait nommé *Aly* ſon gendre, époux de *Fatime*, pour l'héritier de ſon empire. Mais l'ambition, qui l'emporte ſur le fanatiſme même, engagea les chefs de ſon armée à déclarer calife, c'eſt-à-dire, vicaire du prophête, le vieux *Abubéker* ſon beau-père, dans l'eſpérance qu'ils pourraient bientôt eux-mêmes partager la ſucceſſion. *Aly* reſta dans l'Arabie, attendant le tems de ſe ſignaler.

Cette divifion fut la première femence du grand fchifme qui féparе aujourd'hui les fectateurs d'*Omar* & ceux d'*Aly*, les Sunni & les Chias, les Turcs & les Perfans modernes. CH. VI.

Abubéker raffembla d'abord en un corps les feuilles éparfes de l'alcoran. On lut, en préfence de tous les chefs, les chapitres de ce livre, écrits les uns fur des feuilles de palmier, les autres fur du parchemin, & on établit ainfi fon autenticité invariable. Le refpect fuperftitieux pour ce livre alla jufqu'à fe perfuader que l'original avait été écrit dans le ciel. Toute la queftion fut de favoir s'il avait été écrit de toute éternité, ou feulement au tems de *Mahomet*. Les plus dévots fe déclarèrent pour l'éternité.

Bientôt *Abubéker* mena fes mufulmans en Paleftine, & y défit le frère d'*Héraclius*. Il mourut peu après avec la réputation du plus généreux de tous les hommes, n'ayant jamais pris pour lui qu'environ quarante fous de notre monnoie par jour de tout le butin qu'on partageait, & ayant fait voir combien le mépris des petits intérêts peut s'accorder avec l'ambition que les grands intérêts infpirent.

Teftament remarquable d'Abubéker.

Abubéker paffe chez les *Ofmanlis* pour un grand-homme & pour un mufulman fidèle. C'eft un des faints de l'alcoran. Les Arabes rapportent fon teftament conçu en ces termes : *Au nom de Dieu très miféricordieux, voici le teftament d'*Abubéker*, fait dans le tems qu'il allait paffer de ce monde à l'autre, dans le tems où les infidèles croyent, où les impies ceffent de douter, & où les menteurs difent la vérité.* Ce début femble être d'un homme perfuadé. Cependant *Abubéker*, beau-pére de *Mahomet*, avait vû ce prophête de bien près. Il faut qu'il ait été trompé lui-même par le prophête, ou qu'il ait été le complice d'une impofture illuftre qu'il regardait comme néceffaire. Sa place lui ordonnait d'en impofer aux hommes pendant fa vie & à fa mort.

Omar.

Omar, élu après lui, fut un des plus rapides conquérans qui ayent défolé la terre. Il prend d'abord Damas, célèbre par la fertilité de fon territoire, par les ouvrages d'acier les meilleurs de l'univers, par ces étoffes de foye qui portent encore fon nom. Il chaffe de la Syrie & de la Phénicie les Grecs qu'on appellait Romains. Il reçoit à compofition, après un

CH. VI. *Année 15 de l'égire. 636 de l'ère vulgaire.*

long siége, la ville de Jérusalem, presque toûjours occupée par des étrangers, qui se succédèrent les uns aux autres depuis que *David* l'eut enlevée à ses anciens citoyens : ce qui mérite la plus grande attention, c'est qu'il laissa aux Juifs & aux chrétiens, habitans de Jérusalem, une pleine liberté de conscience.

Dans le même tems les lieutenans d'*Omar* s'avançaient en Perse. Le dernier des rois Persans, que nous appellons *Hormisdas IV*, livre bataille aux Arabes à quelques lieues de Madain, devenue la capitale de cet empire. Il perd la bataille & la vie. Les Perses passent sous la domination d'*Omar* plus facilement qu'ils n'avaient subi le joug d'*Alexandre*.

Alors tomba cette ancienne religion des mages, que le vainqueur de *Darius* avait respectée ; car il ne toucha jamais au culte des peuples vaincus.

Des mages.

Les mages, adorateurs d'un seul Dieu, ennemis de tout simulacre, revéraient dans le feu qui donne la vie à la nature, l'emblême de la Divinité. Ils regardaient leur religion comme la plus ancienne & la plus pure. La connaissance qu'ils avaient des mathématiques, de l'astronomie & de l'histoire, augmentait leur mépris pour leurs vainqueurs alors ignorans. Ils ne purent abandonner une religion consacrée par tant de siécles pour une secte ennemie qui venait de naître. La plûpart se retirèrent aux extrémités de la Perse & de l'Inde. C'est là qu'ils vivent aujourd'hui sous le nom de *Gaures* ou de *Guèbres*, de *Parsis*, d'*Ignicoles*, ne se mariant qu'entre eux, entretenant le feu sacré, fidèles à ce qu'ils connaissent de leur ancien culte ; mais ignorans, méprisés, &, à leur pauvreté près, semblables aux Juifs si longtems dispersés sans s'allier aux autres nations, & plus encore aux banians, qui ne sont établis & dispersés que dans l'Inde, & en Perse. Il resta un grand nombre de familles Guèbres ou Ignicoles à Hispahan, jusqu'au tems de *Sha-Abbas* qui les bannit, comme *Isabelle* chassa les Juifs d'Espagne. Ils ne furent tolérés dans les fauxbourgs de cette ville que sous ses successeurs. Les Ignicoles maudissent depuis longtems dans leurs prières *Alexandre* & *Mahomet*. Il est à croire qu'ils y ont joint *Sha-Abbas*.

Tandis qu'un lieutenant d'*Omar* subjugue la Perse, un au-

tre enlève l'Egypte entière aux Romains, & une grande partie de la Libye. C'est dans cette conquête qu'est brulée la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, monument des connaissances & des erreurs des hommes, commencée par *Ptolomée Philadelphe*, & augmentée par tant de rois. Alors les Sarrazins ne voulaient de science que l'alcoran; mais ils faisaient déja voir que leur génie pouvait s'étendre à tout. L'entreprise de renouveller en Egypte l'ancien canal creusé par les rois, & rétabli ensuite par *Trajan*, & de rejoindre ainsi le Nil à la mer rouge, est digne des siécles les plus éclairés. Un gouverneur d'Egypte entreprend ce grand travail sous le califat d'*Omar*, & en vient à bout. Quelle différence entre le génie des Arabes, & celui des Turcs! Ceux-ci ont laissé périr un ouvrage dont la conservation valait mieux que la conquête d'une grande province.

Bibliothèque d'Alexandrie brulée.

Les amateurs de l'antiquité, ceux qui se plaisent à comparer les génies des nations, verront avec plaisir combien les mœurs, les usages du tems de *Mahomet*, d'*Abubéker*, d'*Omar* ressemblaient aux mœurs antiques dont *Homère* a été le peintre fidèle. On voit les chefs défier à un combat singulier les chefs ennemis; on les voit s'avancer hors des rangs & combattre aux yeux des deux armées spectatrices immobiles. Ils s'interrogent l'un l'autre, ils se parlent, ils se bravent, ils invoquent Dieu avant d'en venir aux mains. On livra plusieurs combats singuliers dans ce genre, au siége de Damas.

Mœurs des Arabes semblables à celles des guerriers de l'Iliade.

Il est évident que les combats des Amazones dont parlent *Homère* & *Hérodote*, ne sont point fondés sur des fables. Les femmes de la tribu d'*Imiar*, de l'Arabie heureuse, étaient guerrières, & combattaient dans les armées d'*Abubéker* & d'*Omar*. On ne doit pas croire qu'il y ait jamais eu un royaume des Amazones, où les femmes vécussent sans hommes. Mais dans les tems & dans les pays où l'on menait une vie agreste & pastorale, il n'est pas surprenant que des femmes aussi durement élevées que les hommes ayent quelquefois combattu comme eux. On voit surtout au siége de Damas une de ces femmes de la tribu d'*Imiar*, venger la mort de son mari tué à ses côtés, & percer d'un coup de fléche le commandant de la ville. Rien ne justifie plus l'*Arioste* & le *Tas-*

ſe, qui dans leurs poëmes font combattre tant d'héroïnes.

CH. VI. L'hiſtoire vous en préſentera plus d'une dans les tems de la chevalerie. Ces uſages toûjours très rares paraiſſent aujourd'hui incroyables, ſurtout depuis que l'artillerie ne laiſſe plus agir la valeur, l'adreſſe, l'agilité de chaque combattant, & où les armées ſont devenues des eſpèces de machines régulières qui ſe meuvent comme par des reſſorts.

Les diſcours des héros Arabes à la tête des armées, ou dans les combats ſinguliers, ou en jurant des trêves, tiennent tous de ce naturel qu'on trouve dans *Homère*; mais ils ont incomparablement plus d'entouſiaſme & de ſublime.

Vers l'an 11 de l'égire, dans une bataille entre l'armée d'*Héraclius* & celle des Sarrazins, le général mahométan nommé *Dérar* eſt pris; les Arabes en ſont épouvantés. *Rafi* un de leurs capitaines court à eux, *Qu'importe*, leur dit-il, *que* Dérar *ſoit pris ou mort? Dieu eſt vivant & vous regarde, combattez;* il leur fait tourner tête & remporte la victoire.

Un autre s'écrie, *Voilà le ciel, combattez pour Dieu, & il vous donnera la terre.*

Le général *Kaled* prend dans Damas la fille d'*Héraclius*, & la renvoye ſans rançon; on lui demande pourquoi il en uſe ainſi; C'eſt, dit-il, que j'eſpère reprendre bientôt la fille avec le père dans Conſtantinople.

Quand le calife *Mohavia* prêt d'expirer, l'an 60 de l'égire, fit aſſurer à ſon fils *Yeſud* le trône des califes, qui juſqu'alors était électif, il dit, *Grand Dieu! ſi j'ai établi mon fils dans le califat, parce que je l'en ai crû digne, je te prie d'affermir mon fils ſur le trône; mais ſi je n'ai agi que comme père, je te prie de l'en precipiter.*

Tout ce qui arrive alors, caractériſe un peuple ſupérieur. Les ſuccès de ce peuple conquérant ſemblent dûs encor plus à l'entouſiaſme qui l'anime, qu'à ſes conducteurs: car *Omar* eſt aſſaſſiné par un eſclave Perſe en 653. *Otman* ſon ſucceſſeur l'eſt en 655 dans une emeute. *Aly* ce fameux gendre de *Mahomet* n'eſt élu, & ne gouverne qu'au milieu des troubles. Il meurt aſſaſſiné au bout de cinq ans comme ſes prédéceſſeurs, & cependant les armes muſulmanes ſont toûjours heureuſes. Ce calife *Aly*, que les Perſans revèrent aujourd'hui, & dont ils

ils ſuivent les principes en oppoſition à ceux d'*Omar*, avait transféré le ſiége des califes de la ville de Médine, où *Mahomet* eſt enſeveli, dans la ville de Couffa, ſur les bords de l'Euphrate : à peine en reſte-t-il aujourd'hui des ruines. C'eſt le ſort de Babilone, de Séleucie, & de toutes les anciennes villes de la Caldée, qui n'étaient bâties que de briques. CH. VI.

Beaux ſiécles des Arabes.

Il eſt évident que le génie du peuple Arabe mis en mouvement par *Mahomet*, fit tout de lui-même pendant près de trois ſiécles, & reſſembla en cela au génie des anciens Romains. C'eſt en effet ſous *Valid*, le moins guerrier des califes, que ſe font les plus grandes conquêtes. Un de ſes généraux étend ſon empire juſqu'à Samarkande en 707. Un autre attaque en même tems l'empire des Grecs vers la mer noire. Un autre en 711 paſſe d'Egypte en Eſpagne, ſoumiſe aiſément tour à tour par les Carthaginois, par les Romains, par les Goths & Vandales, & enfin par ces Arabes qu'on nomme *Maures*. Ils y établirent d'abord le royaume de Cordoüe. Le ſultan d'Egypte ſecoue à la vérité le joug du grand calife de Bagdat, & *Abdérame* gouverneur de l'Eſpagne conquiſe ne reconnait plus le ſultan d'Egypte : cependant tout plie encor ſous les armes muſulmanes.

Cet *Abdérame*, petit-fils du calife *Hésham*, prend les royaumes de Caſtille, de Navarre, de Portugal, d'Arragon. Il s'établit en Languedoc ; il s'empare de la Guienne, & du Poitou ; & ſans *Charles Martel* qui lui ôta la victoire & la vie, la France était une province mahométane.

Après le régne de dix-neuf califes de la maiſon des *Ommiades*, commence la dynaſtie des califes Abaſſides vers l'an 752 de notre ère. *Abougiafar Almanzor*, ſecond calife Abaſſide, fixa le ſiége de ce grand empire à Bagdat au-delà de l'Euphrate dans la Caldée. Les Turcs diſent qu'il en jetta les fondemens. Les Perſans aſſurent qu'elle était très ancienne, & qu'il ne fit que la réparer. C'eſt cette ville qu'on appelle quelquefois Babilone, & qui a été le ſujet de tant de guerres entre la Perſe & la Turquie.

La domination des califes dura ſix cent cinquante-cinq ans : deſpotiques dans la religion, comme dans le gouvernement, ils n'étaient point adorés ainſi que le grand Lama, mais ils avaient

une autorité plus réelle, & dans les tems même de leur décadence, ils furent respectés des princes qui les persécutaient. Tous ces sultans Turcs, Arabes, Tartares, reçurent l'investiture des califes, avec bien moins de contestation, que plusieurs princes chrétiens ne l'ont reçue des papes. On ne baisait point les pieds du calife, mais on se prosternait sur le seuil de son palais.

Si jamais puissance a menacé toute la terre, c'est celle de ces califes; car ils avaient le droit du trône & de l'autel, du glaive & de l'entousiasme. Leurs ordres étaient autant d'oracles, & leurs soldats autant de fanatiques.

Dès l'an 671 ils assiégèrent Constantinople, qui devait un jour devenir mahométane; les divisions, presque inévitables parmi tant de chefs audacieux n'arrêtèrent pas leurs conquêtes. Ils ressemblèrent en ce point aux anciens Romains, qui parmi leurs guerres civiles avaient subjugué l'Asie mineure.

Aaron al Rachild.

A mesure que les mahométans devinrent puissans, ils se polirent. Ces califes, toûjours reconnus pour souverains de la religion, & en apparence de l'empire, par ceux qui ne reçoivent plus leurs ordres de si loin, tranquilles dans leur nouvelle Babilone, y font bientôt renaître les arts. *Aaron al Rachild*, contemporain de *Charlemagne*, plus respecté que ses prédécesseurs, & qui sut se faire obéir jusqu'en Espagne & aux Indes, ranima les sciences, fit fleurir les arts agréables & utiles, attira les gens de lettres, composa des vers, & fit succéder dans ses vastes états la politesse à la barbarie. Sous lui les Arabes, qui adoptaient déja les chiffres indiens, les apportèrent en Europe. Nous ne connumes en Allemagne & en France le cours des astres, que par le moyen de ces mêmes Arabes. Le mot seul d'*Almanach* en est encore un témoignage.

Arts des Arabes.

L'almageste de *Ptolomée* fut alors traduit du grec en arabe par l'astronome *Ben-Honain*. Le calife *Almamon* fit mesurer géométriquement un degré du méridien, pour déterminer la grandeur de la terre: opération qui n'a été faite en France que plus de neuf cent ans après sous *Louis XIV*. Ce même astronome *Ben-Honain* poussa ses observations assez loin, reconnut ou que *Ptolomée* avait fixé la plus grande déclinaison du soleil

trop au feptentrion, ou que l'obliquité de l'écliptique avait changé. Il vit même que la période de trente-fix mille ans qu'on avait affignée au mouvement prétendu des étoiles fixes d'occident en orient, devait être beaucoup raccourcie. CH. VI.

La chymie & la médecine étaient cultivées par les Arabes. La chymie, perfectionnée aujourd'hui par nous, ne nous fut connue que par eux. Nous leur devons de nouveaux remèdes, qu'on nomme les *minoratifs*, plus doux & plus falutaires que ceux qui étaient auparavant en ufage dans l'école d'*Hippocrate* & de *Galien*. L'algèbre fut une de leurs inventions. Ce terme le montre encor affez; foit qu'il dérive du mot *Algiabarat*, foit plutôt qu'il porte le nom du fameux Arabe *Geber* qui enfeignait cet art dans notre huitiéme fiécle. Enfin, dès le fecond fiécle de *Mahomet*, il falut que les chrétiens d'occident s'inftruififfent chez les mufulmans.

Beaux vers arabes.

Une preuve infaillible de la fupériorité d'une nation dans les arts de l'efprit, c'eft la culture perfectionnée de la poëfie. Je ne parle pas de cette poëfie enflée & gigantefque, de ce ramas de lieux communs infipides fur le foleil, la lune & les étoiles, les montagnes & les mers : mais de cette poëfie fage & hardie, telle qu'elle fleurit du tems d'*Augufte*, telle qu'on l'a vû renaître fous *Louis XIV*. Cette poëfie d'image & de fentiment fut connue du tems d'*Aaron al Rachild*. En voici entre autres exemples un qui m'a frappé, & que je rapporte ici parce qu'il eft court. Il s'agit de la célèbre difgrace de *Giafar le Barmécide*.

Mortel, faible mortel, à qui le fort profpère
Fait goûter de fes dons les charmes dangereux,
Connai quelle eft des rois la faveur paffagère,
Contemple *Barmécide*, & tremble d'être heureux.

Ce dernier vers furtout eft traduit mot à mot. Rien ne me parait plus beau que *tremble d'être heureux*. La langue arabe avait l'avantage d'être perfectionnée depuis longtems; elle était fixée avant *Mahomet*, & ne s'eft point altérée depuis. Aucun des jargons qu'on parlait alors en Europe, n'a pas feulement laiffé la moindre trace. De quelque côté que nous

nous tournions, il faut avouer que nous n'existons que d'hier. Nous allons plus loin que les autres peuples en plus d'un genre; & c'est peut-être parce que nous sommes venus les derniers.

CHAPITRE SEPTIEME.

De l'alcoran & de la loi musulmane. Examen si la religion musulmane était nouvelle, & si elle a été persécutante.

LE précédent chapitre a pû nous donner quelque connaissance des mœurs de *Mahomet* & de ses Arabes, par qui une grande partie de la terre éprouva une révolution si grande & si prompte. Il faut tracer à présent une peinture fidèle de leur religion.

C'est un préjugé répandu parmi nous, que le mahométisme n'a fait de si grands progrès que parce qu'il favorise les inclinations voluptueuses. On ne fait pas réflexion que toutes les anciennes religions de l'orient ont admis la pluralité des femmes. *Mahomet* réduisit à quatre le nombre illimité jusqu'alors. Il est dit que *David* avait dix-huit femmes, & *Salomon* trois cent avec sept cent concubines. Ces rois buvaient du vin avec leurs compagnes. C'était donc la religion juive qui était voluptueuse, & celle de *Mahomet* était sévère.

Polygamie. C'est un grand problême parmi les politiques, si la polygamie est utile à la societé & à la propagation. L'orient a décidé cette question dans tous les siècles, & la nature est d'accord avec les peuples orientaux, dans presque toute espèce animale, chez qui plusieurs femelles n'ont qu'un mâle. Le tems perdu par les grossesses, par les couches, par les incommodités naturelles aux femmes, semble exiger que ce tems soit réparé. Les femmes dans les climats chauds cessent de bonne heure d'être belles & fécondes. Un chef de famille, qui met sa gloire & sa prospérité dans un grand nombre d'enfans, a besoin d'une femme qui remplace une épouse inutile.

Les loix de l'occident femblent plus favorables aux femmes, celles de l'orient aux hommes & à l'état ; il n'eft point d'objet de légiflation qui ne puiffe être un fujet de difpute. Ce n'eft pas ici la place d'une differtation ; notre objet eft de peindre les hommes plutôt que de les juger. CH. VII.

On déclame tous les jours contre le paradis fenfuel de *Mahomet ;* mais l'antiquité n'en avait jamais connu d'autre. *Hercule* époufa *Hebé* dans le ciel, pour récompenfe des peines qu'il avait éprouvées fur la terre. Les héros buvaient le nectar avec les Dieux ; & puifque l'homme était fuppofé reffufciter avec fes fens, il était naturel de fuppofer auffi qu'il goûterait, foit dans un jardin, foit dans quelque autre globe, les plaifirs propres aux fens qui doivent jouir, puifqu'ils fubfiftent. Cette créance même fut celle des pères de l'églife du fecond & du troifiéme fiécle. C'eft ce qu'attefte précifément *St. Juftin* dans la feconde partie de fes dialogues : *Jérufalem*, dit-il, *fera agrandie & embellie, pour recevoir les faints, qui jouiront pendant mille ans de tous les plaifirs des fens.* *Paradis de Mahomet, le même que chez tous les anciens.*

Cent auteurs qui en ont copié un, ont écrit que c'était un moine *Neftorien* qui avait compofé l'alcoran. Les uns ont nommé ce moine *Sergius*, les autres *Boheïra.* Mais il eft évident que les chapitres de l'alcoran furent écrits fuivant l'occurrence, dans les voyages de *Mahomet*, & dans fes expéditions militaires. Avait-il toûjours ce moine avec lui ? On a crû encor fur un paffage équivoque de ce livre, que *Mahomet* ne favait ni lire ni écrire. Comment un homme qui avait fait le commerce vingt années, un poëte, un médecin, un légiflateur, aurait-il ignoré ce que les moindres enfans de fa tribu apprenaient ?

Le *Koran*, que je nomme ici *Alcoran*, pour me conformer à notre vicieux ufage, veut dire, *le livre* ou *la lecture.* Ce n'eft point un livre hiftorique dans lequel on ait voulu imiter les livres des Hébreux, & nos évangiles ; ce n'eft pas non plus un livre purement de loix comme le Lévitique ou le Deuteronome, ni un recueil de pfaumes & de cantiques, ni une vifion prophétique & allégorique dans le goût de l'Apocalypfe. C'eft un mélange de tous ces divers genres, un affemblage de fermons dans lefquels on trouve quelques faits hif- *L'alcoran.*

CH. VII. toriques, quelques visions, des révélations, des loix religieuses & civiles.

Le *Koran* est devenu le code de la jurisprudence, ainsi que la loi canonique, chez toutes les nations mahométanes. Tous les interprêtes de ce livre conviennent que sa morale est contenue dans ces paroles : *Recherchez qui vous chasse ; donnez à qui vous ôte ; pardonnez à qui vous offense ; faites du bien à tous ; ne contestez point avec les ignorans.*

Il aurait dû bien plutôt recommander de ne point disputer avec les savans : mais dans cette partie du monde on ne se doutait pas qu'il y eût ailleurs de la science & des lumières.

Parmi les déclamations incohérentes dont ce livre est rempli selon le goût oriental, on ne laisse pas de trouver des morceaux qui peuvent paraitre sublimes. *Mahomet*, par exemple, parlant de la cessation du déluge, s'exprime ainsi : *Dieu dit, Terre, englouti tes eaux : Ciel puise les ondes que tu as versées : le ciel & la terre obéirent.*

Sa définition de Dieu est d'un genre plus véritablement sublime. On lui demandait quel était cet *Alla* qu'il annonçait ; *C'est celui*, répondit-il, *qui tient l'être de soi-même, & de qui les autres le tiennent ; qui n'engendre point & qui n'est point engendré, & à qui rien n'est semblable dans toute l'étenduë des êtres.* Cette fameuse réponse consacrée dans tout l'orient, se trouve presque mot à mot dans l'antépénultiéme chapitre du *Koran*.

Il est vrai que les contradictions, les absurdités, les anachronismes sont répandus en foule dans ce livre. On y voit surtout une ignorance profonde de la physique la plus simple & la plus connue. C'est là la pierre de touche des livres que les fausses religions prétendent écrits par la Divinité ; car Dieu n'est ni absurde, ni ignorant ; mais le peuple qui ne voit pas ces fautes, les adore ; & les imans employent un déluge de paroles pour les pallier.

Les commentateurs du *Koran* distinguent toûjours le sens positif & l'allégorique, la lettre & l'esprit. On reconnait le génie arabe dans les commentaires comme dans le texte ; un des plus autorisés commentateurs dit, *que le* Koran *porte tantôt une face d'homme*, *tantôt une face de bête*, pour signifier l'esprit & la lettre.

Une chose qui peut ſurprendre bien des lecteurs, c'eſt qu'il n'y eut rien de nouveau dans la loi de *Mahomet*, ſinon que *Mahomet* était prophête de Dieu.

CH. VII. *Que la religion mahométane était très ancienne.*

En premier lieu, l'unité d'un Etre ſuprême créateur & conſervateur était très ancienne. Les peines & les récompenſes dans une autre vie, la croyance d'un paradis & d'un enfer avaient été admiſes chez les Chinois, les Indiens, les Perſes, les Egyptiens, les Grecs, les Romains, & enſuite chez les Juifs, & ſurtout chez les chrétiens, dont la religion conſacra cette doctrine.

L'alcoran reconnait des anges & des génies ; & cette créance vient des anciens Perſes. Celle d'une réſurrection & d'un jugement dernier, était viſiblement puiſée dans le Talmud & dans le chriſtianiſme. Les mille ans que Dieu employera, ſelon *Mahomet*, à juger les hommes, & la manière dont il y procédera, ſont des acceſſoires qui n'empêchent pas que cette idée ne ſoit entiérement empruntée. Le pont aigu ſur lequel les reſſuſcités paſſeront, & du haut duquel les reprouvés tomberont en enfer, eſt tiré de la doctrine allégorique des mages.

C'eſt chez ces mêmes mages, c'eſt dans leur *Jannat* que *Mahomet* a pris l'idée d'un paradis, d'un jardin, où les hommes revivans avec tous leurs ſens perfectionnés, goûteront par ces ſens mêmes toutes les voluptés qui leur ſont propres, ſans quoi ces ſens leur feraient inutiles. C'eſt là qu'il a puiſé l'idée de ſes *Houris*, de ces femmes céleſtes qui ſeront le partage des élus, & que les mages appellaient *Hourani*, comme on le voit dans le *Sadder*. Il n'exclut point les femmes de ſon paradis, comme on le dit ſouvent parmi nous. Ce n'eſt qu'une raillerie ſans fondement, telle que tous les peuples en font les uns des autres. Il promet des jardins, c'eſt le nom du paradis ; mais il promet pour ſouveraine béatitude la viſion, la communication de l'Etre ſuprême.

Le dogme de la prédeſtination abſolue & de la fatalité qui ſemble aujourd'hui caractériſer le mahométiſme, était l'opinion de toute l'antiquité ; elle n'eſt pas moins claire dans l'Iliade que dans l'alcoran.

A l'égard des ordonnances légales, comme la circonciſion, les ablutions, les prières, le pélérinage de la Mecque, *Maho-*

met ne fit que se conformer pour le fonds aux usages reçus. La circoncision était pratiquée de tems immémorial chez les Arabes, chez les anciens Egyptiens, chez les peuples de la Colchide, & chez les Hébreux. Les ablutions furent toûjours recommandées dans l'orient, comme un symbole de la pureté de l'ame.

CH. VII.

Point de religion sans prières : la loi que *Mahomet* porta de prier cinq fois par jour, était gênante ; & cette gêne même fut respectable. Qui aurait osé se plaindre que la créature soit obligée d'adorer cinq fois par jour son créateur ?

Quant au pélérinage de la Mecque, aux cérémonies pratiquées dans le *Kaaba*, & sur la pierre noire, peu de personnes ignorent que cette dévotion était chère aux Arabes depuis un grand nombre de siécles. Le *Kaaba* passait pour le plus ancien temple du monde ; & quoiqu'on y vénérât alors trois cent idoles, il était principalement sanctifié par la pierre noire, qu'on disait être le tombeau d'*Ismaël*. Loin d'abolir ce pélérinage, *Mahomet* pour se concilier les Arabes, en fit un précepte positif.

Le jeûne était établi chez plusieurs peuples, particuliérement chez les Juifs & chez les chrétiens. *Mahomet* le rendit très sévère, en l'étendant à un mois lunaire, pendant lequel il n'est pas permis de boire un verre d'eau, ni de fumer avant le coucher du soleil ; & ce mois lunaire arrivant souvent au plus fort de l'été, le jeûne devint par là d'une si grande rigueur, qu'on a été obligé d'y apporter des adoucissemens, surtout à la guerre.

Il n'y a point de religion dans laquelle on n'ait recommandé l'aumône. La mahométane est la seule qui en ait fait un précepte légal, positif, indispensable. L'alcoran ordonne de donner deux & demi pour cent de son revenu, soit en argent, soit en denrées.

Dans toutes ces ordonnances positives, vous ne trouvez rien qui ne soit consacré par les usages les plus antiques. Parmi les préceptes négatifs, c'est-à-dire, ceux qui ordonnent de s'abstenir, vous ne trouverez que la défense générale à toute une nation de boire du vin, qui soit nouvelle & particulière au mahométisme. Cette abstinence dont les musulmans se plaignent

gnent & se dispensent souvent dans les climats froids, fut ordonnée dans un climat brûlant, ou le vin altérait trop aisément la santé & la raison. Mais d'ailleurs, il n'était pas nouveau que des hommes voués au service de la Divinité, se fussent abstenus de cette liqueur. Plusieurs colléges de prêtres en Egypte, en Syrie, aux Indes, les nazaréens, les récabites chez les Juifs s'étaient imposé cette mortification. CH. VII.

Elle ne fut point révoltante pour les Arabes : *Mahomet* ne prévoyait pas qu'elle deviendrait un jour presque insupportable à ses musulmans dans la Thrace, la Macédoine, la Bosnie & la Servie. Il ne savait pas que les Arabes viendraient un jour jusqu'au milieu de la France, & les Turcs mahométans devant les bastions de Vienne.

Il en est de même de la défense de manger du porc, du sang & des bêtes mortes de maladies ; ce sont des préceptes de santé : le porc surtout est une nourriture très dangereuse dans ces climats, aussi-bien que dans la Palestine, qui en est voisine. Quand le mahométisme s'est étendu dans les pays plus froids, l'abstinence a cessé d'être raisonnable, & n'a pas cessé de subsister.

La prohibition de tous les jeux de hazard est peut-être la seule loi dont on ne puisse trouver d'exemple dans aucune religion. Elle ressemble à une loi de couvent plutôt qu'à une loi générale d'une nation. Il semble que *Mahomet* n'ait formé un peuple que pour prier, pour pleurer, & pour combattre.

Toutes ces loix, qui à la polygamie près, sont si austères, & sa doctrine qui est si simple, attirèrent bientôt à sa religion le respect & la confiance. Le dogme surtout de l'unité d'un Dieu, présenté sans mystère, & proportionné à l'intelligence humaine, rangea sous sa loi une foule de nations ; & jusqu'à des nègres dans l'Afrique, & à des insulaires dans l'océan indien.

Cette religion s'appella l'*Islamim*, c'est-à-dire, résignation à la volonté de Dieu ; & ce seul mot devait faire beaucoup de prosélites. Ce ne fut point par les armes que l'*Islamim* s'établit dans plus de la moitié de notre hémisphère, ce fut par l'entousiasme, par la persuasion, & surtout par l'exemple des vainqueurs, qui a tant de force sur les vaincus. *Mahomet* dans

ses premiers combats en Arabie contre les ennemis de son imposture, faisait tuer sans miséricorde ses compatriotes rénitens. Il n'était pas alors assez puissant pour laisser vivre ceux qui pouvaient détruire sa religion naissante. Mais si-tôt qu'elle fut affermie dans l'Arabie par la prédication & par le fer, les Arabes franchissant les limites de leur pays dont ils n'étaient point sortis jusqu'alors, ne forcèrent jamais les étrangers à recevoir la religion musulmane. Ils donnèrent toûjours le choix aux peuples subjugués d'être musulmans, ou de payer tribut. Ils voulaient piller, dominer, faire des esclaves, mais non pas obliger ces esclaves à croire. Quand il furent ensuite dépossédés de l'Asie par les Turcs & par les Tartares, ils firent des prosélites de leurs vainqueurs mêmes; & des hordes de Tartares devinrent un grand peuple musulman. Par-là on voit en effet qu'ils ont converti plus de monde qu'ils n'en ont subjugué.

Le peu que je viens de dire, dément bien tout ce que nos historiens, nos déclamateurs & nos préjugés nous disent; mais la vérité doit les combattre.

Bornons-nous toûjours à cette vérité historique; le législateur des musulmans, homme puissant & terrible, établit ses dogmes par son courage & par ses armes; cependant, sa religion devint indulgente & tolérante. L'instituteur divin du christianisme vivant dans l'humilité & dans la paix, prêcha le pardon des outrages; & sa sainte & douce religion est devenue par nos fureurs la plus intolérante de toutes.

Sectes mahométanes.

Les mahométans ont eu comme nous des sectes & des disputes scholastiques; il n'est pas vrai qu'il y ait soixante & treize sectes chez eux, c'est une de leurs rêveries. Ils ont prétendu que les mages en avaient soixante & dix, les Juifs soixante & onze, les chrétiens soixante & douze, & que les musulmans, comme plus parfaits, devaient en avoir soixante & treize. Etrange perfection, & bien digne des scholastiques de tous les pays!

Les diverses explications de l'alcoran formèrent chez eux les sectes qu'ils nommèrent orthodoxes, & celles qu'ils nomment hérétiques. Les orthodoxes sont les sonnites, c'est-à-dire les traditionistes, docteurs attachés à la tradition la plus an-

cienne, laquelle sert de supplément à l'alcoran. Ils sont divisés en quatre sectes, dont l'une domine aujourd'hui à Constantinople, une autre en Afrique, une troisiéme en Arabie, & une quatriéme en Tartarie & aux Indes; elles sont regardées comme également utiles pour le salut.

Les hérétiques sont ceux qui nient la prédestination absolue, ou qui diffèrent des sonnites sur quelques points de l'école. Le mahométisme a eu ses pélagiens, ses scotistes, ses thomistes, ses molinistes, ses jansénistes. Toutes ces sectes n'ont pas produit plus de révolutions que parmi nous. Il faut pour qu'une secte fasse naître de grands troubles, qu'elle attaque les fondemens de la secte dominante, qu'elle la traite d'impie, d'ennemie de Dieu & des hommes, qu'elle ait un étendart que les esprits les plus grossiers puissent appercevoir sans peine, & sous lequel les peuples puissent aisément se rallier. Telle a été la secte d'*Aly*, rivale de la secte d'*Omar*; mais ce n'est que vers le seiziéme siécle que ce grand schisme s'est établi; & la politique y a eu beaucoup plus de part que la religion.

CHAPITRE HUITIEME.

De l'Italie & de l'église, avant CHARLEMAGNE. *Comment le christianisme s'était établi. Examen s'il a souffert autant de persécutions qu'on le dit.*

RIen n'est plus digne de notre curiosité que la manière dont Dieu voulut que l'église s'établît, en faisant concourir les causes secondes à ses décrets éternels. Laissons respectueusement ce qui est divin à ceux qui en sont les dépositaires, & attachons-nous uniquement à l'historique. Des disciples de *Jean* s'établissent d'abord dans l'Arabie voisine de Jérusalem; mais les disciples du CHRIST s'étendent partout. Les philosophes platoniciens d'Alexandrie, où il y avait tant de Juifs, se joignent aux premiers chrétiens, qui empruntent

des expressions de leur philosophie, comme celle du *Logos*, sans emprunter toutes leurs idées. Il y avait déja quelques chrétiens à Rome du tems de *Néron*: on les confondait avec les Juifs, parce qu'ils étaient leurs compatriotes, parlant la même langue, s'abstenant comme eux des alimens défendus par la loi mosaique. Plusieurs même étaient circoncis, & observaient le sabbat. Ils étaient encor si obscurs, que ni l'historien *Joseph*, ni *Philon* n'en parlent dans aucun de leurs écrits. Cependant on voit évidemment que ces demi-juifs, demi-chrétiens étaient dès le commencement partagés en plusieurs sectes, ébionites, marcionites, carpocratiens valentiniens, caïnites. Ceux d'Alexandrie étaient fort différens de ceux de Syrie, les Syriens différaient des Achaïens. Chaque parti avait son évangile, & les véritables Juifs étaient les ennemis irréconciliables de tous ces partis.

Juifs toûjours privilegiés.

Ces Juifs également rigides & fripons étaient encor dans Rome au nombre de quatre mille. Il y en avait eu huit mille du tems d'*Auguste*; mais *Tibère* en fit passer la moitié en Sardaigne pour peupler cette isle, & pour délivrer Rome d'un trop grand nombre d'usuriers. Loin de les gêner dans leur culte, on les laissait jouïr de la tolérance qu'on prodiguait dans Rome à toutes les religions. On leur permettait des synagogues & des juges de leur nation, comme ils en ont aujourd'hui dans Rome chrétienne, où ils sont en plus grand nombre. On les regardait du même œil que nous voyons les nègres, comme une espèce d'hommes inférieure. Ceux qui dans les colonies Juives n'avaient pas assez de talent pour s'appliquer à quelque métier utile, & qui ne pouvaient couper du cuir & faire des sandales, faisaient des fables. Ils savaient les noms des anges, de la seconde femme d'*Adam*, & de son précepteur, & ils vendaient aux dames Romaines des philtres pour se faire aimer. Leur haine pour les chrétiens, ou galiléens, ou nazaréens, comme on les nommait alors, tenait de cette rage dont tous les superstitieux sont animés contre tous ceux qui se séparent de leur communion. Ils accusèrent les Juifs chrétiens de l'incendie qui consuma une partie de Rome sous *Néron*. Il était aussi injuste d'imputer cet accident aux chrétiens qu'à l'empereur. Ni lui, ni les chré-

tiens, ni les Juifs n'avaient aucun intérêt à brûler Rome : mais il falait appaiser le peuple qui se soulevait contre des étrangers également haïs des Romains & des Juifs. On abandonna quelques infortunés à la vengeance publique. Il semble qu'on n'aurait pas dû compter parmi les persécutions faites à leur foi, cette violence passagère ; elle n'avait rien de commun avec leur religion qu'on ne connaissait pas, & que les Romains confondaient avec le judaïsme protégé par les loix autant que méprisé.

S'il est vrai qu'on ait trouvé en Espagne des inscriptions où *Néron* est remercié *d'avoir aboli dans la province une superstition nouvelle*, l'antiquité de ces monumens est plus que suspecte. S'ils sont autentiques, le christianisme n'y est pas désigné : & si enfin ces monumens outrageans regardent les chrétiens, à qui peut-on les attribuer qu'aux Juifs jaloux établis en Espagne, qui abhorraient le christianisme comme un ennemi né dans leur sein ?

Nous nous garderons bien de vouloir percer l'obscurité impénétrable qui couvre le berceau de l'église naissante, & que l'érudition même a quelquefois redoublée.

Mais ce qui est très certain, c'est qu'il n'y a que l'ignorance, le fanatisme, l'esclavage des écrivains copistes d'un premier imposteur, qui ayent pû compter parmi les papes, l'apôtre *Pierre*, *Lin*, *Clet*, & d'autres dans le premier siécle.

Il n'y eut aucune hiérarchie pendant près de cent ans parmi les chrétiens. Leurs assemblées secrettes se gouvernaient comme celles des primitifs ou quakers d'aujourd'hui. Ils observaient à la lettre le précepte de leur maître, *les princes des nations dominent, il n'en sera pas ainsi entre vous : quiconque voudra être le premier sera le dernier.* La hiérarchie ne put se former que quand la société devint nombreuse, & ce ne fut que sous *Trajan* qu'il y eut des surveillans *episcopoi* que nous avons traduit par le mot d'*évêque*, des *presbiteroi*, des *pistoi*, des énergumènes, des cathécumènes. Il n'est question du terme *pape* dans aucun des auteurs des premiers siécles. Ce mot grec était inconnu dans le petit nombre de demi-juifs, qui prenaient à Rome le nom de chrétiens.

Il est reconnu par tous les vrais savans que *Simon Barjone*,

surnommé *Pierre*, n'alla jamais à Rome. On rit aujourd'hui de la preuve que des idiots tirèrent d'une épître attribuée à cet apôtre, né en Galilée. Il dit dans cette épître qu'il est à Babilone. Les seuls qui parlent de son prétendu martyre, sont des fabulistes décriés, un *Hegesipe*, un *Marcel*, un *Abdias*, copiés depuis par *Eusèbe*. Ils content que *Simon Barjone* & un autre *Simon*, qu'ils appellent *le magicien*, disputèrent sous *Néron* à qui ressusciterait un mort, & à qui s'éléverait le plus haut dans l'air; que *Simon Barjone* fit tomber l'autre *Simon*, favori de *Néron*, & que cet empereur irrité fit crucifier *Barjone*, lequel par humilité voulut être crucifié la tête en bas. Ces inepties sont aujourd'hui méprisées de tous les chrétiens instruits; mais depuis *Constantin* elles furent autorisées jusqu'à la renaissance des lettres & du bon sens.

Pour prouver que *Pierre* ne mourut point à Rome, il n'y a qu'à observer que la première basilique bâtie par les chrétiens dans cette capitale, c'est celle de *St. Jean de Latran*; c'est la première église latine, l'aurait-on dédiée à *Jean* si *Pierre* avait été pape?

La liste frauduleuse des prétendus premiers papes est tirée d'un livre apocryphe, intitulé *le pontificat de Damase*, qui dit en parlant de *Lin*, prétendu successeur de *Pierre*, que *Lin* fut pape jusqu'à la treiziéme année de l'empereur *Néron*. Or c'est précisément cette année 13 qu'on fait crucifier *Pierre*. Il y aurait donc eu deux papes à la fois.

Enfin, ce qui doit trancher toute difficulté aux yeux de tous les chrétiens, c'est que ni dans les actes des apôtres, ni dans les épîtres de *Paul*, il n'est pas dit un seul mot d'un voyage de *Simon Barjone* à Rome. Le terme de siége, de pontificat, de papauté attribué à *Pierre* est d'un ridicule sensible. Quel siége qu'une assemblée inconnue de quelques pauvres de la populace juive!

C'est cependant sur cette fable que la puissance papale est fondée & se soutient encor aujourd'hui après toutes ses pertes. Qu'on juge après cela comment l'opinion gouverne le monde, & comment le mensonge subjugue l'ignorance.

C'est ainsi qu'autrefois les annalistes barbares de l'Europe comptaient parmi les rois de France un *Pharamond*, & son

père *Marcomir*, & des rois d'Eſpagne, de Suède, d'Ecoſſe depuis le déluge. Il faut avouer que l'hiſtoire ainſi que la phyſique n'a commencé à ſe débrouiller que ſur la fin du ſeiziéme ſiécle. La raiſon ne fait que de naître.

Examen des perſécutions contre les chrétiens.

Ce qui eſt encor certain, c'eſt que le génie du ſénat ne fut jamais de perſécuter perſonne pour ſa créance, que jamais aucun empereur ne voulut forcer les Juifs à changer de religion, ni après la révolte ſous *Veſpaſien*, ni après celle qui éclata ſous *Adrien*. On inſulta toûjours à leur culte; on s'en moqua; on érigea des ſtatues dans leur temple avant ſa ruine; mais jamais il ne vint dans l'idée d'aucun *Céſar*, ni d'aucun proconſul, ni du ſénat Romain, d'empêcher les Juifs de croire à leur loi. Cette ſeule raiſon ſert à faire voir quelle liberté eut le chriſtianiſme de s'étendre en ſecret, après s'être formé obſcurément dans le ſein du judaïſme.

Aucun des *Céſars* n'inquiéta les chrétiens juſqu'à *Domitien*. *Dion Caſſius* dit qu'il y eut ſous cet empereur quelques perſonnes condamnées comme athées, & comme imitant les mœurs des Juifs. Il parait que cette vexation ſur laquelle on a d'ailleurs ſi peu de lumières, ne fut ni longue, ni générale. On ne ſait préciſément ni pourquoi il y eut quelques chrétiens bannis, ni pourquoi ils furent rappellés. Comment croire *Tertullien*, qui ſur la foi d'*Hegeſipe* rapporte ſérieuſement, que *Domitien* interrogea les petits-fils de l'apôtre *St. Jude* de la race de *David*, dont il redoutait les droits au trône de Judée, & que les voyant pauvres & miſérables, il ceſſa la perſécution? S'il eût été poſſible qu'un empereur Romain craignît des prétendus deſcendans de *David* quand Jéruſalem était détruite, ſa politique n'en eût donc voulu qu'aux Juifs, & non aux chrétiens. Mais comment imaginer que le maître de la terre connue ait eu des inquiétudes ſur les droits de deux petits-fils de *St. Jude* au royaume de la Paleſtine, & les ait interrogés? Voilà malheureuſement comme l'hiſtoire a été écrite par tant d'hommes plus pieux qu'éclairés.

Nerva, *Veſpaſien*, *Tite*, *Trajan*, *Adrien*, les *Antonins*, ne furent point perſécuteurs. *Trajan* qui avait renouvellé les défenſes portées par la loi des douze tables contre les aſſociations particulières, écrit à *Pline*: *Il ne faut faire aucune recherche contre les chrétiens*. Ces mots eſſentiels, *il ne faut faire aucune*

CH. VIII. *recherche*, prouvent qu'ils purent ſe cacher, ſe maintenir avec prudence, quoique ſouvent l'envie des prêtres, & la haine des Juifs les traînât aux tribunaux & aux ſupplices. Le peuple les haïſſait, & ſurtout le peuple des provinces, toûjours plus dur, plus ſuperſtitieux, & plus intolérant que celui de la capitale : il excitait les magiſtrats contre eux, il criait qu'on les expoſât aux bêtes dans les cirques. *Adrien* non-ſeulement défendit à *Fondanus*, proconſul de l'Aſie mineure, de les perſécuter; mais ſon ordonnance porte; *ſi on calomnie les chrétiens, châtiez ſévérement le calomniateur.*

C'eſt cette juſtice d'*Adrien* qui a fait ſi fauſſement imaginer qu'il était chrétien lui-même. Celui qui éleva un temple à *Antinoüs*, en aurait-il voulu élever à JESUS-CHRIST?

Marc-Aurèle ordonna qu'on ne pourſuivît point les chrétiens pour cauſe de religion. *Caracalla*, *Héliogabale*, *Alexandre*, *Philippe*, *Gallien*, les protégèrent ouvertement. Ils eurent donc tout le tems d'étendre & de fortifier leur égliſe naiſſante. Ils tinrent cinq conciles dans le premier ſiécle, ſeize dans le ſecond, & trente-ſix dans le troiſiéme. Les autels étaient magnifiques dès le tems de ce troiſiéme ſiécle. L'hiſtoire eccléſiaſtique en remarque quelques-uns ornés de colonnes d'argent qui peſaient enſemble trois mille marcs. Les calices faits ſur le modèle des coupes romaines, & les patènes, étaient d'or pur.

Les chrétiens jouirent d'une ſi grande liberté, malgré les cris & les perſécutions de leurs ennemis, qu'ils avaient publiquement dans pluſieurs provinces, des égliſes élevées ſur les débris de quelques temples tombés ou ruinés. *Origène* & *St. Cyprien* l'avouent; & il faut bien que le repos de l'égliſe ait été long, puiſque ces deux grands-hommes reprochent déja à leurs contemporains le *luxe*, la *molleſſe*, l'*avarice*, ſuite de la félicité & de l'abondance. *St. Cyprien* ſe plaint expreſſément que pluſieurs évêques imitant mal les ſaints exemples qu'ils avaient ſous leurs yeux, *accumulaient de grandes ſommes d'argent, s'enrichiſſaient par l'uſure, & raviſſaient des terres par la fraude.* Ce ſont ſes propres paroles : elles ſont un témoignage évident du bonheur tranquille dont on jouïſſait ſous les loix Romaines. L'abus d'une choſe en démontre l'exiſtence.

Si

Si *Décius*, *Maximin*, & *Dioclétien* persécutèrent les chrétiens, ce fut pour des raisons d'état : *Décius*, parce qu'ils tenaient le parti de la maison de *Philippe* soupçonné, quoiqu'à tort, d'être chrétien lui-même : *Maximin*, parce qu'ils soutenaient *Gordien*. Ils jouirent de la plus grande liberté pendant vingt années sous *Dioclétien*. Non-seulement ils avaient cette liberté de religion que le gouvernement Romain accorda de tout tems à tous les peuples, sans adopter leurs cultes ; mais ils participaient à tous les droits des Romains. Plusieurs chrétiens étaient gouverneurs de provinces. *Eusèbe* cite deux chrétiens, *Dorothée* & *Gorgonius*, officiers du palais, à qui *Dioclétien* prodiguait sa faveur. Enfin il avait épousé une chrétienne. Tout ce que nos déclamateurs écrivent contre *Dioclétien*, n'est donc qu'une calomnie fondée sur l'ignorance. Loin de les persécuter, il les éleva au point qu'il ne fut plus en son pouvoir de les abattre.

Dioclétien protecteur des chrétiens.

En 303 *César Galérius* qui les haïssait, engage *Dioclétien* à faire démolir l'église cathédrale de Nicomédie élevée vis-à-vis le palais de l'empereur. Un chrétien plus qu'indiscret déchire publiquement l'édit ; on le punit. Le feu consume quelques jours après une partie du palais de *Galérius* ; on en accuse les chrétiens : cependant il n'y eut point de peine de mort décernée contre eux. L'édit portait qu'on brulât leurs temples & leurs livres, qu'on privât leurs personnes de tous les honneurs.

Origine de la persécution.

Jamais *Dioclétien* n'avait voulu jusques-là les contraindre en matière de religion. Il avait après sa victoire sur les Perses donné des édits contre les manichéens attachés aux intérêts de la Perse, & secrets ennemis de l'empire Romain. La seule raison d'état fut la cause de ces édits. S'ils avaient été dictés par le zèle de la religion, zèle que les conquérans ont si rarement, les chrétiens y auraient été enveloppés. Ils ne le furent pas ; ils eurent par conséquent vingt années entières sous *Dioclétien* même pour s'affermir, & ne furent maltraités sous lui que pendant deux années ; encor *Lactance*, *Eusèbe*, & l'empereur *Constantin* lui-même imputent ces violences au seul *Galérius*, & non à *Dioclétien*. Il n'est pas en effet vraisemblable qu'un homme assez philosophe pour renoncer à l'em-

pire, l'ait été aſſez peu pour être un perſécuteur fanatique.

CH. VIII. *Dioclétien* n'était à la vérité qu'un ſoldat de fortune; mais c'eſt cela même qui prouve ſon extrême mérite. On ne peut juger d'un prince que par ſes exploits & par ſes loix. Ses actions guerrières furent grandes & ſes loix juſtes. C'eſt à lui que nous devons la loi qui annulle les contrats de vente, dans leſquels il y a léſion d'outre moitié. Il dit lui-même que l'humanité dicte cette loi, *humanum eſt*.

Il fut le père des pupilles trop négligés, il voulut que les capitaux de leurs biens portaſſent intérêt.

C'eſt avec autant de ſageſſe que d'équité qu'en protégeant les mineurs, il ne voulut pas que jamais ces mineurs puſſent abuſer de cette protection, en trompant leurs débiteurs. Il ordonna qu'un mineur qui aurait uſé de fraude ſerait déchu du bénéfice de la loi. Il réprima les délateurs & les uſuriers. Tel eſt l'homme que l'ignorance ſe repréſente d'ordinaire comme un ennemi armé ſans ceſſe contre les fidèles, & ſon régne comme une *St. Barthelemi* continuelle, ou comme la perſécution des Albigeois. C'eſt ce qui eſt entiérement contraire à la vérité. L'ère des martyrs qui commence à l'avénement de *Dioclétien*, n'aurait donc dû être datée que deux ans avant ſon abdication, puiſqu'il ne fit aucun martyr pendant vingt ans.

Faux martyrs. C'eſt une fable bien mépriſable, qu'il ait quitté l'empire de regret de n'avoir pû abolir le chriſtianiſme. S'il l'avait tant perſécuté, il aurait au contraire continué à régner pour tâcher de le détruire; & s'il fut forcé d'abdiquer, comme on l'a dit ſans preuve, il n'abdiqua donc pas par dépit & par regret. Le vain plaiſir d'écrire des choſes extraordinaires, & de groſſir le nombre des martyrs, a fait ajouter des perſécutions fauſſes & incroyables à celles qui n'ont été que trop réelles. On a prétendu que du tems de *Dioclétien* en 287, *Maximien-Hercule Céſar* envoya au martyre au milieu des Alpes une légion entière appellée *Thébaine*, compoſée de ſix mille ſix cent hommes tous chrétiens, qui tous ſe laiſſèrent maſſacrer ſans murmurer. Cette hiſtoire ſi fameuſe ne fut écrite que près de deux cent ans après par l'abbé *Eucher*, qui la rapporte ſur des ouï-dire. Quand même il y aurait eu une

légion *Thébaine* ou *Thébéenne*, ce qui eſt très faux, comment *Maximien-Hercule* aurait-il, comme on le dit, appellé d'orient cette légion pour aller appaiſer dans les Gaules une ſédition réprimée depuis une année entière ? Pourquoi ſe ſerait-il défait de ſix mille ſix cent bons ſoldats dont il avait beſoin pour aller réprimer cette ſédition ? Comment tous étaient-ils chrétiens ſans exception ? Pourquoi les égorger en chemin ? Qui les aurait maſſacrés dans une gorge étroite, entre deux montagnes près de St. Maurice en Valais, où l'on ne peut mettre quatre cent hommes en ordre de bataille, & où une légion réſiſterait aiſément à la plus grande armée ? A quel propos cette boucherie dans un tems où l'on ne perſécutait pas, dans l'époque de la plus grande tranquillité de l'égliſe, tandis que ſous les yeux de *Dioclétien* même, à Nicomédie vis-à-vis ſon palais, les chrétiens avaient un temple ſuperbe ? *La profonde paix & la liberté entière dont nous jouiſſions*, dit Euſèbe, *nous fit tomber dans le relâchement.* Cette profonde paix, cette entière liberté s'accorde-t-elle avec le maſſacre de ſix mille ſix cent ſoldats ? Si ce fait incroyable pouvait être vrai, *Euſèbe* l'eût-il paſſé ſous ſilence ? Tant de vrais martyrs ont ſcellé l'évangile de leur ſang, qu'on ne doit point faire partager leur gloire à ceux qui n'ont pas partagé leurs ſouffrances. Il eſt certain que *Dioclétien* les deux dernières années de ſon empire, & *Galérius* quelques années encor après, perſécutèrent violemment les chrétiens de l'Aſie mineure & des contrées voiſines. Mais dans les Eſpagnes, dans les Gaules, dans l'Angleterre, qui étaient alors le partage de *Conſtance Clore*, loin d'être pourſuivis, ils virent leur religion dominante, & *Euſèbe* dit que *Maxence* élu empereur à Rome en 306, ne perſécuta perſonne.

CH. VIII.

Vrais martyrs.

Ils ſervirent utilement *Conſtance Clore* qui les protégea, & dont la concubine *Hélène* embraſſa publiquement le chriſtianiſme. Ils firent donc alors un grand parti dans l'état. Leur argent, & leurs armes contribuèrent à mettre *Conſtantin* ſur le trône. C'eſt ce qui le rendit odieux au ſénat, au peuple Romain, aux prétoriens, qui tous avaient pris le parti de *Maxence* ſon concurrent à l'empire. Nos hiſtoriens appellent *Maxence*, *Tyran*, parce qu'il fut malheureux. Il eſt pourtant cer-

tain qu'il était véritable empereur, puiſque le ſénat, & le peuple Romain l'avaient proclamé.

CHAPITRE NEUVIEME.

Que les fauſſes légendes des premiers chrétiens n'ont point nui à l'établiſſement de la religion chrétienne.

JESUS-CHRIST avait permis que les faux évangiles ſe mêlaſſent aux véritables dès le commencement du chriſtianiſme; & même pour mieux exercer la foi des fidèles, les évangiles qu'on appelle aujourd'hui *apocryphes* précédèrent les quatre ouvrages ſacrés qui ſont aujourd'hui les fondemens de notre foi; cela eſt ſi vrai que les pères des premiers ſiécles, citent preſque toûjours quelqu'un de ces évangiles, qui ne ſubſiſtent plus. Ni *Barnabé*, ni *Clément*, ni *Ignace*, enfin tous, juſqu'à *Juſtin* ne citent que ces apocryphes. *Clément*, par exemple, dans le 8me. chap. epit. 2. s'exprime ainſi: *Le Seigneur dit*, dans ſon évangile; *ſi vous ne gardez pas le petit, qui vous confiera le grand?* Or ces paroles ne ſont ni dans *Matthieu*, ni dans *Marc*, ni dans *Luc*, ni dans *Jean*.

Il eſt bien évident que dans les dix ou douze ſectes qui partageaient les chrétiens dès le premier ſiécle, un parti ne ſe prévalait pas des évangiles de ſes adverſaires, à moins que ce ne fût pour les combattre; chacun n'apportait en preuves que les livres de ſon parti. Comment donc les pères de notre véritable égliſe, ont-ils pû citer les évangiles qui ne ſont point canoniques? il faut bien que ces écrits fuſſent regardés alors comme autentiques & comme ſacrés.

Ce qui paraitrait encore plus ſingulier ſi on ne ſavait pas de quels excès la nature humaine eſt capable, c'eſt que dans toutes les ſectes chrétiennes reprouvées par notre égliſe dominante, il ſe ſoit trouvé des hommes, qui ayent ſouffert la perſécution pour leurs évangiles apocryphes. Cela ne prouve

que trop que le faux zèle eſt martyr de l'erreur, ainſi que le véritable zèle eſt martyr de la vérité. CH. IX.

On ne peut diſſimuler les fraudes pieuſes, que malheureuſement les premiers chrétiens de toutes les ſectes employèrent pour ſoutenir notre religion ſainte, qui n'avait pas beſoin de cet appui honteux. On ſuppoſa une lettre de *Pilate* à *Tibère*, dans laquelle *Pilate* dit à cet empereur : » Le Dieu des Juifs » leur ayant promis de leur envoyer ſon ſaint du haut du » ciel, qui ferait leur roi à bien juſte titre, & ayant promis » qu'il naîtrait d'une vierge, le Dieu des Juifs l'a envoyé en » effet, moi étant préſident en Judée.

On ſuppoſa un prétendu édit de *Tibère*, qui mettait JESUS au rang des Dieux; on ſuppoſa des lettres de *Sénèque* à *Paul*, & de *Paul* à *Sénèque*. On ſuppoſa le teſtament des douze patriarches, qui paſſa très longtems pour autentique, & qui fut même traduit en grec par *St. Jean Chryſoſtome*. On ſuppoſa le teſtament de *Moïſe*, celui d'*Enoch*, celui de *Joſeph*: on ſuppoſa le célèbre livre d'*Enoch* que l'on regarde comme le fondement de tout le chriſtianiſme; puiſque c'eſt dans ce ſeul livre qu'on rapporte l'hiſtoire de la révolte des anges précipités dans l'enfer, & changés en diables pour tenter les hommes. Ce livre fut forgé dès le tems des apôtres, & avant même qu'on eût les épîtres de *St. Jude* qui cite les prophéties de cet *Enoch ſeptième homme après Adam.*

On ſuppoſa une lettre de JESUS-CHRIST à un prétendu roi d'Edeſſe, dans le tems qu'Edeſſe n'avait point de roi & qu'elle appartenait aux Romains.

On ſuppoſa les voyages de *St. Pierre*, l'apocalypſe de *St. Pierre*, les actes de *St. Pierre*, les actes de *St. Paul*, les actes de *Pilate*; on falſifia l'hiſtoire de *Flavien Joſeph*, & on fut aſſez mal aviſé pour faire dire à ce Juif ſi zélé pour ſa religion juive que JESUS était le CHRIST, le Meſſie.

On écrivit le roman de la querelle de *St. Pierre* avec *Simon* le magicien, d'un mort, parent de *Néron*, qu'ils ſe chargèrent de reſſuſciter, de leur combat dans les airs, du chien de *Simon* qui apportait des lettres à *St. Pierre*, & qui rapportait les réponſes.

On ſuppoſa des vers des ſibylles, qui eurent un cours ſi pro-

digieux qu'il en est encore fait mention dans nos hymnes :

CH. IX.

Teste David cum sibyllâ.

Enfin on supposa un nombre prodigieux de martyrs que l'on confondit, comme nous l'avons déja dit avec les véritables.

Nous avons encore les actes du martyre de *St. André* l'apôtre, qui sont reconnus pour faux par les plus pieux & les plus savans critiques, de même que les actes du martyre de *St. Clément.*

Eusèbe de Césarée au quatriéme siécle recueillit une grande partie de ces légendes. C'est là qu'on voit d'abord le martyre de *St. Jacques* frère aîné de JESUS-CHRIST, qu'on prétend avoir été un bon Juif, & même récabite, & que les Juifs de Jérusalem appellaient *Jacques le juste.* Il passait les journées entières à prier dans le temple. Il n'était donc pas de la religion de son frère. Ils le pressèrent de déclarer que son frère était un imposteur, mais *Jacques* leur répondit : sachez qu'il est assis à la droite de la souveraine puissance de Dieu, & qu'il doit paraitre au milieu des nuées, pour juger de là tout l'univers.

Ensuite vient un *Siméon*, cousin germain de JESUS-CHRIST, fils d'un nommé *Cléophas*, & d'une *Marie*, sœur de *Marie* mère de JESUS. On le fait libéralement évêque de Jérusalem. On suppose qu'il fut déféré aux Romains comme descendant en droite ligne du roi *David* ; qu'il avait un droit évident au royaume de Jérusalem aussi-bien que *St. Jude* ; que *Trajan*, qui craignait extrêmement la race de *David*, ne fut pas si clément envers *Siméon*, que *Domitien* l'avait été envers les petits-fils de *Jude*, & qu'il ne manqua pas de faire crucifier *Siméon* de peur qu'il ne lui enlevât la Palestine. Il falait que ce cousin germain de JESUS-CHRIST fût bien vieux, puisqu'il vivait sous *Trajan* dans la 107eme année de notre ère vulgaire.

On supposa une longue conversation entre *Trajan* & *St. Ignace* à Antioche. *Trajan* lui dit : *Qui es-tu, esprit impur, démon infernal ? Ignace* lui répondit : *Je ne m'appelle* point *esprit impur.* Je m'appelle *porte-Dieu.* Cette conversation est tout-à-fait vraisemblable.

Vient enfuite une *Ste. Symphorofe* avec fes fept enfans qui allèrent voir familiérement l'empereur *Adrien*, dans le tems qu'il bâtiffait fa belle maifon de campagne à Tibur. *Adrien*, quoiqu'il ne perfécutât jamais perfonne, fit fendre en fa préfence le cadet des fept frères, de la tête en bas, & fit tuer les fix autres avec la mère par des genres différens de mort, pour avoir plus de plaifir. CH. IX.

Ste. Félicité & fes fept enfans, car il en faut toujours fept, eft interrogée avec eux, jugée & condamnée par le préfet de Rome dans le champ de Mars, où on ne jugeait jamais perfonne. Le préfet jugeait dans le prétoire ; mais on n'y regarde pas de fi près.

St. Polycarpe étant condamné au feu, on entend une voix du ciel, qui lui dit : *Courage, Polycarpe, fois ferme*, & auffitôt les flammes du bucher fe divifent & forment un beau dais fur fa tête, fans le toucher.

Un cabaretier chrétien nommé *St. Théodote*, rencontre dans un pré le curé *Fronton*, auprès de la ville d'Ancyre, on ne fait pas trop quelle année, & c'eft bien dommage ; mais c'eft fous l'empereur *Dioclétien*. *Ce pré*, dit la légende recueillie par le revérend père Bollandus, *était d'un verd naiffant, relevé par les nuances diverfes que formaient les divers coloris des fleurs. Ah ! le beau pré*, s'écria le St. cabaretier, *pour y bâtir une chapelle ! Vous avez raifon*, dit le curé Fronton, *mais il me faut des reliques. Allez, allez*, reprit Théodote, *je vous en fournirai.* Il favait bien ce qu'il difait. Il y avait dans Ancyre fept vierges chrétiennes d'environ foixante & douze ans chacune. Elles furent condamnées par le gouverneur à être violées par tous les jeunes gens de la ville, felon les loix Romaines ; car ces légendes fuppofent toûjours qu'on faifait fouffrir ce fupplice à toutes les filles chrétiennes.

Il ne fe trouva heureufement aucun jeune homme qui voulût être leur exécuteur, il n'y eut qu'un jeune yvrogne, qui eut affez de courage pour s'attaquer d'abord à *Ste. Técufe*, la plus jeune de toutes, qui était dans fa foixante & onzième année. *Técufe* fe jetta à fes pieds, lui montra la *peau flafque de fes cuiffes décharnées, & toutes fes rides pleines de craffe, &c.* cela défarma le jeune homme ; le gouverneur indigné que

CH. IX. les ſept vieilles euſſent conſervé leur pucelage, les fit ſur le champ prêtreſſes de *Diane* & de *Minerve*, & elles furent obligées de ſervir toutes nues ces deux déeſſes, dont pourtant les femmes n'approchaient jamais que voilées de la tête aux pieds.

Le cabaretier *Théodote* les voyant ainſi toutes nues, & ne pouvant ſouffrir cet attentat fait à leur pudeur, pria Dieu avec larmes, qu'il eût la bonté de les faire mourir ſur le champ; auſſi-tôt le gouverneur les fit jetter dans le lac d'Ancyre une pierre au cou.

La bienheureuſe *Técuſe* apparut la nuit à *St. Théodote.* » Vous dormez, mon fils, lui dit-elle, ſans penſer à nous. » Ne ſouffrez pas, mon cher *Théodote*, que nos corps ſoient » mangés par les truites. « *Théodote* rêva un jour entier à cette apparition.

La nuit ſuivante il alla au lac avec quelques-uns de ſes garçons. Une lumière éclatante marchait devant eux, & cependant la nuit était fort obſcure. Une pluie épouvantable tomba, & fit enfler le lac. Deux vieillards *dont les cheveux, la barbe & les habits étaient blancs comme de la neige, lui apparurent alors, & lui dirent: Marchez, ne craignez rien, voici un flambeau céleſte, & vous trouverez auprès du lac, un cavalier céleſte, armé de toutes piéces qui vous conduira.*

Auſſi-tôt l'orage redoubla. Le cavalier céleſte ſe préſenta avec une lance énorme. Ce cavalier était le glorieux martyr *Soziandre* lui-même, à qui Dieu avait ordonné de deſcendre du ciel ſur un beau cheval pour conduire le cabaretier. Il pourſuivit les ſentinelles du lac la lance dans les reins. Les ſentinelles s'enfuirent. *Théodote* trouva le lac à ſec, ce qui était l'effet de la pluie; on emporta les ſept vierges, & les garçons cabaretiers les enterrèrent.

La légende ne manque pas de rapporter leurs noms: c'étaient *Ste. Técuſe*, *Ste. Alexandra*, *Ste. Phainé*, hérétiques, & *Ste. Claudia*, *Ste. Euphraſie*, *Ste. Matrone*, & *Ste. Julite*, catholiques.

Dès qu'on ſut dans la ville d'Ancyre que ces ſept pucelles avaient été enterrées, toute la ville fut en allarmes & en combuſtion, comme vous le croyez bien. Le gouverneur fit appliquer

appliquer *Théodote* à la queſtion. *Voyez*, diſait Théodote, *les biens dont* JESUS-CHRIST *comble ſes ſerviteurs, il me donne le courage de ſouffrir la queſtion, & bientôt je ſerai brulé.* Il le fut en effet. Mais il avait promis des reliques au curé *Fronton* pour mettre dans ſa chapelle, & *Fronton* n'en avait point. *Fronton* monta ſur un âne pour aller chercher ſes reliques à Ancyre, & chargea ſon âne de quelques bouteilles d'excellent vin, car il s'agiſſait d'un cabaretier. Il rencontra des ſoldats qu'il fit boire. Les ſoldats lui racontèrent le martyre de *St. Théodote.* Ils gardaient ſon corps, quoiqu'il eût été réduit en cendres. Il les enyvra ſi bien qu'il eut le tems d'enlever le corps. Il l'enſevelit & bâtit ſa chapelle. *Eh bien*, lui dit St. Théodote, *t'avais-je pas bien dit que tu aurais des reliques.*

Voilà ce que les jéſuites *Bollandus* & *Papebroc*, ne rougirent pas de rapporter dans leur hiſtoire des ſaints. Voilà ce qu'un moine nommé *Dom Ruinart* a l'inſolente imbécillité d'inférer dans ſes actes ſincères.

Tant de fraudes, tant d'erreurs, tant de bêtiſes dégoutantes, dont nous ſommes inondés depuis dix-ſept cent années, n'ont pû faire tort à notre religion. Elle eſt ſans doute divine, puiſque dix-ſept ſiécles de friponeries & d'imbécillités n'ont pû la détruire, & nous révérons d'autant plus la vérité que nous mépriſons le menſonge.

CHAPITRE DIXIEME.

Suite de l'établiſſement du chriſtianiſme. Comment CONSTANTIN *en fit la religion dominante. Décadence de l'ancienne Rome.*

LE régne de *Conſtantin* eſt une époque glorieuſe pour la religion chrétienne, qu'il rendit triomphante. On n'avait pas beſoin d'y joindre des prodiges, comme l'apparition du *Labarum* dans les nuées, ſans qu'on diſe ſeulement en quel pays cet étendart apparut. Il ne falait pas écrire que les gar-

CH. X.

des du *Labarum* ne pouvaient jamais être bleſſés. Le bouclier tombé du ciel dans l'ancienne Rome, l'*Oriflamme* apporté à *St. Denys* par un ange, toutes ces imitations du *Palladium* de Troye ne ſervent qu'à donner à la vérité l'air de la fable. De ſavans antiquaires ont ſuffiſamment réfuté ces erreurs que la philoſophie déſavoue, & que la critique détruit. Attachons-nous ſeulement à voir comment Rome ceſſa d'être Rome.

Pour développer l'hiſtoire de l'eſprit humain chez les peuples chrétiens, il falut remonter juſqu'à *Conſtantin*, & même au-delà. C'eſt une nuit dans laquelle il faut allumer ſoi-même le flambeau dont on a beſoin. On devrait attendre des lumières d'un homme tel qu'*Euſèbe* évêque de Céſarée, confident de *Conſtantin*, ennemi d'*Athanaſe*, homme d'état, homme de lettres, qui le premier fit l'hiſtoire de l'égliſe.

Euſèbe hiſtorien romaneſque.

Mais qu'on eſt étonné quand on veut s'inſtruire dans les écrits de cet homme d'état père de l'hiſtoire eccléſiaſtique! On y trouve, à propos de l'empereur *Conſtantin*, que » Dieu » a mis les nombres dans ſon unité, qu'il a embelli le monde » par le nombre de deux, & que par le nombre de trois il » le compoſa de matière & de forme; qu'enſuite ayant dou- » blé le nombre de deux, il inventa les quatre élémens: que » c'eſt une choſe merveilleuſe qu'en faiſant l'addition d'un, » de deux, de trois & de quatre on trouve le nombre de » dix, qui eſt la fin, le terme & la perfection de l'unité; & » que ce nombre dix ſi parfait multiplié par le nombre plus » parfait de trois qui eſt l'image ſenſible de la Divinité, il » en réſulte le nombre des trente jours du mois. *a*)

C'eſt ce même *Euſèbe* qui rapporte la lettre dont nous avons déja parlé, d'un *Abgare* roi d'Edeſſe à JESUS-CHRIST, dans laquelle il lui offre ſa *petite ville qui eſt aſſez propre*, & la réponſe de JESUS-CHRIST au roi *Abgare*.

Il rapporte d'après *Tertullien*, que ſi-tôt que l'empereur *Tibère* eut appris par *Pilate* la mort de JESUS-CHRIST, *Tibère*, qui chaſſait les Juifs de Rome ne manqua pas de propoſer au ſénat d'admettre au nombre des Dieux de l'empire, celui qu'il ne pouvait connaître encor que comme un

a) *Euſèbe*, panégyrique de *Conſtantin*, chap. 4. & 5.

homme de Judée, que le sénat n'en voulut rien faire, & que *Tibère* en fut extrêmement courroucé. C H. X.

Il rapporte d'après *Justin* la prétendue statue élevée à *Simon le magicien*; il prend les Juifs thérapeutes pour des chrétiens.

C'est lui qui sur la foi d'*Hegesipe*, prétend que les petits-neveux de JESUS-CHRIST par son frère *Jude*, furent déférés à l'empereur *Domitien*, comme des personnages très dangereux, qui avaient un droit tout naturel au trône de *David*; que cet empereur prit lui-même la peine de les interroger, qu'ils répondirent qu'ils étaient de bons paysans, qu'ils labouraient de leurs mains un champ de trente-neuf arpens, le seul bien qu'ils possédassent.

Il calomnie les Romains autant qu'il le peut, parce qu'il était asiatique. Il ose dire que de son tems le sénat de Rome sacrifiait tous les ans un homme à *Jupiter*. Est-il donc permis d'imputer aux *Titus*, aux *Trajans*, aux divins *Antonins* des abominations dont aucun peuple ne se souillait alors dans le monde connu?

C'est ainsi qu'on écrivait l'histoire dans ces tems où le changement de religion donna une nouvelle face à l'empire Romain. *Grégoire de Tours* ne s'est point écarté de cette méthode, & on peut dire que jusqu'à *Guichardin* & *Machiavel*, nous n'avons pas eu une histoire bien faite. Mais la grossiéreté même de tous ces monumens nous fait voir l'esprit du tems dans lequel ils ont été faits, & il n'y a pas jusqu'aux légendes qui ne puissent nous apprendre à connaître les mœurs de nos nations.

Conduite de Constantin.

Constantin, devenu empereur malgré les Romains, ne pouvait être aimé d'eux. Il est évident que le meurtre de *Licinius* son beau-frère assassiné malgré la foi des sermens, *Licinien* son neveu massacré à l'âge de douze ans, *Maximien* son beau-père égorgé par son ordre à Marseille, son propre fils *Crispus* mis à mort après lui avoir gagné des batailles, son épouse *Fausta* étouffée dans un bain, toutes ces horreurs n'adoucirent pas la haine qu'on lui portait. C'est probablement la raison qui fit transférer le siége de l'empire à Bizance. On trouve dans le code Théodosien un édit de *Constantin*, où il

déclare *qu'il a fondé Constantinople par ordre de Dieu.* Il feignait ainsi une révélation pour imposer silence aux murmures. Ce trait seul pourrait faire connaître son caractère. Notre avide curiosité voudrait pénétrer dans les replis du cœur d'un homme tel que *Constantin*, par qui tout changea bientôt dans l'empire Romain ; séjour du trône, mœurs de la cour, usages, langage, habillemens, administration, religion. Comment démêler celui qu'un parti a peint comme le plus criminel des hommes, & un autre comme le plus vertueux ? Si on pense qu'il fit tout servir à ce qu'il crut son intérêt, on ne se trompera pas.

De savoir s'il fut cause de la ruine de l'empire, c'est une recherche digne de votre esprit. Il parait évident qu'il fit la décadence de Rome. Mais en transportant le trône sur le Bosphore de Thrace, il posait dans l'orient des barrières contre les invasions des barbares qui inondèrent l'empire sous ses successeurs, & qui trouvèrent l'Italie sans défense. Il semble qu'il ait immolé l'occident à l'orient. L'Italie tomba quand Constantinople s'éleva. Ce serait une étude curieuse & instructive que l'histoire politique de ces tems-là. Nous n'avons guères que des satyres & des panégyriques. C'est quelquefois par les panégyriques même qu'on peut trouver la vérité. Par exemple, on comble d'éloges *Constantin* pour avoir fait dévorer par les bêtes féroces dans les jeux du cirque tous les chefs des Francs avec tous les prisonniers qu'il avait faits dans une expédition sur le Rhin. C'est ainsi que furent traités les prédécesseurs de *Clovis* & de *Charlemagne.* Les écrivains qui ont été assez lâches pour louer des actions cruelles, constatent au moins ces actions, & les lecteurs sages les jugent. Ce que nous avons de plus détaillé sur l'histoire de cette révolution, est ce qui regarde l'établissement de l'église & ses troubles.

Ce qu'il y a de déplorable, c'est qu'à peine la religion chrétienne fut sur le trône, que la sainteté en fut profanée par des chrétiens, qui se livrèrent à la soif de la vengeance, lors même que leur triomphe devait leur inspirer l'esprit de paix. Ils massacrèrent dans la Syrie & dans la Palestine tous les magistrats qui avaient sévi contre eux ; ils noyèrent la femme & la fille de *Maximin*, ils firent périr dans les tourmens

ſes fils & ſes parens. Les querelles au ſujet de la *Conſubſtantiabilité du Verbe* troublèrent le monde & l'enſanglantèrent. Enfin, *Ammian Marcellin* dit que *les chrétiens de ſon tems ſe déchiraient entre eux comme des bêtes féroces*. Il y avait de grandes vertus qu'*Ammian* ne remarque pas : elles ſont preſque toûjours cachées, ſurtout à des yeux ennemis, & les vices éclatent.

L'égliſe de Rome fut préſervée de ces crimes & de ces malheurs ; elle ne fut d'abord ni puiſſante, ni ſouillée ; elle reſta longtems tranquille & ſage au milieu d'un ſénat & d'un peuple idolâtre. Il y avait dans cette capitale du monde connu ſept cent temples grands ou petits dédiés aux Dieux *majorum & minorum gentium*. Ils ſubſiſtèrent juſqu'à *Théodoſe* ; & les peuples de la campagne perſiſtèrent longtems après lui dans leur ancien culte. C'eſt ce qui fit donner aux ſectateurs de l'ancienne religion le nom de *Payens*, *Pagani*, du nom des bourgades appellées *pagi*, dans leſquelles on laiſſa ſubſiſter l'idolâtrie, juſqu'au huitiéme ſiécle.

On ſait aſſez ſur quelle impoſture eſt fondée la donation de *Conſtantin* ; mais on ne ſait point aſſez combien cette impoſture a été longtems accréditée. Ceux qui la niaient, furent ſouvent punis en Italie & ailleurs. Qui croirait qu'en 1478 il y eût des hommes brulés à Strasbourg pour avoir combattu cette erreur ?

Conſtantin donna en effet, non au ſeul évêque de Rome, mais à la cathédrale qui était l'égliſe de St. Jean, mille marcs d'or, & trente mille d'argent, avec quatorze mille ſous de rente, & des terres dans la Calabre. Chaque empereur enſuite augmenta ce patrimoine. Les évêques de Rome en avaient beſoin. Les miſſions qu'ils envoyèrent bientôt dans l'Europe payenne, les évêques chaſſés de leurs ſiéges, auxquels ils donnèrent un aſyle, les pauvres qu'ils nourrirent, les mettaient dans la néceſſité d'être très riches. Le crédit de la place ſupérieur aux richeſſes, fit bientôt du paſteur des chrétiens de Rome, l'homme le plus conſidérable de l'occident. La pieté avait toûjours accepté ce miniſtère ; l'ambition le brigua. On ſe diſputa la chaire ; il y eut deux anti-papes dès le milieu du quatriéme ſiécle, & le conſul *Prétextat* idolâtre diſait en 466, *Faites-moi évêque de Rome, & je me fais chrétien.*

Donation de Conſtantin.

CH. X. Cependant cet évêque n'avait d'autre pouvoir que celui que peut donner la vertu, le crédit, ou l'intrigue dans des circonstances favorables. Jamais aucun pasteur de l'église n'eut la jurisdiction contentieuse, encor moins les droits régaliens. Aucun n'eut ce qu'on appelle *jus terrendi*, ni droit de territoire, ni droit de prononcer *do, dico, addico.* Les empereurs restèrent les juges suprêmes de tout, hors du dogme. Ils convoquèrent les conciles. *Constantin* à Nicée reçut & jugea les accusations que les évêques portèrent les uns contre les autres. Le titre de *Souverain Pontife* resta même attaché à l'empire.

CHAPITRE ONZIEME.

Causes de la chute de l'empire Romain.

SI quelqu'un avait pû raffermir l'empire, ou du moins retarder sa chute, c'était l'empereur *Julien.* Il n'était point un soldat de fortune comme les *Dioclétiens* & les *Théodoses.* Né dans la pourpre, élu par les armées, chéri des soldats, il n'avait point de factions à craindre; on le regardait, depuis ses victoires en Allemagne, comme le plus grand capitaine de son siécle. Nul empereur ne fut plus équitable & ne rendit la justice plus impartialement, non pas même *Marc-Aurèle.* Nul philosophe ne fut plus sobre & plus continent. Il régnait donc par les loix, par la valeur & par l'exemple. Si sa carrière eût été plus longue, il est à présumer que l'empire eût moins chancelé après sa mort.

Deux fléaux détruisirent enfin ce grand colosse, les barbares & les disputes de religion.

Quant aux barbares, il est aussi difficile de se faire une idée nette de leurs incursions que de leur origine. *Procope, Jornandès* nous ont débité des fables que tous nos auteurs copient. Mais le moyen de croire que les Huns venus du nord de la Chine ayent passé les Palus-Méotides à gué, à

la fuite d'une biche, & qu'ils ayent chaffé devant eux comme des troupeaux de moutons des nations belliqueufes, qui habitaient les pays aujourd'hui nommés la Crimée, une partie de la Pologne, l'Ukraine, la Moldavie, la Valachie. Ces peuples robuftes & guerriers, tels qu'ils le font encor aujourd'hui, étaient connus des Romains fous le nom général de *Goths*. Comment ces Goths s'enfuirent-ils fur les bords du Danube dès qu'ils virent paraître les Huns ? Comment demandèrent-ils à mains jointes que les Romains daignaffent les recevoir ? Et comment, dès qu'ils furent paffés, ravagèrent-ils tout jufqu'aux portes de Conftantinople à main armée ?

Tout cela reffemble à des contes d'*Hérodote*, & à d'autres contes non moins vantés. Il eft bien plus vraifemblable que tous ces peuples coururent au pillage les uns après les autres. Les Romains avaient volé les nations, les Goths & les Huns vinrent voler les Romains.

Mais pourquoi les Romains ne les exterminèrent-ils pas comme *Marius* avait exterminé les Cimbres ? C'eft qu'il ne fe trouvait point de *Marius*, c'eft que les mœurs étaient changées, c'eft que l'empire était partagé entre les ariens & les athanafiens. On ne s'occupait que de deux objets, les courfes du cirque & les trois hypoftafes. L'empire Romain avait alors plus de moines que de foldats, & ces moines couraient en troupes de ville en ville pour foutenir ou pour détruire la confubftantialité du verbe. Il y en avait foixante & dix mille en Egypte.

Le chriftianifme ouvrait le ciel, mais il perdait l'empire: car non-feulement les fectes nées dans fon fein fe combattaient avec le délire des querelles théologiques; mais toutes combattaient encore l'ancienne religion de l'empire; religion fauffe, religion ridicule faus doute, mais fous laquelle Rome avait marché de victoire en victoire pendant dix fiécles.

Les defcendans des *Scipions* étant devenus des controverfiftes, les évêchés étant plus brigués que ne l'avaient été les couronnes triomphales, la confidération perfonnelle ayant paffé des *Hortenfius* & des *Cicérons* aux *Cyrilles*, aux *Grégoires*, aux *Ambroifes*, tout fut perdu; & fi l'on doit s'étonner

de quelque chose, c'eſt que l'empire Romain ait ſubſiſté encor un peu de tems.

Théodoſe, qu'on appelle *le grand Théodoſe*, paya un tribut au ſuperbe *Alaric* ſous le nom de penſion du tréſor impérial. *Alaric* mit Rome à contribution la première fois qu'il parut devant les murs, & la ſeconde il la mit au pillage. Tel était alors l'aviliſſement de l'empire, que ce goth dédaigna d'être roi de Rome, tandis que le miſérable empereur d'occident *Honorius* tremblait dans Ravenne où il s'était réfugié.

Alaric ſe donna le plaiſir de créer dans Rome un empereur nommé *Attale* qui venait recevoir ſes ordres dans ſon antichambre. L'hiſtoire nous a conſervé deux anecdotes concernant *Honorius* qui montrent bien tout l'excès de la turpitude de ces tems. La première, qu'une des cauſes du mépris où *Honorius* était tombé, c'eſt qu'il était impuiſſant; la ſeconde, c'eſt qu'on propoſa à cet *Attale* empereur, valet d'*Alaric*, de châtrer *Honorius* pour rendre ſon ignominie plus complette.

Après *Alaric* vint *Attila* qui ravageait tout de la Chine juſqu'à la Gaule. Il était ſi grand & les empereurs *Théodoſe*, & *Valentinien III* ſi petits, que la princeſſe *Honoria*, ſœur de *Valentinien III*, lui propoſa de l'épouſer. Elle lui envoya ſon anneau pour gage de ſa foi; mais avant qu'elle eût réponſe d'*Attila* elle était déja groſſe de la façon d'un de ſes domeſtiques.

Lors qu'*Attila* eut détruit la ville d'Aquilée, *Léon* évêque de Rome vint mettre à ſes pieds tout l'or qu'il avait pû recueillir des Romains pour racheter du pillage les environs de cette ville, dans laquelle l'empereur *Valentinien III* était caché. L'accord étant conclu, les moines ne manquèrent pas d'écrire que le pape *Léon* avait fait trembler *Attila*, qu'il était venu à ce hun avec un air & un ton de maître, qu'il était accompagné de *St. Pierre* & de *St. Paul*, armés tous deux d'épées flamboyantes qui étaient viſiblement les deux glaives de l'évêque de Rome. Cette manière d'écrire l'hiſtoire a duré chez les chrétiens juſqu'au ſeiziéme ſiécle ſans interruption.

Bientôt après des déluges de barbares inondèrent de tous côtés ce qui était échappé aux mains d'*Attila*.

Que

Que faiſaient cependant les empereurs ? Ils aſſemblaient des conciles. C'était tantôt pour l'ancienne querelle des partiſans d'*Athanaſe*, tantôt pour les donatiſtes; & ces diſputes agitaient l'Afrique quand le Vandale *Genſeric* la ſubjugua. C'était ailleurs pour les argumens de *Neſtorius*, & de *Cyrille*, pour les ſubtilités d'*Eutichès*, & la plûpart des articles de foi ſe décidaient quelquefois à grands coups de bâtons, comme il arriva ſous *Théodoſe ſecond* dans un concile convoqué par lui à Ephèſe, concile qu'on appelle encor aujourd'hui le brigandage. Enfin pour bien connaître l'eſprit de ces malheureux tems, ſouvenons-nous qu'un moine ayant été rebuté un jour par *Théodoſe ſecond* qu'il importunait, le moine excommunia l'empereur, & que ce céſar fut obligé de ſe faire relever de l'excommunication par le patriarche de Conſtantinople. CH. XI.

Pendant ces troubles-là même les Francs envahiſſaient la Gaule; les Viſigoths s'emparaient de l'Eſpagne; les Oſtrogoths ſous *Théodoſe* dominaient en Italie, bientôt après chaſſés par les Lombards. L'empire Romain du tems de *Clovis* n'éxiſtait plus que dans la Grèce, l'Aſie mineure & dans l'Egypte, tout le reſte était la proie des barbares; Scythes, Vandales & Francs ſe firent chrétiens pour mieux gouverner les provinces chrétiennes aſſujetties par eux : car il ne faut pas croire que ces barbares fuſſent ſans politique, ils en avaient beaucoup, & en ce point tous les hommes ſont à-peu-près égaux. L'intérêt rendit donc chrétiens ces déprédateurs; mais ils n'en furent que plus inhumains. Le jéſuite *Daniel*, hiſtorien français, qui déguiſe tant de choſes, n'oſe diſſimuler que *Clovis* fut beaucoup plus ſanguinaire, & ſe ſouilla de plus grands crimes après ſon batême, que tandis qu'il était payen. Et ces crimes n'étaient pas de ces forfaits héroïques, qui éblouiſſent l'imbécillité humaine, c'étaient des vols & des parricides. Il ſuborna un prince de Cologne qui aſſaſſina ſon père, après quoi il fit maſſacrer le fils, & tua un roitelet de Cambrai qui lui montrait ſes tréſors. Un citoyen moins coupable eût été trainé au ſupplice, & *Clovis* fonda une monarchie.

CHAPITRE DOUZIEME.

Suite de la décadence de l'ancienne Rome.

CH. XII. QUand les Goths s'emparèrent de Rome après les Herules, quand le célèbre *Théodoric* non moins puissant que fut depuis *Charlemagne*, eut établi le siége de son empire à Ravenne au commencement de notre sixiéme siécle, sans prendre le titre d'empereur d'occident qu'il eût pû s'arroger ; il exerça sur les Romains précisément la même autorité que les *Césars*, conservant le sénat, laissant subsister la liberté de religion, soumettant également aux loix civiles, orthodoxes, ariens, & idolâtres ; jugeant les Goths par les loix gothiques, & les Romains par les loix romaines, présidant par ses commissaires aux élections des évêques, défendant la simonie, appaisant des schismes. Deux papes se disputaient la chaire episcopale ; il nomma le pape *Simmaque*, & ce pape *Simmaque* étant accusé, il le fit juger par ses *Missi Dominici*.

Atalaric son petit-fils régla les élections des papes, & de tous les autres métropolitains de ses royaumes, par un édit qui fut observé ; édit rédigé par *Cassiodore* son ministre, qui depuis se retira au Mont-Cassin, & embrassa la régle de *St. Benoît* ; édit auquel le pape *Jean II* se soumit sans difficulté.

Quand *Bélizaire* vint en Italie, & qu'il la remit sous le pouvoir impérial, on sait qu'il exila le pape *Silverius*, & qu'en cela il ne passa point les bornes de son autorité, s'il passa celles de la justice. *Bélizaire*, & ensuite *Narsès* ayant arraché Rome au joug des Goths, d'autres barbares, Gépides, Francs, Germains, inondèrent l'Italie. Tout l'empire occidental était dévasté & déchiré par des sauvages. Les Lombards établirent leur domination dans toute l'Italie citérieure. *Albouin* fondateur de cette nouvelle dynastie, n'était qu'un brigand barbare ; mais bientôt les vainqueurs adoptèrent les mœurs, la politesse, la religion des vaincus. C'est ce qui n'était pas arrivé aux pre-

miers Francs, aux Bourguignons, qui portèrent dans les Gaules leur langage grossier, & leurs mœurs encor plus agrestes. **Ch. XII.**

Entière liberté de conscience en Italie, mais courte.

La nation Lombarde était d'abord composée de payens & d'ariens. Leur roi *Rotharis* publia vers l'an 640 un édit qui donna la liberté de professer toutes sortes de religions, de sorte qu'il y avait dans presque toutes les villes d'Italie un évêque catholique, & un évêque arien, qui laissaient vivre paisiblement les peuples nommés idolâtres, répandus encor dans les villages.

Le royaume de Lombardie s'étendit depuis le Piémont jusqu'à Brindes & à la terre d'Otrante; il renfermait Bénévent, Bari, Tarente; mais il n'eut ni la Pouille, ni Rome, ni Ravenne. Ces pays demeurèrent annexés au faible empire d'orient. L'église Romaine avait donc repassé de la domination des Goths à celle des Grecs. Un *Exarque* gouvernait Rome au nom de l'empereur; mais il ne résidait point dans cette ville presqu'abandonnée à elle-même. Son séjour était à Ravenne, d'où il envoyait ses ordres au duc ou préfect de Rome, & aux sénateurs qu'on appellait encor *Pères conscripts*. L'apparence du gouvernement municipal subsistait toûjours dans cette ancienne capitale si déchuë, & les sentimens républicains n'y furent jamais éteints. Ils se soutenaient par l'exemple de Venise, république fondée d'abord par la crainte & par la misère, & bientôt élevée par le commerce, & par le courage. Venise était déja si puissante, qu'elle rétablit au huitiéme siécle l'éxarque *Scolasticus* qui avait été chassé de Ravenne.

Quelle était donc aux septiéme & huitiéme siécles la situation de Rome? Celle d'une ville malheureuse, mal défendue par les exarques, continuellement menacée par les Lombards, & reconnaissant toûjours les empereurs pour ses maîtres. Le crédit des papes augmentait dans la désolation de la ville. Ils en étaient souvent les consolateurs & les pères, mais toûjours sujets; ils ne pouvaient être consacrés qu'avec la permission expresse de l'exarque. Les formules par lesquelles cette permission était demandée & accordée, subsistent encore. Le clergé Romain écrivait au métropolitain de Ravenne, & demandait la protection de *sa Béatitude* auprès du gouverneur, ensuite le pape envoyait à ce métropolitain sa profession de foi.

Papes ne peuvent être consacrés qu'avec la permission de l'exarque.

CH. XII. Le roi Lombard *Aſtolphe* s'empara enfin de tout l'exarcat de Ravenne, en 751, & mit fin à cette vice-royauté impériale qui avait duré cent quatre-vingt-trois ans.

Comme le duché de Rome dépendait de l'exarcat de Ravenne, *Aſtolphe* prétendit avoir Rome par le droit de ſa conquête. Le pape *Etienne II* ſeul défenſeur des malheureux Romains, envoya demander du ſecours à l'empereur *Conſtantin* ſurnommé *Copronyme*. Ce miſérable empereur envoya pour tout ſecours un officier du palais avec une lettre pour le roi Lombard. C'eſt cette faibleſſe des empereurs Grecs qui fut l'origine du nouvel empire d'occident, & de la grandeur pontificale.

Vous ne voyez avant ce tems aucun évêque qui ait aſpiré à la moindre autorité temporelle, au moindre territoire. Comment l'auraient-ils oſé ? leur légiſlateur fut un pauvre qui catéchiſa des pauvres. Les ſucceſſeurs de ces premiers chrétiens furent pauvres. Le clergé ne fit un corps que ſous *Conſtantin premier*, mais cet empereur ne ſouffrit pas qu'un évêque fût propriétaire d'un ſeul village. Ce ne peut être que dans des tems d'anarchie que les papes ayent obtenu quelques ſeigneuries. Ces domaines furent d'abord médiocres. Tout s'agrandit & tout tombe avec le tems.

Lorſqu'on paſſe de l'hiſtoire de l'empire Romain à celle des peuples qui l'ont déchiré dans l'occident, on reſſemble à un voyageur, qui au ſortir d'une ville ſuperbe ſe trouve dans des déſerts couverts de ronces. Vingt jargons barbares ſuccèdent à cette belle langue latine, qu'on parlait du fond de l'Illyrie au mont Atlas. Au lieu de ces ſages loix qui gouvernaient la moitié de notre hémiſphère on ne trouve plus que des coutumes ſauvages. Les cirques, les amphithéâtres élevés dans toutes les provinces ſont changés en maſures couvertes de paille. Ces grands chemins ſi beaux, ſi ſolides, établis du pied du capitole juſqu'au mont Taurus, ſont couverts d'eaux croupiſſantes. La même révolution ſe fait dans les eſprits, & *Grégoire de Tours*, le moine de St. Gal *Frédegaire*, ſont nos *Polybes* & nos *Tite-Lives*. L'entendement humain s'abrutit dans les ſuperſtitions les plus lâches & les plus inſenſées. Ces ſuperſtitions ſont portées au point que des moines deviennent ſeigneurs &

princes. Ils ont des esclaves, & ces esclaves n'osent pas même se plaindre. L'Europe entière croupit dans cet avilissement jusqu'au seiziéme siécle, & n'en sort que par des convulsions terribles. CH. XII.

CHAPITRE TREIZIEME.

Origine de la puissance des papes. Digression sur le sacre des rois. Lettre de St. Pierre à Pepin, maire de France, devenu roi. Prétenduës donations au St. Siége.

IL n'y a que trois manières de subjuguer les hommes, celle de les policer en leur proposant des loix, celle d'employer la religion pour appuyer ces loix, celle enfin d'égorger une partie d'une nation pour gouverner l'autre ; je n'en connais pas une quatriéme. Toutes les trois demandent des circonstances favorables. Il faut remonter à l'antiquité la plus reculée pour trouver des exemples de la première ; encor sont-ils suspects. *Charlemagne*, *Clovis*, *Théodoric*, *Albouin*, *Alaric*, se servirent de la troisiéme ; les papes employèrent la seconde.

Le pape n'avait pas originairement plus de droit sur Rome, que *St. Augustin* n'en aurait eu, par exemple, à la souveraineté de la petite ville d'Hippone. Quand même *St. Pierre* aurait demeuré à Rome, comme on l'a dit, sur ce qu'une de ses épîtres est datée de Babilone, quand même il eût été évêque de Rome, dans un tems où il n'y avait certainement aucun siége particulier, ce séjour dans Rome ne pouvait donner le trône des *Césars* ; & nous avons vû que les évêques de Rome ne se regardèrent pendant sept cent ans que comme des sujets.

Rome tant de fois saccagée par les barbares, abandonnée des empereurs, pressée par les Lombards, incapable de rétablir l'ancienne république, ne pouvait plus prétendre à la grandeur. Il lui falait du repos : elle l'aurait goûté si elle avait pû dès-lors être gouvernée par son évêque, comme le furent

Ch. XIII.

depuis tant de villes d'Allemagne ; & l'anarchie eût au moins produit ce bien. Mais il n'était pas encor reçu dans l'opinion des chrétiens, qu'un évêque pût être souverain, quoiqu'on eût dans l'histoire du monde tant d'exemples de l'union du sacerdoce & de l'empire dans d'autres religions.

Le pape *Grégoire III* recourut le premier à la protection des Francs contre les Lombards, & contre les empereurs. *Zacharie* son successeur, animé du même esprit, reconnut *Pepin*, ou *Pipin*, maire du palais, usurpateur du royaume de France, pour roi légitime. On a prétendu que *Pepin*, qui n'était que premier ministre, fit demander d'abord au pape, quel était le vrai roi, ou de celui qui n'en avait que le droit & le nom, ou de celui qui en avait l'autorité & le mérite ? & que le pape décida que le ministre devait être roi. Il n'a jamais été prouvé qu'on ait joué cette comédie ; mais ce qui est vrai, c'est que le pape *Etienne III* appella *Pepin* à son secours contre les Lombards, qu'il vint en France se jetter aux pieds de *Pepin*, & ensuite le couronner avec des cérémonies qu'on appellait *Sacre*. C'était une imitation d'un ancien appareil judaïque. *Samuël* avait versé de l'huile sur la tête de *Saül*. Les rois Lombards se faisaient aussi sacrer ; les ducs de Bénevent même avaient adopté cet usage. On employait l'huile dans l'installation des évêques ; & on croyait imprimer un caractère de sainteté au diadême, en y joignant une cérémonie épiscopale. Un roi Goth, nommé *Vamba*, fut sacré en Espagne avec de l'huile bénite en 674. Mais les Arabes vainqueurs firent bientôt oublier cette cérémonie, que les Espagnols n'ont pas renouvellée.

Le pape vient implorer le maire Pepin en 754.

Pepin n'est pas le premier roi sacré en Europe, comme on le dit.

Pepin ne fut donc pas le premier roi sacré en Europe, comme nous l'écrivons tous les jours. Il avait déja reçu cette onction de l'Anglais *Boniface*, missionnaire en Allemagne, & évêque de Mayence, qui ayant voyagé longtems en Lombardie, le sacra suivant l'usage de ce pays.

Remarquez attentivement que ce *Boniface* avait été créé évêque de Mayence par *Carloman*, frère de l'usurpateur *Pepin*, sans aucun concours du pape, sans que la cour romaine influât alors sur la nomination des évêchés dans le royaume des Francs. Rien ne vous convaincra plus que toutes les loix

civiles & eccléſiaſtiques ſont dictées par la convenance, que la force les maintient, que la faibleſſe les détruit, & que le tems les change. Les évêques de Rome prétendaient une autorité ſuprême, & ne l'avaient pas. Les papes ſous le joug des rois Lombards auraient laiſſé toute la puiſſance eccléſiaſtique en France au premier Franc qui les aurait délivrés du joug en Italie.

Second ſacre de Pepin.

Le pape *Etienne* avait plus beſoin de *Pepin*, que *Pepin* n'avait beſoin de lui; il y parait bien, puiſque ce fut le prêtre qui vint implorer la protection du guerrier. Le nouveau roi fit renouveller ſon ſacre par l'évêque de Rome dans l'égliſe de *St. Denys :* ce fait parait ſingulier; on ne ſe fait pas couronner deux fois, quand on croit la première cérémonie ſuffiſante. Il parait donc que dans l'opinion des peuples, un évêque de Rome était quelque choſe de plus ſaint, de plus autoriſé, qu'un évêque d'Allemagne; que les moines de *St. Denys*, chez qui ſe faiſait le ſecond ſacre, attachaient plus d'efficacité à l'huile répanduë ſur la tête d'un Franc, par un évêque Romain, qu'à l'huile répanduë par un miſſionnaire de Mayence, & que le ſucceſſeur de *St. Pierre* avait plus droit qu'un autre de légitimer une uſurpation.

Pepin fut le premier roi ſacré en France, & non le ſeul qui l'y ait été par un pontife de Rome : car *Innocent III* couronna depuis, & ſacra *Louis le jeune* à Reims. *Clovis* n'avait été ni couronné, ni ſacré roi par l'évêque *Remi.* Il y avait longtems qu'il régnait quand il fut batiſé. S'il avait reçu l'onction royale, ſes ſucceſſeurs auraient adopté une cérémonie ſi ſolemnelle, devenue bientôt néceſſaire. Aucun ne fut ſacré juſqu'à *Pepin*, qui reçut l'onction dans l'abbaye de *St. Denys.*

Ce ne fut que trois cent ans après *Clovis* que l'archevêque de Reims *Hincmar* écrivit qu'au ſacre de *Clovis* un pigeon avait apporté du ciel une phiole qu'on appelle la *ſainte Ampoule.* Peut-être crut-il fortifier par cette fable le droit de ſacrer les rois, que ces métropolitains commençaient alors à exercer. Ce droit ne s'établit qu'avec le tems, comme tous les autres uſages : & ces prélats longtems après ſacrèrent tous les rois, depuis *Philippe I* juſqu'à *Henri IV*, qui fut couronné à Char-

CH. XIII.

tres, & oint de l'ampoule de *St. Martin*, parce que les ligueurs étaient maîtres de l'ampoule de *St. Remi.*

Il est vrai que ces cérémonies n'ajoutent rien aux droits des monarques, mais elles semblent ajouter à la vénération des peuples.

Origine du sacre.

Il n'est pas douteux que cette cérémonie du sacre, aussi-bien que l'usage d'élever les rois Francs, Goths & Lombards sur un bouclier, ne vinssent de Constantinople. L'empereur *Cantacusène* nous apprend lui-même que c'était un usage immémorial d'élever les empereurs sur un bouclier soutenu par les grands officiers de l'empire & par le patriarche; après quoi l'empereur montait du trône au pupître de l'église, & le patriarche faisait le signe de la croix sur sa tête, avec un plumasseau trempé dans de l'huile bénite; les diacres apportaient la couronne. Le principal officier, ou le prince du sang impérial le plus proche, mettait la couronne sur la tête du nouveau césar. Le patriarche & le peuple criaient, *Il en est digne.* Mais au sacre des rois d'occident, l'évêque dit au peuple: *Voulez-vous ce roi?* Et ensuite le roi fait serment au peuple après l'avoir fait aux évêques.

Le pape *Etienne* ne s'en tint pas avec *Pepin* à cette cérémonie; il défendit aux Français, sous peine d'excommunication, de se donner jamais des rois d'une autre race. Tandis que cet évêque, chassé de sa patrie, & suppliant dans une terre étrangère, avait le courage de donner des loix, sa politique prenait une autorité qui assurait celle de *Pepin;* & ce prince, pour mieux jouir de ce qui ne lui était pas dû, laissait au pape des droits qui ne lui appartenaient pas.

Hugues Capet en France, & *Conrad* en Allemagne, firent voir depuis qu'une telle excommunication n'est pas une loi fondamentale.

Cependant l'opinion qui gouverne le monde, imprima d'abord dans les esprits un si grand respect pour la cérémonie faite par le pape à St. Denys, qu'*Eginhart* secrétaire de *Charlemagne*, dit en termes exprès, que le *roi Hilderic fut déposé par ordre du pape Etienne.*

Tous ces événemens ne sont qu'un tissu d'injustice, de rapine, de fourberie. Le premier des domestiques d'un roi de France

France dépouillait ſon maître *Hilderic III*, l'enfermait dans le couvent de St. Bertin, tenait en priſon le fils de ſon maître dans le couvent de Fontenelle en Normandie ; un pape venait de Rome conſacrer ce brigandage.

Uſage de baiſer les pieds.

On croirait que c'eſt une contradiction que ce pape fût venu en France ſe proſterner aux pieds de *Pepin*, & diſpoſer enſuite de la couronne : mais non ; ces proſternemens n'étaient regardés alors que comme le ſont aujourd'hui nos révérences. C'était l'ancien uſage de l'orient. On ſaluait les évêques à genoux ; les évêques ſaluaient de même les gouverneurs de leurs diocèſes. *Charles* fils de *Pepin* avait embraſſé les pieds du pape *Etienne* à St. Maurice en Valais : *Etienne* embraſſa ceux de *Pepin*. Tout cela était ſans conſéquence. Mais peu-à-peu les papes attribuèrent à eux ſeuls cette marque de reſpect. On prétend que le pape *Adrien I* fut celui qui exigea qu'on ne parût jamais devant lui ſans lui baiſer les pieds. Les empereurs & les rois ſe ſoumirent depuis comme les autres à cette cérémonie, qui rendait la religion romaine plus vénérable aux peuples.

Donation de Pepin aux papes très ſuſpecte.

On nous dit que *Pepin* paſſa les monts en 754, que le Lombard *Aſtolphe* intimidé par la ſeule préſence du Franc, céda auſſi-tôt au pape tout l'exarcat de Ravenne, que *Pepin* repaſſa les monts, & qu'à peine s'en fut-il retourné, qu'*Aſtolphe* au lieu de donner Ravenne au pape, mit le ſiége devant Rome. Toutes les démarches de ces tems-là étaient ſi irrégulières, qu'il ſe pourrait à toute force que *Pepin* eût donné aux papes l'exarcat de Ravenne qui ne lui appartenait point, & qu'il eût même fait cette donation ſingulière du bien d'autrui, ſans prendre aucune meſure pour la faire exécuter. Cependant il eſt bien peu vraiſemblable qu'un homme tel que *Pepin*, qui avait détrôné ſon roi, n'ait paſſé en Italie avec une armée que pour y aller faire des préſens. Rien n'eſt plus douteux que cette donation citée dans tant de livres. Le bibliothécaire *Anaſtaſe*, qui écrivait cent quarante ans après l'expédition de *Pepin*, eſt le premier qui parle de cette donation. Mille auteurs l'ont citée, mais les meilleurs publiciſtes d'Allemagne la réfutent aujourd'hui.

Il régnait alors dans les eſprits un mélange bizarre de poli-

tique & de ſimplicité, de groſſiéreté & d'artifice, qui caractériſe bien la décadence générale. *Etienne* feignit une lettre de *St. Pierre*, adreſſée du ciel à *Pepin* & à ſes enfans; elle mérite d'être rapportée; la voici; » *Pierre* appellé apôtre par » JESUS-CHRIST fils du Dieu vivant, &c... Comme par moi » toute l'égliſe catholique apoſtolique Romaine, mère de toutes les autres égliſes, eſt fondée ſur la pierre, & afin qu'*Etienne* évêque de cette douce égliſe Romaine, & que la » grace & la vertu ſoient pleinement accordées du Seigneur » notre Dieu pour arracher l'égliſe de Dieu des mains des perſécuteurs. A vous excellens *Pepin*, *Charles*, & *Carloman* » trois rois, & à tous ſaints évêques & abbés, prêtres & » moines, & même aux ducs, aux comtes, & aux peuples, » moi *Pierre* apôtre, &c... je vous conjure, & la vierge *Marie* qui vous aura obligation, vous avertit, & vous commande, auſſi-bien que les trônes, les dominations... Si » vous ne combattez pour moi, je vous déclare par la Ste. » Trinité & par mon apoſtolat, que vous n'aurez jamais de » part au paradis. «

Lettre de St. Pierre.

La lettre eut ſon effet. *Pepin* paſſa les Alpes pour la ſeconde fois. Il aſſiégea Pavie, & fit encor la paix avec *Aſtolphe.* Mais eſt-il probable qu'il ait paſſé deux fois les monts uniquement pour donner des villes au pape *Etienne*? Pourquoi *St. Pierre* dans ſa lettre ne parle-t-il pas d'un fait ſi important? Pourquoi ne ſe plaint-il pas à *Pepin* de n'être pas en poſſeſſion de l'exarcat? Pourquoi ne le redemande-t-il pas expreſſément?

Tout ce qui eſt vrai, c'eſt que les Francs qui avaient envahi les Gaules, voulurent toûjours ſubjuguer l'Italie, objet de la cupidité de tous les barbares; non que l'Italie ſoit en effet un meilleur pays que les Gaules, mais alors elle était mieux cultivée; les villes bâties, accruës & embellies par les Romains, ſubſiſtaient; & la réputation de l'Italie tenta toûjours un peuple pauvre, inquiet & guerrier. Si *Pepin* avait pû prendre la Lombardie, comme fit *Charlemagne*, il l'aurait priſe ſans doute; & s'il conclut un traité avec *Aſtolphe*, c'eſt qu'il y fut obligé. Uſurpateur de la France, il n'y était pas affermi. Il avait à combattre des ducs d'Aquitaine & de

Gaſcogne, dont les droits ſur ces pays valaient mieux que les ſiens ſur la France. Comment donc aurait-il donné tant de terres aux papes, quand il était forcé de revenir en France, pour y ſoutenir ſon uſurpation ? CH. XIII.

Le titre primordial de cette donation n'a jamais paru. On eſt donc réduit à douter. C'eſt le parti qu'il faut prendre ſouvent en hiſtoire comme en philoſophie. Le St. Siége d'ailleurs n'a pas beſoin de ces titres équivoques ; le tems lui a donné des droits auſſi réels ſur ſes états, que les autres ſouverains de l'Europe en ont ſur les leurs. Il eſt certain que les pontifes de Rome avaient dès-lors de grands patrimoines dans plus d'un pays ; que ces patrimoines étaient reſpectés, qu'ils étaient exempts de tribut. Ils en avaient dans les Alpes, en Toſcane, à Spolette, dans les Gaules, en Sicile, & juſques dans la Corſe, avant que les Arabes ſe fuſſent rendus maîtres de cette iſle au huitiéme ſiécle. Il eſt à croire que *Pepin* fit augmenter beaucoup ce patrimoine dans le pays de la Romagne, & qu'on l'appella le patrimoine de l'exarcat. C'eſt probablement ce mot de *patrimoine* qui fut la ſource de la mépriſe. Les auteurs poſtérieurs ſuppoſérent dans des tems de ténèbres, que les papes avaient régné dans tous les pays où ils avaient ſeulement poſſédé des villes & des territoires.

Si quelque pape ſur la fin du huitiéme ſiécle prétendit être au rang des princes, il parait que c'eſt *Adrien I.* La monnoie qui fut frappée en ſon nom (ſi cette monnoie fut en effet fabriquée de ſon tems) fait voir qu'il eut les droits régaliens ; & l'uſage qu'il introduiſit de ſe faire baiſer les pieds, fortifie encor cette conjecture. Cependant il reconnut toûjours l'empereur Grec pour ſon ſouverain. On pouvait très bien rendre à ce ſouverain éloigné un vain hommage, & s'attribuer une indépendance réelle appuyée de l'autorité du miniſtère eccléſiaſtique.

Voyez par quels degrés la puiſſance pontificale de Rome s'eſt élevée. Ce ſont d'abord des pauvres qui inſtruiſent des pauvres dans les ſouterrains de Rome ; ils ſont au bout de deux ſiécles à la tête d'un troupeau conſidérable. Ils ſont riches & reſpectés ſous *Conſtantin* ; ils deviennent patriarches de l'occident ; ils ont d'immenſes revenus & des terres ; enfin ils de-

viennent de grands souverains; mais c'est ainsi que tout s'est
 écarté de son origine. Si les fondateurs de Rome, de l'empire des Chinois, de celui des califes, revenaient au monde, ils verraient sur leurs trônes des Goths, des Tartares & des Turcs.

Avant d'examiner comment tout changea en occident par la translation de l'empire, il est nécessaire de vous faire une idée de l'église de l'orient. Les disputes de cette église ne servirent pas peu à cette grande révolution.

CHAPITRE QUATORZIEME.

Etat de l'église en orient avant CHARLEMAGNE. *Querelle pour les images. Révolution de Rome commencée.*

QUe les usages de l'église grecque & de la latine ayent été différens comme leurs langues; que la liturgie, les habillemens, les ornemens, la forme des temples, celle de la croix n'ayent pas été les mêmes; que les Grecs priassent debout, & les Latins à genoux, ce n'est pas ce que j'examine. Ces différentes coutumes ne mirent point aux prises l'orient & l'occident; elles servaient seulement à nourrir l'aversion naturelle des nations devenuës rivales. Les Grecs surtout qui n'ont jamais reçu le batême que par immersion, en se plongeant dans les cuves des baptistères, haïssaient les Latins, qui en faveur des chrétiens septentrionaux introduisirent le batême par aspersion. Mais ces oppositions n'excitèrent aucun trouble.

La domination temporelle, cet éternel sujet de discorde dans l'occident, fut inconnue aux églises d'orient. Les évêques sous les yeux du maître restèrent sujets; mais d'autres querelles non moins funestes y furent excitées par ces disputes interminables, nées de l'esprit sophistique des Grecs & de leurs disciples.

La simplicité des premiers tems disparut sous le grand nombre de questions que forma la curiosité humaine; car le fonda-

teur de la religion n'ayant jamais rien écrit, & les hommes voulant tout favoir, chaque myftère fit naître des opinions, & chaque opinion coûta du fang.

C'eft une chofe très remarquable, que de près de quatre-vingt fectes qui avaient déchiré l'églife depuis fa naiffance, aucune n'avait eu un Romain pour auteur, fi on excepte *Novatian*, qu'à peine encor on peut regarder comme un hérétique. Aucun Romain dans les cinq premiers fiécles ne fut compté ni parmi les pères de l'églife, ni parmi les héréfiarques. Il femble qu'ils ne furent que prudens. De tous les évêques de Rome il n'y en eut qu'un feul qui favorifa un de ces fyftêmes condamnés par l'églife; c'eft le pape *Honorius I.* On l'accufe encor tous les jours d'avoir été monothélite. On croit par-là flétrir fa mémoire; mais fi on fe donne la peine de lire fa fameufe lettre paftorale, dans laquelle il n'attribue qu'une volonté à JESUS-CHRIST, on verra un homme très fage. *Nous confeffons*, dit-il, *une feule volonté dans* JESUS-CHRIST. *Nous ne voyons point que les conciles, ni l'écriture nous autorifent à penfer autrement : mais de favoir fi à caufe des œuvres de divinité & d'humanité qui font en lui, on doit entendre une opération ou deux, c'eft ce que je laiffe aux grammairiens, & ce qui n'importe guères.*

Lettre admirable d'un pape qu'on croit hérétique.

Peut-être n'y a-t-il rien de plus précieux dans toutes les lettres des papes que ces paroles. Elles nous convainquent que toutes les difputes des Grecs étaient des difputes de mots, & qu'on aurait dû affoupir ces querelles de fophiftes dont les fuites ont été fi funeftes. Si on les avait abandonnées aux grammairiens, comme le veut ce judicieux pontife, l'églife eût été dans une paix inaltérable. Mais voulut-on favoir fi le fils était confubftantiel au père, ou feulement de même nature, ou d'une nature inférieure? Le monde chrétien fut partagé; la moitié perfécuta l'autre, & en fut perfécutée. Voulut-on favoir fi la mère de JESUS-CHRIST était la mère de DIEU, ou de JÉSUS? fi le CHRIST avait deux natures & deux volontés dans une même perfonne, ou deux perfonnes & une volonté, ou une volonté & une perfonne? Toutes ces difputes, nées dans Conftantinople, dans Antioche, dans Alexandrie, excitèrent des féditions. Un parti anathématifait l'autre; la faction do-

minante condamnait à l'exil, à la prison, à la mort, & aux peines éternelles après la mort l'autre faction, qui se vengeait à son tour par les mêmes armes.

Ch. XIV.

Point de dispute dogmatique chez les anciens.

De pareils troubles n'avaient point été connus dans le paganisme ; la raison en est, que les payens, dans leurs erreurs grossières, n'avaient point de dogmes, & que les prêtres des idoles, encore moins les séculiers, ne s'assemblèrent jamais juridiquement pour disputer.

Dans le huitiéme siécle on agita dans les églises d'orient s'il falait rendre un culte aux images. La loi de *Moïse* l'avait expressément défendu. Cette loi n'avait jamais été révoquée ; & les premiers chrétiens, pendant plus de deux cent ans, n'avaient même jamais souffert d'images dans leurs assemblées.

Images.

Peu-à-peu la coutume s'introduisit partout d'avoir chez soi des crucifix. Ensuite on eut les portraits vrais ou faux des martyrs ou des confesseurs. Il n'y avait point encore d'autels érigés pour les saints, point de messes célébrées en leur nom. Seulement, à la vuë d'un crucifix & de l'image d'un homme de bien, le cœur, qui surtout dans ces climats a besoin d'objets sensibles, s'excitait à la pieté.

Cet usage s'introduisit dans les églises. Quelques évêques ne l'adoptèrent pas. On voit qu'en 393 *St. Epiphane* arracha d'une église de Syrie une image devant laquelle on priait. Il déclara que la religion chrétienne ne permettait pas ce culte : & sa sévérité ne causa point de schisme.

Enfin cette pratique pieuse dégénéra en abus, comme toutes les choses humaines. Le peuple, toûjours grossier, ne distingua point Dieu & les images. Bientôt on en vint jusqu'à leur attribuer des vertus & des miracles. Chaque image guérissait une maladie. On les mêla même aux sortilèges, qui ont presque toûjours séduit la crédulité du vulgaire. Je dis non-seulement le vulgaire du peuple, mais celui des princes & des savans.

Guerre civile pour les images.

En 727 l'empereur *Léon* l'Isaurien voulut, à la persuasion de quelques évêques, déraciner l'abus ; mais, par un abus peut-être plus grand, il fit effacer toutes les peintures. Il abattit les statues & les représentations de JESUS-CHRIST avec celles des saints ; en ôtant ainsi tout d'un coup aux peuples

les objets de leur culte, il les révolta; on désobéït : il persécuta ; il devient tyran, parce qu'il avait été imprudent.

Il est honteux pour notre siécle qu'il y ait encor des compilateurs qui répètent cette ancienne fable, que deux Juifs avaient prédit l'empire à *Léon*, & qu'ils avaient exigé de lui qu'il abolît le culte des images ; comme s'il eût importé à des Juifs que les chrétiens eussent ou non des figures dans leurs églises. Les historiens qui croyent qu'on peut ainsi prédire l'avenir, sont bien indignes d'écrire ce qui est passé.

Son fils, *Constantin Copronyme*, fit passer en loi civile & ecclésiastique l'abolition des images. Il tint à Constantinople un concile de trois cent trente-huit évêques ; ils proscrivirent d'une commune voix ce culte, reçu dans plusieurs églises, & surtout à Rome.

Cet empereur eût voulu abolir aussi aisément les moines, qu'il avait en horreur, & qu'il n'appellait que les abominables ; mais il ne put y réussir : ces moines, déja fort riches, défendirent plus habilement leurs biens que les images de leurs saints.

Les papes *Grégoire II* & *III*, & leurs successeurs, ennemis secrets des empereurs, & opposés ouvertement à leur doctrine, ne lancèrent pourtant point ces sortes d'excommunications, depuis si fréquemment & si légérement employées. Mais soit que ce vieux respect pour les successeurs des *Césars* contînt encore les métropolitains de Rome, soit plutôt qu'ils vissent combien ces excommunications, ces interdits, ces dispenses du serment de fidélité seraient méprisées dans Constantinople, où l'église patriarchale s'égalait au moins à celle de Rome, les papes tinrent deux conciles en 728, & en 732, où l'on décida que tout ennemi des images serait excommunié, sans rien de plus, & sans parler de l'empereur. Ils songèrent dès-lors plus à négocier qu'à disputer. *Grégoire II* se rendit maître des affaires dans Rome, pendant que le peuple soulevé contre les empereurs ne payait plus les tributs. *Grégoire III* se conduisit suivant les mêmes principes. Quelques auteurs Grecs postérieurs voulant rendre les papes odieux, ont écrit que *Grégoire II* excommunia & déposa l'empereur, & que tout le peuple Romain reconnut *Grégoire II* pour son souve- *L'évêque de Rome.*

Ch. XIV. rain. Ces Grecs ne songeaient pas que les papes qu'ils voulaient faire regarder comme des usurpateurs, auraient été dès-lors les princes les plus légitimes. Ils auraient tenu leur puissance des suffrages du peuple Romain : Ils eussent été souverains de Rome à plus juste titre que beaucoup d'empereurs. Mais il n'est ni vraisemblable, ni vrai, que les Romains menacés par *Léon* l'Isaurien, pressés par les Lombards, eussent élu leur évêque pour seul maître, quand ils avaient besoin de guerriers. Si les papes avaient eu dès-lors un si beau droit au rang des *Césars*, ils n'auraient pas depuis transféré ce droit à *Charlemagne*.

CHAPITRE QUINZIEME.

De Charlemagne. Son ambition, sa politique. Il dépouille ses neveux de leurs états. Oppression & conversion des Saxons, &c.

Le royaume de *Pepin*, ou *Pipin*, s'étendait de la Bavière aux Pyrénées & aux Alpes. *Karl* son fils, que nous respectons sous le nom de *Charlemagne*, recueillit cette succession toute entière ; car un de ses frères était mort après le partage, & l'autre s'était fait moine auparavant au monastère de *St. Sylvestre*. Une espèce de pieté qui se mêlait à la barbarie de ces tems, enferma plus d'un prince dans le cloître ; ainsi *Rachis*, roi des Lombards, un *Carloman*, frère de *Pepin*, un duc d'Aquitaine, avaient pris l'habit de bénédictin. Il n'y avait presque alors que cet ordre dans l'occident. Les couvens étaient riches, puissans, respectés ; c'étaient des asyles honorables pour ceux qui cherchaient une vie paisible. Bientôt après ces asyles furent les prisons des princes détrônés.

Conduite de Charlemagne. La réputation de *Charlemagne* est une des plus grandes preuves que les succès justifient l'injustice & donnent la gloire. *Pepin* son père avait partagé en mourant ses états entre ses deux enfans, *Karlman*, ou *Carloman*, & *Karl*. Un assemblée

blée solemnelle de la nation avait ratifié le testament. *Carloman* avait la Provence, le Languedoc, la Bourgogne, la Suisse & l'Alzace, & quelques pays circonvoisins. *Karl* ou *Charles* jouïssait de tout le reste. Les deux frères furent toûjours en mésintelligence. *Carloman* mourut subitement, & laissa une veuve & deux enfans en bas âge. *Charles* s'empara d'abord de leur patrimoine. La mère fut obligée de fuir avec ses enfans chez le roi des Lombards *Désidérius*, que nous nommons *Didier*, ennemi naturel des Francs; ce *Didier* était beau-père de *Charlemagne*, & ne l'en haïssait pas moins, parce qu'il le redoutait. On voit évidemment que *Charlemagne* ne respecta pas plus le droit naturel & les liens du sang que les autres conquérans.

CH. XV.

771.

Pepin son père n'avait pas eu à beaucoup près le domaine direct de tous les états que posséda *Charlemagne*. L'Aquitaine, la Bavière, la Provence, la Bretagne, pays nouvellement conquis, rendaient hommage & payaient tribut.

Deux voisins pouvaient être redoutables à ce vaste état, les Germains septentrionaux & les Sarrazins. L'Angleterre, conquise par les Anglo-Saxons, partagée en sept dominations, toûjours en guerre avec l'Albanie qu'on nomme Ecosse, & avec les Danois, était sans politique & sans puissance. L'Italie, faible & déchirée, n'attendait qu'un nouveau maitre qui voulût s'en emparer.

Saxons.

Les Germains septentrionaux étaient alors appellés Saxons. On connaissait sous ce nom tous ces peuples qui habitaient les bords du Véser & ceux de l'Elbe, de Hambourg à la Moravie, & du bas-Rhin à la mer Baltique. Ils étaient payens, ainsi que tout le septentrion. Leurs mœurs & leurs loix étaient les mêmes que du tems des Romains. Chaque canton se gouvernait en république; mais ils élisaient un chef pour la guerre. Leurs loix étaient simples comme leurs mœurs, leur religion grossière: ils sacrifiaient, dans les grands dangers, des hommes à la Divinité, ainsi que tant d'autres nations; car c'est le caractère des barbares, de croire la Divinité malfaisante: les hommes font Dieu à leur image. Les Francs quoique déja chrétiens, eurent sous *Théodebert* cette superstition horrible: ils immolèrent des victimes humaines en Italie, au rapport

de *Procope*, & vous n'ignorez pas que trop de nations, ainsi que les Juifs, avaient commis ces sacrilèges par pieté. D'ailleurs les Saxons avaient conservé les anciennes mœurs germaniques, leur simplicité, leur superstition, leur pauvreté. Quelques cantons avaient surtout gardé l'esprit de rapine, & tous mettaient dans leur liberté leur bonheur & leur gloire. Ce sont eux qui sous le nom de Cattes, de Chéruskes & de Bructères, avaient vaincu *Varus*, & que *Germanicus* avait ensuite défaits.

Une partie de ces peuples vers le cinquiéme siécle, appellée par les Bretons insulaires contre les habitans de l'Ecosse, subjugua la Bretagne qui touche à l'Ecosse, & lui donna le nom d'Angleterre. Ils y avaient déja passé au troisiéme siécle ; car au tems de *Constantin*, les côtes de cette isle étaient appellées les côtes Saxoniques.

Charlemagne, le plus ambitieux, le plus politique, & le plus grand guerrier de son siécle, fit la guerre aux Saxons trente années avant de les assujettir pleinement. Leur pays n'avait point encor ce qui tente aujourd'hui la cupidité des conquérans : les riches mines de Goslar & de Friedberg, dont on a tiré tant d'argent, n'étaient point découvertes ; elles ne le furent que sous *Henri l'oiseleur*. Point de richesses accumulées par une longue industrie, nulle ville digne de l'ambition d'un usurpateur. Il ne s'agissait que d'avoir pour esclaves des millions d'hommes qui cultivaient la terre sous un climat triste, qui nourrissaient leurs troupeaux, & qui ne voulaient point de maîtres.

La guerre contre les Saxons avait commencé pour un tribut de trois cent chevaux, & de quelques vaches que *Pepin* avait exigé d'eux, & cette guerre dura trente années. Quel droit les Francs avaient-ils sur eux ? Le même droit que ces Saxons avaient eu sur l'Angleterre.

Ils étaient mal armés ; car je vois dans les capitulaires de *Charlemagne* une défense rigoureuse de vendre des cuirasses aux Saxons. Cette différence des armes, jointe à la discipline, avait rendu les Romains vainqueurs de tant de peuples : elle fit triompher enfin *Charlemagne*.

Vitikind. Le général de la plûpart de ces peuples était ce fameux

Vitikind, dont on fait aujourd'hui descendre les principales maisons de l'empire : homme tel qu'*Arminius*, mais qui eut enfin plus de faiblesse. *Charles* prend d'abord la fameuse bourgade d'Eresbourg ; car ce lieu ne méritait ni le nom de ville, ni celui de forteresse. Il fait égorger les habitans ; il y pille & rase ensuite le principal temple du pays, élevé autrefois au Dieu *Tanfana*, principe universel, si jamais ces sauvages ont connu un principe universel. Il était alors dédié au Dieu *Irminsul* ; soit que ce Dieu fût celui de la guerre, l'*Ares* des Grecs, le *Mars* des Romains, soit qu'il eût été consacré au fameux *Herman Arminius*, vainqueur de *Varus* & vengeur de la liberté germanique. CH. XV. 772.

On y massacra les prêtres sur les débris de l'idole renversée. On pénétra jusqu'au Véser avec l'armée victorieuse. Tous ces cantons se soumirent. *Charlemagne* voulut les lier à son joug par le christianisme. Tandis qu'il court à l'autre bout de ses états à d'autres conquêtes, il leur laisse des missionnaires pour les persuader, & des soldats pour les forcer. Presque tous ceux qui habitaient vers le Véser, se trouvèrent en un an chrétiens, mais esclaves.

Saxons convertis à coups de sabre.

Vitikind, retiré chez les Danois, qui tremblaient déja pour leur liberté & pour leurs Dieux, revient au bout de quelques années. Il ranime ses compatriotes, il les rassemble. Il trouve dans Brême, capitale du pays qui porte ce nom, un évêque, une église, & ses Saxons desespérés, qu'on traîne à des autels nouveaux. Il chasse l'évêque, qui a le tems de fuir & de s'embarquer. Il détruit le christianisme, qu'on n'avait embrassé que par la force. Il vient jusqu'auprès du Rhin, suivi d'une multitude de Germains. Il bat les lieutenans de *Charlemagne*.

Ce prince accourt : il défait à son tour *Vitikind* ; mais il traite de révolte cet effort courageux de liberté. Il demande aux Saxons tremblans qu'on lui livre leur général ; & sur la nouvelle qu'ils l'ont laissé retourner en Dannemarck, il fait massacrer quatre mille cinq cent prisonniers au bord de la petite rivière d'Alre. Si ces prisonniers avaient été des sujets rebelles, un tel châtiment aurait été une sévérité horrible ; mais traiter ainsi des hommes qui combattaient pour leur liberté & pour leurs loix, c'est l'action d'un brigand, que d'illustres

succès & des qualités brillantes ont d'ailleurs fait grand-
Ch. XV. homme.

Il falut encore trois victoires avant d'accabler ces peuples sous le joug. Enfin, le sang cimenta le christianisme & la servitude. *Vitikind* lui-même, lassé de ses malheurs, fut obligé de recevoir le batême, & de vivre désormais tributaire de son vainqueur.

Colonies. *Charles* pour mieux s'assurer du pays, transporta environ dix mille familles saxonnes en Flandre, en France & dans
803&804. Rome. Il établit des colonies de Francs dans les terres des vaincus. On ne voit depuis lui aucun prince en Europe qui transporte ainsi des peuples malgré eux. Vous verrez de grandes émigrations, mais aucun souverain qui établisse ainsi des colonies suivant l'ancienne méthode romaine ; c'est la preuve de la politique & de l'excès du despotisme, de contraindre ainsi des hommes à quitter le lieu de leur naissance. *Charles* joignit à cette politique la cruauté de faire poignarder par des espions les Saxons qui voulaient retourner à leur culte. Souvent les conquérans ne sont cruels que dans la guerre : la paix amène des mœurs & des loix plus douces. *Charlemagne* au contraire fit des loix qui tenaient de l'inhumanité de ses conquêtes.

Ayant vû comment ce conquérant traita les Germains, observons comment il se conduisit avec les Arabes d'Espagne. Il arrivait déja parmi eux ce qu'on vit bientôt après en Allemagne, en France & en Italie. Les gouverneurs se rendaient indépendans. Les émirs de Barcelone & ceux de Sarragosse s'étaient mis sous la protection de *Pepin*. L'émir de Sarragosse, nommé *Ibnal Arabi*, c'est-à-dire, *Ibnal* l'Arabe, en 778 vient jusqu'à Paderborn prier *Charlemagne* de le soutenir contre son souverain. Le prince Français prit le parti de ce musulman ; mais il se donna bien garde de le faire chrétien. D'autres intérêts, d'autres soins. Il s'allie avec des Sarrazins contre des Sarrazins ; mais après quelques avantages sur les frontières d'Espagne, son arrière-garde est défaite à Roncevaux, vers les montagnes des Pyrénées, par les chrétiens mêmes de ces montagnes, mêlés aux musulmans. C'est-là que périt *Roland* son neveu. Ce malheur est l'origine de ces fables qu'un moine

écrivit au onziéme siécle, sous le nom de l'archevêque *Turpin*, & qu'ensuite l'imagination de l'*Arioste* a embellies. On ne sait point en quel tems *Charles* essuya cette disgrace ; & on ne voit point qu'il ait tiré vengeance de sa défaite. Content d'assurer ses frontières contre des ennemis trop aguerris, il n'embrasse que ce qu'il peut retenir, & régle son ambition sur les conjonctures qui la favorisent. CH. XV.

CHAPITRE SEIZIEME.

CHARLEMAGNE empereur d'occident.

C'Est à Rome & à l'empire d'occident que cette ambition aspirait. La puissance des rois de Lombardie était le seul obstacle ; l'église de Rome, & toutes les églises sur lesquelles elle influait ; les moines, déja puissans, les peuples, déja gouvernés par eux, tout appellait *Charlemagne* à l'empire de Rome. Le pape *Adrien*, né Romain, homme d'un génie adroit & ferme, applanit la route. D'abord il l'engage à répudier la fille du roi Lombard *Didier*, chez qui l'infortunée belle-sœur de *Charles* s'était réfugiée avec ses enfans.

Polygamie.

Les mœurs & les loix de ce tems-là n'étaient pas gênantes, du moins pour les princes. *Charles* avait épousé cette fille du roi Lombard dans le tems qu'il avait déja, dit-on, une autre femme. Il n'était pas rare d'en avoir plusieurs à la fois. *Grégoire de Tours* rapporte que les rois *Gontran*, *Caribert*, *Sigebert*, *Chilperic* avaient plus d'une épouse. *Charles* répudie la fille de *Didier* sans aucune raison, sans aucune formalité.

Le roi Lombard qui voit cette union fatale du roi & du pape contre lui, prend un parti courageux. Il veut surprendre Rome, & s'assurer de la personne du pape ; mais l'évêque habile fait tourner la guerre en négociation. *Charles* envoye des ambassadeurs pour gagner du tems. Il redemande au roi de Lombardie sa belle-sœur & ses deux neveux. Non-seulement

Didier refuse ce sacrifice, mais il veut faire sacrer rois ces
CH. XVI. deux enfans, & leur faire rendre leur héritage. *Charlemagne* vient de Thionville à Genève, tient dans Genève un de ces parlemens qui en tout pays souscrivirent toûjours aux volontés d'un conquérant habile. Il passe le Mont-Cenis, il entre dans la Lombardie. *Didier* après quelques défaites s'enferme dans Pavie sa capitale; *Charlemagne* l'y assiége au milieu de l'hyver. La ville, réduite à l'extrémité, se rend après un siége de six mois. Ainsi finit ce royaume des Lombards, qui avaient détruit en Italie la puissance Romaine, & qui avaient substitué leurs loix à celles des empereurs. *Didier*, le dernier de ces rois, fut conduit en France dans le monastère de Corbie, où il vécut & mourut captif & moine, tandis que son fils allait inutilement demander des secours dans Constantinople à ce fantôme d'empire Romain, détruit en occident par ses ancêtres. Il faut remarquer que *Didier* ne fut pas le seul souverain que *Charlemagne* enferma; il traita ainsi un duc de Bavière & ses enfans.

Fin du royaume Lombard. 774.

La belle-sœur de *Charles* & ses deux enfans furent remis entre les mains du vainqueur. Les historiens ne nous apprennent point s'ils furent aussi confinés dans un monastère, ou mis à mort.

Rome.

Charlemagne n'osait pas encor se faire souverain de Rome; il ne prit que le titre de roi d'Italie, tel que le portaient les Lombards. Il se fit couronner comme eux dans Pavie d'une couronne de fer, qu'on garde encore dans la petite ville de Monza. La justice s'administrait toûjours à Rome, au nom de l'empereur Grec. Les papes recevaient de lui la confirmation de leur élection. C'était l'usage que le sénat écrivît à l'empereur ou à l'exarque de Ravenne, quand il y en avait un: *Nous vous supplions d'ordonner la consécration de notre père & pasteur.* On en donnait part au métropolitain de Ravenne. L'élu était obligé de prononcer deux professions de foi. Il y a loin de là à la tiarre; mais est-il quelque grandeur qui n'ait eu de faibles commencemens?

Charlemagne patrice.

Charlemagne prit, ainsi que *Pepin*, le titre de *Patrice*, que *Théodoric* & *Attila* avaient aussi daigné prendre; ainsi ce nom d'empereur, qui dans son origine ne désignait qu'un général

d'armée, signifiait encore le maître de l'orient & de l'occident. Tout vain qu'il était, on le respectait, on craignait de l'usurper; on n'affectait que celui de *Patrice*, qui autrefois voulait dire sénateur Romain.

Les papes, déja très puissans dans l'église, très grands seigneurs à Rome, & possesseurs de plusieurs terres, n'avaient dans Rome même qu'une autorité précaire & chancelante. Le préfet, le peuple, le sénat, dont l'ombre subsistait, s'élevaient souvent contre eux. Les inimitiés des familles qui prétendaient au pontificat, remplissaient Rome de confusion.

Charlemagne empereur.

Les deux neveux d'*Adrien* conspirèrent contre *Léon III* son successeur, élu pape selon l'usage par le peuple & le clergé Romain. Ils l'accusent de beaucoup de crimes; ils animent les Romains contre lui: on traîne en prison, on accable de coups à Rome celui qui était si respecté par-tout ailleurs. Il s'évade, il vient se jetter aux genoux du patrice *Charlemagne* à Paderborn. Ce prince qui agissait déja en maître absolu, le renvoya avec une escorte & des commissaires pour le juger. Ils avaient ordre de le trouver innocent. Enfin *Charlemagne*, maître de l'Italie, comme de l'Allemagne & de la France, juge du pape, arbitre de l'Europe, vient à Rome à la fin de l'année 799. L'année commençait alors à Noël chez les Romains. *Léon III* le proclame empereur d'occident pendant la messe le jour de Noël en 800. Le peuple joint ses acclamations à cette cérémonie. *Charles* feint d'être étonné, mais il n'en fait pas moins valoir l'autorité de son nouvel empire. Ces droits étaient légitimes, puisqu'enfin les suffrages de tout un peuple sont le premier des droits.

Voilà donc le fils d'un domestique, d'un de ces capitaines Francs que *Constantin* avait condamnés aux bêtes, élevé à la dignité de *Constantin*. D'un côté un Franc, de l'autre une famille thrace partagent l'empire Romain. Tel est le jeu de la fortune.

On a écrit, on écrit encore, que *Charles* avant même d'être empereur, avait confirmé la donation de l'exarcat de Ravenne, qu'il y avait ajouté la Corse, la Sardaigne, la Ligurie, Parme, Mantouë, les duchés de Spolette & de Bénévent, la Sicile, Venise, & qu'il déposa l'acte de cette donation sur le

tombeau dans lequel on prétend que reposent les cendres de *St. Pierre* & de *St. Paul.*

Donation de Charlemagne très douteuse.

On pourrait mettre cette donation à côté de celle de *Constantin.* On ne voit point que jamais les papes ayent possédé aucun de ces pays jusqu'au tems d'*Innocent III.* S'ils avaient eu l'exarcat, ils auraient été souverains de Ravenne & de Rome; mais dans le testament de *Charlemagne* qu'*Eginhart* nous a conservé, ce monarque nomme à la tête des villes métropolitaines qui lui appartiennent, Rome & Ravenne, auxquelles il fait des présens. Il ne put donner ni la Sicile, ni la Corse, ni la Sardaigne qu'il ne possédait pas, ni le duché de Bénévent, dont il avait à peine la souveraineté, encore moins Venise qui ne le reconnaissait pas pour empereur. Le duc de Venise reconnaissait alors pour la forme l'empereur d'orient, & en recevait le titre d'*Hippatos.* Les lettres du pape *Adrien* parlent des patrimoines de Spolette, & de Bénévent; mais ces patrimoines ne se peuvent entendre que des domaines que les papes possédaient dans ces deux duchés. *Grégoire VII* lui-même avoue dans ses lettres que *Charlemagne* donnait douze cent livres de pension au St. Siége. Il n'est guères vraisemblable qu'il eût donné un tel secours à celui qui aurait possédé tant de belles provinces. Le St. Siége n'eut Bénévent que longtems après, par la concession qu'on croit que l'empereur *Henri le noir* lui en fit vers l'an 1047. Cette concession se réduisit à la ville, & ne s'étendit point jusqu'au duché. Il ne fut point question de confirmer le don de *Charlemagne.*

Ce qu'on peut recueillir de plus probable au milieu de tant de doutes, c'est que du tems de *Charlemagne*, les papes obtinrent en proprieté une partie de la marche d'Ancone, outre les villes, les châteaux & les bourgs qu'ils avaient dans les autres pays. Voici sur quoi je pourrais me fonder. Lorsque l'empire d'occident se renouvella dans la famille des *Othons* au dixiéme siécle, *Othon III* assigna particuliérement au St. Siége la marche d'Ancone, en confirmant toutes les concessions faites à cette église: on prétend que l'acte est faux. Il parait donc que *Charlemagne* avait donné cette marche, & que les troubles survenus depuis en Italie avaient empêché les papes d'en jouir. Nous verrons qu'ils perdirent ensuite

ensuite le domaine utile de ce petit pays sous l'empire de la maison de Suabe. Nous les verrons tantôt grands terriens, tantôt dépouillés presque de tout, comme plusieurs autres souverains. Qu'il nous suffise de savoir qu'ils possèdent aujourd'hui la souveraineté reconnue d'un pays de cent quatre-vingt grands milles d'Italie en longeur, des portes de Mantouë aux confins de l'Abbruzze le long de la mer Adriatique, & qu'ils en ont plus de cent milles en largeur, depuis Civita-Vecchia jusqu'au rivage d'Ancone d'une mer à l'autre. Il a falu négocier toûjours, & souvent combattre pour s'assurer cette domination. CH. XVI.

Tandis que *Charlemagne* devenait empereur d'occident, régnait en orient cette impératrice *Irène*, fameuse par son courage & par ses crimes, qui avait fait mourir son fils unique, après lui avoir arraché les yeux. Elle eût voulu perdre *Charlemagne*; mais trop faible pour lui faire la guerre, elle voulut, dit-on, l'épouser, & réunir les deux empires. Tandis qu'on ménageait ce mariage, une révolution chasse *Irène* d'un
trône qui lui avait tant coûté. *Charles* n'eut donc que l'empire d'occident. 802.
Il ne posséda presque rien dans les Espagnes; car il ne faut pas compter pour domaine le vain hommage de quelques *Sarrazins*. Il n'avait rien sur les côtes d'Afrique. Tout le reste était sous sa domination.

S'il eût fait de Rome sa capitale, si ses successeurs y eussent fixé leur principal séjour, & surtout si l'usage de partager ses états à ses enfans n'eût point prévalu chez les barbares, il est vraisemblable qu'on eût vû renaître l'empire Romain. Tout concourut depuis à démembrer ce vaste corps, que la valeur & la fortune de *Charlemagne* avaient formé; mais rien n'y contribua plus que ses descendans.

Il n'avait point de capitale: seulement Aix-la-Chapelle était le séjour qui lui plaisait le plus. Ce fut là qu'il donna des audiences, avec le faste le plus imposant, aux ambassadeurs des califes, & à ceux de Constantinople. D'ailleurs, il était toûjours en guerre ou en voyage, ainsi que vécut *Charles-Quint* longtems après lui. Il partagea ses états, & même de son vivant, comme tous les rois de ce tems-là.

Mais enfin, quand de ses fils qu'il avait désignés pour ré-

CH. XVI.

Charlemagne ordonne à ſon fils de ſe couronner lui-même.

gner, il ne reſta plus que ce *Louïs*, ſi connu ſous le nom de *Débonnaire*, auquel il avait déja donné le royaume d'Aquitaine, il l'aſſocia à l'empire dans Aix-la-Chapelle, & lui commanda de prendre lui-même ſur l'autel la couronne impériale, pour faire voir au monde que cette couronne n'était dûë qu'à la valeur du père & au mérite du fils, & comme s'il eût preſſenti qu'un jour les miniſtres de l'autel voudraient diſpoſer de ce diadême.

Il avait raiſon de déclarer ſon fils empereur de ſon vivant; car cette dignité, acquiſe par la fortune de *Charlemagne*, n'était point aſſurée au fils par le droit d'héritage; mais en laiſſant l'empire à *Louïs*, & en donnant l'Italie à *Bernard* fils de ſon fils *Pepin*, ne déchirait-il pas lui-même cet empire, qu'il voulait conſerver à ſa poſtérité? N'était-ce pas armer néceſſairement ſes ſucceſſeurs les uns contre les autres? Etait-il à préſumer que le neveu roi d'Italie obéirait à ſon oncle empereur, ou que l'empereur voudrait bien n'être pas le maître en Italie?

Charlemagne mourut en 814, avec la réputation d'un empereur auſſi heureux qu'*Auguſte*, auſſi guerrier qu'*Adrien*, mais non tel que les *Trajans* & les *Antonins*, auxquels nul ſouverain n'a été comparable.

Il y avait alors en orient un prince qui l'égalait en gloire comme en puiſſance; c'était le célèbre calife *Aaron al Rachild*, qui le ſurpaſſa beaucoup en juſtice, en ſcience, en humanité.

J'oſe preſque ajouter à ces deux hommes illuſtres le pape *Adrien*, qui dans un rang moins élevé, dans une fortune preſque privée, & avec des vertus moins héroïques, montra une prudence à laquelle ſes ſucceſſeurs ont dû leur agrandiſſement.

La curioſité des hommes, qui pénétre dans la vie privée des princes, a voulu ſavoir juſqu'au détail de la vie de *Charlemagne*, & au ſecret de ſes plaiſirs. On a écrit qu'il avait pouſſé l'amour des femmes juſqu'à jouïr de ſes propres filles. On en a dit autant d'*Auguſte*; mais qu'importe au genre humain le détail de ces faibleſſes, qui n'ont influé en rien ſur les affaires publiques? L'égliſe a mis au nombre des ſaints cet

homme qui répandit tant de ſang, qui dépouilla ſes neveux, & qui fut ſoupçonné d'inceſte. CH. XVI.

J'enviſage ſon régne par un endroit plus digne de l'attention d'un citoyen. Les pays qui compoſent aujourd'hui la France & l'Allemagne juſqu'au Rhin, furent tranquilles pendant près de cinquante ans, & l'Italie pendant treize, depuis ſon avénement à l'empire. Point de révolution, point de calamité pendant ce demi-ſiécle, qui par-là eſt unique. Un bonheur ſi long ne ſuffit pas pourtant pour rendre aux hommes la politeſſe & les arts. La rouille de la barbarie était trop forte, & les âges ſuivant l'épaiſſirent encore.

CHAPITRE DIX-SEPTIEME.

Mœurs, gouvernement & uſages vers le tems de CHARLEMAGNE.

JE m'arrête à cette célèbre époque pour conſidérer les uſages, les loix, la religion, les mœurs qui régnaient alors. Les Francs avaient toûjours été des barbares, & le furent encore après *Charlemagne*. Remarquons attentivement que *Charlemagne* paraiſſait ne ſe point regarder comme un Franc. La race de *Clovis* & de ſes compagnons Francs fut toûjours diſtincte des Gaulois. L'Allemand *Pepin* & *Carl* ſon fils, furent diſtincts des Francs. Vous en trouverez la preuve dans le capitulaire de *Carl* ou *Charlemagne*, concernant ſes métairies, article 4. *Si les Francs commettent quelque délit dans nos poſſeſſions, qu'ils ſoient jugés ſuivant leur loi.* Il ſemble par cet ordre que les Francs alors n'étaient pas regardés comme la nation de *Charlemagne*. A Rome la race *Carlovingienne* paſſa toûjours pour allemande. Le pape *Adrien IV*, dans ſa lettre aux archevêques de Mayence, de Cologne & de Trèves, s'exprime en ces termes remarquables, *L'empire fut transféré des Grecs aux Allemands, leur roi ne fut empereur qu'après avoir été couronné par le pape.... tout ce que l'empereur poſ-*

ſede il le tient de nous. Et comme ZACHARIE *donna l'em-*
CH. XVII. *pire Grec aux Allemands, nous pouvons donner celui des Allemands aux Grecs.*

Cependant en France le nom de *Franc* prévalut toûjours. La race de *Charlemagne* fut ſouvent appellée *Franca* dans Rome même & à Conſtantinople. La cour Grecque déſignait même du tems des *Othons* les empereurs d'occident par le nom d'uſurpateurs Francs, barbares Francs, elle affectait pour ces Francs un mépris qu'elle n'avait pas.

Le régne ſeul de *Charlemagne* eut une lueur de politeſſe qui fut probablement le fruit du voyage de Rome, ou plutôt de ſon génie.

Barbarie de ces ſiécles.

Ses prédéceſſeurs ne furent illuſtres que par des déprédations. Ils détruiſirent des villes, & n'en fondèrent aucune. Les Gaulois avaient été heureux d'être vaincus par les Romains. Marſeille, Arles, Autun, Lyon, Trèves étaient des villes floriſſantes qui jouiſſaient paiſiblement de leurs loix municipales, ſubordonnées aux ſages loix romaines. Un grand commerce les animait. On voit par une lettre d'un proconſul à *Théodoſe*, qu'il y avait dans Autun ving-cinq mille chefs de famille; mais dès que les Bourguignons, les Goths, les Francs arrivent dans la Gaule, on ne voit plus de grandes villes peuplées. Les cirques, les amphithéâtres conſtruits par les Romains juſqu'au bord du Rhin, ſont démolis ou négligés. Si la criminelle & malheureuſe reine *Brunehaut* conſerve quelques lieuës de ces grands chemins qu'on n'imita jamais, on en eſt encor étonné.

Qui empêchait ces nouveaux venus de bâtir des édifices réguliers ſur les modèles romains? Ils avaient la pierre, le marbre, & de plus beaux bois que nous. Les laines fines couvraient les troupeaux anglais & eſpagnols comme aujourd'hui. Cependant, les beaux draps ne ſe fabriquaient qu'en Italie. Pourquoi le reſte de l'Europe ne faiſait-il venir aucune des denrées de l'Aſie? Pourquoi toutes les commodités qui adouciſſent l'amertume de la vie, étaient-elles inconnuës, ſinon parce que les ſauvages qui paſſèrent le Rhin, rendirent les autres peuples ſauvages? Qu'on en juge par ces loix ſaliques, ripuaires, bourguignonnes que *Charlemagne* lui-même con-

firma, ne pouvant les abroger. La pauvreté & la rapacité avaient évalué à prix d'argent la vie des hommes, la mutilation des membres, le viol, l'inceſte, l'empoiſonnement. Quiconque avait quatre cent ſous, c'eſt-à-dire, quatre cent écus du tems à donner, pouvait tuer impunément un évêque. Il en coûtait deux cent ſous pour la vie d'un prêtre, autant pour le viol, autant pour avoir empoiſonné avec des herbes. Une ſorcière qui avait mangé de la chair humaine, en était quitte pour deux cent ſous; & cela prouve qu'alors les ſorcières ne ſe trouvaient pas ſeulement dans la lie du peuple, comme dans nos derniers ſiécles, mais que ces horreurs extravagantes étaient pratiquées chez les riches. Les combats & les épreuves décidaient, comme nous le verrons, de la poſſeſſion d'un héritage, de la validité d'un teſtament. La juriſprudence était celle de la férocité & de la ſuperſtition.

CH. XVII.

Loix de ces ſauvages.

Qu'on juge des mœurs des peuples par celles des princes. Nous ne voyons aucune action magnanime. La religion chrétienne qui devait humaniſer les hommes, n'empêche point le roi *Clovis* de faire aſſaſſiner les petits *Régas* ſes voiſins & ſes parens. Les deux enfans de *Clodomir* ſont maſſacrés dans Paris en 533 par un *Childebert*, & un *Clotaire* ſes oncles, qu'on appelle rois de France; & *Clodoald* le frère de ces innocens égorgés, eſt invoqué ſous le nom de *St. Cloud*, parce qu'on l'a fait moine. Un jeune barbare, nommé *Chram*, fait la guerre à *Clotaire* ſon père, *Réga* d'une partie de la Gaule. Le père fait brûler ſon fils avec tous ſes amis priſonniers en 559.

Mœurs atroces.

Sous un *Chilperic*, roi de Soiſſons en 562, les ſujets eſclaves déſertent ce prétendu royaume, laſſés de la tyrannie de leur maître, qui prenait leur pain & leur vin, ne pouvant prendre l'argent qu'ils n'avaient pas. Un *Sigebert*, un autre *Chilperic* ſont aſſaſſinés. *Brunehaut*, d'arienne devenue catholique, eſt accuſée de mille meurtres; & un *Clotaire II* non moins barbare qu'elle, la fait traîner, dit-on, à la queuë d'un cheval dans ſon camp, & la fait mourir par ce nouveau genre de ſupplice en 616. Si cette avanture n'eſt pas vraie, il eſt du moins prouvé qu'elle a été cruë comme une choſe ordinaire, & cette opinion même atteſte la barbarie du tems.

Ch. XVII. Il ne reste de monumens de ces âges affreux que des fondations de monastères, & un confus souvenir de misère & de brigandages. Figurez-vous des déserts où les loups, les tigres & les renards égorgent un bétail épars & timide; c'est le portrait de l'Europe pendant tant de siécles.

Premiers rois Francs ne sont pas reconnus rois par les empereurs. Il ne faut pas croire que les empereurs reconnussent pour rois ces chefs sauvages qui dominaient en Bourgogne, à Soissons, à Paris, à Metz, à Orléans. Jamais ils ne leur donnèrent le titre de *Basileus*. Ils ne le donnèrent pas même à *Dagobert II* qui réunissait sous son pouvoir toute la France occidentale jusqu'auprès du Véser. Les historiens parlent beaucoup de la magnificence de ce *Dagobert*, & ils citent en preuve l'orfèvre *St. Eloy*, qui arriva, dit-on, à la cour avec une ceinture garnie de pierreries, c'est-à-dire, qu'il vendait des pierreries, & qu'il les portait à sa ceinture. On parle des édifices magnifiques qu'il fit construire. Où sont-ils? La vieille église de *St. Paul* n'est qu'un petit monument gothique. Ce qu'on connait de *Dagobert*, c'est qu'il avait à la fois trois épouses, qu'il assemblait des conciles, & qu'il tyrannisait son pays.

Sous lui, un marchand de Sens nommé *Samon*, va trafiquer en Germanie. Il passe jusques chez les *Slaves*, barbares qui dominaient vers la Pologne & la Bohême. Ces autres sauvages sont si étonnés de voir un homme qui a fait tant de chemin pour leur apporter les choses dont ils manquent, qu'ils le font roi. Ce *Samon* fit, dit-on, la guerre à *Dagobert*; & si le roi des Francs eut trois femmes, le nouveau roi Slavon en eut quinze.

Maires du palais. C'est sous ce *Dagobert* que commence l'autorité des *maires du palais*. Après lui viennent les rois fainéans, la confusion, le despotisme de ces maires. C'est du tems de ces maires, au commencement du huitiéme siécle, que les Arabes vainqueurs de l'Espagne, pénètrent jusqu'à Toulouse, prennent la Guyenne, ravagent tout jusqu'à la Loire, & sont prêts d'enlever les Gaules entières aux Francs qui les avaient enlevées aux Romains. Jugez en quel état devaient être alors les peuples, l'église, & les loix.

Les évêques n'eurent aucune part au gouvernement jus-

qu'à *Pepin* ou *Pipin*, père de *Charles Martel*, & grand-père de l'autre *Pepin* qui se fit roi. Les évêques n'assistaient point aux assemblées de la nation Franque. Ils étaient tous ou Gaulois ou Italiens, peuples regardés comme serfs. En vain l'évêque *Remi*, qui batisa *Clovis*, avait écrit à ce roi Sicambre cette fameuse lettre où l'on trouve ces mots : *Gardez-vous bien surtout de prendre la préséance sur les évêques ; prenez leurs conseils ; tant que vous serez en intelligence avec eux, votre administration sera facile.* Ni *Clovis* ni ses successeurs ne firent du clergé un ordre de l'état. Le gouvernement ne fut que militaire. On ne peut le mieux comparer qu'à celui d'Alger & de Tunis, gouvernés par un chef & une milice. Seulement les rois consultaient quelquefois les évêques quand ils avaient besoin d'eux.

Le clergé ne fait un ordre dans l'état que sous Pepin.

Lettre remarquable.

Mais quand les majordômes, ou maires de cette milice, usurpèrent insensiblement le pouvoir, ils voulurent cimenter leur autorité par le crédit des prélats & des abbés, en les appellant aux assemblées du champ de Mai.

Ce fut, selon les annales de Metz, en 692 que le maire *Pepin I* du nom procura cette prérogative au clergé ; époque bien négligée par la plûpart des historiens, mais époque très considérable, & premier fondement du pouvoir temporel des évêques & des abbés en France & en Allemagne.

CHAPITRE DIX-HUITIEME.

Suite des usages du tems de CHARLEMAGNE, *& avant lui. S'il était despotique, & le royaume héréditaire.*

On demande si *Charlemagne*, ses prédécesseurs & ses successeurs étaient despotiques, & si leur royaume était héréditaire par le droit de ces tems-là ? Il est certain que par le fait *Charlemagne* était despotique, & que par conséquent son royaume fut héréditaire, puisqu'il déclare son fils empereur en plein parlement. Le droit est un peu plus incertain que le

fait ; voici sur quoi tous les droits étaient alors fondés.

CH. XVIII. Les habitans du nord & de la Germanie étaient originairement des peuples chasseurs ; & les Gaulois, soumis par les Romains, étaient agriculteurs, ou bourgeois. Des peuples chasseurs, toûjours armés, doivent nécessairement subjuguer des laboureurs & des pasteurs, occupés toute l'année de leurs travaux continuels & pénibles, & encor plus aisément des bourgeois paisibles dans leurs foyers. Ainsi les Tartares ont asservi l'Asie ; ainsi les Goths sont venus à Rome. Toutes les hordes de Tartares & de Goths, de Huns, de Vandales & de Francs, avaient des chefs. Ces chefs d'émigrans étaient élus à la pluralité des voix, & cela ne pouvait être autrement ; car quel droit pourrait avoir un voleur de commander à ses camarades ? Un brigand habile, hardi, & surtout heureux, dut à la longue acquérir beaucoup d'empire sur des brigands subordonnés, moins habiles, moins hardis, & moins heureux que lui. Ils avaient tous également part au butin ; & c'est la loi la plus inviolable de tous les premiers peuples conquérans. Si on avait besoin de preuves pour faire connaître cette première loi des barbares, on la trouverait aisément dans l'exemple de ce guerrier Franc, qui ne voulut jamais permettre que *Clovis* ôtât du butin général un vase de l'église de Reims, & qui fendit le vase à coups de hache, sans que le chef osât l'en empêcher.

Clovis devint despotique à mesure qu'il devint puissant ; c'est la marche de la nature humaine. Il en fut ainsi de *Charlemagne* ; il était fils d'un usurpateur. Le fils du roi légitime était rasé & condamné à dire son bréviaire dans un couvent de Normandie. Il était donc obligé à de très grands ménagemens devant une nation de guerriers assemblée en parlement. *Nous vous avertissons*, dit-il dans un de ses capitulaires, *qu'en considération de notre humilité & de notre obéissance à vos conseils que nous vous rendons par la crainte de Dieu, vous nous conserviez l'honneur que Dieu nous a accordé, comme vos ancêtres l'ont fait à l'égard de nos ancêtres.*

Ses ancêtres se réduisaient à son père, qui avait envahi le royaume ; lui-même avait usurpé le partage de son frère, & avait dépouillé ses neveux. Il flattait les seigneurs en parlement :

ment : mais le parlement diſſous, malheur à quiconque eût bravé ſes volontés. CH.XVIII.

Quant à la ſucceſſion, il eſt naturel qu'un chef de conquérans les ait engagés à élire ſon fils pour ſon ſucceſſeur. Cette coutume d'élire, devenue avec le tems plus légale & plus conſacrée, ſe maintient juſqu'à nos jours dans l'empire d'Allemagne. L'élection était ſi bien regardée comme un droit du peuple conquérant, que lorſque *Pepin* uſurpa le royaume des Francs ſur le roi dont il était le domeſtique, le pape *Etienne*, avec lequel cet uſurpateur était d'accord, prononça une excommunication contre ceux qui éliraient pour roi un autre qu'un deſcendant de la race de *Pepin* ; cette excommunication était à la vérité un grand exemple de ſuperſtition, comme l'entrepriſe de *Pepin* était un exemple d'audace. Mais cette ſuperſtition même eſt une preuve du droit d'élire ; elle fait voir encor que la nation conquérante éliſait parmi les deſcendans d'un chef celui qui lui plaiſait davantage. Le pape ne dit pas, Vous élirez les premiers nés de la maiſon de *Pepin*, mais, Vous ne choiſirez point ailleurs que dans ſa maiſon.

Charlemagne dit dans un capitulaire : *Si de l'un des trois princes mes enfans il naît un fils, tel que la nation le veuille pour ſuccéder à ſon père, nous voulons que ſes oncles y conſentent.* Il eſt évident par ce titre & par pluſieurs autres, que la nation des Francs eut, du moins en apparence, le droit de l'élection. Cet uſage a été d'abord celui de tous les peuples, dans toutes les religions, & dans tous les pays. On le voit s'établir chez les Juifs, chez les autres aſiatiques, chez les Romains ; les premiers ſucceſſeurs de *Mahomet* ſont élus ; les ſoudans d'Egypte, les premiers miramolins ne règnent que par ce droit ; & ce n'eſt qu'avec le tems qu'un état devient purement héréditaire. Le courage, l'habileté & le beſoin ſont toutes les loix.

Code diplomatique, pag. 4.

CHAPITRE DIX-NEUVIEME.

Suite des usages du tems de CHARLEMAGNE. *Commerce, finances, sciences.*

CH. XIX. *CHarles Martel*, usurpateur & soutien du pouvoir suprême dans une grande monarchie, vainqueur des conquérans Arabes qu'il repoussa jusqu'en Gascogne, n'est cependant appellé que *sous-roitelet*, *subregulus*, par le pape *Grégoire II* qui implore sa protection contre les rois Lombards. Il se dispose à aller secourir l'église Romaine; mais il pille en attendant les églises des Francs, il donne les biens des couvens à ses capitaines, il tient son roi *Thierri* en captivité. *Pepin* fils de *Charles Martel*, de *Subregulus* se fait roi, & reprend l'usage des parlemens Francs. Il a toûjours des troupes aguerries sous le drapeau; & c'est à cet établissement que *Charlemagne* doit toutes ses conquêtes. Ces troupes se levaient par des ducs gouverneurs des provinces, comme elles se lèvent aujourd'hui chez les Turcs par les béglierbeys. Ces ducs avaient été institués en Italie par *Dioclétien*. Les comtes, dont l'origine me paraît du tems de *Théodose*, commandaient sous les ducs, & assemblaient les troupes chacun dans son canton. *Milices.* Les métairies, les bourgs, les villages fournissaient un nombre de soldats proportionné à leurs forces. Douze métairies donnaient un cavalier armé d'un casque & d'une cuirasse; les autres soldats n'en portaient point: mais tous avaient le bouclier quarré long, la hache d'armes, le javelot & l'épée. Ceux qui se servaient de fléches, étaient obligés d'en avoir au moins douze dans leur carquois. La province qui fournissait la milice, lui distribuait du bled & les provisions nécessaires pour six mois: le roi en fournissait pour le reste de la campagne. On faisait la revue au premier de Mars ou au premier de Mai. C'est d'ordinaire dans ces tems qu'on tenait les parlemens.

Armes. Dans les siéges, on employait le bélier, la baliste, la tortuë,

& la plûpart des machines des Romains. Les ſeigneurs nommés *Barons*, *Leudes*, *Richeomes*, compoſaient avec leurs ſuivans le peu de cavalerie qu'on voyait alors dans les armées. Les muſulmans d'Afrique & d'Eſpagne avaient plus de cavaliers. CH. XIX.

Charles avait des forces navales, c'eſt-à-dire, de grands bateaux aux embouchures de toutes les grandes rivières de ſon empire; avant lui on ne les connaiſſait pas chez les barbares; après lui on les ignora longtems. Par ce moyen & par ſa police guerrière, il arrêta ces inondations des peuples du nord: il les contint dans leurs climats glacés; mais ſous ſes faibles deſcendans ils ſe répandirent dans l'Europe. *Forces navales.*

Les affaires générales ſe réglaient dans des aſſemblées qui repréſentaient la nation. Sous lui ſes parlemens n'avaient d'autre volonté que celle d'un maître qui ſavait commander & perſuader.

Il fit fleurir le commerce, parce qu'il était le maître des mers; ainſi les marchands des côtes de Toſcane & ceux de Marſeille allaient trafiquer à Conſtantinople chez les chrétiens, & au port d'Alexandrie chez les muſulmans, qui les recevaient, & dont ils tiraient les richeſſes de l'Aſie. *Commerce.*

Veniſe & Gènes, ſi puiſſantes depuis par le négoce, n'attiraient pas encore à elles les richeſſes des nations; mais Veniſe commençait à s'enrichir & à s'agrandir. Rome, Ravenne, Milan, Lyon, Arles, Tours, avaient beaucoup de manufactures d'étoffes de laine. On damaſquinait le fer à l'exemple de l'Aſie: on fabriquait le verre; mais les étoffes de ſoye n'étaient tiſſues dans aucune ville de l'empire d'occident.

Les Vénitiens commençaient à les tirer de Conſtantinople; mais ce ne fut que près de quatre cent ans après *Charlemagne* que les princes Normans établirent à Palerme une manufacture de ſoye. Le linge était peu commun. *St. Boniface* dans une lettre à un évêque d'Allemagne, lui mande qu'il lui envoye du drap à longs poils pour ſe laver les pieds. Probablement ce manque de linge était la cauſe de toutes ces maladies de la peau, connues ſous le nom de *lèpre*, ſi générales alors; car les hôpitaux nommés *léproſeries* étaient déja très nombreux.

La monnoie avait à-peu-près la même valeur que celle de *Monnoie.*

l'empire Romain depuis *Conſtantin.* Le ſou d'or était le *ſolidum Romanum.* Ce ſou d'or équivalait à quarante deniers d'argent. Ces deniers, tantôt plus forts, tantôt plus faibles, peſaient, l'un portant l'autre, trente grains.

Le ſou d'or vaudrait aujourd'hui en 1740 environ quinze francs, le denier d'argent trente ſous de compte.

Il faut toûjours, en liſant les hiſtoires, ſe reſſouvenir qu'outre ces monnoies réelles d'or & d'argent, on ſe ſervait dans le calcul d'une autre dénomination. On s'exprimait ſouvent en monnoie de compte, monnoie fictice, qui n'était, comme aujourd'hui, qu'une manière de compter.

Les Aſiatiques & les Grecs comptaient par mines & par talens, les Romains par grands ſeſterces, ſans qu'il y eût aucune monnoie qui valût un grand ſeſterce ou un talent.

La livre numéraire du tems de *Charlemagne*, était réputée le poids d'une livre d'argent de douze onces. Cette livre ſe diviſait numériquement, comme aujourd'hui, en vingt parties. Il y avait à la vérité des ſous d'argent ſemblables à nos écus, dont chacun peſait la 20e, 22e ou 24e partie d'une livre de douze onces : & ce ſou ſe diviſait, comme le nôtre, en douze deniers. Mais *Charlemagne* ayant ordonné que le ſou d'argent ſerait préciſément la 20e partie de douze onces, on s'accoutuma à regarder dans les comptes numéraires vingt ſous comme une livre.

Pendant deux ſiécles les monnoies reſtèrent ſur le pied où *Charlemagne* les avait miſes ; mais petit à petit les rois, dans leurs beſoins, tantôt chargèrent les ſous d'alliage, tantôt en diminuèrent le poids ; de ſorte que, par un changement qui eſt peut-être la honte des gouvernemens de l'Europe, ce ſou, qui était autrefois ce qu'eſt à-peu-près un écu d'argent, n'eſt plus qu'une légère piéce de cuivre avec un 11e d'argent tout au plus ; & la livre, qui était le ſigne repréſentatif de douze onces d'argent, n'eſt plus en France que le ſigne repréſentatif de vingt de nos ſous de cuivre. Le denier, qui était la deux cent vingt-quatriéme partie d'une livre d'argent, n'eſt plus que le tiers de cette vile monnoie qu'on appelle un liard. Suppoſé donc qu'une ville de France dût à une autre cent vingt ſous ou ſolides de rente, elle s'acquitterait aujourd'hui

de ſa dette en payant ce que nous appellons un écu de ſix francs. CH. XIX.

La livre de compte des Anglais, celle des Hollandais, ont moins varié. Une livre ſterling d'Angleterre vaut environ vingt-deux francs de France, & une livre de compte hollandaiſe vaut environ douze francs de France; ainſi les Hollandais ſe ſont écartés moins que les Français de la loi primitive, & les Anglais encore moins.

Toutes les fois donc que l'hiſtoire nous parle de monnoie ſous le nom de livres, nous n'avons qu'à examiner ce que valait la livre au tems & dans le pays dont on parle, & la comparer à la valeur de la nôtre. Nous devons avoir la même attention en liſant l'hiſtoire grecque & romaine. C'eſt, par exemple, un très grand embarras pour le lecteur, d'être obligé de réformer toûjours les comptes qui ſe trouvent dans l'hiſtoire ancienne d'un célèbre profeſſeur de l'univerſité de Paris, dans l'hiſtoire eccléſiaſtique de *Fleuri*, & dans tant d'autres auteurs utiles. Quand ils veulent exprimer en monnoie de France les talens, les mines, les ſeſterces, ils ſe ſervent toûjours de l'évaluation que quelques ſavans ont faite avant la mort du grand *Colbert*. Mais le marc de huit onces, qui valait vingt-ſix francs & dix ſous dans les premiers tems du miniſtère de *Colbert*, vaut depuis longtems quarante-neuf livres dix ſols : ce qui fait une différence de près de la moitié. Cette différence qui a été quelquefois beaucoup plus grande, pourra augmenter ou être réduite. Il faut ſonger à ces variations; ſans quoi on aurait une idée très fauſſe des forces des anciens états, de leur commerce, de la paye de leurs ſoldats, & de toute leur économie.

Il paraît qu'il y avait alors huit fois moins d'eſpèces circulantes en Italie & vers les bords du Rhin, qu'il ne s'en trouve aujourd'hui. On n'en peut guères juger que par le prix des denrées néceſſaires à la vie; & je trouve la valeur de ces denrées, du tems de *Charlemagne*, huit fois moins chère qu'elle ne l'eſt de nos jours. Vingt-quatre livres de pain blanc valaient un denier d'argent, par les capitulaires. Ce denier était la quarantiéme partie d'un ſou d'or, qui valait environ quinze à ſeize livres de notre monnoie d'aujourd'hui. Ainſi la livre

de pain revenait à un liard & quelque chose, ce qui est en
Ch. XIX. effet la huitiéme partie de notre prix ordinaire.

Dans les pays septentrionaux l'argent était beaucoup plus rare : le prix d'un bœuf y fut fixé, par exemple, à un sou d'or. Nous verrons dans la suite comment le commerce & les richesses se sont étendues de proche en proche.

Sciences. Les sciences & les beaux arts ne pouvaient avoir que des commencemens bien faibles dans ces vastes pays tout sauvages encore. *Eginhart* secrétaire de *Charlemagne* nous apprend, que ce conquérant ne savait pas signer son nom. Cependant il conçut par la force de son génie combien les belles-lettres étaient nécessaires. Il fit venir de Rome des maîtres de grammaire & d'arithmétique. Les ruines de Rome fournissent tout à l'occident qui n'est pas encor formé. *Alcuin* cet Anglais alors fameux, & *Pierre de Pise* qui enseigna un peu de grammaire à *Charlemagne*, avaient tous deux étudié à Rome.

Il y avait des chantres dans les églises de France ; & ce qui est à remarquer, c'est qu'ils s'appellaient *Chantres Gaulois*. La race des conquérans Francs n'avait cultivé aucun art. Ces Gaulois prétendaient, comme aujourd'hui, disputer du chant avec les Romains. La musique grégorienne, qu'on attribue à *St. Grégoire* surnommé *le grand*, n'était pas sans mérite, & avait quelque dignité dans sa simplicité. Les chantres Gaulois, qui n'avaient point l'usage des anciennes notes alphabétiques, avaient corrompu ce chant, & prétendaient l'avoir embelli. *Charlemagne* dans un de ses voyages en Italie les obligea de se conformer à la musique de leurs maîtres. Le pape *Adrien* leur donna des livres de chant notés ; & deux musiciens Italiens furent établis pour enseigner la note alphabétique, l'un dans Metz, l'autre dans Soissons. Il falut encor envoyer des orgues de Rome.

Il n'y avait point d'horloge sonnante dans les villes de son empire, & il n'y en eut que vers le treiziéme siécle. De là vient l'ancienne coutume qui se conserve encor en Allemagne, en Flandre, en Angleterre, d'entretenir des hommes qui avertissent de l'heure pendant la nuit. Le présent que le calife *Aaron al Rachild* fit à *Charlemagne* d'une horloge sonnante, fut regardé comme une merveille. A l'égard des sciences de

l'esprit, de la saine philosophie, de la physique, de l'astronomie, des principes de la médecine, comment auraient-elles pû être connuës? Elles ne viennent que de naître parmi nous.

On comptait encor par nuits, & de là vient qu'en Angleterre on dit encor *sept nuits*, pour signifier une semaine, & *quatorze nuits* pour deux semaines. La langue romance commençait à se former du mélange du latin avec le tudesque. Ce langage est l'origine du français, de l'espagnol, & de l'italien. Il dura jusqu'au tems de *Fréderic II*, & on le parle encor dans quelques villages des Grisons, & vers la Suisse.

Les vêtemens, qui ont toûjours changé en occident depuis la ruine de l'empire Romain, étaient courts, excepté aux jours de cérémonie, où la saye était couverte d'un manteau souvent doublé de pelleterie. On tirait comme aujourd'hui ces fourrures du nord, & surtout de la Russie. La chaussure des Romains s'était conservée. On remarque que *Charlemagne* se couvrait les jambes de bandes entrelassées en forme de brodequins, comme en usent encor les montagnards d'Ecosse, seul peuple chez qui l'habillement guerrier des Romains s'est conservé.

CHAPITRE VINGTIEME.

De la religion du tems de CHARLEMAGNE.

SI nous tournons à présent les yeux sur les biens que fit la religion, sur les maux que les hommes s'attirèrent quand ils en firent un instrument de leurs passions, sur les usages consacrés, sur les abus de ces usages; la querelle des *Iconoclastes* & des *Iconolatres* est d'abord ce qui présente le plus grand objet.

L'impératrice *Irène*, tutrice de son malheureux fils *Constantin Porphirogénète*, pour se frayer le chemin à l'empire, flatte le peuple & les moines, à qui le culte des images, proscrit par tant d'empereurs depuis *Léon l'Isaurien*, plaisait encore,

CH. XX

Elle y était elle-même attachée, parce que son mari les avait euës en horreur. On avait persuadé à *Irène* que pour gouverner son époux il falait mettre sous le chevet de son lit les images de certaines saintes. La crédulité entre même dans les esprits politiques. L'empereur son mari avait puni les auteurs de cette superstition. *Irène*, après la mort de son mari, donne un libre cours à son goût & à son ambition. Voilà ce qui assemble en 786 le second concile de Nicée, septiéme concile œcuménique, commencé d'abord à Constantinople. Elle fait élire pour patriarche un laïc, secrétaire d'état, nommé *Taraise*. Il y avait eu autrefois quelques exemples de séculiers élevés ainsi à l'évêché, sans passer par les autres grades; mais alors cette coutume ne subsistait plus.

Second concile de Nicée.

Ce patriarche ouvrit le concile. La conduite du pape *Adrien* est très remarquable. Il n'anathématise pas ce secrétaire d'état qui se fait patriarche; il proteste seulement avec modestie dans ses lettres à *Irène* contre le titre de patriarche universel; mais il insiste qu'on lui rende les patrimoines de la Sicile. Il redemande hautement ce peu de bien, tandis qu'il arrachait, ainsi que ses prédécesseurs, le domaine utile de tant de belles terres qu'il assûre avoir été données par *Pepin* & par *Charlemagne*. Cependant le concile œcuménique de Nicée, auquel président les légats du pape & ce ministre patriarche, rétablit le culte des images.

C'est une chose avouée de tous les sages critiques, que les pères de ce concile, qui étaient au nombre de trois cent cinquante, y rapportèrent beaucoup de piéces évidemment fausses; beaucoup de miracles, dont le récit scandaliserait dans nos jours; beaucoup de livres apocryphes. Ces piéces fausses ne firent point de tort aux vrayes, sur lesquelles on décida.

Anathématisé par le concile de Francfort.

Mais quand il falut faire recevoir ce concile par *Charlemagne* & par les églises de France, quel fut l'embarras du *Pape?* *Charles* s'était déclaré hautement contre les images. Il venait de faire écrire les livres qu'on nomme *Carolins*, dans lesquels ce culte est anathématisé. Ces livres sont écrits dans un latin assez pur; ils font voir que *Charlemagne* avait réussi à faire revivre les lettres; mais ils font voir aussi qu'il n'y a jamais eu de

de dispute théologique sans invectives. Le titre même est une injure. *Au nom de notre Seigneur & Sauveur* JESUS-CHRIST, *commence le livre de l'illustrissime & excellentissime* Charles &c. *contre le synode impertinent & arrogant, tenu en Grèce pour adorer des images.* Le livre était attribué par le titre au roi *Charles*, comme on met sous le nom des rois les édits qu'ils n'ont point rédigés : il est certain que tous les peuples des royaumes de *Charlemagne* regardaient les Grecs comme des idolâtres. CH. XX.

Ce prince en 794 assembla un concile à Francfort, auquel il présida selon l'usage des empereurs & des rois : concile composé de trois cent évêques ou abbés tant d'Italie que de France, qui rejettèrent d'un consentement unanime le service (*servitium*) & l'adoration des images. Ce mot équivoque d'adoration était la source de tous ces différends ; car si les hommes définissaient les mots dont ils se servent, il y aurait moins de disputes ; & plus d'un royaume a été bouleversé pour un malentendu.

Habileté du pape.

Tandis que le pape *Adrien* envoyait en France les actes du second concile de Nicée, il reçoit les livres Carolins, opposés à ce concile ; & on le presse au nom de *Charles* de déclarer hérétiques l'empereur de Constantinople & sa mère. On voit assez par cette conduite de *Charles*, qu'il voulait se faire un nouveau droit de l'hérésie prétendue de l'empereur, pour lui enlever Rome sous couleur de justice.

Le pape, partagé entre le concile de Nicée qu'il adoptait, & *Charlemagne* qu'il ménageait, prit, me semble, un tempérament politique, qui devrait servir d'exemple dans toutes ces malheureuses disputes qui ont toûjours divisé les chrétiens. Il explique les livres *Carolins* d'une manière favorable au concile de Nicée, & par-là réfute le roi sans lui déplaire ; il permet qu'on ne rende point de culte aux images ; ce qui était très raisonnable chez les Germains, à peine sortis de l'idolâtrie, & chez les Francs encor grossiers, qui n'avaient ni sculpteurs ni peintres. Il exhorte en même tems à ne point briser ces mêmes images. Ainsi il satisfait tout le monde, & laisse au tems à confirmer ou à abolir un culte encor douteux. Attentif à ménager les hommes & à faire servir la religion à ses

CH. XX.

intérêts, il écrit à *Charlemagne :* » Je ne peux déclarer *Irène* & » son fils hérétiques, après le concile de Nicée ; mais je les » déclarerai tels s'ils ne me rendent les biens de Sicile. «

Grande dispute sur le St. Esprit.

On voit la même politique intéressée de ce pape dans une dispute encor plus délicate, & qui seule eût suffi en d'autres tems pour allumer des guerres civiles. On avait voulu savoir si le *St. Esprit* procède du *Père* & du *Fils*, ou du *Père* seulement.

On avait d'abord dans l'orient ajouté au premier concile de Nicée qu'il procédait du *Père* ; ensuite en Espagne, & puis en France, & en Allemagne, on ajouta qu'il procédait du *Père* & du *Fils :* c'était la croyance de presque tout l'empire de *Charles*. Ces mots du symbole, *qui ex patre filioque procedit*, étaient sacrés pour les Français ; mais ces mêmes mots n'avaient jamais été adoptés à Rome. On presse, de la part de *Charlemagne*, le pape de se déclarer. Cette matière éclaircie avec le tems par les lumières de l'église, semblait alors très obscure. On citait des passages des pères, & surtout celui de *St. Grégoire* de Nice, où il est dit, *qu'une personne est* cause, *& l'autre vient de* cause ; *l'une sort immédiatement de la première, l'autre en sort par le moyen du Fils ; par lequel moyen le Fils se réserve la proprieté d'unique, sans exclure l'Esprit saint de la rélation du Père.*

Ces autorités ne parurent pas alors assez claires. *Adrien I* ne décida rien : il savait qu'on pouvait être chrétien sans pénétrer dans la profondeur de tous les mystères. Il répond qu'il ne condamne point le sentiment du roi, mais ne change rien au symbole de Rome. Il appaise la dispute en ne la jugeant pas, & en laissant à chacun ses usages. Il traite, en un mot, les affaires spirituelles en prince ; & trop de princes les ont traitées en évêques.

Fausses décretales.

Dès-lors la politique profonde des papes établissait peu-à-peu leur puissance. On fait bientôt après un recueil de faux actes connus aujourd'hui sous le nom de *fausses décretales*. C'est, dit-on, un Espagnol nommé *Isidore Mercator*, ou *Piscator*, ou *Peccator*, qui les digère. Ce sont les évêques Allemans, dont la bonne foi fut trompée, qui les répandent & les font valoir. On prétend avoir aujourd'hui des preuves in-

contestables qu'elles furent composées par un *Algeram* abbé de Senones, évêque de Metz ; elles sont en manuscrit dans la bibliothèque du Vatican. Mais qu'importe leur auteur ? Dans ces fausses décretales on suppose d'anciens canons, qui ordonnent qu'on ne tiendra jamais un seul concile provincial sans la permission du pape, & que toutes les causes ecclésiastiques ressortiront à lui. On y fait parler les successeurs immédiats des apôtres ; on leur suppose des écrits. Il est vrai que tout étant de ce mauvais stile du huitiéme siécle, tout étant plein de fautes contre l'histoire & la géographie, l'artifice était grossier ; mais c'était des hommes grossiers qu'on trompait. On avait forgé dès la naissance du christianisme, comme on l'a déja dit, de faux évangiles, les *vers sibyllins*, les livres d'*Hermas*, les *constitutions apostoliques* ; & mille autres écrits que la saine critique a réprouvés. CH. XX.

Ces fausses décretales ont abusé les hommes pendant huit siécles ; & enfin, quand l'erreur a été reconnue, les usages établis par elle ont subsisté dans une partie de l'église : l'antiquité leur a tenu lieu de vérité.

Dès ces tems les évêques d'occident étaient des seigneurs temporels, & possédaient plusieurs terres en fief ; mais aucun n'était souverain indépendant. Les rois de France nommaient souvent aux évêchés ; plus hardis en cela & plus politiques que les empereurs des Grecs, & les rois de Lombardie, qui se contentaient d'interposer leur autorité dans les élections.

Gouvernement ecclesiastique.

Les premières églises chrétiennes s'étaient gouvernées en républiques sur le modèle des synagogues. Ceux qui présidaient à ces assemblées, avaient pris insensiblement le titre d'évêque, d'un mot grec, dont les Grecs appellaient les gouverneurs de leurs colonies. Les anciens de ces assemblées se nommaient prêtres, qui signifie en grec *vieillard.*

Fausse loi.

Charlemagne dans sa vieillesse accorda aux évêques un droit dont son propre fils devint la victime. Ils firent accroire à ce prince que dans le code rédigé sous *Théodose*, une loi portait que si de deux séculiers en procès, l'un prenait un évêque pour juge, l'autre était obligé de se soumettre à ce jugement sans en pouvoir appeller. Cette loi, qui jamais n'avait été exécutée, passe chez tous les critiques pour supposée. C'est

 la dernière du code Théodosien ; elle est sans date, sans nom de consuls. Elle a excité une guerre civile sourde entre les tribunaux de la justice & les ministres du sanctuaire ; mais comme en ce tems-là tout ce qui n'était pas clergé, était en occident d'une ignorance profonde, il faut s'étonner qu'on n'ait pas donné encore plus d'empire à ceux qui seuls étant un peu instruits, semblaient seuls mériter de juger les hommes.

Moines riches.

Ainsi que les évêques disputaient l'autorité aux séculiers, les moines commençaient à la disputer aux évêques, qui pourtant étaient leurs maîtres par les canons. Ces moines étaient déja trop riches pour obéir. Cette célèbre formule de *Marculfe* était déja bien souvent mise en usage : *Moi, pour le repos de mon ame, & pour n'être pas placé après ma mort parmi les boucs, je donne à tel monastère, &c.* On crut dès le premier siécle de l'église que le monde allait finir ; on se fondait sur un passage de *St. Luc*, qui met ces paroles dans la bouche de JESUS-CHRIST. » Il y aura des signes dans le soleil, dans la lune » & dans les étoiles ; les nations seront consternées ; la mer » & les fleuves feront un grand bruit ; les hommes sécheront » de frayeur dans l'attente de la révolution de l'univers, les » puissances des cieux seront ébranlées, & alors ils verront » le fils de l'homme venant dans une nuée avec une grande » puissance & une grande majesté. Lorsque vous verrez arri- » ver ces choses, sachez que le royaume de Dieu est proche. » Je vous dis en vérité, en vérité, que cette génération ne » finira point sans que ces choses soient accomplies.

Fin du monde annoncée.

Plusieurs personnages pieux ayant toûjours pris à la lettre cette prédiction, qui selon les commentateurs regarde Jérusalem, pensaient que l'univers allait être détruit, & attendaient le jugement dernier, où JESUS-CHRIST devait venir dans les nuées. On se fondait aussi sur l'épitre de *St. Paul* à ceux de Thessalonique, qui dit : *Nous qui sommes vivans nous serons emportés dans l'air, au devant de* JESUS. De là toutes ces suppositions de tant de prodiges apperçus dans les airs. Chaque génération croyait être celle qui devait voir la fin du monde, & cette opinion se fortifiant dans les siécles suivans, on donnait ses terres aux moines, comme si elles eussent dû être préservées dans la conflagration générale. Beaucoup de char-

tes de donation commencent par ces mots, *Adventante mundi vespero.*

Des abbés bénédictins, longtems avant *Charlemagne*, étaient assez puissans pour se révolter. Un abbé de Fontenelle avait osé se mettre à la tête d'un parti contre *Charles Martel*, & assembler des troupes. Le héros fit trancher la tête au religieux; exécution qui ne contribue pas peu à toutes ces révélations que tant de moines eurent depuis de la damnation de *Charles Martel.* *Abbés seigneurs.*

Avant ce tems, on voit un abbé de St. Remi de Reims, & l'évêque de cette ville, susciter une guerre civile contre *Childebert* au sixiéme siécle: crime qui n'appartient qu'aux hommes puissans.

Les évêques & les abbés avaient beaucoup d'esclaves. On reproche à l'abbé *Alcuin* d'en avoir eu jusqu'à vingt mille. Ce nombre n'est pas incroyable: *Alcuin* possédait plusieurs abbayes, dont les terres pouvaient être habitées par vingt mille hommes. Ces esclaves, connus sous le nom de *serfs*, ne pouvaient se marier ni changer de demeure sans la permission de l'abbé. Ils étaient obligés de marcher cinquante lieues avec leurs charettes, quand il l'ordonnait. Ils travaillaient pour lui trois jours de la semaine, & il partageait tous les fruits de la terre.

On ne pouvait à la vérité reprocher à ces bénédictins de violer par leurs richesses, leur vœu de pauvreté; car ils ne font point expressément ce vœu; ils ne s'engagent, quand ils sont reçus dans l'ordre, qu'à obéir à leur abbé. On leur donna même souvent des terres incultes, qu'ils défrichèrent de leurs mains, & qu'ils firent ensuite cultiver par des serfs. Ils formèrent des bourgades, des petites villes même autour de leurs monastères. Ils étudièrent; ils furent les seuls qui conservèrent les livres en les copiant; & enfin dans ces tems barbares où les peuples étaient si misérables, c'était une grande consolation de trouver dans les cloîtres une retraite assurée contre la tyrannie.

En France & en Allemagne plus d'un évêque allait au combat avec ses serfs. *Charlemagne* dans une lettre à *Frastade* une de ses femmes, lui parle d'un évêque qui a vaillamment

combattu auprès de lui, dans une bataille contre les Avares, peuples descendus des Scythes, qui habitaient vers le pays qu'on nomme à présent l'Autriche. Je vois de son tems quatorze monastères qui doivent fournir des soldats. Pour peu qu'un abbé fût guerrier, rien ne l'empêchait de les conduire lui-même. Il est vrai qu'en 803 un parlement se plaignit à *Charlemagne* du trop grand nombre de prêtres qu'on avait tués à la guerre. Il fut défendu alors, mais inutilement, aux ministres de l'autel d'aller aux combats.

Clercs. Il n'était pas permis de se dire clerc sans l'être, de porter la tonsure sans appartenir à un évêque. De tels clercs s'appellaient *Acéphales*. On les punissait comme vagabonds. On ignorait cet état aujourd'hui si commun, qui n'est ni séculier ni ecclésiastique. Le titre d'abbé, qui signifie père, n'appartenait qu'aux chefs des monastères.

Les abbés avaient dès-lors le bâton pastoral que portaient les évêques, & qui avait été autrefois la marque de la dignité pontificale dans Rome payenne. Telle était la puissance de ces abbés sur les moines, qu'ils condamnaient quelquefois aux peines afflictives les plus cruelles. Ils prirent le barbare usage des empereurs Grecs, de faire bruler les yeux; & il falut qu'un concile leur défendît cet attentat, qu'ils commençaient à regarder comme un droit.

CHAPITRE VINGT-UNIEME.

Suite des rites religieux du tems de CHARLEMAGNE.

De la messe. LA messe était différente de ce qu'elle est aujourd'hui, & plus encore de ce qu'elle était dans les premiers tems. Elle fut d'abord une cène, un festin nocturne; ensuite la majesté du culte augmentant avec le nombre des fidèles, cette assemblée de nuit se changea en une assemblée du matin: la messe devint à-peu-près ce qu'est la grande messe aujourd'hui. Il n'y eut jusqu'au cinquiéme siécle qu'une messe commune

dans chaque églife. Le nom de *Synaxe* qu'elle a chez les Grecs, & qui fignifie *affemblée*, les formules qui fubfiftent & qui s'adreffent à cette affemblée, tout fait voir que les meffes privées durent être longtems inconnues. Ce facrifice, cette affemblée, cette commune prière avait le nom de *Miffa* chez les Latins, parce que felon quelques-uns on renvoyait, *mittebantur*, les pénitens qui ne communiaient pas; & felon d'autres, parce que la communion était envoyée, *miffa erat*, à ceux qui ne pouvaient venir à l'églife.

Il femble qu'on devrait favoir la date précife des établiffemens de nos rites; mais aucune n'eft connuë. On ne fait en quel tems commença la meffe telle qu'on la dit aujourd'hui; on ignore l'origine précife du batême par afperfion, de la confeffion auriculaire, de la communion avec du pain azime, & fans vin; on ne fait qui donna le premier le nom de facrement au mariage, à la confirmation, à l'onction qu'on adminiftre aux malades.

Quand le nombre des prêtres fut augmenté, on fut obligé de dire des meffes particulières. Les hommes puiffans eurent des aumôniers; *Agobard* évêque de Lyon s'en plaint au neuviéme fiécle. *Denys le petit* dans fon recueil des canons, & beaucoup d'autres, confirment que tous les fidèles communiaient à la meffe publique. Ils apportaient de fon tems le pain & le vin que le prêtre confacrait; chacun recevait le pain dans fes mains. Ce pain était fermenté comme le pain ordinaire; il y avait très peu d'églifes où le pain fans levain fût en ufage; on donnait ce pain aux enfans comme aux adultes. La communion fous les deux efpèces était un ufage univerfel fous *Charlemagne*; il fe conferva toûjours chez les Grecs, & dura chez les Latins jufqu'au douziéme fiécle. On voit même que dans le treiziéme il était encor pratiqué quelquefois. L'auteur de la rélation de la victoire que remporta *Charles d'Anjou* fur *Mainfroi* en 1264, rapporte que fes chevaliers communièrent avec le pain & le vin avant la bataille. L'ufage de tremper le pain dans le vin s'était établi avant *Charlemagne*: celui de fuccer le vin avec un chalumeau ou un fciphon de métal, ne s'introduifit qu'environ deux cent ans après, & fut bientôt aboli. Tous ces rites, toutes ces pra-

Meffes.

Communion.

tiques changèrent ſelon la conjoncture des tems, & ſelon la prudence des paſteurs.

L'égliſe latine était la ſeule qui priât dans une langue étrangère inconnue au peuple. Les inondations des barbares qui avaient introduit dans l'Europe leurs idiomes, en étaient cauſe. Les Latins étaient encor les ſeuls qui conféraſſent le batême par la ſeule aſperſion; indulgence très naturelle pour des enfans nés dans les climats rigoureux du ſeptentrion, & convenance décente dans le climat chaud d'Italie. Les cérémonies du batême des adultes, & de celui qu'on donnait aux enfans, n'étaient pas les mêmes. Cette différence était indiquée par la nature.

Confeſſion. La confeſſion auriculaire s'était introduite, dit-on, dès le ſixiéme ſiécle. Les évêques exigèrent d'abord que les chanoines ſe confeſſaſſent à eux deux fois l'année, par les canons du concile d'Attigny en 763, & c'eſt la première fois qu'elle fut commandée expreſſément. Les abbés ſoumirent leurs moines à ce joug, & les ſéculiers peu-à-peu le portèrent. La confeſſion publique ne fut jamais en uſage dans l'occident; car lorſque les barbares embraſſèrent le chriſtianiſme, les abus & les ſcandales qu'elle entraînait après elle, l'avaient abolie en orient, ſous le patriarche *Nectaire*, à la fin du quatriéme ſiécle; mais ſouvent les pécheurs publics faiſaient des pénitences publiques dans les égliſes d'occident, ſurtout en Eſpagne, où l'invaſion des Sarrazins redoublait la ferveur des chrétiens humiliés. Je ne vois aucune trace juſqu'au douziéme ſiécle de la formule de la confeſſion, ni des confeſſionaux établis dans les égliſes, ni de la néceſſité préalable de ſe confeſſer immédiatement avant la communion.

Vous obſerverez que la confeſſion auriculaire n'était point reçue aux huitiéme & neuviéme ſiécles dans les pays au-delà de la Loire, dans le Languedoc, dans les Alpes. *Alcuin* s'en plaint dans ſes lettres. Les peuples de ces contrées ſemblent avoir eu toûjours quelques diſpoſitions à s'en tenir aux uſages de la primitive égliſe, & à rejetter les dogmes & les coutumes que l'égliſe plus étendue jugea convenable d'adopter.

Carêmes. Aux huitiéme & neuviéme ſiécles il y avait trois carêmes, comme dans l'égliſe grecque, & on ſe confeſſait d'ordinaire à ces

ces trois tems de l'année. Les commandemens de l'église, qui ne sont bien connus qu'après le quatriéme concile de Latran en 1215, imposèrent la nécessité de faire une fois l'année ce qui semblait auparavant plus arbitraire. CH. XXI.

Au tems de *Charlemagne* il y avait des confesseurs dans les armées. *Charles* en avait un pour lui en titre d'office ; il s'appellait *Valdon*, & était abbé d'Augi près de Constance.

Laïques ont droit de confesser.

Il était permis de se confesser à un laïque, & même à une femme en cas de nécessité. Cette permission dura très longtems. C'est pourquoi *Joinville* dit qu'il confessa en Afrique un chevalier, & qu'il lui donna l'absolution selon le pouvoir qu'il en avait. *Ce n'est pas tout-à-fait un sacrement*, dit St. Thomas, *mais c'est comme sacrement.*

Ancienneté de la confession.

On peut regarder la confession comme le plus grand frein des crimes secrets. Les sages de l'antiquité avaient embrassé l'ombre de cette pratique salutaire. On s'était confessé dans les expiations chez les Egyptiens, & chez les Grecs, & dans presque toutes les célébrations de leurs mystères. *Marc-Aurèle* en s'associant aux mystères de *Cérès Eleusine*, se confessa à l'*hiérophante*.

Cet usage si saintement établi chez les chrétiens, fut malheureusement depuis l'occasion de quelques funestes abus. La faiblesse du sexe rendit quelquefois les femmes plus dépendantes de leurs confesseurs que de leurs époux. Presque tous ceux qui confessèrent les reines se servirent de cet empire secret & sacré pour entrer dans les affaires d'état. Lorsqu'un religieux domina sur la conscience d'un souverain, tous ses confrères s'en prévalurent, & plusieurs employèrent le crédit du confesseur pour se venger de leurs ennemis. Enfin, il arriva que dans les divisions entre les empereurs & les papes, dans les factions des villes, les prêtres ne donnaient pas l'absolution à ceux qui n'étaient pas de leur parti. C'est ce qu'on a vû en France du tems du roi *Henri IV*. Presque tous les confesseurs refusaient d'absoudre les sujets qui reconnaissaient leur roi. La facilité de séduire les jeunes personnes, & de les porter au crime dans le tribunal même de la pénitence, fut encor un écueil très dangereux. Telle est la déplorable condition des hommes, que les remèdes les plus divins ont été tournés en poison.

CH. XXI. *Peuples nommés idolâtres.*

La religion chrétienne ne s'était point encor étendue au nord plus loin que les conquêtes de *Charlemagne*. La Scandinavie, le Dannemarck, qu'on appellait le *pays des Normans*, avaient un culte que nous appellons ridiculement *idolatrie*. La religion des idolâtres ferait celle qui attribuerait la puissance divine à des figures, à des images; ce n'était pas celle des Scandinaves; ils n'avaient ni peintre ni sculpteur. Ils adoraient *Odin*, & ils se figuraient qu'après leur mort le bonheur de l'homme consistait à boire dans la salle d'*Odin* de la bierre dans le crâne de ses ennemis. On a encore de leurs anciennes chansons traduites, qui expriment cette idée. Il y avait longtems que les peuples du nord croyaient une autre vie. Les druïdes avaient enseigné aux Celtes qu'ils renaîtraient pour combattre, & les prêtres de la Scandinavie persuadaient aux hommes qu'ils boiraient de la bierre après leur mort.

La Pologne n'était ni moins barbare, ni moins grossière. Les Moscovites, aussi sauvages que le reste de la grande Tartarie, en savaient à peine assez pour être payens; mais tous ces peuples vivaient en paix dans leur ignorance: heureux d'être inconnus à *Charlemagne*, qui vendait si cher la connaissance du christianisme!

Angleterre. Les Anglais commençaient à recevoir la religion chrétienne. Elle y avait été apportée un peu auparavant par *Constance Clore*, protecteur secret de cette religion alors persécutée. Elle n'y domina point; l'ancien culte du pays eut le dessus encore longtems. Quelques missionnaires des Gaules cultivèrent grossiérement un petit nombre de ces insulaires. Le fameux *Pélage*, trop zélé défenseur de la nature humaine, était né en Angleterre; mais il n'y fut point élevé, & il faut le compter parmi les Romains.

L'Irlande, qu'on appellait *Ecosse*, & l'Ecosse connue alors sous le nom d'*Albanie*, ou du *pays des Pictes*, avait reçu aussi quelques semences du christianisme, étouffées toûjours par l'ancien culte, qui dominait. Le moine *Colomban*, né en Irlande, était du sixiéme siécle; mais il paraît par sa retraite en France, & par les monastères qu'il fonda en Bourgogne, qu'il y avait peu à faire & beaucoup à craindre pour ceux qui cherchaient en Irlande & en Angleterre de ces établissemens riches & tran-

quilles, qu'on trouvait ailleurs à l'abri de la religion.

Après une extinction presque totale du christianisme dans l'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande, la tendresse conjugale l'y fit renaître. *Ethelbert*, un des rois barbares Anglo-Saxons de l'Eptarchie d'Angleterre, qui avait son petit royaume dans la province de Kent, où est Cantorbéri, voulut s'allier avec un roi de France. Il épousa la fille de *Childebert* roi de Paris. Cette princesse chrétienne, qui passa la mer avec un évêque de Soissons, disposa son mari à recevoir le batême, comme *Clotilde* avait soumis *Clovis*. Le pape *Grégoire le grand* envoya *Augustin*, que les Anglais nomment *Austin*, avec d'autres moines Romains en 598. Ils firent peu de conversions; car il faut au moins entendre la langue du pays, pour en changer la religion; mais, favorisés par la reine, ils bâtirent un monastère. CH. XXI.

Ce fut proprement la reine qui convertit le petit royaume de Cantorbéri. Ses sujets barbares, qui n'avaient point d'opinions, suivirent aisément l'exemple de leurs souverains. Cet *Augustin* n'eut pas de peine à se faire déclarer primat par *Grégoire le grand*. Il eût voulu même l'être des Gaules; mais *Grégoire* lui écrivit qu'il ne pouvait lui donner de jurisdiction que sur l'Angleterre. Il fut donc premier archevêque de Cantorbéri, premier primat de l'Angleterre. Il donna à l'un de ses moines le titre d'évêque de Londres, à l'autre celui de Rochester. On ne peut mieux comparer ces évêques, qu'à ceux d'Antioche & de Babilone, qu'on appelle évêques *in partibus infidelium*. Mais avec le tems, la hiérarchie d'Angleterre se forma. Les monastères surtout étaient très riches au huitiéme & au neuviéme siécle. Ils mettaient au catalogue des saints tous les grands seigneurs qui leur avaient donné des terres; d'où vient que l'on trouve parmi leurs saints de ce tems-là, sept rois, sept reines, huit princes, seize princesses. Leurs chroniques disent que dix rois & onze reines finirent leurs jours dans des cloîtres. Il est croyable que ces dix rois & ces onze reines se firent seulement revêtir à leur mort d'habits religieux, & peut-être porter, à leurs dernières maladies, dans des couvens: mais non pas qu'en effet ils ayent en santé renoncé aux affaires publiques, pour vivre en cénobites.

CHAPITRE VINGT-DEUXIEME.

Suite des usages du tems de CHARLEMAGNE. *De la justice, des loix. Coutumes singulières. Epreuves.*

Ch XXII.
Comtes.

DEs comtes nommés par le roi rendaient sommairement la justice. Ils avaient leurs districts assignés. Ils devaient être instruits des loix, qui n'étaient ni si difficiles ni si nombreuses que les nôtres. La procédure était simple : chacun plaidait sa cause en France & en Allemagne. Rome seule, & ce qui en dépendait, avait encore retenu beaucoup de loix & de formalités de l'empire Romain. Les loix lombardes avaient lieu dans le reste de l'Italie citérieure.

Chaque comte avait sous lui un lieutenant, nommé *Viguier*, sept assesseurs, *Scabini*, & un greffier, *Notarius*. Les comtes publiaient dans leur jurisdiction l'ordre des marches pour la guerre, enrollaient les soldats sous des centeniers, les menaient aux rendez-vous, & laissaient alors leurs lieutenans faire les fonctions de juge.

Les rois envoyaient des commissaires avec lettres expresses, *Missi Dominici*, qui examinaient la conduite des comtes. Ni ces commissaires, ni ces comtes ne condamnaient presque jamais à la mort, ni à aucun supplice ; car si on en excepte la Saxe, où *Charlemagne* fit des loix de sang, presque tous les délits se rachetaient dans le reste de son empire. Le seul crime de rébellion était puni de mort, & les rois s'en réservaient le jugement. La loi salique, celle des Lombards, celle des ripuaires, avaient évalué à prix d'argent la plûpart des autres attentats, ainsi que nous l'avons vû.

Leur jurisprudence, qui paraît humaine, était peut-être en effet plus cruelle que la nôtre. Elle laissait la liberté de mal faire à quiconque pouvait la payer. La plus douce loi est celle qui mettant le frein le plus terrible à l'iniquité, prévient ainsi le plus de crimes ; mais on ne connaissait pas encor

la question, la torture, usage dangereux qui, comme on sait, ne sert que trop souvent à perdre l'innocent, & à sauver le coupable. Ch. XXII.

Les loix saliques furent remises en vigueur par *Charlemagne*. Parmi ces *loix saliques*, il s'en trouve une qui marque bien expressément dans quel mépris étaient tombés les Romains chez les peuples barbares. Le Franc qui avait tué un citoyen Romain, ne payait que mille cinquante deniers; & le Romain payait pour le sang d'un Franc deux mille cinq cent deniers. *Loix.*

Dans les causes criminelles indécises, on se purgeait par serment. Il falait non-seulement que la partie accusée jurât, mais elle était obligée de produire un certain nombre de témoins qui juraient avec elle. Quand les deux parties opposaient serment à serment, on permettait quelquefois le combat; tantôt à fer émoulu, tantôt à outrance.

a) Ces combats étaient appellés, *le jugement de Dieu*; c'est aussi le nom qu'on donnait à une des plus déplorables folies de ce gouvernement barbare. Les accusés étaient soumis à l'épreuve de l'eau froide, de l'eau bouillante ou du fer ardent. Le célèbre *Etienne Baluze* a rassemblé toutes les anciennes cérémonies de ces épreuves. Elles commençaient par la messe; on y communiait l'accusé. On bénissait l'eau froide, on l'exorcisait. Ensuite l'accusé était jetté, garotté, dans l'eau. S'il tombait au fond, il était réputé innocent. S'il surnageait, il était jugé coupable. Mr. de *Fleuri* dans son *histoire ecclésiastique* dit que c'était une manière sûre de ne trouver personne criminel. J'ose croire que c'était une manière de faire périr beaucoup d'innocens. Il y a bien des gens qui ont la poitrine assez large & les poûmons assez légers, pour ne point enfoncer, lorsqu'une grosse corde qui les lie par plusieurs tours, fait avec leur corps un volume moins pesant qu'une pareille quantité d'eau. Cette malheureuse coutume, proscrite depuis dans les grandes villes, s'est conservée jusqu'à nos jours dans beaucoup de provinces. On y a très souvent assujetti, même par sentence de juge, ceux qu'on *Duels, jugemens de Dieu.*

a) Voyez le chapitre des duels.

Ch. XXII. faisait passer pour sorciers ; car rien ne dure si longtems que la superstition : & il en a coûté la vie à plus d'un malheureux.

Le jugement de Dieu par l'eau chaude s'exécutait en faisant plonger le bras nud de l'accusé dans une cuve d'eau bouillante. Il falait prendre au fond de la cuve un anneau béni. Le juge, en présence des prêtres & du peuple, enfermait dans un sac le bras du patient, scellait le sac de son cachet ; & si trois jours après il ne paraissait sur le bras aucune marque de brulure, l'innocence était reconnue.

Epreuves. Tous les historiens rapportent l'exemple de la reine *Teutberge*, bru de l'empereur *Lothaire* petit-fils de *Charlemagne*, accusée d'avoir commis un inceste avec son frère moine & sous-diacre. Elle nomma un champion qui se soumit pour elle à l'épreuve de l'eau bouillante, en présence d'une cour nombreuse. Il prit l'anneau béni sans se bruler. Il est certain qu'on a des secrets pour soutenir l'action du feu sans péril pendant quelques secondes. J'en ai vû des exemples. Ces secrets étaient alors d'autant plus communs qu'ils étaient plus nécessaires. Mais il n'en est point pour nous rendre absolument impassibles. Il y a grande apparence que dans ces étranges jugemens on faisait subir l'épreuve d'une manière plus ou moins rigoureuse selon qu'on voulait condamner ou absoudre.

Cette épreuve de l'eau bouillante était destinée particuliérement à la conviction de l'adultère. Ces coutumes sont plus anciennes, & se sont étendues plus loin qu'on ne pense. Les femmes accusées chez les Juifs, étaient soumises par la loi de *Moïse* à l'épreuve des *eaux de jalousie*. Elles buvaient en présence des prêtres d'une eau dans laquelle on jettait un peu de cendre consacrée. Cette eau salutaire à l'innocence faisait enfler & crever sur le champ les coupables.

Epreuves des Juifs.

Epreuves payennes. Les savans n'ignorent pas qu'en Sicile, dans le temple des Dieux Paliques, on écrivait son serment qu'on jettait dans un bassin d'eau, & que si le serment surnageait, l'accusé était absous. Le temple de Trezène était fameux par de pareilles épreuves. On trouve encor au bout de l'orient dans le Malabar & dans le Japon des usages semblables, fondés sur la simplicité des premiers tems, & sur la superstition commune à

toutes les nations. Ces épreuves étaient autrefois si autorisées en Phénicie, qu'on voit dans le pentateuque, que lorsque les Juifs errèrent dans le désert, ils faisaient boire d'une eau mêlée avec de la cendre à leurs femmes soupçonnées d'adultère. Les coupables ne manquaient pas d'en crever, mais les femmes fidèles à leurs maris buvaient impunément. CH. XXII.

La troisiéme épreuve était celle d'une barre de fer ardent, qu'il falait porter dans la main l'espace de neuf pas. Il était plus difficile de tromper dans cette épreuve que dans les autres; aussi je ne vois personne qui s'y soit soumis dans ces siécles grossiers. On veut savoir qui de l'église grecque ou de la latine établit ces usages la première. On voit des exemples de ces épreuves à Constantinople jusqu'au treiziéme siécle; & *Pachimère* dit qu'il en a été témoin. Il est vraisemblable que les Grecs communiquèrent aux Latins ces superstitions orientales.

A l'égard des loix civiles, voici ce qui me parait de plus remarquable. Un homme qui n'avait point d'enfans, pouvait en adopter. Les époux pouvaient se répudier en justice; & après le divorce il leur était permis de passer à d'autres nôces. Nous avons dans *Marculfe* le détail de ces loix.

Mais ce qui paraîtra peut-être plus étonnant, & ce qui n'en est pas moins vrai, c'est qu'au livre deuxiéme de ces formules de *Marculfe*, on trouve que rien n'était plus permis ni plus commun que de déroger à cette fameuse *loi salique*, par laquelle les filles n'héritaient pas. On amenait sa fille devant le comte ou le commissaire, & on disait: » Ma chère » fille, un usage ancien & impie ôte parmi nous toute por- » tion paternelle aux filles; mais ayant considéré cette im- » pieté, j'ai vû que, comme vous m'avez été donnés tous de » Dieu également, je dois vous aimer de même; ainsi, ma » chère fille, je veux que vous héritiez par portion égale avec » vos frères dans toutes mes terres, &c. « *La loi salique regardée comme barbare.*

On ne connaissait point chez les Francs, qui vivaient suivant la *loi salique* & *ripuaire*, cette distinction de nobles & de roturiers, de nobles de nom & d'armes, & de nobles *ab avo*, ou gens vivant noblement. Il n'y avait que deux ordres de citoyens, les libres & les serfs, à-peu-près comme au-

CH. XXII.

jourd'hui dans les empires mahométans & à la Chine. Le terme *nobilis* n'eſt employé qu'une ſeule fois dans les capitulaires au livre cinquiéme, pour ſignifier les officiers, les comtes, les centeniers.

Toutes les villes d'Italie & de France étaient gouvernées ſelon leur droit municipal. Les tributs qu'elles payaient au ſouverain, conſiſtaient en *foderum*, *paratam*, *manſionaticum*, fourages, vivres, meubles de ſéjour. Les empereurs & les rois entretinrent longtems leurs cours avec leurs domaines, & ces droits payés en nature quand ils voyageaient. Il nous reſte un capitulaire de *Charlemagne* concernant ſes métairies. Il entre dans le plus grand détail. Il ordonne qu'on lui rende un compte exact de ſes troupeaux. Un des grands biens de la campagne conſiſtait en abeilles. Enfin les plus grandes choſes, & les plus petites de ce tems-là nous font voir des loix, des mœurs, & des uſages dont à peine il reſte des traces.

CHAPITRE VINGT-TROISIEME.

Louis le faible, ou le débonnaire, dépoſé par ſes enfans & par des prélats.

L'Hiſtoire des grands événemens de ce monde n'eſt guères que l'hiſtoire des crimes. Il n'eſt point de ſiécle que l'ambition des ſéculiers & des eccléſiaſtiques n'ait rempli d'horreurs.

A peine *Charlemagne* eſt-il au tombeau, qu'une guerre civile déſole ſa famille & l'empire.

Le Débonnaire fait crever les yeux à ſon neveu Bernard.

Les archevêques de Milan & de Crémone allument les premiers feux. Leur prétexte eſt que *Bernard*, roi d'Italie, eſt le chef de la maiſon Carlovingienne, le fils de l'aîné de *Charlemagne*. On voit aſſez la véritable raiſon dans cette fureur de remuer, & dans cette frénéſie d'ambition, qui s'autoriſe toûjours des loix mêmes faites pour la réprimer. Un évêque d'Orléans entre dans leurs intrigues; l'oncle & le neveu lèvent

vent des armées. On eſt prêt d'en venir aux mains à Châlons ſur Saone ; mais le parti de l'empereur gagne par argent & par promeſſes la moitié de l'armée d'Italie. On négocie, c'eſt-à-dire, on veut tromper. Le roi eſt aſſez imprudent pour venir dans le camp de ſon oncle. *Louis*, qu'on a nommé *le débonnaire*, parce qu'il était faible, & qui fut cruel par faibleſſe, fait crever les yeux à ſon neveu, qui lui demandait grace à genoux. Le malheureux roi meurt dans les tourmens du corps & de l'eſprit, trois jours après cette exécution cruelle. Il fut enterré à Milan, & on grava ſur ſon tombeau : *Ci giſt Bernard de ſainte mémoire.* Il ſemble que le nom de *ſaint* en ce tems-là ne fut qu'un tître honorifique. Alors *Louis* fait tondre & enfermer dans un monaſtère trois de ſes frères, dans la crainte qu'un jour le ſang de *Charlemagne*, trop reſpecté en eux, ne ſuſcitât des guerres. Ce ne fut pas tout. L'empereur fait arrêter tous les partiſans de *Bernard*, que ce roi avait nommés ſous l'eſpoir de ſa grace. Ils éprouvent le même ſupplice que le roi. Les eccléſiaſtiques ſont exceptés de la ſentence. On les épargne, eux qui étaient les auteurs de la guerre. La dépoſition ou l'exil ſont leur ſeul châtiment. *Louis* ménageait l'égliſe ; & l'égliſe lui fit bientôt ſentir qu'il eût dû être moins cruel & plus ferme.

CH. XXIII.

819.

Saint : *nom honorifique.*

Dès l'an 817 *Louis* avait ſuivi le mauvais exemple de ſon père, en donnant des royaumes à ſes enfans ; & n'ayant ni le courage d'eſprit de ſon père, ni l'autorité que ce courage donne, il s'expoſait à l'ingratitude. Oncle barbare & frère trop dur, il fut un père trop facile.

Ayant aſſocié à l'empire ſon fils aîné *Lothaire*, donné l'Aquitaine au ſecond nommé *Pepin*, la Bavière à *Louis* ſon troiſiéme fils, il lui reſtait un jeune enfant d'une nouvelle femme. C'eſt ce *Charles le chauve*, qui fut depuis empereur. Il voulut après le partage, ne pas laiſſer ſans états cet enfant d'une femme qu'il aimait.

Une des ſources du malheur de *Louis le faible*, & de tant de déſaſtres plus grands qui depuis ont affligé l'Europe, fut cet abus qui commençait à naître, d'accorder de la puiſſance dans le monde à ceux qui ont renoncé au monde.

Vala, abbé de Corbie, ſon parent par bâtardiſe, commença

L'abbé Vala.

CH.XXIII cette ſcène mémorable. C'était un homme furieux par zèle ou par eſprit de faction, ou par tous les deux enſemble, & l'un de ces chefs de parti qu'on a vû ſi ſouvent faire le mal en prêchant la vertu, & troubler tout par l'eſprit de la règle.

Abbé ſéditieux. Dans un parlement, tenu en 829 à Aix-la-Chapelle, parlement où étaient entrés les abbés, parce qu'ils étaient ſeigneurs de grandes terres, ce *Vala* reproche publiquement à l'empereur tous les déſordres de l'état: » C'eſt vous, lui dit-il, » qui en êtes coupable. « Il parle enſuite en particulier à chaque membre du parlement avec plus de ſédition. Il oſe accuſer l'impératrice *Judith* d'adultère. Il veut prévenir & empêcher les dons que l'empereur veut faire à ce fils qu'il a eu de l'impératrice. Il deshonore & trouble la famille royale, & par conſéquent l'état, ſous prétexte du bien de l'état même.

Enfin l'empereur irrité renvoye *Vala* dans ſon monaſtère, dont il n'eût jamais dû ſortir. Il ſe réſout, pour ſatisfaire ſa femme, à donner à ſon fils une petite partie de l'Allemagne vers le Rhin, le pays des Suiſſes & la Franche-Comté.

Si dans l'Europe les loix avaient été fondées ſur la puiſſance paternelle, ſi les eſprits euſſent été pénétrés de la néceſſité du reſpect filial comme du premier de tous les devoirs, ainſi que je l'ai remarqué de la Chine; les trois enfans de l'empereur, qui avaient reçu de lui des couronnes, ne ſe ſeraient point révoltés contre leur père qui donnait un héritage à un enfant du ſecond lit.

D'abord ils ſe plaignirent: auſſi-tôt l'abbé de Corbie ſe joint à l'abbé de *St. Denys*, plus factieux encor, & qui ayant les abbayes de St. Médard, de Soiſſons & de St. Germain-des-Prés, pouvait lever des troupes, & en leva enſuite. Les évêques de Vienne, de Lyon, d'Amiens, unis à ces moines, pouſſent les princes à la guerre civile, en déclarant rebelles à Dieu, & à l'égliſe, ceux qui ne ſeront pas de leur parti. En vain *le Débonnaire*, au lieu d'aſſembler des armées, convoque quatre conciles, dans leſquels on fait de bonnes & d'inutiles loix. Ses trois fils prennent les armes. C'eſt, je crois, la première fois qu'on a vû trois enfans ſoulevés enſemble contre leur père. L'empereur arme à la fin. On voit deux camps remplis d'évêques, d'abbés & de moines. Mais du côté

Evêques contre l'empereur.

des princes eſt le pape *Grégoire IV* dont le nom donne un grand poids à leur parti. C'était déja l'intérêt des papes d'abaiſſer les empereurs. Déja un *Etienne*, prédéceſſeur de *Grégoire*, s'était inſtallé dans la chaire pontificale ſans l'agrément de *Louis le débonnaire*. Brouiller le père avec les enfans, ſemblait le moyen de s'agrandir ſur leurs ruines. Le pape *Grégoire* vient donc en France, & menace l'empereur de l'excommunier. Cette cérémonie d'excommunication n'emportait pas encor l'idée qu'on voulut lui attacher depuis. On n'oſait pas prétendre qu'un excommunié dût être privé de ſes biens par la ſeule excommunication. Mais on croyait rendre un homme exécrable, & rompre par ce glaive tous les liens qui peuvent attacher les hommes à lui. CH. XXIII.

Les évêques du parti de l'empereur ſe ſervent de leur droit, & font dire courageuſement au pape : SI EXCOMMUNICATURUS VENIET, EXCOMMUNICATUS ABIBIT : *S'il vient pour excommunier, il retournera excommunié lui-même.* Ils lui écrivent avec fermeté, en le traitant à la vérité de pape, mais en même tems de frère. *Grégoire*, plus fier encore, leur mande : » Le terme de frère ſent trop l'égalité, tenez-vous-en » à celui de pape ; reconnaiſſez ma ſupériorité : ſachez que » l'autorité de ma chaire eſt au-deſſus de celle du trône de » *Louis.* « Enfin il élude dans cette lettre le ferment quil a fait à l'empereur. 829. *Evêques des Francs réſiſtent au pape.*

La guerre tourne en négociation. Le pontife ſe rend arbitre. Il va trouver l'empereur dans ſon camp. Il y a le même avantage que *Louis* avait eu autrefois ſur *Bernard.* Il ſéduit ſes troupes, ou il ſouffre qu'elles ſoient ſéduites. Il trompe *Louis*, ou il eſt trompé lui-même par les rebelles au nom deſquels il porte la parole. A peine le pape eſt-il ſorti du camp, que la nuit même la moitié des troupes impériales paſſe du côté de *Lothaire* ſon fils. Cette déſertion arriva près de Bâle, ſur les confins de l'Alzace ; & la plaine où le pape avait négocié, s'appelle encore le *champ du menſonge.* Nom qui pourait être commun à pluſieurs lieux où l'on a négocié. Alors le monarque malheureux ſe rend priſonnier à ſes fils rebelles, avec ſa femme *Judith*, objet de leur haine. Il leur livre ſon fils *Charles*, âgé de dix ans, prétexte innocent de la guerre. *Champ du menſonge.*

CH.XXIII. Dans des tems plus barbares, comme sous *Clovis* & ses enfans, ou dans des pays tels que Constantinople, je ne serais point surpris qu'on eût fait périr *Judith* & son fils, & même l'empereur. Les vainqueurs se contentèrent de faire raser l'impératrice, de la mettre en prison en Lombardie, de renfermer le jeune *Charles* dans le couvent de Prum, au milieu de la forêt des Ardennes, & de détrôner leur père. Il me semble, qu'en lisant le désastre de ce père trop bon, on ressent au moins une satisfaction secrette, quand on voit que ses fils ne furent guères moins ingrats envers cet abbé *Vala*, le premier auteur de ces troubles, & envers le pape qui les avait si bien soutenus. Le pontife retourna à Rome, méprisé des vainqueurs, & *Vala* se renferma dans un monastère en Italie.

Lothaire, d'autant plus coupable qu'il était associé à l'empire, traîne son père prisonnier à Compiégne. Il y avait alors un abus funeste introduit dans l'église, qui défendait de porter les armes, & d'exercer les fonctions civiles pendant le tems de la pénitence publique. Ces pénitences étaient rares, & ne tombaient guères que sur quelques malheureux de la lie du peuple. On résolut de faire subir à l'empereur ce supplice infamant, sous le voile d'une humiliation chrétienne & volontaire, & de lui imposer une pénitence perpétuelle, qui le dégraderait pour toûjours.

Louis le faible en pénitence. 829.

Louis est intimidé : il a la lâcheté de condescendre à cette proposition, qu'on a la hardiesse de lui faire. Un archevêque de Reims, nommé *Ebbon*, tiré de la condition servile malgré les loix, élevé à cette dignité par *Louis* même, dépose ainsi son souverain & son bienfaiteur. On fait comparaître le souverain, entouré de trente évêques, de chanoines, de moines, dans l'église de Notre-Dame de Soissons. Son fis *Lothaire* présent, y jouït de l'humiliation de son père. On fait étendre un cilice devant l'autel. L'archevêque ordonne à l'empereur d'ôter son baudrier, son épée, son habit, & de se prosterner sur ce cilice. *Louis*, le visage contre terre, demande lui-même la pénitence publique, qu'il ne méritait que trop en s'y soumettant. L'archevêque le force de lire à haute voix un écrit, dans lequel il s'accuse de sacrilège & d'homicide. Le malheureux lit posément la liste de ses crimes,

parmi lesquels il est spécifié qu'il avait fait marcher ses troupes en carême, & indiqué un parlement un jeudi saint. On dresse un procès verbal de toute cette action : monument encor subsistant d'insolence & de bassesse. Dans ce procès verbal on ne daigne pas seulement nommer *Louïs* du nom d'empereur : il y est appellé DOMINUS LUDOVICUS, *noble homme*, *vénérable homme*. CH.XXIII.

On tâche toûjours d'appuyer par des exemples les entreprises extraordinaires. Cette pénitence de *Louïs* fut autorisée par le souvenir d'un certain roi Visigoth nommé *Vamba*, qui régnait en Espagne en 681. C'est le même qui avait été oint à son couronnement. Il devint imbécille & soumis à la pénitence publique dans un concile de Tolède. Il s'était mis dans un cloître. Son successeur *Hervique* avait reconnu qu'il tenait sa couronne des évêques. Ce fait était cité, comme si un exemple pouvait justifier un attentat. On alléguait encore la pénitence de l'empereur *Théodose* ; mais elle fut bien différente. Il avait fait massacrer quinze mille citoyens à Thessalonique, non pas dans un mouvement de colère, comme on le dit tous les jours très faussement dans de vains panégyriques, mais après une longue délibération. Ce crime réfléchi, pouvait attirer sur lui la vengeance des peuples, qui ne l'avaient pas élu pour en être égorgés. *St. Ambroise* fit une très belle action en lui refusant l'entrée de l'église, & *Théodose* en fit une très sage d'appaiser un peu la haine de l'empire, en s'abstenant d'entrer dans l'église pendant huit mois ; faible & misérable satisfaction pour le forfait le plus horrible, dont jamais un souverain se soit souillé.

Exemple de pénitence.

Louïs fut enfermé un an dans une cellule du couvent de *St. Médard* de Soissons, vêtu du sac de pénitent, sans domestiques, sans consolation, mort pour le reste du monde. S'il n'avait eu qu'un fils, il était perdu pour toûjours ; mais ses trois enfans disputant ses dépouilles, leur désunion rendit au père sa liberté & sa couronne.

Louïs en prison.

Transféré à *St. Denys*, deux de ses fils, *Louïs* & *Pepin*, vinrent le rétablir, & remettre entre ses bras sa femme & son fils *Charles*. L'assemblée de Soissons est anathématisée par une autre à Thionville ; mais il n'en coûta à l'archevêque de Reims

Ch. XXIII. que la perte de son siége; encor fut-il jugé & déposé dans la sacristie : l'empereur l'avait été en public aux pieds de l'autel. Quelques évêques furent déposés aussi. L'empereur ne put ou n'osa les punir davantage.

Mort de Louis le faible. 20 Juin 840.

Bientôt après un de ces mêmes enfans qui l'avaient rétabli, *Louis de Bavière*, se révolte encore. Le malheureux père mourut de chagrin dans une tente auprès de Mayence, en disant : *Je pardonne à Louis, mais qu'il sache qu'il m'a donné la mort.*

Il confirma, dit-on, solemnellement par son testament la donation de *Pepin* & de *Charlemagne* à l'église de Rome.

Les mêmes doutes s'élèvent sur cette confirmation, que sur les dons qu'elle ratifie. Il est difficile de croire que *Charlemagne* & son fils ayent donné aux papes Venise, la Sicile, la Sardaigne, & la Corse, pays sur lesquels ils n'avaient tout au plus que la prétention disputée du domaine suprême. Et dans quel tems *Louis* eût-il donné la Sicile qui appartenait aux empereurs Grecs, & qui était infestée par les descentes continuelles des Arabes ?

CHAPITRE VINGT-QUATRIEME.

Etat de l'Europe après la mort de LOUIS *le débonnaire, ou le faible. L'Allemagne pour toûjours séparée de l'empire Franc ou Français.*

APrès la mort du fils de *Charlemagne*, son empire éprouva ce qui était arrivé à celui d'*Alexandre*, & que nous verrons bientôt être la destinée de celui des califes. Fondé avec précipitation, il s'écroula de même : les guerres intestines le divisérent.

Il n'est pas surprenant que des princes qui avaient détrôné leur père, se soient voulu exterminer l'un l'autre. C'était à qui dépouillerait son frère. *Lothaire* empereur, voulait tout. *Charles le chauve*, roi de France, & *Louis*, roi de Bavière,

s'unissent contre lui. Un fils de *Pepin*, ce roi d'Aquitaine fils du *Débonnaire*, & devenu roi après la mort de son père, se joint à *Lothaire*. Ils désolent l'empire ; ils l'épuisent de soldats. Enfin, deux rois contre deux rois, dont trois sont frères, & dont l'autre est leur neveu, se livrent une bataille à Fontenai dans l'Auxerrois, dont l'horreur est digne des guerres civiles. Plusieurs auteurs assurent qu'il y périt cent mille hommes. Il est vrai que ces auteurs ne sont pas contemporains, & que du moins il est permis de douter que tant de sang ait été répandu. L'empereur *Lothaire* fut vaincu. Cette bataille, comme tant d'autres, ne décida de rien. Il faut observer seulement que les évêques qui avaient combattu dans l'armée de *Charles* & de *Louis*, firent jeuner leurs troupes & prier Dieu pour les morts, & qu'il eût été plus chrétien de ne les point tuer que de prier pour eux. *Lothaire* donna alors au monde l'exemple d'une politique toute contraire à celle de *Charlemagne*.

CH. XXIV.

841.

842.

Le vainqueur des Saxons les avait assujettis au christianisme comme à un frein nécessaire. Quelques révoltes, & de fréquens retours à leur culte, avaient marqué leur horreur pour une religion qu'ils regardaient comme leur châtiment. *Lothaire*, pour se les attacher, leur donne une liberté entière de conscience. La moitié du pays redevint idolâtre, mais fidèle à son roi. Cette conduite & celle de *Charlemagne* son grand-père, firent voir aux hommes combien diversement les princes plient la religion à leurs intérêts. Ces intérêts sont toûjours la destinée de la terre. Un Franc, un Salien avait fondé le royaume de France ; un fils du maire, ou majordôme *Pepin*, avait fondé l'empire Franc. Trois frères le divisent à jamais. Ces trois enfans dénaturés, *Lothaire*, *Louis de Bavière* & *Charles le chauve*, après avoir versé tant de sang à Fontenai, démembrent enfin l'empire de *Charlemagne* par la fameuse paix de Verdun. *Charles II*, surnommé *le chauve*, eut la France ; *Lothaire* l'Italie, la Provence, le Dauphiné, le Languedoc, la Suisse, la Lorraine, l'Alzace, la Flandre ; *Louis de Bavière*, ou *le Germanique*, eut l'Allemagne.

Germanie & France séparées en 843.

C'est à cette époque que les savans dans l'histoire, commencent à donner le nom de Français aux Francs ; c'est alors

CH. XXIV

que l'Allemagne a ses loix particulières ; c'est l'origine de son droit public, & en même tems l'origine de la haine entre les Français & les Allemans. Chacun des trois frères fut troublé dans son partage, par des querelles ecclésiastiques, autant que par les divisions qui arrivent toûjours entre des ennemis qui ont fait la paix malgré eux.

C'est au milieu de ces discordes que *Charles le chauve*, premier roi de la seule France, & *Louis le Germanique* premier roi de la seule Allemagne, assemblèrent un concile à Aix-la-Chapelle contre *Lothaire*, & ce *Lothaire* est le premier empereur Franc privé de l'Allemagne & de la France.

Empereurs déposés par évêques.

Les prélats d'un commun accord, déclarèrent *Lothaire* déchu de son droit à la couronne, & ses sujets déliés du serment de fidélité : *Promettez-vous de mieux gouverner que lui ?* disent-ils aux deux frères *Charles* & *Louis* : *Nous le promettons*, répondirent les deux rois : *Et nous*, dit l'évêque qui présidait, *nous vous permettons par l'autorité divine, & nous vous commandons de régner à sa place.* Ce commandement ridicule n'eut alors aucune suite.

En voyant les évêques donner ainsi les couronnes, on se tromperait si on croyait qu'ils fussent alors tels que des électeurs de l'empire. Ils étaient puissans à la vérité, mais aucun n'était souverain. L'autorité de leur caractère & le respect des peuples étaient des instrumens dont les rois se servaient à leur gré. Il y avait dans ces ecclésiastiques bien plus de faiblesse que de grandeur, à décider ainsi du droit des rois suivant les ordres du plus fort.

On ne doit pas être surpris, que quelques années après un archevêque de Sens, avec vingt autres évêques, ait osé dans des conjonctures pareilles, déposer *Charles le chauve*, roi de France. Cet attentat fut commis pour plaire à *Louis de Bavière.* Ces monarques, aussi méchans rois que frères dénaturés, ne pouvant se faire périr l'un l'autre, se faisaient anathématiser tour-à-tour. Mais ce qui surprend, c'est l'aveu que fait *Charles le chauve* dans un écrit qu'il daigna publier contre l'archevêque de Sens : *Au moins cet archevêque ne devait pas me déposer avant que j'eusse comparu devant les évêques qui m'avaient sacré roi ; il falait qu'auparavant j'eusse subi leur jugement,*

gement, ayant toûjours été prêt à me soumettre à leurs corrections paternelles & à leur châtiment. La race de *Charlemagne*, réduite à parler ainsi, marchait visiblement à sa ruine. CH.XXIV.

Je reviens à *Lothaire*, qui avait toûjours un grand parti en Germanie, & qui était maître paisible en Italie. Il passe les Alpes, fait couronner son fils *Louis*, qui vient juger dans Rome le pape *Sergius II.* Le pontife comparait, répond juridiquement aux accusations d'un évêque de Metz, se justifie, & prête ensuite serment de fidélité à ce même *Lothaire* déposé par ses évêques. *Lothaire* même fit cette célèbre & inutile ordonnance, que pour éviter les séditions trop fréquentes, le pape *ne sera plus élu par le peuple*, & que l'on avertira l'empereur de la vacance du saint siége.

Ordonnance que le pape ne sera plus élu par le peuple, mais par l'empereur.

On s'étonne de voir l'empereur tantôt si humble, & tantôt si fier; mais il avait une armée auprès de Rome quand le pape lui jura obéissance, & n'en avait point à Aix-la-Chapelle quand les évêques le détrônèrent.

Leur sentence ne fut qu'un scandale de plus ajouté aux désolations de l'Europe. Les provinces depuis les Alpes au Rhin ne savaient plus à qui elles devaient obéir. Les villes changeaient chaque jour de tyrans, les campagnes étaient ravagées tour-à-tour par différens partis. On n'entendait parler que de combats; & dans ces combats il y avait toûjours des moines, des abbés, des évêques qui périssaient les armes à la main. *Hugues* un des fils de *Charlemagne*, forcé jadis à être moine, devenu depuis abbé de St. Quentin, fut tué devant Toulouse avec l'abbé de *Ferrière :* deux évêques y furent faits prisonniers.

Cet incendie s'arrêta un moment, pour recommencer avec fureur. Les trois frères, *Lothaire*, *Charles* & *Louis*, firent de nouveaux partages, qui ne furent que de nouveaux sujets de divisions & de guerre.

L'empereur *Lothaire*, après avoir bouleversé l'Europe sans succès & sans gloire, se sentant affaibli, vint se faire moine dans l'abbaye de Prum. Il ne vécut dans le froc que six jours, & mourut imbécille après avoir régné en tyran. 855.

A la mort de ce troisiéme empereur d'occident, il s'éleva de nouveaux royaumes en Europe, comme des mon-

ceaux de terre après les secousses d'un grand tremblement.

CH.XXIV. Un autre *Lothaire*, fils de cet empereur, donna le nom de *Lotharinge* à une assez grande étendue de pays, nommé depuis par contraction *Lorraine*, entre le Rhin, l'Escaut, la Meuse & la mer. Le Brabant fut appellé *la basse Lorraine*; le reste fut connu sous le nom de *la haute*. Aujourd'hui de cette haute *Lorraine* il ne reste qu'une petite province de ce nom, engloutie depuis peu dans le royaume de France.

Un second fils de l'empereur *Lothaire*, nommé *Charles*, eut la Savoye, le Dauphiné, une partie du Lyonnois, de la Provence & du Languedoc. Cet état composa le royaume d'Arles, du nom de la capitale, ville autrefois opulente & embellie par les Romains, mais alors petite, pauvre, ainsi que toutes les villes en-deçà des Alpes.

Un barbare, qu'on nomme *Salomon*, se fit bientôt après roi de la Bretagne, dont une partie était encor payenne; mais tous ces royaumes tombèrent presque aussi promptement qu'ils furent élevés.

Le fantôme d'empire Romain subsistait. *Louis*, second fils de *Lothaire*, qui avait eu en partage une partie de l'Italie, fut proclamé empereur par l'évêque de Rome *Sergius II*, en 855. Il ne résidait point à Rome; il ne possédait pas la neuviéme partie de l'empire de *Charlemagne*, & n'avait en Italie qu'une autorité contestée par les papes & par les ducs de Bénévent, qui possédaient alors un état considérable.

Charles le chauve achète l'empire du pape.

Après sa mort, arrivée en 875, si la loi salique avait été en vigueur dans la maison de *Charlemagne*, c'était à l'aîné de la maison qu'appartenait l'empire. *Louis de Germanie* aîné de la maison de *Charlemagne*, devait succéder à son neveu mort sans enfans; mais des troupes & de l'argent firent les droits de *Charles le chauve*. Il ferma les passages des Alpes à son frère, & se hâta d'aller à Rome avec quelques troupes. *Reginus*, les annales de Metz & de Fulde, assurent qu'il acheta l'empire du pape *Jean VIII*. Le pape non-seulement se fit payer, mais profitant de la conjoncture, il donna l'empire en souverain, & *Charles* le reçut en vassal, protestant qu'il le tenait du pape, ainsi qu'il avait protesté auparavant en France en 859, qu'il devait subir le jugement des évê-

ques, laiſſant toûjours avilir ſa dignité pour en jouïr.

Sous lui l'empire Romain était donc compoſé de la France & de l'Italie. On dit qu'il mourut empoiſonné par ſon médecin, un Juif nommé *Sédécias*; mais perſonne n'a jamais dit par quelle raiſon ce médecin commit ce crime. Que pouvait-il gagner en empoiſonnant ſon maître? Auprès de qui eût-il trouvé une plus belle fortune? Aucun auteur ne parle du ſupplice de ce médecin. Il faut donc douter de l'empoiſonnement, & faite réflexion ſeulement que l'Europe chrétienne était ſi ignorante, que les rois étaient obligés de chercher pour leurs médecins des Juifs & des Arabes.

CH. XXIV.

Le chauve; empoiſonné à ce qu'on dit.

On voulait toûjours ſaiſir cette ombre d'empire Romain; & *Louïs le bègue*, roi de France, fils de *Charles le chauve*, le diſputait aux autres deſcendans de *Charlemagne*; c'était toûjours au pape qu'on le demandait. Un duc de Spolette, un marquis de Toſcane, inveſtis de ces états par *Charles le chauve*, ſe ſaiſirent du pape *Jean VIII*, & pillèrent une partie de Rome, pour le forcer, diſaient-ils, à donner l'empire au roi de Bavière, *Carloman*, l'aîné de la race de *Charlemagne*. Non-ſeulement le pape *Jean VIII* était ainſi perſécuté dans Rome par des Italiens, mais il venait en 877 de payer vingt-cinq mille livres peſant d'argent aux mahométans, poſſeſſeurs de la Sicile & du Garillan; c'était l'argent dont *Charles le chauve* avait acheté l'empire. Il paſſa bientôt des mains du pape en celles des Sarrazins; & le pape même s'obligea par un traité autentique, à leur en payer autant tous les ans.

Rome toûjours pillée.

Tribut payé par le pape aux mahométans.

Cependant ce pontife, tributaire des muſulmans & priſonnier dans Rome, s'échappe, s'embarque, paſſe en France. Il vient ſacrer empereur *Louïs le bègue* dans la ville de Troye, à l'exemple de *Léon III*, d'*Adrien* & d'*Etienne III* perſécutés chez eux, & donnant ailleurs des couronnes.

Sous *Charles le gros*, empereur & roi de France, la déſolation de l'Europe redoubla. Plus le ſang de *Charlemagne* s'éloignait de ſa ſource, & plus il dégénérait. *Charles le gros* fut déclaré incapable de régner, par une aſſemblée de ſeigneurs Français & Allemans, qui le dépoſèrent auprès de Mayence dans une diète convoquée par lui-même. Ce ne ſont point ici des évêques, qui en ſervant la paſſion d'un prince, ſem-

Charles le gros dépoſé, 887.

CH.XXIV. blent disposer d'une couronne ; ce furent les principaux seigneurs, qui crurent avoir le droit de nommer celui qui devait les gouverner, & combattre à leur tête. On dit que le cerveau de *Charles le gros* était affaibli. Il le fut toûjours sans doute, puisqu'il se mit au point d'être détrôné sans résistance, de perdre à la fois l'Allemagne, la France & l'Italie, & de n'avoir enfin pour subsistance que la charité de l'archevêque de Mayence, qui daigna le nourrir. Il parait bien qu'alors l'ordre de la succession était compté pour rien, puisqu'*Arnould*, bâtard de *Carloman*, fils de *Louis le bègue*, fut déclaré empereur, & qu'*Eudes* ou *Odon*, comte de Paris, fut roi de France. Il n'y avait alors ni droit de naissance, ni droit d'élection reconnu. L'Europe était un cahos dans lequel le plus fort s'élevait sur les ruines du plus faible, pour être ensuite précipité par d'autres. Toute cette histoire n'est que celle de quelques capitaines barbares qui disputaient avec des évêques la domination sur des serfs imbécilles. Il manquait aux hommes deux choses nécessaires pour se soustraire à tant d'horreurs, la raison & le courage.

Un bâtard empereur.

CHAPITRE VINGT-CINQUIEME.

Des Normans vers le neuviéme siécle.

Normans bêtes féroces, égorgent d'autres bêtes.

TOut étant divisé, tout était malheureux & faible. Cette confusion ouvrit un passage aux peuples de la Scandinavie & aux habitans des bords de la mer Baltique. Ces sauvages, trop nombreux, n'ayant à cultiver que des terres ingrates, manquans de manufactures, & privés des arts, ne cherchaient qu'à se répandre loin de leur patrie. Le brigandage & la piraterie leur étaient nécessaires, comme le carnage aux bêtes féroces. En Allemagne on les appellait *Normans, hommes du nord*, sans distinction, comme nous disons encore en général les *corsaires de Barbarie*. Dès le quatriéme siécle ils se mêlèrent aux flots des autres barbares, qui portèrent la dé-

ſolation juſqu'à Rome & en Afrique. On a vû que reſſerrés ſous *Charlemagne*, ils craignirent l'eſclavage. Dès le tems de *Louis le débonnaire* ils commencèrent leurs courſes. Les forêts dont ces pays étaient hériſſés, leur fourniſſaient aſſez de bois pour conſtruire leurs barques à deux voiles & à rames. Environ cent hommes tenaient dans ces bâtimens, avec leurs proviſions de bierre, de biſcuit de mer, de fromage, & de viande fumée. Ils côtoyaient les terres, deſcendaient où ils ne trouvaient point de réſiſtance, & retournaient chez eux avec leur butin, qu'ils partageaient enſuite ſelon les loix du brigandage, ainſi qu'il ſe pratique en Barbarie. Dès l'an 843 ils entrèrent en France par l'embouchure de la rivière de Seine, & mirent la ville de Rouen au pillage. Une autre flotte entra par la Loire, & dévaſta tout juſqu'en Touraine. Ils emmenaient en eſclavage les hommes; ils partageaient entre eux les femmes & les filles, prenant juſqu'aux enfans pour les élever dans leur métier de pirates. Les beſtiaux, les meubles, tout était emporté. Ils vendaient quelquefois ſur une côte ce qu'ils avaient pillé ſur une autre. Leurs premiers gains excitèrent la cupidité de leurs compatriotes indigens. Les habitans des côtes Germaniques & Gauloiſes ſe joignirent à eux, ainſi que tant de renégats de Provence & de Sicile ont ſervi ſur les vaiſſeaux d'Alger. CH. XXV.

En 844 ils couvrirent la mer de vaiſſeaux. On les vit deſcendre preſqu'à la fois en Angleterre, en France & en Eſpagne. Il faut que le gouvernement des Français & des Anglais fût moins bon que celui des mahométans, qui régnaient en Eſpagne; car il n'y eut nulle meſure priſe par les Français ni par les Anglais, pour empêcher ces irruptions; mais en Eſpagne les Arabes gardèrent leurs côtes, & repouſſèrent enfin les pirates.

Ils déſolent l'Allemagne, l'Angleterre & la France.

En 845 les Normans pillèrent Hambourg, & pénétrèrent avant dans l'Allemagne. Ce n'était plus alors un ramas de corſaires ſans ordre: c'était une flotte de ſix cent batteaux, qui portait une armée formidable. Un roi de Dannemarck, nommé *Eric*, était à leur tête. Il gagna deux batailles avant de ſe rembarquer. Ce roi des pirates, après être retourné chez lui avec les dépouilles allemandes, envoye en France un des

chefs des corsaires, à qui les histoires donnent le nom de *Régnier*. Il remonte la Seine avec cent-vingt voiles. Il n'y a point d'apparence que ces cent-vingt voiles portassent dix mille hommes. Cependant, avec un nombre probablement inférieur, il pille Rouen une seconde fois, & vient jusqu'à Paris. Dans de pareilles invasions, quand la faiblesse du gouvernement n'a pourvu à rien, la terreur du peuple augmente le péril, & le plus grand nombre fuit devant le plus petit. Les Parisiens, qui se défendirent dans d'autres tems avec tant de courage, abandonnèrent alors leur ville; & les Normans n'y trouvèrent que des maisons de bois, qu'ils brulèrent. Le malheureux roi, *Charles le chauve*, retranché à St. Denys avec peu de troupes, au lieu de s'opposer à ces barbares, acheta de quatorze mille marcs d'argent la retraite qu'ils daignèrent faire. Il est croyable que ces marcs étaient ce qu'on a appellé longtems des marques, *marcas*, qui valaient environ un de nos demi-écus. On est indigné quand on lit dans nos auteurs que plusieurs de ces barbares furent punis de mort subite pour avoir pillé l'église de *St. Germain-des-Prés*. Ni les peuples, ni leurs saints ne se défendirent; mais les vaincus se donnent toûjours la honteuse consolation de supposer des miracles opérés contre leurs vainqueurs.

Sotises de nos légendaires.

Charles le chauve, en achetant ainsi la paix, ne faisait que donner à ces pirates de nouveaux moyens de faire la guerre, & s'ôter celui de la soutenir. Les Normans se servirent de cet argent pour aller assiéger Bordeaux, qu'ils pillèrent. Pour comble d'humiliation & d'horreur, un descendant de *Charlemagne*, *Pepin*, roi d'Aquitaine, n'ayant pû leur résister, s'unit avec eux; & alors la France vers l'an 858 fut entiérement ravagée. Les Normans, fortifiés de tout ce qui se joignait à eux, désolèrent longtems l'Allemagne, la Flandre, l'Angleterre. Nous avons vû depuis peu des armées de cent mille hommes pouvoir à peine prendre deux villes après des victoires signalées; tant l'art de fortifier les places & de préparer des ressources a été perfectionné; mais alors des barbares, combattant d'autres barbares desunis, ne trouvaient, après le premier succès, presque rien qui arrêtât leurs courses. Vaincus quelquefois, ils reparaissaient avec de nouvelles forces.

Godefroy, prince de Dannemarck, à qui *Charles le gros* céda enfin une partie de la Hollande en 882, pénètre de la Hollande en Flandre ; ſes Normans paſſent de la Somme à l'Oiſe ſans réſiſtance, prennent & brulent Pontoiſe, & arrivent par eau & par terre devant Paris. CH.XXV.

Les Pariſiens, qui s'attendaient alors à l'irruption des barbares, n'abandonnèrent point la ville, comme autrefois. Le comte de Paris, *Odon* ou *Eudes*, que ſa valeur éleva depuis ſur le trône de France, mit dans la ville un ordre qui anima les courages, & qui leur tint lieu de tours & de remparts. 885. *Belle réſiſtance des Pariſiens.*

Sigefroy, chef des Normans, preſſa le ſiége avec une fureur opiniâtre, mais non deſtituée d'art. Les Normans ſe ſervirent du bélier pour battre les murs. Cette invention eſt preſque auſſi ancienne que celle des murailles ; car les hommes ſont auſſi induſtrieux pour détruire que pour édifier. Je ne m'écarterai ici qu'un moment de mon ſujet pour obſerver que le cheval de Troye n'était préciſément que la même machine, laquelle on armait d'une tête de cheval de métal, comme on y mit depuis une tête de belier, & c'eſt ce que *Pauſanias* nous apprend dans ſa deſcription de la Grèce. Ils firent brêche, & donnèrent trois aſſauts. Les Pariſiens les ſoutinrent avec un courage inébranlable. Ils avaient à leur tête non-ſeulement le comte *Eudes*, mais encor leur évêque *Goslin*, qui chaque jour, après avoir donné la bénédiction à ſon peuple, ſe mettait ſur la brêche, le caſque en tête, un carquois ſur le dos, & une hache à ſa ceinture, & ayant planté la croix ſur le rempart, combattait à ſa vuë. Il paraît que cet évêque avait dans la ville autant d'autorité pour le moins que le comte *Eudes*, puiſque ce fut à lui que *Sigefroy* s'était d'abord adreſſé, pour entrer par ſa permiſſion dans Paris. Ce prélat mourut de ſes fatigues au milieu du ſiége, laiſſant une mémoire reſpectable & chère ; car s'il arma des mains que la religion réſervait ſeulement au miniſtère de l'autel, il les arma pour cet autel même & pour ſes citoyens, dans la cauſe la plus juſte, & pour la défenſe la plus néceſſaire, première loi naturelle, qui eſt toûjours au-deſſus des loix de convention. Ses confrères ne s'étaient armés que dans des guerres civiles & contre des chrétiens. Peut-être ſi l'apothéoſe eſt dûe à quelques *Evêque courageux & grand-homme.*

CH. XXV. hommes, eût-il mieux valu mettre dans le ciel ce prélat qui combattit & mourut pour son pays, que tant d'hommes obscurs, dont la vertu, s'ils en ont eu, a été pour le moins inutile au monde.

Les Normans tinrent la ville assiégée une année & demie: les Parisiens éprouvèrent toutes les horreurs qu'entraînent dans un long siége la famine & la contagion qui en sont les suites, & ne furent point ébranlés. Au bout de ce tems, l'empereur *Charles le gros*, roi de France, parut enfin à leur secours sur le mont de *Mars*, qu'on appelle aujourd'hui *Montmartre*; mais il n'osa pas attaquer les Normans: il ne vint que pour acheter encor une trêve honteuse. Ces barbares quittèrent Paris pour aller assiéger Sens & piller la Bourgogne, tandis que *Charles* alla dans Mayence assembler ce parlement qui lui ôta un trône dont il était si indigne.

Les Normans continuèrent leurs dévastations; mais quoiqu'ennemis du nom chrétien, il ne leur vint jamais en pensée de forcer personne à renoncer au christianisme. Ils étaient à-peu-près tels que les Francs, les Goths, les Alains, les Huns, les Hérules, qui, en cherchant au cinquiéme siécle de nouvelles terres, loin d'imposer une religion aux Romains, s'accommodèrent aisément de la leur: ainsi les Turcs en pillant l'empire des califes, se sont soumis à la religion mahométane.

Enfin *Rolon* ou *Raoul*, le plus illustre de ces brigands du nord, après avoir été chassé du Dannemarck, ayant rassemblé en Scandinavie tous ceux qui voulurent s'attacher à sa fortune, tenta de nouvelles avantures, & fonda l'espérance de sa grandeur sur la faiblesse de l'Europe. Il aborda l'Angleterre, où ses compatriotes étaient déja établis; mais après deux victoires inutiles, il tourna du côté de la France, que d'autres Normans savaient ruiner, mais qu'ils ne savaient pas asservir.

Rolon s'établit à Rouen.

Rolon fut le seul de ces barbares qui cessa d'en mériter le nom, en cherchant un établissement fixe. Maître de Rouen sans peine, au-lieu de la détruire, il en fit relever les murailles & les tours. Rouen devint sa place d'armes; de là il volait tantôt en Angleterre, tantôt en France, faisant la guerre avec politi-

politique, comme avec fureur. La France était expirante ſous le régne de *Charles le ſimple*, roi de nom, & dont la monarchie était encor plus démembrée par les ducs, par les comtes & par les barons ſes ſujets, que par les Normans. *Charles le gros* n'avait donné que de l'or aux barbares : *Charles le ſimple* offrit à *Rolon* ſa fille & des provinces,

Raoul demanda d'abord la Normandie ; & on fut trop heureux de la lui céder. Il demanda enſuite la Bretagne ; on diſputa ; mais il falut la céder encor avec des clauſes que le plus fort explique toûjours à ſon avantage. Ainſi la Bretagne, qui était tout-à-l'heure un royaume, devint un fief de la Neuſtrie ; & la Neuſtrie, qu'on s'accoutuma bientôt à nommer Normandie du nom de ſes uſurpateurs, fut un état ſéparé, dont les ducs rendaient un vain hommage à la couronne de France.

912. *Baſſeſſe de la cour de France.*

L'archevêque de Rouen ſut perſuader à *Rolon* de ſe faire chrétien. Ce prince embraſſa volontiers une religion qui affermiſſait ſa puiſſance.

Les véritables conquérans ſont ceux qui ſavent faire des loix. Leur puiſſance eſt ſtable ; les autres ſont des torrens qui paſſent. *Rolon* paiſible, fut le ſeul légiſlateur de ſon tems dans le continent chrétien. On ſait avec quelle inflexibilité il rendit la juſtice. Il abolit le vol chez ſes Danois, qui n'avaient juſques-là vécu que de rapine. Longtems après lui, ſon nom prononcé, était un ordre aux officiers de juſtice d'accourir pour réprimer la violence ; & de là eſt venu cet uſage de la clameur de *Haro*, ſi connue en Normandie. Le ſang des Danois & des Francs mêlés enſemble, produiſit enſuite dans ce pays ces héros qu'on verra conquérir l'Angleterre, Naples & Sicile.

CHAPITRE VINGT-SIXIEME.

De l'Angleterre vers le neuviéme siécle. ALFRED *le grand.*

CH.XXVI. LEs Anglais, ce peuple devenu puissant, célèbre par le commerce & par la guerre, gouverné par l'amour de ses propres loix, & de la vraie liberté qui consiste à n'obéïr qu'aux loix, n'étaient rien alors de ce qu'ils sont aujourd'hui.

Ils n'étaient échappés du joug des Romains que pour tomber sous celui de ces Saxons, qui, ayant conquis l'Angleterre vers le sixiéme siécle, furent conquis au huitiéme par *Charlemagne* dans leur propre pays natal. Ces usurpateurs partagèrent l'Angleterre en sept petits cantons malheureux, qu'on
828. appella royaumes. Ces sept provinces s'étaient enfin réunies sous le roi *Egbert* de la race Saxonne, lorsque les Normans vinrent ravager l'Angleterre, aussi-bien que la France. On prétend qu'en 852 ils remontèrent la Tamise avec trois cent voiles. Les Anglais ne se défendirent guères mieux que les Francs. Ils payèrent, comme eux, leurs vainqueurs. Un roi, nommé *Ethelbert*, suivit le malheureux exemple de *Charles le chauve*. Il donna de l'argent; la même faute eut la même punition. Les pirates se servirent de cet argent pour mieux subjuguer le pays. Ils conquirent la moitié de l'Angleterre. Il falait que les Anglais, nés courageux, & défendus par leur situation, eussent dans leur gouvernement des vices bien essentiels, puisqu'ils furent toûjours assujettis par des peuples qui ne devaient pas aborder impunément chez eux. Ce qu'on raconte des horribles dévastations qui désolèrent cette isle, surpasse encore ce qu'on vient de voir en France. Il y a des tems où la terre entière n'est qu'un théâtre de carnage, & ces tems sont trop fréquens.

Le lecteur respire enfin un peu, lorsque dans ces horreurs il voit s'élever quelque grand-homme qui tire sa patrie de la servitude, & qui la gouverne en bon roi.

Je ne sai s'il y a jamais eu sur la terre un homme plus digne des respects de la postérité qu'*Alfred le grand*, qui rendit ces services à sa patrie, supposé que tout ce qu'on raconte de lui soit véritable. CH XXVI.

Il succédait à son frère *Ethelred I* qui ne lui laissa qu'un droit 872.
contesté sur l'Angleterre, partagée plus que jamais en souverainetés, dont plusieurs étaient possédées par les Danois. De nouveaux pirates venaient encor, presque chaque année, disputer aux premiers usurpateurs le peu de dépouilles qui pouvaient rester.

Alfred, n'ayant pour lui qu'une province de l'ouest, fut vaincu d'abord en bataille rangée par ces barbares, & abandonné de tout le monde. Il ne se retira point à Rome dans le collége anglais, comme *Butred* son oncle, devenu roi d'une petite province, & chassé par les Danois; mais seul & sans secours, il voulut périr ou venger sa patrie. Il se cacha six mois chez un berger dans une chaumière environnée de marais. Le seul comte de *Dévon*, qui défendait encor un faible château, savait son secret. Enfin, ce comte ayant rassemblé des troupes, & gagné quelque avantage, *Alfred*, couvert des haillons d'un berger, osa se rendre dans le camp des Danois, en jouant de la harpe: voyant ainsi par ses yeux la situation du camp & ses défauts, instruit d'une fête que les barbares devaient célébrer, il court au comte de *Dévon* qui avait des milices prêtes; il revient aux Danois avec une petite troupe, mais déterminée: il les surprend, & remporte une victoire complette. La discorde divisait alors les Danois. *Alfred* fut négocier comme combattre; &, ce qui est étrange, les Anglais & les Danois le reconnurent unanimement pour roi. Il n'y avait plus à réduire que Londres; il la prit, la fortifia, l'embellit, équipa des flottes, contint les Danois d'Angleterre, s'opposa aux descentes des autres, & s'appliqua ensuite, pendant douze années d'une possession paisible, à policer sa patrie. Ses loix furent douces, mais sévérement exécutées. C'est lui qui fonda les jurés, qui partagea l'Angleterre en shires ou comtés, & qui le premier encouragea ses sujets à commercer. Il prêta des vaisseaux & de l'argent à des hommes entreprenans & sages, qui allèrent jusqu'à Alexandrie; & de

CH. XXVI. là, passant l'isthme de Suez, trafiquèrent dans la mer de Perse. Il institua des milices; il établit divers conseils, mit partout la régle & la paix qui en est la suite.

Qui croirait même que cet *Alfred*, dans des tems d'une ignorance générale, osa envoyer un vaisseau pour tenter de trouver un passage aux Indes par le nord de l'Europe & de l'Asie? On a la rélation de ce voyage écrite en anglo-saxon & traduite en latin à Coppenhague, à la prière du comte de *Plelo*, ambassadeur de *Louis XV*. *Alfred* est le premier auteur de ces tentatives hardies que les Anglais, les Hollandais & les Russes ont faites dans nos derniers tems. On voit par-là combien ce prince était au-dessus de son siécle.

Il n'est point de véritablement grand-homme, qui n'ait un bon esprit. *Alfred* jetta les fondemens de l'académie d'Oxford. Il fit venir des livres de Rome. L'Angleterre toute barbare, n'en avait presque point. Il se plaignait qu'il n'y eût pas alors un prêtre Anglais qui sût le latin. Pour lui, il le savait. Il était même assez bon géomètre pour ce tems-là. Il possédait l'histoire. On dit même qu'il faisait des vers en anglo-saxon. Les momens qu'il ne donnait pas aux soins de l'état, il les donnait à l'étude. Une sage œconomie le mit en état d'être libéral. On voit qu'il rebâtit plusieurs églises, mais aucun monastère. Il pensait sans doute que dans un état désolé qu'il falait repeupler, il eût mal servi sa patrie, en favorisant trop ces familles immenses sans père & sans enfans, qui se perpétuent aux dépens de la nation: aussi ne fut-il pas au nombre des saints; mais l'histoire, qui d'ailleurs ne lui reproche ni défaut ni faiblesse, le met au premier rang des héros utiles au genre-humain, qui sans ces hommes extraordinaires, eût toûjours été semblable aux bêtes farouches.

CHAPITRE VINGT-SEPTIEME.

De l'Espagne & des musulmans Maures, aux huitiéme & neuviéme siécles.

CH. XXVII.

L'Espagne qui résista aux Romains ne résista point aux barbares.

VOus avez vû des états bien malheureux & bien mal gouvernés ; mais l'Espagne, dont il faut tracer le tableau, fut plongée longtems dans un état plus déplorable. Les barbares dont l'Europe fut inondée au commencement du cinquiéme siécle, ravagèrent l'Espagne comme les autres pays ; pourquoi l'Espagne qui s'était si bien défendue contre les Romains, céda-t-elle tout d'un coup aux barbares ? C'est qu'elle était composée de patriotes lorsque les Romains l'attaquèrent ; mais sous le joug des Romains, elle ne fut plus composée que d'esclaves, maltraités par des maîtres amollis ; elle fut donc tout d'un coup la proie des Suèves, des Alains, des Vandales ; aux Vandales succédèrent les Visigoths, qui commencèrent à s'établir dans l'Aquitaine, & dans la Catalogne ; tandis que les Ostrogoths détruisaient le siége de l'empire Romain en Italie. Ces Ostrogoths & ces Visigoths étaient, comme on sait, chrétiens ; non pas de la communion romaine, non pas de la communion des empereurs d'orient qui régnaient alors, mais de celle qui avait été longtems reçue de l'église grecque, & qui croyait au CHRIST sans le croire égal à Dieu. Les Espagnols, au contraire, étaient attachés au rite romain ; ainsi les vainqueurs étaient d'une religion, & les vaincus d'une autre, ce qui appesantissait encor l'esclavage. Les diocèses étaient partagés en évêques ariens, & en évêques athanasiens, comme en Italie ; partage qui augmentait encor les malheurs publics. Les rois Visigoths voulurent faire en Espagne, ce que fit, comme nous l'avons vû, le roi Lombard *Lotharis* en Italie, & ce qu'avait fait *Constantin* à son avénement à l'empire ; c'était de réunir par la liberté de conscience les peuples divisés par les dogmes.

Ariens en Espagne.

CH. XXVII.

Le roi Visigoth *Leuvigilde* prétendit réunir ceux qui croyaient à la consubstantiabilité, & ceux qui n'y croyaient pas. Son fils *Herminigilde* se révolta contre lui; il y avait encor alors un roitelet Suève, qui possédait la Galice, & quelques places aux environs. Le fils rebelle se ligua avec ce Suève, & fit longtems la guerre à son père; enfin, n'ayant jamais voulu se soumettre, il fut vaincu, pris dans Cordouë, & tué par un officier du roi. L'église romaine en a fait un saint, ne considérant en lui que la religion romaine, qui fut le prétexte de sa révolte.

Révolte de St. Herminigilde.

Cette mémorable avanture arriva en 584, & je ne la rapporte que comme un des exemples de l'état funeste où l'Espagne était réduite.

Ce royaume des Visigoths n'était point héréditaire; les évêques qui eurent d'abord en Espagne la même autorité qu'ils acquirent en France du tems des Carlovingiens, faisaient & défaisaient les rois, avec les principaux seigneurs. Ce fut une nouvelle source de troubles continuels; par exemple, ils élurent le bâtard *Liuva*, au mépris de ses frères légitimes; & ce *Liuva* ayant été assassiné par un capitaine Goth nommé *Vitteric*, ils élurent ce *Vitteric* sans difficulté.

Imbécillité du roi Vamba.

Un de leurs meilleurs rois nommé *Vamba*, dont nous avons déja parlé, étant tombé malade, fut revêtu d'un sac de pénitent, & se soumit à la pénitence publique, qui devait, dit-on, le guérir; il guérit en effet; mais en qualité de pénitent, on lui déclara qu'il n'était pas capable des fonctions de la royauté, & il fut mis sept jours dans un monastère. Cet exemple fut cité en France, à la déposition de *Louis le faible*.

Ce n'était pas ainsi que se laissaient traiter les premiers conquérans Goths, qui subjuguèrent les Espagnes; ils fondèrent un empire qui s'étendit de la Provence & du Languedoc à Ceuta & à Tanger en Afrique; mais cet empire si mal gouverné, périt bientôt. Il y eut tant de rébellions en Espagne, qu'enfin le roi *Vitiza* désarma une partie des sujets, & fit abattre les murailles de plusieurs villes. Par cette conduite, il forçait à l'obéissance, mais il se privait lui-même de secours & de retraites. Pour mettre le clergé dans son parti,

il rendit dans une assemblée de la nation un édit, par lequel il était permis aux évêques & aux prêtres de se marier.

CH. XXVII.

Histoire du comte Julien & de Florinde très suspecte.

Rodrigue, dont il avait assassiné le père, l'assassina à son tour, & fut encor plus méchant que lui. Il ne faut pas chercher ailleuts la cause de la supériorité des musulmans en Espagne. Je ne sai s'il est bien vrai que *Rodrigue* eût violé *Florinde*, nommée la *Cava* ou la *Méchante*, fille malheureusement célèbre du comte *Julien :* & si ce fut pour venger son honneur que ce comte appella les Maures. Peut-être l'avanture de la *Cava* est copiée en partie sur celle de *Lucrèce ;* & ni l'une ni l'autre ne parait appuyée sut des monumens bien autentiques. Il paraît que pour appeller les Africains, on n'avait pas besoin du prétexte d'un viol, qui est d'ordinaire aussi difficile à prouver qu'à faire. Déja sous le roi *Vamba*, le comte *Hervig*, depuis roi, avait faire venir une armée de Mautes. *Opas*, archevêque de Seville, qui fut le principal instrument de la grande révolution, avait des intérêts plus chers à soutenir que la pudeut d'une fille. Cet évêque, fils de l'usurpateur *Vitiza* détrôné & assassiné par l'usurpateur *Rodrigue*, fut celui dont l'ambition fit venir les Maures pour la seconde fois. Le comte *Julien*, gendre de *Vitiza*, trouvait dans cette seule alliance assez de raisons pour se soulever contre le tyran. Un autre évêque nommé *Torizo*, entre dans la conspiration d'*Opas* & du comte. Y a-t-il apparence que deux évêques se fussent ligués ainsi avec les ennemis du nom chtétien, s'il ne s'était agi que d'une fille?

Deux évêques appellent les musulmans en Espagne.

Quoi qu'il en soit, les mahométans étaient maîtres, comme ils le sont encore, de toute cette partie de l'Afrique qui avait appartenu aux Romains. Ils venaient d'y jetter les premiers fondemens de la ville de Maroc, ptès du mont Atlas. Le calife *Valid Almanzor*, maître de cette belle partie de la terre, résidait à Damas en Syrie. Son vice-roi *Muzza*, qui gouvernait l'Afrique, fit par un de ses lieutenans la conquête de toute l'Espagne. Il y envoya d'abord son général *Tarif*, qui gagna en 714 cette célèbre bataille dans les plaines de Xerès, où *Rodrigue* petdit la vie. On prétend que les Sarrazins ne tinrent pas leurs promesses à *Julien*, dont il se défiaient sans doute. L'archevêque *Opas* fut plus satisfait d'eux. Il prêta serment

CH. XXVII.

de fidélité aux mahométans, & conſerva ſous eux beaucoup d'autorité ſur les égliſes chrétiennes, que les vainqueurs toléraient.

Veuve d'un roi d'Eſpagne, épouſe d'un mahométan.

Pour le roi *Rodrigue*, il fut ſi peu regretté, que ſa veuve *Egilone* épouſa publiquement le jeune *Abdalis*, fils du conquérant *Muzza*, dont les armes avaient fait périr ſon mari, & réduit en ſervitude ſon pays & ſa religion.

Les vainqueurs n'abuſèrent point du ſuccès de leurs armes; ils laiſſèrent aux vaincus leurs biens, leurs loix, leur culte, ſatisfaits d'un tribut & de l'honneur de commander. Non-ſeulement la veuve du roi *Rodrigue* épouſa le jeune *Abdalis*, mais à ſon exemple le ſang des Maures & des Eſpagnols ſe mêla ſouvent. Les Eſpagnols ſi ſcrupuleuſement attachés depuis à leur religion, la quittèrent en aſſez grand nombre, pour qu'on leur donnât alors le nom de *Moſarabes*, qui ſignifiait, dit-on, moitié Arabes, au-lieu de celui de Viſigoths que portait auparavant leur royaume. Ce nom de Moſarabes n'était point outrageant, puiſque les Arabes étaient les plus clémens de tous les conquérans de la terre, & qu'ils apportèrent en Eſpagne de nouvelles ſciences & de nouveaux arts.

L'Eſpagne avait été ſoumiſe en quatorze mois à l'empire des califes, à la réſerve des cavernes & des rochers de l'Aſturie. Le Goth, *Pélage Teudomer*, parent du dernier roi *Rodrigue*, caché dans ces retraites, y conſerva ſa liberté. Je ne ſais comment on a pû donner le nom de roi à ce prince, qui en était peut-être digne, mais dont toute la royauté ſe borna à n'être point captif. Les hiſtoriens Eſpagnols, & ceux qui les ont ſuivis, lui font remporter de grandes victoires, imaginent des miracles en ſa faveur, lui établiſſent une cour, lui donnent ſon fils *Favilla* & ſon gendre *Alphonſe* pour ſucceſſeurs tranquilles dans ce prétendu royaume. Mais comment dans ce tems-là même les mahométans, qui ſous *Abdérame*, vers l'an 734 ſubjuguèrent la moitié de la France, auraient-ils laiſſé ſubſiſter derrière les Pyrénées ce royaume des Aſturies? C'était beaucoup pour les chrétiens de pouvoir ſe réfugier dans ces montagnes & d'y vivre de leurs courſes, en payant tribut aux mahométans. Ce ne fut que vers l'an 759, que les chrétiens commencèrent à tenir tête à leurs vainqueurs,

queurs, affaiblis par les victoires de *Charles Martel* & par leurs divisions ; mais eux-mêmes, plus divisés entre eux que les mahométans, retombèrent bientôt sous le joug. *Mauregat*, à qui il a plû aux historiens de donner le titre de roi, eut la permission de gouverner les Asturies & quelques terres voisines, en rendant hommage & en payant tribut. Il se soumit surtout à fournir cent belles filles tous les ans pour le serrail d'*Abdérame*. Ce fut longtems la coutume des Arabes, d'éxiger de pareils tributs, & aujourd'hui les caravanes, dans les présens qu'ils font aux Arabes du désert, offrent toûjours des filles nubiles. 783.

On donne pour successeur à ce *Mauregat* un diacre nommé *Vérémon*, chef de ces montagnards réfugiés, faisant le même hommage & payant le même nombre de filles qu'il était obligé de fournir souvent. Est-ce là un royaume, & sont-ce là des rois ?

Après la mort de cet *Abdérame*, les émirs des provinces d'Espagne voulurent être indépendans. On a vû dans l'article de *Charlemagne*, qu'un d'eux, nommé *Ibna*, eut l'imprudence d'appeller ce conquérant à son secours. S'il y avait eu alors un véritable royaume chrétien en Espagne, *Charles* n'eût-il pas protégé ce royaume par ses armes, plutôt que de se joindre à des mahométans ? Il prit cet émir sous sa protection, & se fit rendre hommage des terres qui sont entre l'Ebre & les Pyrénées, que les musulmans gardèrent. On voit en 794 le Maure *Abutar* rendre hommage à *Louis le débonnaire*, qui gouvernait l'Aquitaine sous son père avec le titre de roi.

Quelques tems après, les divisions augmentèrent chez les Maures d'Espagne. Le conseil de *Louis le débonnaire* en profita ; ses troupes assiégèrent deux ans Barcelone, & *Louis* y entra en triomphe en 796. Voilà le commencement de la décadence des Maures. Ces vainqueurs n'étaient plus soutenus par les Africains & par les califes dont ils avaient secoué le joug. Les successeurs d'*Abdérame*, ayant établi le siége de leur royaume à Cordouë, étaient mal obéis des gouverneurs des autres provinces.

Alphonse, de la race de *Pélage*, commença, dans ces con-

CH. XXVII.

jonctures heureuses, à rendre considérables les chrétiens Espagnols retirés dans les Asturies. Il refusa le tribut ordinaire à des maîtres contre lesquels il pouvait combattre; & après quelques victoires, il se vit maître paisible des Asturies & de Léon au commencement du neuviéme siécle.

Alphonse le chaste, pourquoi?

C'est par lui qu'il faut commencer de retrouver en Espagne des rois chrétiens. Cet *Alphonse* était artificieux & cruel. On l'appelle *le chaste*, parce qu'il fut le premier qui refusa les cent filles aux Maures. On ne songe pas qu'il ne soutint point la guerre pour avoir refusé ce tribut, mais que voulant se soustraire à la domination des Maures, & ne plus être tributaire, il falait bien qu'il refusât les cent filles ainsi que le reste.

Les succès d'*Alphonse*, malgré beaucoup de traverses, enhardirent les chrétiens de Navarre à se donner un roi. Les Arragonois levèrent l'étendart sous un comte: ainsi sur la fin de *Louis le débonnaire*, ni les Maures, ni les Français n'eurent plus rien dans ces contrées stériles; mais le reste de l'Espagne obéïssait aux rois musulmans. Ce fut alors que les Normans ravagèrent les côtes de l'Espagne; mais étant repoussés, ils retournèrent piller la France & l'Angleterre.

On ne doit point être surpris que les Espagnols des Asturies, de Léon, d'Arragon, ayent été alors des barbares. La guerre qui avait succédé à la servitude, ne les avait pas polis. Ils étaient dans une si profonde ignorance, qu'un *Alphonse*, roi de Léon & des Asturies, surnommé *le grand*, fut obligé de livrer l'éducation de son fils à des précepteurs mahométans.

Je ne cesse d'être étonné, quand je vois quels titres les historiens prodiguent aux rois. Cet *Alphonse* qu'ils appellent *le grand*, fit crever les yeux à ses quatre frères; sa vie n'est qu'un tissu de cruautés & de perfidies. Ce roi finit par faire révolter contre lui ses sujets, & fut obligé de céder son petit royaume à son fils *Don Garcie* l'an 910.

Ce titre de *Don* était un abrégé de *Dominus*, titre qui parut trop ambitieux à l'empereur *Auguste*, parce qu'il signifiait *Maître*, & que depuis on donna aux bénédictins, & aux seigneurs Espagnols, & enfin aux rois de ce pays. Les seigneurs de fief commencèrent alors à prendre le titre de *rich-*

homes, *ricos hombres*; riche ſignifiait poſſeſſeur de terres; car dans ces tems-là il n'y avait point parmi les chrétiens d'Eſpagne d'autres richeſſes. La grandeſſe n'était point encor connuë. Le titre de grand ne fut en uſage que trois ſiécles après, ſous *Alphonſe le ſage*, dixiéme du nom, roi de Caſtille dans le tems que l'Eſpagne commençait à devenir floriſſante.

CHAPITRE VINGT-HUITIEME.

Puiſſance des muſulmans en Aſie & en Europe aux huitiéme & neuviéme ſiécles. L'Italie attaquée par eux. Conduite magnanime du pape LÉON IV.

Aaron al Rachild.

LEs mahométans qui perdaient cette partie de l'Eſpagne qui confine à la France, s'étendaient partout ailleurs. Si j'enviſage leur religion, je la vois embraſſée par toutes les Indes, & par les côtes orientales de l'Afrique, où ils trafiquaient. Si je regarde leurs conquêtes, d'abord le calife *Aaron al Rachild*, ou *le ſage*, impoſe un tribut de ſoixante & dix mille écus d'or par an à l'impératrice *Irène*. L'empereur *Nicéphore* ayant enſuite refuſé de payer le tribut, *Aaron* prend l'iſle de Chypre, & vient ravager la Grèce. *Almamon* ſon petit-fils, prince d'ailleurs ſi recommandable par ſon amour pour les ſciences & par ſon ſavoir, s'empare par ſes lieutenans de l'iſle de Crète en 826. Les muſulmans bâtirent Candie, qu'ils ont repriſe de nos jours.

En 828 les mêmes Africains qui avaient ſubjugué l'Eſpagne & fait des incurſions en Sicile, reviennent encore déſoler cette iſle fertile, encouragés par un Sicilien nommé *Euphemius*, qui ayant, à l'exemple de ſon empereur *Michel*, épouſé une religieuſe, pourſuivi par les loix que l'empereur s'était rendues favorables, fit à-peu-près en Sicile ce que le comte *Julien* avait fait en Eſpagne.

Ni les empereurs Grecs, ni ceux d'occident, ne purent alors chaſſer de Sicile les muſulmans: tant l'orient & l'occi-

dent étaient mal gouvernés. Ces conquérans allaient se rendre maîtres de l'Italie, s'ils avaient été unis; mais leurs fautes sauvèrent Rome, comme celles des Carthaginois la sauvèrent autrefois. Ils partent de Sicile en 846 avec une flotte nombreuse. Ils entrent par l'embouchure du Tibre: & ne trouvant qu'un pays presque désert, ils vont assiéger Rome. Ils prirent les dehors, & ayant pillé la riche église de *St. Pierre* hors des murs, ils levèrent le siége pour aller combattre une armée de Français qui venait secourir Rome sous un général de l'empereur *Lothaire*. L'armée française fut battue, mais la ville rafraichie fut manquée; & cette expédition, qui devait être une conquête, ne devint, par leur mesintelligence, qu'une incursion de barbares. Ils revinrent bientôt après avec une armée formidable, qui semblait devoir détruire l'Italie & faire une bourgade mahométane de la capitale du christianisme. Le pape *Léon IV* prenant dans ce danger une autorité que les généraux de l'empereur *Lothaire* semblaient abandonner, se montra digne, en défendant Rome, d'y commander en souverain. Il avait employé les richesses de l'église à réparer les murailles, à élever des tours, à tendre des chaines sur le Tibre. Il arma les milices à ses dépens, engagea les habitans de Naples & de Gayette à venir défendre les côtes & le port d'Ostie, sans manquer à la sage précaution de prendre d'eux des ôtages, sachant bien que ceux qui sont assez puissans pour nous secourir, le sont assez pour nous nuire. Il visita lui-même tous les postes, & reçut les Sarrazins à leur descente, non pas en équipage de guerrier, ainsi qu'en avair usé *Goslin* évêque de Paris dans une occasion encore plus pressante, mais comme un pontife qui exhortait un peuple chrétien, & comme un roi qui veillait à la sûreté de ses sujets. Il était né Romain. Le courage des premiers âges de la république revivait en lui dans un tems de
849. lâcheté & de corruption, tel qu'un des beaux monumens de l'ancienne Rome qu'on trouve quelquefois dans les ruines de la nouvelle. Son courage & ses soins furent secondés. On reçut les Sarrazins courageusement à leur descente; & la tempête ayant dissipé la moitié de leurs vaisseaux, une partie de ces conquérans, échappés au naufrage, fut mise à la chai-

Ch. XXVIII.

Pape Léon.

ne. Le pape rendit sa victoire utile, en faisant travailler aux fortifications de Rome & à ses embelissemens les mêmes mains qui devaient les détruire. Les mahométans restèrent cependant maîtres du Garillan entre Capoüe & Gayette, mais plutôt comme une colonie de corsaires indépendans, que comme des conquérans disciplinés.

Je vois donc au neuviéme siécle les musulmans redoutables à la fois à Rome & à Constantinople, maîtres de la Perse, de la Syrie, de l'Arabie, de toutes les côtes d'Afrique jusqu'au mont Atlas, des trois quarts de l'Espagne. Mais ces conquérans ne forment pas une nation, comme les Romains, qui étendus presqu'autant qu'eux, n'avaient fait qu'un seul peuple.

Sous le fameux calife *Almamon*, vers l'an 815, un peu après la mort de *Charlemagne*, l'Egypte était indépendante, & le Grand-Caire fut la résidence d'un autre calife. Le prince de la Mauritanie Tangitane, sous le titre de *Miramolin*, était maître absolu de l'empire de Maroc. La Nubie & la Libie obéïssaient à un autre calife. Les *Abdérames*, qui avaient fondé le royaume de Cordouë, ne purent empêcher d'autres mahométans de fonder celui de Tolède. Toutes ces nouvelles dynasties révéraient dans le calife le successeur de leur prophête. Ainsi que les chrétiens allaient en foule en pélérinage à Rome, les mahométans de toutes les parties du monde allaient à la Mecque, gouvernée par un shérif que nommait le calife; & c'était principalement par ce pélérinage que le calife, maître de la Mecque, était vénérable à tous les princes de sa croyance. Mais ces princes, distinguant la religion de leurs intérêts, dépouillaient le calife en lui rendant hommage.

CHAPITRE VINGT-NEUVIEME.

De l'empire de Conſtantinople, aux huitiéme & neuviéme ſiécles.

CH. XXIX.

TAndis que l'empire de *Charlemagne* ſe démembrait, que les inondations des Sarrazins & des Normans déſolaient l'occident, l'empire de Conſtantinople ſubſiſtait comme un grand arbre, vigoureux encore, mais déja vieux, dépouillé de quelques racines, & aſſailli de tous côtés par la tempête. Cet empire n'avait plus rien en Afrique; la Syrie & une partie de l'Aſie mineure lui étaient enlevées. Il défendait contre les muſulmans ſes frontières vers l'orient de la mer noire; & tantôt vaincu, tantôt vainqueur, il aurait pû au moins ſe fortifier contre eux par cet uſage continuel de la guerre. Mais du côté du Danube & vers le bord occidental de la mer noire, d'autres ennemis le ravageaient. Une nation de Scythes, nommée les Abares ou Avares, les Bulgares, autres Scythes, dont la Bulgarie tient ſon nom, déſolaient tous ces beaux climats de la Romanie, où *Adrien* & *Trajan* avaient conſtruit de ſi belles villes, & ces grands-chemins deſquels il ne ſubſiſte plus que quelques chauſſées.

Les Abares ſurtout, répandus dans la Hongrie & dans l'Autriche, ſe jettaient tantôt ſur l'empire d'orient, tantôt ſur celui de *Charlemagne*. Ainſi des frontières de la Perſe à celles de la France, la terre était en proie à des incurſions preſque continuelles.

Horreurs abominables des empereurs chrétiens grecs.

Si les frontières de l'empire Grec étaient toûjours reſſerrées & toûjours déſolées, la capitale était le théâtre des révolutions & des crimes. Un mélange de l'artifice des Grecs & de la férocité des Thraces, formait le caractère qui régnait à la cour. En effet, quel ſpectacle nous préſente Conſtantinople? *Maurice* & ſes cinq enfans maſſacrés: *Phocas* aſſaſſiné pour prix de ſes meurtres & de ſes inceſtes: *Conſtantin* empoiſonné par l'impératrice *Martine*, à qui on arrache la langue, tandis qu'on

coupe le nez à *Héracléonas* fon fils : *Conftans* qui fait égorger fon frère : *Conftans* affommé dans un bain par fes domeftiques : *Conftantin Pogonate* qui fait crever les yeux à fes deux frères : *Juftinien II* fon fils prêt à faire à Conftantinople ce que *Théodofe* fit à Theffalonique, furpris, mutilé & enchainé par *Léonce*, au moment qu'il allait faire égorger les principaux citoyens : *Léonce* bientôt traité lui-même comme il avait traité *Juftinien II* ; ce *Juftinien* rétabli, faifant couler fous fes yeux dans la place publique le fang de fes ennemis, & périffant enfin fous la main d'un bourreau : *Philippe Bardanès* détrôné & condamné à perdre les yeux : *Léon l'Ifaurien* & *Conftantin Copronime* morts à la vérité dans leur lit, mais après un régne fanguinaire, auffi malheureux pour le prince que pour les fujets : l'impératrice *Irène*, la première femme qui monta fur le trône des *Céfars*, & la première qui fit périr fon fils pour régner : *Nicéphore* fon fucceffeur, détefté de fes fujets, pris par les Bulgares, décollé, fervant de pâture aux bêtes, tandis que fon crâne fert de coupe à fon vainqueur : enfin *Michel Curopalate*, contemporain de *Charlemagne*, confiné dans un cloître, & mourant ainfi moins cruellement, mais plus honteufement que fes prédéceffeurs. C'eft ainfi que l'empire eft gouverné pendant trois cent ans. Quelle hiftoire de brigands obfcurs, punis en place publique pour leurs crimes, eft plus horrible & plus dégoutante ?

Cependant il faut pourfuivre : il faut voir au neuviéme fiécle *Léon l'Arménien*, brave guerrier, mais ennemi des images, affaffiné à la meffe dans le tems qu'il chantait une antienne : fes affaffins s'applaudiffant d'avoir tué un hérétique, vont tirer de prifon un officier, nommé *Michel le bègue*, condamné à la mort par le fénat, & qui au lieu d'être exécuté, reçut la pourpre impériale. Ce fut lui qui étant amoureux d'une religieufe, fe fit prier par le fénat de l'époufer, fans qu'aucun évêque ofât être d'un fentiment contraire. Ce fait eft d'autant plus digne d'attention, que prefqu'en même tems on voit *Euphemius* en Sicile, pourfuivi criminellement pour un femblable mariage ; & quelque tems après on condamne à Conftantinople le mariage très légitime de l'empereur *Léon le philofophe.* Où eft donc le pays où l'on trouve alors des loix & des mœurs ? Ce n'eft pas dans notre occident.

CH.XXIX. Cette ancienne querelle des images troublait toûjours l'empire. La cour était tantôt favorable, tantôt contraire à leur culte, selon qu'elle voyait pencher l'esprit du plus grand nombre. *Michel le bègue* commença par les consacrer, & finit par les abattre.

Son successeur *Théophile*, qui régna environ douze ans, depuis 829 jusqu'à 842, se déclara contre ce culte : on a écrit qu'il ne croyait point la résurrection, qu'il niait l'existence des démons, & qu'il n'admettait pas JESUS-CHRIST pour DIEU. Il se peut faire qu'un empereur pensât ainsi ; mais faut-il croire, je ne dis pas sur les princes seulement, mais sur les particuliers, des ennemis qui sans prouver aucun fait, décrient la religion & les mœurs des hommes qui n'ont pas pensé comme eux ?

Ce *Théophile*, fils de *Michel le bègue*, fut presque le seul empereur qui eût succédé paisiblement à son pére depuis deux siécles. Sous lui les adorateurs des images furent plus persécutés que jamais. On connait aisément par ces longues persécutions, que tous les citoyens étaient divisés.

Il est remarquable, que deux femmes ayent rétabli les images. L'une est l'impératrice *Irène*, veuve de *Léon IV* ; & l'autre l'impératrice *Théodora*, veuve de *Théophile*.

Théodora persécutrice sanguinaire.

Théodora, maîtresse de l'empire d'orient sous le jeune *Michel* son fils, persécuta à son tour les ennemis des images. Elle porta son zèle, ou sa politique, plus loin. Il y avait encor dans l'Asie mineure un grand nombre de manichéens qui vivaient paisibles, parce que la fureur d'entousiasme, qui n'est guères que dans les sectes naissantes, était passée. Ils étaient riches par le commerce. Soit qu'on en voulût à leurs opinions ou à leurs biens, on fit contre eux des édits sévères, qui furent exécutés avec cruauté. La persécution leur rendit leur premier fanatisme. On en fit périr des milliers dans les supplices.
846. Le reste desespéré se révolta. Il en passa plus de quarante mille chez les musulmans ; & ces manichéens, auparavant si tranquilles, devinrent des ennemis irréconciliables, qui joints aux Sarrazins ravagèrent l'Asie mineure jusqu'aux portes de la ville impériale, dépeuplée par une peste horrible en 842, & devenue un objet de pitié.

La

La peste proprement dite, est une maladie particulière aux peuples de l'Afrique, comme la petite vérole. C'est de ces pays qu'elle vient toûjours par des vaisseaux marchands. Elle inonderait l'Europe sans les sages précautions qu'on prend dans nos ports ; & probablement l'inattention du gouvernement laissa entrer la contagion dans la ville impériale. CH.XXIX.

Cette même inattention exposa l'empire à un autre fléau. Les Russes s'embarquèrent vers le port qu'on nomme aujourd'hui Azoph sur la mer noire, & vinrent ravager tous les rivages du Pont-Euxin. Les Arabes d'un autre côté poussèrent encor leurs conquêtes par-delà l'Arménie, & dans l'Asie mineure. Enfin *Michel le jeune*, après un régne cruel & infortuné, fut assassiné par *Basile*, qu'il avait tiré de la plus basse condition 867.
pour l'associer à l'empire.

L'administration de *Basile* ne fut guères plus heureuse. C'est sous son régne qu'est l'époque du grand schisme qui divisa l'église grecque de la latine. C'est cet assassin qu'on regarda comme juste, quand il fit déposer le patriarche *Photius*.

Les malheurs de l'empire ne furent pas beaucoup réparés sous *Léon*, qu'on appella *le philosophe* ; non qu'il fût un *Antonin*, un *Marc-Aurèle*, un *Julien*, un *Aaron al Rachild*, un *Alfred*, mais parce qu'il était savant. Il passe pour avoir le premier ouvert un chemin aux Turcs, qui si longtems après ont pris Constantinople.

Les Turcs qui combattirent depuis les Sarrazins, & qui mêlés à eux, furent leur soutien & les destructeurs de l'empire Grec, avaient-ils déja envoyé des colonies dans ces contrées voisines du Danube ? On n'a guères d'histoires véritables de ces émigrations des barbares.

Il n'y a que trop d'apparence que les hommes ont ainsi vécu longtems. A peine un pays était un peu cultivé, qu'il était envahi par une nation affamée, chassée à son tour par une autre. Les Gaulois n'étaient-ils pas descendus en Italie ? n'avaient-ils pas couru jusques dans l'Asie mineure ? Vingt peuples de la grande Tartarie n'ont-ils pas cherché de nouvelles terres ? Les Suisses n'avaient-ils pas mis le feu à leurs bourgades, pour aller se transplanter en Languedoc, quand *César* les contraignit de retourner labourer leurs terres ? & qu'étaient

CH.XXIX. *Pharamond* & *Clovis* ſinon des barbares tranſplantés, qui ne trouvèrent point de *Céſar?*

Malgré tant de déſaſtres, Conſtantinople fut encor longtems la ville chrétienne la plus opulente, la plus peuplée, la plus recommandable par les arts. Sa ſituation ſeule, par laquelle elle domine ſur deux mers, la rendait néceſſairement commerçante. La peſte de 842, toute deſtructive qu'elle avait été, ne fut qu'un fléau paſſager. Les villes de commerce, & où la cour réſide, ſe repeuplent toûjours par l'affluence des voiſins. Les arts méchaniques & les beaux-arts mêmes ne périſſent point dans une vaſte capitale qui eſt le ſéjour des riches.

Toutes ces révolutions ſubites du palais, les crimes de tant d'empereurs égorgés les uns par les autres, ſont des orages qui ne tombent guères ſur des hommes cachés, qui cultivent en paix des profeſſions qu'on n'envie point.

Les richeſſes n'étaient point épuiſées : on dit qu'en 857 *Théodora* mère de *Michel*, en ſe démettant malgré elle de la régence, & traitée à-peu-près par ſon fils comme *Marie de Médicis* le fut de nos jours par *Louïs XIII*, fit voir à l'empereur qu'il y avait dans le tréſor cent neuf mille livres peſant d'or, & trois cent mille livres d'argent.

Un gouvernement ſage pouvait donc encor maintenir l'empire dans ſa puiſſance. Il était reſſerré, mais non tout-à-fait démembré ; changeant d'empereurs, mais toûjours uni ſous celui qui ſe revêtait de la pourpre ; enfin plus riche, plus plein de reſſources, plus puiſſant que celui d'Allemagne. Cependant il n'eſt plus, & l'empire d'Allemagne ſubſiſte encore.

Les horribles révolutions qu'on vient de voir effrayent & dégoutent ; cependant il faut convenir que depuis *Conſtantin* ſurnommé *le grand*, l'empire de Conſtantinople n'avait guère été autrement gouverné ; & ſi vous en exceptez *Julien*, & deux ou trois autres, quel empereur ne ſouilla pas le trône d'abominations & de crimes ?

CHAPITRE TRENTIEME.

De l'Italie, des papes, du divorce de LOTHAIRE *roi de Lorraine, & des autres affaires de l'église aux huitiéme & neuviéme siécles.*

POur ne pas perdre le fil qui lie tant d'événemens, souvenons-nous avec quelle prudence les papes se conduisirent sous *Pepin* & sous *Charlemagne*, comme ils assoupirent habilement les querelles de religion, & comme chacun d'eux établit sourdement les fondemens de la grandeur pontificale. CH. XXX.

Leur pouvoir était déja très grand, puisque *Grégoire IV* rebâtit le port d'Ostie, & que *Léon IV* fortifia Rome à ses dépens. Mais tous les papes ne pouvaient être de grands-hommes, & toutes les conjonctures ne pouvaient leur être favorables. Chaque vacance de siége causait les mêmes troubles que l'élection d'un roi en produit en Pologne. Le pape élu avait à ménager à la fois le sénat Romain, le peuple & l'empereur. La noblesse Romaine avait grande part au gouvernement; elle élisait alors deux consuls tous les ans. Elle créait un préfet, qui était une espèce de tribun du peuple. Il y avait un tribunal de douze sénateurs; & c'était ces sénateurs qui nommaient les principaux officiers du duché de Rome. Ce gouvernement municipal avait tantôt plus, tantôt moins d'autorité. Les papes avaient à Rome plutôt un grand crédit qu'une puissance législative.

Gouvernement de Rome.

S'ils n'étaient pas souverains de Rome, ils ne perdaient aucune occasion d'agir en souverains de l'église d'occident. Les évêques se constituaient juges des rois, & les papes juges des évêques. Tant de conflicts d'autorité, ce mélange de religion, de superstition, de faiblesse, de méchanceté dans toutes les cours, l'insuffisance des loix, tout cela ne peut être mieux connu que par l'avanture du mariage & du divorce de *Lothaire* roi de Lorraine, neveu de *Charles le chauve.*

CH. XXX.

Polygamie très ordinaire en Europe chez les princes.

Avanture d'un roi de Lorraine & de sa femme.

Charlemagne avait répudié une de ses femmes, & en avait épousé une autre, non-seulement avec l'approbation du pape *Etienne*, mais sur ses pressantes sollicitations. Les rois Francs, *Gontran*, *Caribert*, *Sigebert*, *Chilperic*, *Dagobert*, avaient eu plusieurs femmes à la fois sans qu'on eût murmuré; & si c'était un scandale, il était sans trouble. Le tems change tout. *Lothaire* marié avec *Teutberge*, fille d'un duc de la Bourgogne Transjurane, prétend la répudier pour un inceste avec son frère, dont elle est accusée, & épouser sa maitresse *Valrade*. Toute la suite de cette avanture est d'une singularité nouvelle. D'abord la reine *Teutberge* se justifie par l'épreuve de l'eau bouillante. Son avocat plonge la main dans un vase, au fond duquel il ramasse impunément un anneau béni. Le roi se plaint qu'on a employé la fourberie dans cette épreuve. Il est bien sûr que si elle fut faite, l'avocat de la reine était instruit du secret de préparer la peau à soutenir l'action de l'eau bouillante, secret qui consiste, dit-on, à se frotter longtems d'esprit de vitriol & d'alun avec du jus d'oignon. Aucune académie des sciences n'a de nos jours tenté de connaître sur ces épreuves ce que savent les charlatans.

862. Le succès de cette épreuve passait pour un miracle, pour le jugement de Dieu même; & cependant *Teutberge*, que le ciel justifie, avoue à plusieurs évêques, en présence de son confesseur, qu'elle est coupable. Il n'y a guères d'apparence qu'un roi qui voulait se séparer de sa femme sur une imputation d'adultère, eût imaginé de l'accuser d'un inceste avec son frère, si le fait n'avait pas été public. On ne va pas supposer un crime si recherché, si rare, si difficile à prouver: il faut d'ailleurs que dans ces tems-là ce qu'on appelle aujourd'hui honneur, ne fût point du tout connu. Le roi & la reine se couvrent tous deux de honte, l'un par son accusation, l'autre par son aveu. Deux conciles nationaux sont assemblés, qui permettent le divorce.

Nicolas I juge un roi.

Le pape *Nicolas I* casse les deux conciles. Il dépose *Gontier* archevêque de Cologne, qui avait été le plus ardent dans l'affaire du divorce. *Gontier* écrit aussi-tôt à toutes les églises: » Quoique le seigneur *Nicolas*, qu'on nomme pape, & qui » se compte pape & empereur, nous ait excommuniés, nous

» avons résisté à sa folie. « Ensuite dans son écrit, s'adressant au pape même : » Nous ne recevons point, dit-il, votre » maudite sentence : nous la méprisons ; nous vous rejettons » vous-même de notre communion, nous contentant de celle » des évêques nos frères que vous méprisez, &c. CH. XXX.

Un frère de l'archevêque de Cologne porta lui-même cette protestation à Rome, & la mit l'épée à la main sur le tombeau où les Romains prétendent que reposent les cendres de *St. Pierre.* Mais bientôt après l'état politique des affaires ayant changé, ce même archevêque changea aussi. Il vint au mont Cassin se jetter aux genoux du pape *Adrien II* successeur de *Nicolas.* » Je déclare, dit-il, devant Dieu & devant ses saints, » à vous, monseigneur *Adrien*, souverain pontife, aux évêques » qui vous sont soumis, & à toute l'assemblée, que je supporte » humblement la sentence de déposition donnée canoniquement » contre moi par le pape *Nicolas*, &c. « On sent combien un exemple de cette espèce affermissait la supériorité de l'église Romaine, & les conjonctures rendaient ces exemples fréquens.

Excommunications.

Ce même *Nicolas I* excommunie la seconde femme de *Lothaire*, & ordonne à ce prince de reprendre la première. Toute l'Europe prend part à ces événemens. L'empereur *Louis II* frère de *Charles le chauve*, & oncle de *Lothaire*, se déclare d'abord violemment pour son neveu contre le pape. Cet empereur qui résidait alors en Italie, menace *Nicolas I* ; il y a du sang répandu, & l'Italie est en allarmes. On négocie, on cabale de tous côtés. *Teutberge* va plaider à Rome ; *Valrade* sa rivale entreprend le voyage, & n'ose l'achever. *Lothaire* excommunié s'y transporte, & va demander pardon à *Adrien* successeur de *Nicolas*, dans la crainte où il est que son oncle *le chauve* armé contre lui au nom de l'église, ne s'empare de son royaume de Lorraine. *Adrien II* en lui donnant la communion dans Rome, lui fait jurer qu'il n'a point usé des droits du mariage avec *Valrade*, depuis l'ordre que le pape *Nicolas* lui avait donné de s'en abstenir. *Lothaire* fait serment, communie, & meurt quelque tems après. Tous les historiens ne manquent pas de dire qu'il est mort en punition de son parjure, & que les domestiques qui ont juré avec lui, sont morts dans l'année.

CH. XXX. Le droit qu'exercèrent en cette occasion *Nicolas I* & *Adrien II*, était fondé sur les fausses decrétales déja regardées comme un code universel. Le contract civil qui unit deux époux, étant devenu un sacrement, était soumis au jugement de l'église.

Cette avanture est le premier scandale touchant le mariage des têtes couronnées en occident. On a vû depuis les rois de France *Robert*, *Philippe I*, *Philippe-Auguste* excommuniés par les papes pour des causes à-peu-près semblables, ou même pour des mariages contractés entre parens très éloignés. Les évêques nationaux prétendirent longtems devoir être les juges de ces causes. Les pontifes de Rome les évoquèrent toûjours à eux.

On n'examine point ici si cette nouvelle jurisprudence est utile ou dangereuse ; on n'écrit ni comme jurisconsulte, ni comme controversiste : mais toutes les provinces chrétiennes ont été troublées par ces scandales. Les anciens Romains, & les peuples orientaux furent plus heureux en ce point. Les droits des pères de famille, le secret de leur lit n'y furent jamais en proie à la curiosité publique. On ne connait point chez eux de pareils procès au sujet d'un mariage ou d'un divorce.

Ce descendant de *Charlemagne* fut le premier qui alla plaider à trois cent lieuës de chez lui devant un juge étranger, pour savoir quelle femme il devait aimer. Les peuples furent sur le point d'être les victimes de ce différend. *Louis le débonnaire* avait été le premier exemple du pouvoir des évêques sur les empereurs. *Lothaire de Lorraine* fut l'époque du pouvoir des papes sur les évêques. Il résulte de toute l'histoire de ces tems-là, que la societé avait peu de régles certaines chez les nations occidentales, que les états avaient peu de loix, & que l'église voulait leur en donner.

CHAPITRE TRENTE-UNIEME.

De Photius, & du schisme entre l'orient & l'occident.

LA plus grande affaire que l'église eut alors, & qui en est encore une très importante aujourd'hui, fut l'origine de la séparation totale des Grecs & des Latins. La chaire patriarchale de Constantinople étant, ainsi que le trône, l'objet de l'ambition, était sujette aux mêmes révolutions. L'empereur *Michel III* mécontent du patriarche *Ignace*, l'obligea à signer lui-même sa déposition, & mit à sa place *Photius*, eunuque du palais, homme d'une grande qualité, d'un vaste génie, & d'une science universelle. Il était grand-écuyer & ministre d'état. Les évêques, pour l'ordonner patriarche, le firent passer en six jours par tous les degrés. Le premier jour on le fit moine, parce que les moines étaient alors regardés comme faisant partie de la hiérarchie. Le second jour il fut lecteur, le troisiéme sous-diacre, puis diacre, prêtre, & enfin patriarche, le jour de Noël en 858.

CH. XXIX. 858.

Le pape *Nicolas* prit le parti d'*Ignace*, & excommunia *Photius*. Il lui reprochait surtout d'avoir passé de l'état de laïc à celui d'évêque avec tant de rapidité; mais *Photius* répondait avec raison que *St. Ambroise*, gouverneur de Milan, & à peine chrétien, avait joint la dignité d'évêque à celle de gouverneur plus rapidement encor. *Photius* excommunia donc le pape à son tour, & le déclara déposé. Il prit le titre de patriarche œcuménique, & accusa hautement d'héréfie les évêques d'occident de la communion du pape. Le plus grand reproche qu'il leur faisait, roulait sur la procession du Père & du Fils. *Des hommes*, dit-il dans une de ses lettres, *sortis des ténèbres de l'occident, ont tout corrompu par leur ignorance. Le comble de leur impieté est d'ajouter de nouvelles paroles au sacré symbole autorisé par tous les conciles, en disant que le St. Esprit ne procède pas du Père seulement, mais encor du Fils, ce qui est renoncer au christianisme.*

Mépris des Grecs pour l'église latine.

CH.XXXI. On voit par ce paſſage & par beaucoup d'autres, quelle ſupériorité les Grecs affectaient en tout ſur les Latins. Ils prétendaient que l'égliſe romaine devait tout à la grecque, juſqu'aux noms des uſages, des cérémonies, des myſtères, des dignités. *Batême*, *euchariſtie*, *liturgie*, *diocèſe*, *paroiſſe*, *évêque*, *prêtre*, *diacre*, *moine*, *égliſe*, tout eſt grec. Ils regardaient les Latins comme des diſciples ignorans, révoltés contre leurs maîtres, dont ils ne ſavaient pas même la langue. Ils nous accuſaient d'ignorer le catéchiſme, enfin de n'être pas chrétiens.

Les autres ſujets d'anathème étaient, que les Latins ſe ſervaient alors communément de pain non-levé pour l'euchariſtie, mangeaient des œufs & du fromage en carême, & que leurs prêtres ne ſe faiſaient point raſer la barbe. Etranges raiſons pour brouiller l'occident avec l'orient!

Mais quiconque eſt juſte avouera que *Photius* était non-ſeulement le plus ſavant homme de l'égliſe, mais un grand évêque. Il ſe conduiſit comme *St. Ambroiſe*, quand *Baſile* aſ-
867. ſaſſin de l'empereur *Michel* ſe préſenta dans l'égliſe de Sophie: *Vous êtes indigne d'approcher des ſaints myſtères*, lui dit-il à haute voix, *vous qui avez les mains encor ſouillées du ſang de votre bienfaiteur*. *Photius* ne trouva pas un *Théodoſe* dans *Baſile*. Ce tyran fit une choſe juſte par vengeance. Il rétablit *Ignace* dans le ſiége patriarchal, & chaſſa *Photius*. Rome pro-
869. fita de cette conjoncture pour faire aſſembler à Conſtantinople le huitiéme concile œcuménique, compoſé de trois cent évêques. Les légats du pape préſidèrent, mais il ne ſavaient pas le grec, & parmi les autres évêques très peu ſavaient le latin. *Photius* y fut univerſellement condamné comme intrus, & ſoumis à la pénitence publique. On ſigna pour les cinq patriarches avant de ſigner pour le pape; ce qui eſt fort extraordinaire: car puiſque les légats eurent la première place, ils devaient ſigner les premiers. Mais en tout cela les queſtions qui partageaient l'orient & l'occident, ne furent point agitées; on ne voulait que dépoſer *Photius*.

Quelque tems après, le vrai patriarche, *Ignace*, étant mort, *Photius* eut l'adreſſe de ſe faire rétablir par l'empereur *Baſile*. Le pape *Jean VIII* le reçut à ſa communion, le reconnut, lui

lui écrivit ; & malgré ce huitiéme concile œcuménique, qui avait anathématisé ce patriarche, le pape envoya ses légats à un autre concile à Constantinople, dans lequel *Photius* fut reconnu innocent par quatre cent évêques, dont trois cent l'avaient auparavant condamné. Les légats de ce même siége de Rome, qui l'avaient anathématisé, servirent eux-mêmes à casser le huitiéme concile œcuménique.

CH. XXXI. 879.

Combien tout change chez les hommes ! combien ce qui était faux, devient vrai selon les tems ! Les légats de *Jean VIII* s'écrient en plein concile ; *Si quelqu'un ne reconnait pas Photius, que son partage soit avec Judas.* Le concile s'écrie, *Longues années au patriarche Photius, & au patriarche Jean.*

Variations remarquables.

Enfin à la suite des actes du concile on voit une lettre du pape à ce savant patriarche, dans laquelle il lui dit ; *Nous pensons comme vous ; nous tenons pour transgresseurs de la parole de Dieu, nous rangeons avec Judas, ceux qui ont ajouté au symbole, que le St. Esprit procède du Père & du Fils ; mais nous croyons qu'il faut user de douceur avec eux, & les exhorter à renoncer à ce blasphême.*

Il est donc clair que l'église romaine & la grecque pensaient alors différemment de ce qu'on pense aujourd'hui. L'église romaine adopta depuis la procession du Père & du Fils ; & il arriva même qu'en 1274 l'empereur des Grecs, *Michel Paléologue*, implorant contre les Turcs une nouvelle croisade, envoya au second concile de Lyon, son patriarche & son chancelier, qui chantèrent avec le concile en latin, *qui ex patre filioque procedit.* Mais l'église grecque retourna encore à son opinion, & sembla la quitter encor dans la réunion passagère qui se fit avec *Eugène IV.* Que les hommes apprennent de là à se tolérer les uns les autres. Voilà des variations & des disputes sur un point fondamental, qui n'ont ni excité de troubles, ni rempli les prisons, ni allumé les buchers.

Tolérance nécessaire.

On a blâmé les déférences du pape *Jean VIII* pour le patriarche *Photius* ; on n'a pas assez songé que ce pontife avait alors besoin de l'empereur *Basile.* Un roi de Bulgarie, nommé *Bogoris*, gagné par l'habileté de sa femme qui était chrétienne, s'était converti, à l'exemple de *Clovis* & du roi

Ch. XXXI. *Egbert.* Il s'agissait de savoir de quel patriarchat cette nouvelle province chrétienne dépendrait. Constantinople & Rome se la disputaient. La décision dépendait de l'empereur *Basile.* Voilà en partie le sujet des complaisances qu'eut l'évêque de Rome pour celui de Constantinople.

Il ne faut pas oublier que dans ce concile, ainsi que dans le précédent, il y eut des *Cardinaux.* On nommait ainsi des prêtres & des diacres qui servaient de conseils aux métropolitains. Il y en avait à Rome comme dans d'autres églises. Ils étaient déja distingués : mais ils signaient après les évêques & les abbés.

Le pape donna par ses lettres & par ses légats le titre de *votre sainteté* au patriarche *Photius.* Les autres patriarches sont aussi appellés *papes* dans ce concile. C'est un nom grec, commun à tous les prêtres, & qui peu-à-peu est devenu le titre distinctif du métropolitain de Rome.

L'église de Constantinople dispute la supériorité à celle de Rome,

Il parait que *Jean VIII* se conduisait avec prudence ; car ses successeurs s'étant brouillés avec l'empire Grec, & ayant adopté le huitiéme concile œcuménique de 869 & rejetté l'autre qui absolvait *Photius*, la paix établie par *Jean VIII* fut alors rompue. *Photius* éclata contre l'église romaine, la traita d'hérétique au sujet de cet article du *filioque procedit*, des œufs en carême, de l'eucharistie faite avec du pain sans levain, & de plusieurs autres usages. Mais le grand point de la division était la primatie. *Photius* & ses successeurs voulaient être les premiers évêques du christianisme, & ne pouvaient souffrir que l'évêque de Rome, d'une ville qu'ils regardaient alors comme barbare, séparée de l'empire par sa rébellion, & en proie à qui voudrait s'en emparer, jouît de la préséance sur l'évêque de la ville impériale. Le patriarche de Constantinople avait alors dans son district toutes les églises de la Sicile & de la Pouille ; & le St. siége en passant sous une domination étrangère, avait perdu à la fois dans ces provinces son patrimoine & ses droits de métropolitain. L'église grecque méprisait l'église romaine. Les sciences florissaient à Constantinople, mais à Rome tout tombait jusqu'à la langue latine ; & quoiqu'on y fût plus instruit que dans tout le reste de l'occident, ce peu de science se ressentait de ces tems malheureux. Les Grecs se vengeaient

bien de la ſupériorité que les Romains avaient euë ſur eux depuis le tems de *Lucrèce* & de *Ciceron* juſqu'à *Corneille Tacite*. Ils ne parlaient des Romains qu'avec ironie. L'évêque *Luitprand*, envoyé depuis en ambaſſade à Conſtantinople par les *Othons*, rapporte que les Grecs n'appellaient *St. Grégoire le grand*, que *Grégoire dialogue*, parce qu'en effet ſes dialogues ſont d'un homme trop ſimple. Le tems a tout changé. Les papes ſont devenus de grands ſouverains, Rome le centre de la politeſſe & des arts, l'égliſe latine ſavante ; & le patriarche de Conſtantinople n'eſt plus qu'un eſclave, évêque d'un peuple eſclave. CHXXXI.

Photius, qui eut dans ſa vie plus de revers que de gloire, fut dépoſé par des intrigues de cour, & mourut malheureux ; mais ſes ſucceſſeurs, attachés à ſes prétentions, les ſoutinrent avec vigueur.

Le pape *Jean VIII* mourut encor plus malheureuſement. Les 882. annales de *Fulde* diſent qu'il fut aſſaſſiné à coups de marteau. Les tems ſuivans nous feront voir le ſiége pontifical ſouvent enſanglanté, & Rome toûjours un grand objet pour les nations, mais toûjours à plaindre.

Moine fouetté pour la grace efficace.

Le dogme ne troubla point encor l'égliſe d'occident ; à peine a-t-on conſervé la mémoire d'une petite diſpute excitée en 814 par un bénédictin nommé *Jean Godeſcald* ſur la prédeſtination & ſur la grace : l'événement fit voir combien il eſt dangereux de traiter ces matières, & ſurtout de diſputer contre un adverſaire puiſſant. Ce moine prenant à la lettre pluſieurs expreſſions de *St. Paul* & de *St. Auguſtin*, enſeignait la prédeſtination abſoluë & éternelle du petit nombre des élus & du grand nombre des réprouvés. L'archevêque de Reims, *Hincmar*, homme violent dans les affaires éccléſiaſtiques comme dans les civiles, lui dit, *qu'il était prédeſtiné à être condamné & à être fouetté*. En effet il le fit anathématiſer dans un petit concile en 850. On l'expoſa tout nud en préſence de l'empereur *Charles le chauve*, & il fut fouetté depuis les épaules juſqu'aux jambes par des moines.

Cette diſpute impertinente dans laquelle les deux partis ont également tort, ne s'eſt que trop renouvellée. Vous verrez chez les Hollandais un ſynode de Dordrecht, compoſé des partiſans

CH.XXXI. de l'opinion de *Godefcald*, faire pis que fouetter les fectateurs d'*Hincmar*. Vous verrez au contraire en France les jéfuites du parti d'*Hincmar* pourfuivre autant qu'ils le pourront les janféniftes attachés aux dogmes de *Godefcald*; & ces querelles qui font la honte des nations policées, ne finiront que quand il y aura plus de philofophes que de docteurs.

Convulfionnaire. Je ne ferai aucune mention d'une folie épidémique, qui faifit le peuple de Dijon en 844 à l'occafion d'un *St. Bénigne*, qui donnait, difait-on, des convulfions à ceux qui priaient fur fon tombeau : je ne parlerais pas, dis-je, de cette fuperftition populaire, fi elle ne s'était renouvellée de nos jours avec fureur dans des circonftances toutes pareilles. Les mêmes folies femblent deftinées à reparaître de tems en tems fur la fcène du monde; mais auffi le bon-fens eft le même dans tous les tems : & on n'a rien dit de fi fage fur les miracles modernes opérés au tombeau de je ne fais quel diacre de Paris, que ce que dit en 844 un évêque de Lyon fur ceux de Dijon. » Voilà un » étrange faint, qui eftropie ceux qui ont recours à lui : il me » femble que les miracles devraient être faits pour guérir les » maladies, & non pour en donner. «

Ces minuties ne troublaient point la paix en occident, & les querelles théologiques y étaient alors comptées pour rien, parce qu'on ne penfait qu'à s'agrandir. Elles avaient plus de poids en orient, parce que les prélats n'y ayant jamais eu de puiffance temporelle, cherchaient à fe faire valoir par les guerres de plume. Il y a encor une autre caufe de la paix théologique en occident, c'eft l'ignorance qui au moins produifit ce bien parmi les maux infinis dont elle était caufe.

CHAPITRE TRENTE-DEUXIEME.

Etat de l'empire d'occident, à la fin du neuviéme fiécle.

L'Empire d'occident ne fubfifta plus que de nom. *Arnould*, *Arnolfe* ou *Arnold*, bâtard de *Carloman*, fe rendit maître
888. de l'Allemagne; mais l'Italie était partagée entre deux fei-

gneurs, tous deux du sang de *Charlemagne* par les femmes; l'un était un duc de Spolette, nommé *Gui*; l'autre *Bérenger*, duc de Frioul: tous deux investis de ces duchés par *Charles le chauve*, tous deux prétendans à l'empire aussi-bien qu'au royaume de France. *Arnould*, en qualité d'empereur, regardait aussi la France comme lui appartenant de droit: tandis que la France, détachée de l'empire, était partagée entre *Charles le simple* qui la perdait, & le roi *Eudes*, grand-oncle de *Hugues Capet*, qui l'usurpait.

CH. XXXII.

Un *Bozon*, roi d'Arles, disputait encor l'empire. Le pape *Formose*, évêque peu accrédité de la malheureuse Rome, ne pouvait que donner l'onction sacrée au plus fort. Il couronna ce *Gui de Spolette*. L'année d'après il couronna *Bérenger* vainqueur; & il fut forcé de sacrer enfin cet *Arnould* qui vint assiéger Rome & la prit d'assaut. Le serment équivoque, que reçut *Arnould*, des Romains, prouve que déja les papes prétendaient à la souveraineté de Rome. Tel était ce serment: » Je jure par » les saints mystères, que sauf mon honneur, ma loi & ma » fidélité à monseigneur *Formose* pape, je serai fidèle à l'em» pereur *Arnould*. «

894.

Papes veulent régner à Rome.

Les papes étaient alors en quelque sorte semblables aux califes de Bagdat, qui révérés dans tous les états musulmans comme les chefs de la religion, n'avaient plus guères d'autre droit que celui de donner les investitures des royaumes à ceux qui les demandaient les armes à la main; mais il y avait entre ces califes & ces papes cette différence, que les califes étaient tombés du premier trône de la terre, & que les papes s'élevaient insensiblement.

Il n'y avait réellement plus d'empire, ni de droit ni de fait. Les Romains, qui s'étaient donnés à *Charlemagne* par acclamation, ne voulaient plus reconnaître des bâtards, des étrangers, à peine maîtres d'une partie de la Germanie.

Les Romains ne veulent plus d'empereur.

Le peuple Romain dans son abaissement, dans son mélange avec tant d'étrangers, conservait encor, comme aujourd'hui, cette fierté secrette que donne la grandeur passée. Il trouvait insupportable que des Bructères, des Cattes, des Marcomans, se dissent les successeurs des *Césars*, & que les rives du Mein & la forêt Hercinie fussent le centre de l'empire de *Titus* & de *Trajan*.

CH. XXXII. On frémissait à Rome d'indignation, & on riait en même tems de pitié, lorsqu'on apprenait qu'après la mort d'*Arnould*, son fils *Hiludovic*, que nous appellons *Louïs*, avait été dési-
900. gné empereur des Romains à l'âge de trois ou quatre ans, dans un village barbare, nommé Fourkem, par quelques leuds & évêques Germains. Cet enfant ne fut jamais compté parmi les empereurs ; mais on le regardait dans l'Allemagne comme celui qui devait succéder à *Charlemagne* & aux *Césars*. C'était en effet un étrange empire Romain que ce gouvernement qui n'avait alors ni les pays entre le Rhin & la Meuse, ni la France, ni la Bourgogne, ni l'Espagne, ni rien enfin dans l'Italie, & pas même une maison dans Rome qu'on pût dire appartenir à l'empereur.

Du tems de ce *Louïs*, dernier prince Allemand du sang de *Charlemagne* par bâtardise, mort en 912, l'Allemagne fut ce qu'était la France, une contrée dévastée par les guerres civiles & étrangères, sous un prince élu en tumulte & mal obéi.

Tout est révolution dans les gouvernemens : c'en est une frappante que de voir une partie de ces Saxons sauvages, traités par *Charlemagne* comme les Ilotes par les Lacédémoniens, donner ou prendre au bout de cent douze ans cette même dignité, qui n'était plus dans la maison de leur vainqueur. *Othon*, duc de Saxe, après la mort de *Louïs*, met, dit-on, par son
912. crédit la couronne d'Allemagne sur la tête de *Conrad* duc de Franconie ; & après la mort de *Conrad*, le fils du duc *Othon*
919. de Saxe, *Henri l'oiseleur*, est élu. Tous ceux qui s'étaient faits princes héréditaires en Germanie, joints aux évêques, faisaient ces élections, & y appellaient alors les principaux citoyens des bourgades.

CHAPITRE TRENTE-TROISIEME.

Des fiefs & de l'empire.

LA force qui a tout fait dans ce monde, avait donné l'Italie, & les Gaules aux Romains. Les barbares usurpèrent leurs conquêtes. Le père de *Charlemagne* usurpa les Gaules sur les rois Francs. Les gouverneurs sous la race de *Charlemagne* usurpèrent tout ce qu'ils purent. Les rois Lombards avaient déja établi des fiefs en Italie. Ce fut le modèle sur lequel se réglèrent les ducs & les comtes dès le tems de *Charles le chauve*. Peu-à-peu leurs gouvernemens devinrent des patrimoines. Les évêques de plusieurs grands siéges, déja puissans par leur dignité, n'avaient plus qu'un pas à faire pour être princes : & ce pas fut bientôt fait. De-là vient la puissance séculière des évêques de Mayence, de Cologne, de Trèves, de Vurtzbourg, & de tant d'autres en Allemagne & en France. Les archevêques de Reims, de Lyon, de Beauvais, de Langres, de Laon, s'attribuèrent les droits régaliens. Cette puissance des ecclésiastiques ne dura pas en France : mais en Allemagne elle est affermie pour longtems. Enfin les moines eux-mêmes devinrent princes, les abbés de Fulde, de St. Gal, de Kempten, de Corbie, &c. étaient de petits rois dans les pays où quatre-vingt ans auparavant ils défrichaient de leurs mains quelques terres que des propriétaires charitables leur avaient données. Tous ces seigneurs, ducs, comtes, marquis, évêques, abbés, rendaient hommage au souverain. On a longtems cherché l'origine de ce gouvernement féodal. Il est à croire qu'il n'en a point d'autre que l'ancienne coutume de toutes les nations, d'imposer un hommage & un tribut au plus faible. On sait qu'ensuite les empereurs Romains donnèrent des terres à perpétuité à de certaines conditions. On en trouve des exemples dans les vies d'*Alexandre Sévère* & de *Probus*. Les Lombards furent les premiers qui érigèrent des duchés rele-

CH. XXXIII.

Evêques & abbés princes.

CH. XXXIII. vans en fief de leur royaume. Spolette & Bénévent furent ſous les rois Lombards des duchés héréditaires.

Avant *Charlemagne*, *Taſſillon* poſſédait le duché de Bavière à condition d'un hommage ; & ce duché eût appartenu à ſes deſcendans, ſi *Charlemagne*, ayant vaincu ce prince, n'eût dépouillé le père & les enfans.

Bientôt point de villes libres en Allemagne, ainſi point de commerce, point de grandes richeſſes. Les villes au-delà du Rhin n'avaient pas même de murailles. Cet état, qui pouvait être ſi puiſſant, était devenu ſi faible par le nombre & la diviſion de ſes maîtres, que l'empereur *Conrad* fut obligé de promettre un tribut annuel aux Hongrois, Huns ou Pannoniens, ſi bien contenus par *Charlemagne*, & ſoumis depuis par les empereurs de la maiſon d'*Autriche*. Mais alors ils ſemblaient être ce qu'ils avaient été ſous *Attila*. Ils ravageaient l'Allemagne, les frontières de la France. Ils deſcendaient en Italie par le Tyrol, après avoir pillé la Bavière, & revenaient enſuite avec les dépouilles de tant de nations.

C'eſt au régne de *Henri l'oiſeleur* que ſe débrouilla un peu le cahos de l'Allemagne. Ses limites étaient alors le fleuve de l'Oder, la Bohême, la Moravie, la Hongrie, les rivages du Rhin, de l'Eſcaut, de la Moſelle, de la Meuſe, & vers le ſeptentrion la Poméranie & le Holſtein étaient ſes barrières.

Il faut que *Henri l'oiſeleur* fût un des rois des plus dignes de régner. Sous lui les ſeigneurs de l'Allemagne ſi diviſés, ſont
920. réunis. Le premier fruit de cette réunion eſt l'affranchiſſement du tribut qu'on payait aux Hongrois, & une grande victoire remportée ſur cette nation terrible. Il fit entourer de murailles la plûpart des villes d'Allemagne. Il inſtitua des milices. On lui attribua même l'invention de quelques jeux militaires qui donnaient quelques idées des tournois. Enfin l'Allemagne reſpirait, mais il ne parait pas qu'elle prétendît être l'empire Romain. L'archevêque de Mayence avait ſacré *Henri l'oiſeleur*. Aucun légat du pape, aucun envoyé des Romains n'y avait aſſiſté. L'Allemagne ſembla pendant tout ce régne oublier l'Italie.

Il n'en fut pas ainſi ſous *Othon le grand*, que les princes Allemans, les évêques & les abbés élurent unanimement après la

la mort de *Henri* son père. L'héritier reconnu d'un prince puissant, qui a fondé ou rétabli un état, est toûjours plus puissant que son père, s'il ne manque pas de courage; car il entre dans une carrière déja ouverte: il commence où son prédécesseur a fini. Ainsi *Alexandre* avait été plus loin que *Philippe* son père, *Charlemagne* plus loin que *Pepin*, & *Othon le grand* passa de beaucoup *Henri l'oiseleur*. CH. XXXIII.

CHAPITRE TRENTE-QUATRIEME.

D'OTHON le grand, au dixiéme siécle.

OThon qui rétablit une partie de l'empire de *Charlemagne*, étendit comme lui la religion chrétienne en Germanie par des victoires. Il força les Danois les armes à la main à payer tribut, & à recevoir le batême qui leur avait été prê- 948. ché un siécle auparavant, & qui était presqu'entiérement aboli.

Ces Danois ou Normans qui avaient conquis la Neustrie & l'Angleterre, ravagé la France & l'Allemagne, reçurent des loix d'*Othon*. Il établit des évêques en Dannemarck, qui furent alors soumis à l'archevêque de Hambourg métropolitain des églises barbares, fondées depuis peu dans le Holstein, dans la Suède, dans le Dannemarck. Tout ce christianisme consistait à faire le signe de la croix. Il soumit la Bohême après une guerre opiniâtre. C'est depuis lui que la Bohême, & même le Dannemarck, furent reputés provinces de l'empire; mais les Danois secouèrent bientôt le joug.

L'empereur semble juger les rois.

Othon s'était ainsi rendu l'homme le plus considérable de l'occident, & l'arbitre des princes. Son autorité était si grande, & l'état de la France si déplorable alors, que *Louis d'outremer* fils de *Charles le simple*, descendant de *Charlemagne*, était venu en 948 à un concile d'évêques que tenait *Othon* près de Mayence; ce roi de France dit ces propres mots rédigés dans les actes. » J'ai été reconnu roi, & sacré, par les suf-

CH. XXXIV.

» frages de tous les ſeigneurs, & de toute la nobleſſe de France. » *Hugues* toutefois m'a chaſſé, m'a pris frauduleuſement, & » m'a retenu priſonnier un an entier, & je n'ai pû obtenir ma » liberté qu'en lui laiſſant la ville de Laon qui reſtait ſeule à » la reine *Gerberge*, pour y tenir ſa cour avec mes ſerviteurs. » Si on prétend que j'aye commis quelque crime qui méritât » un tel traitement, je ſuis prêt à m'en purger au jugement » d'un concile, & ſuivant l'ordre du roi *Othon*, ou par le » combat ſingulier. «

Ce diſcours important prouve à la fois bien des choſes; les prétentions des empereurs de juger les rois, la puiſſance d'*Othon*, la faibleſſe de la France, la coutume des combats ſinguliers, & enfin l'uſage qui s'établiſſait de donner les couronnes, non par le droit du ſang, mais par les ſuffrages des ſeigneurs, uſage bientôt après aboli en France.

Tel était le pouvoir d'*Othon le grand*, quand il fut invité à paſſer les Alpes par les Italiens mêmes, qui toûjours factieux & faibles, ne pouvaient ni obéir à leurs compatriotes, ni être libres, ni ſe défendre à la fois contre les Sarrazins & les Hongrois, dont les incurſions infeſtaient encor leur pays.

L'Italie, qui dans ſes ruines était toûjours la plus riche & la plus floriſſante contrée de l'occident, était déchirée ſans ceſſe par des tyrans. Mais Rome dans ces diviſions donnait encor le mouvement aux autres villes d'Italie. Qu'on ſonge à ce qu'était Paris dans le tems de la Fronde, & plus encor ſous *Charles l'inſenſé*, & à ce qu'était Londres ſous l'infortuné *Charles I*, ou dans les guerres civiles des *Yorck* & des *Lancaſtre*, on aura quelque idée de l'état de Rome au dixiéme ſiécle. La chaire pontificale était opprimée, deshonorée & ſanglante. L'élection des papes ſe faiſait d'une manière dont on n'a guères d'exemples, ni avant, ni après.

CHAPITRE TRENTE-CINQUIEME.

*De la papauté au dixiéme siécle, avant qu'*OTHON *le grand se rendit maître de Rome.*

LES scandales & les troubles intestins qui affligèrent Rome & son église au dixiéme siécle, & qui continuèrent longtems après, n'étaient arrivés ni sous les empereurs Grecs & Latins, ni sous les rois Goths, ni sous les rois Lombards, ni sous *Charlemagne*. Ils sont visiblement la suite de l'anarchie; & cette anarchie eut sa source dans ce que les papes avaient fait pour la prévenir, dans la politique qu'ils avaient euë d'appeller les Francs en Italie. S'ils avaient en effet possédé toutes les terres qu'on prétend que *Charlemagne* leur donna, ils auraient été plus grands souverains qu'ils ne le sont aujourd'hui. L'ordre & la régle eussent été dans les élections, & dans le gouvernement, comme on les y voit. Mais on leur disputa tout ce qu'ils voulurent avoir: l'Italie fut toûjours l'objet de l'ambition des étrangers: le sort de Rome fut toûjours incertain. Il ne faut jamais perdre de vuë que le grand but des Romains était de rétablir l'ancienne république, que des tyrans s'élevaient dans l'Italie & dans Rome, que les élections des évêques ne furent presque jamais libres, & que tout était abandonné aux factions. CH. XXXV. *Malheurs de Rome.*

Le pape *Formose*, fils du prêtre *Léon*, étant évêque de Porto, avait été à la tête d'une faction contre *Jean VIII*, & deux fois excommunié par ce pape; mais ces excommunications, qui furent bientôt après si terribles aux têtes couronnées, le furent si peu pour *Formose*, qu'il se fit élire pape en 890. *Scandales de Rome.*

Etienne VI ou *VII* aussi fils de prêtre, successeur de *Formose*, homme qui joignait l'esprit du fanatisme à celui de la faction, ayant toûjours été l'ennemi de *Formose*, fit exhumer son corps qui était embaumé, & l'ayant revêtu des habits pontificaux, le fit comparaître dans un concile assemblé pour juger sa mémoire. On donna au mort un avocat; on lui fit *Le pape Formose exhumé & condamné.*

Ch. XXXV. 897. son procès en forme ; le cadavre fut déclaré coupable d'avoir changé d'évêché, & d'avoir quitté celui de Porto pour celui de Rome ; & pour réparation de ce crime, on lui trancha la tête par la main du bourreau ; on lui coupa trois doigts ; & on le jetta dans le Tibre.

Le pape *Etienne VI* se rendit si odieux par cette farce aussi horrible que folle, que les amis de *Formose* ayant soulevé les citoyens, le chargèrent de fers, & l'étranglèrent en prison.

La faction ennemie de cet *Etienne* fit repêcher le corps de *Formose*, & le fit enterrer pontificalement une seconde fois.

Une prostituée gouverne Rome. 907. Cette querelle échauffait les esprits. *Sergius III* qui remplissait Rome de ses brigues pour se faire pape, fut exilé par son rival *Jean IX*, ami de *Formose ;* mais reconnu pape après la mort de *Jean IX*, il condamna *Formose* encore. Dans ces troubles, *Théodora* mère de *Marozie*, qu'elle maria depuis au marquis de Toscanelle, & d'une autre *Théodora*, toutes trois célèbres par leurs galanteries, avait à Rome la principale autorité. *Sergius* n'avait été élu que par les intrigues de *Théodora* la mère. Il eut, étant pape, un fils de *Marozie*, qu'il éleva publiquement dans son palais. Il ne paraît pas qu'il fût haï des Romains, qui naturellement voluptueux, suivaient ses exemples plus qu'ils ne les blâmaient.

Son amant est fait pape par elle. 912. Après sa mort, les deux sœurs *Marozie* & *Théodora* procurèrent la chaire de Rome à un de leurs favoris, nommé *Landon ;* mais ce *Landon* étant mort, la jeune *Théodora* fit élire pape son amant *Jean X*, évêque de Bologne, puis de Ravenne, & enfin de Rome. On ne lui reprocha point, comme à *Formose*, d'avoir changé d'évêché. Ces papes, condamnés par la postérité comme évêques peu religieux, n'étaient point d'indignes princes, il s'en faut beaucoup. Ce *Jean X*, que l'amour fit pape, était un homme de génie & de courage ; il fit ce que tous les papes ses prédécesseurs n'avaient pû faire ; il chassa les Sarrazins de cette partie de l'Italie, nommée le *Garillan.*

Pour réussir dans cette expédition, il eut l'adresse d'obtenir des troupes de l'empereur de Constantinople, quoique cet empereur eût à se plaindre autant des Romains rebelles que des Sarrazins. Il fit armer le comte de Capouë. Il obtint des

milices de Toſcane, & marcha lui-même à la tête de cette armée, menant avec lui un jeune fils de *Marozie* & du marquis *Adelbert*. Ayant chaſſé les mahométans du voiſinage de Rome, il voulait auſſi délivrer l'Italie des Allemans & des autres étrangers. CH. XXXV.

L'Italie était envahie preſqu'à la fois par les *Bérengers*, par un roi de Bourgogne, par un roi d'Arles. Il les empêcha tous de dominer dans Rome. Mais au bout de quelques années *Guido*, frère uterin de *Hugo* roi d'Arles, tyran de l'Italie, ayant épouſé *Marozie*, toute-puiſſante à Rome, cette même *Marozie* conſpira contre le pape ſi longtems amant de ſa ſœur. Il fut ſurpris, mis aux fers, & étouffé entre deux matelas.

Marozie, maîtreſſe de Rome, fit élire pape un nommé *Léon*, qu'elle fit mourir en priſon au bout de quelques mois. Enſuite, ayant donné le ſiége de Rome à un homme obſcur, qui ne vécut que deux ans, elle mit enfin ſur la chaire pontificale *Jean XI* ſon propre fils, qu'elle avait eu de ſon adultère avec *Sergius III*. *Marofie fait pape ſon bâtard fils d'un pape.* 929. 931.

Jean XI n'avait que vingt-quatre ans quand ſa mère le fit pape; elle ne lui conféra cette dignité qu'à condition qu'il s'en tiendrait uniquement aux fonctions d'évêque, & qu'il ne ferait que le chapelain de ſa mère.

On prétend que *Marozie* empoiſonna alors ſon mari *Guido*, marquis de *Toſcanelle*. Ce qui eſt vrai, c'eſt qu'elle épouſa le frère de ſon mari, *Hugo*, roi de Lombardie, & le mit en poſſeſſion de Rome, ſe flattant d'être avec lui impératrice; mais un fils du premier lit de *Marozie* ſe mit alors à la tête des Romains contre ſa mère, chaſſa *Hugo* de Rome, renferma *Marozie* & le pape ſon fils dans le môle d'*Adrien*, qu'on appelle aujourd'hui le château St. Ange. On prétend que *Jean XI* y mourut empoiſonné.

Un *Etienne VIII*, Allemand de naiſſance, élu en 939, fut par cette naiſſance ſeule ſi odieux aux Romains, que dans une ſédition le peuple lui balafra le viſage au point qu'il ne put jamais depuis paraître en public.

Quelque tems après un petit-fils de *Marozie*, nommé *Octavien Sporco*, fut élu pape à l'âge de dix-huit ans par le crédit 956.

de sa famille. Il prit le nom de *Jean XII* en mémoire de *Jean XI* son oncle. C'est le premier pape qui ait changé son nom à son avénement au pontificat. Il n'était point dans les ordres quand sa famille le fit pontife. Cet *Octavien Sporco* était patrice de Rome, & ayant la même dignité qu'avait eu *Charlemagne*, il réunissait par le siége pontifical les droits des deux puissances, & le pouvoir le plus légitime. Mais il était jeune, livré à la débauche, & n'était pas d'ailleurs un puissant prince.

On s'étonne que sous tant de papes si scandaleux & si peu puissans, l'église romaine ne perdit ni ses prérogatives, ni ses prétentions : mais alors presque toutes les autres églises étaient ainsi gouvernées. Le clergé d'Italie pouvait mépriser de tels papes, mais il respectait la papauté, d'autant plus qu'il y aspirait : enfin, dans l'opinion des hommes la place était sacrée, quand la personne était odieuse.

Jean XII appelle les Allemans en Italie ; c'est la source de tous les malheurs de ce pays.

Pendant que Rome & l'église étaient ainsi déchirées, *Bérenger* qu'on appelle *le jeune*, disputait l'Italie à *Hugues* d'Arles. Les Italiens, comme le dit *Luitprand* contemporain, voulaient toûjours avoir deux maîtres pour n'en avoir réellement aucun : fausse & malheureuse politique, qui les faisait changer de tyrans & de malheurs. Tel était l'état déplorable de ce beau pays, lorsqu'*Othon le grand* y fut appellé par les plaintes de presque toutes les villes, & même par ce jeune pape *Jean XII*, réduit à faire venir les Allemans qu'il ne pouvait souffrir.

CHAPITRE TRENTE-SIXIEME.

Suite de l'empire d'Othon, & de l'état de l'Italie.

961. 962. OThon entra en Italie, & il s'y conduisit comme *Charlemagne*. Il vainquit *Bérenger*, qui en affectait la souveraineté. Il se fit sacrer & couronner empereur des Romains par les mains du pape, prit le nom de *César* & d'*Auguste*,

& obligea le pape à lui faire ferment de fidélité fur le tombeau, dans lequel on dit que repofe le corps de *St. Pierre.* On dreffa un inftrument autentique de cet acte. Le clergé & la nobleffe Romaine fe foumettent à ne jamais élire de pape qu'en préfence des commiffaires de l'empereur. Dans cet acte, *Othon* confirme les donations de *Pepin*, de *Charlemagne*, de *Louis le débonnaire*, fans fpécifier quelles font ces donations fi conteftées ; » fauf en tout notre puiffance, dit-il, & celle » de notre fils & de nos defcendans. « Cet inftrument, écrit en lettres d'or, foufcrit par fept évêques d'Allemagne, cinq comtes, deux abbés & plufieurs prélats Italiens, eft gardé encor au château St. Ange, à ce que dit *Baronius.* La date eft du 13 Février 962.

Mais comment l'empereur *Othon* pouvait-il donner par cet acte, confirmatif de celui de *Charlemagne*, la ville même de Rome, que jamais *Charlemagne* ne donna ? Comment pouvait-il faire préfent du duché de Bénévent qu'il ne poffédait pas, & qui appartenait encor à fes ducs ? Comment aurait-il donné la Corfe & la Sicile que les Sarrazins occupaient ? Ou *Othon* fut trompé, ou cet acte eft faux, il en faut convenir.

On dit, & *Mezerai* le dit après d'autres, que *Lothaire* roi de France, & *Hugues Capet* depuis roi, affiftèrent à ce couronnement. Les rois de France étaient en effet alors fi faibles, qu'ils pouvaient fervir d'ornement au facre d'un empereur ; mais le nom de *Lothaire* & de *Hugues Capet* ne fe trouve pas dans les fignatures vraies ou fauffes de cet acte.

Quoi qu'il en foit, l'imprudence de *Jean XII* d'avoir appellé les Allemans à Rome, fut la fource de toutes les calamités dont Rome & l'Italie furent affligées pendant tant de fiécles.

Le pape s'étant ainfi donné un maître, quand il ne voulait qu'un protecteur, lui fut bientôt infidèle. Il fe ligua contre l'empereur avec *Bérenger* même, réfugié chez des mahométans qui venaient de fe cantonner fur les côtes de Provence. Il fit venir le fils de *Bérenger* à Rome, tandis qu'*Othon* était à Pavie. Il envoya chez les Hongrois, pour les folliciter à rentrer en Allemagne ; mais il n'était pas affez puiffant pour foutenir cette action hardie, & l'empereur l'était affez pour le punir.

CH. XXXVI.

Othon dépose le pape qui l'avait appelle à son secours.

Othon revint donc de Pavie à Rome, & s'étant assuré de la ville, il tint un concile, dans lequel il fit juridiquement le procès au pape. On assembla les seigneurs Allemans & Romains, quarante évêques, dix-sept cardinaux dans l'église de *St. Pierre*; & là en présence de tout le peuple, on accusa le St. Père d'avoir joui de plusieurs femmes, & surtout d'une nommée *Etiennette*, concubine de son père, qui était morte en couche. Les autres chefs d'accusation étaient, d'avoir fait évêque de Todi un enfant de dix ans, d'avoir vendu les ordinations & les bénéfices, d'avoir fait crever les yeux à son parrain, d'avoir châtré un cardinal, & ensuite de l'avoir fait mourir; enfin de ne pas croire en JESUS-CHRIST, & d'avoir invoqué le diable: deux choses qui semblent se contredire. On mêlait donc, comme il arrive presque toûjours, de fausses accusations à de véritables; mais on ne parla point du tout de la seule raison pour laquelle le concile était assemblé. L'empereur craignait sans doute de réveiller cette révolte & cette conspiration dans laquelle les accusateurs mêmes du pape avaient trempé. Ce jeune pontife, qui avait alors vingt-sept ans, parut déposé pour ses incestes & ses scandales, & le fut en effet, pour avoir voulu, ainsi que tous les Romains, détruire la puissance Allemande dans Rome.

Othon ne put se rendre maître de sa personne; ou s'il le put, il fit une faute en le laissant libre. A peine avait-il fait élire le pape *Léon VIII* qui, si l'on en croit le discours d'*Arnoud* évêque d'Orléans, n'était ni ecclésiastique, ni même chrétien: à peine en avait-il reçu l'hommage, & avait-il quitté Rome, dont probablement il ne devait pas s'écarter, que *Jean XII* eut le courage de faire soulever les Romains: & opposant alors concile à concile, on déposa *Léon VIII.* On ordonna que *jamais l'inférieur ne pourrait ôter le rang à son supérieur.*

Vengeance du pape Jean XII.

Le pape, par cette décision, n'entendait pas seulement que jamais les évêques & les cardinaux ne pourraient déposer le pape; mais on désignait aussi l'empereur, que les évêques de Rome regardaient toûjours comme un séculier, qui devait à l'église l'hommage & les sermens qu'il exigeait d'elle. Le cardinal nommé *Jean*, qui avait écrit & lû les accusations contre le

le pape, eut la main droite coupée. On arracha la langue, on coupa le nez & deux doigts à celui qui avait servi de greffier au concile de déposition. CH. XXXVI.

Au reste, dans tous ces conciles, où présidaient la faction & la vengeance, on citait toûjours l'évangile & les pères, on implorait les lumières du St. Esprit, on parlait en son nom, on faisait même des réglemens utiles; & qui lirait ces actes sans connaître l'histoire, croirait lire les actes des saints. Si JESUS-CHRIST était alors revenu au monde, qu'aurait-il dit en voyant tant d'hypocrisie, & tant d'abominations dans son église? *Hypocrysie commune.*

Tout cela se faisait presque sous les yeux de l'empereur; & qui sait jusqu'où le courage & le ressentiment du jeune pontife, le soulévement des Romains en sa faveur, la haine des autres villes d'Italie contre les Allemans, eussent pû porter cette révolution? Mais le pape *Jean XII* fut assassiné trois 964. mois après, entre les bras d'une femme mariée, par les mains du mari qui vengeait sa honte. Il mourut de ses blessures au bout de huit jours. On a écrit que ne croyant pas à la religion dont il était pontife, il ne voulut pas recevoir en mourant le viatique.

Ce pape, ou plutôt ce patrice, avait tellement animé les Romains, qu'ils osèrent, même après sa mort, soutenir un siége, & ne se rendirent qu'à l'extrémité. *Othon*, deux fois vainqueur de Rome, fut le maître de l'Italie comme de l'Allemagne.

Le pape *Léon*, créé par lui, le sénat, les principaux du peuple, le clergé de Rome, solemnellement assemblés dans St. Jean de Latran, confirmèrent à l'empereur le droit de se choisir un successeur au royaume d'Italie, d'établir le pape, & de donner l'investiture aux évêques. Après tant de traités & de sermens formés par la crainte, il falait des empereurs qui demeurassent à Rome pour les faire observer.

A peine l'empereur *Othon* était retourné en Allemagne, que les Romains voulurent être libres. Ils mirent en prison leur nouveau pape, créature de l'empereur. Le préfet de Rome, les tribuns, le sénat voulurent faire revivre les anciennes loix; mais ce qui dans un tems est une entreprise de héros,

CH. XXXVI. devient dans d'autres une révolte de féditieux. *Othon* revole en Italie, fait pendre une partie du fénat : & le préfet de Rome, qui avait voulu être un *Brutus*, fut fouetté dans les
966. carrefours, promené nud fur un âne, & jetté dans un cachot, où il mourut de faim.

CHAPITRE TRENTE-SEPTIEME.

Des empereurs OTHON *II & III, & de Rome.*

TEl fut à-peu-près l'état de Rome fous *Othon le grand*, *Othon II* & *Othon III.* Les Allemans tenaient les Romains fubjugués, & les Romains brifaient leurs fers dès qu'ils le pouvaient.

Un pape élu par l'ordre de l'empereur, ou nommé par lui, devenait l'objet de l'exécration des Romains. L'idée de rétablir la république, vivait toûjours dans leurs cœurs ; mais cette noble ambition ne produifait que des mifères humiliantes & affreufes.

Crimes & malheurs dans Rome.

Othon II marche à Rome comme fon père. Quel gouvernement ! quel empire ! & quel pontificat ! Un conful nommé *Crefcentius*, fils du pape *Jean X*, & de la fameufe *Marozie*, prenant avec ce titre de conful la haine de la royauté, fouleva Rome contre *Othon II.* Il fit mourir en prifon *Benoit VI*, créature de l'empereur ; & l'autorité d'*Othon*, quoiqu'éloigné, ayant dans ces troubles donné avant fon arrivée la chaire romaine au chancelier de l'empire en Italie, qui fut pape fous le nom de *Jean XIV*, ce malheureux pape fut une nouvelle victime que le parti Romain immola. Le pape *Boniface VII* créature du conful *Crefcentius*, déja fouillé du fang de *Benoit VI*, fit encore périr *Jean XIV.* Les tems de *Caligula*, de *Néron*, de *Vitellius*, ne produifirent ni des infortunes plus déplorables, ni de plus grandes barbaries ; mais les attentats & les malheurs de ces papes font obfcurs comme eux. Ces tragédies fanglantes fe jouaient fur le théâtre de

Rome, mais petit & ruiné ; & celles des *Césars* avaient pour théâtre le monde connu.

Cependant, *Othon II* arrive à Rome en 981. Les papes autrefois avaient fait venir les Francs en Italie, & s'étaient souſtraits à l'autorité des empereurs d'orient. Que font-ils maintenant ? Ils eſſayent de retourner en apparence à leurs anciens maîtres ; & ayant imprudemment appellé les empereurs Saxons, ils veulent les chaſſer. Ce même *Boniface VII* était allé à Conſtantinople preſſer les empereurs *Baſile* & *Conſtantin* de venir rétablir le trône des *Céſars*. Rome ne ſavait ni ce qu'elle était, ni à qui elle était. Le conſul *Creſcentius* & le ſénat voulaient rétablir la république. Le pape ne voulait en effet ni république, ni maître. *Othon II* voulait régner. Il entre donc dans Rome ; il y invite à dîner les principaux ſénateurs, & les partiſans du conſul : & ſi l'on en croit *Geofroy* de Viterbe, il les fait tous égorger au milieu d'un repas. Voilà le pape délivré par ſon ennemi des ſénateurs républicains. Mais il faut ſe délivrer de ce tyran. Ce n'eſt pas aſſez des troupes de l'empereur d'orient, qui viennent dans la Pouille, le pape y joint les Sarrazins. Si le maſſacre des ſénateurs dans ce repas ſanglant rapporté par *Geofroy* eſt véritable, il valait mieux ſans doute avoir les mahométans pour protecteurs, que ce Saxon ſanguinaire pour maître. Il eſt vaincu par les Grecs ; il l'eſt par les muſulmans ; il tombe captif entre leurs mains, mais il leur échape ; & profitant de la diviſion de ſes ennemis, il rentre encor dans Rome, où il meurt en 983.

Barbarie d'Othon II.

Après ſa mort le conſul *Creſcentius* maintint quelque tems l'ombre de la république Romaine. Il chaſſa du ſiége pontifical *Grégoire V* neveu de l'empereur *Othon III*. Mais enfin Rome fut encore aſſiégée & priſe. *Creſcentius*, attiré hors du château St. Ange ſur l'eſpérance d'un accommodement & ſur la foi des ſermens de l'empereur, eut la tête tranchée. Son corps fut pendu par les pieds : & le nouveau pape, élu par les Romains ſous le nom de *Jean XV*, eut les yeux crevés & le nez coupé. On le jetta en cet état du haut du château St. Ange dans la place.

Son neveu pape ; autre pape chaſſé & maltraité.

Les Romains renouvellèrent alors à *Othon III* les ſermens faits à *Othon I* & à *Charlemagne* ; & il aſſigna aux papes les

terres de la marche d'Ancone pour soutenir leur dignité.

CH. XXXVII.

Romains toûjours opposés aux empereurs.

Après les trois *Othons*, ce combat de la domination allemande & de la liberté italique resta longtems dans les mêmes termes. Sous les empereurs *Henri II de Bavière*, & *Conrad II le salique*, dès qu'un empereur était occupé en Allemagne, il s'élevait un parti en Italie. *Henri II* y vint, comme les *Othons*, dissiper des factions, confirmer aux papes les donations des empereurs, & recevoir les mêmes hommages. Cependant la papauté était à l'encan, ainsi que presque tous les autres évêchés.

Benoit VIII, *Jean XIX*, l'achetèrent publiquement l'un après l'autre : ils étaient frères de la maison des marquis de *Toscanelle*, toûjours puissante à Rome depuis le tems des *Marozie* & des *Théodora*.

1034. Après leur mort, pour perpétuer le pontificat dans leur maison, on acheta encore les suffrages pour un enfant de douze ans. C'était *Benoit IX* qui eut l'évêché de Rome de la même manière qu'on voit encore aujourd'hui tant de familles acheter, mais en secret, des bénéfices pour des enfans.

Triumvirat de papes.

Ce désordre n'eut point de bornes. On vit sous le pontificat de ce *Benoit IX* deux autres papes élus à prix d'argent, & trois papes dans Rome s'excommunier réciproquement ; mais par une conciliation heureuse, qui étouffa une guerre civile, ces trois papes s'accordèrent à partager les revenus de l'église, & à vivre en paix chacun avec sa maîtresse.

Ce triumvirat pacifique & singulier ne dura qu'autant qu'ils eurent de l'argent ; & enfin, quand ils n'en eurent plus, chacun vendit sa part de la papauté au diacre *Gratien*, homme de qualité, fort riche. Mais comme le jeune *Benoit IX* avait été élu longtems avant les deux autres, on lui laissa par un accord solemnel la jouïssance du tribut que l'Angleterre payait alors à Rome, qu'on appellait le *denier de St. Pierre*, à quoi un roi Danois d'Angleterre, nommé *Etelvolft*, *Edelvolf*, ou *Ethelulfe*, s'était soumis en 852.

Ce *Gratien* qui prit le nom de *Grégoire VI*, jouïssait paisiblement du pontificat, lorsque l'empereur *Henri III* fils de *Conrad II le salique*, vint à Rome.

Jamais empereur n'y exerça plus d'autorité. Il exila *Grégoi-*

re VI, & nomma pape *Suidger* son chancelier, évêque de Bamberg, sans qu'on osât murmurer.

CH. XXXVII.

Après la mort de cet Allemand, qui parmi les papes est appellé *Clément II*, l'empereur, qui était en Allemagne, y créa pape un Bavarois nommé *Popon*: c'est *Damaze II* qui avec le brevet de l'empereur alla se faire reconnaître à Rome. Il fut intronisé malgré ce *Benoit IX* qui voulait encor rentrer dans la chaire pontificale après l'avoir vendue. 1048.

Ce Bavarois étant mort vingt-trois jours après son intronisation, l'empereur donna la papauté à son cousin *Brunon* de la maison de *Lorraine*, qu'il transféra de l'évêché de Toul à celui de Rome par une autorité absoluë. Si cette autorité des empereurs avait duré, les papes n'eussent été que leurs chapelains, & l'Italie eût été esclave.

Ce pontife prit le nom de *Léon IX*; on l'a mis au rang des saints. Nous le verrons à la tête d'une armée combattre les princes Normans fondateurs du royaume de Naples, & tomber captif entre leurs mains.

Il y aurait eu des empereurs, s'ils avaient demeuré à Rome.

Si les empereurs eussent pû demeurer à Rome, on voit par la faiblesse des Romains, par les divisions de l'Italie, & par la puissance de l'Allemagne, qu'ils eussent été toûjours les souverains des papes, & qu'en effet il y aurait eu un empire Romain. Mais ces rois électifs d'Allemagne ne pouvaient se fixer à Rome loin des princes Allemans trop redoutables à leurs maîtres. Les voisins étaient toûjours prêts d'envahir les frontières. Il falait combattre tantôt les Danois, tantôt les Polonais & les Hongrois. C'est ce contrepoids qui sauva quelque tems l'Italie d'un joug contre lequel elle se ferait en vain débattuë.

La cour de Constantinople méprise la cour romaine.

Jamais Rome & l'église latine ne furent plus méprisées à Constantinople que dans ces tems malheureux. *Luitprand* l'ambassadeur d'*Othon I* auprès de l'empereur *Nicéphore Phocas*, nous apprend que les habitans de Rome n'étaient point appellés Romains, mais Lombards, dans la ville impériale. Les évêques de Rome n'y étaient regardés que comme des brigands schismatiques. Le séjour de *St. Pierre* à Rome était considéré comme une fable absurde fondée uniquement sur ce que *St. Pierre* avait dit dans une de ses épîtres, qu'il était à Babilo-

ne, & qu'on s'était avisé de prétendre que Babilone signifiait
CH. XXXVII. Rome : on ne faisait guères plus de cas à Constantinople des empereurs Saxons, qu'on traitait de barbares.

Cependant la cour de Constantinople ne valait pas mieux que celle des empereurs Germaniques. Mais il y avait dans l'empire Grec plus de commerce, d'industrie, de richesses, que dans l'empire Latin : tout était déchû dans l'Europe occidentale, depuis les tems brillans de *Charlemagne.* La férocité & la débauche, l'anarchie & la pauvreté étaient dans tous les états. Jamais l'ignorance ne fut plus universelle. Il ne se faisait pourtant pas plus de miracles que dans d'autres tems ; il y en a eu dans chaque siécle, & ce n'est guères que depuis l'établissement des académies des sciences dans l'Europe, qu'on ne voit plus de miracles chez les nations éclairées ; & que si l'on en voit, la saine physique les réduit bientôt à leur valeur.

CHAPITRE TRENTE-HUITIEME.

De la France, vers le tems de HUGUES CAPET.

PEndant que l'Allemagne commençait à prendre ainsi une nouvelle forme d'administration, & que Rome & l'Italie n'en avaient aucune, la France devenait, comme l'Allemagne, un gouvernement entiérement féodal.

Ce royaume s'étendait des environs de l'Escaut & de la Meuse jusqu'à la mer Britannique & des Pyrénées au Rhône. C'était alors ses bornes ; car quoique tant d'historiens prétendent que ce grand fief de la France allait par-delà les Pyrénées jusqu'à l'Ebre, il ne paraît point du tout que les Espagnols de ces provinces entre l'Ebre & les Pyrénées fussent soumis au faible gouvernement de France en combattant contre les mahométans.

Anarchie féodale en France.

La France, dans laquelle ni la Provence ni le Dauphiné n'étaient compris, était un assez grand royaume ; mais il s'en falait beaucoup que le roi de France fût un grand souverain.

Louis, le dernier des descendans de *Charlemagne*, n'avait plus pour tout domaine que les villes de Laon & de Soissons, & quelques terres qu'on lui contestait. L'hommage rendu par la Normandie ne servait qu'à donner au roi un vassal qui aurait pû soudoyer son maître. Chaque province avait ou ses comtes ou ses ducs héréditaires; celui qui n'avait pû se saisir que de deux ou trois bourgades, rendait hommage aux usurpateurs d'une province; & qui n'avait qu'un château, relevait de celui qui avait usurpé une ville. De tout cela s'était fait cet assemblage monstrueux de membres qui ne formaient point un corps.

Le tems & la nécessité établirent que les seigneurs des grands fiefs marcheraient avec des troupes au secours du roi. Tel seigneur devait quarante jours de service, tel autre vingt-cinq. Les arrière-vassaux marchaient aux ordres de leurs seigneurs immédiats. Mais si tous ces seigneurs particuliers servaient l'état quelques jours, ils se faisaient la guerre entre eux presque toute l'année. En vain les conciles, qui dans ces tems de crimes ordonnèrent souvent des choses justes, avaient réglé qu'on ne se battrait point depuis le jeudi jusqu'au point du jour du lundi, & dans les tems de Pâques & dans d'autres solemnités; ces réglemens n'étant point appuyés d'une justice coërcitive, étaient sans vigueur. Chaque château était la capitale d'un petit état de brigands; chaque monastère était en armes: leurs avocats, qu'on appellait avoyers, institués dans les premiers tems pour présenter leurs requêtes au prince & ménager leurs affaires, étaient les généraux de leurs troupes: les moissons étaient ou brulées, ou coupées avant le tems, ou défendues l'épée à la main; les villes presque réduites en solitude, & les campagnes dépeuplées par de longues famines.

Il semble que ce royaume, sans chef, sans police, sans ordre, dût être la proie de l'étranger; mais une anarchie presque semblable dans tous les royaumes, fit sa sûreté; & quand sous les *Othons* l'Allemagne fut plus à craindre, les guerres intestines l'occupèrent.

Coutumes féodales.

C'est de ces tems barbares que nous tenons l'usage de rendre hommage pour une maison & pour un bourg au seigneur d'un autre village. Un praticien, un marchand qui se trouve

poſſeſſeur d'un ancien fief, reçoit foi & hommage d'un autre
Ch. XXXVIII. bourgeois ou d'un pair du royaume qui aura acheté un arrière-fief dans ſa cenſive. Les loix de fiefs ne ſubſiſtent plus ; mais ces vieilles coutumes de mouvances, d'hommages, de redevances ſubſiſtent encore : dans la plûpart des tribunaux on admet cette maxime, *Nulle terre ſans ſeigneur* : comme ſi ce n'était pas aſſez d'appartenir à la patrie.

Armées. Quand la France, l'Italie & l'Allemagne furent ainſi partagées ſous un nombre innombrable de petits tyrans, les armées, dont la principale force avait été l'infanterie ſous *Charlemagne*, ainſi que ſous les Romains, ne furent plus que de la cavalerie. On ne connut plus que les gens d'armes ; les gens de pied n'avaient pas ce nom, parce qu'en comparaiſon des hommes de cheval ils n'étaient point armés.

Les moindres poſſeſſeurs de châtellenies ne ſe mettaient en campagne qu'avec le plus de chevaux qu'ils pouvaient ; & le faſte conſiſtait alors à mener avec ſoi des écuyers, qu'on appella *vaſlets*, du mot *vaſſalet*, petit vaſſal. L'honneur étant donc mis à ne combattre qu'à cheval, on prit l'habitude de porter une armure complette de fer, qui eût accablé un homme à pied de ſon poids. Les braſſars, les cuiſſars furent une partie de l'habillement. On prétend que *Charlemagne* en avait eu ; mais ce fut vers l'an 1000 que l'uſage en fut commun.

Quiconque était riche, devint preſqu'invulnérable à la guerre ; & c'était alors qu'on ſe ſervit plus que jamais de maſſuës, pour aſſommer ces chevaliers que les pointes ne pouvaient percer. Le plus grand commerce alors fut en cuiraſſes, en boucliers, en caſques ornés de plumes.

Les payſans qu'on traînait à la guerre, ſeuls expoſés & mépriſés, ſervaient de pionniers plutôt que de combattans. Les chevaux, plus eſtimés qu'eux, furent bardés de fer, leur tête fut armée de chamfreins.

Loix. On ne connut guère alors de loix que celles que les plus puiſſans firent pour le ſervice des fiefs. Tous les autres objets de la juſtice diſtributive furent abandonnés au caprice des maîtres-d'hôtel, prévôts, baillis, nommés par les poſſeſſeurs des terres.

Les ſénats de ces villes, qui ſous *Charlemagne* & ſous les

Romains

Romains avaient joui du gouvernement municipal, furent abolis presque partout. Le mot de *Senior*, *Seigneur*, affecté longtems à ces principaux du sénat des villes, ne fut plus donné qu'aux possesseurs des fiefs. CH. XXXVIII.

Pairs. Le terme de pair commençait alors à s'introduire dans la langue gallo-tudesque, qu'on parlait en France. On sait qu'il venait du mot latin *par*, qui signifie *égal* ou *confrère*. On ne s'en était servi que dans ce sens sous la première & la seconde race des rois de France. Les enfans de *Louis le débonnaire* s'appellèrent *Pares* dans une de leurs entrevues, l'an 851, & longtems auparavant *Dagobert* donne le nom de *Pairs* à des moines. *Godegrand*, évêque de Metz, du tems de *Charlemagne*, appelle *Pairs* des évêques & des abbés, ainsi que le marque le savant *Du Cange*. Les vassaux d'un même seigneur s'accoutumèrent donc à s'appeller *Pairs*.

Alfred le grand avait établi en Angleterre les jurés : c'était des pairs dans chaque profession. Un homme dans une cause criminelle choisissait douze hommes de sa profession pour être juges. Quelques vassaux en France en userent ainsi ; mais le nombre des pairs n'était pas pour cela déterminé à douze. Il y en avait dans chaque fief autant que de barons, qui relevaient du même seigneur, & qui étaient pairs entre eux, mais non pairs de leur seigneur féodal.

Les princes qui rendaient un hommage immédiat à la couronne, tels que les ducs de Guyenne, de Normandie, de Bourgogne, les comtes de Flandres, de Toulouse, étaient donc en effet des pairs de France.

Hugues Capet. *Hugues Capet* n'était pas le moins puissant. Il possédait depuis longtems le duché de France, qui s'étendait jusqu'en Touraine. Il était comte de Paris. De vastes domaines en Picardie & en Champagne lui donnaient encor une grande autorité dans ces provinces. Son frère avait ce qui compose aujourd'hui le duché de Bourgogne. Son grand-père *Robert* & son grand-oncle *Eudes* ou *Odon*, avaient tous deux porté la couronne du tems de *Charles le simple*. *Hugues* son père, surnommé l'abbé, à cause des abbayes de *St. Denys*, de *St. Martin de Tours*, de *St. Germain-des-Prés*, & de tant d'autres qu'il possédait, avait ébranlé & gouverné la France. Ainsi l'on peut dire que depuis

CH. XXXVIII l'année 910 où le roi *Eudes* commença son régne, sa maison a gouverné presque sans interruption : & que si on excepte *Hugues* l'abbé, qui ne voulut pas prendre la couronne royale, elle forme une suite de souverains de plus de huit cent cinquante ans : filiation unique parmi les rois.

987

Hugues Capet s'empare du royaume à force ouverte.

On sait comment *Hugues Capet*, duc de France, comte de Paris, enleva la couronne au duc *Charles* oncle du dernier roi *Louis V*. Si les suffrages eussent été libres, le sang de *Charlemagne* respecté, & le droit de succession aussi sacré qu'aujourd'hui, *Charles* aurait été roi de France. Ce ne fut point un parlement de la nation qui le priva du droit de ses ancêtres, comme l'ont dit tant d'historiens, ce fut ce qui fait & défait les rois, la force aidée de la prudence.

Tandis que *Louis* ce dernier roi du sang *Carlovingien*, était prêt à finir, à l'âge de vingt-trois ans, sa vie obscure par une maladie de langueur, *Hugues Capet* assemblait déja ses forces ; & loin de recourir à l'autorité d'un parlement, il fut dissiper avec ses troupes un parlement qui se tenait à Compiégne pour assûrer la succession à *Charles*. La lettre de *Gerbert* depuis archevêque de Reims & pape sous le nom de *Sylvestre II*, déterrée par *Duchesne*, en est un témoignage autentique.

Charles duc de Brabant & de Hainaut, états qui composaient la basse Lorraine, succomba sous un rival plus puissant & plus heureux que lui ; trahi par l'évêque de *Laon*, surpris & livré à *Hugues Capet*, il mourut captif dans la tour d'Orléans ; & deux enfans mâles qui ne purent le venger, mais dont l'un eut cette basse Lorraine, furent les derniers princes de la postérité masculine de *Charlemagne*. *Hugues Capet*, devenu roi de ces pairs, n'en eut pas un plus grand domaine.

CHAPITRE TRENTE-NEUVIEME.

Etat de la France aux dixiéme & onziéme siécles. Excommunication du roi Robert.

LA France démembrée, languit dans des malheurs obscurs depuis *Charles le gros* jusqu'à *Philippe I* arrière-petit-fils XXX.X.
de *Hugues Capet*, près de deux cent cinquante années. Nous verrons si les croisades, qui signalèrent le règne de *Philippe I* à la fin du onziéme siécle, rendirent la France plus florissante. Mais dans l'espace de tems dont je parle, tout ne fut que confusion, tyrannie, barbarie & pauvreté. Chaque seigneur un peu considérable, faisait battre monnoie, mais c'était à qui l'altérerait. Les belles manufactures étaient en Grèce & en Italie. Les Français ne pouvaient les imiter dans les villes sans priviléges, & dans un pays sans union.

De tous les événemens de ce tems, le plus digne de l'atten- 999.
tion d'un citoyen, est l'excommunication du roi *Robert*. Il avait épousé *Berthe* sa cousine au quatriéme degré; mariage en soi légitime, & de plus nécessaire au bien de l'état. Nous avons vû de nos jours des particuliers épouser leurs niéces, & acheter au prix ordinaire les dispenses à Rome, comme si Rome avait des droits sur des mariages qui se font à Paris. Le roi de France n'éprouva pas autant d'indulgence. L'église romaine, dans l'avilissement & les scandales où elle était plongée, osa imposer au roi une pénitence de sept ans, lui ordonna de quitter sa femme, l'excommunia en cas de refus. Le pape interdit tous les évêques qui avaient assisté à ce mariage, & leur ordonna de venir à Rome lui demander pardon. Tant d'audace parait incroyable; mais l'ignorante superstition de ces tems peut l'avoir soufferte, & la politique peut l'avoir causée. *Grégoire V* qui fulmina cette excommunication, était Allemand, & gouverné par *Gerbert*, ci-devant archevêque de Reims, ennemi de la maison de France. L'empereur *Othon III* peu ami de *Robert*, assista lui-même au concile où l'excommunication fut prononcée.

Tout cela fait croire que la raison d'état eut autant de part à cet attentat que le fanatisme.

CH. XXXIX.

Superstition horrible, mais non prouvée.

Les historiens disent que cette excommunication fit en France tant d'effet, que tous les courtisans du roi & ses propres domestiques l'abandonnèrent, & qu'il ne lui resta que deux serviteurs, qui jettaient au feu le reste de ses repas, ayant horreur de ce qu'avait touché un excommunié. Quelque dégradée que fût alors la raison humaine, il n'y a pas d'apparence que l'absurdité pût aller si loin. Le premier auteur qui rapporte cet excès de l'abrutissement de la cour de France, est le cardinal *Pierre Damien*, qui n'écrivit que soixante-cinq ans après. Il rapporte qu'en punition de cet inceste prétendu, la reine accoucha d'un monstre; mais il n'y eut rien de monstrueux dans toute cette affaire, que l'audace du pape, & la faiblesse du roi qui se sépara de sa femme.

Les excommunications, les interdits sont des foudres qui n'embrasent un état que quand ils trouvent des matières combustibles. Il n'y en avait point alors; mais peut-être *Robert* craignait-il qu'il ne s'en formât.

Autres superstitions.

La condescendance du roi *Robert* enhardit tellement les papes, que son petit-fils *Philippe I* fut excommunié comme lui. D'abord le fameux *Grégoire VII* le menaça de le déposer en 1075 s'il ne se justifiait de l'accusation de simonie devant ses nonces. Un autre pape l'excommunia en effet. *Philippe* s'était dégoûté de sa femme, & était amoureux de *Bertrade*, épouse du comte d'*Anjou*. Il se servit du ministère des loix pour casser son mariage, sous prétexte de parenté: & *Bertrade* sa maîtresse fit casser le sien avec le comte d'*Anjou*, sous le même prétexte.

Le roi & sa maîtresse furent ensuite mariés solemnellement par les mains d'un évêque de Bayeux. Ils étaient condamnables; mais ils avaient au moins rendu ce respect aux loix, de se servir d'elles pour couvrir leurs fautes. Quoi qu'il en soit, un pape avait excommunié *Robert*, pour avoir épousé sa parente, & un autre pape excommunia *Philippe* pour avoir quitté sa parente. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'*Urbain II* qui prononça cette sentence, la prononça dans les propres états du roi, à Clermont en Auvergne, où il venait cher-

cher un asyle, & dans ce même concile où nous verrons qu'il prêcha la croisade.

Cependant, il ne parait point que *Philippe* excommunié ait été en horreur à ses sujets; c'est une raison de plus pour douter de cet abandon général où l'on dit que le roi *Robert* avait été réduit.

Une Russe épouse du roi Henri I.

Ce qu'il y eut d'assez remarquable, c'est le mariage du roi *Henri* père de *Philippe*, avec une princesse de Russie, fille d'un duc nommé *Jaraslau.* On ne sait si cette Russie était la Russie noire, la blanche, ou la rouge. Cette princesse était-elle née idolâtre, ou chrétienne, ou grecque? Changea-t-elle de religion pour épouser un roi de France? Comment dans un tems où la communication entre les états de l'Europe était si rare, un roi de France eut-il connaissance d'une princesse du pays des anciens Scythes? Qui proposa cet étrange mariage? L'histoire de ces tems obscurs ne satisfait à aucune de ces questions.

Il est à croire que le roi des Français *Henri I* rechercha cette alliance, afin de ne pas s'exposer à des querelles ecclésiastiques. De toutes les superstitions de ces tems-là, ce n'était pas la moins nuisible au bien des états, que celle de ne pouvoir épouser sa parente au septiéme degré. Presque tous les souverains de l'Europe étaient parens de *Henri.* Quoi qu'il en soit, *Anne* fille d'un *Jaraslau*, duc inconnu d'une Russie ignorée, fut reine de France; & il est à remarquer qu'après la mort de son mari, elle n'eut point la régence, & n'y prétendit point. Les loix changent selon les tems. Ce fut le comte de Flandre, un des vassaux du royaume, qui en fut régent. La reine veuve se remaria à un comte de *Crépi.* Tout cela serait singulier aujourd'hui, & ne le fut point alors.

En général, si on compare ces siécles au nôtre, ils paraissent l'enfance du genre humain, dans tout ce qui regarde le gouvernement, la religion, le commerce, les arts, les droits des citoyens.

C'est surtout un spectacle étrange que l'avilissement, le scandale de Rome, & sa puissance d'opinion subsistant dans les esprits au milieu de son abaissement, cette foule de papes créés par les empereurs, l'esclavage de ces pontifes, leur pou-

CH. XXXIX.

voir immense dès qu'ils sont maîtres, & l'excessif abus de ce pouvoir. *Sylvestre II*, *Gerbert*, ce savant du dixiéme siécle, qui passa pour un magicien, parce qu'un Arabe lui avait enseigné l'arithmétique, & quelques élémens de géométrie, ce précepteur d'*Othon III* chassé de son archevêché de Reims du tems du roi *Robert*, nommé pape par l'empereur *Othon III* conserve encor la réputation d'un homme éclairé, & d'un pape sage. Cependant, voici ce que rapporte la chronique d'*Ademar, Chabanois*, son contemporain & son admirateur.

Un seigneur de France *Guy*, vicomte de Limoges, dispute quelques droits de l'abbaye de Brantôme à un *Grimoad* évêque d'Angoulême; l'évêque l'excommunie; le vicomte fait mettre l'évêque en prison. Ces violences réciproques étaient très communes dans toute l'Europe, où la violence tenait lieu de loi.

Etrange jugement à Rome contre un seigneur Français.

Le respect pour Rome était alors si grand dans cette anarchie universelle, que l'évêque sorti de sa prison, & le vicomte de Limoges allèrent tous deux de France à Rome plaider leur cause devant le pape *Sylvestre II* en plein consistoire. Le croira-t-on? Ce seigneur fut condamné à être tiré à quatre chevaux; & la sentence eût été exécutée, s'il ne se fût évadé. L'excès commis par ce seigneur, en faisant emprisonner un évêque qui n'était pas son sujet, ses remords, sa soumission pour Rome, la sentence aussi barbare qu'absurde du consistoire, peignent parfaitement le caractère de ces tems agrestes.

Au reste, le roi des Français *Henri I* fils de *Robert*, ni *Philippe I* fils de *Henri*, ne furent connus par aucun événement mémorable; mais de leur tems, leurs vassaux & arrière-vassaux conquirent des royaumes.

Nous allons voir comment quelques avanturiers de la province de Normandie, sans biens, sans terres, & presque sans soldats, fondèrent la monarchie des deux Siciles, qui depuis fut un si grand sujet de discorde entre les empereurs de la dynastie de Suabe & les papes, entre les maisons d'Anjou & d'Arragon, entre celles d'Autriche & de France.

CHAPITRE QUARANTIEME.

Conquête de Naples & Sicile par des gentilshommes Normans.

QUand *Charlemagne* prit le nom d'empereur, ce nom ne lui donna que ce que ses armes pouvaient lui assurer. Il se prétendait dominateur suprême du duché de Bénévent, qui composait alors une grande partie des états connus aujourd'hui sous le nom de royaume de Naples. Les ducs de Bénévent, plus heureux que les rois Lombards, lui résistèrent ainsi qu'à ses successeurs. La Pouille, la Calabre, la Sicile furent en proie aux incursions des Arabes. Les empereurs Grecs & Latins se disputaient en vain la souveraineté de ces pays. Plusieurs seigneurs particuliers en partageaient les dépouilles avec les Sarrazins. Les peuples ne savaient à qui ils appartenaient, ni s'ils étaient de la communion romaine, ou de la grecque, ou mahométans. L'empereur *Othon I* exerça son autorité dans ces pays en qualité du plus fort. Il érigea Capoue en principauté. *Othon II* moins heureux, fut battu par les Grecs, & par les Arabes réunis contre lui. Les empereurs d'orient restèrent alors en possession de la Pouille & de la Calabre qu'ils gouvernaient par un Catapan. Des seigneurs avaient usurpé Salerne. Ceux qui possédaient Bénévent & Capoue, envahissaient ce qu'ils pouvaient des terres du Catapan; & le Catapan les dépouillait à son tour. Naples & Gayette étaient de petites républiques comme Sienne & Luques : l'esprit de l'ancienne Grèce semblait s'être réfugié dans ces deux petits territoires. Il y avait de la grandeur à vouloir être libres, tandis que tous les peuples d'alentour étaient des esclaves qui changeaient de maîtres. Les mahométans cantonnés dans plusieurs châteaux, pillaient également les Grecs & les Latins : les églises des provinces du Catapan étaient soumises au métropolitain de Constantinople, les autres à celui de Rome. Les mœurs se ressentaient du mélange de tant de peuples, de tant de gouvernemens & de religions.

CH. XL.

Anarchie dans la Pouille, ou Appulie.

CH. XL.

L'esprit naturel des habitans ne jettait aucune étincelle. On ne reconnaissait plus le pays qui avait produit *Horace* & *Ciceron*, & qui devait faire naître *le Tasse*. Voilà dans quelle situation était cette fertile contrée aux dixiéme & onziéme siécles, de Gayette & du Garillan jusqu'à Otrante.

Beaux exploits de gentilshommes Normans.

Le goût des pélérinages & des avantures de chevalerie régnait alors. Les tems d'anarchie sont ceux qui produisent l'excès de l'héroïsme ; son essor est plus retenu dans les gouvernemens réglés. Cinquante ou soixante Français étant partis en 983 des côtes de Normandie pour aller à Jérusalem, passèrent à leur retour sur la mer de Naples, & arrivèrent dans Salerne, dans le tems que cette ville assiégée par les mahométans venait de se racheter à prix d'argent. Ils trouvent les Salertins occupés à rassembler le prix de leur rançon, & les vainqueurs livrés dans leur camp à la sécurité d'une joye brutale & de la débauche. Cette poignée d'étrangers reproche aux assiégés la lâcheté de leur soumission, & dans l'instant marchant avec audace au milieu de la nuit, suivis de quelques Salertins qui osent les imiter, ils fondent dans le camp des Sarrazins, les étonnent, les mettent en fuite, les forcent de remonter en désordre sur leurs vaisseaux, & non-seulement sauvent les trésors de Salerne, mais ils y ajoutent les dépouilles des ennemis.

Le prince de Salerne étonné, veut les combler de présens, & est encor plus étonné qu'ils les refusent ; ils sont traités longtems à Salerne comme des héros libérateurs le méritaient. On leur fait promettre de revenir. L'honneur attaché à un événement si surprenant, engage bientôt d'autres Normans à passer à Salerne & à Bénévent. Les Normans reprennent l'habitude de leurs pères, de traverser les mers pour combattre. Ils servent tantôt l'empereur Grec, tantôt les princes du pays, tantôt les papes. Il ne leur importe pour qui ils se signalent, pourvû qu'ils recueillent le fruit de leurs travaux. Il s'était élevé un duc à Naples, qui avait asservi la république naissante. Ce duc de Naples est trop heureux de faire alliance avec ce petit nombre de Normans, qui le secourent contre un duc de Bénévent. Ils fondent la ville d'Aversa entre ces deux territoires vers l'an 1030. C'est la première souveraineté acquise par leur valeur.

Bientôt

Bientôt après arrivent trois fils de *Tancrède de Hauteville*, du territoire de Coutance, *Guillaume* surnommé *fier-à-bras*, *Drogon* & *Humfroi*. Rien ne ressemble plus aux tems fabuleux. Ces trois frères avec les Normans d'Averse, accompagnent le Catapan dans la Sicile; *Guillaume fier-à-bras* tuë le général Arabe, donne aux Grecs la victoire; & la Sicile allait retourner aux Grecs, s'ils n'avaient pas été ingrats. Mais le Catapan craignit ces Français qui le défendaient; il leur fit des injustices, & il s'attira leur vengeance. Ils tournent leurs armes contre lui. Trois à quatre cent Normans s'emparent de presque toute la Pouille. Le fait parait incroyable; 1041. mais les avanturiers du pays se joignaient à eux, & devenaient de bons soldats sous de tels maîtres; les Calabrois qui cherchaient la fortune par le courage devenaient autant de Normans. *Guillaume fier-à-bras* se fait lui-même comte de la Pouille, sans consulter ni empereur, ni pape, ni seigneurs voisins. Il ne consulta que ses soldats, comme ont fait tous les premiers rois de tous les pays. Chaque capitaine Normand eut une ville ou un village pour son partage.

CH. XL.

Les fils de Tancrède.

Fier-à-bras étant mort, son frère *Drogon* est élû souverain 1046. de la Pouille. Alors *Robert Guiscard* & ses deux jeunes frères quittent encor Coutance pour avoir part à tant de fortune. Le vieux *Tancrède* est étonné de se voir père d'une race de conquérans. Le nom des Normans faisait trembler tous les voisins de la Pouille, & même les papes. *Robert Guiscard* & ses frères, suivis d'une foule de leurs compatriotes, vont par petites troupes en pélérinage à Rome. Ils marchent inconnus le bourdon à la main, & arrivent enfin dans la Pouille.

L'empereur *Henri III* assez fort alors pour régner dans Rome, ne le fut pas assez pour s'opposer d'abord à ces conqué- 1047. rans. Il leur donna solemnellement l'investiture de ce qu'ils avaient envahi. Ils possédaient alors la Pouille entière, le comté d'Averse, la moitié du Bénéventin.

Voilà donc cette maison devenue bientôt après maison royale, fondatrice des royaumes de Naples & de Sicile, feudataire de l'empire. Comment s'est-il pû faire que cette portion de l'empire en ait été si-tôt détachée, & soit devenuë un fief de l'évêché de Rome, dans le tems que les papes ne

possédaient presque point de terrain, qu'ils n'étaient point maîtres à Rome, qu'on ne les reconnaissait pas même dans la marche d'Ancone qu'*Othon le grand* leur avait, dit-on, donnée ? Cet événement est presque aussi étonnant que les conquêtes des gentilshommes Normans. Voici l'explication de cette énigme. Le pape *Léon IX* voulut avoir la ville de Bénévent qui appartenait aux princes de la race des rois Lombards dépossédés par *Charlemagne*. L'empereur *Henri III* lui donna en effet cette ville en échange du fief de Bamberg en Allemagne. Les souverains pontifes sont maîtres aujourd'hui de Bénévent en vertu de cette donation. Les nouveaux princes Normans étaient des voisins dangereux. Il n'y a point de conquêtes sans de très grandes injustices : ils en commettaient, & l'empereur aurait voulu avoir des vassaux moins redoutables. *Léon IX* après les avoir excommuniés, se mit en tête de les aller combattre avec une armée d'Allemans que *Henri III* lui fournit. L'histoire ne dit point comment les dépouilles devaient être partagées. Elle dit seulement que l'armée était nombreuse, que le pape y joignit des troupes italiennes qui s'enrôlèrent comme pour une guerre sainte, & que parmi les capitaines il y eut beaucoup d'évêques. Les Normans qui avaient toûjours vaincu en petit nombre, étaient quatre fois moins forts que le pape : mais ils étaient accoutumés à combattre. *Robert Guiscard*, son frère *Humfroi*, le comte d'Averse *Richard*, (chacun était à la tête d'une troupe aguerrie,) taillèrent en piéces l'armée allemande, & firent disparaître l'italienne. Le pape s'enfuit à Civitade dans la Capitanate près du champ de bataille ; les Normans le suivent, le prennent, l'emmènent prisonnier dans cette même ville de Bénévent qui était le premier sujet de cette entreprise.

1053.

1053. *Le pape fait prisonnier par les princes Normans.*

On a fait un saint de ce pape *Léon IX*. Apparemment qu'il fit pénitence d'avoir fait inutilement répandre tant de sang, & d'avoir mené tant d'ecclésiastiques à la guerre. Il est sûr qu'il s'en repentit, surtout quand il vit avec quel respect le traitèrent ses vainqueurs, & avec quelle inflexibilité ils le gardèrent prisonnier une année entière. Ils rendirent Bénévent aux princes Lombards ; & ce ne fut qu'après l'extinction de cette maison que les papes eurent enfin la ville.

On conçoit aisément que les princes Normans étaient plus piqués contre l'empereur qui avait fourni une armée redoutable, que contre le pape qui l'avait commandée. Il falait s'affranchir pour jamais des prétentions ou des droits de deux empires entre lesquels ils se trouvaient. Ils continuent leurs conquêtes; ils s'emparent de la Calabre & de Capouë pendant la minorité de *Henri IV*, & tandis que le gouvernement des Grecs est plus faible qu'une minorité. CH. XL.

C'étaient les enfans de *Tancrède de Hauteville* qui conquéraient la Calabre; c'étaient les descendans des premiers libérateurs qui conquéraient Capouë. Ces deux dynasties victorieuses n'eurent point de ces querelles qui divisent si souvent les vainqueurs & qui les affaiblissent. L'utilité de l'histoire demande ici que je m'arrête un moment, pour observer que *Richard d'Averse* qui subjugua Capouë, se fit couronner avec les mêmes cérémonies du sacre & de l'huile sainte qu'on avait employées pour l'usurpateur *Pepin* père de *Charlemagne*. Les ducs de Bénévent s'étaient toûjours fait sacrer ainsi. Les successeurs de *Richard* en usèrent de même. Rien ne fait mieux voir que chacun établit les usages à son choix.

Origine de l'hommage des rois de Naples aux papes.

Robert Guiscard duc de la Pouille & de la Calabre, *Richard* comte d'Averse & de Capouë, tous deux par le droit de l'épée, tous deux voulant être indépendans des empereurs, mirent en usage pour leurs souverainetés une précaution que beaucoup de particuliers prenaient dans ces tems de troubles & de rapines pour leurs biens de patrimoine: on les donnait à l'église sous le nom d'offrande, d'*oblata*, & on en jouissait moyennant une légère redevance. C'était la ressource des faibles dans les gouvernemens orageux de l'Italie. Les Normans quoique puissans l'employèrent comme une sauve-garde contre des empereurs qui pouvaient devenir plus puissans. *Robert Guiscard* & *Richard de Capouë* excommuniés par le pape *Léon IX*, l'avaient tenu en captivité. Ces mêmes vainqueurs excommuniés par *Nicolas II*, lui rendirent hommage.

Robert Guiscard & le comte de Capouë mirent donc sous la protection de l'église entre les mains de *Nicolas II*, non-seulement tout ce qu'ils avaient pris, mais tout ce qu'ils pourraient prendre. Le duc *Robert* fit hommage de la Sicile même 1059.

qu'il n'avait point encore. Il se déclara feudataire du St. Siége
CH. XL. pour tous ses états, promit une redevance de douze deniers par chaque charuë, ce qui était beaucoup. Cet hommage était un acte de pieté politique qui pouvait être regardé comme le denier de *St. Pierre* que payait l'Angleterre au St. Siége, comme les deux livres d'or que lui donnèrent les premiers rois de Portugal, enfin comme la soumission volontaire de tant de royaumes à l'église.

Naples vassale de l'empire, puis de l'église Romaine.

Mais selon toutes les loix du droit féodal établies en Europe, ces princes vassaux de l'empire ne pouvaient choisir un autre suzerain. Ils devenaient coupables de félonie envers l'empereur; ils le mettaient en droit de confisquer leurs états. Les querelles qui survinrent entre le sacerdoce & l'empire, & encor plus les propres forces des princes Normans, mirent les empereurs hors d'état d'exercer leurs droits. Ces conquérans en se faisant vassaux des papes devinrent les protecteurs & souvent les maîtres de leurs nouveaux suzerains. Le duc *Robert* ayant reçu un étendart du pape, & devenu capitaine de l'église de son ennemi qu'il était, passe en Sicile avec son frère *Roger:* ils font la conquête de cette isle sur les Grecs & sur
1067. les Arabes qui la partageaient alors. Les mahométans & les Grecs se soumirent à condition qu'ils conserveraient leurs religions & leurs usages.

Il falait achever la conquête de tout ce qui compose aujourd'hui le royaume de Naples. Il restait encor des princes de Salerne, descendans de ceux qui avaient les premiers attiré les Normans dans ces pays. Les Normans enfin les chassèrent; le duc *Robert* leur prit Salerne: ils se réfugièrent dans la campagne de Rome sous la protection de *Grégoire VII*, de ce même pape qui faisait trembler les empereurs. *Robert*, ce vassal & ce défenseur de l'église, les y poursuit. *Grégoire VII* ne manque pas de l'excommunier, & le fruit de l'excommunication est la conquête de tout le Béneventin que fait *Robert* après la mort du dernier duc de Bénévent de la race Lombarde.

Grégoire VII, que nous verrons si fier & si terrible avec les empereurs & les rois, n'a plus que des complaisances
1077. pour l'excommunié *Robert*. Il lui donne l'absolution, & en

reçoit la ville de Bénévent, qui depuis ce tems-là est toûjours demeurée au St. Siége. CH. XL.

Bientôt après éclatent les grandes querelles dont nous parlerons entre l'empereur *Henri IV* & ce même *Grégoire VII*. *Henri* s'était rendu maître de Rome & assiégeait le pape dans ce 1084.
château qu'on a depuis appellé le château St. Ange. *Robert* accourt alors de la Dalmatie où il faisait des conquêtes nouvelles, délivre le pape malgré les Allemans & les Romains réunis contre lui, se rend maître de sa personne & l'emmène à *Grégoire VII meurt captif.*
Salerne, où ce pape qui déposait tant de rois mourut le captif & le protégé d'un gentilhomme Normand.

Il ne faut point être étonné si tant de romans nous représentent des chevaliers errans devenus de grands souverains par leurs exploits & entrans dans la famille des empereurs. C'est précisément ce qui arriva à *Robert Guiscard*, & ce que nous verrons plus d'une fois du tems des croisades. *Robert* maria sa fille à *Constantin* fils de l'empereur de Constantinople *Michel Ducas*. Ce mariage ne fut pas heureux. Il eut bientôt sa fille & son gendre à venger, & résolut d'aller détrôner l'empereur d'orient après avoir humilié celui d'occident.

La cour de Constantinople n'était qu'un continuel orage. *Michel Ducas* fut chassé du trône par *Nicéphore* surnommé *Botoniate*. *Constantin* gendre de *Robert* fut fait eunuque; & enfin *Alexis Comnène*, qui eut depuis tant à se plaindre des croisés, monta sur le trône. *Robert* pendant ces révolutions s'avançait déja par la Dalmatie, par la Macédoine, & portait la terreur jusqu'à Cons- 1084.
tantinople. *Bohémond* son fils d'un premier lit, si fameux dans les croisades, l'accompagnait à cette conquête d'un empire. Nous voyons par-là combien *Alexis Comnène* eut raison de craindre les croisés, puisque *Bohémond* commença par vouloir le détrôner.

La mort de *Robert* dans l'isle de Corfou mit fin à ses entre- 1085.
prises. La princesse *Anne Comnène* fille de l'empereur *Alexis*, laquelle écrivit une partie de cette histoire, ne regarde *Robert* que comme un brigand, & s'indigne qu'il ait eu l'audace de marier sa fille au fils d'un empereur. Elle devait songer que l'histoire même de l'empire lui fournissait des exemples de fortunes plus considérables, & que tout cède dans le monde à la force & à la puissance.

CHAPITRE QUARANTE-UNIEME.

De la Sicile en particulier, & du droit de légation dans cette isle.

Ch. XLI.

L'Idée de conquérir l'empire de Constantinople s'évanouït avec la vie de *Robert*; mais les établissemens de sa famille s'affermirent en Italie. Le comte *Roger* son frère resta maître de la Sicile. Le duc *Roger* son fils demeura possesseur de presque tous les pays qui ont le nom de royaume de Naples. *Bohémond* son autre fils alla depuis conquérir Antioche, après avoir inutilement tenté de partager les états du duc *Roger* son frère.

Pourquoi ni le comte *Roger* souverain de Sicile, ni son neveu *Roger* duc de la Pouille, ne prirent-ils point dès-lors le titre de rois ? Il faut du tems à tout. *Roger Guiscard* le premier conquérant avait été investi comme duc par le pape *Nicolas II. Roger* son frère avait été investi par *Robert Guiscard* en qualité de comte de Sicile. Toutes ces cérémonies ne donnaient que des noms & n'ajoutaient rien au pouvoir. Mais ce comte de Sicile eut un droit qui s'est conservé toûjours, & qu'aucun roi de l'Europe n'a eu : il devint un second pape dans son isle.

Origine des droits ecclésiastiques des rois de Sicile.

Les papes s'étaient mis en possession d'envoyer dans toute la chrétienté des légats qu'on nommait *à latere*, qui exerçaient une jurisdiction sur toutes les églises, en exigeaient des décimes, donnaient les bénéfices, exerçaient & étendaient le pouvoir pontifical autant que les conjonctures & les intérêts des rois le permettaient. Le temporel presque toûjours mêlé au spirituel leur était soumis ; ils attiraient à leur tribunal les causes civiles. Pour peu que le sacré s'y joignît au profane, mariages, testamens, promesses par serment, tout était de leur ressort. C'étaient des proconsuls que l'empereur ecclésiastique des chrétiens déléguait dans tout l'occident. C'est par-là que Rome toûjours faible, toûjours dans l'anarchie, esclave quel-

quefois des Allemans, & en proie à tous les fléaux, continua d'être la maîtresse des nations. C'est par-là que l'histoire de chaque peuple est toûjours l'histoire de Rome. CH. XLI.

Urbain II envoya un légat en Sicile dès que le comte *Roger* eut enlevé cette isle aux mahométans & aux Grecs, & que l'église latine y fut établie. C'était de tous les pays celui qui semblait en effet avoir le plus de besoin d'un légat, pour y régler la hiérarchie, chez un peuple dont la moitié était musulmane, & dont l'autre était de la communion grecque. Cependant ce fut le seul pays où la légation fut proscrite pour toûjours. Le comte *Roger* bienfaiteur de l'église latine, à laquelle il rendait la Sicile, ne put souffrir qu'on envoyât un roi sous le nom de légat dans le pays de sa conquête.

Le pape *Urbain* uniquement occupé des croisades, & voulant ménager une famille de héros si nécessaire à cette grande entreprise, accorda la dernière année de sa vie en 1098 une bulle au comte *Roger*, par laquelle il révoqua son légat, & créa *Roger* & ses successeurs légats nés du St. Siége en Sicile, leur attribuant tous les droits & toute l'autorité de cette dignité qui était à la fois spirituelle & temporelle. C'est-là ce fameux droit qu'on appelle la *monarchie de Sicile*, c'est-à-dire, le droit attaché à cette monarchie, droit que depuis les papes ont voulu anéantir & que les rois de Sicile ont maintenu. Si cette prérogative est incompatible avec la hiérarchie chrétienne, il est évident qu'*Urbain* ne put pas la donner; si c'est un objet de discipline que la religion ne réprouve pas, il est aussi évident que chaque royaume est en droit de se l'attribuer. Ce privilége au fonds n'est que le droit de *Constantin* & de tous les empereurs de présider à toute la police de leurs états; cependant il n'y a eu dans toute l'Europe catholique qu'un gentilhomme Normand qui ait sû se donner cette prérogative aux portes de Rome.

Le fils de ce comte *Roger* recueillit tout l'héritage de la maison Normande; il se fit couronner & sacrer roi de Sicile & de la Pouille. Naples qui était alors une petite ville, n'était point encor à lui & ne pouvait donner le nom au royaume. Elle s'était toûjours maintenue en république sous un duc qui relevait des empereurs de Constantinople; & ce duc

1130. *Premier roi de Naples & Sicile.*

avait jusqu'alors échappé par des présens à l'ambition de la famille conquérante.

Ce premier roi *Roger* fit hommage au St. Siége. Il y avait alors deux papes : l'un le fils d'un juif nommé *Léon*, qui s'appellait *Anaclet*, & que *St. Bernard* appelle *Judaicam sobolem*, race hébraïque : l'autre s'appellait *Innocent II.* Le roi *Roger* reconnut *Anaclet*, parce que l'empereur *Lothaire II* reconnaissait *Innocent* ; & ce fut à cet *Anaclet* qu'il rendit son vain hommage.

St. Bernard déclare la suzeraineté du pape une usurpation.

Les empereurs ne pouvaient regarder les conquérans Normans que comme des usurpateurs. Aussi *St. Bernard* qui entrait dans toutes les affaires des papes & des rois, écrivait contre *Roger* aussi-bien que contre ce fils d'un Juif qui s'était fait élire pape à prix d'argent. *L'un*, dit-il, *a usurpé la chaire de St. Pierre, l'autre a usurpé la Sicile, c'est à César à les punir.* Il était donc évident alors que la suzeraineté du pape sur ces deux provinces, n'était qu'une usurpation.

Le roi *Roger* soutenait *Anaclet*, qui fut toûjours reconnu dans Rome. *Lothaire* prend cette occasion pour enlever aux Normans leurs conquêtes. Il marche vers la Pouille avec le pape *Innocent II.* Il parait bien que ces Normans avaient eu raison de ne pas vouloir dépendre des empereurs, & de mettre entre l'empire & Naples une barrière. *Roger* à peine roi fut sur le point de tout perdre. Il assiégeait Naples quand l'empereur s'avance contre lui. Il perd des batailles ; il perd presque toutes ses provinces dans le continent. *Innocent II* l'excommunie & le poursuit. *St. Bernard* était avec l'empereur & le pape. Il voulut en vain ménager un accommodement.

1137. *Roger* vaincu se retire en Sicile. L'empereur meurt. Tout change alors. Le roi *Roger* & son fils reprennent leurs provinces. Le pape *Innocent II* reconnu enfin dans Rome, ligué avec les princes à qui *Lothaire* avait donné ces provinces, ennemi implacable du roi, marche comme *Léon IX* à la tête

1139. d'une armée. Il est vaincu & pris comme lui. Que peut-il faire alors ? Il fait comme ses prédécesseurs : il donne des absolutions & des investitures, & il se fait des protecteurs contre l'empire, de cette même maison Normande contre laquelle il avait appellé l'empire à son secours.

Autre pape pris par les princes Normans.

Bientôt

Bientôt après le roi subjugue Naples, & le peu qui restait encor pour arrondir son royaume de Gayette jusqu'à Brindes: la monarchie se forme telle qu'elle est aujourd'hui. Naples devient la capitale tranquille du royaume, & les arts commencent à renaitre un peu dans ces belles provinces. CH. XLI.

Après avoir vû comment des gentilshommes de Coutance fondèrent le royaume de Naples & de Sicile, il faut voir comment un duc de Normandie pair de France conquit l'Angleterre. C'est une chose bien frappante que toutes ces invasions, toutes ces émigrations, qui continuèrent depuis la fin du quatriéme siécle jusqu'au commencement du quatorziéme, & qui finirent par les croisades. Toutes les nations de l'Europe ont été mêlées, & il n'y en a eu presque aucune qui n'ait eu ses usurpateurs.

CHAPITRE QUARANTE-DEUXIEME.

Conquête de l'Angleterre par GUILLAUME *duc de Normandie.*

TAndis que les enfans de *Tancrède de Hauteville* fondaient si loin des royaumes, les ducs de leur nation en acquéraient un qui est devenu plus considérable que les deux Siciles. La nation Britannique était, malgré sa fierté, destinée à se voir toûjours gouvernée par des étrangers. Après la mort d'*Alfred*, arrivée en 900, l'Angleterre retomba dans la confusion & la barbarie. Les anciens Anglo-Saxons ses premiers vainqueurs, & les Danois ses usurpateurs nouveaux, s'en disputaient toûjours la possession; & de nouveaux pirates Danois venaient encor souvent partager les dépouilles. Ces pirates continuaient d'être si terribles, & les Anglais si faibles, que vers l'année 1000 on ne put se racheter d'eux qu'en payant quarante-huit mille livres sterling. On imposa, pour lever cette somme, une taxe qui dura depuis assez longtems en Angleterre, ainsi que la plûpart des autres taxes, qu'on

continue toûjours de lever après le besoin. Ce tribut humiliant fut appellé argent danois, *Danngelt.*

Canut roi de Dannemarck, qu'on a nommé *le grand*, & qui n'a fait que de grandes cruautés, remit sous sa domination en 1017 le Dannemarck & l'Angleterre. Les naturels Anglais furent traités alors comme des esclaves. Les auteurs de ce tems avouent que quand un Anglais rencontrait un Danois, il falait qu'il s'arrêtât jusqu'à ce que le Danois eût passé.

Edouard le saint ou le confesseur.

La race de *Canut* ayant manqué en 1041, les états du royaume, reprenant leur liberté, déférèrent la couronne à *Edouard*, un descendant des anciens Anglo-Saxons, qu'on appelle *le saint* & *le confesseur.* Une des grandes fautes, ou un des grands malheurs de ce roi, fut de n'avoir point d'enfans de sa femme *Edithe*, fille du plus puissant seigneur du royaume. Il haïssait sa femme, ainsi que sa propre mère, pour des raisons d'état, & les fit éloigner l'une & l'autre. La stérilité de son mariage servit à sa canonisation. On prétendit qu'il avait fait vœu de chasteté : vœu téméraire dans un mari, & absurde dans un roi qui avait besoin d'héritiers. Ce vœu, s'il fut réel, prépara de nouveaux fers à l'Angleterre.

Ecrouelles.

Au reste les moines ont écrit que cet *Edouard* fut le premier roi de l'Europe qui eut le don de guérir les écrouelles. Il avait déja rendu la vuë à sept ou huit aveugles, quand une pauvre femme attaquée d'une humeur froide se présenta devant lui ; il la guérit incontinent en faisant le signe de la croix, & la rendit féconde de stérile qu'elle était auparavant. Les rois d'Angleterre se sont attribués depuis le privilége, non pas de rendre les stériles fécondes, non pas de guérir les aveugles, mais de toucher les écrouelles qu'ils ne guérissaient pas.

St. Louis en France, comme suzerain des rois d'Angleterre, toucha les écrouelles, & ses successeurs jouïrent de cette prérogative. *Guillaume III* la négligea en Angleterre ; & un tems viendra que la raison qui commence à faire quelques progrès en France, abolira cette coutume.

Vous voyez toûjours les usages & les mœurs de ces tems-là absolument différens des nôtres. *Guillaume* duc de Normandie, qui conquit l'Angleterre, loin d'avoir aucun droit sur ce

royaume, n'en avait pas même sur la Normandie, si la naissance donnait les droits. Son père le duc *Robert*, qui ne s'était jamais marié, l'avait eu de la fille d'un pelletier de Falaise, que l'histoire appelle *Harlot*, terme qui signifiait & signifie encor aujourd'hui en anglais *concubine* ou *femme publique.* L'usage des concubines permis dans tout l'orient & dans la loi des Juifs, ne l'était pas dans la nouvelle loi. Il était autorisé par la coutume. On rougissait si peu d'être né d'une pareille union, que souvent *Guillaume* en écrivant, signait *le bâtard Guillaume.* Il est resté une lettre de lui au comte *Alain* de Bretagne, dans laquelle il signe ainsi. Les bâtards héritaient souvent; car dans tous les pays où les hommes n'étaient pas gouvernés par des loix fixes, publiques & reconnuës, il est clair que la volonté d'un prince puissant était le seul code. *Guillaume* fut déclaré, par son père & par les états, héritier du duché, & il se maintint ensuite par son habileté & par sa valeur, contre tous ceux qui lui disputèrent son domaine. Il régnait paisiblement en Normandie, & la Bretagne lui rendait hommage. Lorsqu'*Edouard le confesseur* étant mort, il prétendit au royaume d'Angleterre, le droit de succession ne paraissait alors établi dans aucun état de l'Europe. La couronne d'Allemagne était élective: l'Espagne était partagée entre les chrétiens & les musulmans. La Lombardie changeait chaque jour de maître. La race *Carlovingienne*, détrônée en France, faisait voir ce que peut la force contre le droit du sang. *Édouard le confesseur* n'avait point joui du trône à titre d'héritage. *Harold* successeur d'*Edouard* n'était point de sa race; mais il avait le plus incontestable de tous les droits, les suffrages de toute la nation. *Guillaume le bâtard* n'avait pour lui ni le droit d'élection, ni celui d'héritage, ni même aucun parti en Angleterre. Il prétendit que dans un voyage qu'il fit autrefois dans cette isle, le roi *Édouard* avait fait en sa faveur un testament que personne ne vit jamais. Il disait encor qu'autrefois il avait délivré de prison *Harold*, & qu'*Harold* lui avait cédé ses droits sur l'Angleterre. Il appuya ses faibles raisons d'une forte armée.

CH. XLII.

Guillaume le bâtard.

Nul droit de succession alors.

Les barons de Normandie, assemblés en forme d'états, refusèrent de l'argent à leur duc pour cette expédition: parce

CH. XLII. que, s'il ne réussissait pas, la Normandie en resterait appauvrie, & qu'un heureux succès la rendrait province d'Angleterre; mais plusieurs Normans hazardèrent leur fortune avec leur duc. Un seul seigneur nommé *Fiz-Othbern*, équipa quarante vaisseaux à ses dépens. Le comte de Flandre, beau-père du duc *Guillaume*, le secourut de quelque argent. Le pape *Alexandre II* entra dans ses intérêts. Il excommunia tous ceux qui s'opposeraient aux desseins de *Guillaume*. C'était se jouer de la religion; mais les peuples étaient accoutumés à ces profanations, & les princes en profitaient. *Guillaume* partit de St. Valeri avec une flotte nombreuse; on ne sait combien il avait de vaisseaux, ni de soldats. Il aborda sur les côtes de Sussex: & bientôt après se donna dans cette province la fameuse bataille de Hastings, qui décida seule du sort de l'Angleterre. Les anciennes chroniques nous apprennent qu'au premier rang de l'armée Normande, un écuyer nommé *Taillefer*, monté sur un cheval armé, chanta la chanson de *Roland*, qui fut si longtems dans la bouche des Français, sans qu'il en soit resté le moindre fragment. Ce *Taillefer* après avoir entonné la chanson que les soldats répétaient, se jetta le premier parmi les Anglais, & fut tué. Le roi *Harold* & le duc de Normandie quittèrent leurs chevaux, & combattirent à pied; la bataille dura six heures. La gendarmerie à cheval, qui commençait à faire ailleurs toute la force des armées, ne parait pas avoir été employée dans cette journée. Les troupes de part & d'autre étaient composées de fantassins. *Harold* & deux de ses frères y furent tués. Le vainqueur s'approcha de Londres, portant devant lui une bannière bénite que le pape lui avait envoyée. Cette bannière fut l'étendart auquel tous les évêques se rallièrent en sa faveur. Ils vinrent aux portes avec le magistrat de Londres lui offrir la couronne, qu'on ne pouvait refuser au vainqueur.

14 Octob. 1066.

Bataille de Hastings. Chanson de Roland.

Quelques auteurs appellent ce couronnement une élection libre, un acte d'autorité du parlement d'Angleterre. C'est précisément l'autorité des esclaves faits à la guerre., qui accordaient à leurs maîtres le droit de les fustiger.

Guillaume ayant reçu une bannière du pape pour cette expédition, lui envoya en récompense l'étendart du roi *Harold*

tué dans la bataille, & une petite partie du petit trésor que pouvait avoir alors un roi Anglais. C'était un présent considérable pour ce pape *Alexandre II* qui disputait encor son siége à *Honorius II*, & qui sur la fin d'une longue guerre civile dans Rome, était réduit à l'indigence. Ainsi un barbare fils d'une prostituée, meurtrier d'un roi légitime, partage les dépouilles de ce roi avec un autre barbare; car ôtez les noms de duc de Normandie, de roi d'Angleterre & de pape, tout se réduit à l'action d'un voleur Normand, & d'un receleur Lombard: & c'est au fonds à quoi toute usurpation se réduit.

CH. XLII.

Véritable idée des conquêtes.

Guillaume sut gouverner comme il sut conquérir. Plusieurs révoltes étouffées, des irruptions des Danois rendues inutiles, des loix rigoureuses durement exécutées, signalèrent son régne. Anciens Bretons, Danois, Anglo-Saxons, tous furent confondus dans le même esclavage. Les Normans qui avaient eu part à sa victoire, partagèrent par ses bienfaits les terres des vaincus. De-là toutes ces familles Normandes, dont les descendans, ou du moins les noms, subsistent encor en Angleterre. Il fit faire un dénombrement exact de tous les biens des sujets de quelque nature qu'ils fussent. On prétend qu'il en profita pour se faire en Angleterre un revenu de quatre cent mille livres sterling, ce qui ferait aujourd'hui environ cinq millions sterling, & plus de cent millions de France. Il est évident qu'en cela les historiens se sont trompés. L'état d'Angleterre d'aujourd'hui, qui comprend l'Ecosse & l'Irlande, n'a pas un plus gros revenu, si vous en déduisez ce qu'on paye pour les anciennes dettes du gouvernement. Ce qui est sûr, c'est que *Guillaume* abolit toutes les loix du pays, pour y introduire celles de Normandie. Il ordonna qu'on plaidât en normand; & depuis lui, tous les actes furent expédiés en cette langue jusqu'à *Edouard III*. Il voulut que la langue des vainqueurs fût la seule du pays. Des écoles de la langue normande furent établies dans toutes les villes & les bourgades. Cette langue était le français mêlé d'un peu de danois: idiôme barbare, qui n'avait aucun avantage sur celui qu'on parlait en Angleterre. On prétend qu'il traitait non-seulement la nation vaincue avec dureté, mais qu'il affectait encor des caprices tyranniques. On en donne pour exemple la *loi du couvre-feu*, par laquelle il falait, au

Gouvernement de Guillaume le bâtard.

son de la cloche, éteindre le feu dans chaque maison à huit heures du soir. Mais cette loi, bien loin d'être tyrannique, n'est qu'une ancienne police établie presque dans toutes les villes du nord; elle s'est longtems conservée dans les cloîtres. Les maisons étaient bâties de bois, & la crainte du feu était un objet des plus importans de la police générale.

CH. XLII.

On lui reproche encor d'avoir détruit tous les villages qui se trouvaient dans un circuit de quinze lieues, pour en faire une forêt, dans laquelle il pût goûter le plaisir de la chasse. Une telle action est trop insensée pour être vraisemblable. Les historiens ne font pas attention qu'il faut au moins vingt années pour qu'un nouveau plant d'arbres devienne une forêt propre à la chasse. On lui fait semer cette forêt en 1080. Il avait alors soixante-trois ans. Quelle apparence y a-t-il qu'un homme raisonnable ait à cet âge détruit des villages, pour semer quinze lieues en bois, dans l'espérance d'y chasser un jour?

Ridicule tyrannie imputée à Guillaume

Le conquérant de l'Angleterre fut la terreur du roi de France *Philippe I*, qui voulut abaisser trop tard un vassal si puissant, & qui se jetta sur le Maine, dépendant alors de la Normandie. *Guillaume* repassa la mer, reprit le Maine, & contraignit le roi de France à demander la paix.

Grégoire VII veut l'hommage de l'Angleterre.

Les prétentions de la cour de Rome n'éclatèrent jamais plus singuliérement qu'avec ce prince. Le pape *Grégoire VII* prit le tems qu'il faisait la guerre à la France, pour demander qu'il lui rendît hommage du royaume d'Angleterre. Cet hommage était fondé sur cet ancien denier de *St. Pierre*, que l'Angleterre payait à l'église de Rome: il revenait à environ vingt sous de notre monnoie par chaque maison; offrande regardée en Angleterre comme une forte aumône, & à Rome comme un tribut. *Guillaume le conquérant* fit dire au pape, qu'il pourrait bien continuer l'aumône; mais au lieu de faire hommage, il fit défense en Angleterre de reconnaître d'autre pape que celui qu'il approuverait. La proposition de *Grégoire VII* devint par-là ridicule à force d'être audacieuse. C'est ce même pape qui bouleversait l'Europe pour élever le sacerdoce au-dessus de l'empire; mais avant de parler de cette querelle mémorable, & des croisades qui prirent nais-

ſance dans ces tems, il faut voir en peu de mots en quel état étaient les autres pays de l'Europe.

CHAPITRE QUARANTE-TROISIEME.

De l'état de l'Europe aux dixiéme & onziéme ſiécles.

Le nord de l'Europe commence à être chrétien.

LA Moſcovie, ou plutôt la Ziovie, avait commencé à connaître un peu de chriſtianiſme vers la fin du dixiéme ſiécle. Les femmes étaient deſtinées à changer la religion des royaumes. Une ſœur des empereurs *Baſile* & *Conſtantin*, mariée à un grand duc ou grand knes de Moſcovie, nommé *Volodimer*, obtint de ſon mari qu'il ſe fit batiſer. Les Moſcovites, quoiqu'eſclaves de leur maître, ne ſuivirent qu'avec le tems ſon exemple; & enfin, dans ces ſiécles d'ignorance, ils ne prirent guères du rite grec que les ſuperſtitions.

Au reſte, les ducs de Moſcovie ne ſe nommaient pas encor czars, ou tſars, ou tchards; ils n'ont pris ce titre que quand ils ont été les maîtres des pays vers Caſan appartenant à des tſars. C'eſt un terme ſlavon imité du perſan; & dans la bible ſlavone, le roi *David* eſt appellé le *tſar David.*

Environ dans ce tems-là, une femme attira encor la Pologne au chriſtianiſme. *Miciſlas* duc de Pologne, fut converti par ſa femme, ſœur du duc de Bohême. J'ai déja remarqué que les Bulgares avaient reçu la foi de la même manière. *Giſelle*, ſœur de l'empereur *Henri II*, fit encor chrétien ſon mari roi de Hongrie, dans la première année du onziéme ſiécle; ainſi il eſt très vrai que la moitié de l'Europe doit aux femmes ſon chriſtianiſme.

La Suède, chez qui il avait été prêché dès le neuviéme ſiécle, était redevenue idolâtre. La Bohême, & tout ce qui eſt au nord de l'Elbe, renonça au chriſtianiſme en 1013. Toutes les côtes de la mer Baltique vers l'orient étaient payennes. Les Hongrois en 1047 retournèrent au paganiſme. Mais

toutes ces nations étaient beaucoup plus loin encor d'être polies que d'être chrétiennes.

La Suède, probablement depuis longtems épuisée d'habitans par ces anciennes émigrations dont l'Europe fut inondée, parait dans les huitiéme, neuviéme, dixiéme & onziéme siécles comme ensevelie dans sa barbarie, sans guerre & sans commerce avec ses voisins ; elle n'a part à aucun grand événement, & n'en fut probablement que plus heureuse.

La Pologne, beaucoup plus barbare que chrétienne, conserva jusqu'au treiziéme siécle toutes les coutumes des anciens Sarmates, comme celle de tuer leurs enfans qui naissaient imparfaits, & les vieillards invalides. *Albert*, surnommé *le grand*, dans ces siécles d'ignorance, alla en Pologne pour y déraciner ces coutumes affreuses qui durèrent jusqu'au milieu du treiziéme siécle, & on n'en put venir à bout qu'avec le tems. Tout le reste du nord vivait dans un état sauvage ; état de la nature humaine quand l'art ne l'a pas changée.

L'empire de Constantinople n'était ni plus resserré, ni plus agrandi que nous l'avons vû au neuviéme siécle. A l'occident, il se défendait contre les Bulgares ; à l'orient & au nord & au midi, contre les Turcs & les Arabes.

On a vû en général ce qu'était l'Italie : des seigneurs particuliers partageaient tout le pays depuis Rome jusqu'à la mer de la Calabre, & les Normans en avaient la plus grande partie. Florence, Milan, Pavie, se gouvernaient par leurs magistrats sous des comtes ou sous des ducs nommés par les empereurs. Bologne était plus libre.

La maison de *Maurienne*, dont descendent les ducs de Savoye, rois de Sardaigne, commençait à s'établir. Elle possédait comme fief de l'empire la comté héréditaire de Savoye & de Maurienne, depuis qu'un *Berthol*, tige de cette maison, avait eu en 888 le petit démembrement du royaume de Bourgogne. Il y eut cent seigneurs en France beaucoup plus considérables que les comtes de Savoye ; mais tous ont été enfin accablés sous le pouvoir du seigneur dominant ; tous ont cédé l'un après l'autre à des maisons nouvelles élevées par la faveur des rois. Il ne reste plus de trace de leur ancienne grandeur. La maison de *Maurienne* cachée dans ses mon-

montagnes, s'eſt agrandie de ſiécle en ſiécle, & eſt devenue égale aux plus grands monarques. CH. XLIII.

Les Suiſſes & les Griſons, qui compoſaient un état quatre fois plus puiſſant que la Savoye, & qui étaient comme elle, un démembrement de la Bourgogne, obéïſſaient aux baillis que les empereurs nommaient.

Veniſe & Gènes.

Deux villes maritimes d'Italie commençaient à s'élever, non par ces invaſions ſubites qui ont fait les droits de preſque tous les princes qui ont paſſé en revuë, mais par une induſtrie ſage qui dégénéra auſſi bientôt en eſprit de conquête. Ces deux villes étaient Gènes & Veniſe. Gènes célèbre du tems des Romains, regardait *Charlemagne* comme ſon reſtaurateur. Cet empereur l'avait rebâtie quelque tems après que les Goths l'avaient détruite. Gouvernée par des comtes ſous *Charlemagne* & ſes premiers deſcendans, elle fut ſaccagée au dixiéme ſiécle par les mahométans, & preſque tous ſes citoyens furent emmenés en ſervitude. Mais comme c'était un port commerçant, elle fut bientôt repeuplée. Le négoce qui l'avait fait fleurir, ſervit à la rétablir. Elle devint alors une république. Elle prit l'iſle de Corſe ſur les Arabes, qui s'en étaient emparés. Les papes exigerent un tribut pour cette iſle, non-ſeulement parce qu'ils y avaient poſſédé autrefois des patrimoines, mais parce qu'ils ſe prétendaient ſuzerains de tous les royaumes conquis ſur les infidèles. Les Génois payèrent ce tribut au commencement de l'onziéme ſiécle : mais bientôt après ils s'en affranchirent ſous le pontificat de *Lucius II.* Enfin leur ambition croiſſant avec leurs richeſſes, de marchands ils voulurent devenir conquérans.

Commencemens de Veniſe.

La ville de Veniſe, bien moins ancienne que Gènes, affectait le frivole honneur d'une plus ancienne liberté, & jouïſſait de la gloire ſolide d'une puiſſance bien ſupérieure. Ce ne fut d'abord qu'une retraite de pêcheurs & de quelques fugitifs, qui s'y réfugièrent au commencement du cinquiéme ſiécle, quand les Huns & les Goths ravageaient l'Italie. Il n'y avait pour toute ville que des cabanes ſur le Rialto. Le nom de Veniſe n'était point encor connu. Ce Rialto, bien loin d'être libre, fut pendant trente années une ſimple bourgade appartenante à la ville de Padouë, qui la gouvernait

CH. XLIII.

par des consuls. La vicissitude des choses a mis depuis Padouë sous le joug de Venise.

Il n'y a aucune preuve que sous les rois Lombards Venise ait eu une liberté reconnue. Il est plus vraisemblable que ses habitans furent oubliés dans leurs marais.

Le Rialto & les petites isles voisines ne commencèrent qu'en 709 à se gouverner par leurs magistrats. Ils furent alors indépendans de Padouë, & se regardèrent comme une république.

Premier doge.

C'est en 709 qu'ils eurent leur premier doge, qui ne fut qu'un tribun du peuple élu par des bourgeois. Plusieurs familles qui donnèrent leur voix à ce premier doge, subsistent encore. Elles sont les plus anciens nobles de l'Europe, sans en excepter aucune maison, & prouvent que la noblesse peut s'acquérir autrement qu'en possédant un château, ou en payant des patentes à un souverain.

Héraclée capitale de l'état Vénitien.

Héraclée fut le premier siége de cette république jusqu'à la mort de son troisiéme doge. Ce ne fut que vers la fin du neuviéme siécle que ces insulaires, retirés plus avant dans leurs lagunes, donnèrent à cet assemblage de petites isles qui formèrent une ville, le nom de Venise, du nom de cette côte qu'on appellait *terræ Venetorum*. Les habitans de ces marais ne pouvaient subsister que par leur commerce. La nécessité fut l'origine de leur puissance. Il n'est pas assurément bien décidé que cette république fût alors indépendante. On voit que *Bérenger*, reconnu quelque tems empereur en Italie, accorda l'an 950 au doge le privilége de battre monnoie. Ces doges mêmes étaient obligés d'envoyer aux empereurs en redevance un manteau de drap d'or tous les ans : & *Othon III* leur remit en 998 cette espèce de petit tribut. Mais ces légères marques de vassalité n'ôtaient rien à la véritable puissance de Venise ; car tandis que les Vénitiens payaient un manteau d'étoffe d'or aux empereurs, ils acquirent par leur argent & par leurs armes toute la province d'Istrie, & presque toutes les côtes de Dalmatie, Spalatro, Raguze, Narenza. Leur doge prenait vers le milieu du dixiéme siécle le titre de *duc de Dalmatie* ; mais ces conquêtes enrichissaient moins Venise que le commerce, dans lequel elle surpassait

encor les Génois ; car tandis que les barons d'Allemagne & de France bâtissaient des donjons & opprimaient les peuples, Venise attirait leur argent, en leur fournissant toutes les denrées de l'orient. La Méditerranée était déja couverte de leurs vaisseaux, & elle s'enrichissait de l'ignorance & de la barbarie des nations septentrionales de l'Europe. CH.XLIII.

CHAPITRE QUARANTE-QUATRIEME.

De l'Espagne & des mahométans de ce royaume, jusqu'au commencement du douziéme siécle.

L'Espagne était toûjours partagée entre les mahométans & les chrétiens ; mais les chrétiens n'en avaient pas la quatriéme partie, & ce coin de terre était la contrée la plus stérile. L'Asturie, dont les princes prenaient le titre de *roi de Léon* ; une partie de la vieille Castille, gouvernée par des comtes ; Barcelone & la moitié de la Catalogne, aussi sous un comte ; la Navarre, qui avait un roi ; une partie de l'Arragon, unie quelque tems à la Navarre ; voilà ce qui composait les états des chrétiens. Les Maures possédaient le Portugal, la Murcie, l'Andalousie, Valence, Grenade, Tortose, & s'étendaient au milieu des terres par-delà les montagnes de la Castille & de Sarragosse. Le séjour des rois mahométans était toûjours à Cordouë. Ils y avaient bâti cette grande mosquée, dont la voûte est soutenue de trois cent soixante-cinq colonnes de marbre précieux, & qui porte encor parmi les chrétiens le nom de la *Mesquita*, mosquée, quoiqu'elle soit devenue cathédrale.

Les arts y fleurissaient : les plaisirs recherchés, la magnificence, la galanterie régnaient à la cour des rois Maures. Les tournois, les combats à la barrière sont peut-être de l'invention de ces Arabes. Ils avaient des spectacles, des théâtres, qui tout grossiers qu'ils étaient, montraient du moins que les autres peuples étaient moins polis que ces mahomé- *Politesse des Maures en Espagne.*

CH.XLIV. tans. Cordouë était le seul pays de l'occident où la géométrie, l'astronomie, la chymie, la médecine fussent cultivées. *Sanche le gros*, roi de Léon, fut obligé de s'aller mettre à Cordouë en 956 entre les mains d'un fameux médecin Arabe, qui invité par le roi, voulut que le roi vînt à lui.

Cordouë est un pays de délices, arrosé par le Guadalquivir, où des forêts de citronniers, d'orangers, de grenadiers parfument l'air, & où tout invite à la mollesse. Le luxe & le plaisir corrompirent enfin les rois musulmans. Leur domination fut au dixiéme siécle comme celle de presque tous les princes chrétiens, partagée en petits états. Tolède, Murcie, Valence, Huesca même, eurent leurs rois. C'était le tems d'accabler cette puissance divisée; mais les chrétiens d'Espagne étaient plus divisés encore. Ils se faisaient une guerre continuelle, se réunissaient pour se trahir, & s'alliaient souvent avec les musulmans. *Alphonse V* roi de Léon, donna même l'année 1000 sa sœur *Thérèse* en mariage au sultan *Abdala* roi de Tolède.

Mariage des mahométans avec des chrétiennes.

Les jalousies produisent plus de crimes entre les petits princes qu'entre les grands souverains. La guerre seule peut décider du sort des vastes états; mais les surprises, les perfidies, les assassinats, les empoisonnemens sont plus communs entre des rivaux voisins, qui ayant beaucoup d'ambition & peu de ressources, mettent en œuvre tout ce qui peut suppléer à la force. C'est ainsi qu'un *Sancho Garcias* comte de Castille empoisonna sa mère à la fin du dixiéme siécle, & que son fils *Don Garcie* fut poignardé par trois seigneurs du pays dans le tems qu'il allait se marier.

Enfin en 1035 *Ferdinand* fils de *Sanche*, roi de Navarre & d'Arragon, réunit sous sa puissance la vieille Castille, dont sa famille avait hérité par le meurtre de ce *Don Garcie*, & 1036. le royaume de *Léon*, dont il dépouilla son beau-frère qu'il tua dans une bataille.

Alors la Castille devint un royaume, & Léon en fut une province. Ce *Ferdinand*, non content d'avoir ôté la couronne de *Léon* & la vie à son beau-frère, enleva aussi la Navarre à son propre frère, qu'il fit assassiner dans une bataille qu'il lui livra. C'est ce *Ferdinand* à qui les Espagnols ont prodigué

le nom de *grand*, apparemment pour deshonorer ce titre trop prodigué aux usurpateurs. CH.XLIV.

Son père *Don Sanche*, surnommé aussi *le grand*, pour avoir succédé aux comtes de Castille, & pour avoir marié un de ses fils à la princesse des Asturies, s'était fait proclamer empereur, & *Don Ferdinand* voulut aussi prendre ce titre. Il est sûr qu'il n'est, ni ne peut être de titre affecté aux souverains, que ceux qu'ils veulent prendre, & que l'usage leur donne. Le nom d'empereur signifiait par-tout l'héritier des *Césars* & le maître de l'empire Romain, ou du moins celui qui prétendait l'être. Il n'y a pas d'apparence que cette appellation pût être le titre distinctif d'un prince mal affermi, qui gouvernait la quatriéme partie de l'Espagne.

L'empereur *Henri III* mortifia la fierté castillane, en demandant à *Ferdinand* l'hommage de ses petits états comme d'un fief de l'empire. Il est difficile de dire quelle était la plus mauvaise prétention, celle de l'empereur Allemand, ou celle de l'Espagnol. Ces idées vaines n'eurent aucun effet, & l'état de *Ferdinand* resta un petit royaume libre.

C'est sous le régne de ce *Ferdinand* que vivait *Rodrigue* *Le Cid.* surnommé *le Cid*, qui en effet épousa depuis *Chimène*, dont il avait tué le père. Tous ceux qui ne connaissent cette histoire que par la tragédie si célèbre dans le siécle passé, croyent que le roi *Don Ferdinand* possédait l'Andalousie.

Les fameux exploits du *Cid* furent d'abord d'aider *Don Sanche*, fils aîné de *Ferdinand*, à dépouiller ses frères & ses sœurs de l'héritage que leur avait laissé leur père. Mais *Don Sanche* ayant été assassiné dans une de ces expéditions injustes, 1073. ses frères rentrèrent dans leurs états.

Alors il y eut près de vingt rois en Espagne, soit chrétiens, soit musulmans; & outre ces vingt rois un nombre considérable de seigneurs indépendans & pauvres, qui venaient à cheval, armés de toutes piéces, & suivis de quelques écuyers, offrir leurs services aux princes ou aux princesses qui étaient en guerre. Cette coutume, déja répandue en Europe, ne fut nulle part plus accréditée qu'en Espagne. Les princes à qui ces chevaliers s'engageaient, leur ceignaient le baudrier, & leur faisaient présent d'une épée, dont

CH. XLIV. ils leur donnaient un coup léger ſur l'épaule.. Les chevaliers chrétiens ajoutèrent d'autres cérémonies à l'accollade. Ils faiſaient la veille des armes devant un autel de la Vierge. Les muſulmans ſe contentaient de ſe faire ceindre un cimeterre. Ce fut là l'origine des chevaliers errans, & de tant de combats particuliers. Le plus célèbre fut celui qui ſe fit après la mort du roi *Don Sanche*, aſſaſſiné en aſſiégeant ſa ſœur *Ouraca* dans la ville de Zamore. Trois chevaliers ſoutinrent l'innocence de l'infante contre *Don Diègue de Lare* qui l'accuſait. Ils combattirent l'un après l'autre en champ clos, en préſence des juges nommés de part & d'autre. *Don Diègue* renverſa & tua deux des chevaliers de l'infante ; & le cheval du troiſiéme ayant les rênes coupées, & emportant ſon maître hors des barrières, le combat fut jugé indécis.

Parmi tant de chevaliers, le *Cid* fut celui qui ſe diſtingua le plus contre les muſulmans. Pluſieurs chevaliers ſe rangèrent ſous ſa bannière : & tous enſemble avec leurs écuyers & leurs gendarmes compoſaient une armée couverte de fer, montée ſur les plus beaux chevaux du pays. Le *Cid* vainquit plus d'un petit roi Maure : & s'étant enſuite fortifié dans la ville d'Alcaſar, il s'y forma une ſouveraineté.

Enfin il perſuada à ſon maître *Alphonſe VI* roi de la vieille Caſtille, d'aſſiéger la ville de Tolède, & lui offrit tous ſes chevaliers pour cette entrepriſe. Le bruit de ce ſiége & la réputation du *Cid* appellèrent de l'Italie & de la France beaucoup de chevaliers & de princes. *Raimond* comte de Toulouſe, & deux princes du ſang de France de la branche de Bourgogne, vinrent à ce ſiége. Le roi mahométan nommé *Hiaja*, était fils d'un des plus généreux princes dont l'hiſtoire ait conſervé le nom. *Almamon* ſon père avait donné dans Tolède un aſyle à ce même roi *Alphonſe* que ſon frère *Sanche* perſécutait alors. Ils avaient vécu longtems enſemble dans une amitié peu commune ; & *Almamon*, loin de le retenir, quand après la mort de *Sanche* il devint roi, & par conſéquent à craindre, lui avait fait part de ſes tréſors. On dit même qu'ils s'étaient ſéparés en pleurant. Plus d'un chevalier mahométan ſortit des murs pour reprocher au roi *Alphonſe* ſon ingratitude envers ſon bienfaiteur ; & il y eut

plus d'un combat fingulier fous les murs de Tolède.

Le fiége dura une année. Enfin Tolède capitula, mais à condition que l'on traiterait les mufulmans comme ils en avaient ufé avec les chrétiens, qu'on leur laifferait leur religion & leurs loix: promeffe qu'on tint d'abord, & que le tems fit violer. Toute la Caftille neuve fe rendit enfuite au *Cid*, qui en prit poffeffion au nom d'*Alphonfe;* & Madrid, petite place qui devait un jour être la capitale de l'Efpagne, fut pour la première fois au pouvoir des chrétiens.

CH. XLIV. 1085. *Tolède prife fur les Maures.*

Plufieurs familles vinrent de France s'établir dans Tolède. On leur donna des priviléges qu'on appelle même encor en Efpagne *franchifes*. Le roi *Alphonfe* fit auffi-tôt une affemblée d'évêques, laquelle fans le concours du peuple autrefois néceffaire, élut pour évêque de Tolède un prêtre nommé *Bernard*, à qui le pape *Urbain II* conféra la primatie d'Efpagne à la prière du roi. La conquête fut prefque toute pour l'églife; mais le primat eut l'imprudence d'en abufer, en violant les conditions que le roi avait jurées aux Maures. La grande mofquée devait refter aux mahométans. L'archevêque pendant l'abfence du roi, en fit une églife, & excita contre lui une fédition. *Alphonfe* revint à Tolède, irrité contre l'indifcrétion du prélat. Il appaifa le foulévement, en rendant la mofquée aux Arabes, & en menaçant de punir l'archevêque. Il engagea les mufulmans à lui demander eux-mêmes la grace du prélat chrétien, & ils furent contens & foumis.

Alphonfe augmenta encor par un mariage les états qu'il gagnait par l'épée du *Cid*. Soit politique, foit goût, il époufa *Zaïd* fille de *Benadat* nouveau roi Maure d'Andaloufie, & reçut en dot plufieurs villes. On ne dit point que cette époufe d'*Alphonfe* ait embraffé le chriftianifme. Les Maures paffaient encor pour une nation fupérieure: on fe tenait honoré de s'allier à eux. Le furnom de *Rodrigue* était maure; & de-là vient qu'on appella les Efpagnols *Maranas*.

Alphonfe roi d'Efpagne époufe une mahométane; ufage commun.

On reproche à ce roi *Alphonfe* d'avoir conjointement avec fon beau-père appellé en Efpagne d'autres mahométans d'Afrique. Il eft difficile de croire qu'il ait fait une fi étrange faute contre la politique; mais les rois fe conduifent quelquefois contre la vraifemblance. Quoi qu'il en foit, une armée de Maures

vient fondre d'Afrique en Efpagne, & augmenter la confufion
CH XLIV. où tout était alors. Le *Miramolin* qui régnait à Maroc envoye fon général *Abénada* au fecours du roi d'Andaloufie. Ce général trahit non-feulement ce roi même à qui il était envoyé, mais encor le *Miramolin* au nom duquel il venait. Enfin le *Miramolin* irrité vient lui-même combattre fon général perfide, qui faifait la guerre aux autres mahométans, tandis que les chrétiens étaient auffi divifés entre eux.

Le Cid. L'Efpagne était ainfi déchirée par les mahométans & les chrétiens, lorfque *le Cid Don Rodrigue* à la tête de fa chevalerie fubjugua le royaume de Valence. Il y avait en Efpagne peu de rois plus puiffans que lui : mais il n'en prit pas le nom, foit qu'il préférât le titre de *Cid*, foit que l'efprit de chevalerie le rendît fidèle au roi *Alphonfe* fon maître. Cependant il gouverna Valence avec l'autorité d'un fouverain, recevant des ambaffadeurs, & refpecté de toutes les nations. De tous ceux qui fe font élevés par leur courage fans rien ufurper, il n'y en a pas eu un feul qui ait eu autant de puiffance & de gloire que *le Cid.*

Après fa mort, arrivée l'an 1096, les rois de Caftille & d'Arragon continuèrent toûjours leurs guerres contre les Maures ; l'Efpagne ne fut jamais plus fanglante & plus défolée. Trifte effet de l'ancienne confpiration de l'archevêque *Opas* & du comte *Julien*, qui faifait, au bout de quatre cent ans, & fit encor longtems après, les malheurs de l'Efpagne.

C'était donc depuis le milieu du onziéme fiécle jufqu'à la fin que *le Cid* fe rendit fi célèbre en Europe ; c'était le tems brillant de la chevalerie ; mais c'était auffi le tems des emportemens audacieux de *Grégoire VII*, des malheurs de l'Allemagne & de l'Italie, & de la première croifade.

CHA-

CHAPITRE QUARANTE-CINQUIEME.

De la religion & de la superstition aux dixiéme & onziéme siécles.

LEs héréſies ſemblent être le fruit d'un peu de ſcience & de loiſir. On a vû que l'état où était l'égliſe au dixiéme ſiécle, ne permettait guères le loiſir ni l'étude. Tout le monde était armé, & on ne ſe diſputait que des richeſſes. Cependant en France, du tems du roi *Robert*, il y eut quelques prêtres, & entr'autres un nommé *Etienne*, confeſſeur de la reine *Conſtance*, accuſés d'héréſie. On ne les appella manichéens, que pour leur donner un nom plus odieux; car ni eux ni leurs juges ne pouvaient guères connaître la philoſophie du Perſan *Manès*. C'était probablement des entouſiaſtes, qui tendaient à une perfection outrée, pour dominer ſur les eſprits. C'eſt le caractère de tous les chefs de ſectes. On leur imputa des crimes horribles, & des ſentimens dénaturés, dont on charge toûjours ceux dont on ne connaît pas les dogmes. Ils furent juridiquement accuſés de réciter les litanies à l'honneur des diables, d'éteindre enſuite les lumières, de ſe mêler indifféremment, & de bruler le premier des enfans qui naiſſaient de ces inceſtes, pour en avaler les cendres. Ce ſont à-peu-près les reproches qu'on faiſait aux premiers chrétiens. Je crois que cette calomnie des payens contre eux était fondée ſur ce que les chrétiens faiſaient quelquefois la cène, en mangeant d'un pain fait en forme de petit enfant, pour repréſenter JESUS-CHRIST, comme il ſe pratique encor dans quelques égliſes grecques. Les hérétiques dont je parle étaient ſurtout accuſés d'enſeigner que DIEU n'eſt point venu ſur la terre, qu'il n'a pû naître d'une vierge, qu'il n'eſt ni mort, ni reſſuſcité. En ce cas ils n'étaient pas chrétiens. Je vois que les accuſations de cette eſpèce ſe contrediſent toûjours.

CH. XLV.

Hérétiques brulés ſous le roi Robert, & en ſa préſence

1028.

Fauſſes accuſations

Ceux qu'on appellait manichéens, ceux qu'on nomma depuis Albigeois, Vaudois, Lollars, & qui reparurent ſi ſou-

CH. XLV.

Origine des communions de l'Europe séparées de Rome.

vent sous tant d'autres noms, étaient des restes des premiers chrétiens des Gaules, attachés à plusieurs anciens usages que la cour Romaine changea depuis, & à des opinions vagues que cette cour constata avec le tems : par exemple, ces premiers chrétiens n'avaient point connu les images. La confession auriculaire ne leur avait pas d'abord été commandée. Il ne faut pas croire que du tems de *Clovis*, & avant lui, on fût parfaitement instruit dans les Alpes du dogme de la transsubstantiation, & de plusieurs autres. On vit, au huitiéme siécle, *Claude*, archevêque de Turin, adopter la plûpart des sentimens qui sont aujourd'hui le fondement de la religion protestante, & prétendre que ces sentimens étaient ceux de la primitive église. Il y a presque toûjours un petit troupeau séparé du grand ; & depuis le commencement de l'onziéme siécle, ce petit troupeau fut dispersé, ou égorgé, quand il voulut trop paraître.

Le roi *Robert* & sa femme *Constance* se transportèrent à Orléans, où se tenaient quelques assemblées de ceux qu'on appellait manichéens. Les évêques firent bruler treize de ces malheureux. Le roi, la reine assistèrent à ce spectacle indigne de leur majesté. Jamais avant cette exécution on n'avait en France livré au dernier supplice aucun de ceux qui dogmatisent sur ce qu'ils n'entendent point. Il est vrai que *Priscillien* au quatrième siécle avait été condamné à la mort dans Trèves avec sept de ses disciples. Mais la ville de Trèves, qui était alors dans les Gaules, n'est plus annexée à la France depuis la décadence de la famille de *Charlemagne*. Ce qu'il faut observer, c'est que *St. Martin* de Tours ne voulut point communiquer avec les évêques qui avaient demandé le sang de *Priscillien*. Il disait hautement qu'il était horrible de condamner des hommes à la mort parce qu'ils se trompent. Il ne se trouva point de *St. Martin* du tems du roi *Robert*.

Bel exemple de tolérance mal imité.

Il s'élevait alors quelques légers nuages sur l'eucharistie ; mais ils ne formaient point encor d'orages. Ce sujet de querelle qui ne devait être qu'un sujet d'adoration & de silence, avait échappé à l'imagination ardente des chrétiens Grecs. Il fut probablement négligé, parce qu'il ne laissait nulle prise à cette métaphysique, cultivée par les docteurs depuis qu'ils

eurent adopté les idées de *Platon.* Ils avaient trouvé de quoi exercer cette philosophie dans l'explication de la trinité, dans la consubstantialité du verbe, dans l'union des deux natures & des deux volontés, enfin dans l'abîme de la prédestination. La question, si du pain & du vin sont changés en la seconde personne de la trinité, & par conséquent en DIEU? si on mange & on boit cette seconde personne réellement ou seulement par la foi? cette question, dis-je, était d'un autre genre, qui ne paraissait pas soumis à la philosophie de ces tems. Aussi on se contenta de faire la cène le soir dans les premiers âges du christianisme, & de communier à la messe sous les deux espèces au tems dont je parle, sans que les peuples eussent une idée fixe & déterminée sur ce mystère. CH. XLV.

Il paraît que dans beaucoup d'églises, & surtout en Angleterre, on croyait qu'on ne mangeait & qu'on ne buvait JESUS-CHRIST que spirituellement. On trouve dans la bibliothèque Bodléienne une homélie du dixiéme siécle, dans laquelle sont ces propres mots : » C'est véritablement par la consécration le corps » & le sang de JESUS-CHRIST, non corporellement, mais » spirituellement. Le corps dans lequel JESUS-CHRIST souffrit » & le corps eucharistique sont entiérement différens. Le premier était composé de chair & d'os animés par une ame » raisonnable ; mais ce que nous nommons eucharistie, n'a » ni sang, ni os, ni ame. Nous devons donc l'entendre dans » un sens spirituel. « *Eucharistie : ignorance & disputes.*

Jean Scot, surnommé *Erigène*, parce qu'il était d'Irlande, avait longtems auparavant, sous le régne de *Charles le chauve*, & même, à ce qu'il dit, par ordre de cet empereur, soutenu à-peu-près la même opinion.

Du tems de *Jean Scot*, *Ratram* moine de Corbie & d'autres avaient écrit sur ce mystère d'une manière à faire penser qu'ils ne croyaient pas ce qu'on appella depuis la *présence réelle.* Car *Ratram* dans son écrit adressé à l'empereur *Charles le chauve*, dit en termes exprès : » C'est le corps de JESUS-CHRIST » qui est vû, reçû, & mangé, non par les sens corporels, » mais par les yeux de l'esprit fidèle. « *Il est évident*, ajoute-t-il, *qu'il n'y a aucun changement dans le pain & dans le vin ; ils ne sont donc que ce qu'ils étaient auparavant.* Il finit par *Ratram ne croit pas la présence réelle.*

CH. XLV.

dire, après avoir cité St. Auguſtin, *que le pain appellé corps, & le vin appellé ſang, ſont une figure, parce que c'eſt un myſtère.*

De quelque manière que *Ratram* s'entendit & qu'on l'entendit, on écrivit contre lui : & à-peu-près dans le même tems un autre moine bénédictin nommé *Paſcaſe Ratbert* paſſa pour être le premier qui développa le ſentiment commun en termes exprès, en diſant, *que le pain était le véritable corps qui était ſorti de la Vierge, & le vin avec l'eau, le véritable ſang coulé du côté, réellement, & non pas en figure.* Cette diſpute produiſit celle des ſtercoriſtes ou ſtercoraniſtes, qui oſant examiner phyſiquement un objet de la foi, prétendirent qu'on digerait le pain & le vin ſacrés, & qu'ils ſuivaient le ſort ordinaire des alimens.

Comme ces queſtions ſe traitaient en latin, & que les laïques alors occupés uniquement de la guerre, prenaient peu de part aux diſputes de l'école, elles ne produiſirent heureuſement aucun trouble. Les peuples n'avaient qu'une idée vague & obſcure de la plûpart des myſtères : ils ont toûjours reçu leurs dogmes comme la monnoie, ſans examiner le poids & le titre.

Bérenger enſeigne que Dieu n'eſt pas dans le pain conſacré.

Enfin *Bérenger*, archidiacre d'Angers, enſeigna vers 1050 par écrit & dans la chaire, que le corps véritable de JESUS-CHRIST n'eſt point & ne peut être ſous les apparence du pain & du vin.

Il affirmait que ce qui aurait donné une indigeſtion, s'il avait été mangé en trop grande quantité, ne pouvait être qu'un aliment; que ce qui aurait enyvré, ſi on en avait trop bû, était une liqueur réelle, qu'il n'y avait point de blancheur ſans un objet blanc, point de rondeur ſans un objet rond ; qu'il eſt phyſiquement impoſſible que le même corps puiſſe être en mille lieux à la fois. Ses propoſitions révoltèrent d'autant plus, que *Bérenger*, ayant une très grande réputation, avait d'autant plus d'ennemis. Celui qui ſe diſtingua le plus contre lui, fut *Lanfranc*, de race Lombarde, né à Pavie, qui était venu chercher une fortune en France. Il balançait la réputation de *Bérenger.* Voici comme il s'y prenait pour le confondre dans ſon traité *de corpore Domini.*

» On peut dire avec vérité que le corps de notre Seigneur » dans l'euchariftie eft le même qui eft forti de la Vierge, » & que ce n'eft pas le même. C'eft le même quant à l'ef- » fence & aux proprietés de la véritable nature, & ce n'eft » pas le même quant aux efpèces du pain & du vin ; de forte » qu'il eft le même quant à la fubftance, & qu'il n'eft pas le » même quant à la forme. «

CH. XLV. *Réfutation de Bérenger.*

Ce fentiment de *Lanfranc* parut être en général celui de l'églife. *Bérenger* n'avait raifonné qu'en philofophe. Il s'agiffait d'un objet de la foi, d'un myftère que l'églife reconnaiffait comme incompréhenfible. Il était du corps de l'églife ; il était payé par elle ; il devait donc avoir la même foi qu'elle, & foumettre fa raifon comme elle. Il fut condamné au concile de Paris en 1050, condamné encor à Rome en 1079, & obligé de prononcer fa retractation ; mais cette retractation forcée ne fit que graver plus avant ces fentimens dans fon cœur. Il mourut dans fon opinion, qui ne fit alors ni fchifme ni guerre civile. Le temporel feul était le grand objet qui occupait l'ambition des hommes. L'autre fource qui devait faire verfer tant de fang, n'était pas encor ouverte.

C'eft après la difpute & la condamnation de *Bérenger* que l'églife inftitua l'ufage de l'élévation de l'hoftie, afin que le peuple en l'adorant ne doutât pas de la réalité qu'on avait combattue ; mais le terme de tranffubftantiation ne fut pas encor attaché à ce myftère ; il ne fut adopté qu'en 1215 dans un concile de Latran.

L'opinion de *Scot*, de *Ratram*, de *Bérenger* ne fut pas enfevelie ; elle fe perpétua chez quelques eccléfiaftiques ; elle paffa aux Vaudois, aux Albigeois, aux huffites, aux proteftans, comme nous le verrons.

Vous avez dû obferver que dans toutes les difputes qui ont animé les chrétiens les uns contre les autres depuis la naiffance de l'églife, Rome s'eft toûjours décidée pour l'opinion qui foumettait le plus l'efprit humain, & qui anéantiffait le plus le raifonnement : je ne parle ici que de l'hiftorique ; je mets à part l'infpiration de l'églife & fon infaillibilité, qui ne font pas du reffort de l'hiftoire. Il eft certain qu'en faifant du mariage un facrement, on faifait de la fidélité des époux un

devoir plus faint, & de l'adultère une faute plus odieufe; que la croyance d'un Dieu réellement préfent dans l'euchariftie, paffant dans la bouche & dans l'eftomac d'un communiant, le rempliffait d'une terreur religieufe. Quel refpect ne devait-on pas avoir pour ceux qui changeaient d'un mot le pain en Dieu, & furtout pour le chef d'une religion qui opérait un tel prodige? Quand la fimple raifon humaine combattit ces myftères, elle affaiblit l'objet de fa vénération; & la multiplicité des prêtres en rendant le prodige trop commun, le rendit moins refpectable aux peuples.

Purgatoire, fête des morts.

Il ne faut pas omettre l'ufage qui commença à s'introduire dans l'onziéme fiécle, de racheter par les aumônes & par les prières des vivans les peines des morts, de délivrer leurs ames du purgatoire, & l'établiffement d'une fête folemnelle confacrée à cette pieté.

L'opinion d'un purgatoire, ainfi que d'un enfer, eft de la plus haute antiquité; mais elle n'eft nulle part fi clairement exprimée que dans le fixiéme livre de l'Enéïde de *Virgile*, dans lequel on retrouve la plûpart des myftères de la religion des gentils.

Ergo exercentur pœnis, veterumque malorum
Supplicia expendunt &c.

Cette idée fut peu-à-peu fanctifiée dans le chriftianifme, & on la porta jufqu'à croire que l'on pouvait par des prières modérer les arrêts de la providence, & obtenir de DIEU la grace d'un mort condamné dans l'autre vie à des peines paffagères.

Le cardinal *Pierre Damien*, celui-là même qui conte que la femme du roi *Robert* accoucha d'un oye, rapporte qu'un pélerin revenant de Jérufalem, fut jetté par la tempête dans une ifle, où il trouva un bon hermite, lequel lui apprit que cette ifle était habitée par les diables; que fon voifinage était tout couvert de flammes, dans lefquelles les diables plongeaient les ames des trépaffés; que ces mêmes diables ne ceffaient de crier & de heurler contre *St. Odilon* abbé de Cluni, leur ennemi mortel. Les prières de cet *Odilon*, difaient-ils, & celles de fes moines, nous enlèvent toûjours quelque ame.

Ce rapport ayant été fait à *Odilon*, il inſtitua dans ſon couvent de Cluni, la fête des morts. Il n'y avait dans cette fête qu'un grand fonds d'humanité & de pieté ; & ces ſentimens pouvaient ſervir d'excuſe à la fable du pélerin. L'égliſe adopta bientôt cette ſolemnité, & en fit une fête d'obligation. On attacha de grandes indulgences aux prières pour les morts ; ſi on s'en était tenu là, ce n'eût été qu'une dévotion, mais bientôt elle dégénéra en abus : on vendit cher les indulgences ; les moines mendians, ſurtout, ſe firent payer pour tirer les ames du purgatoire ; ils ne parlèrent que d'apparitions de trépaſſés, d'ames plaintives qui venaient demander du ſecours, de morts ſubites & de châtimens éternels de ceux qui en avaient refuſé ; le brigandage ſuccéda à la pieté crédule, & ce fut une des raiſons qui dans la ſuite des tems fit perdre à l'égliſe romaine la moitié de l'Europe. CH. XLV.

On croit bien que l'ignorance de ces ſiécles affermiſſait les ſuperſtitions populaires. J'en rapporterai quelques exemples, qui ont longtems exercé la crédulité humaine. On prétend que l'empereur *Othon III* fit périr ſa femme *Marie d'Arragon* pour cauſe d'adultère. Il eſt très poſſible qu'un prince cruel & dévot, tel qu'on peint *Othon III*, envoye au ſupplice ſa femme moins débauchée que lui. Mais vingt auteurs ont écrit, & *Maimbourg* a répété après eux, & d'autres ont répété après *Maimbourg*, que l'impératrice ayant fait des avances à un jeune comte Italien, qui les refuſa par vertu, elle accuſa ce comte auprès de l'empereur de l'avoir voulu ſéduire, & que le comte fut puni de mort. La veuve du comte, dit-on, vint, la tête de ſon mari à la main, demander juſtice & prouver ſon innocence. Cette veuve demande d'être admiſe à l'épreuve du fer ardent. Elle tint, tant qu'on voulut, une barre de fer toute rouge dans ſes mains ſans ſe bruler ; & ce prodige ſervant de preuve juridique, l'impératrice fut condamnée à être brulée vive. *Epreuves, fables.*

Maimbourg aurait dû faire réflexion que cette fable eſt rapportée par des auteurs qui ont écrit très longtems après le régne d'*Othon III*, qu'on ne dit pas ſeulement les noms de ce comte Italien & de cette veuve qui maniait ſi impunément des barres de fer rouge : il eſt même très douteux qu'il y ait

jamais eu une *Marie d'Arragon*, femme d'*Othon III*. Enfin,
CH. XLV. quand même des auteurs contemporains auraient autentiquement rendu compte d'un tel événement, ils ne mériteraient pas plus de croyance que les sorciers qui déposent en justice qu'ils ont assisté au sabat.

L'avanture de la barre de fer doit faire révoquer en doute le supplice de la prétenduë impératrice *Marie d'Arragon* rapporté dans tant de dictionnaires & d'histoires, où dans chaque page le mensonge est joint à la vérité.

Le second événement est du même genre. On prétend que *Henri II* successeur d'*Othon III*, éprouva la fidélité de sa femme *Cunegunda*, en la faisant marcher pieds nuds sur neuf socs de charuë rougis au feu. Cette histoire, rapportée dans tant de martyrologes, mérite la même réponse que celle de la femme d'*Othon*.

Petrus. Igneus. *Didier* abbé du Mont Cassin, & plusieurs autres écrivains, rapportent un fait à-peu-près semblable. En 1063 des moines de Florence, mécontens de leur évêque, allèrent crier à la ville & à la campagne: » Notre évêque est un simoniaque & » un scélérat : « & ils eurent, dit-on, la hardiesse de promettre qu'ils prouveraient cette accusation par l'épreuve du feu. On prit donc jour pour cette cérémonie, & ce fut le mercredi de la première semaine du carême. Deux buchers furent dressés, chacun de dix pieds de long sur cinq de large, séparés par un sentier d'un pied & demi de largeur, rempli de bois sec. Les deux buchers ayant été allumés, & cet espace réduit en charbons, le moine, *Pierre Aldobrandin*, passe à travers sur ce sentier à pas graves & mesurés, & revient même prendre au milieu des flammes son manipule qu'il avait laissé tomber. Voilà ce que plusieurs historiens disent, qu'on ne peut nier qu'en renversant tous les fondemens de l'histoire ; mais il est sûr qu'on ne peut le croire sans renverser tous les fondemens de la raison.

Il se peut faire sans doute qu'un homme passe très rapidement entre deux buchers, & même sur des charbons, sans être tout-à-fait brulé ; mais y passer & y repasser d'un pas grave pour reprendre son manipule, c'est une de ces avantures de la *Légende dorée*, dont il n'est plus permis de parler à des hommes raisonnables.

La

La dernière épreuve que je rapporterai, eſt celle dont on ſe ſervit pour décider en Eſpagne, après la priſe de Tolède, ſi on devait réciter l'office romain, ou celui qu'on appellait moſarabique? On convint d'abord unanimement de terminer la querelle par le duel. Deux champions armés de toutes piéces combattirent dans toutes les régles de la chevalerie. *Don Ruis de Martanza*, chevalier du miſſel moſarabique, fit perdre les arçons à ſon adverſaire, & le renverſa mourant. Mais la reine, qui avait beaucoup d'inclination pour le miſſel romain, voulut qu'on tentât l'épreuve du feu. Toutes les loix de la chevalerie s'y oppoſaient. Cependant on jetta au feu les deux miſſels, qui probablement furent brulés; & le roi, pour ne mécontenter perſonne, convint que quelques égliſes prieraient DIEU ſelon le rituel romain, & que d'autres garderaient le moſarabique.

CH. XLV.

Combat pour le miſſel.

Tout ce que la religion a de plus auguſte, était déſiguré dans preſque tout l'occident par les coutumes les plus ridicules. La fête des fous, celle des ânes étaient établies dans la plûpart des égliſes. On créait aux jours ſolemnels un évêque des fous; on faiſait entrer dans la nef un âne en chappe, & en bonnet quarré. L'âne était revéré en mémoire de celui qui porta JESUS-CHRIST.

La fête des fous.

Les danſes dans l'égliſe, les feſtins ſur l'autel, les diſſolutions, les farces obſcènes étaient les cérémonies de ces fêtes, dont l'uſage extravagant dura environ ſept ſiécles dans pluſieurs diocèſes. A n'enviſager que les coutumes que je viens de rapporter, on croirait voir le portrait des Nègres, & des Hottentots; & il faut avouer qu'en plus d'une choſe nous n'avons pas été ſupérieurs à eux.

Rome a ſouvent condamné ces coutumes barbares, auſſi bien que le duel & les épreuves. Il y eut toûjours dans les rites de l'égliſe romaine, malgré tous les troubles & tous les ſcandales, plus de décence, plus de gravité qu'ailleurs, & on ſentait qu'en tout cette égliſe, quand elle était libre & bien gouvernée, était faite pour donner des leçons aux autres.

CHAPITRE QUARANTE-SIXIEME.

De l'empire, de l'Italie, de l'empereur HENRI IV *& de* GREGOIRE VII. *De Rome & de l'empire dans l'onziéme siécle. De la donation de la comtesse* MATHILDE. *De la fin malheureuse de l'empereur* HENRI IV *& du pape* GREGOIRE VII.

CH.XLVI. IL est tems de revenir aux ruines de Rome & à cette ombre du trône des *Césars*, qui reparaissait en Allemagne.

On ne savait encor qui dominerait dans Rome, & quel serait le sort de l'Italie. Les empereurs Allemans se croyaient de droit maîtres de tout l'occident; mais à peine étaient-ils souverains en Allemagne, où le grand gouvernement féodal des seigneurs & des évêques commençait à jetter de profondes racines. Les princes Normans, conquérans de la Pouille & de la Calabre, formaient une nouvelle puissance. L'exemple des Vénitiens inspirait aux grandes villes d'Italie l'amour de la liberté. Les papes n'étaient pas encor souverains & voulaient l'être.

Le droit des empereurs de nommer les papes commençait à s'affermir; mais on sent bien que tout devait changer à la première circonstance favorable. Elle arriva bientôt, à la minorité
1056. de l'empereur *Henri IV*, reconnu du vivant de *Henri III* son père, pour son successeur.

Dès le tems même de *Henri III* la puissance impériale diminuait en Italie. Sa sœur, comtesse ou duchesse de Toscane, mère de cette véritable bienfaitrice des papes, la comtesse *Mathilde d'Este*, contribua plus que personne à soulever l'Italie contre son frère. Elle possédait avec le marquisat de Mantoue la Toscane & une partie de la Lombardie. Ayant eu l'imprudence de venir à la cour d'Allemagne, on l'arrêta longtems prisonnière. Sa fille la comtesse *Mathilde* hérita de son ambition & de sa haine pour la maison impériale.

Pendant la minorité de *Henri IV*, les brigues, l'argent &

les guerres civiles firent plusieurs papes. Enfin on élut en 1054 *Alexandre II*, sans consulter la cour impériale. En vain cette cour nomma un autre pape : son parti n'était pas le plus fort en Italie. *Alexandre II* l'emporta, & chassa de Rome son compétiteur. CH. XLVI.

Henri IV, devenu majeur, se vit empereur d'Italie & d'Allemagne presque sans pouvoir. Une partie des princes séculiers & ecclésiastiques de sa patrie se liguèrent contre lui : & l'on sait qu'il ne pouvait être maître de l'Italie qu'à la tête d'une armée, qui lui manquait. Son pouvoir était peu de chose, son courage était au-dessus de sa fortune.

Quelques auteurs rapportent qu'étant accusé dans la diète de Vurtzbourg d'avoir voulu faire assassiner les ducs de Souabe & de Carinthie, il offrit de se battre en duel contre l'accusateur, qui était un simple gentilhomme. Le jour fut déterminé pour le combat : & l'accusateur, en ne paraissant pas, justifia l'empereur. 1073.

Dès que l'autorité d'un prince est contestée, ses mœurs sont toûjours attaquées. On lui reprochait publiquement d'avoir des maîtresses, tandis que les moindres clercs en avaient impunément. Il voulait se séparer de sa femme, fille d'un marquis de Ferrare, avec laquelle il disait n'avoir jamais pû consommer son mariage. Quelques emportemens de sa jeunesse aigrissaient encor les esprits, & sa conduite affaiblissait son pouvoir.

Quel était Grégoire VII.

Il y avait alors à Rome un moine de Cluni, devenu cardinal, homme inquiet, ardent, entreprenant, qui savait mêler quelquefois l'artifice à l'ardeur de son zèle pour les prétentions de l'église. *Hildebrand* était le nom de cet homme audacieux, qui fut depuis ce célèbre *Grégoire VII*, né à Soane en Toscane, de parens inconnus, élevé à Rome, reçu moine de Cluni sous l'abbé *Odilon*, député depuis à Rome pour les intérêts de son ordre, employé après par les papes dans toutes ces affaires qui demandent de la souplesse & de la fermeté, & déja célèbre en Italie par un zèle intrépide. La voix publique le désignait pour le successeur d'*Alexandre II*, dont il gouvernait le pontificat. Tous les portraits ou flatteurs ou odieux que tant d'écrivains ont faits de lui, se trouvent dans le tableau

CH.XLVI. d'un peintre Napolitain, qui peignit *Grégoire* tenant une houlette dans une main & un fouet dans l'autre, foulant des ſceptres à ſes pieds, & ayant à côté de lui les filets & les poiſſons de *St. Pierre.*

1073. Le pape oſe citer devant lui l'empereur Henri IV.

Grégoire engagea le pape *Alexandre* à faire un coup d'éclat inouï, à ſommer le jeune *Henri* de venir comparaître à Rome devant le tribunal du St. Siége. C'eſt le premier exemple d'une telle entrepriſe. Et dans quel tems la hazarde-t-on? Lorſque Rome était toute accoutumée par *Henri III*, père de *Henri IV*, à recevoir ſes évêques ſur un ſimple ordre de l'empereur. C'était préciſément cette ſervitude dont *Grégoire* voulait ſecouer le joug. Et pour empêcher les empereurs de donner des loix dans Rome, il voulait que le pape en donnât aux empereurs. Cette hardieſſe n'eut point de ſuite. Il ſemble qu'*Alexandre II* était un enfant perdu, qu'*Hildebrand* détachait contre l'empire avant d'engager la bataille. La mort d'*Alexandre* ſuivit bientôt ce premier acte d'hoſtilité.

1073. Hardieſſe de Grégoire VII.

Hildebrand eut le crédit de ſe faire élire & introniſer par le peuple Romain ſans attendre la permiſſion de l'empereur. Bientôt il obtint cette permiſſion, en promettant d'être fidèle. *Henri IV* reçut ſes excuſes. Son chancelier d'Italie alla confirmer à Rome l'élection du pape; & *Henri*, que tous ſes courtiſans avertiſſaient de craindre *Grégoire VII*, dit hautement que ce pape ne pouvait être ingrat à ſon bienfaiteur; mais à peine *Grégoire* eſt-il aſſuré du pontificat, qu'il déclare excommuniés tous ceux qui recevront des bénéfices des mains de laïques, & tout laïque qui les conférera. Il avait conçu le deſſein d'ôter à tous les collateurs ſéculiers le droit d'inveſtir les eccléſiaſtiques. C'était mettre l'égliſe aux priſes avec tous les rois. Son humeur violente éclate en même tems contre *Philippe I* roi de France. Il s'agiſſait de quelques marchands Italiens que les Français avaient rançonnés. Le pape écrit une lettre circulaire aux évêques de France: » Votre roi, leur dit-il, » eſt moins roi que tyran; il paſſe ſa vie dans l'infamie & dans » le crime; « & après ces paroles indiſcrettes, ſuit la menace ordinaire de l'excommunication.

Bientôt après, tandis que l'empereur *Henri* eſt occupé dans une guerre civile contre les Saxons, le pape lui envoye deux

légats pour lui ordonner de venir répondre aux accusations intentées contre lui d'avoir donné l'investiture des bénéfices, & pour l'excommunier en cas de refus. Les deux porteurs d'un ordre si étrange trouvent l'empereur vainqueur des Saxons, comblé de gloire & plus puissant qu'on ne l'espérait. On peut se figurer avec quelle hauteur un empereur de vingt-cinq ans, victorieux & jaloux de son rang, reçut une telle ambassade. Il n'en fit pas le châtiment exemplaire, que l'opinion de ces tems-là ne permettait pas, & n'opposa en apparence que du mépris à l'audace : il abandonna ces légats indiscrets aux insultes des valets de sa cour.

CH XLVI.

1076.

Presqu'au même tems le pape excommunia encor ces Normans, princes de la Pouille & de la Calabre, (comme nous l'avons dit précédemment.) Tant d'excommunications à la fois paraîtraient aujourd'hui le comble de l'imprudence : mais qu'on fasse réflexion que *Grégoire VII* en menaçant le roi de France, adressait sa bulle au duc d'Aquitaine vassal du roi, aussi puissant que le roi même ; que, quand il éclatait contre l'empereur, il avait pour lui une partie de l'Italie, la comtesse *Mathilde*, Rome, & la moitié de l'Allemagne ; qu'à l'égard des Normans, ils étaient dans ce tems-là ses ennemis déclarés : alors *Grégoire VII* paraîtra plus violent & plus audacieux qu'insensé. Il sentait qu'en élevant sa dignité au-dessus de l'empereur & de tous les rois, il serait secondé des autres églises, flattées d'être les membres d'un chef qui humiliait la puissance séculière. Son dessein était formé non-seulement de secouer le joug des empereurs, mais de mettre Rome, empereurs & rois sous le joug de la papauté. Il pouvait lui en coûter la vie, il devait même s'y attendre, & le péril donne de la gloire.

Grégoire VII en prison.

Henri IV trop occupé en Allemagne, ne pouvait passer en Italie. Il parut se venger d'abord moins comme un empereur Allemand que comme un seigneur Italien. Au lieu d'employer un général & une armée, il se servit, dit-on, d'un bandit nommé *Cencius*, très considéré par ses brigandages, qui saisit le pape dans Ste. Marie Majeure dans le tems qu'il officiait ; des satellites déterminés frappèrent le pontife & l'ensanglantèrent. On le mena prisonnier dans une tour dont *Cencius* s'était rendu maître.

CH XLVI *Déposé.* 1076.

Henri IV agit un peu plus en prince, en convoquant à Vorms un concile d'évêques, d'abbés & de docteurs, dans lequel il fit déposer le pape. Toutes les voix, à deux près, concoururent à la déposition. Mais il manquait à ce concile, des troupes pour l'aller faire respecter à Rome. *Henri* ne fit que commettre son autorité, en écrivant au pape qu'il le déposait, & au peuple Romain qu'il lui défendait de reconnaître *Grégoire.*

Déposant. Dès que le pape eut reçu ces lettres inutiles, il parla ainsi dans un concile à Rome : » De la part de Dieu tout-puissant, » & par notre autorité, je défens à *Henri*, fils de notre em» pereur *Henri*, de gouverner le royaume Teutonique & l'Ita» lie : j'absous tous les chrétiens du serment qu'ils lui ont fait » ou feront : & je défens que qui que ce soit le serve jamais » comme roi. « On sait que c'est-là le premier exemple d'un pape qui prétend ôter la couronne à un souverain. Nous avons vû auparavant des évêques déposer *Louis le débonnaire ;* mais il y avait au-moins un voile à cet attentat. Ils condamnaient *Louis*, en apparence seulement, à la pénitence publique ; & personne n'avait jamais osé parler depuis la fondation de l'église comme *Grégoire VII.* Les lettres circulaires du pape respirèrent le même esprit que sa sentence. Il y redit plusieurs fois que les évêques sont au-dessus des rois & faits pour les juger : expressions non moins adroites que hardies, qui devaient ranger sous son étendart tous les prélats du monde.

Il y a grande apparence que quand *Grégoire VII* déposa ainsi son souverain par de simples paroles, il savait bien qu'il serait secondé par les guerres civiles d'Allemagne, qui recommencèrent avec plus de fureur. Un évêque d'Utrecht avait servi à faire condamner *Grégoire.* On prétendit que cet évêque mourant d'une mort soudaine & douloureuse, s'était repenti de la déposition du pape comme d'un sacrilége. Les remords vrais ou faux de l'évêque en donnèrent au peuple. Ce n'était plus le tems où l'Allemagne était unie sous les *Othons. Henri IV* se vit entouré près de Spire par l'armée des confédérés, qui se prévalaient de la bulle du pape. Le gouvernement féodal devait alors amener de pareilles révolutions. Chaque prince Allemand était jaloux de la puissance impériale, comme le haut

baronage en France était jaloux de celle de son roi. Le feu des guerres civiles couvait toûjours, & une bulle lancée à propos pouvait l'allumer. CHXLVI.

Les princes confédérés ne donnèrent la liberté à *Henri IV* qu'à condition qu'il vivrait en particulier & en excommunié dans Spire, sans faire aucune fonction ni de chrétien, ni de roi, en attendant que le pape vînt présider dans Augsbourg à une assemblée de princes & d'évêques, qui devait le juger. *Henri IV persécuté.*

Il parait que des princes qui avaient le droit d'élire l'empereur, avaient aussi celui de le déposer; mais vouloir faire présider le pape à ce jugement, c'était le reconnaître pour juge naturel de l'empereur & de l'empire. Ce fut le triomphe de *Grégoire VII* & de la papauté. *Henri IV* réduit à ces extrémités, augmenta encor beaucoup le triomphe.

Il voulut prévenir ce jugement fatal d'Augsbourg: & par une résolution inouïe, passant les Alpes du Tyrol avec peu de domestiques, il alla demander au pape son absolution. *Grégoire VII* était alors avec la comtesse *Mathilde* dans la ville de Canosse, l'ancien Canusium, sur l'Apennin près de Reggio, forteresse qui passait alors pour imprenable. Cet empereur, déja célèbre par des batailles gagnées, se présente à la porte de la forteresse, sans gardes, sans suite. On l'arrête dans la seconde enceinte. On le dépouille de ses habits. On le revêt d'un cilice. Il reste pieds nuds dans la cour: c'était au mois de Janvier 1077. On le fit jeûner trois jours, sans l'admettre à baiser les pieds du pape, qui pendant ce tems était enfermé avec la comtesse *Mathilde*, dont il était depuis longtems le directeur. Il n'est pas surprenant que les ennemis de ce pape lui ayent reproché sa conduite avec *Mathilde*. Il est vrai qu'il avait soixante-deux ans; mais il était directeur, *Mathilde* était femme, jeune & faible. Le langage de la dévotion, qu'on trouve dans les lettres du pape à la princesse, comparé avec les emportemens de son ambition, pouvait faire soupçonner que la religion servait de masque à toutes ses passions. Mais aucun fait, aucun indice n'a jamais fait tourner ces soupçons en vraisemblance. Les hypocrites voluptueux n'ont ni un entousiasme si permanent, ni un zèle si intrépide. *Grégoire* était austère, & c'était par-là qu'il était dangereux. *Demande pardon au pape à genoux.*

CH. XLVI.

Enfin, l'empereur eut la permiſſion de ſe proſterner aux pieds du pontife, qui voulut bien l'abſoudre, en le faiſant jurer qu'il attendrait le jugement juridique du pape à Augsbourg, & qu'il lui ſerait en tout parfaitement ſoumis. Quelques évêques, & quelques ſeigneurs Allemans du parti de *Henri*, firent la même ſoumiſſion. *Grégoire VII* ſe croyant alors, non ſans vraiſemblance, le maître des couronnes de la terre, écrivit dans pluſieurs lettres que ſon devoir était d'abaiſſer les rois.

L'Italie prend parti contre le pape.

La Lombardie, qui tenait encor pour l'empereur, fut ſi indignée de l'aviliſſement où il s'était réduit, qu'elle fut prête de l'abandonner. On y haïſſait *Grégoire VII* beaucoup plus qu'en Allemagne. Heureuſement pour l'empereur, cette haine des violences du pape l'emporta ſur l'indignation qu'inſpirait la baſſeſſe du prince. Il en profita: & par un changement de fortune nouveau pour des empereurs Teutoniques, il ſe trouva enfin très fort en Italie, quand l'Allemagne l'abandonnait. Toute la Lombardie fut en armes contre le pape, tandis que *Grégoire VII* ſoulevait l'Allemagne contre l'empereur.

D'un côté, ce pape agiſſait ſous main pour faire élire un autre *Céſar* en Allemagne: & *Henri* n'omettait rien pour faire
1078. élire un autre pape par les Italiens. Les Allemans élurent donc pour empereur *Rodolphe* duc de Souabe: & d'abord *Grégoire VII* écrivit qu'il jugerait entre *Henri* & *Rodolphe*, & qu'il donnerait la couronne à celui qui lui ferait le plus ſoumis. *Henri* s'étant plus fié à ſes troupes qu'au St. Père, mais ayant eu quelques mauvais ſuccès, le pape plus fier, excommunia encor *Henri* en 1080. » Je lui ôte la couronne, dit-il, & je donne le royaume Teutonique à *Rodolphe*: « & pour faire croire qu'il donnait en effet les empires, il fit préſent à ce *Rodolphe* d'une couronne d'or, où ce vers était gravé.

Grégoire II donne l'empire.

Petra dedit Petro, Petrus diadema Rodolpho.

La pierre a donné à Pierre la couronne, & Pierre la donne à Rodolphe.

Ce vers raſſemble à la fois un jeu de mots puéril & une fierté qui étaient également la ſuite de l'eſprit du tems.

Henri IV donne la papauté.

Cependant, en Allemagne le parti de *Henri* ſe fortifiait. Ce même prince, qui couvert d'un cilice & pieds nuds, avait attendu

attendu trois jours la miféricorde de celui qu'il croyait fon fujet, prit deux réfolutions plus hardies, de dépofer le pape, & de combattre fon compétiteur. Il raffemble à Brixen dans le Tyrol une vingtaine d'évêques, qui chargés de la procuration des prélats de Lombardie, excommunient & dépofent *Grégoire VII, comme fauteur des tyrans, fimoniaque, facrilège & magicien.* On élit pour pape dans cette affemblée *Guibert*, archevêque de Ravenne. Tandis que ce nouveau pape court en Lombardie exciter les peuples contre *Grégoire*, *Henri IV* à la tête d'une armée, va combattre fon rival *Rodolphe*. Eft-ce excès d'entoufiafme, eft-ce ce qu'on appelle fraude pieufe, qui portait alors *Grégoire VII* à prophétifer que *Henri* ferait vaincu & tué dans cette guerre? *Que je ne fois point pape*, dit-il dans fa lettre aux évêques Allemans de fon parti, *fi cela n'arrive avant la St. Pierre.* La faine raifon nous apprend que quiconque prédit l'avenir, eft un fourbe ou un infenfé. Mais confidérons quelles erreurs régnaient dans les efprits des hommes. L'aftrologie judiciaire fut toûjours la fuperftition des favans. On reproche à *Grégoire* d'avoir cru aux aftrologues. L'acte de fa dépofition à Brixen porte, qu'il fe mêlait de deviner, d'expliquer les fonges; & c'eft fur ce fondement qu'on l'accufait de magie. On l'a traité d'impofteur au fujet de cette fauffe & étrange prophétie. Il fe peut faire qu'il ne fût que crédule.

CH. XLVI. 1080.

Grégoire VII accufé de magie.

Sa prédiction retomba fur *Rodolphe* fa créature. Il fut vaincu. *Godefroi de Bouillon* neveu de la comteffe *Mathilde*, le même qui depuis conquit Jérufalem, tua dans la mêlée cet empereur que le pape fe vantait d'avoir nommé. Qui croirait qu'alors le pape, au lieu de rechercher *Henri*, écrivit à tous les évêques Teutoniques, qu'il falait élire un autre fouverain, à condition qu'il rendrait hommage au pape comme fon vaffal? De telles lettres prouvent que la faction contre *Henri* en Allemagne était encor très puiffante.

1080.

C'était dans ce tems même que ce pape ordonnait à fes légats en France d'exiger en tribut un denier d'argent par an pour chaque maifon, ainfi qu'en Angleterre.

Il traitait l'Efpagne plus defpotiquement; il prétendait en être le feigneur fuzerain & domanial; & il dit dans fa feizié-

Prétentions abfurdes de Grégoire VII.

CH.XLVI. me épître, qu'il vaut mieux qu'elle appartienne aux Sarrazins; que de ne pas rendre hommage au St. Siége.

Il écrivit au roi de Hongrie *Salomon*, roi d'un pays à peine chrétien : » Vous pouvez apprendre des anciens de votre pays » que le royaume de Hongrie appartient à l'église Romaine. «

Quelques téméraires que paraissent les entreprises, elles sont toûjours la suite des opinions dominantes. Il faut certainement que l'ignorance eût mis alors dans beaucoup de têtes, que l'église était la maîtresse des royaumes, puisque le pape écrivait toûjours de ce stile.

Grande & vraie donation au siége de Rome.

Son inflexibilité avec *Henri* n'était pas non plus sans fondement. Il avait tellement prévalu sur l'esprit de la comtesse *Mathilde*, qu'elle avait fait une donation autentique de ses états au St. Siége, s'en réservant seulement l'usufruit sa vie durant. On ne sait s'il y eut un acte, un contract de cette concession. La coutume était de mettre sur l'autel une motte de terre quand on donnait ses biens à l'église : des témoins tenaient lieu de contract. On prétend que *Mathilde* donna deux fois tous ses biens au St. Siége.

La vérité de cette donation, confirmée depuis par son testament, ne fut point révoquée en doute par *Henri IV*. C'est le titre le plus autentique que les papes ayent réclamé. Mais ce titre même fut un nouveau sujet de querelles. La comtesse *Mathilde* possédait la Toscane, Mantouë, Parme, Reggio, Plaisance, Ferrare, Modène, une partie de l'Ombrie & du duché de Spolette, Vérone, presque tout ce qui est appellé aujourd'hui le patrimoine de *St. Pierre*, de Viterbe jusqu'à Orviette, avec une partie de la marche d'Ancone.

Henri III avait donné cette marche d'Ancone aux papes; mais cette concession n'avait pas empêché la mère de la comtesse *Mathilde* de se mettre en possession des villes qu'elle avait cru lui appartenir. Il semble que *Mathilde* voulut réparer après sa mort le tort qu'elle faisait au St. Siége pendant sa vie. Mais elle ne pouvait donner les fiefs qui étaient inaliénables; & les empereurs prétendirent que tout son patrimoine était fief de l'empire. C'était donner des terres à conquérir, & laisser des guerres après elle. *Henri IV* comme héritier & comme seigneur suzerain, ne vit dans une telle donation que la vio-

lation des droits de l'empire. Cependant à la longue il a falu céder au St. Siége une partie de ces états. CH.XLVI.

Henri IV pourſuivant ſa vengeance, vint enfin aſſiéger le pape dans Rome. Il prend cette partie de la ville en deçà du Tibre, qu'on appelle la Léonine. Il négocie avec les citoyens, tandis qu'il menace le pape : il gagne les principaux de Rome par argent. Le peuple ſe jette aux genoux de *Grégoire*, pour le prier de détourner les malheurs d'un ſiége & de fléchir ſous l'empereur. Le pontife inébranlable répond qu'il faut que l'empereur renouvelle ſa pénitence, s'il veut obtenir ſon pardon. 1083. *Rome priſe par Henri IV.*

Cependant, le ſiége trainait en longueur. *Henri IV*, tantôt préſent au ſiége, tantôt forcé de courir éteindre des révoltes en Allemagne, prit enfin la ville d'aſſaut. Il eſt ſingulier que les empereurs d'Allemagne ayent pris tant de fois Rome, & n'y ayent jamais régné. Reſtait *Grégoire VII* à prendre. Réfugié dans le château St. Ange, il y bravait & excommuniait ſon vainqueur. 1083.

Rome était bien punie de l'intrépidité de ſon pape. *Robert Guiſcard* duc de la Pouille, l'un de ces fameux Normans dont j'ai parlé, prit le tems de l'abſence de l'empereur, pour venir délivrer le pontife ; mais en même tems il pilla Rome, également ravagée & par les impériaux qui aſſiégeaient le pontife, & par les Napolitains qui le délivraient. *Grégoire VII* mourut quelques tems après à Salerne, le 24 de Mai 1085, laiſſant une mémoire chère & reſpectable au clergé Romain, qui partagea ſa fierté, odieuſe aux empereurs, & à tout bon citoyen qui conſidère les effets de ſon ambition inflexible. L'égliſe dont il fut le vengeur & la victime, l'a mis au nombre des ſaints, comme les peuples de l'antiquité déifiaient leurs défenſeurs.

La comteſſe *Mathilde*, privée du pape *Grégoire*, ſe remaria bientôt après avec le jeune prince *Guelſe* fils de *Guelſe* duc de Bavière. On vit alors de quelle imprudence était ſa donation. Elle avait quarante-deux ans, & elle pouvait encor avoir des enfans qui euſſent hérité d'une guerre civile.

La mort de *Grégoire VII* n'éteignit point l'incendie qu'il avait allumé. Ses ſucceſſeurs ſe gardèrent bien de faire approu-

CH.XLVI. ver leurs élections par l'empereur. L'église était loin de rendre hommage : elle en exigeait ; & l'empereur excommunié n'était pas d'ailleurs compté au rang des hommes. Un moine, abbé du Mont Cassin, élu pape après le moine *Hildebrand*, & pensant en tout comme lui, mais qui ne fit que passer, *Urbain II*, né en France dans l'obscurité, qui siégea onze ans, furent de nouveaux ennemis de l'empereur.

Fonds de la querelle entre l'empire & le sacerdoce.

Il me paraît sensible que le vrai fonds de la querelle était que les papes & les Romains ne voulaient point d'empereurs à Rome ; & le prétexte, qu'on voulait rendre sacré, était que les papes, dépositaires des droits de l'église, ne pouvaient souffrir que des princes profanes investissent les évêques par la crosse & l'anneau. Il était bien clair que les évêques, sujets des princes & enrichis par eux, devaient un hommage des terres qu'ils tenaient de leurs bienfaits. Les empereurs & les rois ne prétendaient pas donner le St. Esprit ; mais ils voulaient l'hommage du temporel qu'ils avaient donné. La forme d'une crosse & d'un anneau étaient des accessoires à la question principale. Mais il arriva ce qui arrive presque toûjours dans les disputes ; on négligea le fonds, & on se battit pour une cérémonie indifférente.

Henri IV, toûjours excommunié & toûjours persécuté sur ce prétexte par tous les papes de son tems, éprouva les malheurs que peuvent causer les guerres de religion & les guerres civiles. *Urbain II* suscita contre lui son propre fils *Conrad ;* & après la mort de ce fils dénaturé, son frère, qui fut depuis l'empereur *Henri V* fit la guerre à son père. Ce fut pour la seconde fois depuis *Charlemagne* que les papes contribuèrent à mettre les armes aux mains des enfans contre leurs pères.

Henri IV, trompé par *Henri* son fils, comme *Louis le débonnaire* l'avait été par les siens, fut enfermé dans Mayence. Deux légats l'y déposent : deux députés de la diète, envoyés par son fils, lui arrachent les ornemens impériaux.

1106.

Mort affreuse de Henri IV. 7 Aoust.

Bientôt après, échappé de sa prison, pauvre, errant & sans secours, il mourut à Liége plus misérable encor que *Grégoire VII*, & plus obscurément, après avoir si longtems tenu les yeux de l'Europe ouverts sur ses victoires, sur ses grandeurs,

ſur ſes infortunes, ſur ſes vices & ſes vertus. Il s'écriait en mourant, DIEU *des vengeances, vous vengerez ce parricide.* De tout tems les hommes ont imaginé que DIEU exauçait les malédictions des mourans, & ſurtout des pères. Erreur utile & reſpectable, ſi elle arrêtait le crime. Une autre erreur plus généralement répandue parmi nous faiſait croire que les excommuniés étaient damnés. Le fils d'*Henri IV* mit le comble à ſon impieté, en affectant la pieté atroce de déterrer le corps de ſon père inhumé dans la cathédrale de Liége, & de le faire porter dans une cave à Spire. Ce fut ainſi qu'il conſomma ſon hypocriſie dénaturée.

Privé de ſépulture.

Arrêtez-vous un moment près du cadavre exhumé de ce célèbre empereur *Henri IV*, plus malheureux que notre *Henri IV* roi de France. Cherchez d'où viennent tant d'humiliations & d'infortunes d'un côté, & tant d'audace de l'autre, tant de choſes horribles réputées ſacrées, tant de princes immolés à la religion. Vous en verrez l'unique origine dans la populace; c'eſt elle qui donne le mouvement à la ſuperſtition. C'eſt pour les forgerons & les bucherons de l'Allemagne que l'empereur avait paru pieds nuds devant l'évêque de Rome. C'eſt le commun peuple eſclave de la ſuperſtition qui veut que ſes maîtres en ſoient les eſclaves. Dès que vous avez ſouffert que vos ſujets ſoient aveuglés par le fanatiſme, ils vous forcent à paraître fanatique comme eux; & ſi vous ſecouez le joug qu'ils portent & qu'ils aiment, ils ſe ſoulèvent. Vous avez cru que plus les chaines de la religion, qui doivent être douces, ſeraient peſantes & dures, plus vos peuples ſeraient ſoumis. Vous vous êtes trompé; ils ſe ſervent de ces chaines pour vous gêner ſur le trône, ou pour vous en faire deſcendre.

Réflexion trop vraie.

CHAPITRE QUARANTE-SEPTIEME.

De l'empereur HENRI V *& de Rome, jusqu'à* FRÉDERIC I.

CH. XLVII.

Henri V ayant condamné son père, l'imite.

CE même *Henri V*, qui avait détrôné & exhumé son père, une bulle du pape à la main, soutint les mêmes droits de *Henri IV* contre l'église, dès qu'il fut maître.

Déja les papes savaient se faire un appui des rois de France contre les empereurs. Les prétentions de la papauté attaquaient, il est vrai, tous les souverains; mais on ménageait par des négociations ceux qu'on insultait par des bulles. Les rois de France ne prétendaient rien à Rome. Ils étaient voisins & jaloux des empereurs qui voulaient dominer sur les rois. Ils étaient donc les alliés naturels des papes. Aussi *Pascal II* vint en France, & implora le secours du roi *Philippe I.* Ses successeurs en usèrent souvent de même. Les domaines que possédait le St. Siége, le droit qu'il réclamait en vertu des prétendues donations de *Pepin* & de *Charlemagne*, la donation réelle de la comtesse *Mathilde*, ne faisaient point encor du pape un souverain puissant. Toutes ces terres étaient ou contestées ou possédées par d'autres. L'empereur soutenait, non sans raison, que les états de *Mathilde* lui devaient revenir comme un fief de l'empire; ainsi les papes combattaient pour
1107. le spirituel & pour le temporel. *Pascal II* n'obtint du roi *Philippe* que la permission de tenir un concile à Troyes. Le gouvernement était trop faible, trop divisé pour lui donner des troupes.

Henri V ayant terminé par des traités une guerre de peu de durée contre la Pologne, fut tellement intéresser les princes de l'empire à soutenir ses droits, que ces mêmes princes, qui avaient aidé à détrôner son père en vertu des bulles des papes, se réunirent avec lui pour faire annuller dans Rome ces mêmes bulles.

Il descend donc des Alpes avec une armée, & Rome fut

encor teinte de ſang pour cette querelle de la croſſe & de l'anneau. Les traités, les parjures, les excommunications & les meurtres ſe ſuivirent avec rapidité. *Paſcal II* ayant ſolemnellement rendu les inveſtitures avec ſerment ſur l'évangile, fit annuller ſon ſerment par les cardinaux; nouvelle manière de manquer à ſa parole. Il ſe laiſſa traiter de lâche & de prévaricateur en plein concile, afin d'être forcé à reprendre ce qu'il avait donné. Alors nouvelle irruption de l'empereur à Rome; car preſque jamais ces *Céſars* n'y allèrent que pour des querelles eccléſiaſtiques, dont la plus grande était le couronnement. Enfin après avoir créé, dépoſé, chaſſé, rappellé des papes, *Henri V* auſſi ſouvent excommunié que ſon père, & inquiété comme lui par ſes grands vaſſaux d'Allemagne, fut obligé de terminer la guerre des inveſtitures, en renonçant à cette croſſe & à cet anneau. Il fit plus; il ſe déſiſta ſolemnellement du droit que s'étaient attribué les empereurs, ainſi que les rois de France, de nommer aux évêchés, ou d'interpoſer tellement leur autorité dans les élections, qu'ils en étaient abſolument les maîtres.

CH. XLVII. IIII. *Henri V cède enfin aux papes.* 1122.

Il fut donc décidé dans un concile tenu à Rome, que les rois ne donneraient plus aux bénéficiers canoniquement élus les inveſtitures par un bâton recourbé, mais par une baguette. L'empereur ratifia en Allemagne les décrets de ce concile: ainſi finit cette guerre ſanglante & abſurde. Mais le concile, en décidant avec tant de meſures, avec quelle eſpèce de bâton on donnerait les évêchés, ſe garda bien d'entamer la queſtion, ſi l'empereur devait confirmer l'élection du pape? ſi le pape était ſon vaſſal? ſi tous les biens de la comteſſe *Mathilde* appartenaient à l'égliſe ou à l'empire? Il ſemblait qu'on tînt en réſerve ces alimens d'une guerre nouvelle.

Après la mort de *Henri V*, qui ne laiſſa point d'enfans, 1125. l'empire toûjours électif, eſt conféré par dix électeurs à un prince de la maiſon de Saxe: c'eſt *Lothaire II.* Il y avait bien moins d'intrigues & de diſcorde pour le trône impérial que pour la chaire pontificale; car quoiqu'en 1059 un concile tenu par *Nicolas II* eût ordonné que le pape ſerait élu par les cardinaux évêques, nulle forme, nulle régle certaine n'était encor introduite dans les élections. Ce vice eſſentiel du gouvernement avait pour origine une inſtitution reſpectable. Les premiers

Elections des papes; ſources de guerres civiles.

chrétiens tous égaux & tous obſcurs, liés enſemble par la crainte commune des magiſtrats, gouvernaient ſecrettement leur ſocieté pauvre & ſainte à la pluralité des voix. Les richeſſes ayant pris depuis la place de l'indigence, il ne reſta de la primitive égliſe que cette liberté populaire devenue quelquefois licence. Les cardinaux, évêques, prêtres & clercs qui formaient le conſeil des papes, avaient une grande part à l'élection; mais le reſte du clergé voulait jouir de ſon ancien droit; le peuple croyait ſon ſuffrage néceſſaire; & toutes ces voix réunies n'étaient rien au jugement des empereurs.

CH. XLVII.

1130. *Pierre de Léon*, petit-fils d'un Juif très opulent, fut élu par une faction; *Innocent II* le fut par une autre. Ce fut encor une guerre civile. Le fils du Juif, comme le plus riche, reſta maître de Rome, & fut protégé par *Roger* roi de Sicile, (comme nous l'avons vû au Chap. XLI.) l'autre, plus habile & plus heureux, fut reconnu en France & en Allemagne.

C'eſt ici un trait d'hiſtoire qu'il ne faut pas négliger. Cet *Innocent II*, pour avoir le ſuffrage de l'empereur, lui cède, à lui & à ſes enfans, l'uſufruit de rous les domaines de la comteſſe *Mathilde*, par un acte daté du 13 Juin 1133. Enfin celui qu'on appellait le pape Juif étant mort, après avoir ſiégé huit ans, *Innocent II* fut poſſeſſeur paiſible; il y eut quelques années de trêve entre l'empire & le ſacerdoce. L'entouſiaſme des croiſades, qui était alors dans ſa force, entraînait ailleurs les eſprits.

Amour de la liberté, c'eſt-à-dire, des loix en Italie.

Mais Rome ne fut pas tranquille. L'ancien amour de la liberté reproduiſait de tems en tems quelques racines. Pluſieurs villes d'Italie avaient profité de ces troubles pour ſe mettre en républiques, comme Florence, Sienne, Bologne, Milan, Pavie. On avait les grands exemples de Gènes, de Veniſe, de Piſe; & Rome ſe ſouvenait d'avoir été la ville des *Scipions*. Le peuple rétablit une ombre de ſénat, que les cardinaux avaient aboli. On créa un patrice au lieu de deux conſuls. Le nouveau ſénat ſignifia au pape *Lucius II* que la ſouveraineté réſidait dans le peuple Romain, & que l'évêque ne devait avoir
1144. ſoin que de l'égliſe.

Ces ſénateurs s'étant retranchés au capitole, le pape *Lucius* les aſſiégea en perſonne. Il y reçut un coup de pierre à la tête, & en mourut quelques jours après.

En

En ce tems *Arnaud de Brefcia*, un de ces hommes à entoufiafme, dangereux aux autres & à eux-mêmes, prêchait de ville en ville contre les richeffes immenfes des eccléfiaftiques & contre leur luxe. Il vint à Rome, où il trouva les efprits difpofés à l'entendre. Il fe flattait de réformer les papes, & de contribuer à rendre Rome libre. *Eugène III*, auparavant moine à Citeaux & à Clervaux, était alors pontife. *St. Bernard* lui écrivait : » Gardez-vous des Romains : ils font odieux au ciel » & à la terre, impies envers DIEU, féditieux entre eux, ja» loux de leurs voifins, cruels envers les étrangers : ils n'ai» ment perfonne, & ne font aimés de perfonne ; & voulant » fe faire craindre de tous, ils craignent tout le monde, &c. « Si on comparait ces antithèfes de *St. Bernard* avec la vie de tant de papes, on excuferait un peuple qui portant le nom de Romain, cherchait à n'avoir point de maître.

CH. XLVII.

Portrait des Romains par St. Bernard.

Le pape *Eugène III* fut ramener ce peuple, accoutumé à tous les jougs. Le fénat fubfifta encor quelques années. Mais *Arnaud de Brefcia*, pour fruit de fes fermons, fut brulé à Rome fous *Adrien IV*. Deftinée ordinaire des réformateurs qui ont plus d'indifcrétion que de puiffance.

1155.

Je crois devoir obferver que cet *Adrien IV*, né Anglais, était parvenu à ce faîte des grandeurs du plus vil état où les hommes puiffent naître. Fils d'un mendiant, & mendiant luimême, errant de pays en pays avant de pouvoir être reçu valet chez des moines de Valence en Dauphiné, il était enfin devenu pape.

On n'a jamais que les fentimens de fa fortune préfente. *Adrien IV* eut d'autant plus d'élévation dans l'efprit, qu'il était parvenu d'un état plus abject. L'églife romaine a toûjours eu cet avantage de pouvoir donner au mérite ce qu'ailleurs on donne à la naiffance : & on peut même remarquer que parmi les papes ceux qui ont montré le plus de hauteur, font ceux qui nâquirent dans la condition la plus vile. Aujourd'hui en Allemagne il y a des couvens où l'on ne reçoit que des nobles. L'efprit de Rome a plus de grandeur & moins de vanité.

CHAPITRE QUARANTE-HUITIEME.

De FRÉDERIC BARBEROUSSE. *Cérémonies du couronnement des empereurs & des papes. Suite de la liberté italique contre la puissance allemande. Belle conduite du pape* ALEXANDRE *III vainqueur de l'empereur par la politique, & bienfaiteur du genre-humain.*

CH. XLVIII. 1152.

REgnait alors en Allemagne *Fréderic I*, qu'on nomme communément *Barberousse*, élu après la mort de *Conrad III* son oncle, non-seulement par les seigneurs Allemans, mais aussi par les Lombards, qui donnèrent cette fois leur suffrage. *Fréderic* était un homme comparable à *Othon* & à *Charlemagne*. Il falut aller prendre à Rome cette couronne impériale, que les papes donnaient à la fois avec fierté & avec regret, voulant couronner un vassal, & affligés d'avoir un maître. Cette situation toûjours équivoque des papes, des empereurs, des Romains & des principales villes d'Italie, faisait répandre du sang à chaque couronnement d'un *César*. La coutume était que quand l'empereur s'approchait pour se faire couronner, le pape se fortifiait, le peuple se cantonnait, l'Italie était en armes. L'empereur promettait qu'il n'attenterait ni à la vie, ni aux membres, ni à l'honneur du pape, des cardinaux & des magistrats: le pape de son côté faisait le même serment à l'empereur & à ses officiers. Telle était alors la confuse anarchie de l'occident chrétien, que les deux premiers personnages de cette petite partie du monde, l'un se vantant d'être le successeur des *Césars*, l'autre le successeur de JESUS-CHRIST, & l'un devant donner l'onction sacrée à l'autre; tous deux étaient obligés de jurer qu'ils ne feraient point assassins pour le tems de la cérémonie. Un chevalier armé de toutes piéces, fit ce serment au pontife *Adrien IV* au nom de l'empereur, & le pape fit son serment devant le chevalier.

Sermens réciproques des empereurs & papes de ne se point faire assassiner.

Le couronnement ou exaltation des papes était accompa-

gné alors de cérémonies aussi extraordinaires, & qui tenaient de la simplicité plus encor que de la barbarie. On posait d'abord le pape élu, sur une chaise percée, appellée *Stercorarium*, ensuite sur un siége de porphire, sur lequel on lui donnait deux clefs; de là sur un troisiéme siége, où il recevait douze pierres de couleur. Toutes ces coutumes que le tems avait introduites, ont été abolies par le tems. Quand l'empereur *Fréderic* eut fait son serment, le pape *Adrien IV* vint le trouver à quelques milles de Rome.

CH. XLVIII. *Cérémonies singulières.*

Il était établi par le cérémonial romain, que l'empereur devait se prosterner devant le pape, lui baiser les pieds, lui tenir l'étrier, & conduire la haquenée blanche du St. Père par la bride l'espace de neuf pas romains. Ce n'était pas ainsi que les papes avaient reçu *Charlemagne*. L'empereur *Fréderic* trouva le cérémonial outrageant, & refusa de s'y soumettre. Alors tous les cardinaux s'enfuirent, comme si le prince par un sacrilège avait donné le signal d'une guerre civile. Mais la chancellerie romaine, qui tenait régistre de tout, lui fit voir que ses prédécesseurs avaient rendu ces devoirs. Je ne sais si aucun autre empereur que *Lothaire II* successeur de *Henri V* avait mené le cheval du pape par la bride. La cérémonie de baiser les pieds, qui était d'usage, ne révoltait point la fierté de *Fréderic*; & celle de la bride & de l'étrier l'indignait, parce qu'elle parut nouvelle. Son orgueil accepta enfin ces deux prétendus affronts, qu'il n'envisagea que comme de vaines marques d'humilité chrétienne, & que la cour de Rome regardait comme des preuves de sujétion.

Les députés du peuple Romain, devenus aussi plus hardis depuis que presque toutes les villes de l'Italie avaient sonné le tocsin de la liberté, voulurent traiter de leur côté avec l'empereur; mais ayant commencé leur harangue en disant: » Grand » roi, nous vous avons fait citoyen & notre prince, d'étran- » ger que vous étiez: « l'empereur fatigué de tous côtés de tant d'orgueil, leur imposa silence, & leur dit en propres mots: » Rome n'est plus ce qu'elle a été; il n'est pas vrai que vous » m'ayez appellé & fait votre prince: *Charlemagne* & *Othon* » vous ont conquis par la valeur: je suis votre maître par » une possession légitime. « Il les renvoya ainsi, & fut inau-

CH. XLVIII.

guré hors des murs par le pape, qui lui mit le ſceptre & l'épée en main & la couronne ſur la tête.

1155. 18 Juin.

Empire, bénéfice à la collation du pape.

On ſavait ſi peu ce que c'était que l'empire, toutes les prétentions étaient ſi contradictoires, que d'un côté le peuple Romain ſe ſouleva, & il y eut beaucoup de ſang verſé, parce que le pape avait couronné l'empereur ſans l'ordre du ſénat & du peuple; & de l'autre côté le pape *Adrien* écrivait dans toutes ſes lettres, qu'il avait conféré à *Fréderic* le bénéfice de l'empire Romain, *Beneficium imperii Romani.* Ce mot de *beneficium* ſignifiait un fief à la lettre. Il fit de plus expoſer en public à Rome un tableau qui repréſentait *Lothaire II* aux genoux du pape *Alexandre II*, tenant les mains jointes entre celles du pontife, ce qui était la marque diſtinctive de la vaſſalité. L'inſcription du tableau était:

Rex venit ante fores, jurans prius urbis honores:
Poſt homo fit papæ, ſumit quo dante coronam.

» Le roi jure à la porte le maintien des honneurs de Rome,
» & devient vaſſal du pape, qui lui donne la couronne. «

Fréderic, étant à Beſançon, (car ce que nous nommons la Franche-Comté, reſte du royaume de Bourgogne, appartenait à *Fréderic* par ſon mariage) apprit ces attentats, & s'en plaignit. Un cardinal préſent répondit: » Eh de qui tient-il » donc l'empire, s'il ne le tient du pape? « *Othon* comte Palatin fut prêt de le percer de l'épée de l'empire, qu'il tenait à la main. Le cardinal s'enfuit, le pape négocia. Les Allemans tranchaient tout alors par le glaive, & la cour Romaine ſe ſauvait par des équivoques.

Papes donnent des couronnes, & n'en ont point.

Roger, vainqueur en Sicile des muſulmans, & au royaume de Naples des chrétiens, avait en baiſant les pieds du pape *Urbain II* ſon priſonnier, obtenu de lui l'inveſtiture, & avait fait modérer la redevance à ſix cent *beſans d'or* ou *ſquifates*, monnoie qui vaut environ dix livres de France d'aujourd'hui. Le pape *Adrien*, en 1156, aſſiégé par *Guillaume*, lui céda juſqu'à des prétentions eccléſiaſtiques. Il conſentit qu'il n'y eût jamais dans l'iſle de Sicile ni légation ni appellation au St. Siége, que quand le roi le voudrait ainſi. C'eſt depuis ce tems

que les rois de Sicile, ſeuls rois vaſſaux des papes, ſont eux-mêmes d'autres papes dans cette iſle. Les pontifes de Rome, ainſi adorés & maltraités, reſſemblaient, ſi on oſe le dire, aux idoles que les Indiens battent pour en obtenir des bienfaits.

CH. XLVIII.

Adrien IV fait les rois de Sicile papes chez eux.

Adrien IV ſe dédommageait avec les autres rois qui avaient beſoin de lui. Il écrivait ainſi au roi d'Angleterre *Henri II.* » On ne doute pas, & vous le ſavez, que l'Irlande & toutes » les iſles qui ont reçu la foi, appartiennent à l'égliſe de Ro» me : or ſi vous voulez entrer dans cette iſle pour en chaſſer » les vices, y faire obſerver les loix, & faire payer le denier » de *St. Pierre* par an pour chaque maiſon, nous vous l'accor» dons avec plaiſir. «

Il donne l'Irlande.

Si quelques réflexions me ſont permiſes dans cet eſſai ſur l'hiſtoire de ce monde, je conſidère qu'il eſt bien étrangement gouverné. Un mendiant d'Angleterre, devenu évêque de Rome, donne de ſon autorité l'iſle d'Irlande à un homme qui veut l'uſurper. Les papes avaient ſoutenu des guerres pour cette inveſtiture par la croſſe & l'anneau, & *Adrien IV* avait envoyé au roi *Henri II* un anneau en ſigne de l'inveſtiture de l'Irlande. Un roi qui eût donné un anneau en conférant une prébende, eût été ſacrilége.

Grandes actions de Barberouſſe.

L'intrépide activité de *Fréderic Barberouſſe* ſuffiſait à peine pour ſubjuguer & les papes qui conteſtaient l'empire, & Rome qui refuſait le joug, & toutes les villes d'Italie qui voulaient la liberté. Il falait réprimer en même tems la Bohême qui l'inquiétait, les Polonais qui lui faiſaient la guerre. Il vint à bout de tout. La Pologne vaincue fut érigée par lui en royaume tributaire. Il pacifia la Bohême, érigée déja en royaume 1158. par *Henri IV* en 1086. On dit que le roi de Dannemarck reçut de lui l'inveſtiture. Il s'aſſûra de la fidélité des princes de l'empire, en ſe rendant redoutable aux étrangers, & revola dans l'Italie, qui fondait ſa liberté ſur les embarras du monarque. Il la trouva toute en confuſion, moins encor par ces efforts des villes pour leur liberté, que par cette fureur de parti, qui troublait, comme vous l'avez vû, toutes les élections des papes.

Après la mort d'*Adrien IV*, deux factions éliſent en tumulte 1160. ceux qu'on nomme *Victor II* & *Alexandre III.* Il falait bien que les alliés de l'empereur reconnuſſent le même pape que

Schiſme à Rome.

CH. XLVIII. lui, & que les rois jaloux de l'empereur reconnussent l'autre. Le scandale de Rome était donc nécessairement le signal de la division de l'Europe. *Victor II* fut le pape de *Fréderic Barberousse*. L'Allemagne, la Bohême, la moitié de l'Italie lui adhérèrent. Le reste reconnut *Alexandre*. Ce fut en l'honneur de cet *Alexandre* que les Milanais, ennemis de l'empereur, bâtirent Alexandrie. Les partisans de *Fréderic* voulurent en vain qu'on la nommât *Césarée*; mais le nom du pape prévalut, & elle fut nommée *Alxandrie de la paille*; surnom qui fait sentir la différence de cette petite ville, & des autres de ce nom, bâties autrefois en l'honneur du véritable *Alexandre*.

Pape habile triomphe de Barberousse guerrier. Heureux ce siécle s'il n'eût produit que de telles disputes! Mais les Allemans voulaient toûjours dominer en Italie, & les Italiens voulaient être libres. Ils avaient certes un droit plus naturel à la liberté qu'un Allemand n'en avait d'être leur maître.

Les Milanais donnent l'exemple. Les bourgeois, devenus soldats, surprennenr vers Lodi les troupes de l'empereur & les battent. S'il avaient été secondés par les autres villes, l'Italie
1161. prenait une face nouvelle. Mais *Fréderic* rétablit son armée. Il assiége Milan. Il condamne par un édit les citoyens à la servitude, fait raser les murs & les maisons, & semer du sel sur leurs ruïnes. C'était bien justifier les papes que d'en user ainsi.
1162. Brescia, Plaisance, furent démantelées par le vainqueur. Les autres villes qui avaient aspiré à la liberté, perdirent leurs priviléges. Mais le pape *Alexandre*, qui les avait toutes excitées, revint à Rome après la mort de son rival. Il rapporta avec lui la guerre civile. *Fréderic* fit élire un autre pape, & celui-ci mort, il en fit nommer encor un autre. Alors *Alexandre III* se réfugie en France, asyle naturel de tout pape ennemi d'un empereur: mais le feu qu'il a allumé, reste dans toute sa force. Les villes d'Italie se liguent ensemble pour le maintien de leur liberté. Les Milanais rebâtissent Milan malgré l'empereur. Le pape enfin en négociant fut plus fort que l'empereur en combattant. Il falut que *Fréderic Barberousse* pliât. Venise eut
1177. l'honneur de la réconciliation. L'empereur, le pape, une foule de princes & de cardinaux se rendirent dans cette ville, déja maîtresse de la mer, & une des merveilles du monde. L'empereur y finit la querelle en reconnaissant le pape, en baisant

fes pieds, & en tenant fon étrier fur le rivage de la mer. Tout fut à l'avantage de l'églife. *Fréderic Barberouffe* promit de reftituer ce qui appartenait au St. Siége; cependant les terres de la comteffe *Mathilde* ne furent pas fpécifiées. L'empereur fit une trêve de fix ans avec les villes d'Italie. Milan qu'on rebâtiffait, Pavie, Brefcia & tant d'autres remercièrent le pape de leur avoir rendu cette liberté précieufe pour laquelle elles combattaient; & le St. Père, pénétré d'une joie pure, s'écriait: » Dieu a voulu qu'un vieillard & qu'un prêtre triom-» phât, fans combattre, d'un empereur puiffant & terrible. « CH. XLVIII. 1177.

Il eft très remarquable que dans ces longues diffenfions le pape *Alexandre III*, qui avait fait fouvent cette cérémonie d'excommunier l'empereur, n'alla jamais jufqu'à le dépofer. Cette conduite ne prouve-t-elle pas non-feulement beaucoup de fageffe dans ce pontife, mais une condamnation générale des excès de *Grégoire VII?*

Après la pacification de l'Italie, *Fréderic Barberouffe* partit pour les guerres des croifades, & mourut, pour s'être baigné 1190. dans le Cidnus, de la maladie dont *Alexandre le grand* avait échappé autrefois fi difficilement, pour s'être jetté tout en fueur dans ce fleuve. Cette maladie était probablement une pleuréfie.

Fréderic fut de tous les empereurs celui qui porta le plus loin fes prétentions. Il avait fait décider à Bologne en 1158 par les docteurs en droit, que l'empire du monde entier lui appartenait, & que l'opinion contraire était une héréfie. Ce qui était plus réel, c'eft qu'à fon couronnement à Rome le fénat & le peuple lui prêterent ferment de fidélité. Serment devenu inutile quand le pape *Alexandre III* triompha de lui dans le congrès de Venife. L'empereur de Conftantinople *Ifaac l'Ange* ne lui donnait que le titre d'avocat de l'églife romaine; & Rome fit tout le mal qu'elle put à fon avocat.

Pour le pape *Alexandre*, il vécut encor quatre ans dans un repos glorieux, chéri dans Rome & dans l'Italie. Il établit dans un nombreux concile, que deformais, pour être élu pape canoniquement, il fuffirait d'avoir les deux tiers des voix des feuls cardinaux. Mais cette régle ne put prévenir les fchifmes qui furent depuis caufés par ce qu'on appelle en

CH. XLVIII. Italie *la rabbia papale*. L'élection d'un pape fut presque toûjours accompagnée d'une guerre civile pendant plus de deux siécles.

CHAPITRE QUARANTE-NEUVIEME.

De l'empereur HENRI *VI & de Rome.*

1191. LA querelle de Rome & de l'empire, plus ou moins envenimée, subsistait toûjours. On a écrit que *Henri VI* fils de l'empereur *Fréderic Barberousse*, ayant reçu à genoux la couronne impériale de *Célestin III*, ce pape âgé de plus de quatre-vingt-quatre ans, la fit tomber d'un coup de pied de la tête de l'empereur. Ce fait n'est pas vraisemblable; mais c'est assez qu'on l'ait cru pour faire voir jusqu'où l'animosité était poussée. Si le pape en eût usé ainsi, cette indécence n'eût été qu'un trait de faiblesse.

Empereur vassal de pape. Ce couronnement de *Henri VI* présente un plus grand objet & de plus grands intérêts. Il voulait régner dans les deux Siciles; il se soumettait, quoiqu'empereur, à recevoir l'investiture du pape pour des états dont on avait fait d'abord hommage à l'empire, & dont il se croyait à la fois le suzerain & le propriétaire. Il demande à être le vassal lige du pape, & le pape le refuse. Les Romains ne voulaient point de *Henri VI* pour voisin, ni Naples pour maître; mais il le fut malgré eux. Il semble qu'il y ait des peuples faits pour servir toûjours & pour attendre quel sera l'étranger qui voudra les subjuguer. Il ne restait de la race légitime des conquérans Normans que la princesse *Constance* fille du roi *Roger I*, mariée à *Henri VI*. *Tancrède* bâtard de cette race, avait été reconnu roi par le peuple & par le St. Siége. Qui devait l'emporter, ou ce *Tancrède* qui avait le droit de l'élection, ou *Henri* qui avait le droit de sa femme? les armes devaient décider. En vain après la mort de *Tancrède* les deux Siciles proclamèrent
1193. son jeune fils: il falait que *Henri* prévalût.

Une

Une des plus grandes lâchetés qu'un fouverain puiffe commettre fervit à fes conquêtes. L'intrepide roi d'Angleterre *Richard cœur de lion*, en revenant de fa croifade, fait naufrage près de la Dalmatie ; il paffe fur les terres d'un duc d'Autriche. Ce duc viole l'hofpitalité, charge de fers le roi d'Angleterre, le vend à l'empereur *Henri VI* comme les Arabes vendent leurs efclaves. *Henri* en tire une groffe rançon, & avec cet argent va conquérir les deux Siciles ; il fait exhumer le corps du roi *Tancrède*, & par une barbarie auffi atroce qu'inutile, le bourreau coupe la tête au cadavre. On crève les yeux au jeune roi fon fils, on le fait eunuque, on le confine dans une prifon à Coire chez les Grifons. On enferme fes fœurs en Alzace avec leur mère. Les partifans de cette famille infortunée, foit barons, foit évêques, périffent dans les fupplices. Tous les tréfors font enlevés & portés en Allemagne.

CH. XLIX. *Empereur Henri VI très cruel.* 1194.

Ainfi paffèrent Naples & Sicile aux Allemans, après avoir été conquifes par des Français. Ainfi vingt provinces ont été fous la domination de fouverains que la nature a placés à trois cent lieues d'elles : éternel fujet de difcorde, & preuve de la fageffe d'une loi telle que la *Salique* ; loi qui ferait encor plus utile à un petit état qu'à un grand. *Henri VI*, alors fut beaucoup plus puiffant que *Fréderic Barberouffe*. Prefque defpotique en Allemagne, fouverain en Lombardie, à Naples, en Sicile, fuzerain de Rome, tout tremblait fous lui. Sa cruauté le perdit ; fa propre femme *Conftance*, dont il avait exterminé la famille, confpira contre ce tyran, & enfin, dit-on, le fit empoifonner. 1198.

A la mort de *Henri VI*, l'empire d'Allemagne eft divifé. La France ne l'était pas ; c'eft que les rois de France avaient été affez prudens ou affez heureux pour établir l'ordre de la fucceffion. Mais ce titre d'empire que l'Allemagne affectait, fervait à rendre la couronne élective. Tout évêque & tout grand feigneur donnait fa voix. Ce droit d'élire & d'être élu, flattait l'ambition des princes, & fit quelquefois les malheurs de l'état.

Le jeune *Fréderic II* fils de *Henri VI*, fortait du berceau. 1198. Une faction l'élit empereur, & donne à fon oncle *Philippe* le titre de *roi des Romains*. Un autre parti couronne *Othon de*

CH. XLIX. *Saxe.* Les papes tirèrent bien un autre fruit des divifions de l'Allemagne, que les empereurs n'avaient fait de celles d'Italie.

Innocent III pape puiffant. *Innocent III* fils d'un gentilhomme d'Agnani près de Rome, bâtit enfin l'édifice de la puiffance temporelle, dont fes prédéceffeurs avaient amaffé les matériaux pendant quatre cent ans. Excommunier *Philippe*, vouloir détrôner le jeune *Fréderic*, prétendre exclure à jamais du trône d'Allemagne & d'Italie cette maifon de *Souabe* fi odieufe aux papes, fe conftituer juge des rois, c'était le ftile devenu ordinaire depuis *Grégoire VII.* Mais *Innocent III* ne s'en tint pas à ces formules. L'occafion était trop belle; il obtint ce qu'on appelle le patrimoine de *St. Pierre* fi longtems contefté. C'était une partie de l'héritage de la fameufe comteffe *Mathilde.*

La Romagne, l'Ombrie, la marche d'Ancone, Orbitello, Viterbe, reconnurent le pape pour fouverain. Il domina en effet d'une mer à l'autre. La république Romaine n'en avait pas tant conquis dans fes quatre premiers fiécles; & ces pays ne lui valaient pas ce qu'ils valaient aux papes. *Innocent III* conquit même Rome: le nouveau fénat plia fous lui: il fut le fénat du pape, & non des Romains. Le titre de conful fut aboli. Les pontifes de Rome commencèrent alors à être rois en effet; & la religion les rendait, fuivant les occurrences, les maîtres des rois. Mais cette grande puiffance temporelle en Italie ne fut pas de durée.

C'était un fpectacle intéreffant que ce qui fe paffait alors entre les chefs de l'églife, la France, l'Allemagne, & l'Angleterre. Rome donnait toûjours le mouvement à toutes les affaires de l'Europe. Vous avez vû les querelles du facerdoce & de l'empire jufqu'au pape *Innocent III*, & jufqu'aux empereurs *Philippe*, *Henri* & *Othon*, pendant que *Fréderic II* était jeune encore. Il faut jetter les yeux fur la France & fur l'Angleterre, & fur les intérêts que ces royaumes avaient à démêler avec l'Allemagne.

CHAPITRE CINQUANTIEME.

Etat de la France & de l'Angleterre, pendant le douziéme siécle, jusqu'au régne de ST. LOUIS *& de* JEAN *sans terre, & de* HENRI *III. Grand changement dans l'administration publique en Angleterre & en France. Meurtre de* Thomas Becquet *archevéque de Cantorbéri. L'Angleterre devenue province du domaine de Rome, &c. Le pape* INNOCENT *III joue les rois de France & d'Angleterre.*

CH. L. *Gouvernement féodal.*

LE gouvernement féodal était en vigueur dans presque toute l'Europe, & les loix de la chevalerie partout, à-peu-près, les mêmes. Il était surtout établi dans l'empire, en France, en Angleterre, en Espagne, par les loix des fiefs, que si le seigneur d'un fief disait à son homme-lige: „ Venez-vous-„ en avec moi, car je veux guerroyer le roi mon seigneur qui „ me dénie justice: « l'homme-lige devait d'abord aller trouver le roi, & lui demander s'il était vrai qu'il eût refusé justice à ce seigneur? En cas de refus l'homme-lige devait marcher contre le roi au service de ce seigneur, le nombre de jours prescrits, ou perdre son fief. Un tel réglement pouvait être intitulé, *Ordonnance pour faire la guerre civile.*

L'empereur *Fréderic Barberousse* abolit en 1158 cette loi établie par l'usage, & l'usage l'a conservée malgré lui dans l'empire toutes les fois que les grands vassaux ont été assez puissans pour faire la guerre à leur chef. Elle fut en vigueur en France jusqu'au tems de l'extinction de la maison de *Bourgogne.* Le gouvernement féodal fit bientôt place en Angleterre à la liberté; il a cédé en Espagne au pouvoir absolu.

Dans les premiers tems de la race de *Hugues*, nommée improprement *Capétienne*, du sobriquet donné à ce roi, tous les petits vassaux combattaient contre les grands, & les rois avaient souvent les armes à la main contre les barons du duché de France. La race des anciens pirates Danois qui régnait en Normandie & en Angleterre, favorisait toûjours ce désordre. C'est ce qui

fit que *Louis le gros* eut tant de peine à ſoumettre un ſire de *Couci*, un baron de *Corbeil*, un ſire de *Montlhéri*, un ſire du *village de Puiſet*, un ſeigneur de *Baudouin*, de *Châteaufort* : on ne voit pas même qu'il ait oſé & pû faire condamner à mort ces vaſſaux. Les choſes ſont bien changées en France.

L'Angleterre dès le tems de *Henri I* fut gouvernée comme la France. On comptait en Angleterre, ſous le roi *Etienne* fils de *Henri I*, mille châteaux fortifiés. Les rois de France & d'Angleterre ne pouvaient rien alors ſans le conſentement & le ſecours de cette multitude de barons : & c'était, comme on l'a déja vû, le régne de la confuſion.

Louis le jeune renonce à ſa femme & à des provinces.

Le roi de France *Louis le jeune* acquit un grand domaine par un mariage ; mais il le perdit par un divorce. *Eléonor* ſa femme, héritière de la Guienne & du Poitou, lui fit des affronts qu'un mari devait ignorer. Fatiguée de l'accompagner dans ces croiſades illuſtres & malheureuſes, elle ſe dédommagea des ennuis que lui cauſait, à ce qu'elle diſait, un roi

1152. qu'elle traitait toûjours de moine. Le roi fit caſſer ſon mariage ſous prétexte de parenté. Ceux qui ont blâmé ce prince de ne pas retenir la dot en répudiant ſa femme, ne ſongent pas qu'alors un roi de France n'était pas aſſez puiſſant pour commettre une telle injuſtice. Mais ce divorce eſt un des plus grands objets du droit public que les hiſtoriens auraient bien dû approfondir. Le mariage fut caſſé à Beaujenci par un concile d'évêques de France, ſur le vain prétexte qu'*Eléonor* était arrière-couſine de *Louis* : encor falut-il que des ſeigneurs Gaſcons fiſſent ſerment que les deux époux étaient parens, comme ſi on ne pouvait connaître que par un ſerment un telle vérité. Il n'eſt que trop certain que ce mariage était nul par les loix ſuperſtitieuſes de ces tems d'ignorance. Si le mariage était nul, les deux princeſſes qui en étaient nées, étaient donc bâtardes ; elles furent pourtant mariées en qualité de filles très légitimes. Le mariage d'*Eléonor* leur mère fut donc toûjours réputé valide, malgré la déciſion du concile. Ce concile ne prononça donc pas la nullité, mais la caſſation, le divorce ; & dans ce procès de divorce, le roi ſe garda bien d'accuſer ſa femme d'adultère : ce fut proprement une répudiation en plein concile ſur le plus frivole des motifs.

Il reste à savoir comment, selon la loi du christianisme, *Eléonor* & *Louis* pouvaient se remarier. Il est assez connu, par *St. Matthieu* & par *St. Luc*, qu'un homme ne peut ni se marier après avoir répudié sa femme, ni épouser une répudiée. Cette loi est émanée expressément de la bouche du CHRIST, & cependant elle n'a jamais été observée. Que de sujets d'excommunications, d'interdits, de troubles & de guerres, si les papes alors avaient voulu se mêler d'une pareille affaire dans laquelle ils sont entrés tant de fois !

Un descendant du conquérant *Guillaume*, *Henri II*, depuis roi d'Angleterre, déja maître de la Normandie, du Maine, de l'Anjou, de la Touraine, moins difficile que *Louis le jeune*, crut pouvoir sans honte épouser une femme galante, qui lui donnait la Guienne & le Poitou. Bientôt après, il fut roi d'Angleterre : & le roi de France en reçut l'hommage-lige, qu'il eût voulu rendre au roi Anglais pour tant d'états.

Le gouvernement féodal déplaisait également aux rois de France, d'Angleterre & d'Allemagne. Ces rois s'y prirent presque de même, & presqu'en même tems, pour avoir des troupes indépendamment de leurs vassaux. Le roi *Louis le jeune* donna des priviléges à toutes les villes de son domaine, à condition que chaque paroisse marcherait à l'armée, sous la bannière du saint de son église, comme les rois marchaient eux-mêmes sous la bannière de *St. Denys*. Plusieurs serfs, alors affranchis, devinrent citoyens ; & les citoyens eurent le droit d'élire leurs officiers municipaux, leurs échevins & leurs maires.

C'est vers les années 1137 & 1138 qu'il faut fixer cette époque du retablissement de ce gouvernement municipal des cités & des bourgs. *Henri II* roi d'Angleterre, donna les mêmes priviléges à plusieurs villes pour en tirer de l'argent, avec lequel il pourrait lever des troupes.

Les empereurs en usèrent à-peu-près de même en Allemagne. Spire, par exemple, acheta en 1166 le droit de se choisir des bourguemaîtres, malgré l'évêque qui s'y opposa. La liberté, naturelle aux hommes, renâquit du besoin d'argent où étaient les princes. Mais cette liberté n'était qu'une moindre servitude en comparaison de ces villes d'Italie qui alors s'érigèrent en républiques.

CH. L.

L'Italie citérieure se formait sur le plan de l'ancienne Grèce. La plûpart de ces grandes villes libres & confédérées semblaient devoir former une république respectable; mais de petits & de grands tyrans la détruisirent bientôt.

Les papes avaient à négocier à la fois avec chacune de ces villes, avec le royaume de Naples, l'Allemagne, la France, l'Angleterre & l'Espagne. Tous eurent avec les papes des démêlés, & l'avantage demeura toûjours au pontife.

Le roi *Louis le jeune* en 1142 ayant donné l'exclusion à un de ses sujets, nommé *Pierre la Châtre*, pour l'évêché de Bourges, l'évêque, élu malgré lui, & soutenu par Rome, mit en interdit les domaines royaux de son évêché: de-là suit une guerre civile; mais elle ne finit que par une négociation, en reconnaissant l'évêque & en priant les papes de faire lever l'interdit.

Roi d'Angleterre qui renonce au droit de régale.

Les rois d'Angleterre eurent bien d'autres querelles avec l'église. Un des rois dont la mémoire est le plus respectée chez les Anglais, est *Henri I*, le troisiéme roi depuis la conquête, qui commença à régner en 1100. Ils lui savent bon gré d'avoir aboli la loi du couvre-feu, qui les gênait. Il fixa dans ses états les mêmes poids & les mêmes mesures, ouvrage d'un sage législateur, qui fut aisément exécuté en Angleterre, & toûjours inutilement proposé en France. Il confirma les loix de *St. Edouard*, que son père *Guillaume le conquérant* avait abrogées. Enfin, pour mettre le clergé dans ses intérêts, il renonça au droit de régale qui lui donnait l'usufruit des bénéfices vacans: droit que les rois de France ont conservé.

Il signa surtout une charte, remplie de priviléges qu'il accordait à la nation: première origine des libertés d'Angleterre, tant accrues dans la suite. *Guillaume le conquérant* son père avait traité les Anglais en esclaves, qu'il ne craignait pas. Si *Henri* son fils les ménagea tant, c'est qu'il en avait besoin.
1103. Il était cadet, il ravissait le sceptre à son aîné *Robert*. Voilà la source de tant d'indulgence. Mais tout adroit & tout maître qu'il était, il ne put empêcher son clergé & Rome de s'élever contre lui pour ces mêmes investitures. Il falut qu'il s'en désistât, & qu'il se contentât de l'hommage que les évêques lui faisaient pour le temporel.

La France était exemte de ces troubles ; la cérémonie de la crosse n'y avait pas lieu, & on ne peut attaquer tout le monde à la fois. CH. L.

Il s'en falait peu que les évêques Anglais ne fussent princes temporels dans leurs évêchés : du moins les plus grands vassaux de la couronne ne les surpassaient pas en grandeur & en richesses. Sous *Etienne*, successeur de *Henri I*, un évêque de Salisburi, nommé *Roger*, marié & vivant publiquement avec celle qu'il reconnaissait pour sa femme, fait la guerre au roi son souverain ; & dans un de ses châteaux pris pendant cette guerre, on trouva, dit-on, quarante mille marcs d'argent : si ce sont des marcs, des demi-livres, c'est une somme exorbitante ; si ce sont des marques, des écus, c'est encor beaucoup dans un tems où l'espèce était si rare.

Après ce régne d'*Etienne*, troublé par des guerres civiles, l'Angleterre prenait une nouvelle face sous *Henri II* qui réunissait la Normandie, l'Anjou, la Touraine, la Saintonge, le Poitou, la Guienne avec l'Angleterre, excepté Cornouaille non encor soumise. Tout y était tranquille, lorsque ce bonheur fut troublé par la grande querelle du roi & de *Thomas Becquet*, qu'on appelle *St. Thomas de Cantorbéri.*

Histoire de Thomas Becquet, ou St. Thomas de Cantorbéri.

Ce *Thomas Becquet*, avocat élevé par le roi *Henri II* à la dignité de chancelier, & enfin à celle d'archevêque de Cantorbéri, primat d'Angleterre & légat du St. Siége, devint l'ennemi de la première personne de l'état, dès qu'il fut la seconde. Un prêtre commit un meurtre. Le primat ordonna qu'il serait seulement privé de son bénéfice. Le roi indigné lui reprocha qu'un laïque en cas pareil étant puni de mort, c'était inviter les ecclésiastiques au crime que de proportionner si peu la peine au délit. L'archevêque soutint qu'aucun ecclésiastique ne pouvait être puni de mort, & renvoya ses lettres de chancelier pour être entiérement indépendant. Le roi dans un parlement proposa qu'aucun évêque n'allât à Rome, qu'aucun sujet n'appellât au St. Siége, qu'aucun vassal & officier de la couronne ne fût excommunié & suspendu de ses fonctions, sans permission du souverain ; qu'enfin les crimes du clergé fussent soumis aux juges ordinaires. Tous les pairs séculiers passérent ces propositions. *Thomas Becquet* les rejetta d'abord.

CH. L. Enfin il ſigna des loix ſi juſtes ; mais il s'accuſa auprès du pape d'avoir trahi les droits de l'égliſe, & promit de n'avoir plus de telles complaiſances.

Accuſé devant les pairs d'avoir malverſé pendant qu'il était chancelier, il refuſa de répondre, ſous prétexte qu'il était archevêque. Condamné à la priſon, comme ſéditieux, par les pairs eccléſiaſtiques & ſéculiers, il s'enfuit en France, & alla trouver *Louis le jeune*, ennemi naturel du roi d'Angleterre. Quand il fut en France, il excommunia la plûpart des ſeigneurs qui compoſaient le conſeil de *Henri*. Il lui écrivait, *Je vous dois, à la vérité, revérence comme à mon roi, mais je vous dois châtiment comme à mon fils ſpirituel.* Il le menaçait dans ſa lettre d'être changé en bête comme *Nabucodonoſor*, quoiqu'après tout il n'y eût pas un grand rapport entre *Nabucodonoſor* & *Henri II*.

Le roi d'Angleterre fit tout ce qu'il put pour engager l'archevêque à rentrer dans ſon devoir. Il prit dans un de ſes voyages *Louis le jeune* ſon ſeigneur ſuzerain pour arbitre : » Que » l'archevêque, dit-il à *Louis* en propres mots, agiſſe avec » moi comme le plus ſaint de ſes prédéceſſeurs en a uſé avec » le moindre des miens, & je ſerai ſatisfait. « Il ſe fit une paix ſimulée entre le roi & le prélat. *Becquet* revint donc en Angleterre ; mais il n'y revint que pour excommunier tous les
1170. eccléſiaſtiques, évêques, chanoines, curés, qui s'étaient déclarés contre lui. Ils ſe plaignirent au roi, qui était alors en Normandie. Enfin *Henri II* outré de colère, s'écria : » Eſt-il » poſſible qu'aucun de mes ſerviteurs ne me vengera de ce » brouillon de prêtre ? «

Ces paroles plus qu'indiſcrettes ſemblaient mettre le poignard à la main de quiconque croirait le ſervir en aſſaſſinant celui qui ne devait être puni que par les loix.

Thomas aſſaſſiné. 1170. Quatre de ſes domeſtiques allèrent à Kenterburi, que nous nommons Cantorbéri ; ils aſſommèrent à coups de maſſue l'archevêque au pied de l'autel. Ainſi un homme qu'on aurait pû traiter de rebelle, devint un martyr ; & le roi fut chargé de la honte & de l'horreur de ce meurtre.

L'hiſtoire ne dit point quelle juſtice on fit de ces quatre aſſaſſins : il ſemble qu'on n'en ait fait que du roi.

On

On a déja vû comme *Adrien IV* donna à *Henri II* la permiſſion d'uſurper l'Irlande. Le pape *Alexandre III* ſucceſſeur d'*Adrien IV*, confirma cette permiſſion, à condition que le roi ferait ferment qu'il n'avait jamais commandé cet aſſaſſinat, & qu'il irait pieds nuds recevoir la diſcipline ſur le tombeau de l'archevêque par la main des chanoines. Il eût été bien grand de donner l'Irlande, ſi *Henri* avait eu le droit de s'en emparer, & le pape celui d'en diſpoſer. Mais il était plus grand de forcer un roi puiſſant & coupable à demander pardon de ſon crime.

CH. L.

Le pape donne l'Irlande au roi Henri, pourvu qu'il ſe faſſe fouetter par pénitence.

Le roi alla donc conquérir l'Irlande; c'était un pays ſauvage qu'un comte de *Pembroke* avait déja ſubjugué en partie avec douze cent hommes ſeulement. Ce comte de *Pembroke* voulait retenir ſa conquête. *Henri II* plus fort que lui, & muni d'une bulle du pape, s'empara aiſément de tout. Ce pays eſt toûjours reſté ſous la domination de l'Angleterre, mais inculte, pauvre & inutile, juſqu'à-ce qu'enfin dans le dix-huitiéme ſiécle l'agriculture, les manufactures, les arts, les ſciences, tout s'y eſt perfectionné, & l'Irlande quoique ſubjuguée, eſt devenue une des plus floriſſantes provinces de l'Europe. 1172.

Henri II, contre lequel ſes enfans ſe révoltaient, accomplit ſa pénitence après avoir ſubjugué l'Irlande. Il renonça ſolemnellement à tous les droits de la monarchie qu'il avait ſoutenus contre *Becquet*. Les Anglais condamnent cette renonciation, & même ſa pénitence. Il ne devait certainement pas céder ſes droits, mais il devait ſe repentir d'un aſſaſſinat; l'intérêt du genre-humain demande un frein qui retienne les ſouverains, & qui mette à couvert la vie des peuples. Ce frein de la religion aurait pû être par une convention univerſelle dans la main des papes, comme nous l'avons déja remarqué. Ces premiers pontifes en ne ſe mêlant des querelles temporelles que pour les appaiſer, en avertiſſant les rois & les peuples de leurs devoirs, en reprenant leurs crimes, en réſervant les excommunications pour les grands attentats, auraient toûjours été regardés comme des images de DIEU ſur la terre; mais les hommes ſont réduits à n'avoir pour leur défenſe que les loix & les mœurs de leur pays: loix ſouvent mépriſées, & mœurs ſouvent corrompues. 1174.

CH. L. *Richard cœur de lion.* L'Angleterre fut tranquille sous *Richard cœur de lion*, fils & successeur de *Henri II.* Il fut malheureux par les croisades : mais son pays ne le fut pas. *Richard* eut avec *Philippe-Auguste* quelques-unes de ces guerres, inévitables entre un suzerain & un vassal puissant. Elles ne changèrent rien à la fortune de leurs états. Il faut regarder toutes les guerres pareilles entre les princes chrétiens comme des tems de contagion, qui dépeuplent des provinces sans en changer les limites, les usages & les mœurs. Ce qu'il y eut de plus remarquable dans ces guerres, c'est que *Richard* enleva à *Philippe-Auguste* son chartrier qui le suivait partout ; il contenait un détail des revenus du prince, une liste de ses vassaux, un état des serfs & des affranchis. Le roi de France fut obligé de faire un nouveau chartrier, dans lequel ses droits furent plutôt augmentés que diminués.

1194. *Evêque portant les armes.* Un autre fait digne d'attention, c'est la captivité d'un évêque de Beauvais, pris les armes à la main par le roi *Richard.* Le pape *Célestin III* redemande l'évêque : „ Vous devez me „ rendre mon fils, " écrivait-il à *Richard* : mais le roi, en envoyant au pape la cuirasse de l'évêque, lui répondit par les paroles de l'histoire de *Joseph* : „ Connaissez-vous la tunique „ de votre fils ? "

Il faut observer encor à l'égard de cet évêque guerrier, que si les loix des fiefs n'obligeaient pas les évêques à se battre, elles les obligeaient pourtant d'amener leurs vassaux au rendez-vous des troupes.

Philippe-Auguste saisit le temporel des évêques d'Orléans & d'Auxerre, pour n'avoir pas rempli cet abus, devenu un devoir. Ces évêques condamnés commencèrent par mettre le royaume en interdit, & finirent par demander pardon.

Jean sans terre. 1199. Nous verrons dans les croisades les autres avantures de *Richard cœur de lion. Jean sans terre*, son frère, qui lui succéda, devait être le plus grand terrien de l'Europe ; car outre les domaines de son père, il eut encor la Bretagne, qu'il usurpa sur le prince *Artur* son neveu, à qui cette province était échue par sa mère. Mais pour avoir voulu ravir ce qui ne lui appartenait pas, il perdit tout ce qu'il avait, & devint enfin un grand exemple qui doit intimider les mauvais rois. Il commença par

s'emparer de la Bretagne, qui appartenait à son neveu *Artur.* Il le prit dans un combat, il le fit enfermer dans la tour de Rouen, sans qu'on ait jamais pû savoir ce que devint ce jeune prince. L'Europe accusa avec raison le roi *Jean* de la mort de son neveu.

CH. L.

Les pairs de France font le procès au roi d'Angleterre. Qui sont ces pairs?

Heureusement pour l'instruction de tous les rois, on peut dire que ce premier crime fut la cause de tous ses malheurs. Les loix féodales, qui d'ailleurs faisaient naître tant de désordres, furent signalées ici par un exemple mémorable de justice. La comtesse de Bretagne, mère d'*Artur*, fit présenter à la cour des pairs de France une requête, signée des barons de Bretagne. Le roi d'Angleterre fut sommé par les pairs de comparaître. La citation lui fut signifiée à Londres par des sergens-d'armes. Le roi accusé envoya un évêque demander à *Philippe-Auguste* un sauf-conduit. Qu'il vienne, dit le roi, il le peut. Y aura-t-il sûreté pour le retour? demande l'évêque. Oui, si le jugement des pairs le permet, répondit le roi. L'accusé n'ayant point comparu, les pairs de France le con- 1203. damnèrent à mort, & déclarèrent toutes ses terres situées en France acquises & confisquées au roi. Mais qui étaient ces pairs qui condamnèrent un roi d'Angleterre à mort? ce n'étaient point les ecclésiastiques, lesquels ne peuvent assister à un jugement criminel. On ne dit point qu'il y eût alors à Paris un comte de Toulouse, & jamais on ne vit aucun acte de pairs signé par ces comtes. *Baudouin IX* comte de Flandres était alors à Constantinople où il briguait les débris de l'empire d'orient. Le comte de Champagne était mort, & la succession était disputée. C'était l'accusé lui-même qui était duc de Guienne & de Normandie. L'assemblée des pairs fut composée des hauts barons relevans immédiatement de la couronne. C'est un point très important que nos historiens auraient dû examiner, au lieu de ranger à leur gré des armées en bataille, & de s'appesantir sur les siéges de quelques châteaux qui n'existent plus.

On ne peut douter que l'assemblée des pairs barons Français qui condamna le roi d'Angleterre, ne fût celle-là même qui était convoquée alors à Melun pour régler les loix féodales *Stabilimentum feudorium. Eudes* duc de Bourgogne y pré-

CH. L. fidait sous le roi *Philippe-Auguste*. On vit encor au bas des chartes de cette assemblée les noms d'*Hervé* comte de Nevers, de *Renaud* comte de Boulogne, de *Gaucher* comte de St. Paul, de *Gui de Dampierre*. Et ce qui est très remarquable, on n'y trouve aucun grand officier de la couronne.

Philippe se mit bientôt en devoir de recueillir le fruit du crime du roi son vassal. Il parait que le roi *Jean* était du naturel des rois tyrans & lâches. Il se laissa prendre la Normandie, la Guienne, le Poitou, & se retira en Angleterre, où il était haï & méprisé. Il trouva d'abord quelque ressource dans la fierté de la nation Anglaise, indignée de voir son roi condamné en France; mais les barons d'Angleterre se lassèrent bientôt de donner de l'argent à un roi qui n'en savait pas user. Pour comble de malheur, *Jean* se brouilla avec la cour de Rome pour un archevêque de Cantorbéri, que le pape voulait nommer de son autorité malgré les loix.

1212. *Innocent III met l'Angleterre en interdit, & la donne au roi de France.*

Innocent III, cet homme sous lequel le St. Siége fut si formidable, mit l'Angleterre en interdit, & défendit à tous les sujets de *Jean* de lui obéir. Cette foudre ecclésiastique était en effet terrible, parce que le pape la remettait entre les mains de *Philippe-Auguste*, auquel il transféra le royaume d'Angleterre en héritage perpétuel, l'assûrant de la remission de tous ses péchés, s'il réussissait à s'emparer de ce royaume. Il accorda même pour ce sujet les mêmes indulgences qu'à ceux qui allaient à la terre sainte. Le roi de France ne publia pas alors qu'il n'appartenait pas au pape de donner des couronnes. Lui-même avait été excommunié quelques années auparavant, en 1199, & son royaume avait aussi été mis en interdit par ce même pape *Innocent III*, parce qu'il avait voulu changer de femme. Il avait déclaré alors les censures de Rome insolentes & abusives. Il avait saisi le temporel de tout évêque & de tout prêtre assez mauvais Français pour obéir au pape. Il pensa tout différemment quand il se vit l'exécuteur d'une bulle qui lui donnait l'Angleterre. Alors il reprit sa femme, dont le divorce lui avait attiré tant d'excommunications, & ne songea qu'à exécuter la sentence de Rome. Il employa une année à faire construire dix-sept cent vaisseaux, (c'est-à-dire mille sept cent grandes barques,) & à préparer la plus

belle armée qu'on eût jamais vûe en France. La haine qu'on portait en Angleterre au roi *Jean*, valait au roi *Philippe* encor une autre armée. *Philippe-Auguste* était prêt de partir : & *Jean* de son côté faisait un dernier effort pour le recevoir. Tout haï qu'il était d'une partie de la nation, l'éternelle émulation des Anglais contre la France, l'indignation contre le procédé du pape, les prérogatives de la couronne toûjours puissantes, lui donnèrent enfin pour quelques semaines une armée de près de soixante mille hommes, à la tête de laquelle il s'avança jusqu'à Douvres pour recevoir celui qui l'avait jugé en France, & qui devait le détrôner en Angleterre.

L'Europe s'attendait donc à une bataille décisive entre les deux rois, lorsque le pape les joua tous deux, & prit adroitement pour lui ce qu'il avait donné à *Philippe*. Un sous-diacre son domestique, nommé *Pandolfe*, légat en France & en Angleterre, consomma cette singulière négociation. Il passe à Douvres, sous prétexte de négocier avec les barons en faveur du roi de France. Il voit le roi *Jean* : » Vous êtes perdu, lui 1213.
» dit-il : l'armée française va mettre à la voile, la vôtre va » vous abandonner : vous n'avez qu'une ressource, c'est de » vous en rapporter entiérement au St. Siége. « *Jean* y consentit, en fit serment, & seize barons jurèrent la même chose sur l'ame du roi. Etrange serment, qui les obligeait à faire ce qu'ils ne savaient pas qu'on leur proposerait. L'artificieux Italien intimida tellement le prince, disposa si bien les barons, qu'enfin le 15 Mai 1213, dans la maison des chevaliers du temple au fauxbourg de Douvres, le roi à genoux, mettant ses mains entre celles du légat, prononça ces paroles :

Angleterre cédée solemnellement au pape.

» Moi *Jean* par la grace de DIEU roi d'Angleterre & seigneur d'Hibernie, pour l'expiation de mes péchés, & de ma » pure volonté, & de l'avis de mes barons, je donne à l'église de Rome, au pape *Innocent* & à ses successeurs, les » royaumes d'Angleterre & d'Irlande, avec tous leurs droits : » je les tiendrai comme vassal du pape : je serai fidèle à DIEU, » à l'église romaine, au pape mon seigneur & à ses successeurs » légitimement élus. Je m'oblige de lui payer une redevance de » mille marcs d'argent par an, savoir sept cent pour le royaume d'Angleterre & trois cent pour l'Hibernie.

CH. L.

Alors on mit de l'argent entre les mains du légat comme premier payement de la redevance. On lui remit la couronne & le sceptre. Le diacre Italien foula l'argent aux pieds, & garda la couronne & le sceptre cinq jours. Il rendit ensuite ces ornemens au roi, comme un bienfait du pape leur commun maître.

Rome se moque de Philippe-Auguste.

Philippe-Auguste n'attendait à Boulogne que le retour du légat pour se mettre en mer. Le légat revient à lui pour lui apprendre qu'il ne lui est plus permis d'attaquer l'Angleterre, devenue fief de l'église romaine, & que le roi *Jean* est sous la protection de Rome.

Le présent que le pape avait fait de l'Angleterre à *Philippe*, pouvait alors lui devenir funeste. Un autre excommunié, neveu du roi *Jean*, s'était ligué avec lui pour s'opposer à la France, qui devenait trop à craindre. Cet excommunié était l'empereur *Othon IV*, qui disputait à la fois l'empire au jeune *Fréderic II* fils de *Henri VI*, & l'Italie au pape. C'est le seul empereur d'Allemagne qui ait jamais donné une bataille en personne contre un roi de France.

CHAPITRE CINQUANTE-UNIEME.

D'Othon IV & de Philippe-Auguste, au treizième siécle. De la bataille de Bouvines. De l'Angleterre & de la France, jusqu'à la mort de Louis VIII père de St. Louis. Puissance singulière de la cour de Rome : pénitence plus singulière de Louis VIII, &c.

QUoique le systême de la balance de l'Europe n'ait été développé que dans les derniers tems, cependant il parait qu'on s'est réuni toûjours autant qu'on a pû contre les puissances prépondérantes. L'Allemagne, l'Angleterre & les Pays-bas armèrent contre *Philippe-Auguste*, ainsi que nous les avons vû se réunir contre *Louis XIV*. *Ferrand* comte de Flandres se joignit à l'empereur *Othon IV*. Il était vassal de *Phi-*

lippe ; mais c'était par cette raifon même qu'il fe déclara contre lui auffi-bien que le comte de Boulogne. Ainfi *Philippe*, pour avoir voulu accepter le préfent du pape, fe mit au point d'être opprimé. Sa fortune & fon courage le firent fortir de ce péril avec la plus grande gloire qu'ait jamais mérité un roi de France. CH. LI.

Entre Lille & Tournai eft un petit village nommé Bouvines, près duquel *Othon IV*, à la tête d'une armée qu'on dit forte de plus de cent mille combattans, vint attaquer le roi, 1215. qui n'en avait guères que la moitié. On commençait alors à fe fervir d'arbalêtes. Cette arme était en ufage à la fin du douziéme fiécle. Mais ce qui décidait d'une journée, c'était cette pefante cavalerie toute couverte de fer. L'armure complette du chevalier était une prérogative d'honneur, à laquelle les écuyers ne pouvaient prétendre ; il ne leur était pas permis d'être invulnérables. Tout ce qu'un chevalier avait à craindre, était d'être bleffé au vifage quand il levait la vifière de fon cafque ; ou dans le flanc au défaut de la cuiraffe, quand il était abattu & qu'on avait levé fa chemife de mailles ; enfin fous les aiffelles, quand il levait le bras.

Il y avait encor des troupes de cavalerie, tirées du corps des communes, moins bien armées que les chevaliers. Pour l'infanterie, elle portait des armes défenfives à fon gré, & les offenfives étaient l'épée, la fléche, la maffue, la fronde.

Armée du roi commandée par un évêque.

Ce fut un évêque qui rangea en bataille l'armée de *Philippe-Augufte* : il s'appellait *Guerin*, & venait d'être nommé à l'évêché de Senlis. Cet évêque de Beauvais, fi longtems prifonnier du roi *Richard* d'Angleterre, fe trouva auffi à cette bataille. Il s'y fervit toûjours d'une maffue, difant qu'il ferait irrégulier s'il verfait le fang humain. On ne fait point comment l'empereur & le roi difpoférent leurs troupes. *Philippe* avant le combat fit chanter le pfaume, *Exfurgat Deus, & diffipentur inimici ejus* : comme fi *Othon* avait combattu contre DIEU. Auparavant les Français chantaient des vers en l'honneur de *Charlemagne* & de *Roland*. L'étendart impérial d'*Othon* était fur quatre rouës. C'était une longue perche qui portait un dragon de bois peint, & fur le dragon s'élevait un aigle de bois doré. L'étendart royal de France était un bâton doré avec un

drapeau de ſoye blanche ſemé de fleurs de lys : ce qui n'avait été longtems qu'une imagination de peintre, commençait à ſervir d'armoiries aux rois de France. D'anciennes couronnes des rois Lombards, dont on voit des eſtampes fidèles dans *Muratori*, ſont ſurmontées de cet ornement, qui n'eſt autre choſe que le fer d'une lance lié avec deux autres fers recourbés.

Outre l'étendart royal, *Philippe-Auguſte* fit porter l'oriflamme de *St. Denys*. Lorſque le roi était en danger, on hauſſait ou baiſſait l'un ou l'autre de ces étendarts. Chaque chevalier avait auſſi le ſien, & les grands chevaliers faiſaient porter un autre drapeau qu'on nommait bannière. Ce terme de bannière ſi honorable était pourtant commun aux drapeaux de l'infanterie, preſque toute compoſée de ſerfs. Le cri de guerre des Français était, *Mon joye St. Denys*. Le cri des Allemans était, *Kyrie eleiſon*.

Une preuve que les chevaliers bien armés ne couraient guères d'autre riſque que d'être démontés, & n'étaient bleſſés que par un très grand hazard, c'eſt que le roi *Philippe-Auguſte*, renverſé de ſon cheval, fut longtems entouré d'ennemis, & reçut des coups de toute eſpèce d'armes ſans verſer une goute de ſang.

Un ſeul chevalier tué dans la bataille.

On raconte même qu'étant couché par terre, un ſoldat Allemand voulut lui enfoncer dans la gorge un javelot à double crochet, & n'en put jamais venir à bout. Aucun chevalier ne périt dans la bataille, ſinon *Guillaume de Longchamp*, qui malheureuſement mourut d'un coup dans l'œil, adreſſé par la viſière de ſon caſque.

On compte du côté des Allemans vingt-cinq chevaliers-bannerets & ſept comtes de l'empire priſonniers, mais aucun de bleſſé.

L'empereur *Othon* perdit la bataille. On tua, dit-on, trente mille Allemans, nombre probablement exagéré. On ne voit pas que le roi de France fit aucune conquête du côté de l'Allemagne après la victoire de Bouvines ; mais il en eut bien plus de pouvoir ſur ſes vaſſaux.

Celui qui perdit le plus à cette bataille, fut *Jean d'Angleterre*, dont l'empereur *Othon* ſemblait la dernière reſſource.

Cet

Cet empereur mourut bientôt après en 1218 comme un pénitent. Il fe faifait, dit-on, fouler aux pieds de fes garçons de cuifine & fouetter par des moines, felon l'opinion des princes de ce tems-là, qui penfaient expier par quelques coups de difcipline le fang de tant de milliers d'hommes. CH. LI.

Il n'eft point vrai, comme tant d'auteurs l'ont écrit, que *Philippe* reçut le jour de la victoire de Bouvines la nouvelle d'une autre bataille, gagnée par fon fils *Louis VIII* contre le roi *Jean*. Au contraire *Jean* avait eu quelque fuccès en Poitou. Mais deftitué du fecours de fes alliés, il fit une trêve avec *Philippe*. Il en avait befoin. Ses propres fujets d'Angleterre devenaient fes plus grands ennemis. Il était méprifé, parce qu'il s'était fait vaffal de Rome. Les barons le forcèrent de figner cette fameufe charte qu'on appelle la *Charte des libertés d'Angleterre*. 1215.

Le roi *Jean* fe crut plus lézé en laiffant par cette charte à fes fujets les droits les plus naturels, qu'il ne s'était cru dégradé en fe faifant fujet de Rome; il fe plaignit de cette charte comme du plus grand affront fait à fa dignité: cependant qu'y trouve-t-on en effet d'injurieux à l'autorité royale? Qu'à la mort d'un comte, fon fils majeur, pour entrer en poffeffion du fief, payera au roi cent marcs d'argent, & un baron cent fchellings; qu'aucun bailli du roi ne pourra prendre les chevaux des payfans, qu'en payant cinq fous par jour par cheval? Qu'on parcoure toute la charte, on trouvera feulement que les droits du genre-humain n'y ont pas été affez défendus. On verra que les communes qui portaient le plus grand fardeau, & qui rendaient les plus grands fervices, n'avaient nulle part à ce gouvernement, qui ne pouvait fleurir fans elles. Cependant *Jean* fe plaignit; il demanda juftice au pape fon nouveau fouverain. *Grande charte.*

Ce pape *Innocent III* qui avait excommunié le roi, excommunie alors les pairs d'Angleterre. Les pairs outrés font ce qu'avait fait ce même pontife. Ils offrent la couronne d'Angleterre à la France. *Philippe-Augufte*, vainqueur de l'Allemagne, poffeffeur de prefque tous les états de *Jean* en France, appellé au royaume d'Angleterre, fe conduifit en grand politique. Il engagea les Anglais à demander fon fils *Louis* pour roi. Alors

les légats de Rome vinrent lui repréſenter en vain que *Jean* était feudataire du St. Siége. *Louis* de concert avec ſon père, lui parle ainſi en préſence du légat: » Monſieur, ſuis votre homme-lige pour li fiefs que m'avez baillez en France; mais ne vos » appartient de décider du fait du royaume d'Angleterre: & ſi » le faites, me pourvoirai devant mes pairs. «

Louis VIII va conquérir l'Angleterre.

Après avoir parlé ainſi, il partit pour l'Angleterre, malgré les défenſes publiques de ſon père, qui le ſecourait en ſecret d'hommes & d'argent. *Innocent III* excommunia en vain le père

1216. & le fils. Les évêques de France déclarèrent nulle l'excommunication du père. Remarquons pourtant qu'ils n'oſèrent infirmer celle de *Louis*: c'eſt-à-dire, qu'ils avouaient que les papes avaient le droit d'excommunier les princes. Ils ne pouvaient diſputer ce droit aux papes, puiſqu'ils ſe l'arrogeaient eux-mêmes; mais ils ſe réſervaient encor celui de décider ſi l'excommunication du pape était juſte ou injuſte. Les princes étaient alors bien malheureux, expoſés ſans ceſſe à l'excommunication chez eux & à Rome: mais les peuples étaient plus malheureux encore: l'anathême retombait toûjours ſur eux, & la guerre les dépouillait.

Le fils de *Philippe-Auguſte* fut reconnu roi ſolemnellement dans Londres. Il ne laiſſa pas d'envoyer des ambaſſadeurs plaider ſa cauſe devant le pape. Ce pontife jouïſſait de l'honneur

1216. qu'avait autrefois le ſénat romain, d'être juge des rois. Il mourut avant de rendre ſon arrêt définitif.

Mort de Jean ſans terre.

Jean ſans terre, errant de ville en ville dans ſon pays, mourut dans le même tems, abandonné de tout le monde, dans un bourg de la province de Norfolck. Un pair de France avait autrefois conquis l'Angleterre, & l'avait gardée: un roi de France ne la garda pas.

Louis VIII après la mort de *Jean d'Angleterre*, du vivant même de *Philippe-Auguſte*, fut obligé de ſortir de ce même pays qui l'avait demandé pour roi; & au-lieu de défendre ſa conquête, il alla ſe croiſer contre les Albigeois, qu'on égorgeait alors en exécution des ſentences de Rome.

Louis VIII abandonne l'Angleterre.

Il ne régna qu'une ſeule année en Angleterre: les Anglais le forcèrent de rendre à leur roi *Henri III*, dont ils n'étaient pas encor mécontens, le trône qu'ils avaient ôté à *Jean* père

de ce *Henri III.* Ainſi *Louis* ne fut que l'inſtrument dont ils s'étaient ſervis pour ſe venger de leur monarque. Le légat de Rome qui était à Londres, régla en maître les conditions auxquelles *Louis* ſortit d'Angleterre. Ce légat l'ayant excommunié pour avoir oſé régner à Londres malgré le pape, lui impoſa pour pénitence de payer à Rome le dixiéme de deux années de ſes revenus. Ses officiers furent taxés au vingtiéme, & les chapelains qui l'avaient accompagné furent obligés d'aller demander à Rome leur abſolution. Ils firent le voyage; on leur ordonna d'aller ſe préſenter dans Paris à la porte de la cathédrale, aux quatre grandes fêtes, nuds pieds & en chemiſe, tenant en main des verges dont les chanoines devaient les fouetter. Une partie de ces pénitences fut, dit-on, accomplie.

Louis VIII excommunié, & ſes chapelains fouettés.

Cette ſcène incroyable ſe paſſait pourtant ſous un roi habile & courageux, ſous *Philippe-Auguſte*, qui ſouffrait cette humiliation de ſon fils & de ſa nation. Le vainqueur de Bouvines ne finit pas glorieuſement ſa carrière illuſtre. Il avait augmenté ſon royaume de la Normandie, du Maine, du Poitou, le reſte des biens appartenans à l'Angleterre était encor défendu par beaucoup de ſeigneurs. 1223.

Du tems de *Louis VIII*, une partie de la Guienne était Françaiſe, l'autre était Anglaiſe. Il n'y eut alors rien de grand ni de déciſif.

Teſtament de Louis VIII.

Le teſtament de *Louis VIII*, fait en 1225, mérite ſeulement quelque attention. Il légue cent ſous à chacune des deux mille léproſeries de ſon royaume. Les chrétiens, pour fruit de leurs croiſades, ne remportèrent enfin que la lépre. Il faut que le peu d'uſage du linge & la malpropreté du peuple eût bien augmenté le nombre des lépreux. Ce nom de léproſerie n'était pas donné indifféremment aux autres hôpitaux; car on voit par le même teſtament, que le roi légue cent livres de compte à deux cent hôtels-Dieu. Le legs que fit *Louis VIII* de trente mille livres une fois payées à ſon épouſe la célèbre reine de Caſtille, revenait à cinq cent quarante mille livres d'aujourd'hui. J'inſiſte ſouvent ſur ces prix des monnoies; c'eſt, me ſemble, le pouls d'un état, & une manière aſſez ſûre de reconnaitre ſes forces. Par exemple, il eſt clair que *Philippe-Auguſte* fut le plus puiſſant prince de ſon tems, ſi in-

dépendamment des pierreries qu'il laiſſa, les ſommes ſpécifiées dans ſon teſtament montent à près de neuf cent mille marcs de huit onces, qui valent à préſent quarante-cinq millions à cinquante livres de compte le marc. Mais il faut qu'il y ait quelque erreur de calcul dans ce teſtament: il n'eſt point du tout vraiſemblable qu'un roi de France, qui n'avait de revenu que celui de ſes domaines particuliers, ait pû laiſſer alors une ſomme ſi conſidérable. La puiſſance de tous les rois de l'Europe conſiſtait alors à voir marcher un grand nombre de vaſſaux ſous leurs ordres, & non à poſſéder aſſez de tréſors pour les aſſervir.

Conte ridicule d'une fille.

C'eſt ici le lieu de relever un étrange conte que font tous nos hiſtoriens. Ils diſent que *Louis VIII* étant au lit de la mort, les médecins jugèrent qu'il n'y avait d'autre remède pour lui que l'uſage des femmes; qu'ils mirent dans ſon lit une jeune fille, mais que le roi la chaſſa, aimant mieux mourir, diſent-ils, que de commettre un péché mortel. Le père *Daniel*, dans ſon hiſtoire de France, a fait graver cette avanture à la tête de la vie de *Louis VIII* comme le plus bel exploit de ce prince.

Cette fable a été appliquée à pluſieurs autres monarques. Elle n'eſt, comme tous les autres contes de ces tems-là, que le fruit de l'ignorance. Mais on devrait ſavoir aujourd'hui que la jouïſſance d'une fille n'eſt point un remède pour un malade; & après tout, ſi *Louis VIII* n'avait pû réchapper que par cet expédient, il avait *Blanche* ſa femme qui était fort belle, & en état de lui ſauver la vie. Le père *Daniel* prétend donc que *Louis VIII* mourut glorieuſement, en ne ſatisfaiſant pas la nature, & en combattant les hérétiques. Il eſt vrai qu'avant ſa mort il alla en Languedoc pour s'emparer d'une partie du comté de Toulouſe que le jeune *Amauri* comte de *Montfort*, fils de l'uſurpateur, lui vendit. Mais acheter un pays d'un homme à qui ce pays n'appartient pas, eſt-ce-là combattre pour la foi? Un eſprit juſte, en liſant l'hiſtoire, n'eſt preſque occupé qu'à la réfuter.

CHAPITRE CINQUANTE-DEUXIEME.

De l'empereur FRÉDERIC *II, de ses querelles avec les papes, & de l'empire Allemand. Des accusations contre* FRÉDERIC *II. Du livre* de Tribus Impostoribus. *Du concile général de Lyon, &c.*

VErs le commencement du treiziéme siécle, tandis que *Philippe-Auguste* régnait encore, que *Jean sans terre* était dépouillé par *Louis VIII*; qu'après la mort de *Jean* & de *Philippe-Auguste*, *Louis VIII* chassé d'Angleterre, régnait en France, & laissait l'Angleterre à *Henri III*: dans ces tems, dis-je, les croisades, les persécutions contre les Albigeois épuisaient toûjours l'Europe. L'empereur *Fréderic II* faisait saigner les playes mal fermées de l'Allemagne & de l'Italie. La querelle de la couronne impériale & de la mitre de Rome, les factions des *Guelfes* & des *Gibelins*, les haines des Allemans & des Italiens, troublaient le monde plus que jamais. CH. LII.

Fréderic II fils de *Henri VI*, & neveu de *Philippe*, jouïssait de l'empire qu'*Othon IV* son compétiteur avait abandonné avant de mourir. Les empereurs étaient alors bien plus puissans que les rois de France; car outre la Souabe & les grandes terres que *Fréderic* possédait en Allemagne, il avait aussi Naples & Sicile par héritage. La Lombardie lui appartenait par cette longue possession des empereurs; mais cette liberté dont les villes d'Italie étaient alors idolâtres, respectait peu la possession des *Césars* Allemans. C'était en Allemagne un tems d'anarchie & de brigandage, qui dura longtems. Ce brigandage s'était tellement accru, que les seigneurs comptaient parmi leurs droits celui d'être voleurs de grand chemin dans leurs territoires, & de faire de la fausse monnoie. *Fréderic II* les contraignit dans la diète d'Egra en 1219 de faire serment de ne plus exercer de pareils droits: & pour leur donner l'exemple, il renonça à celui que ses prédécesseurs s'é-

Droit de vol.

CH. LII.

taient attribué de s'emparer de toute la dépouille des évêques à leur décès. Cette rapine était alors autorisée partout, & même en Angleterre.

Droit de cuissage.

Les usages les plus ridicules & les plus barbares étaient alors établis. Les seigneurs avaient imaginé le droit de cuissage, de markette, de prélibation ; c'était celui de coucher la première nuit avec les nouvelles mariées leurs vassales roturières. Des évêques, des abbés eurent ce droit en qualité de hauts barons ; & quelques-uns se sont fait payer au dernier siécle par leurs sujets la renonciation à ce droit étrange, qui s'étendit en Ecosse, en Lombardie, en Allemagne & dans les provinces de France. Voilà les mœurs qui régnaient dans le tems des croisades.

L'Italie était moins barbare, mais n'était pas moins malheureuse. La querelle de l'empire & du sacerdoce avait produit les factions *Guelfe* & *Gibeline* qui divisaient les villes & les familles.

Milan, Brescia, Mantouë, Vicence, Padouë, Trévize, Ferrare, & presque toutes les villes de la Romagne, sous la protection du pape, étaient liguées entr'elles contre l'empereur.

Il avait pour lui Crémone, Bergame, Modène, Parme, Reggio, Trente. Beaucoup d'autres villes étaient partagées entre les factions *Guelfe* & *Gibeline*. L'Italie était le théâtre non d'une guerre, mais de cent guerres civiles, qui en aiguisant les esprits & les courages, n'accoutumaient que trop les nouveaux potentats Italiens à l'assassinat & à l'empoisonnement.

Fréderic II était né en Italie. Il aimait ce climat agréable, & ne pouvait souffrir ni le pays, ni les mœurs de l'Allemagne dont il fut absent quinze années entières. Il paraît évident que son grand dessein était d'établir en Italie le trône des nouveaux *Césars*. Cela seul eût pû changer la face de l'Europe. C'est le nœud secret de toutes les querelles qu'il eut avec les papes. Il employa tour-à-tour la souplesse & la violence, & le St. Siége le combattit avec les mêmes armes.

Honorius III & *Grégoire IX* ne peuvent d'abord lui résister qu'en l'éloignant, & en l'envoyant faire la guerre dans la terre sainte. Tel était le préjugé du tems, que l'empereur fut

obligé de se vouer à cette entreprise, de peur de n'être pas regardé par les peuples comme chrétien. Il fit le vœu par politique; & par politique, il différa le voyage. CH. LII. 1228.

Grégoire IX l'excommunie selon l'usage ordinaire. *Fréderic* part; & tandis qu'il fait une croisade à Jérusalem, le pape en fait une contre lui dans Rome. Il revient après avoir négocié avec les soudans, se battre contre le St. Siége. Il trouve dans le territoire de Capouë son propre beau-père *Jean de Brienne* roi titulaire de Jérusalem, à la tête des soldats du pontife qui portaient le signe des deux clefs sur l'épaule. Les gibelins de l'empereur portaient le signe de la croix, & les croix mirent bientôt les clefs en fuite. *Fréderic II excommunié.*

Il ne restait guère alors d'autre ressource à *Grégoire IX* que de soulever *Henri* roi des Romains, fils de *Fréderic II*, contre son père, ainsi que *Grégoire VII*, *Urbain II* & *Paschal II* avaient armé les enfans de *Henri IV*. Mais *Fréderic*, plus heureux que *Henri IV*, se saisit de son fils rebelle, le dépose dans la célèbre diète de Mayence, & le condamne à une prison perpétuelle. 1235.

Il était plus aisé à *Fréderic II* de faire condamner son fils dans une diète d'Allemagne, que d'obtenir de l'argent & des troupes de cette diète pour aller subjuguer l'Italie. Il eut toûjours assez de forces pour l'ensanglanter, & jamais assez pour l'asservir. Les *Guelfes*, ces partisans de la papauté, & encor plus de la liberté, balancèrent toûjours le pouvoir des *Gibelins* partisans de l'empire.

La Sardaigne était encor un sujet de guerre entre l'empire & le sacerdoce, & par conséquent d'excommunications. L'empereur s'empara en 1238 de presque toute l'isle. Alors *Grégoire IX* accusa publiquement *Fréderic II* d'incrédulité. » Nous » avons des preuves, dit-il dans sa lettre circulaire du premier Juillet 1239, qu'il dit publiquement, que l'univers a » été trompé par trois imposteurs, MOYSE, JESUS-CHRIST » & MAHOMET. Mais il place JESUS-CHRIST fort au-dessous » des autres; car il dit, Ils ont vécu pleins de gloire, & l'autre n'a été qu'un homme de la lie du peuple, qui prêchait » à ses pareils. L'empereur, ajoute-t-il, soutient qu'un DIEU » unique & créateur ne peut être né d'une femme, & sur- *Prétendu livre des trois imposteurs.*

 » tout d'une vierge. « C'eſt ſur cette lettre du pape *Grégoire IX* qu'on crut dès ce tems-là qu'il y avait un livre intitulé, *de tribus impoſtoribus* : on a cherché ce livre de ſiécle en ſiécle, & on ne l'a jamais trouvé.

Ces accuſations, qui n'avaient rien de commun avec la Sardaigne, n'empêchèrent pas que l'empereur ne la gardât : les diviſions entre *Fréderic* & le St. Siége n'eurent jamais la religion pour objet ; & cependant les papes l'excommuniaient, publiaient contre lui des croiſades, & le dépoſaient. Un cardinal nommé *Jacques*, évêque de Paleſtrine, apporta en France au jeune *Louis IX* des lettres de ce pape *Grégoire*, par leſquelles ſa ſainteté, ayant dépoſé *Fréderic II*, transférait de ſon autorité l'empire à *Robert* comte d'Artois, frère du jeune roi de France. C'était mal prendre ſon tems : la France & l'Angleterre étaient en guerre : les barons de France ſoulevés dans la minorité de *Louis*, étaient encor puiſſans dans ſa majorité. On prétend qu'ils répondirent, qu'un frère d'un roi de France n'avait pas beſoin d'un empire, & que le pape avait moins de religion que *Fréderic II*. Une telle réponſe eſt trop peu vraiſemblable pour être vraie.

Rien ne fait mieux connaître les mœurs & les uſages de ce tems, que ce qui ſe paſſa au ſujet de cette demande du pape.

St. Louis ſollicité en vain par les papes de ſavoriſer leurs prétentions.

Il s'adreſſa aux moines de Citeaux, chez leſquels il ſavait que *St. Louis* devait venir en pélérinage avec ſa mère. Il écrivit au chapitre : » Conjurez le roi qu'il prenne la protection du pape contre le fils de *Satan Fréderic* ; il eſt néceſſaire que le roi me reçoive dans ſon royaume, comme *Aléxandre III* y fut reçu contre la perſécution de *Fréderic I*, » & *St. Thomas* de Cantorbéri contre celle de *Henri II* roi » d'Angleterre. «

Le roi alla en effet à Citeaux, où il fut reçu par cinq cent moines, qui le conduiſirent au chapitre : là ils ſe mirent tous à genoux devant lui, & les mains jointes le prièrent de laiſſer paſſer le pape en France. *Louis* ſe mit auſſi à genoux devant les moines, leur promit de défendre l'égliſe ; mais il leur dit expreſſément, qu'il ne pouvait recevoir le pape ſans le conſentement des barons du royaume, dont un roi de France devait ſuivre les avis. *Grégoire* meurt : mais l'eſprit de Rome vit

vit toûjours. *Innocent IV* l'ami de *Fréderic* quand il était cardinal, devient néceſſairement ſon ennemi dès qu'il eſt ſouverain pontife. Il falait à quelque prix que ce fût affaiblir la puiſſance impériale en Italie, & réparer la faute qu'avait fait *Jean XII* d'appeller à Rome les Allemans. CH. LII.

Innocent IV après bien des négociations inutiles, aſſemble dans Lyon ce fameux concile, qui a cette inſcription encor aujourd'hui dans la bibliothèque du Vatican : *Treizième concile général, premier de Lyon. Fréderic II y eſt déclaré ennemi de l'égliſe, & privé du Siége impérial.*

Innocent IV dépoſe l'empereur Fréderic II.

Il ſemble bien hardi de dépoſer un empereur dans une ville impériale; mais Lyon était ſous la protection de la France, & ſes archevêques s'étaient emparés des droits régaliens. *Fréderic II* ne négligea pas d'envoyer à ce concile, où il devait être accuſé, des ambaſſadeurs pour le défendre.

Le pape, qui ſe conſtituait juge à la tête du concile, fit auſſi la fonction de ſon propre avocat; & après avoir beaucoup inſiſté ſur les droits temporels de Naples & de Sicile, ſur le patrimoine de la comteſſe *Mathilde*, il accuſa *Fréderic* d'avoir fait la paix avec les mahométans, d'avoir eu des concubines mahométanes, de ne pas croire en JESUS-CHRIST, & d'être hérétique. Comment peut-on être à la fois hérétique & incrédule? & comment dans ces ſiécles pouvait-on former ſi ſouvent de telles accuſations? Les papes *Jean XII*, *Etienne VIII*, & les empereurs *Fréderic I*, *Fréderic II*, le chancelier *des Vignes*, *Mainfroi* régent de Naples, beaucoup d'autres eſſuient cette imputation. Les ambaſſadeurs de l'empereur parlèrent en ſa faveur avec fermeté, & accuſèrent le pape à leur tour de rapine & d'uſure. Il y avait à ce concile des ambaſſadeurs de France & d'Angleterre. Ceux-ci ſe plaignirent bien autant des papes que le pape ſe plaignit de l'empereur. » Vous » tirez par vos Italiens, dirent-ils, plus de ſoixante mille marcs » par an du royaume d'Angleterre : vous nous avez en dernier lieu envoyé un légat qui a donné tous les bénéfices à » des Italiens. Il extorque de tous les religieux des taxes ex- » ceſſives, & il excommunie quiconque ſe plaint de ſes vexa- » tions. Remédiez-y promptement, car nous ne ſouffrirons » pas plus longtems ces avanies. «

Accuſations abſurdes contre Fréderic II.

Accuſations différentes contre la cour de Rome.

Ch. LII. Le pape rougit, ne répondit rien, & prononça la déposition de l'empereur. Il eſt très à remarquer qu'il fulmina cette ſentence, non pas, dit-il, de l'approbation du concile, mais en préſence du concile. Tous les pères tenaient des cierges allumés, quand le pape prononçait. Ils les éteignirent enſuite. Une partie ſigna l'arrêt, une autre partie ſortit en gémiſſant.

Deſpotiſme du pape ſur le clergé.

N'oublions pas que dans ce concile le pape demanda un ſubſide à tous les eccléſiaſtiques. Tous gardèrent le ſilence; aucun ne parla ni pour approuver ni pour rejetter le ſubſide, excepté un Anglais nommé *Meſpham* doyen de Lincoln. Il oſa dire que le pape rançonnait trop l'égliſe. Le pape le dépoſa de ſa ſeule autorité, & les eccléſiaſtiques ſe turent. *Innocent IV* parlait donc & agiſſait en ſouverain de l'égliſe, & on le ſouffrait.

Juſte colère de l'empereur.

Fréderic II ne ſouffrit pas du moins que l'évêque de Rome agît en ſouverain des rois. Cet empereur était à Turin, qui n'appartenait point encor à la maiſon de *Savoye*. C'était un fief de l'empire, gouverné par le marquis de *Suze*. Il demanda une caſſette: on la lui apporta. Il en tira la couronne impériale. „ Ce pape & ce concile, dit-il, ne me l'ont pas ravie; „ & avant qu'on m'en dépouille, il y aura bien du ſang ré- „ pandu. " Il ne manqua pas d'écrire d'abord à tous les princes d'Allemagne & de l'Europe par la plume de ſon fameux chancelier *Pierre des Vignes*, tant accuſé d'avoir compoſé le livre des *trois impoſteurs:* „ Je ne ſuis pas le premier, diſait-il dans ſes lettres, „ que le clergé ait ainſi indignement traité, „ & je ne ſerai pas le dernier. Vous en êtes cauſe, en obéiſ- „ ſant à ces hypocrites, dont vous connaiſſez l'ambition ſans „ bornes. Combien, ſi vous vouliez, découvririez-vous dans „ la cour de Rome d'infamies qui ſont frémir la pudeur? „ Livrés au ſiécle, enyvrés de délices, l'excès de leurs richeſ- „ ſes étouffe en eux tout ſentiment de religion. C'eſt une œu- „ vre de charité de leur ôter ces richeſſes pernicieuſes qui „ les accablent: & c'eſt à quoi vous devez travailler tous „ avec moi, &c. "

Cependant le pape, ayant déclaré l'empire vacant, écrivit à ſept princes ou évêques: c'étaient les ducs de Bavière, de Saxe, d'Autriche & de Brabant, les archevêques de Saltzbourg,

de Cologne & de Mayence. Voilà ce qui a fait croire que ſept électeurs étaient alors ſolemnellement établis. Mais les autres princes de l'empire & les autres évêques prétendaient auſſi avoir le même droit.

CH. LII.

Les empereurs & les papes tâchaient ainſi de ſe faire dépoſer mutuellement. Leur grande politique conſiſtait à exciter des guerres civiles.

Rome arme ſouvent les fils contre les pères.

On avait déja élu roi des Romains en Allemagne *Conrad* fils de *Fréderic II*, mais il falait, pour plaire au pape, choiſir un autre empereur. Ce nouveau *Céſar* ne fut choiſi ni par les ducs de Saxe, ou de Brabant, ou de Bavière, ou d'Autriche, ni par aucun prince de l'empire. Les évêques de Straſbourg, de Vurtzbourg, de Spire, de Metz, avec ceux de Mayence, de Cologne & de Trèves, créèrent cet empereur. Ils choiſirent un landgrave de Thuringe, qu'on appella le *roi des prêtres*.

Croiſade contre l'empereur.

Quel étrange empereur de Rome qu'un landgrave qui recevait la couronne ſeulement de quelques évêques de ſon pays ! Alors le pape fait renouveller la croiſade contre *Fréderic*. Elle était prêchée par les *frères prêcheurs*, que nous appellons *dominicains*, & par les *frères mineurs* que nous appellons *cordeliers* ou *franciſcains*. Cette nouvelle milice des papes commençait à s'établir en Europe. Le St. Siége ne s'en tint pas à ces meſures. Il ménagea des conſpirations contre la vie d'un empereur qui ſavait réſiſter aux conciles, aux moines, aux croiſades ; du moins l'empereur ſe plaignit que le pape ſuſcitait des aſſaſſins contre lui, & le pape ne répondit point à ces plaintes.

Les mêmes prélats qui s'étaient donné la liberté de faire un *Céſar*, en firent encor un autre après la mort de leur Thuringien, & ce fut un comte de Hollande. La prétention de l'Allemagne ſur l'empire Romain ne ſervit donc jamais qu'à la déchirer. Ces mêmes évêques qui éliſaient des empereurs, ſe diviſèrent entr'eux : leur comte de Hollande fut tué dans cette guerre civile.

Fréderic II avait à combattre les papes depuis l'extrémité de la Sicile juſqu'à celle de l'Allemagne. On dit qu'étant dans la Pouille, il découvrit que ſon médecin, ſéduit par le pape *Inno-* 1249.

CH. LII. *cent IV*, voulait l'empoisonner. Le fait me paraît douteux; mais dans les doutes que fait naître l'histoire de ces tems, il ne s'agit que du plus ou du moins de crimes.

Fréderic, voyant avec horreur qu'il lui était impossible de confier sa vie à des chrétiens, fut obligé de prendre des mahométans pour sa garde. On prétend qu'ils ne le garantirent pas des fureurs de *Mainfroi* son bâtard, qui l'étouffa, dit-on, dans sa dernière maladie. Le fait me paraît faux. Ce grand & malheureux empereur, roi de Sicile dès le berceau, ayant porté trente-huit ans la vaine couronne de Jérusalem, & celle des *Césars* cinquante-quatre ans, (puis qu'il avait été déclaré roi des Romains en 1196) mourut âgé de cinquante-sept ans
1250. dans le royaume de Naples, & laissa le monde aussi troublé à sa mort qu'à sa naissance. Malgré tant de troubles, ses royaumes de Naples & de Sicile furent embellis & policés par ses soins. Il y bâtit des villes, y fonda des universités, y fit fleurir un peu les lettres. La langue italienne commençait à se former alors, c'était un composé de la langue romance & du latin. On a des vers de *Fréderic II* en cette langue. Mais les traverses qu'il essuya nuisirent aux sciences autant qu'à ses desseins.

Depuis la mort de *Fréderic II* jusqu'en 1268, l'Allemagne fut sans chef, non pas comme l'avait été la Grèce, l'ancienne Gaule, l'ancienne Germanie, & l'Italie avant qu'elle fût soumise aux Romains: l'Allemagne ne fut ni une république, ni un pays partagé entre plusieurs souverains, mais un corps sans tête, dont les membres se déchiraient.

C'était une belle occasion pour les papes; mais ils n'en profitèrent pas. On leur arracha Brescia, Crémone, Mantouë, & beaucoup de petites villes. Il eût falu alors un pape guerrier pour les reprendre; mais rarement un pape eut ce caractère. Ils ébranlaient à la vérité le monde avec leurs bulles. Ils donnaient des royaumes avec des parchemins. Le pape en 1247 déclara de sa propre autorité *Haquin* roi de Norvège, en le faisant enfant légitime de bâtard qu'il était. Un légat du pape couronna ce roi *Haquin*, & reçut de lui un tribut de quinze mille marcs d'argent, & cinq cent marcs (ou marques) des églises de Norvège; ce qui était peut-être

la moitié de l'argent comptant qui roulait dans un pays si peu riche. Ch. LII.

Le même pape *Innocent IV* créa aussi un certain *Mandog* roi de Lithuanie, mais roi relevant de Rome. *Nous recevons*, dit-il dans sa bulle du 15 Juillet 1251, *ce nouveau royaume de Lithuanie au droit & à la propriété de St. Pierre, vous prenant sous notre protection, vous, votre femme & vos enfans.* C'était imiter en quelque sorte la grandeur de l'ancien sénat de Rome, qui accordait des titres de rois & de tétrarques. La Lithuanie ne fut pas cependant un royaume; elle ne put même encor être chrétienne que plus d'un siécle après. 1251.

Les papes parlaient donc en maîtres du monde, & ne pouvaient être maîtres chez eux : il ne leur en coûtait que du parchemin pour donner ainsi des états; mais ce n'était qu'à force d'intrigues qu'ils pouvaient se ressaisir d'un village auprès de Mantouë ou de Ferrare.

Voilà quelle était la situation des affaires de l'Europe: l'Allemagne & l'Italie déchirées, la France encor faible, l'Espagne partagée entre les chrétiens & les musulmans : ceux-ci entiérement chassés de l'Italie ; l'Angleterre commençant à disputer sa liberté contre ses rois; le gouvernement féodal établi partout ; la chevalerie à la mode; les prêtres devenus princes & guerriers; une politique presqu'en tout différente de celle qui anime aujourd'hui l'Europe. Il semblait que les pays de la communion romaine fussent une grande république dont l'empereur & les papes voulaient être les chefs; & cette république, quoique divisée, s'était accordée longtems dans les projets des croisades, qui ont produit de si grandes & de si infames actions, de nouveaux royaumes, de nouveaux établissemens, de nouvelles misères, & enfin beaucoup plus de malheur que de gloire.

CHAPITRE CINQUANTE-TROISIEME.

De l'orient au tems des croisades, & de l'état de la Palestine.

Ch. LIII. *Commencemens des Turcs.*

LEs religions durent toûjours plus que les empires. Le mahométisme florissait, & l'empire des califes était détruit par la nation des Turcomans. On se fatigue à rechercher l'origine de ces Turcs. Elle est la même que celle de tous les peuples conquérans. Ils ont tous été d'abord des sauvages, vivans de rapine. Les Turcs habitaient autrefois au-delà du Taurus & de l'Immaüs, & bien loin, dit-on, de l'Araxe. Ils étaient compris parmi ces Tartares que l'antiquité nommait Scythes. Ce grand continent de la Tartarie, bien plus vaste que l'Europe, n'a jamais été habité que par des barbares. Leurs antiquités ne méritent guères mieux une histoire suivie que les loups & les tigres de leur pays. Ces peuples du nord firent de tout tems des invasions vers le midi. Ils se répandirent vers le onziéme siécle du côté de la Moscovie. Ils inondèrent les bords de la mer Caspienne. Les Arabes sous les premiers successeurs de *Mahomet* avaient soumis presque toute l'Asie mineure, la Syrie & la Perse : les Turcomans vinrent enfin, qui soumirent les Arabes.

Un calife de la dynastie des Abassides, nommé *Motassem*, fils du grand *Almamon*, & petit-fils du célèbre *Aaron al Rachild*, protecteur comme eux de tous les arts, contemporain de notre *Louis le débonnaire* ou *le faible*, posa les premières pierres de l'édifice sous lequel ses successeurs furent enfin écrasés. Il fit venir une milice de Turcs pour sa garde. Il n'y a jamais eu un plus grand exemple du danger des troupes étrangères. Cinq à six cent Turcs à la solde de *Motassem* sont l'origine de la puissance Ottomane, qui a tout englouti, de l'Euphrate jusqu'au bout de la Grèce ; & a de nos jours mis le siége devant Vienne. Cette milice Turque augmentée avec le tems devint funeste à ses maîtres. De nouveaux Turcs arrivent

qui profitèrent des guerres civiles excitées pour le califat. Les califes Abassides de Bagdat perdirent bientôt la Syrie, l'Egypte, l'Afrique, que les califes Fatimites leur enlevèrent. Les Turcs dépouillèrent & Fatimites & Abassides. CH. LIII.

Togrul Beg, ou *Ortogrul Beg*, de qui on fait descendre la race des Ottomans, entra dans Bagdat, à-peu-près comme tant d'empereurs sont entrés dans Rome. Il se rendit maître de la ville & du calife, en se prosternant à ses pieds. *Ortogrul* conduisit le calife *Caiem* à son palais en tenant la bride de sa mule; mais plus habile ou plus heureux que les empereurs Allemans ne l'ont été dans Rome, il établit sa puissance, & ne laissa au calife que le soin de commencer le vendredi les prières à la mosquée, & l'honneur d'investir de leurs états tous les tyrans mahométans qui se faisaient souverains. *Décadence des califes.* 1050.

Il faut se souvenir que comme ces Turcomans imitaient les Francs, les Normans & les Goths dans leurs irruptions, ils les imitaient aussi en se soumettant aux loix, aux mœurs & à la religion des vaincus. C'est ainsi que d'autres Tartares en ont usé avec les Chinois; & c'est l'avantage que tout peuple policé, quoique le plus faible, doit avoir sur le barbare, quoique le plus fort.

Ainsi les califes n'étaient plus que les chefs de la religion, tels que le dairi pontife du Japon, qui commande en apparence aujourd'hui au Cubosama, & qui lui obéit en effet; tels que le sherif de la Mecque, qui appelle le sultan Turc son vicaire; tels enfin qu'étaient les papes sous les rois Lombards. Je ne compare point sans doute la religion mahométane avec la chrétienne, je compare les révolutions. Je remarque que les califes ont été les plus puissans souverains de l'orient, tandis que les pontifes de Rome n'étaient rien. Le califat est tombé sans retour; & les papes sont peu-à-peu devenus de grands souverains, affermis, respectés de leurs voisins, & qui ont fait de Rome la plus belle ville de la terre.

Il y avait donc au tems de la première croisade un calife à Bagdat qui donnait des investitures, & un sultan Turc qui régnait. Plusieurs autres usurpateurs Turcs & quelques Arabes, étaient cantonnés en Perse, dans l'Arabie, dans l'Asie mineure. Tout était divisé, & c'est ce qui pouvait rendre les croisades

Ch. LIII. heureuses. Mais tout était armé, & ces peuples devaient combattre sur leur terrain avec un grand avantage.

Décadence de Constantinople. L'empire de Constantinople se soutenait : tous ses princes n'avaient pas été indignes de régner. *Constantin Porphirogénète*, fils de *Léon le philosophe*, & philosophe lui-même, fit renaître, comme son père, des tems heureux. Si le gouvernement tomba dans le mépris sous *Romain* fils de *Constantin*, il devint respectable aux nations sous *Nicéphore Phocas*, qui avait repris Candie en 961 avant d'être empereur. Si *Jean Zimiscès* assassina ce *Nicéphore*, & souilla de sang le palais, s'il joignit l'hypocrisie à ses crimes, il fut d'ailleurs le défenseur de l'empire contre les Turcs & les Bulgares. Mais sous *Michel Paphlagonate* on avait perdu la Sicile : sous *Romain Diogène* presque tout ce qui restait vers l'orient, excepté la province de Pont ; & cette province, qu'on appelle aujourd'hui Turcomanie, tomba bientôt après sous le pouvoir du Turc *Soliman*, qui maître de la plus grande partie de l'Asie mineure, établit le siége de sa domination à Nicée, & menaçait de-là Constantinople au tems où commencèrent les croisades.

L'empire Grec était donc borné alors presqu'à la ville impériale, du côté des Turcs ; mais il s'étendait dans toute la Grèce, la Macédoine, la Thessalie, la Thrace, l'Illyrie, l'Epire, & avait même encor l'isle de Candie. Les guerres continuelles, quoique toûjours malheureuses contre les Turcs, entretenaient un reste de courage. Tous les riches chrétiens d'Asie, qui n'avaient pas voulu subir le joug mahométan, s'étaient retirés dans la ville impériale, qui par-là même s'enrichit des dépouilles des provinces. Enfin malgré tant de pertes, malgré les crimes & les révolutions du palais, cette ville, à la vérité déchue, mais immense, peuplée, opulente & respirant les délices, se regardait comme la première du monde. Les habitans s'appellaient *Romains*, & non *Grecs*. Leur état était l'empire Romain : & les peuples d'occident, qu'ils nommaient *Latins*, n'étaient à leurs yeux que des barbares révoltés.

Tableau de la Palestine. La Palestine n'était que ce qu'elle est aujourd'hui, le plus mauvais pays de tous ceux qui sont habités dans l'Asie. Cette petite province est dans sa longueur d'environ quarante-cinq lieues, & de trente à trente-cinq en largeur. Elle est couverte

verte presque partout de rochers arides, sur lesquels il n'y a pas une ligne de terre. Si ce coin de terre était cultivé, on pourrait la comparer à la Suisse. La rivière du Jourdain, large d'environ cinquante pieds dans le milieu de son cours, ressemble à la rivière d'Aar chez les Suisses, qui coule dans une vallée plus fertile que d'autres cantons. La mer de Tibériade n'est pas comparable au lac de Genève. Les voyageurs qui ont bien examiné la Suisse & la Palestine, donnent tous la préférence à la Suisse, sans aucune comparaison. Il est vraisemblable que la Judée fut plus cultivée autrefois quand elle était possédée par les Juifs. Ils avaient été forcés de porter un peu de terre sur les rochers pour y planter des vignes. Ce peu de terre, liée avec les éclats des rochers, était soutenu par de petits murs dont on voit encor des restes de distance en distance.

Tout ce qui est situé vers le midi, consiste en déserts de sables salés du côté de la Méditerranée & de l'Egypte, & en montagnes affreuses, jusqu'à Esiongaber vers la mer rouge. Ces sables & ces rochers habités aujourd'hui par quelques Arabes voleurs, sont l'ancienne patrie des Juifs. Ils s'avancèrent un peu au nord dans l'Arabie pétrée. Le petit pays de Jérico qu'ils envahirent, est un des meilleurs qu'ils possédèrent : le terrain de Jérusalem est bien plus aride ; il n'a pas même l'avantage d'être situé sur une rivière. Il y a très peu de pâturages : les habitans n'y pûrent jamais nourrir de chevaux : les ânes firent toûjours la monture ordinaire. Les bœufs y sont maigres ; les moutons y réussissent mieux ; les oliviers en quelques endroits y produisent un fruit d'une bonne qualité. On y voit encor quelques palmiers ; & ce pays que les Juifs améliorèrent avec beaucoup de peine, quand leur condition toûjours malheureuse le leur permit, fut pour eux une terre délicieuse, en comparaison des déserts de Sina, de Param & de Cadés-Barné.

St. Jérôme qui vécut si longtems à Bethléem, avoue qu'on souffrait continuellement la sécheresse & la soif dans ce pays de montagnes arides, de cailloux & de sables, où il pleut rarement, où l'on manque de fontaines, & où l'industrie est obligée d'y suppléer à grands fraix par des citernes.

La Paleſtine, malgré le travail des Hébreux, n'eut jamais de quoi nourrir ſes habitans; & de même que les treize cantons envoyent le ſuperflu de leurs peuples ſervir dans les armées des princes qui peuvent les payer, les Juifs allaient faire le métier de courtiers en Aſie & en Afrique. A peine Alexandrie était-elle bâtie, qu'ils s'y étaient établis. Les Juifs commerçans n'habitaient guères Jéruſalem; & je doute que dans le tems le plus floriſſant de ce petit état, il y ait jamais eu des hommes auſſi opulens que le ſont aujourd'hui pluſieurs Hébreux d'Amſterdam, de la Haye, de Londres, de Conſtantinople.

Lorſqu'*Omar*, l'un des premiers ſucceſſeurs de *Mahomet*, s'empara des fertiles pays de la Syrie, il prit la contrée de la Paleſtine; & comme Jéruſalem eſt une ville ſainte pour les mahométans, il y entra chargé d'une haire, & d'un ſac de pénitent, & n'exigea que le tribut de treize drachmes par tête, ordonné par le pontife. C'eſt ce que rapporte *Nicetas Coniates*. *Omar* enrichit Jéruſalem d'une magnifique moſquée de marbre, couverte de plomb, ornée en dedans d'un nombre prodigieux de lampes d'argent, parmi leſquelles il y en avait beaucoup d'or pur. Quand enſuite les Turcs déja mahométans s'emparèrent du pays vers l'an 1055, ils reſpectèrent la moſquée, & la ville reſta toûjours peuplée de ſept à huit mille habitans. C'était ce que ſon enceinte pouvait alors contenir, & ce que tout le territoire d'alentour pouvait nourrir. Ce peuple ne s'enrichiſſait guères d'ailleurs que des pélérinages des chrétiens & des muſulmans. Les uns allaient viſiter la moſquée, les autres l'endroit où l'on prétend que JESUS fut enterré. Tous payaient une petite redevance à l'émir Turc qui réſidait dans la ville, & à quelques imans qui vivaient de la curioſité des pélérins.

CHAPITRE CINQUANTE-QUATRIEME.

De la première croisade, jusqu'à la prise de Jérusalem.

CH. LIV. *Un fanatique auteur des croisades.*

TEl était l'état de l'Asie mineure, lorsqu'un pélerin d'Amiens suscita les croisades. Il n'avait d'autre nom que *Coucoupétre* ou *Cucupiétre*, comme le dit la fille de l'empereur *Comnène*, qui le vit à Constantinople. Nous le connaissons sous le nom de *Pierre l'Hermite.* Ce Picard parti d'Amiens pour aller en pélérinage vers l'Arabie, fut cause que l'occident s'arma contre l'orient, & que des millions d'Européans périrent en Asie. C'est ainsi que sont enchaînés les événemens de l'univers. Il se plaignit amérement à l'évêque secret, qui résidait dans le pays, avec le titre de patriarche de Jérusalem, des vexations que souffraient les pélérins ; les revélations ne lui manquèrent pas. *Guillaume* de Tyr assure que JESUS-CHRIST apparut à l'Hermite. *Je serai avec toi*, lui dit-il, *il est tems de secourir mes serviteurs.* A son retour à Rome, il parla d'une manière si vive, & fit des tableaux si touchans, que le pape *Urbain II* crut cet homme propre à seconder le grand dessein que les papes avaient depuis longtems d'armer la chrétienté contre le mahométisme. Il envoya *Pierre* de province en province communiquer par son imagination forte l'ardeur de ses sentimens & semer l'entousiasme.

Urbain II tint ensuite vers Plaisance un concile en rase campagne, où se trouvèrent plus de trente mille séculiers outre 1094.
les ecclésiastiques. On y proposa la manière de venger les chrétiens. L'empereur des Grecs *Alexis Comnène*, père de cette princesse qui écrivit l'histoire de son tems, envoya à ce concile des ambassadeurs pour demander quelque secours contre les musulmans ; mais ce n'était ni du pape, ni des Italiens qu'il devait l'attendre. Les Normans enlevaient alors Naples & Sicile aux Grecs ; & le pape, qui voulait être au moins seigneur suzerain de ces royaumes, étant d'ailleurs rival de l'é-

CH. LIV.

glife grecque, devenait néceffairement par fon état, l'ennemi déclaré des empereurs d'orient, comme il était l'ennemi couvert des empereurs Teutoniques. Le pape, loin de fecourir les Grecs, voulait foumettre l'orient aux Latins.

Au refte, le projet d'aller faire la guerre en Paleftine, fut vanté par tous les affiftans au concile de Plaifance, & ne fut embraffé par perfonne. Les principaux feigneurs Italiens avaient chez eux trop d'intérêts à ménager, & ne voulaient point quitter un pays délicieux pour aller fe battre vers l'Arabie pétrée.

1095. *Croifade déclarée.*

On fut donc obligé de tenir un autre concile à Clermont en Auvergne. Le pape y harangua dans la grande place. On avait pleuré en Italie fur les malheurs des chrétiens de l'Afie. On s'arma en France. Ce pays était peuplé d'une foule de nouveaux feigneurs, inquiets, indépendans, aimans la diffipation & la guerre, plongés pour la plûpart dans les crimes que la débauche entraîne, & dans une ignorance qui égalait leurs débauches. Le pape propofait la rémiffion de tous leurs péchés, & leur ouvrait le ciel, en leur impofant pour pénitence de fuivre la plus grande de leurs paffions, de courir au pillage. On prit donc la croix à l'envi. Les églifes & les cloîtres achetèrent alors à vil prix beaucoup de terres des feigneurs, qui crurent n'avoir befoin que d'un peu d'argent & de leurs armes pour aller conquérir des royaumes en Afie.

Armement prodigieux.

Godefroi de Bouillon, par exemple, duc de Brabant, vendit fa terre de Bouillon au chapitre de Liége, & Stenay à l'évêque de Verdun. *Baudouin*, frère de *Godefroi*, vendit au même évêque le peu qu'il avait en ce pays-là. Les moindres feigneurs châtelains partirent à leurs fraix; les pauvres gentilshommes fervirent d'écuyers aux autres. Le butin devait fe partager felon les grades, & felon les dépenfes des croifés. C'était une grande fource de divifion, mais c'était auffi un grand motif. La religion, l'avarice, & l'inquiétude encourageaient également ces émigrations. On enrôla une infanterie innombrable, & beaucoup de fimples cavaliers fous mille drapeaux différens. Cette foule de croifés fe donna rendez-vous à Conftantinople. Moines, femmes, marchands, vivandiers, ouvriers, tout partit, comptant ne trouver fur la route que

des chrétiens, qui gagneraient des indulgences en les nourrissant. Plus de quatre-vingt mille de ces vagabonds se rangèrent sous le drapeau de *Coucoupètre*, que j'appellerai toûjours l'*Hermite Pierre*. Il marchait en sandales & ceint d'une corde, à la tête de l'armée. Nouveau genre de vanité! Jamais l'antiquité n'avait vû de ces émigrations d'une partie du monde dans l'autre, produites par un entousiasme de religion Cette fureur épidémique parut alors pour la première fois, afin qu'il n'y eût aucun fléau possible qui n'eût affligé l'espèce humaine. CH. LIV.

La première expédition de ce général hermite, fut d'assiéger une ville chrétienne en Hongrie, nommée *Malavilla*, parce que l'on avait refusé des vivres à ces soldats de JESUS-CHRIST, qui malgré leur sainte entreprise, se conduisaient en voleurs de grand chemin. La ville fut prise d'assaut, livrée au pillage, les habitans égorgés. L'*Hermite* ne fut plus alors le maître de ses croisés, excités par la soif du brigandage. Un des lieutenans de l'*Hermite*, nommé *Gautier sans argent*, qui commandait la moitié des troupes, agit de même en Bulgarie. On se réunit bientôt contre ces brigands, qui furent presque tous exterminés, & l'*Hermite* arriva enfin devant Constantinople, avec vingt mille personnes mourant de faim.

Un prédicateur Allemand nommé *Godescald*, qui voulut jouer le même rôle, fut encor plus maltraité. Dès qu'il fut arrivé avec ses disciples dans cette même Hongrie où ses prédécesseurs avaient fait tant de desordres, la seule vuë de la croix rouge qu'ils portaient, fut un signal auquel ils furent tous massacrés.

Une autre horde de ces avanturiers, composée de plus de deux cent mille personnes, tant femmes que prêtres, paysans, écoliers, croyant qu'elle allait défendre JESUS-CHRIST, s'imagina qu'il falait exterminer tous les Juifs qu'on rencontrerait. Il y en avait beaucoup sur les frontières de France: tout le commerce était entre leurs mains. Les chrétiens, croyant venger DIEU, firent main basse sur tous ces malheureux. Il n'y eut jamais depuis *Adrien* un si grand massacre de cette nation. Ils furent égorgés à Verdun, à Spire, à Vorms, à Cologne, à Mayence: & plusieurs se tuèrent eux-mêmes, après avoir fendu le ventre à leurs femmes, pour ne pas tomber en-

Juifs massacrés sur la route par les croisés.

CH. LIV.

tre les mains des barbares. La Hongrie fut encor le tombeau de cette troisiéme armée de croisés.

Hermite sans armée.

Cependant l'*Hermite Pierre* trouva devant Constantinople d'autres vagabonds Italiens & Allemans, qui se joignirent à lui, & ravagèrent les environs de la ville. L'empereur *Alexis Comnène*, qui régnait, était assurément sage & modéré. Il se contenta de se défaire au plutôt de pareils hôtes. Il leur fournit des batteaux pour les transporter au-delà du Bosphore. Le général *Pierre* se vit enfin à la tête d'une armée chrétienne contre les musulmans. *Soliman*, soudan de Nicée, tomba avec ses Turcs aguerris sur cette multitude dispersée. *Gautier sans argent* y périt avec beaucoup de pauvre noblesse. L'*Hermite* retourna cependant à Constantinople, regardé comme un fanatique qui s'était fait suivre par des furieux.

Il n'en fut pas de même des chefs des croisés, plus politiques, moins entousiastes, plus accoutumés au commandement, & conduisans des troupes un peu plus réglées. *Godefroi de Bouillon* menait soixante & dix mille hommes de pied & dix mille cavaliers couverts d'une armure complette, sous plusieurs bannières de seigneurs tous rangés sous la sienne.

Princes croisés.

Cependant *Hugues*, frère du roi de France *Philippe I*, marchait par l'Italie avec d'autres seigneurs qui s'étaient joints à lui. Il allait tenter la fortune. Presque tout son établissement consistait dans le titre de frère d'un roi très peu puissant par lui-même. Ce qui est plus étrange, c'est que *Robert* duc de Normandie, fils aîné de *Guillaume* conquérant de l'Angleterre, quitta cette Normandie, où il était à peine affermi. Chassé d'Angleterre par son cadet *Guillaume le roux*, il lui engagea encor la Normandie pour subvenir aux fraix de son armement. C'était, dit-on, un prince voluptueux & superstitieux. Ces deux qualités, qui ont leur source dans la faiblesse, l'entraînèrent à ce voyage.

Le vieux *Raimond*, comte de Toulouse, maître du Languedoc & d'une partie de la Provence, qui avait déja combattu contre les musulmans en Espagne, ne trouva ni dans son âge ni dans les intérêts de sa patrie aucune raison contre l'ardeur d'aller en Palestine. Il fut un des premiers qui s'arma & passa les Alpes, suivi, dit-on, de près de cent mille hommes. Il

ne prévoyait pas que bientôt on prêcherait une croisade contre sa propre famille.

Le plus politique de tous ces croisés, & peut-être le seul, fut *Bohémond*, fils de ce *Robert Guiscard* conquérant de la Sicile. Toute cette famille de Normans, transplantée en Italie, cherchait à s'agrandir, tantôt aux dépens des papes, tantôt sur les ruines de l'empire Grec. Ce *Bohémond* avait lui-même longtems fait la guerre à l'empereur *Alexis* en Epire & en Grèce; & n'ayant pour tout héritage que la petite principauté de Tarente & son courage, il profita de l'entousiasme épidémique de l'Europe, pour rassembler sous sa bannière jusqu'à dix mille cavaliers bien armés & quelque infanterie, avec lesquels il pouvait conquérir des provinces, soit sur les chrétiens, soit sur les mahométans

La princesse *Anne Comnène* dit que son père fut allarmé de ces émigrations prodigieuses, qui fondaient dans son pays. On eût cru, dit-elle, que l'Europe, arrachée de ses fondemens, allait tomber sur l'Asie. Qu'aurait-ce donc été, si près de trois cent mille hommes, dont les uns avaient suivi l'*Hermite Pierre*, les autres le prêtre *Godescald*, n'avaient déja disparu?

Intérêt des papes aux croisades.

On proposa au pape de se mettre à la tête de ces armées immenses qui restaient encore. C'était la seule manière de parvenir à la monarchie universelle, devenue l'objet de la cour romaine. Cette entreprise demandait le génie d'un *Mahomet* ou d'un *Alexandre*. Les obstacles étaient grands, & *Urbain* ne vit que les obstacles.

Grégoire VII avait autrefois conçu ce projet des croisades. Il aurait armé l'occident contre l'orient, il aurait commandé à l'église grecque comme à la latine. Les papes auraient vû sous leurs loix l'un & l'autre empire. Mais du tems de *Grégoire VII* une telle idée n'était encor que chimérique. L'empire de Constantinople n'était pas encore assez accablé, la fermentation du fanatisme n'était pas assez violente dans l'occident. Les esprits ne furent bien disposés que du tems d'*Urbain II.*

Le pape & les princes croisés avaient dans ce grand appareil leurs vuës différentes, & Constantinople les redoutait toutes. On y haïssait les Latins, qu'on y regardait comme des hérétiques & des barbares.

CH. LIV.

Ce que les Grecs craignaient le plus, & avec raiſon, c'était ce *Bohémond* & ſes Napolitains, ennemis de l'empire. Mais quand même les intentions de *Bohémond* euſſent été pures, de quel droit tous ces princes d'occident venaient-ils prendre pour eux des provinces que les Turcs avaient arrachées aux empereurs Grecs?

Caractère des principaux croiſés.

On peut juger d'ailleurs quelle était l'arrogance féroce des ſeigneurs croiſés, par le trait que rapporte la princeſſe *Anne Comnène*, de je ne ſais quel comte Français qui vint s'aſſeoir à côté de l'empereur ſur ſon trône dans une cérémonie publique. *Baudoin* frère de *Godefroi de Bouillon*, prenant par la main cet homme indiſcret pour le faire retirer, le comte dit tout haut dans ſon jargon barbare: » Voilà un plaiſant » ruſtre que ce Grec, de s'aſſeoir devant des gens comme » nous. « Ces paroles furent interprétées à *Alexis*, qui ne fit que ſourire. Une ou deux indiſcrétions pareilles ſuffiſent pour décrier une nation. *Alexis* fit demander à ce comte qui il était. » Je ſuis, répondit-il, de la race la plus noble. J'al- » lais tous les jours dans l'égliſe de ma ſeigneurie, où s'aſ- » ſemblaient tous les braves ſeigneurs qui voulaient ſe bat- » tre en duel & qui priaient JESUS-CHRIST & la Ste. Vierge » de leur être favorables. Aucun d'eux n'oſa jamais ſe battre » contre moi. «

Il était moralement impoſſible que de tels hôtes n'exigeaſſent des vivres avec dureté, & que les Grecs n'en refuſaſſent avec malice. C'était un ſujet de combats continuels entre les peuples & l'armée de *Godefroi*, qui parut la première après les brigandages des croiſés de *Pierre l'Hermite*. *Godefroi* en vint juſqu'à attaquer les fauxbourgs de Conſtantinople, & l'empereur les défendit en perſonne. L'évêque du Puy en Auvergne, nommé *Monteil*, légat du pape dans les armées de la croiſade, voulait abſolument qu'on commençât les entrepriſes contre les infidèles par le ſiége de la ville où réſidait le premier prince des chrétiens. Tel était l'avis de *Bohémond*, qui était alors en Sicile, & qui envoyait couriers ſur couriers à *Godefroi* pour l'empêcher de s'accorder avec l'empereur. *Hugues* frère du roi de France, eut alors l'imprudence de quitter la Sicile, où il était avec *Bohémond*, & de paſſer

passer presque seul sur les terres d'*Alexis*. Il joignit à cette indiscrétion celle de lui écrire des lettres pleines d'une fierté peu séante à qui n'avait point d'armée. Le fruit de ces démarches fut d'être arrêté quelque tems prisonnier. Enfin la politique de l'empereur Grec vint à bout de détourner tous ces orages. Il fit donner des vivres. Il engagea tous les seigneurs à lui prêter hommage pour les terres qu'ils conquéreraient. Il les fit tous passer en Asie les uns après les autres, après les avoir comblés de présens. *Bohémond* qu'il redoutait le plus, fut celui qu'il traita avec le plus de magnificence. Quand ce prince vint lui rendre hommage à Constantinople, & qu'on lui fit voir les raretés du palais, *Alexis* ordonna qu'on remplît un cabinet de meubles précieux, d'ouvrages d'or & d'argent, de bijoux de toute espèce, entassés sans ordre, & de laisser la porte du cabinet entr'ouverte. *Bohémond* vit en passant ces trésors, auxquels les conducteurs affectaient de ne faire nulle attention. » Est-il possible, s'écria-» t-il, qu'on néglige de si belles choses ? Si je les avais, je » me croirais le plus puissant des princes. « Le soir même l'empereur lui envoya tout le cabinet. Voilà ce que rapporte sa fille, témoin oculaire. C'est ainsi qu'en usait ce prince, que tout homme désintéressé appellera sage & magnifique, mais que la plûpart des historiens des croisades ont traité de perfide, parce qu'il ne voulut pas être l'esclave d'une multitude dangereuse.

CH. LIV.

Magnificence de l'empereur Alexis.

Enfin, quand il s'en fut heureusement débarrassé, & que tout fut passé dans l'Asie mineure, on fit la revue près de Nicée, & il se trouva cent mille cavaliers & six cent mille hommes de pied en comptant les femmes. Ce nombre, joint avec les premiers croisés qui périrent sous l'*Hermite* & sous d'autres, fait environ onze cent mille. Il justifie ce qu'on dit des armées des rois de Perse, qui avaient inondé la Grèce, & ce qu'on raconte des transplantations de tant de barbares. Les Français enfin, & surtout *Raimond de Toulouse*, se trouvèrent partout sur le même terrain que les Gaulois méridionaux avaient parcouru treize cent ans auparavant, quand ils allèrent ravager l'Asie mineure & donner leur nom à la province de Galatie.

Les historiens nous informent rarement comment on nour-

rissait ces multitudes. C'était une entreprise qui demandait au-
Ch. LIV. tant de soins que la guerre même. Venise ne voulut pas d'abord s'en charger. Elle s'enrichissait plus que jamais par son commerce avec les mahométans, & craignait de perdre les priviléges qu'elle avait chez eux. Les Génois, les Pisans & les Grecs équipèrent des vaisseaux chargés de provisions, qu'ils vendaient aux croisés en côtoyant l'Asie mineure. La fortune des Génois s'en accrut, & on fut étonné bientôt après de voir Gènes devenue une puissance.

Le vieux Turc *Soliman* soudan de Syrie, qui était sous les califes de Bagdat ce que les maires avaient été sous la race de *Clovis*, ne put avec le secours de son fils résister au premier torrent de tous ces princes croisés. Leurs troupes étaient mieux choisies que celles de *Pierre l'Hermite*, & disciplinées autant que le permettait la licence & l'entousiasme.

1097. On prit Nicée; on battit deux fois les armées commandées par le fils de *Soliman*. Les Turcs & les Arabes ne soutinrent point dans ces commencemens le choc de ces multitudes couvertes de fer, & de leurs grands chevaux de bataille, & des forêts de lances auxquelles ils n'étaient point accoutumés.

1098. *Prise de Jérusalem.* *Bohémond* eut l'adresse de se faire céder par les croisés le fertile pays d'Antioche. *Baudouin* alla jusqu'en Mésopotamie s'emparer de la ville d'Edesse, & s'y forma un petit état. Enfin on mit le siége devant Jérusalem, dont le calife d'Egypte s'était saisi par ses lieutenans. La plûpart des historiens disent que l'armée des assiégeans, diminuée par les combats, par les maladies & par les garnisons mises dans les villes conquises, était réduite à vingt mille hommes de pied & à quinze cent chevaux, & que Jérusalem, pourvue de tout, était défendue par une garnison de quarante mille soldats. On ne manque pas d'ajouter qu'il y avait outre cette garnison vingt mille habitans déterminés. Il n'y a point de lecteur sensé qui ne voye qu'il n'est guères possible qu'une armée de vingt mille hommes en assiége une de soixante mille dans une place fortifiée; mais les historiens ont toûjours voulu du merveilleux.

Ce qui est vrai, c'est qu'après cinq semaines de siége la ville fut emportée d'assaut, & que tout ce qui n'était pas chré-

tien, fut massacré. L'*Hermite Pierre*, de général devenu chapelain, se trouva à la prise & au massacre. Quelques chrétiens que les musulmans avaient laissé vivre dans la ville, conduisirent les vainqueurs dans les caves les plus reculées, où les mères se cachaient avec leurs enfans : & rien ne fut épargné. Presque tous les historiens conviennent qu'après cette boucherie, les chrétiens tout dégoutans de sang allèrent en procession à l'endroit qu'on dit être le sépulcre de JESUS-CHRIST, & y fondirent en larmes. Il est très vraisemblable qu'ils y donnèrent des marques de religion ; mais cette tendresse qui se manifesta par des pleurs, n'est guères compatible avec cet esprit de vertige, de fureur, de débauche & d'emportement. Le même homme peut être furieux & tendre, mais non dans le même tems.

1099.

Elmacim rapporte qu'on enferma les Juifs dans la synagogue qui leur avait été accordée par les Turcs, & qu'on les y brula tous. Cette action est croyable après la fureur avec laquelle on les avait exterminés sur la route.

Jérusalem fut prise par les croisés le 5 Juillet 1099, tandis qu'*Alexis Comnène* était empereur d'orient, *Henri IV* d'occident, & qu'*Urbain II* chef de l'église romaine vivait encore. Il mourut avant d'avoir appris ce triomphe de la croisade dont il était l'auteur.

Les seigneurs, maîtres de Jérusalem, s'assemblaient déja pour donner un roi à la Judée. Les ecclésiastiques, suivans l'armée, se rendirent dans l'assemblée, & osèrent déclarer nulle l'élection qu'on allait faire, parce qu'il falait, disaient-ils, faire un patriarche avant de faire un souverain.

Cependant *Godefroi de Bouillon* fut élu, non pas roi, mais duc de Jérusalem. Quelques mois après arriva un légat nommé *Damberto*, qui se fit nommer patriarche par le clergé ; & la première chose que fit ce patriarche, ce fut de prétendre le petit royaume de Jérusalem pour lui-même au nom du pape. Il falut que *Godefroi de Bouillon*, qui avait conquis la ville au prix de son sang, la cédât à cet évêque. Il se réserva le port de Joppé & quelques droits dans Jérusalem. Sa patrie qu'il avait abandonnée valait bien au-delà de ce qu'il avait acquis en Palestine.

CHAPITRE CINQUANTE-CINQUIEME.

Croisades depuis la prise de Jérusalem. Louis *le jeune prend la croix.* St. Bernard, *qui d'ailleurs fait des miracles, prédit des victoires, & on est battu.* Saladin *prend Jérusalem, ses exploits, sa conduite. Quel fut le divorce de* Louis VII *dit* le jeune, *&c.*

Ch. LV.

Emigrations.

DEpuis le quatriéme siécle le tiers de la terre est en proie à des émigrations presque continuelles. Les Huns venus de la Tartarie Chinoise s'établissent enfin sur les bords du Danube, & de là ayant pénétré sous *Attila* dans les Gaules & en Italie, ils restent fixés en Hongrie. Les Herules, les Goths, s'emparent de Rome. Les Vandales vont des bords de la mer Baltique subjuguer l'Espagne & l'Afrique. Les Bourguignons envahissent une partie des Gaules: les Francs passent dans l'autre. Les Maures asservissent les Visigoths conquérans de l'Espagne, tandis que d'autres Arabes étendaient leurs conquêtes dans la Perse, dans l'Asie mineure, en Syrie, en Egypte. Les Turcs viennent du bord oriental de la mer Caspienne, & partagent les états conquis par les Arabes. Les croisés de l'Europe inondent la Syrie en bien plus grand nombre que toutes ces nations ensemble n'en ont jamais eu dans leurs émigrations, tandis que le Tartare *Gengis-Kan* subjugue la haute Asie. Cependant au bout de quelque tems il n'est resté aucune trace des conquêtes des croisés. *Gengis*, au contraire, ainsi que les Arabes, les Turcs, & les autres, ont fait de grands établissemens loin de leur patrie. Il sera peut-être aisé de découvrir les raisons du peu de succès des croisés.

Les mêmes circonstances produisent les mêmes effets. On a vû que quand les successeurs de *Mahomet* eurent conquis tant d'états, la discorde les divisa. Les croisés éprouvèrent un sort à-peu-près semblable. Ils conquirent moins, & furent divisés plus tôt. Voilà déja trois petits états chrétiens formés tout d'un coup en Asie, Antioche, Jérusalem & Edesse. Il s'en forma

quelques années après un quatriéme ; ce fut celui de Tripoli de Syrie, qu'eut le jeune *Bertrand*, fils du comte de Toulouſe. CH. LV. Mais pour conquérir Tripoli, il falut avoir recours aux vaiſſeaux des Vénitiens. Ils prirent alors part à la croiſade, & ſe firent céder une partie de cette nouvelle conquête.

De tous ces nouveaux princes qui avaient promis de faire hommage de leurs acquiſitions à l'empereur Grec, aucun ne tint ſa promeſſe, & tous furent jaloux les uns des autres. En peu de tems, ces nouveaux états diviſés & ſubdiviſés, paſſèrent en beaucoup de mains différentes. Il s'éleva, comme en France, de petits ſeigneurs, des comtes de Joppé, des marquis de Galilée, de Sidon, d'Acte, de Céſarée. *Soliman* qui avait perdu Antioche & Nicée, tenait toûjours la campagne, habitée d'ailleurs par des colons muſulmans ; & ſous *Soliman*, & après lui, on vit dans l'Aſie un mélange de chrétiens, de Turcs, d'Arabes, ſe faiſant tous la guerre. Un château turc était voiſin d'un château chrétien, de même qu'en Allemagne les terres des proteſtans & des catholiques ſont enclavées les unes dans les autres.

De ce million de croiſés bien peu reſtaient alors. Au bruit de leurs ſuccès, groſſis par la renommée, de nouveaux eſſains partirent encor de l'occident. Ce prince *Hugues*, frère de *Philippe I*, ramena une nouvelle multitude, groſſie par des Italiens & des Allemans. On en compta trois cent mille ; mais en réduiſant ce nombre aux deux tiers, ce ſont encor deux cent mille hommes qu'il en coûta à la chrétienté. Ceux-là furent traités vers Conſtantinople à-peu-près comme les ſuivans de *Pierre l'Hermite*. Ceux qui abordèrent en Aſie, furent détruits par *Soliman ;* & le prince *Hugues* mourut preſqu'abandonné dans l'Aſie mineure.

Ce qui prouve encor, ce me ſemble, l'extrême faibleſſe de la principauté de Jéruſalem, c'eſt l'établiſſement de ces religieux ſoldats, templiers & hoſpitaliers. Il faut bien que ces moines, fondés d'abord pour ſervir les malades, ne fuſſent pas en ſûreté, puiſqu'ils prirent les armes. D'ailleurs, quand la ſocieté générale eſt bien gouvernée, on ne fait guères d'aſſociations particulières.

Les religieux conſacrés au ſervice des bleſſés, ayant fait

CH. LV. *Templiers.* vœu de se battre, vers l'an 1118, il se forma tout d'un coup une milice semblable, sous le nom de *Templiers*, qui prirent ce titre, parce qu'ils demeuraient auprès de cette église qui avait, disait-on, été autrefois le *temple de Salomon*. Ces établissemens ne sont dûs qu'à des Français, ou du moins à des habitans d'un pays annexé depuis à la France. *Raimond Dupuy*, premier grand-maître & instituteur de la milice des hospitaliers, était de Dauphiné.

A peine ces deux ordres furent-ils établis par les bulles des papes, qu'ils devinrent riches & rivaux. Ils se battirent les uns contre les autres aussi souvent que contre les musulmans. Bientôt après, un nouvel ordre s'établit encor en faveur des pauvres Allemans abandonnés dans la Palestine : & ce fut l'ordre des moines teutoniques, qui devint après en Europe une milice de conquérans.

Chevaliers Teutons.

Enfin, la situation des chrétiens était si peu affermie, que *Baudouin*, premier roi de Jérusalem, qui régna après la mort de *Godefroi* son frère, fut pris presqu'aux portes de la ville par un prince Turc.

Les conquêtes des chrétiens s'affaiblissaient tous les jours. Les premiers conquérans n'étaient plus ; leurs successeurs étaient amollis. Déja l'état d'Edesse était repris par les Turcs en 1140, & Jérusalem menacée. Les empereurs Grecs ne voyant dans les princes d'Antioche leurs voisins que de nouveaux usurpateurs, leur faisaient la guerre, non sans justice. Les chrétiens d'Asie, prêts d'être accablés de tous côtés, sollicitèrent en Europe une nouvelle croisade générale.

St. Bernard & ses prophéties.

La France avait commencé la première inondation : ce fut à elle qu'on s'adressa pour la seconde. Le pape *Eugène III* n'aguères disciple de *St. Bernard*, fondateur de Clervaux, choisit avec raison son premier maître, pour être l'organe d'un nouveau dépeuplement. Jamais religieux n'avait mieux concilié le tumulte des affaires avec l'austérité de son état : aucun n'était arrivé comme lui à cette considération purement personnelle, qui est au-dessus de l'autorité même. Son contemporain l'abbé *Suger* était premier ministre de France ; son disciple était pape ; mais *Bernard*, simple abbé de Clervaux, était l'oracle de la France & de l'Europe.

A Vézelai en Bourgogne fut dreſſé un échaffaut dans la place publique, où *Bernard* parut à côté de *Louis le jeune* roi de France. Il parla d'abord, & le roi parla enſuite. Tout ce qui était préſent, prit la croix. *Louis* la prit le premier des mains de *St. Bernard.* Le miniſtre *Suger* ne fut point d'avis que le roi abandonnât le bien certain qu'il pouvait faire à ſes états, pour tenter en Syrie des conquêtes incertaines : mais l'éloquence de *Bernard*, & l'eſprit du tems, ſans lequel cette éloquence n'était rien, l'emportèrent ſur les conſeils du miniſtre. CH. LV. 1146.

On nous peint *Louis le jeune* comme un prince plus rempli de ſcrupules que de vertus. Dans une de ces petites guerres civiles que le gouvernement féodal rendait inévitables en France, les troupes du roi avaient brulé l'égliſe de Vitry, & le peuple réfugié dans cette égliſe avait péri dans les flammes. On perſuada aiſément au roi qu'il ne pouvait expier qu'en Paleſtine ce crime, qu'il eût mieux réparé en France par une adminiſtration ſage. Sa jeune femme, *Eléonor de Guienne*, ſe croiſa avec lui, ſoit qu'elle l'aimât alors, ſoit qu'il fût de la bienſéance de ces tems d'accompagner ſon mari dans de telles guerres. *Louis le jeune.*

Bernard s'était acquis un crédit ſi ſingulier, que dans une nouvelle aſſemblée à Chartres on le choiſit lui-même pour le chef de la croiſade. Ce fait parait preſqu'incroyable ; mais tout eſt croyable de l'emportement religieux des peuples. *St. Bernard* avait trop d'eſprit pour s'expoſer au ridicule qui le menaçait. L'exemple de l'*Hermite Pierre* était récent. Il refuſa l'emploi de général, & ſe contenta de celui de prophête.

De France il court en Allemagne. Il y trouve un autre moine qui prêchait la croiſade. Il fit taire ce rival, qui n'avait pas la miſſion du pape. Il donne enfin lui-même la croix rouge à l'empereur *Conrad III*, & il promet publiquement de la part de DIEU des victoires contre les infideles. Bientôt après un de ſes diſciples, nommé *Philippe*, écrivit en France que *Bernard* avait fait beaucoup de miracles en Allemagne. Ce n'étaient pas à la vérité des morts reſſuſcités ; mais les aveugles avaient vû, les boiteux avaient marché, les malades avaient été guéris. On peut compter parmi ces prodiges, qu'il prêchait partout en français aux Allemans.

CH. LV.

L'espérance d'une victoire certaine entraîna à la suite de l'empereur & du roi de France la plûpart des chevaliers de leurs états. On compta, dit-on, dans chacune des deux armées soixante & dix mille gens-d'armes, avec une cavalerie légère prodigieuse; on ne compta point les fantassins. On ne peut guères réduire cette seconde émigration à moins de trois cent mille personnes, qui jointes aux treize cent mille que nous avons précédemment trouvés, fait jusqu'à cette époque seize cent mille habitans transplantés. Les Allemans partirent les premiers, les Français ensuite. Il est naturel que de ces multitudes qui passent sous un autre climat, les maladies en emportent une grande partie. L'intempérance surtout causa la mortalité dans l'armée de *Conrad* vers les plaines de Constantinople. De-là ces bruits répandus dans l'occident, que les Grecs avaient empoisonné les puits & les fontaines. Les mêmes excès que les premiers croisés avaient commis, furent renouvellés par les seconds, & donnèrent les mêmes allarmes à *Manuel Comnène*, qu'ils avaient données à son grand-père *Alexis*.

Nouvelles fautes des croisés.

Conrad, après avoir passé le Bosphore, se conduisit avec l'imprudence attachée à ces expéditions. La principauté d'Antioche subsistait. On pouvait se joindre à ces chrétiens de Syrie, & attendre le roi de France. Alors le grand nombre devait vaincre. Mais l'empereur Allemand, jaloux du prince d'Antioche & du roi de France, s'enfonça au milieu de l'Asie mineure. Un sultan d'Icone, plus habile que lui, attira dans des rochers cette pesante cavalerie allemande, fatiguée, rebutée, incapable d'agir dans ce terrain. Les Turcs n'eurent que la peine de tuer. L'empereur blessé, & n'ayant plus auprès de lui que quelques troupes fugitives, se sauva vers Antioche, & de là fit le voyage de Jérusalem en pélérin, au lieu d'y paraître en général d'armée. Le fameux *Fréderic Barberousse*, son neveu & son successeur à l'empire d'Allemagne, le suivait dans ces voyages, apprenant chez les Turcs à exercer un courage que les papes devaient mettre à de plus grandes épreuves.

L'entreprise de *Louis le jeune* eut le même succès. Il faut avouer que ceux qui l'accompagnaient, n'eurent pas plus de prudence

prudence que les Allemans, & eurent beaucoup moins de juſtice. A peine fut-on arrivé dans la Thrace, qu'un évêque de Langres propoſa de ſe rendre maître de Conſtantinople. Mais la honte d'une telle action était trop ſûre, & le ſuccès trop incertain. L'armée françaiſe paſſa l'Helleſpont ſur les traces de l'empereur *Conrad*. CH. LV. 1147.

Il n'y a perſonne, je crois, qui n'ait obſervé que ces puiſſantes armées de chrétiens firent la guerre dans ces mêmes pays où *Alexandre* remporta toûjours la victoire avec bien moins de troupes contre des ennemis incomparablement plus puiſſans que ne l'étaient alors les Turcs & les Arabes. Il falait qu'il y eût dans la diſcipline militaire de ces princes croiſés un défaut radical, qui devait néceſſairement rendre leur courage inutile. Ce défaut était probablement l'eſprit d'indépendance que le gouvernement féodal avait établi en Europe. Des chefs ſans expérience & ſans art conduiſaient dans des pays inconnus des multitudes déréglées. Le roi de France ſurpris comme l'empereur dans des rochers vers Laodicée, fut battu comme lui; mais il eſſuya dans Antioche des malheurs domeſtiques plus ſenſibles que les calamités. *Raimond* prince d'Antioche, chez lequel il ſe réfugia avec la reine *Eléonor* ſa femme, fit publiquement l'amour à cette princeſſe. On dit même qu'elle oubliait toutes les fatigues d'un ſi cruel voyage avec un jeune Turc d'une rare beauté, nommé *Saladin*.

Déſaſtres de Louis le jeune.

Louis enleva ſa femme d'Antioche, & la conduiſit à Jéruſalem, en danger d'être pris avec elle, ſoit par les muſulmans, ſoit par les troupes du prince d'Antioche. Il eut du moins la ſatisfaction d'accomplir ſon vœu, & de pouvoir un jour dire à *St. Bernard* qu'il avait vû Bethléem & Nazareth. Mais pendant ce voyage, ce qui lui reſtait de ſoldats fut battu & diſperſé de tous côtés. Enfin trois mille Français déſertèrent à la fois, & ſe firent mahométans pour avoir du pain. 1148.

La concluſion de cette croiſade fut, que l'empereur *Conrad* retourna preſque ſeul en Allemagne. Le roi *Louis le jeune* ne ramena en France que ſa femme & quelques courtiſans. A ſon retour il fit caſſer ſon mariage avec *Eléonor de Guienne*, ſous prétexte de parenté, car l'adultère, ainſi qu'on l'a déja remarqué, n'annullait point le ſacrement du mariage;

CH. LV. mais par la plus absurde des loix, le crime d'avoir épousé son arrière-cousine annullait ce sacrement. *Louis* n'était pas assez puissant pour garder la dot en renvoyant la personne; il perdit la Guienne, cette belle province de France, après avoir perdu en Asie la plus florissante armée que son pays eût encor mise sur pied. Mille familles désolées éclatèrent en vain contre les prophéties de *St. Bernard*, qui en fut quitte pour se comparer à *Moïse*, lequel, disait-il, avait comme lui promis de la part de DIEU aux Israëlites de les conduire dans une terre heureuse, & qui vit périr la première génération dans les déserts.

CHAPITRE CINQUANTE-SIXIEME.

De Saladin.

Alliance du roi chrétien de Jérusalem avec un soudan.

APrès ces malheureuses expéditions, les chrétiens de l'Asie furent plus divisés que jamais entr'eux. La même fureur régnait chez les musulmans. Le prétexte de la religion n'avait plus de part aux affaires politiques. Il arriva même vers l'an 1166 qu'*Amauri* roi de Jérusalem se ligua avec le soudan d'Egypte contre les Turcs. Mais à peine le roi de Jérusalem avait-il signé ce traité, qu'il le viola. Les chrétiens possédaient encor Jérusalem, & disputaient quelques territoires de la Syrie aux Turcs & aux Tartares. Tandis que l'Europe était épuisée pour cette guerre, tandis qu'*Andronic Manuel* montait sur le trône chancelant de Constantinople par le meurtre de son neveu, que *Fréderic Barberousse* & les papes tenaient l'Italie en armes, la nature produisit un de ces accidens qui

1182. devraient faire rentrer les hommes en eux-mêmes, & leur montrer le peu qu'ils sont, & le peu qu'ils se disputent. Un tremblement de terre plus étendu que celui qui s'est fait sentir en 1755, renversa la plûpart des villes de Syrie & de ce petit état de Jérusalem; la terre engloutit en cent endroits les animaux & les hommes. On prêcha aux Turcs que DIEU pu-

Horrible tremblement de terre.

niſſait les chrétiens ; on prêcha aux chrétiens que DIEU ſe déclarait contre les Turcs, & on continua de ſe battre ſur les débris de la Syrie. CH. LVI.

Au milieu de tant de ruines s'élevait le grand *Salaheddin*, qu'on nommait en Europe *Saladin*. C'était un Perſan d'origine, du petit pays des Curdes, nation toûjours guerrière & toûjours libre. Il fut au rang de ces capitaines qui s'emparaient des terres des califes, & aucun ne fut auſſi puiſſant que lui. Il conquit en peu de tems l'Egypte, la Syrie, l'Arabie, la Perſe & la Méſopotamie. *Saladin* maître de tant de pays, ſongea bientôt à conquérir le royaume de Jéruſalem. De violentes factions déchiraient ce petit état, & hâtaient ſa ruine. *Gui de Luſignan*, couronné roi, mais à qui on diſputait la couronne, raſſembla dans la Galilée tous ces chrétiens diviſés que le péril réuniſſait, & marcha contre *Saladin* ; l'évêque de Ptolémaïs portant la chappe par-deſſus ſa cuiraſſe, & tenant entre ſes bras une croix qu'on perſuada aux chrétiens être la même qui avait été l'inſtrument de la mort de JESUS-CHRIST. Cependant tous les chrétiens furent tués ou pris. Le roi captif, qui ne s'attendait qu'à la mort, fut étonné d'être traité par *Saladin* comme aujourd'hui les priſonniers de guerre le ſont par les généraux les plus humains.

Saladin.

Le roi de Jéruſalem captif de Saladin.

Saladin préſenta de ſa main à *Luſignan* une coupe de liqueur rafraîchie dans de la neige. Le roi, après avoir bû, voulût donner ſa coupe à un de ſes capitaines, nommé *Renaud de Châtillon*. C'était une coutume inviolable, établie chez les muſulmans, & qui ſe conſerve encor chez quelques Arabes, de ne point faire mourir les priſonniers auxquels ils avaient donné à boire & à manger. Ce droit de l'ancienne hoſpitalité était ſacré pour *Saladin*. Il ne ſouffrit pas que *Renaud de Châtillon* bût après le roi. Ce capitaine avait violé pluſieurs fois ſa promeſſe. Le vainqueur avait juré de le punir ; & montrant qu'il ſavait ſe venger comme pardonner, il abattit d'un coup de ſabre la tête de ce perfide. Arrivé aux portes de Jéruſalem, qui ne pouvait plus ſe défendre, il accorda à la reine femme de *Luſignan* une capitulation qu'elle n'eſpérait pas. Il lui permit de ſe retirer où elle voudrait. Il n'exigea aucune rançon des Grecs qui demeuraient dans la ville. Lorſ-

1187.

Généroſité de Saladin

CH. LVI.

qu'il fit son entrée dans Jérusalem, plusieurs femmes vinrent se jetter à ses pieds, en lui redemandant les unes leurs maris, les autres leurs enfans, ou leurs pères qui étaient dans ses fers. Il les leur rendit avec une générosité qui n'avait pas encor eu d'exemple dans cette partie du monde. *Saladin* fit laver avec de l'eau-rose, par les mains même des chrétiens, la mosquée qui avait été changée en église. Il y plaça une chaire magnifique, à laquelle *Noradin* soudan d'Alep avait travaillé lui-même, & fit graver sur la porte ces paroles: » Le roi *Saladin*, servi» teur de DIEU, mit cette inscription après que DIEU eut pris » Jérusalem par ses mains. «

Il purifie la mosquée.

Il établit des écoles musulmanes; mais malgré son attachement à sa religion, il rendit aux chrétiens orientaux l'église du saint sépulcre. Il faut ajouter que *Saladin*, au bout d'un an, rendit la liberté à *Gui de Lusignan*, en lui faisant jurer qu'il ne porterait jamais les armes contre son libérateur. *Lusignan* ne tint pas sa parole.

Pendant que l'Asie mineure avait été le théâtre du zèle, de la gloire, des crimes & des malheurs de tant de milliers de croisés, la fureur d'annoncer la religion les armes à la main s'était répandue dans le fond du nord.

Croisade dans le nord.

Nous avons vû, il n'y a qu'un moment, *Charlemagne* convertir l'Allemagne septentrionale avec le fer & le feu. Nous avons vû ensuite les Danois idolâtres faire trembler l'Europe, conquérir la Normandie, sans tenter jamais de faire recevoir l'idolâtrie chez les vaincus. A peine le christianisme fut affermi dans le Dannemarck, dans la Saxe & dans la Scandinavie, qu'on y prêcha une croisade contre les payens du nord qu'on appellait *Sclaves*, ou *Slaves*, & qui ont donné le nom à ce pays qui touche à la Hongrie, & qu'on appelle Sclavonie. Les chrétiens s'armèrent contre eux depuis Brême jusqu'au fond de la Scandinavie. Plus de cent mille croisés portèrent la destruction chez ces peuples. On tua beaucoup de monde: on ne convertit personne. On peut encor ajouter la perte de ces cent mille hommes aux seize cent mille que le fanatisme de ces temslà coûtait à l'Europe.

Cependant il ne restait aux chrétiens d'Asie qu'Antioche, Tripoli, Joppé, & la ville de Tyr. *Saladin* possédait tout le res-

te, soit par lui-même, soit par son gendre le sultan d'Iconium ou de Cogni. CH. LVI.

Au bruit des victoires de *Saladin*, toute l'Europe fut troublée. Le pape *Clément III* remua la France, l'Allemagne, l'Angleterre. *Philippe-Auguste* qui régnait alors en France, & le vieux *Henri II* roi d'Angleterre, suspendirent leurs différends, & mirent toute leur rivalité à marcher à l'envi au secours de l'Asie. Ils ordonnèrent chacun dans leurs états, que tous ceux qui ne se croiseraient point, payeraient le dixiéme de leurs revenus & de leurs biens meubles pour les fraix de l'armement. C'est ce qu'on appelle *la dixme Saladine*. Taxe qui servait de trophée à la gloire du conquérant.

Dixme Saladine.

Cet empereur *Fréderic Barberousse*, si fameux par les persécutions qu'il essuya des papes & qu'il leur fit souffrir, se croisa presqu'au même tems. Il semblait être chez les chrétiens d'Asie ce que *Saladin* était chez les Turcs : politique, grand capitaine, éprouvé par la fortune, il conduisait une armée de cent cinquante mille combattans. Il prit le premier la précaution d'ordonner qu'on ne reçût aucun croisé qui n'eût au moins cent cinquante francs d'argent comptant, afin que chacun pût par son industrie prévenir les horribles disettes qui avaient contribué à faire périr les armées précédentes.

Il lui falut d'abord combattre les Grecs. La cour de Constantinople, fatiguée d'être continuellement menacée par les Latins, fit enfin une alliance avec *Saladin*. Cette alliance révolta l'Europe; mais il est évident qu'elle était indispensable; on ne s'allie point avec un ennemi naturel sans nécessité. Nos alliances d'aujourd'hui avec les Turcs, moins nécessaires peut-être, ne causent pas tant de murmures. *Fréderic* s'ouvrit un passage dans la Thrace, les armes à la main, contre l'empereur *Isaac l'Ange* : & victorieux des Grecs, il gagna deux batailles contre le sultan de Cogni; mais s'étant baigné tout en sueur dans les eaux d'une rivière qu'on croit être le Cidnus, il en mourut, & ses victoires furent inutiles. Elles avaient coûté cher sans doute, puisque son fils le duc de Souabe ne put rassembler de ces cent cinquante mille hommes que sept à huit mille tout au plus. Il les conduisit à Antioche, & joignit ces débris à ceux du roi de Jérusa-

L'empereur de Constantinople allié de Saladin.

lem, *Gui de Lusignan*, qui voulait encor attaquer son vainqueur *Saladin*, malgré la foi des sermens & malgré l'inégalité des armes.

Ch. LVI.

Après plusieurs combats dont aucun ne fut décisif, ce fils de *Fréderic Barberousse*, qui eût pû être empereur d'occident, perdit la vie près de Ptolémaïs. Ceux qui ont écrit qu'il mourut martyr de la chasteté, & qu'il eût pû réchapper par l'usage des femmes, sont à la fois des panégyristes bien hardis & des physiciens peu instruits. On en dit autant depuis du roi de France *Louis VIII*.

Philippe-Auguste & Richard cœur de lion.

L'Asie mineure était un goufre où l'Europe venait se précipiter. Non-seulement cette armée immense de l'empereur *Fréderic* était perdue ; mais des flottes d'Anglais, de Français, d'Italiens, d'Allemans, précédant encor l'arrivée de *Philippe-Auguste* & de *Richard cœur de lion*, avaient amené de nouveaux croisés & de nouvelles victimes.

Le roi de France & le roi d'Angleterre arrivèrent enfin en Syrie devant Ptolémaïs. Presque tous les chrétiens de l'orient s'étaient rassemblés pour assiéger cette ville. *Saladin* était embarrassé vers l'Euphrate dans une guerre civile. Quand les deux rois eurent joint leurs forces à celles des chrétiens d'orient, on compta plus de trois cent mille combattans.

1190. Ptolémaïs à la vérité fut prise ; mais la discorde qui devait nécessairement diviser deux rivaux de gloire & d'intérêt, tels que *Philippe* & *Richard*, fit plus de mal que ces trois cent mille hommes ne firent d'exploits heureux. *Philippe*, fatigué de ces divisions, & plus encor de la supériorité & de l'ascendant que prenait en tout *Richard* son vassal, retourna dans sa patrie, qu'il n'eût pas dû quitter peut-être, mais qu'il eût dû revoir avec plus de gloire.

Richard demeuré maître du champ d'honneur, mais non de cette multitude de croisés, plus divisés entr'eux que ne l'avaient été les deux rois, déploya vainement le courage le plus héroïque. *Saladin* qui revenait vainqueur de la Mésopotamie, livra bataille aux croisés près de Césarée. *Richard* eut la gloire de désarmer *Saladin* : ce fut presque tout ce qu'il gagna dans cette expédition mémorable.

Les fatigues, les maladies, les petits combats, les querel-

les continuelles ruinèrent cette grande armée : & *Richard* s'en retourna, avec plus de gloire à la vérité que *Philippe-Auguste*, Ch. LVI. mais d'une manière bien moins prudente. Il partit avec un 1191. seul vaisseau : & ce vaisseau ayant fait naufrage sur les côtes de Venise, il traversa déguisé & mal accompagné la moitié de l'Allemagne. Il avait offensé en Syrie par ses hauteurs un duc d'Autriche, & il eut l'imprudence de passer par ses terres. Ce duc d'Autriche le chargea de chaînes & le livra au bar- 1193. bare & lâche empereur *Henri VI*, qui le garda en prison comme un ennemi qu'il aurait pris en guerre, & qui exigea de lui, dit-on, cent mille marcs d'argent pour sa rançon. Mais cent mille marcs feraient aujourd'hui, en 1760, cinq de nos millions, & alors l'Angleterre n'était pas en état de payer cette somme ; c'était probablement cent mille marques (*marcas*) qui revenaient à cent mille écus.

Mort de Saladin : son testament.

Saladin qui avait fait un traité avec *Richard*, par lequel il laissait aux chrétiens le rivage de la mer depuis Tyr jusqu'à Joppé, garda fidélement sa parole. Il mourut trois ans après à Damas, admiré des chrétiens mêmes. Il avait fait porter dans 1195. sa dernière maladie, au lieu du drapeau qu'on élevait devant sa porte, le drap qui devait l'ensevelir ; & celui qui tenait cet étendart de la mort, criait à haute voix : » Voilà » tout ce que *Saladin*, vainqueur de l'orient, remporte de ses conquêtes. « On dit qu'il laissa par son testament des distributions égales d'aumônes aux pauvres mahométans, Juifs & chrétiens : voulant faire entendre par cette disposition, que tous les hommes sont frères, & que pour les secourir il ne faut pas s'informer de ce qu'ils croyent, mais de ce qu'ils souffrent.

L'ardeur des croisades ne s'amortissait pas : & les guerres de *Philippe-Auguste* contre l'Angleterre & contre l'Allemagne n'empêchèrent pas qu'un grand nombre de seigneurs Français ne se croisât encore. Le principal moteur de cette émigration fut un prince Flamand, ainsi que *Godefroi de Bouillon*, chef de la première ; c'était *Baudouin*, comte de Flandres. Quatre mille chevaliers, neuf mille écuyers, & vingt mille hommes de pied, composèrent cette croisade nouvelle, qu'on peut appeller la cinquiéme.

DIsc...


LABORAT.
RESTAURO
LIBRI
PARMA

